V. LÊNINE



PROLÉTAIRES DE TOUS LES PAYS, UNISSEZ-VOUS!

V. LÉNINE

LE DÉVELOPPEMENT DU CAPITALISME EN RUSSIE

PROCESSUS DE FORMATION
DU MARCHÉ INTÉRIEUR
POUR LA GRANDE INDUSTRIE



EDITIONS EN LANGUES ETRANGERES * MOSCOU

EDITIONS SOCIALES * PARIS

NOTE DE L'EDITEUR

La traduction française du *Développement du capitalisme en Russie* est conforme au 3e tome de la 4e édition russe des Œuvres de V. Lénine, préparée par l'Institut du marxisme-léninisme près le Comité Central du P.C.U.S.

PREFACE A LA PREMIERE EDITION

Dans le présent ouvrage[1] l'auteur se propose d'étudier la question de savoir comment se forme le marché intérieur pour le capitalisme russe. On sait que cette question a été posée depuis longtemps par les principaux tenants des conceptions populistes (MM. V.V. et N. —on à leur tête[2]), et notre tâche sera de faire la critique de ces conceptions. Nous n'avons pas cru possible de nous borner dans cette critique à analyser les fautes et les erreurs de jugement de nos adversaires ; il nous a paru insuffisant, pour répondre à la question soulevée, de citer des faits témoignant de la formation et de la croissance du marché intérieur, car on aurait pu objecter que le choix de ces faits est arbitraire, et que les faits qui sont contre ont été laissés de côté. Nous avons cru nécessaire d'analyser et d'essayer de décrire le processus de développement du capitalisme en Russie. Il va de soi qu'une tâche d'une telle envergure eût été au-dessus des forces d'une seule personne, à moins qu'on n'y apporte une série de restrictions. D'abord, comme l'indique le titre, nous prenons la question du développement du capitalisme en Russie exclusivement du point de vue du marché intérieur, en laissant de côté la question du marché extérieur et les données concernant le commerce extérieur. En second lieu, nous nous bornons à l'époque qui a suivi la réforme. Troisièmement, nous prenons surtout et presque exclusivement les données relatives aux provinces intérieures purement russes. Quatrièmement, nous nous bornons

exclusivement au seul aspect économique du processus. Mais, malgré toutes ces restrictions, le thème demeure extrêmement vaste. L'auteur ne se dissimule aucunement les difficultés et même le risque de se charger d'un sujet aussi vaste, mais il lui a semblé que pour élucider la question du marché intérieur pour le capitalisme russe, il faut de toute nécessité montrer la liaison et l'interdépendance des différents aspects du processus qui s'opère dans tous les domaines de l'économie sociale. Aussi nous bornons-nous à l'examen des traits essentiels de ce processus en réservant aux recherches ultérieures d'en entreprendre une étude plus poussée.

Voici le plan de notre travail. Dans le premier chapitre nous examinerons, le plus rapidement possible, les principales thèses théoriques de l'économie politique abstraite concernant le marché intérieur pour le capitalisme. Ce qui servira en quelque sorte d'introduction au reste, à la partie concrète de l'ouvrage, et nous dispensera de la nécessité de maintes références à la théorie dans la suite de notre exposé. Dans les trois chapitres suivants nous nous efforcerons de définir l'évolution capitaliste de l'agriculture en Russie depuis la réforme, notamment, au chapitre II seront analysées les données de la statistique des zemstvos sur la décomposition de la paysannerie ; au chapitre III, les données sur l'état de transition de l'économie seigneuriale, la substitution du système d'économie capitaliste au système de la corvée ; au chapitre IV, les formes dans lesquelles s'opère la formation de l'agriculture commerciale et capitaliste. Les trois chapitres suivants seront consacrés aux formes et aux phases de développement du capitalisme dans notre industrie : au chapitre V nous examinerons les premières phases du capitalisme dans l'industrie, précisément *dans la petite industrie paysanne (dite artisanale)* ; au chapitre VI, les données relatives à la manufacture capitaliste et au travail à domicile pour les capitalistes, et au chapitre VII, les données relatives au développement

de la grande industrie mécanique. Dans le dernier (VIIIe) chapitre nous essaierons d'indiquer le lien entre les différents aspects, exposés plus haut, du processus et de tracer un tableau d'ensemble de ce processus.

P.S.[3] Nous n'avons pas pu, à notre vif regret, utiliser pour le présent ouvrage l'excellente analyse « du développement de l'économie rurale dans la société capitaliste », que donne K. Kautsky dans son livre : *Die Agrarfrage* (Stuttgart, Dietz 1899 ; I. Abschn. « Die Entwicklung der Landwirtschaft in der kapitalistischen Gesellschaft »)*.

Ce livre (que nous avons reçu alors que la majeure partie de notre ouvrage avait été déjà composée) est, après le livre III du *Capital*, le fait le plus remarquable de la littérature économique moderne. Kautsky analyse les « tendances fondamentales » de l'évolution capitaliste de l'agriculture ; sa tâche est d'examiner les divers phénomènes de l'économie rurale contemporaine, en tant que « manifestations particulières d'un seul processus général » (Vorrede, VI). Il est intéressant de noter à quel point les traits essentiels de ce processus général en Occident sont identiques à ceux de la Russie, malgré les particularités énormes de cette dernière tant au point de vue économique qu'au point de vue extra-économique. Par ex., ce qui, d'une façon générale, est caractéristique de l'agriculture capitaliste moderne, c'est la division progressive du travail et l'emploi des machines (Kautsky, IV, b, c), qui attire l'attention également dans la Russie d'après la réforme (voir plus loin chap. III, paragraphes VII et VIII ; chap. IV, notamment le paragraphe IX). Le processus de « prolétarisation de la paysannerie » (titre du ch. VIII du livre de Kautsky) se traduit partout dans la

* Il existe une traduction russe.

diffusion de toutes sortes de travaux salariés des petits paysans (Kautsky, VIII, b) ; — nous observons parallèlement en Russie la formation d'une classe nombreuse d'ouvriers salariés pourvus d'un lot de terre (voir au chapitre II). L'existence de la petite paysannerie dans toute société capitaliste s'explique non point par la supériorité technique de la petite production agricole, mais par le fait que les petits paysans abaissent leurs besoins au-dessous du niveau des besoins des ouvriers salariés et se surmènent au travail infiniment plus que ces derniers (Kautsky, VI, b ; « le salarié agricole est dans une situation meilleure que le petit paysan », dit Kautsky à plusieurs reprises : pp. 110, 317, 320) ; il en va de même pour la Russie (v. chap. II, paragraphe XI, C[4]). Il est donc naturel que les marxistes occidentaux et russes se rejoignent, dans l'appréciation de phénomènes tels que les « métiers agricoles exercés au dehors », pour employer l'expression russe, ou bien « le travail salarié agricole des paysans errants », comme disent les Allemands (Kautsky, p. 192 ; cf. le chap. III, paragraphe X) ; — ou un phénomène tel que l'exode des ouvriers et des paysans quittant leurs villages pour la ville et les fabriques (Kautsky, IX, e ; p. 343 surtout, et beaucoup d'autres. Cf. chap. VIII, paragraphe II) ; le transfert de la grande industrie capitaliste à la campagne (Kautsky, p. 187. Cf. chap. VII, paragraphe VIII). Et nous ne parlons pas de la même appréciation du rôle *historique* du capitalisme agricole (Kautsky, *passim,* notamment pages 289, 292, 298. Cf. chap. IV, paragraphe IX), de la même reconnaissance du *caractère progressif* des rapports capitalistes en agriculture comparativement aux rapports précapitalistes [Kautsky, p. 382 : « L'éviction *des Gesindes* (domesticité) et *der Instleute* (« tenant le milieu entre le salarié agricole et le fermier » : paysan qui prend la terre à bail contre prestations de travail), par des journaliers qui, en dehors du travail, sont des hommes libres, serait un grand progrès social. » Cf. chap. IV,

paragraphe IX, 4]. Kautsky admet expressément qu'« il ne saurait être question » pour la communauté rurale de passer à l'organisation communale de la grande agriculture moderne (p. 338) ; que ceux des agronomes qui, en Occident, insistent sur la consolidation et le développement de la communauté, loin d'être des socialistes, représentent les intérêts des gros propriétaires fonciers, qui désirent s'attacher les ouvriers en leur cédant des lopins de terre (p. 334); que dans tous les pays européens les représentants des intérêts des propriétaires fonciers désirent attacher à ces derniers les ouvriers ruraux en les dotant de terre et tentent déjà d'introduire des dispositions légales appropriées (p. 162) ; qu'« il faut combattre à outrance » les tentatives de venir en aide aux petits paysans par l'établissement d'industries domestiques (Hausindustrie) — la pire forme de l'exploitation capitaliste (p. 181). Nous tenons à souligner la solidarité absolue des conceptions des marxistes occidentaux et russes devant les nouvelles tentatives des tenants du populisme pour tracer une ligne de séparation tranchée entre les uns et les autres (voir la déclaration de M. V. Vorontsov du 17 février 1899 à la société pour l'encouragement de l'industrie et du commerce russes, *Novoïé Vrémia,* 1899, n° 8255, du 19 février)[5].

PREFACE A LA DEUXIEME EDITION[6]

Le présent ouvrage a été écrit à la veille de la révolution russe, pendant l'accalmie qui a suivi l'explosion des grandes grèves de 1895-1896. Le mouvement ouvrier s'était alors comme replié sur lui-même, s'étendant en largeur et en profondeur et préparant les débuts de la vague de manifestations de 1901.

L'analyse du régime économique et social et, partant, celle de la structure de classe de la Russie, que nous présentons dans cet ouvrage en nous basant sur des recherches économiques et un examen critique des renseignements statistiques, se trouve confirmée actuellement en cours de révolution, par l'action politique directe de toutes les classes. Le rôle dirigeant du prolétariat s'est amplement affirmé. De même s'est affirmé le fait que sa force dans le mouvement historique est infiniment plus grande que sa part dans l'ensemble de la population. Le fondement économique de ces deux faits a été démontré dans l'exposé que nous présentons ici.

Ensuite, la révolution fait apparaître maintenant la dualité toujours plus marquée de la situation et du rôle de la paysannerie. D'une part, les vestiges très appréciables d'une économie fondée sur la corvée et les multiples survivances du servage, avec l'appauvrissement et la ruine sans précédent des paysans pauvres, expliquent pleinement les sources profondes du mouvement paysan révolutionnaire, les profondes racines de l'esprit de révolution qui anime la

paysannerie, en tant que masse. D'autre part, le cours de la révolution, le caractère des différents partis politiques et les nombreux courants politiques et idéologiques font éclater les contradictions internes de la structure sociale de cette masse, sa nature petite-bourgeoise, l'antagonisme des tendances patronales et prolétariennes qui se manifestent dans son sein. L'oscillation du petit exploitant appauvri entre la bourgeoisie contre-révolutionnaire et le prolétariat révolutionnaire est aussi inévitable que l'est, dans toute société capitaliste, le fait qu'une infime minorité de petits producteurs s'enrichissent, « font leur chemin », se transforment en bourgeois, tandis que l'immense majorité se ruinent tout à fait et deviennent des ouvriers salariés ou se paupérisent, ou bien vivent éternellement à la limite de la condition de prolétaires. La base économique de ces deux courants dans la paysannerie a été démontrée dans cet ouvrage.

Placée sur cette base économique la révolution en Russie est nécessairement une révolution bourgeoise, bien entendu. Cette thèse du marxisme est absolument irréfutable. On ne doit jamais l'oublier. Il importe toujours de l'appliquer à tous les problèmes économiques et politiques de la révolution russe.

Mais il faut savoir l'appliquer. L'analyse concrète de la situation et des intérêts des différentes classes doit servir à la définition du sens exact de cette vérité appliquée à tel ou tel problème. Le mode de raisonnement contraire, que l'on retrouve assez souvent dans l'aile droite de la social-démocratie avec Plékhanov à sa tête, c'est-à-dire la tendance à chercher la réponse aux questions concrètes dans le simple développement logique d'une vérité générale sur le caractère essentiel de notre révolution, revient à avilir le marxisme, à bafouer le matérialisme dialectique. A propos de ceux qui dégagent, par exemple, le rôle dirigeant de la « bourgeoisie » dans la révolution ou la nécessité pour les

socialistes de soutenir les libéraux, d'une vérité générale sur le caractère de cette révolution, Marx aurait sans doute repris ces mots empruntés à Heine, qu'il avait déjà cités une fois : « J'ai semé des dents de dragon, et j'ai récolté des puces [7]. »

Sur cette base économique de la révolution russe deux lignes fondamentales sont objectivement possibles pour son développement et son aboutissement :

Ou bien l'ancienne exploitation seigneuriale rattachée par mille liens au servage, demeure et se transforme lentement en exploitation purement capitaliste, en exploitation des « hobereaux ». Ce qui détermine en définitive le passage des prestations de travail au capitalisme, c'est la transformation qui s'opère à l'intérieur de l'économie seigneuriale du temps de servage. Le régime agraire de l'Etat devient capitaliste, tout en conservant pour longtemps les traits féodaux. Ou bien l'ancienne exploitation seigneuriale est brisée par la révolution qui détruit tous les vestiges du servage, notamment le régime de la grosse propriété foncière. Ce qui détermine en définitive le passage des prestations de travail au capitalisme, c'est le libre développement de la petite exploitation paysanne, fortement impulsée grâce à l'expropriation des terres seigneuriales au profit de la paysannerie. Tout le régime agraire devient capitaliste, la décomposition de la paysannerie étant d'autant plus rapide que les vestiges du servage sont plus complètement anéantis. En d'autres termes : ou bien conservation de la masse principale de la grande propriété foncière et des principales assises de l'ancienne « superstructure » ; d'où le rôle prédominant du bourgeois monarchiste libéral et du propriétaire foncier, le passage rapide de la paysannerie aisée aux côtés de ces derniers, l'abaissement de la masse paysanne, non seulement expropriée en grand, mais encore asservie moyennant les différents modes de rachat préconisés par les cadets [8], abrutie et abêtie par la domination de la réaction.

Les exécuteurs testamentaires d'une telle révolution bourgeoise seront des politiciens d'un type proche parent des octobristes [9]. Ou bien destruction de la grande propriété foncière et de toutes les principales assises de l'ancienne « superstructure » qui lui correspond ; le rôle prédominant du prolétariat et de la masse paysanne, la bourgeoisie instable ou contre-révolutionnaire étant neutralisée ; le plus rapide et le plus libre développement des forces productives sur la base du capitalisme avec, pour la masse ouvrière et paysanne, les meilleures conditions possibles sous le régime de la production marchande ; d'où la création des conditions les plus favorables à l'accomplissement, par la classe ouvrière, de sa mission véritable et fondamentale : la refonte socialiste. Certes, des combinaisons infiniment variées sont possibles entre éléments de tel ou tel type d'évolution capitaliste ; seuls des pédants consommés seraient capables de se charger de résoudre les questions singulières et complexes surgissant dans ce domaine, moyennant de petites citations empruntées à tel ou tel jugement de Marx sur une autre époque historique.

L'ouvrage que nous présentons au lecteur est consacré à l'analyse du système économique de la Russie d'avant la révolution. En période révolutionnaire, la vie du pays est si rapide, si impétueuse qu'il est impossible de définir, au plus fort de la lutte politique, les importants résultats de l'évolution économique. Les Stolypine d'une part, les libéraux de l'autre (et pas seulement les cadets à la Strouvé, mais tous les cadets pris ensemble), travaillent systématiquement, avec ténacité et esprit de suite à parfaire la révolution d'après le premier type. Le coup d'Etat du 3 juin 1907, auquel nous venons d'assister, marque la victoire de la contre-révolution tendant à assurer la prédominance totale des seigneurs terriens dans ce qu'on appelle la représentation du peuple russe [10]. Mais à quel point cette « victoire » est durable, c'est là une autre question, et la lutte se poursuit

pour la seconde issue de la révolution. Le prolétariat, mais aussi les grandes masses paysannes s'y appliquent avec plus ou moins de décision, plus ou moins d'esprit de suite, plus ou moins de conscience. Quelque effort que fasse la contre-révolution pour l'étouffer par la violence directe ; si soucieux que se montrent les cadets pour l'étouffer par leurs idées contre-révolutionnaires mesquines et hypocrites, la lutte immédiate des masses se fait jour de-ci de-là en dépit de tout ; elle laisse son empreinte sur la politique des partis populistes ou « du travail », encore que les couches supérieures d'hommes politiques petits-bourgeois (notamment les « socialistes-populaires » et les troudoviks) soient indéniablement contaminées par l'esprit cadet de trahison, de basse flatterie et de suffisance, bien digne des petits bourgeois ou fonctionnaires modérés et compassés.

Quel sera l'aboutissement de cette lutte, quel sera le bilan final du premier assaut de la révolution russe, on ne saurait encore le dire. Aussi le temps n'est-il pas encore venu de remanier à fond cet ouvrage (mes devoirs immédiats de membre du Parti participant au mouvement ouvrier ne m'en laissent d'ailleurs pas le loisir) *. La deuxième édition ne peut dépasser ce cadre : définir l'économie de la Russie d'*avant* la révolution. L'auteur a donc dû se borner à revoir, à corriger le texte et à y apporter les compléments *les plus indispensables* fournis par les statistiques récentes. Tels que les résultats des derniers recensements des chevaux, de la statistique des récoltes, du recensement général de la population de 1897, les *nouvelles données* de la statistique des fabriques et des usines, etc.

Juillet 1907 *L'auteur*

---

* Il est possible que ce remaniement exigerait la continuation de ce travail : il faudrait alors limiter le premier tome à l'analyse de l'économie de la Russie d'avant la révolution, et consacrer un second tome à l'étude du bilan et des résultats de la révolution.

CHAPITRE PREMIER

LES ERREURS THEORIQUES DES ECONOMISTES POPULISTES[1]

Le marché est une catégorie de l'économie marchande qui, au cours de son développement, se change en économie capitaliste et qui, à ce dernier stade seulement, exerce une domination absolue et prend une extension universelle. Aussi, pour faire l'analyse des principes théoriques fondamentaux relatifs au marché intérieur, devons-nous prendre pour point de départ la simple économie marchande et suivre sa transformation graduelle en économie capitaliste.

I. LA DIVISION SOCIALE DU TRAVAIL

La division sociale du travail est la base de l'économie marchande. L'industrie de transformation se sépare de l'industrie d'extraction, et chacune d'elles se subdivise en petits genres et sous-genres qui fabriquent sous forme de marchandises tels ou tels produits et les échangent contre toutes les autres fabrications. Le développement de l'économie marchande conduit donc à l'accroissement du nombre des industries distinctes et indépendantes ; la tendance de ce développement consiste à transformer en une branche distincte de l'industrie la fabrication non seulement de chaque produit pris à part, mais même de chaque élément du produit ; et non seulement la fabrication du produit, mais même les diverses opérations nécessaires pour préparer le produit à la consommation. Sous le régime de l'économie naturelle,

la société était composée d'une masse d'unités économiques homogènes (familles paysannes patriarcales, communautés rurales primitives, domaines féodaux), et chacune de ces unités exécutait les travaux de tout genre, depuis la production des matières premières de toute espèce jusqu'à leur préparation définitive pour la consommation. Sous le régime de l'économie marchande se forment des unités économiques hétérogènes, le nombre des branches distinctes de l'économie augmente, celui des exploitations accomplissant une fonction économique identique diminue. C'est ce développement progressif de la division sociale du travail qui constitue le facteur essentiel dans le processus de formation du marché intérieur pour le capitalisme. «... Dans la production des marchandises et dans la production capitaliste qui en est la forme absolue..., dit Marx, ces produits sont des marchandises, des valeurs d'usage. Ils n'ont de valeur d'échange réalisable en argent qu'autant que d'autres marchandises, d'autres produits leur servent d'équivalent, de valeur correspondante ; dans la mesure, par conséquent, où ils ne sont pas produits comme moyens de subsistance immédiats pour les producteurs mêmes, mais comme marchandises ou produits qui ne se convertissent en valeurs d'usage que par leur aliénation, leur transformation en valeurs d'échange (argent). *Le marché de ces marchandises se développe par la division sociale du travail ;* la séparation des travaux productifs transforme leurs produits respectifs en marchandises, en équivalents réciproques *en les faisant servir de marché les uns pour les autres* » (*Das Kapital*, III, 2, 177-178*. Trad. russe, 526[12]. Ici comme dans toutes les citations, sauf remarque contraire, c'est nous qui soulignons).

Il va de soi que la séparation indiquée des industries de transformation et d'extraction de la manufacture et de l'agriculture transforme l'agriculture elle-même en industrie,

---

* *Le Capital*, t. XIII, p. 41, Paris, 1930.

c'est-à-dire en une branche de l'économie productrice de *marchandises*. Le processus de spécialisation qui sépare l'une de l'autre les différentes formes de traitement des produits, en créant un nombre toujours croissant de branches d'industrie, s'affirme aussi dans l'agriculture, où il donne naissance à des régions agraires spécialisées (et à des systèmes d'économie agricole) *, en suscitant des échanges non seulement entre les produits de l'agriculture et ceux de l'industrie, mais aussi entre les divers produits agricoles. Cette spécialisation de l'agriculture *marchande* (et capitaliste) se manifeste dans tous les pays capitalistes, se manifeste dans la division internationale du travail, se manifeste également en Russie après l'abolition du servage, comme nous allons le montrer en détail plus loin.

Ainsi, la division sociale du travail est à la base de tout le processus de développement de l'économie marchande et du capitalisme. Il est donc tout à fait naturel que nos théoriciens du populisme, pour qui ce processus n'est que le résultat de mesures artificielles, celui d'une « déviation du droit chemin », et ainsi de suite, se soient appliqués à estomper le fait de la division sociale du travail en Russie ou à en diminuer la portée. M. V. V. dans son article : « La division du travail agricole et industriel en Russie » *(Vestnik Evropy*, 1884, n° 7), « niait » « la domination du principe de la division sociale du travail en Russie » (p. 347) et

* Ainsi, par exemple, I. Stébout, dans ses *Fondements de la culture des champs*, divise les systèmes d'économie agricole selon leur principal produit destiné au marché. Il existe trois systèmes principaux : 1° celui de la culture des champs (culture des céréales, suivant l'expression de M. Skvortsov); 2° celui de l'élevage (le principal article destiné au marché est fourni par les produits de l'élevage) et 3° le système industriel (technique, suivant l'expression de M. Skvortsov) ; le principal article destiné au marché est constitué par les produits agricoles soumis à un traitement industriel. Voir A. Skvortsov: *L'Influence des transports à vapeur sur l'économie rurale*. Varsovie 1890, pp. 68 et suivantes.

déclarait que chez nous la division sociale du travail « n'est pas sortie du sein du peuple, mais a cherché à s'y infiltrer du dehors » (p. 338). M. N. —on, dans ses *Esquisses*, parlant de l'augmentation de la quantité de blé mise en vente, raisonnait ainsi : « Ce fait pourrait signifier que le blé produit est réparti d'une manière plus égale dans l'Etat ; que le pêcheur d'Arkhangelsk consomme aujourd'hui le blé de Samara, tandis que l'agriculteur de Samara assaisonne son repas de poisson d'Arkhangelsk. *En réalité, il ne se passe rien de pareil.* » (*Esquisses de notre économie sociale après l'abolition du servage.* St-Pétersbourg 1893, p. 37). Sans preuves à l'appui, en dépit de faits connus de tous, on décrète ici, purement et simplement, l'absence de la division sociale du travail en Russie ! Au reste, il eût été impossible d'ériger la théorie populiste du « caractère artificiel » du capitalisme en Russie autrement qu'en niant ou déclarant comme « artificielle » la base même de toute économie marchande : la division sociale du travail.

II. LA POPULATION INDUSTRIELLE S'ACCROIT AUX DEPENS DE LA POPULATION AGRICOLE

Etant donné qu'à l'époque antérieure à l'économie marchande l'industrie de transformation est liée à l'industrie d'extraction, et qu'en tête de cette dernière se trouve l'agriculture, l'économie marchande se développe par la séparation d'une branche d'industrie après l'autre, d'avec l'agriculture. La population d'un pays où l'économie marchande est faiblement développée (ou ne l'est pas du tout) est presque exclusivement agricole ; cela ne veut cependant pas dire que la population ne s'occupe que d'agriculture ; cela signifie seulement que la population adonnée à l'agriculture traite elle-même les produits agricoles ; que l'échange et la division du travail y font presque défaut. Le développement de l'économie marchande signifie donc *eo ipso* qu'une portion

sans cesse accrue de la population se détache de l'agriculture, c'est-à-dire que la population industrielle s'accroît aux dépens de la population agricole. « *De par sa nature, le mode capitaliste de production diminue sans cesse la population agricole par rapport à la population non agricole,* car dans l'industrie (au sens étroit du mot) le capital constant augmente par absorption du capital variable en fonction de l'augmentation absolue de ce dernier et malgré sa diminution relative. Inversement, dans l'agriculture, le capital variable nécessaire à l'exploitation d'un terrain déterminé diminue d'une manière absolue ; il ne peut donc croître que lorsqu'on met en culture un nouveau terrain, ce qui suppose une fois de plus un accroissement encore plus appréciable de la population non agricole » (*Das Kapital,* III, 2, 177. Trad. russe, p. 526). On ne saurait donc concevoir le capitalisme sans un accroissement de la population industrielle et commerciale aux dépens de la population agricole, et nul n'ignore que ce fait se manifeste avec un relief très marqué dans tous les pays capitalistes. Il est à peine besoin de démontrer que l'importance de ce fait est énorme dans la question du marché intérieur, car il est indissolublement lié à l'évolution de l'industrie et à l'évolution de l'agriculture ; la formation de centres industriels, leur nombre croissant et l'attraction qu'ils exercent sur la population ne peuvent manquer d'influer profondément sur toute la vie des campagnes, ne peuvent manquer d'amener le progrès de l'agriculture marchande et capitaliste. D'autant plus significatif est le fait que les tenants de l'économie populiste méconnaissent totalement cette loi aussi bien dans leurs développements purement théoriques que dans leurs raisonnements sur le capitalisme en Russie (plus loin, au chapitre VIII, nous parlerons en détail des manifestations particulières de cette loi en Russie). MM. V. V. et N. —on ont omis dans leurs théories sur le marché

intérieur du capitalisme un détail infime : l'abandon — par la population — de l'agriculture pour l'industrie et la répercussion de ce fait sur l'agriculture *.

III. LA RUINE DES PETITS PRODUCTEURS

Jusqu'ici nous avons eu affaire à l'économie marchande simple. Nous en venons maintenant à la production capitaliste, c'est-à-dire que nous admettons qu'au lieu de simples producteurs de marchandises nous avons devant nous, d'une part, un propriétaire de moyens de production, de l'autre, un ouvrier salarié qui vend sa force de travail. La transformation du petit producteur en ouvrier salarié suppose la perte de ses moyens de production : terre, instruments de travail, atelier, etc., c'est-à-dire son « appauvrissement », sa « ruine ». L'idée se présente que cette ruine « réduit le pouvoir d'achat de la population », « réduit le marché intérieur » pour le capitalisme (M. N. —on, *l. c.*, p. 185. *Ibid.* pp. 203, 275, 287, 339-340, etc. Même point de vue chez M. V. V. dans la plupart de ses écrits). Nous ne parlons pas ici des faits relatifs au déroulement de ce processus en Russie, nous les étudierons de plus près dans les chapitres suivants. Pour le moment, la question est posée de façon purement théorique : la production des marchandises en général, lors de sa conversion en production capitaliste. Les auteurs mentionnés posent eux aussi cette question au point de vue théorique, c'est-à-dire que, du seul fait que les petits producteurs sont amenés à la ruine, ils concluent à la contraction du marché intérieur. Pareille con-

---

* L'identité de vues chez les romantiques de l'Europe occidentale et les populistes russes sur le problème de l'accroissement de la population industrielle a été signalée par nous dans l'article : *Pour caractériser le romantisme économique. (Sismondi et nos sismondistes nationaux)*, (Œuvres, t. 2, *N.R.*).

ception est absolument erronée, et l'on ne saurait expliquer sa persistance dans nos publications économiques que par les préjugés romantiques du populisme (cf. l'article indiqué en note). On oublie que si une partie des producteurs est « libérée » des moyens de production, c'est que ces derniers sont passés nécessairement en d'autres mains, se sont convertis en capital ; c'est que, par conséquent, les nouveaux détenteurs de ces moyens de production fabriquent sous forme de marchandises les articles qui, auparavant, étaient consommés par le producteur lui-même, c'est-à-dire qu'ils élargissent le marché intérieur ; — qu'en élargissant leur production ces nouveaux propriétaires présentent au marché de nouvelles demandes d'instruments, de matières brutes, de moyens de transport, etc., ainsi que d'objets de consommation (l'enrichissement de ces nouveaux propriétaires suppose, bien entendu, un accroissement de leur consommation). On oublie que ce qui importe pour le marché, ce n'est nullement le bien-être du producteur, mais l'argent dont il dispose ; le déclin du bien-être du paysan patriarcal qui, auparavant, pratiquait surtout l'économie naturelle, est parfaitement compatible avec l'augmentation de la quantité d'argent qu'il détient, car plus la ruine est grande chez ce paysan, et plus il est obligé de recourir à la vente de sa force du travail, plus large est la part de ses moyens de subsistance (fussent-ils plus modestes) qu'il doit se procurer sur le marché. « C'est de cette manière que les moyens de subsistance d'une grande partie de la population rurale se trouvèrent disponibles en même temps qu'elle et qu'ils durent figurer à l'avenir comme élément matériel du capital variable » (capital employé à l'achat de la force de travail) (*Das Kapital*, I, 776)[13]. « L'expropriation et l'expulsion d'une partie de la population rurale, non seulement rendent disponibles en même temps que les ouvriers, leurs moyens de subsistance et de travail pour le capitaliste industriel, mais *créent le marché intérieur* » (ibid., 778). Ainsi

du point de vue théorique abstrait, la ruine des petits producteurs dans une société où l'économie marchande et le capitalisme sont en progrès, c'est exactement le contraire de ce que veulent en tirer MM. N. —on et VV., à savoir la formation, et non la contraction du marché intérieur. Si le même M. N. —on, qui déclare *à priori* que la ruine des petits producteurs russes équivaut à une contraction du marché intérieur, reproduit néanmoins les affirmations contraires de Marx que nous venons de citer (*Esquisses,* pp. 71 et 114), cela prouve seulement la faculté remarquable chez cet auteur de se faire battre lui-même à coups de citations empruntées au *Capital.*

IV. LA THEORIE POPULISTE DE L'IMPOSSIBILITE DE REALISER LA PLUS-VALUE

La question suivante dans la théorie du marché intérieur est celle-ci. On sait que, dans la production capitaliste, la valeur d'un produit se décompose en trois parties : 1° la première compense le capital constant, c'est-à-dire la valeur qui existait déjà précédemment sous forme de matières brutes et matériaux auxiliaires, machines, instruments de production, etc., et qui se reproduit seulement dans une certaine partie du produit fini ; 2° la seconde partie compense le capital variable, c'est-à-dire couvre les frais d'entretien de l'ouvrier ; et, enfin, 3° la troisième partie constitue la plus-value appartenant au capitaliste. On admet généralement (nous exposons cette question dans l'esprit de MM. N. —on et V.V.), que la réalisation (c'est-à-dire l'obtention d'un équivalent, l'écoulement sur le marché) des deux premières parties ne comporte pas de difficulté, la première étant employée à la production, la seconde à la consommation de la classe ouvrière. Mais comment est réalisée la troisième partie, la plus-value ? Elle ne peut pourtant pas être entièrement consommée par les capitalistes !

Et nos économistes en arrivent à conclure que « le moyen de tourner la difficulté » quant à la réalisation de la plus-value, c'est d'« acquérir un marché extérieur » (N. —on, *Esquisses,* IIe partie, paragraphe XV en général et page 205 en particulier ; V.V., « La suralimentation du marché en marchandises » dans *Otétchestvennyé Zapiski,* 1883, et *Esquisses d'économie théorique,* St-Pétersbourg 1895, pp. 179 et suivantes). Les auteurs en question expliquent la nécessité du marché extérieur pour une nation capitaliste par l'impossibilité où sont les capitalistes de réaliser autrement leurs produits. Le marché intérieur en Russie se contracte par suite de la ruine de la paysannerie et de l'impossibilité de réaliser la plus-value sans le marché extérieur ; or, le marché extérieur est inaccessible pour un pays jeune qui s'engage trop tard dans la voie du développement capitaliste. Et voilà qu'au moyen de seules considérations *à priori* (théoriquement fausses, d'ailleurs), on déclare prouvé que le capitalisme russe est inconsistant et mort-né !

M. N. —on, en dissertant sur la réalisation, a songé apparemment à la doctrine de Marx sur ce sujet (bien que dans ce passage de ses *Esquisses* il ne dise pas un mot de Marx), mais il ne l'a pas comprise du tout, il l'a déformée au point de la rendre méconnaissable, ainsi que nous allons le voir tout à l'heure. De là, ce fait curieux que ses vues coïncident, pour l'essentiel, avec celles de M.V.V., qu'on ne saurait en aucune façon accuser de « ne pas comprendre » la théorie, car il serait souverainement injuste de le soupçonner même d'en avoir la moindre connaissance. Les deux auteurs exposent leurs doctrines comme s'ils avaient été les premiers à aborder ce sujet, et qu'ils fussent arrivés « par leur propre intelligence » à certaines solutions ; tous deux ignorent volontairement de la façon la plus prestigieuse, les développements des vieux économistes en cette matière, et tous deux reprennent les vieilles erreurs amplement réfutées

dans le IIe livre du *Capital* *. Les deux auteurs ramènent tout le problème de la réalisation du produit à la réalisation de la plus-value, s'imaginant sans doute que la réalisation du capital constant n'offre pas de difficulté. Cette conception puérile renferme la plus grave erreur, d'où dérivent toutes les autres erreurs de la théorie populiste de la réalisation. Or la difficulté, en expliquant la réalisation, c'est d'expliquer précisément la réalisation du capital constant. Pour être réalisé, le capital constant doit retourner à la production, ce qui ne peut s'effectuer directement que pour le capital dont le produit consiste en moyens de production. Mais si le produit qui compense la partie constante du capital consiste en objets de consommation, il est impossible de l'employer directement à la production ; il faut qu'il y ait *échange* entre la subdivision de la production sociale qui fabrique les moyens de production, et celle qui fabrique les objets de consommation. C'est là justement toute la difficulté, que nos économistes *ne remarquent pas*. En général, M.V.V. présente les choses comme si le but de la production capitaliste n'était pas l'accumulation, mais la consommation ; il énonce gravement cette vérité qu'« une masse d'objets matériels, dépassant les facultés de consommation de l'organisme » (*sic*) « tombe à un moment donné de leur développement » (*l. c.* p. 149) « entre les mains d'une minorité » ; que « ni la modestie, ni l'abstention des fabricants ne sont la cause de l'excédent de produits, mais le caractère limité ou le manque d'élasticité de l'organisme humain (!!),

* Ce qui frappe surtout ici, c'est l'audace de M.V.V., qui dépasse toutes les limites permises en littérature. Après avoir exposé sa doctrine et fait preuve d'une ignorance totale du livre II du *Capital*, où il est justement traité de la réalisation, M.V.V. déclare délibérément qu'il « s'est servi pour ses constructions » précisément de la théorie de Marx ! ! [*Esquisses d'économie théorique*, esquisse III. « La loi capitaliste (sic) de la production, de la répartition et de la consommation », p. 162.]

incapable d'élargir ses facultés de consommation aussi vite que croît la plus-value » (*ibid.*, p. 161). M. N. —on essaye de présenter les choses comme s'il ne voyait pas dans la consommation le but de la production capitaliste, comme s'il tenait compte du rôle et de l'importance des moyens de production en matière de réalisation ; mais, en réalité, il ne s'est point assimilé le processus de la circulation et de la reproduction du capital social dans son ensemble, s'étant empêtré dans maintes contradictions. Nous n'allons pas analyser en détail toutes ces contradictions (pp. 203-205 des *Esquisses* de M. N. —on), tâche trop ingrate (en partie déjà remplie par M. Boulgakov* dans son livre *Les marchés sous le régime de la production capitaliste.* Moscou 1897, pp. 237-245) ; et d'ailleurs pour justifier l'appréciation donnée tout à l'heure des raisonnements de M. N. —on, il suffit d'analyser sa conclusion finale, à savoir que le marché extérieur résout la difficulté que comporte la réalisation de la plus-value. Cette conclusion de M. N. —on (qui n'est au fond qu'une simple répétition de celle de M.V.V.) montre, de la façon la plus évidente, qu'il n'a rien compris ni à la réalisation du produit dans la société capitaliste (c'est-à-dire à la théorie du marché intérieur), ni au rôle du marché extérieur. En effet, y a-t-il au moins un grain de bon sens à faire intervenir le marché extérieur dans le problème de la « réalisation » ? Le problème de la réalisation consiste à savoir comment trouver sur le marché pour chaque partie du produit capitaliste, en tant que valeur (capital constant, capital variable et plus-value) et en tant que forme matérielle (moyens de production, objets de

---

* Il n'est pas superflu de rappeler au lecteur d'aujourd'hui que M. Boulgakov, de même que MM. Strouvé et Tougan-Baranovski que nous citons fréquemment plus loin, ont essayé d'être marxistes en 1899. Maintenant, de « critiques de Marx », ils se sont bien tranquillement métamorphosés en vulgaires économistes bourgeois. *(Note de la 2e édition)*[14].

consommation et, en particulier, objets de première nécessité et objets de luxe), comment trouver sur le marché, disons-nous, une autre partie du produit susceptible de la remplacer. Il est évident que l'on doit faire abstraction ici du commerce extérieur car, en le faisant intervenir, loin d'avancer d'une ligne la solution du problème, on ne fait que l'éloigner en reportant la question d'un seul pays dans plusieurs. Le même M. N. —on, qui a trouvé dans le commerce extérieur « une issue à la difficulté » que présente la réalisation de la plus-value, traite, par exemple, du salaire de la façon suivante : avec la partie du produit annuel que les producteurs directs, les ouvriers, touchent sous forme de salaire, « on ne peut tirer de la circulation qu'une partie des moyens de subsistance dont la valeur égale la somme globale du salaire » (p. 203). La question se pose : comment notre économiste peut-il savoir que les capitalistes d'un pays donné produiront exactement la quantité et la qualité des moyens de subsistance pouvant être réalisées par les salaires ? Comment sait-il qu'on peut se passer alors du marché extérieur ? Il est évident qu'il ne peut pas le savoir ; qu'il a tout simplement écarté la question du marché extérieur, car ce qui importe pour expliquer la réalisation du capital variable, c'est qu'une partie du produit soit remplacée par une autre, et non point que ce remplacement s'opère à l'intérieur d'un seul pays ou de deux. Et cependant, quand il s'agit de plus-value, il abandonne cette prémisse nécessaire et, parlant du marché extérieur, il esquive simplement la question au lieu de la résoudre. La vente du produit sur le marché extérieur exige elle-même qu'on l'explique, c'est-à-dire que l'on trouve un équivalent pour la partie écoulée du produit, que l'on trouve une autre partie du produit capitaliste susceptible de remplacer la première. Voilà pourquoi Marx dit qu'en analysant le problème de la réalisation « nous n'avons donc pas à nous occuper » du marché extérieur, du commerce extérieur, car « en faisant

intervenir le commerce extérieur dans l'analyse de la valeur-produit reproduite chaque année, on ne fait donc qu'embrouiller les choses, sans apporter le moindre élément nouveau soit du problème, soit de la solution ». (*Das Kapital,* II, 469). MM. VV. et N. —on ont imaginé qu'ils donnaient une appréciation profonde des contradictions du capitalisme, en indiquant les difficultés que comporte la réalisation de la plus-value. En réalité, ils jugeaient des contradictions du capitalisme d'une façon très superficielle, car si l'on veut parler des « difficultés » de la réalisation, des crises qui en découlent, etc., il convient de reconnaître que ces « difficultés » sont non seulement possibles, mais nécessaires pour toutes les parties du produit capitaliste, et non point pour la seule plus-value. Les difficultés de ce genre, qui dépendent de la répartition disproportionnée des différentes branches de la production, surgissent sans cesse non seulement lors de la réalisation de la plus-value, mais aussi lors de la réalisation du capital variable et du capital constant ; non seulement dans la réalisation du produit en objets de consommation, mais aussi en moyens de production. Sans ces « difficultés » et ces crises, il ne saurait y avoir en général de production capitaliste, production des producteurs isolés pour un marché mondial inconnu d'eux.

V. LES VUES DE A. SMITH SUR LA PRODUCTION ET LA CIRCULATION DE TOUT LE PRODUIT SOCIAL DANS LA SOCIETE CAPITALISTE ET LA CRITIQUE DE CES VUES PAR MARX

Pour nous orienter dans la théorie de la réalisation, il nous faut commencer par Adam Smith, qui a jeté les fondements d'une théorie erronée sur ce problème, théorie qui a régné sans partage dans l'économie politique avant Marx. A. Smith divisait le prix de la marchandise en deux parties seulement : le capital variable (le salaire, selon sa

terminologie) et la plus-value (il ne réunissait pas ensemble le « profit » et la « rente », de sorte qu'au total il comptait proprement trois parties) *. Il divisait de même, en ces parties, tout l'ensemble des marchandises, tout le produit annuel de la société et les classait directement comme « revenu » de deux classes de la société : ouvriers et capitalistes (employeurs et propriétaires terriens, chez Smith **).

Sur quoi donc se fonde-t-il en omettant la troisième partie constituante de la valeur, le capital constant ? Ad. Smith n'a pas pu ne pas la voir, mais il admettait qu'elle se réduisait, elle aussi, au salaire et à la plus-value. Voici son raisonnement sur ce point : « Dans le prix du blé, par exemple, une partie acquitte le montant de la rente du propriétaire terrien ; une autre, celui des salaires ou de l'entretien de l'ouvrier, ainsi que des bêtes de trait employées à produire ce blé ; la troisième, celui du profit du fermier. Ces trois parties constituent sans doute, directement ou en dernière analyse, la totalité du prix du blé. On pourrait peut-être croire qu'une quatrième partie est nécessaire pour compenser le capital du fermier ou pour compenser l'usure de ses bêtes de travail et autres instruments agricoles. Mais il faut considérer que dans une exploitation le prix de tout instrument, par exemple, d'un cheval de trait, est lui-même formé de ces mêmes trois parties » (à savoir : rente, profit et salaire). « Aussi, quoique le prix du blé couvre les frais d'entretien du cheval, la totalité du prix de ce blé se décompose néanmoins directement ou en dernière analyse, en

---

* Adam Smith. *An Inquiry into the nature and causes of the wealth of nations*, 4e éd., 1801, vol I p. 75. Livre 1: « Des causes qui ont accru la force productive du travail et de l'ordre naturel, suivant lequel les produits du travail se répartissent entre les différentes catégories du peuple » chap. 6 : « Des parties constituantes du prix des marchandises ». Traduct. russe de Bibikov. (St-Pb. 1866). t. I., p. 171.

** *L. c.*, I, p. 78. Trad. russe, I, p. 174.

ces mêmes trois parties : rente, salaire et profit *. » Marx qualifie cette théorie de Smith d'« effarante » (II. p. 366). « Sa preuve consiste simplement à répéter la même affirmation ». Smith « nous renvoie de Caïphe à Pilate » (I. B., 2.Aufl. p. 612)[15]. En affirmant que le prix des instruments d'exploitation se décompose *lui aussi* en ces mêmes trois parties, Smith oublie d'ajouter : et le prix des moyens de production employés à la confection de ces instruments. L'erreur consistant à éliminer du prix du produit la partie constante du capital s'explique chez Smith (de même que chez les économistes qui l'ont suivi) par l'idée fausse qu'ils se font de l'accumulation dans l'économie capitaliste, c'est-à-dire de l'extension de la production, de la transformation de la plus-value en capital. Là encore, A. Smith omettait le capital constant, en supposant que la partie de la plus-value, accumulée, transformée en capital, est consommée entièrement par les ouvriers-producteurs, c'est-à-dire est entièrement consacrée aux salaires, tandis qu'en réalité la partie accumulée de la plus-value est dépensée en capital constant (instruments de production, matériaux bruts et auxiliaires), plus les salaires. En critiquant cette conception de Smith (ainsi que celles de Ricardo, de Mill et autres) dans le livre Ier du *Capital* (VIIe section, « Le procès d'accumulation », chap. 22 : « La transformation de la plus-value en capital », paragraphe 2. « Fausse interprétation de la reproduction élargie chez les théoriciens de l'économie politique »), Marx y fait cette remarque : dans le livre II « il sera démontré que le dogme de A. Smith, qu'il a légué à tous ses successeurs, a empêché l'économie politique de saisir le mécanisme même le plus élémentaire du procès de reproduction sociale » (I, 612). Ad. Smith est tombé dans cette erreur parce qu'il a confondu la valeur du produit avec la valeur nouvellement créée : celle-ci se

---

* *L. c.*, v. I,p. 75-76. Trad. russe, I, p. 171.

décompose effectivement en capital variable et plus-value, tandis que celle-là renferme de plus le capital constant. Cette erreur a déjà été dénoncée dans l'analyse de la valeur, faite par Marx qui a établi une distinction entre le travail abstrait créant la nouvelle valeur, et le travail concret, utile, qui reproduit sous la nouvelle forme d'un produit utile, la valeur préexistante [16].

Il importe surtout d'expliquer le procès de reproduction et de circulation de tout le capital social, lorsqu'on veut résoudre le problème du revenu national dans la société capitaliste. Chose extrêmement intéressante, c'est que A. Smith n'ait pu, en traitant cette dernière question, maintenir sa théorie erronée qui exclut le capital constant du produit total du pays. « Le revenu brut (gross revenue) de tous les habitants d'un grand pays comprend la masse totale du produit annuel de leur terre et de leur travail ; tandis que leur revenu net (neat revenue) embrasse ce qui leur reste, déduction faite des frais d'entretien, d'abord, de leur capital fixe, en second lieu de leur capital circulant, c'est-à-dire que le revenu net comprend ce qu'ils peuvent, sans toucher à leur capital, convertir en stock, en vue de la consommation directe, ou dépenser pour les moyens de subsistance, les commodités ou les amusements ». (A. Smith, livre II : *De la nature, de l'accumulation et de l'emploi des stocks,* chap. II, vol, II, p. 18. Trad. russe, II, p. 21.) Ainsi, du produit total du pays, A. Smith excluait le capital, en affirmant que ce dernier se décomposerait en salaire, profit et rente, c'est-à-dire en revenus (nets) ; mais dans le revenu brut de la société il inclut le capital, en le séparant des objets de consommation (= revenu net). C'est à cette contradiction que Marx prend Smith en défaut : comment le *capital* peut-il être dans le *revenu,* si le *capital n'a pas été dans le produit ?* (Cf. *Das Kapital,* II, p. 355). Sans s'en apercevoir lui-même, A. Smith reconnaît ici trois parties constituantes dans la valeur du produit total : non seule-

ment le capital variable et la plus-value, mais aussi le capital constant. Dans la suite de son analyse A. Smith se heurte encore à une autre distinction très importante, qui joue un rôle considérable dans la théorie de la réalisation. « Tous les frais d'entretien du capital fixe, dit-il, doivent être évidemment éliminés du revenu net de la société. Les matières nécessaires pour maintenir en bon état les machines utiles, les instruments d'industrie, les bâtiments d'exploitation, etc., *pas plus que le produit du travail nécessaire pour donner à ces matières une forme convenable, ne peuvent jamais faire partie de ce revenu net.* Le prix de ce travail, à la vérité, peut bien faire partie de ce revenu net, puisque les ouvriers qui y sont employés peuvent placer la valeur totale de leurs salaires dans leur fonds de consommation directe. » Mais dans les autres formes de travail, le « prix » (du travail) « et le produit » (du travail) « sont compris dans ce fonds de consommation directe, à savoir : le prix du travail s'intègre au fonds des ouvriers, et le produit s'intègre au fonds d'autres personnes ». (A. Smith, *ibid.*). Ici apparaît le sentiment de la nécessité de distinguer deux formes de travail : l'une fournit les objets de consommation pouvant rentrer dans le « revenu net » ; l'autre fournit « des machines utiles, des instruments d'industrie, des bâtiments, etc. », c'est-à-dire des objets qui ne peuvent jamais s'intégrer à la consommation individuelle. De là à reconnaître que, pour expliquer la réalisation, il faut absolument distinguer deux formes de consommation : la consommation individuelle et la consommation productive (servant à la production), il ne reste plus qu'un pas à faire. Et c'est le redressement de ces deux erreurs de Smith (l'exclusion du capital constant de la valeur du produit et la fusion de la consommation individuelle et de la consommation productive), qui a permis à Marx de construire sa remarquable théorie de réalisation du produit social dans la société capitaliste.

Quant aux autres économistes, qui se placent entre A. Smith et Marx, ils ont tous repris l'erreur d'Adam Smith*, ce qui les a empêchés d'avancer d'un pas. Nous aurons encore à parler plus loin de la confusion qui règne, de ce fait, dans les théories du revenu. Dans le débat qui s'était institué entre Ricardo, Say, Mill, etc., d'une part, et Malthus, Sismondi, Chalmers, Kirchmann, etc., de l'autre, sur la possibilité d'une surproduction générale de marchandises, les deux camps sont restés sur le terrain de la théorie erronée de Smith. Aussi, comme le fait justement remarquer M. S. Boulgakov, « ce débat, les points de départ étant faux et le problème lui-même mal formulé, n'a pu aboutir qu'à une logomachie vaine et scolastique » (*l. c.*, p. 21. Voir l'exposé de cette logomachie chez Tougan-Baranovski : *Les crises industrielles, etc.*, St-Pétersbourg 1894, pp. 377-404.)

VI. LA THEORIE DE LA REALISATION DE MARX

De ce qui précède il ressort tout naturellement que les prémisses fondamentales sur quoi repose la théorie de Marx, comportent les deux thèses suivantes. La première, c'est que le produit total d'un pays capitaliste se décompose, tout comme un produit isolé, en ces trois parties : 1° capital constant ; 2° capital variable ; 3° plus-value. Pour qui connaît l'analyse du procès de production du capital, donnée dans le livre 1er du *Capital* de Marx, cette thèse va de soi. La seconde affirme qu'il faut distinguer, dans la production capitaliste, deux grandes subdivisions : (1re section) la production des moyens de production — des objets destinés à la consommation productive, c'est-à-dire pour être employés

* Ricardo, par exemple, affirmait: « Le produit total du sol et du travail de chaque pays se décompose en trois parties : l'une est consacrée au salaire, l'autre au profit et la troisième à la rente » (*Œuvres*, traduction russe de Siber. St-Pb, 1882, p. 221).

à la production, objets consommés non par les hommes, mais par le capital, et (II[e] section) la production des objets de consommation, c'est-à-dire des objets servant à la consommation individuelle. « Dans cette seule façon de diviser, il y a plus de sens théorique que dans toute la logomachie précédente sur la théorie des marchés » (Boulgakov, *l. c.*, p. 27). Une question se pose : pourquoi cette division des produits d'après leur forme naturelle est-elle nécessaire précisément maintenant, dans l'analyse de la reproduction du capital social, alors que l'analyse de la production et de la reproduction du capital individuel s'en passait, laissant tout à fait de côté la question de la forme naturelle du produit ? De quel droit pouvons-nous introduire la question de la forme naturelle du produit dans une étude théorique de l'économie capitaliste, fondée entièrement sur la valeur d'échange du produit ? La raison en est que, dans l'analyse de la production du capital individuel, la question de savoir où et comment le produit sera vendu, où et comment les objets de consommation seront achetés par les ouvriers, et les moyens de production par les capitalistes, se trouvait écartée comme n'apportant rien à cette analyse, comme n'ayant rien à voir avec elle. Là, la seule question à examiner était celle de la valeur des divers éléments de la production et du résultat de la production. Maintenant, il s'agit justement de savoir où les ouvriers et les capitalistes prendront les objets de leur consommation, où les capitalistes prendront les moyens de production, comment le produit fabriqué satisfera à toutes ces demandes et permettra d'élargir la production. Nous avons donc ici, non seulement « un remplacement de valeur, mais un remplacement de matière » (*Stoffersatz. — Das Kapital,* II, 389) ; il est donc absolument nécessaire de distinguer entre les produits qui jouent un rôle tout à fait différent dans l'économie sociale.

Dès l'instant où ces thèses fondamentales sont prises en considération, le problème de la réalisation du produit

social dans la société capitaliste ne présente plus de difficultés. Supposons d'abord la reproduction simple, c'est-à-dire la répétition du procès de production dans les mêmes proportions, l'absence d'accumulation. Il est évident que le capital variable et la plus-value de la II[e] section (existant sous la forme d'objets de consommation) sont réalisés par la consommation personnelle des ouvriers et des capitalistes de cette section (la reproduction simple impliquant que toute la plus-value est consommée et qu'aucune de ses parties n'est convertie en capital). Ensuite, pour être réalisés, le capital variable et la plus-value existant sous la forme de moyens de production (I[re] section), doivent être échangés contre des objets de consommation à l'usage des capitalistes et des ouvriers occupés à confectionner les moyens de production. D'autre part, le capital constant qui existe sous la forme d'objets de consommation (II[e] section) ne peut, lui non plus, être réalisé autrement que par un échange contre des moyens de production, pour être, l'année d'après, employé de nouveau à la production. On obtient ainsi un échange du capital variable et de la plus-value sous forme de moyens de production contre du capital constant sous forme d'objets de consommation : les ouvriers et les capitalistes (dans la section des moyens de production) obtiennent ainsi des moyens de subsistance, et les capitalistes (dans la section des objets de consommation) écoulent leur produit et reçoivent un capital constant pour une nouvelle production. Dans le cas de la reproduction simple ces parties échangées doivent être égales entre elles : le montant du capital variable et de la plus-value sous forme de moyens de production doit être égal au capital constant sous forme d'objets de consommation. Au contraire, si l'on suppose une reproduction à une échelle progressive, c'est-à-dire une accumulation, la première grandeur doit être supérieure à la seconde, car il doit y avoir un excédent de moyens de production pour entreprendre une production *nouvelle*. Reve-

nons cependant à la reproduction simple. Il nous reste encore une partie du produit social qui n'a pas été réalisée, à savoir le capital constant sous forme de moyens de production. Il se réalise en partie par l'échange qui se fait entre capitalistes de cette même section (par exemple, la houille est échangée contre le fer, car chacun de ces produits est indispensable, comme matière ou instrument, dans la production de l'autre) ; en partie, par son emploi direct à la production (par exemple, la houille extraite pour servir dans la même entreprise à l'extraction du charbon ; la graine en agriculture, etc.). Quant à l'accumulation, elle a pour point de départ, comme on vient de le voir, le surplus des moyens de production (provenant de la plus-value des capitalistes de cette section), surplus qui exige à son tour qu'une partie de la plus-value sous forme d'objets de consommation se transforme en capital. Etudier en détail comment cette production supplémentaire se combinera avec la reproduction simple nous paraît superflu. Il n'entre pas dans nos intentions de nous occuper spécialement de la théorie de la réalisation ; ce que nous venons d'exposer suffit pour montrer les erreurs commises par les économistes populistes et pour permettre certaines conclusions théoriques sur le marché intérieur*.

Sur la question qui nous préoccupe relativement au marché intérieur, la principale conclusion à tirer de la théorie de la réalisation de Marx, est la suivante : l'accroissement

---

* Cf. *Das Kapital,* II Band, III. Abschn., où l'on trouvera une étude détaillée de l'accumulation et de la division des objets de consommation en objets de première nécessité et objets de luxe, de la circulation monétaire, de l'usure des capitaux fixes, etc. Aux lecteurs qui n'ont pas la possibilité de prendre connaissance du livre II du *Capital*, on peut recommander l'exposé de la théorie de la réalisation de Marx, donné dans le livre déjà cité de M. S. Boulgakov. L'exposé de M. Boulgakov est plus satisfaisant que celui de M. M. Tougan-Baranovski (*Les crises industrielles*, pp. 407-438) qui, dans la construction

de la production capitaliste et, par suite, du marché intérieur, concerne moins les objets de consommation que les moyens de production. Autrement dit : l'accroissement des moyens de production devance celui des objets de consommation. On a vu, en effet, que le capital constant sous forme d'objets de consommation (IIe section) s'échange contre le capital variable + la plus-value sous forme de moyens de production (Ire section). Mais, d'après la loi générale de la production capitaliste, le capital constant s'accroît avec plus de rapidité que le capital variable. Le capital constant sous forme d'objets de consommation doit donc croître avec plus de rapidité que le capital variable et la plus-value sous forme d'objets de consommation, et la croissance du capital constant sous forme de moyens de production doit être la plus rapide et devancer l'accroissement du capital variable (+ la plus-value) sous forme de moyens de production, et celui du capital constant sous forme d'objets de consommation. La section de la production sociale qui fabrique les moyens de production doit, par conséquent, faire des progrès plus rapides que celle qui fabrique les objets de consommation. Ainsi, l'extension du marché intérieur pour le capitalisme est jusqu'à un certain point « indépendante » de l'accroissement de la consommation individuelle, étant due plutôt à la consommation productive. Ce serait cependant une erreur que de concevoir cette « indépendance » en ce sens que la consommation productive est complètement séparée de la consommation individuelle : la première peut et doit être plus rapide que la seconde (c'est à cela que se borne

---

de ses schémas, s'est écarté très malencontreusement de Marx et n'a pas suffisamment expliqué la théorie de ce dernier ; il est également plus satisfaisant que celui de M. A. Skvortsov (*Les fondements de l'économie politique.* St- Pétersbourg 1898, pp. 281-295), qui fait fausse route dans les questions très importantes du profit et de la rente.

son « indépendance »), mais il va de soi qu'en dernière analyse la consommation productive reste toujours rattachée à la consommation individuelle. Marx dit à ce propos : « Ainsi que nous l'avons vu (livre II, IIIe section), il se fait une circulation constante : entre capital constant et capital constant... » (Marx parle ici du capital constant sous forme de moyens de production, et qui se réalise par l'échange entre capitalistes de la même section) « ... cette circulation est indépendante de la consommation individuelle dans ce sens qu'elle n'y entre jamais ; cependant elle est définitivement limitée par cette même consommation, parce que la production de capital constant ne se fait jamais pour la production même, mais parce qu'il faut davantage de ce capital dans les sphères de production dont les produits entrent dans la consommation individuelle » (*Das Kapital,* III, I, 289. Trad. russe, p. 242).

Cette consommation plus importante du capital constant n'est autre chose que l'expression sous forme de valeur d'échange d'un degré plus élevé de développement des forces productives, car la partie principale des « moyens de production » en voie de progression rapide consiste en matériaux, machines, instruments, bâtiments et toutes autres installations nécessaires à la grande production et spécialement à la production mécanique. Il est donc tout à fait naturel que la production capitaliste, en développant les forces productives de la société, en créant la grande production et l'industrie mécanique, se distingue par une extension particulière de la section de la richesse sociale qui consiste en moyens de production. « A cet égard (au point de vue précisément de la fabrication des moyens de production) ce qui distingue la société capitaliste de l'homme sauvage, ce n'est pas, comme le pense Senior, que le sauvage a le privilège particulier de dépenser parfois son travail de façon qu'il ne lui procure aucun produit susceptible de

se convertir en revenu, c'est-à-dire en moyens de consommation. En réalité, la différence est celle-ci :

a) La société capitaliste emploie la plus grande partie du travail annuel dont elle dispose à la production des moyens de production (donc, du capital constant), qui ne peuvent se décomposer en revenu ni sous forme de salaire, ni sous forme de plus-value, mais doivent fonctionner uniquement comme capital.

b) Lorsque le sauvage confectionne des arcs, des flèches, des marteaux de pierre, des haches, des paniers, etc., il a le sentiment bien net que le temps dépensé ainsi n'a pas été employé à la confection de moyens de consommation, mais qu'il a pourvu à son besoin en moyens de production, et rien de plus. » (*Das Kapital.* II, 436. Trad. russe, p. 333.) Ce « sentiment bien net » de son attitude envers la production s'est perdu dans la société capitaliste à cause du fétichisme qui lui est propre et qui représente les rapports sociaux entre hommes sous forme de rapports entre produits, à cause de la transformation de chaque produit en marchandise fabriquée pour un consommateur inconnu et destinée à être réalisée sur un marché également inconnu. Et comme tout entrepreneur isolé se soucie fort peu du *genre* d'objet qu'il fabrique — tout produit donne un « revenu », — ce point de vue individuel et superficiel a été adopté par les théoriciens économistes à l'égard de la société tout entière, ce qui les a empêchés de comprendre le processus de reproduction du produit social total dans l'économie capitaliste.

Le fait que la production (et, par suite, le marché intérieur) se développe surtout dans le domaine des moyens de production semble paradoxal et constitue, sans aucun doute, une contradiction. C'est une véritable « production pour la production », une extension de la production sans une extension correspondante de la consommation. Mais c'est là

une contradiction non de la doctrine, mais de la vie réelle ; c'est là précisément une contradiction qui correspond à la nature même du capitalisme, ainsi qu'aux autres contradictions de ce système d'économie sociale. Cette extension de la production sans une extension correspondante de la consommation correspond précisément à la mission historique du capitalisme et à sa structure sociale spécifique : la première consiste à développer les forces productives de la société ; la seconde exclut l'utilisation de ces conquêtes techniques par la masse de la population. Entre la tendance illimitée à élargir la production, tendance propre au capitalisme, et la consommation limitée des masses populaires (limitée en raison de leur condition de prolétaires), il existe une contradiction indubitable. C'est cette contradiction que Marx constate dans les thèses que les populistes citent volontiers soi-disant à l'appui de leurs vues sur la contraction du marché intérieur, sur le caractère non progressif du capitalisme, etc., etc. Voici quelques-unes de ces thèses : « Contradiction dans le mode de production capitaliste : les ouvriers, comme acheteurs de marchandises, sont importants pour le marché. Mais la société capitaliste tend à les limiter par un prix minimum comme vendeurs de leur marchandise, la force de travail. » (*Das Kapital,* II, p. 303).

« . . . Les conditions de la réalisation. . . sont limitées par la proportionnalité des diverses branches de production et la puissance de consommation de la société. . . Plus la puissance productive se développe, et plus elle entre en conflit avec les fondements étroits des rapports de consommation » (*ibid.,* III, 1, pp. 225-226). « Les limites dans lesquelles peuvent et doivent se réaliser la conservation et l'accroissement de la valeur-capital, qui reposent sur l'expropriation et l'appauvrissement de la masse des producteurs, entrent constamment en contradiction avec les méthodes de produc-

tion que le capital doit appliquer pour atteindre son but et qui tendent à l'accroissement illimité de la production, au développement absolu des forces sociales productives, et qui s'assignent la production comme un but en soi... Aussi bien, si le mode de production capitaliste est historiquement un moyen pour développer la force productive matérielle et créer un marché mondial approprié, il est en même temps une contradiction constante entre cette mission historique qui lui incombe et les rapports de production sociale qui lui sont propres » (III, 1, 232. Trad. russe, p. 194). « La raison dernière de toutes les crises véritables, ce sont toujours la pauvreté et la consommation limitée des masses, qui s'opposent à la tendance de la production capitaliste à développer les forces productives comme si celles-ci ne connaissaient d'autres limites que la capacité absolue de consommation de la société »*. (III, 2, 21. Trad. russe, p. 395). Toutes ces thèses constatent la contradiction indiquée entre la tendance illimitée à étendre la production et la consom-

---

* C'est ce passage que citait le fameux (fameux à la façon d'Erostrate) Ed. Bernstein dans ses *Prémisses du socialisme (Die Voraussetzungen, etc.*, Stuttg. 1899, p. 67)[17]. Bien entendu, notre opportuniste qui tourne le dos au marxisme pour revenir à la vieille économie bourgeoise s'empresse de déclarer que c'est là une contradiction dans la théorie des crises de Marx, que telle conception de Marx « ne se distingue guère de la théorie des crises de Rodbertus ». En réalité, la « contradiction » n'existe qu'entre les prétentions de Bernstein, d'une part, et son éclectisme absurde et son refus de comprendre la théorie de Marx, d'autre part. A quel point Bernstein n'a pas compris la théorie de la réalisation, c'est ce que montre son raisonnement véritablement curieux, selon lequel l'accroissement énorme de la masse du surproduit signifierait *nécessairement* l'accroissement du nombre des possédants (ou l'augmentation du bien-être des ouvriers); car, voyez-vous, les capitalistes eux-mêmes et leurs « serviteurs » (*sic. Pages* 51-52) ne peuvent « consommer » tout le surproduit !! (*Note à la* 2e *édition.*)

mation limitée, et rien de plus *. Il n'y a rien de plus absurde que de déduire de ces passages du *Capital* que Marx soi-disant n'admettait pas la possibilité de réaliser la plus-value dans la société capitaliste, qu'il expliquait les crises par la sous-consommation, etc. Dans son analyse de la réalisation Marx a montré qu'« en fin de compte la circulation entre capital constant et capital constant est limitée par la consommation individuelle » ; mais la même analyse dénote aussi le vrai caractère de cette « limitation » ; elle montre que les objets de consommation jouent dans la formation du marché intérieur un rôle moins important que les moyens de production. Et puis, il n'est rien de plus absurde que de déduire des contradictions du capitalisme son impossibilité, son caractère non progressif, etc., cela reviendrait à se sauver dans les régions éthérées des rêveries romantiques pour échapper à la réalité désagréable, mais certaine. La contradiction entre la tendance à l'extension illimitée de la production et la consommation limitée n'est pas la seule contradiction du capitalisme qui, en général, ne peut exister et se développer sans contradictions. Les contradictions du capitalisme témoignent de son caractère passager dans l'histoire ; elles expliquent les conditions et les causes de sa décomposition et de sa transformation en une forme supérieure, mais elles n'excluent nullement ni les possibilités du capitalisme, ni son caractère progressif par rapport aux systèmes antérieurs d'économie sociale **

---

* M. Tougan-Baranovski se trompe quand il pense qu'en formulant ces thèses Marx entre en contradiction avec sa propre analyse de la réalisation (*Mir Boji*, 1898, n° 6, p. 123, dans l'article : « Le capitalisme et le marché »). Il n'y a là chez Marx aucune contradiction, puisque son analyse de la réalisation marque, elle aussi, les liens existant entre la consommation productive et la consommation individuelle.

** *Cf. Pour caractériser le romantisme économique (Sismondi et nos sismondistes nationaux).* (V. Œuvres, t. 2. *(N.R.)*

VII. LA THEORIE DU REVENU NATIONAL

Après avoir exposé les thèses fondamentales de la théorie de la réalisation de Marx, il nous faut encore indiquer brièvement son importance considérable pour la théorie de la « consommation », de la « répartition » et du « revenu » de la nation. Tous ces problèmes, le dernier surtout, ont été jusqu'ici une véritable pierre d'achoppement pour les économistes. Plus on en parlait et écrivait, et plus grande devenait la confusion qui découle de l'erreur fondamentale de A. Smith. Voici quelques exemples de cette confusion.

Il est intéressant de noter, par exemple, que Proudhon a repris en somme la même erreur, en appliquant à l'ancienne théorie une formule un peu différente. Il disait :

« *A* (c'est-à-dire tous les propriétaires, entrepreneurs et capitalistes) commence une entreprise avec 10 000 francs, paie cette somme d'avance aux ouvriers qui, en échange, doivent fabriquer des produits ; après avoir converti ainsi son argent en marchandises, *A* doit, une fois la production finie, au bout d'un an par exemple, convertir de nouveau les marchandises en argent. A qui vendra-t-il sa marchandise ? Naturellement, aux ouvriers, puisqu'il n'y a que deux classes dans la société : les entrepreneurs d'un côté, et les ouvriers de l'autre. Ces ouvriers, qui ont reçu 10 000 francs pour le produit de leur travail à titre de salaire, subvenant à leurs stricts besoins vitaux, doivent toutefois payer maintenant plus de 10 000 francs pour le surplus perçu par *A*, à titre d'intérêts et autres profits qu'il escomptait au début de l'année : ces 10 000 francs l'ouvrier ne peut les couvrir qu'en empruntant, ce qui le plonge dans des dettes sans cesse croissantes et dans la misère. De deux choses l'une : ou bien l'ouvrier peut consommer 9 quand il a produit 10, ou bien il ne rembourse à l'entrepreneur que son salaire, mais alors c'est l'entrepreneur qui fait faillite et tombe dans la misère, car il ne touche pas les intérêts du capital qu'il

est tenu lui-même de payer. (Diehl. *Proudhon,* II, 200, d'après le recueil *l'Industrie.* Articles du *Handwörterbuch der Staatswissenschaften.* M. 1896, p. 101).

Comme le lecteur le voit, c'est toujours la même difficulté contre laquelle se débattent également MM. V.V. et N. —on : comment réaliser la plus-value ? Proudhon l'a seulement exprimée sous une forme un peu particulière. Cette particularité de sa formule rapproche de lui encore davantage nos populistes : de même que Proudhon, ils voient la « difficulté » précisément dans la réalisation de la plus-value (des intérêts ou du profit, selon la terminologie de Proudhon), sans comprendre que la confusion qu'ils ont empruntée aux anciens économistes empêche d'expliquer non seulement la réalisation de la plus-value, mais aussi celle du *capital constant,* c'est-à-dire que leur « difficulté » consiste à ne pas comprendre tout le processus de réalisation du produit dans la société capitaliste.

A propos de cette « théorie » de Proudhon, Marx fait cette remarque sarcastique :

« Proudhon se déclare incapable de « comprendre ceci » (à savoir : la réalisation du produit dans la société capitaliste) « et l'exprime dans cette formule absurde : *L'ouvrier ne peut pas racheter son propre produit* *, parce qu'il s'y trouve contenu l'intérêt qui s'ajoute au prix de revient. » (*Das Kapital,* III, 2, 379. La traduction russe, p. 698, comporte des erreurs) [18].

Et Marx reproduit une remarque dirigée contre Proudhon par un certain Forcade, économiste vulgaire, qui « généralise avec juste raison la difficulté que Proudhon a présentée sous une forme aussi étroite ». Forcade disait notamment que le prix des marchandises comprend non seulement un excédent sur le salaire, le profit, mais encore une part compensant le capital constant. Donc, concluait Forcade

---

* En français dans le texte. (*N.R.*).

contre Proudhon, le capitaliste ne peut pas non plus, avec son profit, acheter de nouvelles marchandises (Forcade, loin de résoudre le problème, ne l'a même pas compris).

De même Rodbertus n'a rien apporté sur ce point. En insistant tout particulièrement sur cette thèse que « la rente foncière, le profit du capital et le salaire composent le revenu » *, Rodbertus ne s'est néanmoins pas formé une idée claire du « revenu ». En exposant ce que devraient être les tâches de l'économie politique, si elle suivait « la méthode juste » (1. c., p. 26), il parle aussi de la répartition du produit national : « Elle » (c'est-à-dire la véritable « science de l'économie *nationale* », c'est Rodbertus qui souligne) « devrait montrer comment une partie de l'ensemble du produit national est toujours destinée à *compenser* le capital employé à la production ou usé, et l'autre, à titre de *revenu national*, à satisfaire les besoins immédiats de la société et de ses membres » (*ibid.*, p. 27). Mais bien que la véritable science ait dû le montrer, la « science » de Rodbertus n'a cependant rien montré dans ce domaine. Le lecteur voit que Rodbertus n'a fait que répéter mot à mot Adam Smith, sans même s'apercevoir, apparemment, que la question ne commençait que là. Quels sont donc les ouvriers qui « compensent » le capital national ? comment se réalise leur produit ? De cela, il n'a rien dit. En résumant sa théorie (diese neue Theorie, die ich der bisherigen gegenüberstelle**, p. 32) sous forme de thèses séparées, Rodbertus parle d'abord de la répartition du produit national comme suit : « La rente » (on sait que par ce terme Rodbertus entendait ce que l'on a l'habitude d'appeler la plus-value) « et le salaire sont, par conséquent, des parts en lesquelles le produit se décompose pour autant qu'il forme le revenu » (p. 33). Cette réserve très

* Dr. Rodbertus-Jagetzow. *Zur Beleuchtung der sozialen Frage*, Berlin. 1875, S. 72 u. ff.

** Cette nouvelle théorie que j'oppose à celles qui ont existé jusqu'ici. *(N.R.)*

importante devait l'amener à la question la plus essentielle : il vient de dire que par revenu on entend les objets qui servent à « satisfaire les besoins immédiats ». Donc, il est des produits qui ne servent pas à la consommation individuelle. Comment donc sont-ils réalisés ? Rodbertus cependant ne remarque pas ici de point obscur, et il oublie bientôt la réserve faite, en parlant expressément de la « *division du produit en trois parts* » (salaire, profit et rente) (pp. 49-50, etc.). Ainsi donc Rodbertus a repris, quant au fond, la théorie d'Adam Smith avec son erreur fondamentale et n'a rien expliqué en ce qui concerne le revenu. La promesse d'une nouvelle théorie complète et meilleure sur *la répartition du produit national* * s'est avérée un mot creux. En réalité, Rodbertus n'a pas fait progresser d'un pas la théorie sur ce sujet ; jusqu'à quel point ses idées sur le « revenu » étaient confuses, c'est ce que montrent ses interminables raisonnements dans la quatrième lettre sociale adressée à von Kirchman (*Das Kapital, Berlin* ** 1884), où il s'agit de savoir s'il faut rapporter l'*argent* au revenu national, si le salaire est pris sur le capital ou sur le revenu, tous raisonnements au sujet desquels Engels a dit qu'ils « se rapportent au domaine de la scolastique » (Vorwort *** au livre II du Capital, p. XXI). ****

---

* *Ibid.*, p. 32 : « ... bin ich genötigt, der vorstehenden Skizze einer besseren Methode auch noch eine vollständige, solcher besseren Methode entsprechende Theorie, wenigstens der *Verteilung des Nationalprodukts,* hinzuzufügen » (*Ibid.*, p. 32 : « ...je suis obligé d'ajouter au présent essai d'une meilleure méthode aussi une théorie complète et répondant à cette meilleure méthode au moins sur *la répartition du produit national ». (N.R.)*

** *Le Capital*, Berlin. *(N.R.)*

*** Préface. *(N.R.)*

**** Aussi K. Diehl a-t-il entièrement tort, lorsqu'il dit que Rodbertus a formulé « une nouvelle théorie de la répartition du revenu » (*Handwörterbuch der Staatswissenschaften*), Art. « Rodbertus ». B.V., p. 448.

La confusion est totale jusqu'à présent chez les économistes quant aux idées sur le revenu national. Ainsi Herkner, dans un article sur les « Crises » dans le *Handwörterbuch der Staatswissenschaften* (recueil cité, p. 81), parlant de la réalisation du produit dans la société capitaliste (au § 5 — « répartition »), trouve « réussi » le raisonnement de K. G. Rau, qui pourtant ne fait que reprendre l'erreur de A. Smith, en partageant tout le produit de la société en revenus. R. Meyer dans un article sur le « revenu » (*ibid.*, pp. 283 et suivantes) cite les définitions confuses de A. Wagner (qui lui aussi reprend l'erreur de A. Smith) et avoue franchement qu'« il est difficile de distinguer entre le revenu et le capital », et que « le plus difficile est la distinction à faire entre le rapport (Ertrag) et le revenu (Einkommen) ».

Ainsi nous voyons que les économistes qui ont fait et font encore de longs discours sur l'attention insuffisante accordée par les classiques (et par Marx) à la « répartition » et à la « consommation », n'ont pas pu expliquer le moins du monde les problèmes les plus essentiels de la « répartition » et de la « consommation ». Cela se conçoit, car on ne saurait parler de « consommation » sans avoir compris le processus de reproduction de l'ensemble du capital social et de récupération des diverses parties constitutives du produit social. Cet exemple confirme une fois de plus l'absurdité qu'il y aurait à mettre à part la « répartition » et la « consommation », comme des sections indépendantes de la science, répondant à des processus et phénomènes indépendants de la vie économique. L'économie politique ne s'occupe nullement de la « production », mais des rapports sociaux entre les hommes dans le domaine de la production, de la structure sociale de la production. Dès que ces rapports sociaux sont élucidés et analysés jusqu'au bout, *par là même* se trouve définie la place que chaque classe tient dans la production et, conséquemment, la part proportionnelle de

la consommation nationale qui lui revient. Et la solution du problème devant laquelle s'est arrêtée l'économie politique classique, et que n'ont pas fait avancer d'une ligne tous les spécialistes de la « répartition » et de la « consommation » — cette solution a été donnée par la théorie qui touche de près précisément aux classiques et mène jusqu'au bout l'analyse de la production du capital, individuel et social.

La question du « revenu national » et de la « consommation nationale », absolument insoluble quand on l'envisage à part, et qui ne faisait que multiplier des raisonnements scolastiques, définitions et classifications, se trouve être parfaitement résolue quand le processus de production du capital social total a été analysé. Il y a plus : elle cesse d'exister à part lorsqu'on a élucidé le rapport entre la consommation nationale et le produit national, ainsi que la réalisation de chacun des éléments de ce produit. Il ne reste qu'à *donner un nom* à ces différents éléments.

« Si l'on veut éviter les complications et les difficultés inutiles, il faut faire la distinction entre rapport brut (Rohertrag) et rapport net d'une part, revenu brut et revenu net d'autre part.

Le rapport brut ou le produit brut, c'est tout le produit reproduit...

Le revenu brut est la partie de la valeur (et la partie du produit brut que mesure cette valeur — Bruttoprodukts oder Rohprodukts), qui reste après déduction de la partie de la valeur (et de la partie du produit que mesure cette valeur) dans la production totale, par quoi est remplacé le capital constant avancé et consommé dans la production. Le revenu brut est donc égal au salaire (ou à la partie du produit destinée à redevenir revenu de l'ouvrier) plus le profit, plus la rente. Le revenu net est au contraire la plus-value et par conséquent, le surproduit qui reste après déduction du salaire et qui représente donc la plus-value, (ainsi que le surproduit mesuré par cette plus-value (réalisée par le

capital et que celui-ci doit partager avec le propriétaire terrien.

...A considérer le revenu de toute la société, le revenu national se compose du salaire plus le profit, plus la rente, donc du revenu brut. Mais ce n'est encore là qu'une abstraction, dans ce sens que toute la société, basée sur la production capitaliste, se place au point de vue capitaliste et ne considère comme revenu net que le revenu formé par le profit et la rente (III, 2, 375-376 ; traduction russe, pp. 695-696).

Ainsi l'explication du processus de la réalisation a porté la lumière aussi dans la question du revenu, en résolvant la difficulté fondamentale qui empêchait d'y voir clair, à savoir : comment « le revenu de l'un devient capital pour l'autre » ? comment le produit, consistant en objets de consommation individuelle et se décomposant entièrement en salaire, profit et rente, peut renfermer encore la partie constante du capital, qui ne peut jamais être un revenu ? L'analyse de la réalisation dans la 3e partie du livre II du *Capital* a parfaitement résolu ces questions, et dans la partie finale du livre III du *Capital* consacrée à la question des « revenus », Marx n'a plus eu qu'à donner leurs noms aux divers éléments du produit social et à s'en référer à cette analyse du livre II *.

VIII. POURQUOI UNE NATION CAPITALISTE A-T-ELLE BESOIN D'UN MARCHE EXTERIEUR ?

A propos de la théorie de la réalisation du produit dans la société capitaliste, que nous venons d'exposer, la question peut se poser : n'est-elle pas en contradiction avec cette

* V. *Das Kapital*, III, 2, VII. Abschnitt : *Die Revenuen*, chap. 49. *Zur Analyse des Produktionsprozesses*. (trad. russe, pp. 688-706). Ici Marx indique également les circonstances qui avaient empêché jusqu'alors les économistes de comprendre ce processus (pp. 379-382. Trad. russe pp. 698-700).

thèse qu'une nation capitaliste ne peut se passer de marchés extérieurs ?

Il ne faut pas oublier que l'analyse ci-dessus de la réalisation du produit dans la société capitaliste avait pour hypothèse l'absence du commerce extérieur : nous avons déjà marqué plus haut cette hypothèse et sa *nécessité* dans une analyse de ce genre. Il est évident que l'importation et l'exportation des produits n'auraient fait que brouiller les choses sans contribuer nullement à élucider le problème. L'erreur de MM. V.V. et N. —on consiste justement à faire intervenir le marché extérieur *pour expliquer* la réalisation de la plus-value : sans rien expliquer du tout, ce rappel du marché extérieur ne fait que couvrir leurs erreurs théoriques, d'une part. D'autre part, il leur permet au moyen de ces « théories » erronées, de se dérober à la nécessité d'*expliquer* le fait du développement du marché intérieur pour le capitalisme russe *. Pour eux, le « marché extérieur » n'est qu'une échappatoire servant à voiler le développement du capitalisme (et, par suite, du marché) à l'intérieur du pays, échappatoire d'autant plus commode qu'elle les dispense aussi de la nécessité d'examiner les faits qui témoignent de la conquête des marchés extérieurs par le capitalisme russe.**.

Ce qui détermine pour un pays capitaliste la nécessité d'avoir un marché extérieur, ce ne sont point les lois de la réalisation du produit social (et de la plus-value, en particulier) mais, en premier lieu, le fait que le capitalisme n'apparaît que comme le résultat d'une *circulation* des marchandises largement développée, qui s'étend au-delà

* M. Boulgakov observe très justement, dans le livre déjà cité : « Jusqu'à présent l'industrie cotonnière travaillant pour le marché paysan, se développe sans cesse. La diminution absolue de la consommation populaire... » (dont parle M.N. —on.) « ... n'est donc possible qu'en théorie » (pp. 214-215).

** Volguine : *La justification du populisme dans les ouvrages de M. Vorontsov.* St-Pétersbourg 1896, pp. 71-76[19].

des frontières de l'Etat. Aussi est-il impossible de se représenter une nation capitaliste sans commerce extérieur, et, du reste, pareille nation n'existe pas.

Comme le voit le lecteur, cette cause est d'ordre historique. Et les populistes n'auraient pas pu s'en défaire avec quelques phrases éculées sur « l'impossibilité pour les capitalistes de consommer la plus-value ». Il leur faudrait alors, s'ils voulaient réellement poser la question du marché extérieur, analyser l'histoire du développement du commerce extérieur, celle du développement de la circulation des marchandises. Cela fait, il leur serait sans doute impossible de présenter le capitalisme comme une déviation accidentelle du droit chemin.

En second lieu, cette concordance entre les différentes parties de la production sociale (pour la valeur et la forme naturelle) que supposait nécessairement la théorie de la reproduction du capital social, et qui en réalité ne s'établit que comme la moyenne d'une série d'oscillations perpétuelles, — cette concordance est constamment rompue dans la société capitaliste par suite de l'isolement des divers producteurs travaillant pour un marché inconnu. Les différentes branches d'industrie qui servent de « marché » les unes pour les autres, ne se développent pas uniformément, mais se dépassent l'une l'autre, et l'industrie la plus avancée cherche un marché extérieur. Cela ne signifie nullement « l'impossibilité pour une nation capitaliste de réaliser la plus-value », comme est prêt à le conclure philosophiquement le populiste. Cela dénote seulement la disproportion dans le développement des différentes industries. Le capital national étant réparti *autrement*, la même quantité de produits pourrait être réalisée à l'intérieur du pays. Mais pour que le capital abandonne une branche d'industrie pour une autre, il faut que la première subisse une crise. Or, qu'est-ce qui peut retenir les capitalistes menacés d'une telle crise de rechercher un marché extérieur ? de rechercher

des subventions et des primes afin de favoriser les exportations, etc. ?

En troisième lieu, la loi des modes de production précapitalistes est le renouvellement du procès de production à la même échelle, sur la même base : telles l'économie seigneuriale basée sur la corvée, l'économie naturelle des paysans, la production artisanale. La loi de la production capitaliste, au contraire, est la transformation perpétuelle des modes de production et l'extension illimitée des échelles de production. Avec les anciens modes de production les unités économiques ont pu exister pendant des siècles sans changer ni de caractère ni d'étendue, sans sortir des limites du fief seigneurial, du village ou du petit marché avoisinant destiné aux artisans ruraux et aux petits industriels (dits koustari). L'entreprise capitaliste, elle, déborde nécessairement les limites de la commune, du marché local, de la région, et puis aussi de l'Etat. Le particularisme et l'isolement des Etats étant déjà détruits par la circulation des marchandises, la tendance naturelle de toute branche d'industrie capitaliste la pousse nécessairement à « rechercher un marché extérieur».

Ainsi la nécessité de rechercher un marché extérieur ne prouve nullement la carence du capitalisme, comme les économistes populistes se plaisent à présenter la chose. Bien au contraire. Cette nécessité montre de toute évidence l'œuvre historique progressive du capitalisme, qui détruit le particularisme et l'isolement d'autrefois des systèmes économiques (et, par suite, l'étroitesse de la vie spirituelle et politique), et réunit tous les pays du monde en un tout économique.

Nous voyons par là que les deux dernières causes qui rendent nécessaire le marché extérieur portent, elles aussi, un caractère historique. Pour y voir clair, il faut analyser chaque branche d'industrie en particulier, son développement à l'intérieur du pays, sa transformation en industrie capitaliste, — bref, il faut considérer les *faits* relatifs au dé-

veloppement du capitalisme dans le pays. Rien d'étonnant, dès lors, si les populistes profitent de l'occasion pour les éluder et se réfugier à l'ombre de phrases qui ne valent (ni ne disent) rien sur « l'impossibilité » du marché tant intérieur qu'extérieur.

IX. CONCLUSIONS DU CHAPITRE PREMIER

Résumons maintenant les thèses théoriques analysées plus haut, et qui ont trait directement au problème du marché intérieur.

1° Le facteur essentiel dans la création du marché intérieur (c'est-à-dire dans le développement de la production marchande et du capitalisme) est la division sociale du travail. Elle consiste en ce que les différents modes de traitement de la matière première (et les différentes opérations de ce traitement) se détachent successivement de l'agriculture pour former des branches d'industrie indépendantes qui échangent leurs produits (désormais *marchandises*) contre ceux de l'agriculture. C'est ainsi que l'agriculture devient elle-même une industrie (c'est-à-dire productrice de marchandises), où s'opère le même processus de spécialisation.

2° La conséquence immédiate de la thèse précédente est la loi de toute économie marchande en voie de développement et à plus forte raison de l'économie capitaliste, loi selon laquelle la population industrielle (c'est-à-dire non agricole) croît plus vite que la population agricole et détourne toujours plus de monde de l'agriculture vers l'industrie de transformation.

3° La séparation du producteur immédiat d'avec les moyens de production, c'est-à-dire son expropriation, séparation qui marque le passage de la simple production de marchandises à la production capitaliste (et constitue la condition nécessaire de ce passage), *crée* le marché intérieur. Ce processus de *création* du marché intérieur s'opère de deux côtés : d'une part, les *moyens de production* dont

le petit producteur est « libéré », se convertissent en capital entre les mains de leur nouveau détenteur, servent à la production de marchandises et, par suite, deviennent eux-mêmes marchandise. Ainsi, même la reproduction simple de ces moyens de production impose maintenant leur achat (auparavant ces moyens de production, reproduits surtout sous leur forme naturelle, étaient en partie confectionnés à domicile), c'est-à-dire qu'elle offre un marché aux moyens de production ; ensuite, le produit fabriqué maintenant à l'aide de ces moyens de production, se convertit lui aussi en marchandise. D'autre part, les *moyens de subsistance* de ce petit producteur deviennent des éléments matériels du capital variable, c'est-à-dire de la somme d'argent dépensée par l'employeur (que ce soit le propriétaire foncier, l'entrepreneur, le marchand de bois, le fabricant, etc.) pour louer les ouvriers. Ainsi ces moyens de subsistance se transforment maintenant, eux aussi, en marchandise, c'est-à-dire qu'ils créent un marché intérieur pour les objets de consommation.

4° La réalisation du produit dans la société capitaliste (et, par suite, la réalisation de la plus-value) ne peut être comprise que lorsqu'on aura établi 1° que le produit social, aussi bien que le produit individuel, se décompose, au point de vue de la valeur, en trois parties et non en deux (en capital constant + capital variable + plus-value, et pas seulement en capital variable + plus-value, comme l'ont enseigné, avant Marx, Adam Smith et toute l'économie politique postérieure) et 2° que, au point de vue de sa forme naturelle, le produit social doit être divisé en deux grandes sections : moyens de production (consommation productive) et objets de consommation (consommation individuelle). Ayant établi ces thèses théoriques fondamentales, Marx a parfaitement expliqué le procès de réalisation du produit en général et de la plus-value en particulier dans la production capitaliste, et il a montré qu'il est absolument faux de faire intervenir le marché extérieur dans le problème de la réalisation.

5° La théorie de la réalisation de Marx a pareillement mis en lumière le problème de la consommation nationale et du revenu national.

De ce qui précède il résulte tout naturellement que la question du marché intérieur n'existe point en tant que question distincte, indépendante de celle qui concerne le degré de développement du capitalisme. C'est bien pourquoi d'ailleurs la théorie de Marx ne la pose jamais nulle part isolément. Le marché intérieur apparaît quand apparaît l'économie marchande ; il est dû au développement de cette économie marchande, et le degré de la division sociale du travail détermine le niveau de son développement ; il s'étend pendant que l'économie marchande passe des produits à la force de travail ; et c'est seulement au fur et à mesure que cette dernière se transforme en marchandise que le capitalisme embrasse toute la production du pays, en se développant surtout grâce à la production des moyens de production, qui tiennent dans la société capitaliste une place de plus en plus importante. Le « marché intérieur » pour le capitalisme est créé par le capitalisme lui-même en cours de développement qui approfondit la division sociale du travail et divise les producteurs immédiats en capitalistes et ouvriers. Le degré de développement du marché intérieur est celui du développement du capitalisme dans le pays. Envisager les limites du marché intérieur indépendamment du degré de développement du capitalisme (comme le font les économistes populistes), c'est faire fausse route.

Aussi la question de savoir comment se forme le marché intérieur pour le capitalisme russe, se ramène-t-elle à celle-ci : comment et dans quel sens se développent les divers aspects de l'économie nationale russe ? en quoi consistent la liaison et l'interdépendance de ces divers aspects ?

Les chapitres qui suivent seront consacrés à l'examen des données contenant la réponse à ces questions.

CHAPITRE II

LA DECOMPOSITION DE LA PAYSANNERIE

On a vu que le processus de dissociation des petits agriculteurs en employeurs et en ouvriers agricoles constitue la base sur laquelle se forme le marché intérieur dans la production capitaliste. Il n'est guère d'ouvrage traitant de la situation économique de la paysannerie russe, après l'abolition du servage, qui ne signale ce qu'on appelle la « différenciation » de la paysannerie. Notre tâche est donc d'étudier les principaux traits de cet état de choses et d'en déterminer l'importance. Nous utiliserons, dans l'exposé qui va suivre, les recensements par feux de la statistique des zemstvos [20].

I. LA STATISTIQUE DES ZEMSTVOS SUR LA NOUVELLE-RUSSIE

Dans son ouvrage *L'économie paysanne de la Russie méridionale* (Moscou 1891) [21], M. V. Postnikov a recueilli et analysé les données de la statistique des zemstvos pour la province de Tauride, et en partie pour celles de Kherson et d'Iékatérinoslav. Cet ouvrage doit être placé au premier rang parmi ceux qui traitent de la décomposition de la paysannerie : aussi jugeons-nous nécessaire de classer les données recueillies par M. Postnikov suivant le système que nous avons adopté, en le complétant parfois par celles empruntées aux recueils des zemstvos. Les statisticiens des zemstvos de Tauride ont adopté le groupement des feux

paysans d'après la surface ensemencée, procédé très judicieux qui permet de se faire une idée exacte *de l'économie* de chaque groupe, vu la prédominance dans cette contrée de la culture extensive des céréales. Voici les chiffres généraux sur les groupes économiques de la paysannerie de Tauride *.

	Pour le district du Dniepr			*Pour les trois districts*					
		Par feu							
Groupes de paysans	Feux en %	Individus des deux sexes	Travailleurs (hommes)	Feux en % %	Moyenne de la surface ensemencée par feu en déciatines	Surface totale ensemencée en déciatines	Même chose en % %	par rapport au total	Feux en % %
I. N'ensemençant pas	9	4,6	1,0	7,5	—	—	—		—
II. Ensemençant jusqu'à 5 déciatines	11	4,9	1,1	11,7	3,5	34 070	2,4	12,1 (II et III)	40,2 (II et III)
III. Ensemençant de 5 à 10 déciatines	20	5,4	1,2	21	8,0	140 426	9,7		
IV. Ensemençant de 10 à 25 déciatines	41,8	6,3	1,4	39,2	16,4	540 093	37,6	37,6	39,2
V. Ensemençant de 25 à 50 déciatines	15,1	8,2	1,9	16,9	34,5	494 095	34,3	50,3 (V et VI)	20,6 (V et VI)
VI. Ensemençant plus de 50 déciatines	3,1	10,1	2,3	3,7	75,0	230 583	16,0		
Total	100	6,2	1,4	100	17,1	1 439 267	100		

La disproportion dans la répartition des surfaces ensemencées est très considérable : les 2/5 de la totalité des feux (avec environ 3/10 de la population, la composition de la famille étant ici au-dessous de la moyenne) détiennent près de 1/8 des surfaces cultivées : ils appartiennent au groupe pauvre, ensemençant peu et qui est incapable de couvrir ses besoins avec le revenu de son agriculture. Ensuite, le

* Les chiffres ci-dessous se rapportent principalement aux trois districts continentaux du Nord de la province de Tauride : ceux de Berdiansk, de Mélitopol et du Dniepr, ou bien à ce dernier seulement.

groupe moyen embrasse de même environ 2/5 de la totalité des feux, qui couvrent leurs dépenses moyennes avec le revenu qu'ils tirent de la terre (M. Postnikov estime que pour couvrir les frais moyens d'une famille il faut de 16 à 18 déciatines de surface cultivée). Enfin la paysannerie aisée (environ 1/5 des feux et 3/10 de la population) concentre dans ses mains plus de la moitié des ensemencements, et la moyenne de la surface ensemencée par feu montre nettement le caractère « commercial », marchand de l'agriculture de ce groupe. Pour déterminer exactement les proportions de cette agriculture marchande dans les différents groupes, M. Postnikov emploie le procédé suivant. De l'ensemble de la surface ensemencée par exploitation il dégage la surface alimentaire (dont le produit est destiné à l'entretien de la famille et des ouvriers agricoles), la surface fourragère (pour l'entretien du bétail) et la surface d'exploitation (pour la production des semences, surface bâtie, etc.), déterminant ainsi la surface *marchande ou commerciale*, dont les produits sont destinés à la vente. Il se trouve que, dans le groupe ensemençant de 5 à 10 déciatines, 11,8% seulement de la surface cultivée donnent une production marchande ; au fur et à mesure que la surface ensemencée augmente (de groupe en groupe), cette proportion s'élève comme suit : 36,5% — 52% — 61%. Donc, la paysannerie aisée (les deux groupes supérieurs) fait déjà de l'agriculture marchande, qui lui rapporte par an 574 à 1 500 roubles de revenu brut en argent. Agriculture marchande qui se transforme déjà en agriculture capitaliste, puisque la surface ensemencée des paysans aisés excède la norme de travail d'une famille (c'est-à-dire la quantité de terre qu'une famille peut cultiver par son propre travail), ce qui les oblige à *recourir à la main-d'œuvre salariée :* dans les trois districts septentrionaux de la province de Tauride, la paysannerie aisée embauche, d'après les estimations de l'auteur, plus de 14 000 ouvriers ruraux. Au contraire, la paysannerie pauvre

« fournit des ouvriers » (plus de 5 000), c'est-à-dire qu'elle recourt à la vente de sa force de travail, parce que dans le groupe ensemençant de 5 à 10 déciatines, par exemple, l'agriculture ne rapporte en argent qu'un revenu de 30 roubles environ par feu *. Nous observons donc ici le processus de formation du marché intérieur dont il est question dans la théorie de la production capitaliste : le « marché intérieur » croît d'un côté par la transformation en marchandise du produit de l'agriculture marchande, de type de l'entreprise ; et, d'un autre côté, par la transformation en marchandise de la force de travail que vend la paysannerie malaisée.

Pour étudier de plus près ce phénomène, voyons la situation de chacun des groupes de la paysannerie. Commençons par le plus élevé. Voici les chiffres concernant l'étendue des terres qu'il a en sa possession ou en sa jouissance :

District du Dniepr, province de Tauride

Feux par groupes	Lots concédés	Terre achetée	Terre affermée	Total
	Déciatines de labour par feu			
I. N'ensemençant pas	6,4	0,9	0,1	7,4
II. Ensemençant jusqu'à 5 déciatines	5,5	0,04	0,6	6,1
III. » de 5 à 10 »	8,7	0,05	1,6	10,3
IV. » de 10 à 25 »	12,5	0,6	5,8	18,9
V. » de 25 à 50 »	16,6	2,3	17,4	36,3
VI. » plus de 50 »	17,4	30,0	44,0	91,4
En moyenne	11,2	1,7	7,0	19,9

* M. Postnikov observe très justement qu'en réalité la différence entre les groupes, d'après le revenu en argent fourni par la terre, est beaucoup plus appréciable. En effet, dans ses calculs, il admet : 1° un rendement identique et 2° un prix identique du blé vendu, tandis qu'en réalité les paysans aisés ont de meilleures récoltes et vendent leur blé à des prix plus avantageux.

On voit donc que les paysans aisés, tout en étant les mieux pourvus en lots concédés, concentrent dans leurs mains une masse de terres achetées et affermées et se transforment en petits propriétaires et fermiers *. La location de 17 à 44 déciatines coûte par an, aux prix locaux, de 70 à 160 roubles environ. Il est évident qu'il s'agit là d'une opération commerciale : la terre devient marchandise, « une machine à faire de l'argent ».

Examinons maintenant les données relatives au cheptel vif et mort :

	Pour trois districts de la province de Tauride				*District du Dniepr*	
	Têtes de bétail par feu				Matériel par feu**	
Feux par groupes	Bêtes de trait	Autres	Total	Feux sans bêtes de trait en %	Matériel de transport	Instruments aratoires
I. N'ensemençant pas	0,3	0,8	1,1	80,5	—	—
II. Ensemençant jusqu'à 5 déciatines	1,0	1,4	2,4	48,3	—	—
III. Ensemençant de 5 à 10 déciatines	1,9	2,3	4,2	12,5	0,8	0,5
IV. Ensemençant de 10 à 25 déciatines	3,2	4,1	7,3	1,4	1,0	1,0
V. Ensemençant de 25 à 50 déciatines	5,8	8,1	13,9	0,1	1,7	1,5
VI. Ensemençant plus de 50 déciatines	10,5	19,5	30,0	0,03	2,7	2,4
En moyenne	3,1	4,5	7,6	15,0		

* Notons que la quantité relativement importante de terres achetées chez les paysans qui n'ensemencent pas, est due au fait que ce groupe comprend les boutiquiers, les propriétaires d'entreprises industrielles, etc. La statistique des zemstvos confond habituellement ces « paysans » avec les agriculteurs. Défaut sur lequel nous reviendrons plus loin.

** Matériel de transport : charrettes, télègues, fourgons, etc. Instruments aratoires : charrues brise-mottes (polysocs), etc.

Les paysans aisés se trouvent ainsi bien mieux pourvus en matériel que les paysans pauvres et même moyens. Il suffit de jeter un coup d'œil sur ce tableau pour se rendre compte à quel point sont fictifs les chiffres « moyens » que l'on aime tant à manier chez nous quand on parle de la « paysannerie ». A l'agriculture marchande, la bourgeoisie paysanne joint ici l'élevage marchand, notamment celui des brebis à gros poil. Quant au cheptel mort, citons encore les données relatives aux instruments perfectionnés, que nous empruntons aux recueils de la statistique des zemstvos * : sur le nombre total des moissonneuses et faucheuses (3 061), 2 841, soit 92,8%, sont détenues par la bourgeoisie paysanne (1/5 de la totalité des feux).

On conçoit donc que la *technique agricole* chez les paysans aisés soit sensiblement au-dessus de la moyenne (exploitation plus étendue, matériel plus nombreux, de plus grandes disponibilités de fonds, etc.). Les paysans aisés « font leurs semailles plus vite, profitent mieux du beau temps, couvrent leurs semences d'une terre plus humide », récoltent en temps opportun ; aussitôt le blé amené, ils le battent, etc. On conçoit aussi que les frais de production des produits agricoles diminuent (par unité de produit) à mesure qu'augmente l'étendue de l'exploitation. M. Postnikov démontre cette thèse avec force détails, par le calcul suivant : il détermine le nombre de bras (y compris les ouvriers salariés), de bêtes de travail, d'instruments, etc., par 100 déciatines de surface ensemencée dans les divers groupes de la paysannerie. Il se trouve que ce nombre diminue à mesure qu'augmente l'étendue de l'exploitation. Ainsi dans le groupe qui ensemence jusqu'à 5 déciatines, on compte par 100 déciatines de terre concédée 28 ouvriers, 28 têtes de

* *Recueil de renseignements statistiques sur le district de Mélitopol*, Simféropol 1885. (T. I. *Recueil de renseignements statistiques sur la province de Tauride.*)[22] *Recueil de renseignements statistiques sur le district du Dniepr*. T. II. Simféropol 1886.

bêtes de trait, 4,7 charrues et brise-mottes et 10 charrettes, tandis que dans le groupe ensemençant plus de 50 déciatines, on ne compte que 7 ouvriers, 14 bêtes de trait, 3,8 charrues et brise-mottes, 4,3 charrettes. (Nous omettons les chiffres plus détaillés pour tous les groupes et renvoyons ceux qui s'y intéressent au livre de M. Postnikov.) La conclusion générale de l'auteur est la suivante : « A mesure qu'augmente chez les paysans l'étendue de l'exploitation et des labours, les frais d'entretien de la force de travail (hommes et bêtes) — cette dépense essentielle de l'agriculture — diminuent progressivement, et, dans les groupes qui ensemencent beaucoup, ils sont près de deux fois inférieurs par déciatine ensemencée à ceux des groupes de faible surface de labour » (p. 117 de l'ouvrage cité). M. Postnikov attache très justement une grande importance à cette loi de la plus grande productivité et, par suite, de la plus grande stabilité des grandes exploitations paysannes ; il la démontre au moyen de données très détaillées non seulement pour la Nouvelle-Russie, mais encore pour les provinces centrales de Russie *. Par conséquent, plus la

* « La statistique des zemstvos montre de toute évidence que plus l'exploitation paysanne est étendue, moins elle demande de matériel, de bras et de bêtes de trait pour une même superficie de terre arable » (p. 162 de l'ouvrage cité).

Il est intéressant de noter comment cette loi s'est répercutée dans les développements de M.V.V. Dans l'article cité plus haut (*Vestnik Evropy,* 1884, n° 7), il fait ce parallèle : dans la zone des terres noires du Centre on trouve chez les paysans un cheval pour 5-7-8 déciatines de labour, alors que « d'après les règles de l'assolement triennal », il faut un cheval pour 7 à 10 déciatines (« Calendrier » de Bataline). « Aussi, l'absence de chevaux chez une partie de la population de cette région de la Russie doit-elle être considérée, jusqu'à un certain point, comme un rétablissement de la proportion normale entre la quantité de bêtes de travail et la superficie à labourer » (art. cité, p. 346). Ainsi, la ruine de la paysannerie mène au progrès de l'agriculture. Si M. V. V. n'avait pas seulement porté son attention sur le côté agronomique, mais aussi sur le côté économique et social de ce

production marchande pénètre l'agriculture, plus s'accusent la concurrence entre les agriculteurs, la lutte pour la terre, la lutte pour l'indépendance économique, et plus fortement doit s'affirmer cette loi qui conduit à l'éviction de la paysannerie moyenne et pauvre par la bourgeoisie paysanne. Il convient seulement de noter que le progrès technique de l'agriculture s'exprime différemment selon le système agricole, selon le système de la culture des champs. Si dans la culture des céréales et l'exploitation extensive, ce progrès peut s'exprimer par une simple extension de la surface ensemencée et une réduction du nombre des bras, du bétail, etc., par unité de surface ensemencée, — dans l'élevage ou des cultures industrielles, avec l'emploi de la culture intensive, le même progrès peut se traduire, par exemple, dans la culture des plantes à racines, qui demandent par unité de surface ensemencée un plus grand nombre de bras, ou dans l'élevage du bétail laitier, la culture de plantes fourragères, etc., etc.

A la caractéristique du groupe supérieur de la paysannerie il faut ajouter encore un emploi étendu du travail salarié. Voici les chiffres relatifs à trois districts de la province de Tauride :

Feux par groupes	Exploitations louant des ouvriers agricoles, en % %	La part des surfaces ensemencées dans chaque groupe en % %
I. N'ensemençant pas	3,8	—
II. Ensemençant jusqu'à 5 déciatines	2,5	2
III. » de 5 à 10 »	2,6	10
IV. » de 10 à 25 »	8,7	38
V. » de 25 à 50 »	34,7	34 } 50
VI. » plus de 50 »	64,1	16 } 50
Total	12,9	100

processus, il aurait pu s'apercevoir que c'était un progrès de l'agriculture capitaliste, puisque « le rétablissement de la proportion normale » entre bêtes de travail et terre arable est obtenu soit par les propriétaires fonciers acquérant du matériel, soit par les paysans ensemençant de grandes surfaces, c'est-à-dire par la bourgeoisie paysanne.

Dans l'article cité, M. V.V. raisonne là-dessus de la façon suivante : il établit en %% le rapport entre le nombre des exploitations employant des salariés et la totalité des exploitations paysannes, et il conclut :

« Le nombre des paysans qui recourent au travail salarié pour cultiver leur terre est tout à fait insignifiant par rapport à la masse du peuple : 2 à 3, au maximum 5 cultivateurs sur 100, — ce sont là tous les représentants du capitalisme paysan... cela » (cette exploitation paysanne basée sur le travail salarié en Russie) « n'est pas un système plongeant des racines solides dans les conditions de la vie économique d'aujourd'hui, c'est l'effet du hasard, comme on en avait déjà pu observer il y a 100 et 200 ans » (*Vestnik Evropy*, 1884, n° 7, p. 332). Est-il besoin de comparer le nombre des exploitations employant des salariés à la totalité des exploitations « paysannes », quand ces dernières comprennent les exploitations des salariés agricoles eux-mêmes. En procédant ainsi, on pourrait nier aussi le capitalisme dans l'industrie russe : il suffirait de considérer le pourcentage des familles industrielles employant des ouvriers salariés (c'est-à-dire des familles de grands et petits fabricants) par rapport à l'ensemble des familles occupées dans l'industrie en Russie ; on obtiendrait ainsi une proportion « tout à fait insignifiante » par rapport à la « masse du peuple ». Il est infiniment plus juste de comparer le nombre des exploitations à main-d'œuvre salariée à celui des exploitations véritablement indépendantes, c'est-à-dire celles qui tirent uniquement leurs moyens de subsistance de l'agriculture et n'ont pas recours à la vente de leur force de travail. Ensuite M. V.V. a perdu de vue un détail, à savoir que les exploitations paysannes à main-d'œuvre salariée comptent parmi les plus étendues : le pourcentage des exploitations à main-d'œuvre salariée, qu'il prétend « insignifiant », « en général et en moyenne », s'avère très imposant (de 34 à 64%) dans la paysannerie aisée qui détient plus

de la moitié de toute la production et produit de grosses quantités de grains pour la vente. C'est ce qui permet de juger de l'absurdité de cette opinion selon laquelle l'exploitation à main-d'œuvre salariée serait l'« effet du hasard », qui existait déjà il y a 100 ou 200 ans ! En troisième lieu, c'est méconnaître les vrais caractères de l'agriculture que de prendre, comme base de jugement sur le « capitalisme paysan », les seuls salariés agricoles, c'est-à-dire les ouvriers permanents, en laissant de côté les journaliers. On sait que l'embauchage des ouvriers à la journée joue un rôle particulièrement important dans l'agriculture *.

Nous en venons au groupe inférieur. Il est constitué par les paysans n'ensemençant pas ou ensemençant peu ; ils « ne se différencient guère quant à leur situation économique... les uns comme les autres s'embauchent comme ouvriers chez leurs villageois ou cherchent un gagne-pain ailleurs, pour la plupart dans l'agriculture » (p. 134 de l'ouvrage cité), c'est-à-dire qu'ils s'intègrent au prolétariat rural. Notons, par exemple, que dans le district du Dniepr, le groupe inférieur compte 40% de feux et 39% de la totalité des feux ne possèdent pas d'instruments aratoires. En même temps qu'il vend sa force de travail, le prolétariat rural tire un revenu de la location de ses lots de terre.

Feux par groupes	District du Dniepr %% Cultivateurs donnant à bail leurs lots	Lots de terre donnés à bail
I. N'ensemençant pas	80	97,1
II. Ensemençant jusqu'à 5 déciatines	30	38,4
III. » de 5 à 10 »	23	17,2
IV. » de 10 à 25 »	16	8,1
V. » de 25 à 50 »	7	2,9
VI. » plus de 50 »	7	13,8
Pour le district	25,7	14,9

* L'Angleterre est le pays classique du capitalisme agraire. Et dans ce pays 40,8% des fermiers n'ont pas d'ouvriers salariés ; 68,1% en ont deux au plus et 82% pas plus de 4 (Janson. *Statistique com-*

Dans trois districts de la province de Tauride, 25% de la terre arable des paysans était donnée en location (en 1884-1886), et ce chiffre ne comprenait pas encore la terre louée non à des paysans, mais à des roturiers. Environ un tiers de la population de ces trois districts cède de la terre, et c'est principalement la bourgeoisie paysanne qui afferme les lots du prolétariat rural :

	Dans trois districts de la province de Tauride	
	Terres concédées, prises en location aux voisins, en déciatines	en $^0/_0$
Par des cultivateurs ensemençant jusqu'à 10 déciatines par feu	16 594	6
10 à 25 » » »	89 526	35
25 et plus » » »	150 596	59
Total	256 716	100

« Aujourd'hui les lots sont l'objet d'une vaste spéculation dans la vie paysanne de la Russie méridionale. Ils servent de gage à des emprunts garantis par lettres de change... ils sont donnés en location ou vendus pour un an, deux ans ou pour des délais plus longs, 8, 9, 11 ans » (p. 139 de l'ouvrage cité). La bourgeoisie paysanne représente donc aussi le capital commercial et usuraire *. Nous voyons là une réfutation patente du préjugé populiste d'après lequel le « koulak » et l'« usurier » n'ont rien de commun avec le « paysan bien ordonné ». Au contraire, c'est la

parée, t. II, pp. 22-23. Cité d'après Kabloukov : *Les ouvriers dans l'économie rurale,* p. 16). Mais quel économiste serait celui qui oublierait la masse des prolétaires ruraux se louant à la journée, ambulants ou domiciliés, c'est-à-dire trouvant à s'employer dans leur village ?

* Tout en profitant elle-même des «très nombreuses » caisses et sociétés rurales d'épargne et de prêt, qui apportent une « aide efficace » « aux paysans aisés ». « Les paysans pauvres ne trouvent pas de garants et ne profitent pas du crédit » (ouvr. cité, p. 368).

bourgeoisie paysanne qui détient tous les fils aussi bien du capital commercial (prêts d'argent garantis par hypothèque, accaparement de divers produits, etc.) que du capital industriel (agriculture marchande au moyen du travail salarié, etc.). Les circonstances ambiantes, la plus ou la moins complète éviction des formes asiatiques et l'extension de la culture intellectuelle dans nos campagnes, détermineront, laquelle de ces formes du capital se développera aux dépens de l'autre.

Voyons enfin la situation du groupe moyen (ensemençant de 10 à 25 déciatines par feu, en moyenne 16,4 déciatines). Sa situation est transitoire : le revenu en argent qu'il tire de l'agriculture (191 roubles) est un peu inférieur à la somme que dépense annuellement le paysan moyen de la province de Tauride (200 à 250 roubles). Il y a là 3,2 de bêtes de travail par feu, tandis qu'il en faut quatre pour avoir l'« attelage complet ». C'est pourquoi l'exploitation du paysan moyen manque de stabilité, et pour travailler sa terre il est obligé de recourir au coattelage *.

Le travail de la terre par coattelage se trouve être, naturellement, moins productif (perte de temps causée par les déplacements, manque de chevaux, etc.) Ainsi, dans un bourg, on a dit à M. Postnikov que « souvent les coattelés ne labourent pas plus d'une déciatine par jour, soit la moitié de la quantité normale »**. Si l'on ajoute à cela que dans

* Dans le district de Mélitopol, sur 13 789 feux de ce groupe, 4 218 seulement travaillent leur terre eux-mêmes, et 9 201 font du coattelage. Dans le district du Dniepr, sur 8 234 feux, 4 029 cultivent seuls et 3 835 font du coattelage. Voir les recueils de la statistique des zemstvos sur le district de Mélitopol (p. B. 195) et le district du Dniepr (p. B. 123).

** Dans l'article cité M. V.V. disserte longuement sur le coattelage, comme « principe de coopération », etc. C'est si simple en effet : on ferme les yeux sur ce fait que la paysannerie se décompose en groupes bien distincts ; que le coattelage est la coopération d'exploitations en décadence, évincées par la bourgeoisie paysanne, après quoi

le groupe moyen 1/5 environ des feux n'ont pas d'instruments aratoires, que (d'après les estimations de M. Postnikov) ce groupe fournit plus d'ouvriers qu'il n'en embauche, nous nous rendrons compte du caractère instable et transitoire de ce groupe situé entre la bourgeoisie paysanne et le prolétariat rural. Voici des chiffres un peu plus détaillés sur l'éviction du groupe moyen :

*District du Dniepr, province de Tauride**

Groupes de cultivateurs	0/0 0/0 par rapport au total		Lots concédés		Terre achetée		Terre prise à bail		Terre donnée à bail		Total de la terre dont le groupe a la jouissance		Surface ensemencée	
	Feux	Hommes et femmes	Déciatinés	0/0 0/0	Déciatines	0/0 0/0	Déciatines	0/0 0/0	Déciatines	0/0 0/0	Déciatines	0/0 0/0	Déciatines	0/0 0/0
Pauvre	39,9	32,6	56 445	25,5	2 003	6	7 839	6	21 551	65,5	44 736	12,4	38 439	11
Moyen	41,7	42,2	102 794	46,5	5 376	16	48 398	35	8 311	25,3	148 257	41,2	137 344	43
Aisé	18,4	25,2	61 844	28	26 531	78	81 646	59	3 039	9,2	166 982	46,4	150 614	46
Total pour le district	100	100	221 083	100	33 910	100	137 883	100	32 901	100	359 975	100	326 397	100

Ainsi, la distribution des lots concédés est la plus « égalitaire », bien que là encore l'éviction du groupe inférieur par les deux autres soit sensible. Mais les choses changent radicalement dès que nous passons de cette possession de

l'on raisonne « en général » sur le « principe de coopération », — entre le prolétariat rural et la bourgeoisie rurale, sans doute !

* Données tirées du recueil de la statistique des zemstvos. Elles se rapportent à l'ensemble du district, y compris les localités non incluses dans les cantons. Les chiffres de la colonne : « total de la terre dont le groupe a la jouissance » ont été établis par moi, en additionnant les lots concédés, la terre achetée et la terre prise à bail et en retranchant la terre donnée à bail.

la terre *obligatoire* à la possession *libre,* c'est-à-dire à la terre achetée et affermée. La concentration s'y avère énorme et, par suite, la répartition du total de la terre paysanne en jouissance ne ressemble pas du tout à la répartition des lots concédés : le groupe moyen est refoulé au second rang (46% des lots, 41% du total) ; le groupe aisé étend très sensiblement ses possessions (28% des lots, 46% du total), et le groupe pauvre est éliminé du nombre des cultivateurs (25% des lots, 12% du total).

Le tableau ci-dessus nous montre un fait intéressant, sur lequel nous reviendrons, notamment : la diminution du rôle des lots concédés dans l'exploitation paysanne. Dans le groupe inférieur cela tient à la mise en location de la terre ; dans le groupe supérieur, à ce que la terre achetée et affermée commence à prédominer notablement dans l'ensemble de la surface d'exploitation. Les débris du régime d'avant l'abolition du servage (la fixation des paysans à la glèbe et la possession égale du sol dans un dessein fiscal) sont définitivement démolis par le capitalisme qui pénètre dans l'agriculture.

Pour ce qui est en particulier de l'affermage, les chiffres cités nous permettent d'analyser une erreur fort répandue sur ce point parmi les économistes populistes. Prenons les raisons fournies par M. V.V. Dans l'article cité il pose explicitement la question des rapports du fermage avec la décomposition de la paysannerie. « L'affermage favorise-t-il la décomposition des exploitations paysannes en grandes et petites, ainsi que la disparition du groupe moyen, typique ? » (*Vestnik Evropy, 1. c.*, pp. 339-340). M. V.V. répond par la négative. Voici ses arguments : 1° « Le pourcentage élevé des personnes recourant à l'affermage ». Exemples : 38-68% ; 40-70% ; 30-66% ; 50-60% selon des districts de diverses provinces. 2° Le peu d'étendue des terrains loués par feu : 3 à 5 déciatines, d'après les chiffres de la statistique pour la province de Tambov. 3° Les paysans ne

possédant qu'un petit lot prennent à bail plus que ceux qui en ont un plus grand.

Afin que le lecteur puisse apprécier exactement, je ne dirai pas la solidité, mais simplement l'usage que l'on peut faire de pareils arguments, citons les chiffres concernant le district du Dniepr*.

	Feux prenant de la terre à bail en $^0/_0{}^0/_0$	Surface de terre arable par feu preneur (en déciatines)	Prix de la déciatine en roubles
Ensemençant jusqu'à 5 déciatines	25	2,4	15,25
» de 5 à 10 »	42	3,9	12,00
» de 10 à 25 »	69	8,5	4,75
» de 25 à 50 »	88	20,0	3,75
» plus de 50 »	91	48,6	3,55
Pour le district	56,2	12,4	4,23

La question se pose : quelle valeur peuvent avoir ici les chiffres « moyens » ? Le fait que les preneurs sont « nombreux » — 56% — supprime-t-il la concentration de l'affermage entre les mains des riches ? N'est-il pas ridicule de prendre l'étendue « moyenne » de la terre affermée [12 déciatines par feu preneur. Souvent, on ne l'établit même pas sur les feux preneurs, mais sur la totalité des feux. Ainsi, en use, par exemple, M. Karychev dans son ouvrage *Les affermages paysans en dehors des lots concédés* (Dorpat 1892 ; 2e volume du *Bilan de la statistique des zemstvos*)], en additionnant ensemble les paysans dont l'un prend *2 déciatines* à un prix fou (15 r.), visiblement poussé par un besoin extrême, à des conditions ruineuses, et l'autre *48 déciatines* en sus de la quantité suffisante de terre dont il dispose, « en achetant » la terre *en gros* à un prix infiniment

* Les données concernant les districts de Mélitopol et de Berdiansk sont absolument les mêmes.

plus bas, à 3 r. 55 la déciatine. Le troisième argument n'est pas moins gratuit : M. V.V. s'est chargé lui-même de le réfuter, en reconnaissant que les données se rapportant « à des communes entières ne donnent pas » (si on classe les paysans d'après leurs lots) « une idée juste de ce qui se passe dans la commune elle-même » (art. cité, p. 342) *.

Ce serait une grave erreur de croire que la concentration de l'affermage entre les mains de la bourgeoisie paysanne se borne à l'affermage individuel, sans s'étendre aux terres prises à bail par la commune, le « mir ». Il n'en est rien. La terre affermée est toujours répartie « d'après l'argent » et le rapport entre les groupes de la paysannerie ne change en rien en cas d'affermage par la commune. C'est pourquoi des raisonnements comme ceux de M. Karychev, qui voit dans les rapports entre les affermages par commune et les affermages individuels, « s'affronter deux principes (!?) — communal et individuel » (p. 159, *l.c.*), et qui

---

* M. Postnikov cite un exemple intéressant d'une erreur semblable des statisticiens des zemstvos. Notant le caractère commercial des exploitations des paysans aisés et leur demande de terre, il observe que « les statisticiens des zemstvos, voyant sans doute dans ces manifestations de la vie paysanne quelque chose d'illégal, s'efforcent de les amoindrir » et de prouver que ce qui détermine l'affermage, ce n'est pas la concurrence des riches, mais la pénurie de terre chez les paysans. Pour le prouver, l'auteur du *Mémento de la province de Tauride* (1889), M. Werner, a groupé, *d'après l'étendue de leur lot*, tous les paysans de la province de Tauride, ayant 1 ou 2 travailleurs et 2 ou 3 bêtes de travail. Il s'est trouvé que, dans le cadre de ce groupe, à mesure que grandit le lot, le nombre des feux preneurs et l'étendue de la terre prise à bail diminuent. Il est évident que cette manière de procéder ne prouve absolument rien, car on n'a pris que les paysans possédant la même quantité de bêtes de travail, en laissant de côté justement les groupes extrêmes. Il est tout à fait naturel qu'à un nombre égal de bêtes de travail corresponde une égale étendue de terre cultivée et que, par conséquent, les affermages augmentent pendant que les lots diminuent. La question est justement de savoir comment les terres affermées sont réparties entre les feux possédant une quantité *inégale* de bêtes de travail, de matériel, etc.

prétend que les affermages par commune « impliquent le principe du travail et celui de la distribution égale de la terre affermée entre les membres de la commune » (*ibid.*, p. 230), — de pareils raisonnements rentrent parfaitement dans la catégorie des préjugés populistes. Tout en se proposant de faire « le bilan de la statistique des zemstvos », M. Karychev passe soigneusement sous silence la riche documentation de cette statistique sur la concentration des terres prises à bail entre les mains de petits groupes de paysans aisés. Citons un exemple. Dans les trois districts susindiqués de la province de Tauride, la terre prise à bail à l'Etat par des *communes* paysannes est répartie entre les groupes comme suit :

	Nombre de feux preneurs	Nombre de déciatines	En 0/0 0/0 par rapport au total		Nombre de déciatines par feu preneur
Ensemençant jusqu'à 5 déciatines	83	511	1	} 4	6,1
Ensemençant de 5 à 10 déciatines	444	1 427	3		3,2
» de 10 à 25 »	1 732	8 711	20		5,0
» de 25 à 50 »	1 245	13 375	30	} 76	10,7
» plus de 50 »	632	20 283	46		32,1
Total	4 136	44 307	100		10,7

Petite illustration du « principe du travail » et du « principe de la distribution égale » !

Telles sont les données de la statistique des zemstvos sur l'économie paysanne de la Russie méridionale. Elles mettent hors de doute la complète décomposition de la paysannerie, la pleine domination de la bourgeoisie paysanne dans les campagnes *. C'est pourquoi il est très intéressant

* On dit d'ordinaire que les données relatives à la Nouvelle-Russie ne permettent pas des conclusions générales, en raison des caractéristiques de cette contrée. Nous ne nions pas que la décomposition de la paysannerie agricole soit ici plus accusée que dans le reste de la Russie, mais la suite montrera que les particularités de la Nouvelle-Russie sont loin d'être aussi sensibles qu'on le croit parfois.

de savoir comment MM. V.V. et N. —on envisagent ces données, d'autant plus que ces deux auteurs avaient précédemment jugé utile de poser la question de la décomposition de la paysannerie (M. V.V. dans l'article cité de 1884, M. N. — on dans le *Slovo* de 1880, où il signalait ce fait curieux observé dans la commune même, que les « paysans peu ordonnés » négligeaient la terre, tandis que les « ordonnés » en choisissaient la meilleure. Cf. *Esquisses*, p. 71).

Il faut noter que l'ouvrage de M. Postnikov porte un double caractère : d'une part, l'auteur a habilement recueilli et analysé avec soin des données extrêmement précieuses de la statistique des zemstvos, et il a su résister au « désir de considérer la commune paysanne comme un tout homogène, ainsi que nos intellectuels des villes se la représentent encore jusqu'ici » (ouvr. cité, p. 351). D'un autre côté, n'étant pas guidé par la théorie, il n'a absolument pas su apprécier les données analysées par lui ; il les a considérées du point de vue très étroit des « mesures à prendre », se mettant à échafauder des projets de « communes agricoles-artisanales-industrielles », à prêcher la nécessité de « limiter », « obliger », « surveiller », etc., etc. Et ainsi nos populistes ont tout fait pour ne pas remarquer la première partie, la partie positive de l'ouvrage de M. Postnikov, portant toute leur attention sur la seconde. MM. V.V. et N. —on se sont mis tous deux, de l'air le plus sérieux, à « réfuter » les « projets » très peu sérieux de M. Postnikov (M. V.V. dans la *Rousskaïa Mysl*, 1894, n° 2 ; M. N. —on, dans ses *Esquisses*, p. 233, note) en lui reprochant d'avoir eu la mauvaise idée d'introduire le capitalisme en Russie et en éludant avec soin les chiffres qui ont révélé la domination des rapports capitalistes dans les campagnes actuelles de la Russie méridionale *.

* « Chose curieuse », écrivait M. N. —on, c'est que M. Postnikov « projette des exploitations paysannes de 60 déciatines ». Mais « du moment que l'agriculture est tombée entre les mains des capitalis-

II. LA STATISTIQUE DES ZEMSTVOS SUR LA PROVINCE DE SAMARA

Passons maintenant du Sud à l'Est, à la province de Samara. Prenons le district de Novoouzensk, étudié le dernier en date. Le recueil concernant ce district fournit le groupement de paysans le plus détaillé qui ait été établi suivant l'indice économique *. Voici les chiffres d'ensemble sur les groupes de paysans (les données ci-dessous se rapportent à 28 276 feux disposant de lots concédés, avec 164 146 habitants des deux sexes, c'est-à-dire uniquement à la population russe du district, sans les Allemands et les « fermiers » — cultivateurs exploitant dans les communes comme dans les fermes séparées. Si on y ajoutait Allemands et fermiers, cela accentuerait sensiblement le tableau de la décomposition de la paysannerie).

Groupes de cultivateurs		%% par rapport à la totalité des feux		Surface ensemencée en moyenne par feu, en déciatines	Surface ensemencée en %% par rapport au total	
Pauvre	sans bêtes de travail	20,7	37,1%	2,1	2,8	8,0
	avec 1 bête » »	16,4		5,0	5,2	
Moyen	» 2—3 bêtes » »	26,6	38,2%	10,2	17,1	28,6%
	» 4 » » »	11,6		15,9	11,5	
Riche	» 5—10 bêtes de travail	17,1	24,7%	24,7	26,9	63,4
	» 10—20 » » »	5,8		53,0	19,3	
	» 20 et plus »	1,8		149,5	17,2	
	Total	100		15,9	100	

tes », la productivité du travail peut « dès demain » s'élever encore. « Il faudra (!) alors convertir les exploitations de 60 déciatines en exploitations de 200 ou 300 déciatines ». Voyez comme c'est simple : *étant donné* que dans nos campagnes la petite bourgeoisie d'aujourd'hui est menacée par la grande bourgeoisie de demain, *pour cette raison* M. N. —on ne veut rien savoir ni de la petite bourgeoisie d'aujourd'hui, ni de la grande bourgeoisie de demain !

* *Recueil de renseignements statistiques sur la province de Samara, t. VII, district de Novoouzensk.* Samara 1890. Un groupement

La concentration de la production agricole apparaît très considérable : les capitalistes « communautaires » (1/14 de la totalité des feux, ceux qui possèdent 10 bêtes de travail et plus) détiennent 36,5% de toute la surface ensemencée, autant que les 75,3% de paysans pauvres et moyens pris ensemble ! Le chiffre « moyen » (15,9 déciatines de surface ensemencée par feu) est, ici comme partout, absolument fictif, il donne l'illusion d'un bien-être général. Voyons les autres données relatives aux exploitations des différents groupes :

Groupes de cultivateurs	Cultivant tout leur lot avec leur propre matériel, en %%	Possédant des instruments perfectionnés, en %%	Nombre de têtes de bétail par feu (en prenant le gros bétail pour unité)	%% par rapport au total du bétail	
Sans bêtes de travail	2,1	0,03	0,5	1,5	6,4%
Avec 1 bête »	35,4	0,1	1,9	4,9	
» 2—3 bêtes »	60,5	4,5	4,0	16,8	28,6%
» 4 » » »	74,7	19,0	6,6	11,8	
» 5—10 » » »	82,4	40,3	10,9	29,2	65,0%
» 10—20 » » »	90,3	41,6	22,7	20,4	
» 20 et plus	84,1	62,1	55,5	15,4	
Total	52,0	13,9	6,4	100	

Ainsi le groupe inférieur compte très peu de cultivateurs indépendants ; les pauvres ne sont point munis d'instruments perfectionnés et les paysans moyens n'en ont qu'une quantité insignifiante. La concentration du bétail est encore plus accusée que celle des surfaces cultivées, il est évident

analogue est présenté pour le district de Nikolaïev (t. VI, Samara 1889), mais les informations y sont beaucoup moins détaillées. Dans le *Recueil récapitulatif sur la province de Samara* (t. VIII, fasc. I, Samara 1892), le groupement est fait seulement par lots, procédé dont nous montrerons l'insuffisance plus loin.

que la paysannerie aisée joint aux ensemencements capitalistes étendus l'élevage capitaliste. Au pôle opposé nous voyons des « paysans » que l'on devrait classer parmi les ouvriers agricoles et les journaliers ayant un lot de terre, car leur principal moyen d'existence est (comme nous le verrons tout à l'heure) la vente de leur force de travail ; quant au bétail, les propriétaires terriens en donnent parfois une ou deux têtes à leurs ouvriers pour les attacher au domaine et diminuer leur salaire.

Il va de soi que les groupes paysans ne diffèrent pas seulement entre eux par l'étendue de leur exploitation, mais aussi par les méthodes qu'ils y appliquent : en premier lieu, le groupe supérieur compte un nombre très appréciable de cultivateurs (40 à 60%) pourvus d'instruments perfectionnés (principalement charrues, ensuite batteuses à cheval et à vapeur, tarares, moissonneuses, etc.). Les 24,7% de feux du groupe supérieur détiennent 82,9% de tous les instruments perfectionnés ; les 38,2% de feux du groupe moyen en détiennent 17% et les 37,1% de paysans pauvres, 0,1% (7 instruments sur 5 724) *. En second lieu, les paysans ayant peu de chevaux emploient, par la force des choses, comme le dit l'auteur du recueil sur le district de Novoouzensk (pp. 44-46),

* Fait intéressant à noter, c'est que de ces chiffres M. V. V. (*Les courants progressifs dans l'économie paysanne*, St-Pétersbourg 1892, p. 225) a déduit la tendance de la « masse paysanne » à substituer aux instruments surannés des instruments perfectionnés (p. 254). Le procédé qu'il emploie pour arriver à cette conclusion absolument fausse, est bien simple : M. V. V. a emprunté au recueil des zemstvos les chiffres totaux, sans se donner la peine de consulter les tableaux illustrant la répartition des instruments ! Le progrès des fermiers-capitalistes (membres de la commune) employant des machines pour diminuer les frais de production du blé marchandise a été transformé d'un trait de plume en progrès de la « masse paysanne ». Et M. V. V. a écrit sans se gêner : « Quoique les acquéreurs de machines soient les paysans aisés, tous (*sic*) les paysans s'en servent » (p. 221). Cela se passe de commentaires.

« un autre mode d'exploitation, un autre régime de toute l'activité économique » que ceux qui en ont beaucoup. Les paysans aisés « laissent reposer la terre... labourent en automne avec des charrues... labourent encore une fois au printemps et passent la herse pour recouvrir les semis... sur la jachère labourée ils passent le rouleau, une fois la terre aérée... la retournent une seconde fois avant de semer le seigle », tandis que les paysans peu aisés « ne laissent pas reposer le sol et y sèment d'année en année le froment russe... ils labourent une seule fois au printemps pour le froment... ne mettent pas la terre en jachère ni ne labourent pour semer le seigle, mais sèment en surface... retournent la terre en fin de printemps pour semer le froment, ce qui fait que le blé souvent ne lève pas..., labourent une seule fois pour semer le seigle, ou encore en surface et tardivement... labourent à tort la même terre d'année en année sans répit ». « Et ainsi de suite à l'infini », conclut l'auteur après cette énumération. « Les faits constatés d'une différence radicale entre les modes de culture des paysans aisés ou peu aisés ont pour conséquence un grain de mauvaise qualité et de mauvaises récoltes chez les uns, des récoltes relativement meilleures chez les autres » *(ibid.)*.

Mais comment cette grande bourgeoisie a-t-elle pu se former sous le régime de la commune agricole ? La réponse est fournie par les chiffres indiquant la possession et la jouissance foncière des différents groupes. Les paysans de cette catégorie possèdent 57 128 déciatines de terres achetées (76 feux) et 304 514 déciatines de terres affermées, dont 177 789 déciatines affermées en dehors du lot chez 5 602 feux ; 47 494 déciatines prises à bail dans d'autres communes par 3 129 feux, et 79 231 déciatines prises à bail dans leur propre commune par 7 092 feux. La répartition de cette énorme surface formant plus des deux tiers de toute la surface ensemencée des paysans, est la suivante :

Groupes de cultivateurs	Feux possédant de la terre achetée en %	Nombre de déciatines par feu	Total des terres achetées en %	Terres affermées en dehors des lots		Lots pris à bail				Pourcentage des terres affermées par rapport au total	Feux n'exploitant pas, cédant leur terre à bail, en %
						Dans d'autres communes		Dans leur propre commune			
				Feux preneurs en %	Nombre de déciatines par feu	Feux preneurs en %	Nombre de déciatines par feu	Feux preneurs en %	Nombre de déciatines par feu		
Sans bêtes de travail	0,02	100	0,2	2,4	1,7	1,4	5,9	5	3	0,6	47,0
Avec 1 bête de travail	—	—	—	10,5	2,5	4,3	6,2	12	4	1,6	13,0
Avec 2-3	0,02	93	0,5	19,8	3,8	9,4	5,6	21	5	5,8	2,0
Avec 4	0,07	29	0,1	27,9	6,6	15,8	6,9	34	6	5,4	0,8
Avec 5-10	0,1	101	0,9	30,4	14,0	19,7	11,6	44	9	16,9	0,4
Avec 10-20	1,4	151	6,0	45,8	54,0	29,6	29,4	58	21	24,3	0,2
Avec 20 et plus	8,2	1 254	92,3	65,8	304,2	36,1	67,4	58	74	45,4	0,1
Total	0,3	751	100	19,8	31,7	11,0	15,1	25	11	100	12

Nous voyons ici l'extrême concentration des terres achetées et affermées. Plus des 9/10 des terres achetées appartiennent à 1,8% des feux les plus riches. 69,7% des terres affermées sont aux mains des paysans-capitalistes, et 86,6% sont détenues par le groupe supérieur de la paysannerie. La comparaison des données sur la prise et la cession à bail des lots montre clairement que la terre passe à la bourgeoisie paysanne. La conversion de la terre en marchandise entraîne, cette fois encore, une baisse de prix pour l'achat de la terre en gros (et, par suite, la spéculation sur la terre). En établissant le prix de location d'une déciatine de terre non concédée, on obtient les chiffres suivants, en allant du groupe inférieur au supérieur : 3,94 ; 3,20 ; 2,90 ; 2,75 ; 2,57 ; 2,08 ; 1,78 roubles. Pour montrer à quelles erreurs la méconnaissance de cette concentration des affermages conduit les populistes, citons à titre d'exemple ce qu'en dit M. Karychev dans le livre bien connu : *L'influence des récoltes et des prix du blé sur certains côtés de l'économie*

nationale russe (St-Pétersbourg 1897). Lorsque, avec l'amélioration de la récolte, les prix du blé tombent et que les prix des fermages montent, les fermiers-entrepreneurs, conclut M. Karychev, doivent diminuer la demande, et les prix des fermages sont ainsi relevés par les représentants de l'exploitation consommatrice (I, p. 288). Conclusion absolument arbitraire : il est fort possible que la bourgeoisie paysanne élève les prix des fermages malgré la baisse des prix du blé, car une amélioration de la récolte peut compenser la baisse du prix. Il est fort possible que, même cette compensation faisant défaut, les paysans aisés haussent les prix des fermages en diminuant le prix de revient du blé par l'introduction de machines. Nous savons que l'emploi des machines dans l'économie rurale augmente, et qu'elles se concentrent aux mains de la bourgeoisie paysanne. Au lieu d'étudier la décomposition de la paysannerie, M. Karychev formule des prémisses arbitraires et fausses sur la paysannerie moyenne. C'est pourquoi toutes ses conclusions et déductions construites de façon analogue dans l'ouvrage cité ne peuvent avoir aucune valeur.

Après avoir dégagé les éléments hétérogènes de la paysannerie, nous pouvons déjà élucider sans peine la question du marché intérieur. Si la paysannerie aisée détient près des deux tiers de la production agricole, elle doit évidemment fournir une part infiniment plus grande du blé mis en vente. Elle produit du blé pour la vente, tandis que les paysans pauvres sont forcés d'en acheter en appoint, en vendant leur force de travail. Voici les chiffres * :

* A la vente de la force de travail nous rapportons ce que les statisticiens appellent « occupations agricoles » (locales ou hors du village). Que par « occupations » l'on entend *travail salarié* et *travail à la journée*, cela ressort du tableau des métiers (*Recueil récapitulatif pour la province de Samara*, t. VIII) : sur 14 063 hommes se livrant à des « occupations agricoles » on compte 13 297 salariés agricoles et ouvriers travaillant à la journée (y compris les bergers et les valets de charrue).

Groupes de cultivateurs	Cultivateurs employant des ouvriers salariés, en °/₀°/₀.	Ouvriers se livrant à des occupations agricoles, en °/₀°/₀
Sans bêtes de travail	0,7	71,4
Avec 1 bête de travail	0,6	48,7
» 2—3 bêtes » »	1,3	20,4
» 4 » » »	4,8	8,5
» 5—10 » » »	20,3	5,0
» 10—20 » » »	62,0	3,9
» 20 et plus	90,1	2,0
Total	9,0	25,0

Nous invitons le lecteur à rapprocher de ces chiffres relatifs à la création du marché intérieur, les raisonnements de nos populistes... « La fabrique prospère, quand le moujik est riche, et inversement » (V.V. *Les courants progressifs*, p. 9). Sans doute M. V.V. ne s'intéresse nullement à la forme sociale de la richesse nécessaire à la « fabrique » et qui ne se crée qu'en convertissant en marchandise le produit et les moyens de production d'une part, la force de travail, de l'autre. Parlant de la vente du blé, M. N. —on se console de ce que ce blé est le produit du « paysan laboureur » (*Esquisses,* p. 24) ; que « le paysan fait vivre les chemins de fer » qui transportent son blé (p. 16). En effet, est-ce que ces capitalistes « communaux » ne sont pas des « paysans » ? « Nous aurons encore l'occasion de montrer, écrivait M. N. —on en 1880 et réimprimait en 1893, que là où domine la possession communale de la terre, l'agriculture capitaliste fait presque entièrement défaut *(sic)* et qu'elle n'est possible que là où les liens communaux sont ou complètement rompus ou en train de se détruire » (p. 59). M. N. —on n'a jamais vu ni pu voir une « occasion » semblable, car les faits montrent précisément que l'agriculture

capitaliste se développe *parmi* les « communaux » * et que les fameux « liens communaux » s'adaptent parfaitement aux gros détenteurs de surfaces ensemencées, dont le domaine est basé sur la main-d'œuvre salariée.

Les rapports entre groupes de paysans sont tout à fait analogues dans le district de Nikolaïev (recueil cité, pp. 826 et suivantes. Nous ne tenons pas compte des paysans sans terre ou n'habitant pas leur commune). Ainsi, les 7,4% de feux de paysans riches (possesseurs de 10 bêtes de travail et plus) avec 13,7% de la population, détiennent 27,6% de tout le bétail et 42,6% des terres affermées, tandis que les 29% de feux de paysans pauvres (sans chevaux ou à cheval unique) avec 19,7% de la population, ne possèdent que 7,2% du bétail et 3% des terres affermées. Malheureusement, les tableaux concernant le district de Nikolaïev, répétons-le, sont beaucoup trop succincts. Pour en finir avec la province de Samara, nous citerons, d'après le *Recueil récapitulatif* de cette province, cette caractéristique éminemment édifiante de la situation des paysans :

« ... Du fait de l'entrée dans la carrière de la production agricole de marchands-spéculateurs, qui font le trafic de la terre dans un dessein de lucre, l'accroissement naturel de la population, augmenté encore par l'immigration — des provinces occidentales — de paysans mal lotis, a compliqué d'année en année les modes de location du sol, en a élevé le prix et converti la terre en marchandise qui a si vite et si fortement enrichi les uns et ruiné beaucoup d'autres. A titre d'illustration de ce dernier fait, citons les surfaces des labours de quelques exploitations de paysans et de

---

* Le district de Novoouzensk, que nous avons pris à titre d'illustration, manifeste une singulière « vitalité de la commune » (suivant la terminologie de M. V. V. et Cie) : le tableau du *Recueil récapitulatif* (p. 26) nous montre que 60% des communes de ce district ont eu des partages nouveaux du sol, au lieu de 11 à 23% dans les autres districts (et 13,8% de communes dans toute la province).

commerçants du sud : ici les labours de 3 000 à 6 000 déciatines ne sont pas rares ; certains même ensemencent jusqu'à 8-10-15 000 déciatines de terres domaniales en affermant à l'Etat des dizaines de milliers de déciatines.

« Le prolétariat agricole (rural) de la province de Samara doit pour une large part son existence et son accroissement numérique à ces derniers temps : production croissante de blé vendable, hausse des fermages, mise en culture des terres vierges et des pâturages, abattage de forêts et autres faits analogues. On compte dans la province seulement 21 624 feux dépourvus de terre, cependant que les feux sans exploitation (parmi les feux lotis) sont au nombre de 33 772 et les feux sans chevaux ou à cheval unique se chiffrent par 110 604 avec 600 000 individus des deux sexes, à raison d'un peu plus de 5 âmes par famille. Nous osons les ranger parmi le prolétariat, quoique juridiquement ils disposent d'une certaine part de la terre communale : en fait, ce sont des journaliers, des valets de charrue, des bergers, des moissonneurs et autres ouvriers occupés dans les grandes exploitations qui n'ensemencent sur leur lot concédé que ½-1 déciatine pour faire vivre leur famille qui reste à la maison » (pp. 57-58).

Ainsi, les enquêteurs reconnaissent pour prolétaires non seulement les paysans sans chevaux, mais aussi les paysans à cheval unique. Notons cette conclusion importante, qui concorde entièrement avec celle de M. Postnikov (et avec les chiffres des tableaux par groupes) et indique le véritable rôle économique et social du groupe inférieur de la paysannerie.

III. LA STATISTIQUE DES ZEMSTVOS SUR LA PROVINCE DE SARATOV

Passons maintenant à la zone moyenne des Terres Noires, à la province de Saratov. Prenons le district de Kamychine, le seul pour lequel les statistiques groupent

les paysans d'une façon assez complète d'après les bêtes de travail *.

Voici les chiffres, portant sur tout le district (40 157 feux, 263 135 hommes et femmes. Surface ensemencée : 435 945 déciatines, soit 10,8 déciatines par feu « moyen ») :

Groupes de cultivateurs	Feux en $^0/_0{}^0/_0$		Population (hommes et femmes), en $^0/_0{}^0/_0$	Moyenne de la surface ensemencée, en déciatines	Total de la surface ensemencée, en $^0/_0{}^0/_0$		Feux n'ensemençant pas, en $^0/_0{}^0/_0$	Bétail par feu en prenant le gros bétail pour unité	Pourcentages par rapport à la totalité du bétail	
Sans bêtes de travail	26,4	46,7	17,6	1,1	2,8	12,3	72,3	0,6	2,9	11,8
Avec 1 bête » »	20,3		15,9	5,0	9,5		13,1	2,3	8,9	
» 2 bêtes » »	14,6	32,2	13,8	8,8	11,8	34,4	4,9	4,1	11,1	32,1
» 3 » » »	9,3		10,3	12,1	10,5		1,5	5,7	9,8	
» 4 » » »	8,3		10,4	15,8	12,1		0,6	7,4	11,2	
» 5 et plus	21,1	21,1	32,0	27,6	53,3	53,3	0,2	14,6	56,1	56,1
Total	100		100	10,8	100		22,7	5,2	100	

* Pour les 4 autres districts de la province, le groupement d'après les bêtes de travail confond ensemble la paysannerie moyenne et aisée. V. *Recueil de renseignements statistiques sur la province de Saratov,* partie I. Saratov 1888 B. Tableaux combinés de la province de Saratov par catégories de paysans. Les tableaux combinés des statisticiens de Saratov sont établis comme suit : tous les cultivateurs sont divisés en 6 *catégories* d'après la quantité de la terre concédée qu'ils détiennent ; chaque catégorie en 6 *groupes* d'après les bêtes de travail, et chaque groupe en 4 *sections* d'après le nombre de travailleurs mâles. Les totaux ne sont donnés que pour les *catégories*, de sorte que pour les *groupes* il faut faire le calcul soi-même. Sur la valeur d'un tel tableau nous reviendrons plus loin.

On voit donc cette fois encore la concentration de la surface ensemencée aux mains des gros détenteurs : la paysannerie aisée, qui ne représente qu'un cinquième des feux (et près d'un tiers de la population) *, détient plus de la moitié de la surface ensemencée (53,3%), dont l'étendue dénote bien son caractère commercial : 27,6 déciatines en moyenne par feu. Elle possède aussi une grande quantité de bétail par feu : 14,6 têtes (en unités de gros bétail, 10 têtes de petit pris pour 1 de gros). Près des 3/5 (56 %) de tout le bétail paysan du district sont concentrés aux mains de la bourgeoisie paysanne. Au pôle opposé des campagnes, c'est tout le contraire : le groupe inférieur, le prolétariat rural, qui détient, dans notre exemple, un peu moins de la moitié des feux (environ un tiers de la population), se trouve entièrement déshérité, car il ne lui revient que 1/8 des surfaces ensemencées, et encore moins du bétail (11,8 %). Ce sont pour la plupart des salariés agricoles, des journaliers et des ouvriers industriels pourvus d'un lot de terre concédé.

La concentration de la surface ensemencée et l'accentuation du caractère commercial de l'agriculture marchent de pair avec sa transformation en agriculture capitaliste. Nous observons ici un fait déjà connu : la vente de la force de travail dans les groupes inférieurs et l'achat dans les groupes supérieurs.

---

* Notons qu'en groupant les feux d'après leur aisance ou d'après l'étendue de leur exploitation, nous obtenons toujours des familles *plus nombreuses* dans les couches aisées de la paysannerie. C'est ce qui montre la corrélation entre la bourgeoisie paysanne et les grandes familles qui reçoivent un plus grand nombre de lots ; inversement, ce fait témoigne d'une moindre tendance au partage chez les paysans aisés. Il ne faut cependant pas exagérer le rôle des familles nombreuses chez les paysans aisés, qui, comme l'attestent nos chiffres, embauchent le plus grand nombre d'ouvriers. La « coopération familiale », dont aiment tant à parler nos populistes, constitue ainsi la base de la coopération capitaliste.

Groupes de cultivateurs	Cultivateurs employant des ouvriers salariés, en %	Exploitations fournissant la main-d'œuvre, en %
Sans bêtes de travail	1,1	90,9
Avec 1 bête » »	0,9	70,8
» 2 bêtes » »	2,9	61,5
» 3 » » »	7,1	55,0
» 4 » » »	10,0	58,6
» 5 » » » et plus	26,3	46,7
Total	8,0	67,2

Ici, une explication importante est nécessaire. Déjà P. Skvortsov a pu observer très justement, dans un de ses articles, que la statistique des zemstvos fait une trop « large » part au terme « occupation » (ou « gagne-pain »). En effet, on y fait rentrer les occupations *de tout genre et de tout ordre* auxquelles les paysans se livrent en dehors de leurs lots de terre ; fabricants et ouvriers, propriétaires de moulins ou de melonnières, journaliers, salariés agricoles ; revendeurs, marchands et manœuvres ; marchands de bois et bûcherons ; entrepreneurs et ouvriers du bâtiment ; représentants des professions libérales, employés, mendiants, etc., — tous exercent une « industrie ». Cet emploi absurde du terme est une survivance de la conception traditionnelle, nous serions même en droit de dire — officielle, d'après quoi le « lot » est l'occupation « véritable », « naturelle » du paysan, et tout le reste se classe indifféremment parmi les occupations « accessoires ». Sous le régime du servage, cet emploi avait encore *sa raison d'être* *, mais maintenant c'est un anachronisme criant. Si cette terminologie se maintient chez nous, c'est notamment parce qu'elle s'harmonise remarquablement avec la fiction d'une paysannerie « moyenne » et *exclut tout simplement la possibilité* d'étudier la différen-

* En français dans l'original. (*N.R.*)

ciation de la paysannerie (surtout dans les contrées où les occupations « accessoires » des paysans sont nombreuses et variées. Rappelons que le district de Kamychine est un centre notable de l'industrie de la « sarpinka » *). L'analyse ** de l'exploitation paysanne sur la base des renseignements par feux sera insuffisante aussi longtemps que les « occupations accessoires » des paysans ne seront pas réparties d'après leurs types économiques ; aussi longtemps que parmi ceux qui « exercent une industrie » on ne distinguera pas entre *patrons* et *ouvriers salariés*. C'est là le minimum de types économiques, et la statistique économique ne saurait être reconnue satisfaisante tant qu'elle ne les aura pas délimités. Bien entendu, un groupement plus détaillé serait désirable, par exemple : cultivateurs avec ouvriers salariés, cultivateurs sans ouvriers salariés — marchands, revendeurs, boutiquiers, etc., artisans travaillant pour les clients, etc.

Notons, en reprenant notre tableau, que nous étions jusqu'à un certain point en droit de faire rentrer les « occupations accessoires » dans la vente de la force de travail, puisque les ouvriers salariés prédominent d'ordinaire parmi les paysans exerçant des « industries auxiliaires ». Si l'on pouvait dégager de ces derniers les seuls ouvriers salariés, on obtiendrait sans doute, dans les groupes supérieurs, une proportion bien moindre d'« industriels ».

Quant aux chiffres relatifs aux ouvriers salariés, nous tenons à noter ici l'opinion absolument fausse de M. Kharizoménov, pour qui « l'embauchage à court terme [d'ouvriers] pour la moisson, la fenaison ou à la journée, fait trop ré-

* Sorte d'étoffe en coton. (*N. R.*)

** Nous disons « *analyse* », parce que dans les recensements par feux les renseignements recueillis sur les occupations accessoires des paysans sont très amples et circonstanciés.

pandu, ne peut servir d'indice caractéristique de la puissance ou de la faiblesse d'une exploitation » (*Recueil récapitulatif, Introduction,* p. 46). Et les considérations théoriques, et l'exemple de l'Europe occidentale, et les données russes (dont nous parlerons plus loin) font voir au contraire dans l'emploi de journaliers un indice très caractéristique de la bourgeoisie rurale.

Enfin, pour ce qui est des affermages, les chiffres montrent, là encore, qu'ils sont accaparés par la bourgeoisie paysanne. Notons que les tableaux combinés des statisticiens de Saratov n'établissent pas le nombre de cultivateurs prenant ou donnant la terre en location, mais seulement la quantité de terre prise et donnée à bail*. Force nous sera donc de calculer la quantité de terre prise ou cédée non par feu preneur, mais par feu *en général.*

	Nombre de déciatines par feu			En $^0/_0{}^0/_0$ par rapport à la terre			
Groupes de cultivateurs	Labour faisant partie du lot	Terre prise en location	Terre donnée en location	Lots concédés	Terre prise à bail	Terre donnée à bail	Total de la jouissance (terre concédée+prise à bail—terre donnée à bail en $^0/_0{}^0/_0$
Sans bêtes de travail	5,4	0,3	3,0	16	1,7	52,8	5,5
Avec 1 bête de travail	6,5	1,6	1,3	14	6	17,6	10,3
Avec 2 bêtes de travail	8,5	3,5	0,9	13	9,5	8,4	12,3
Avec 3 bêtes de travail	10,1	5,6	0,8	10 } 34	9,5 } 30,1	4,8 } 17,3	10,4 } 34,6
Avec 4 bêtes de travail	12,5	7,4	0,7	11	11,1	4,1	11,9
Avec 5 bêtes de travail et plus	16,1	16,6	0,9	36	62,2	12,3	49,6
Total	9,3	5,4	1,5	100	100	100	100

Ici encore l'on voit que plus les paysans sont aisés, et *plus* ils prennent à bail, *encore qu*'ils soient pourvus de lots

* La quantité des labours donnés à ferme dans tout le district, se monte à 61 639 déciatines, soit 1/6 environ de tous les labours concédés (377 305 déciatines).

assez importants. Ici encore l'on voit que la paysannerie aisée refoule la paysannerie moyenne et que le rôle des terres concédées dans l'exploitation paysanne tend à diminuer aux deux pôles de la campagne.

Arrêtons-nous plus longuement sur ces données relatives à l'affermage. Il s'y rattache des recherches et développements fort intéressants et importants de M. Karychev (*Bilan* déjà cité) et les « rectifications » qu'y apporte M. N. —on.

M. Karychev a consacré tout un chapitre (III) pour montrer que « l'affermage dépend de la fortune des preneurs ». La conclusion générale à laquelle il arrive est que, « *toutes choses égales d'ailleurs,* la concurrence pour la terre à louer a tendance à se résoudre à l'avantage des plus riches » (p. 156). « Les feux relativement plus pourvus... relèguent au second plan le groupe des feux qui le sont moins » (p. 154). Nous voyons ainsi que l'examen d'ensemble des chiffres de la statistique des zemstvos aboutit à la même conclusion que celle qui découle des données étudiées par nous. De plus, en établissant dans quelle mesure l'étendue de la terre affermée dépend de l'étendue du lot concédé, M. Karychev en arrive à conclure que le groupement d'après le lot concédé « obscurcit le sens du phénomène qui nous préoccupe » (p. 139) : « les plus grands affermages... se rencontrent *a*) dans les *catégories moins* pourvues de terre, mais *b*) dans les *groupes* qui sont *mieux* pourvus. Il est évident qu'ici nous sommes en présence de deux influences directement opposées, dont la confusion empêche de comprendre la portée de chacune » (*ibid.*). Cette conclusion va de soi, si nous appliquons avec esprit de suite le point de vue distinguant les groupes de paysans *d'après leur fortune :* nous avons vu partout, dans nos chiffres, que la paysannerie aisée accapare toujours l'affermage, bien qu'elle soit mieux lotie. Il est clair que précisément l'aisance d'un feu est le *facteur déterminant* dans l'affermage et que ce

facteur, sans cesser d'être déterminant, peut seulement se modifier selon l'étendue des lots et les conditions d'affermage. Mais M. Karychev, quoiqu'il ait étudié l'influence de la « fortune », ne s'en est pas tenu d'une façon conséquente à ce point de vue ; aussi a-t-il donné du fait une définition *inexacte* en parlant de la dépendance directe entre la terre possédée par le preneur et la terre prise à bail. Ceci d'une part. D'autre part, ce qui a empêché M. Karychev d'apprécier à sa juste valeur l'accaparement des affermages par les richards, c'est le caractère unilatéral de ses recherches. En étudiant « l'affermage en dehors du lotissement », il se borne à totaliser les chiffres de la statistique des zemstvos sur l'affermage, sans tenir compte de la propre exploitation des preneurs. Etudiée ainsi, d'une manière plutôt superficielle, la question des rapports de l'affermage et de la « fortune », du caractère marchand ou commercial de l'affermage, ne pouvait évidemment pas être résolue. M. Karychev, par exemple, a eu en mains les mêmes chiffres sur le district de Kamychine, mais il s'est contenté de reproduire les chiffres absolus des seuls affermages (v. appendice, n° 8, p. XXXVI) et de calculer l'étendue *moyenne* des terres affermées par feu (texte, p. 143). La concentration de l'affermage aux mains de la paysannerie aisée, son caractère industriel, son rapport avec les cessions de terre à bail par le groupe paysan inférieur, tout cela a été laissé de côté. Aussi M. Karychev n'a-t-il pas pu ne pas remarquer que les chiffres de la statistique des zemstvos réfutent les idées populistes sur l'affermage et font apparaître l'éviction de la paysannerie pauvre par la paysannerie aisée ; mais il a donné une caractéristique inexacte de ce fait et, pour ne l'avoir pas étudié sous toutes ses faces, il s'est mis en contradiction avec ces chiffres en répétant la vieille antienne sur le « principe du travail », etc. Or, même la simple constatation de la division et de la lutte économiques au sein de la paysannerie, a été taxée d'hérésie par MM. les populistes,

et ils se sont mis en devoir de « corriger » M. Karychev à leur manière. Voici comment le fait M. N. —on, qui « se sert », comme il l'affirme (p. 153, note), des objections opposées à M. Karychev par M. N. Kabloukov. Au § IX de ses *Esquisses* M. N. —on traite de l'affermage et de ses diverses formes. « Lorsque le paysan, dit-il, possède assez de terre pour subsister par son travail agricole sur sa propre terre, il n'en prend plus en location » (p. 152). Donc, l'existence de l'esprit d'entreprise dans l'affermage paysan, son accaparement par les riches qui pratiquent des emblavements pour le marché, sont niés par M. N. —on sans autre forme de procès. Ses preuves ? Aucune absolument : la théorie de la « production populaire » n'est pas démontrée ; elle est simplement décrétée. Contre M. Karychev, M. N. —on tire du recueil des zemstvos sur le district de Khvalynsk un tableau montrant que « à égalité de bêtes de travail, moins le lot de terre est étendu, et plus le déficit doit être comblé par la location » (p. 153)*. Et encore : « Si les paysans sont placés dans des conditions absolument identiques au point de vue de la possession du bétail, et s'ils ont dans leur famille assez de bras, ils prennent à bail d'autant plus de terre que leur lot est moins étendu » (p. 154). Le lecteur se rend compte que de telles « conclusions » ne sont que chicane verbale contre la formule inexacte de M. Karychev ; que la question des rapports entre l'affermage et l'aisance, M. N. —on la noie tout simplement sous des futilités sans importance. N'est-il pas évident qu'à *égalité* de bêtes de travail, moins on a de terre à soi, et plus on en loue ? Inutile même d'en parler, car on suppose ici égale justement la *fortune* dont on envisage les *différences*. L'affirmation de M. N. —on que les

* Les statistiques fournissent un tableau strictement analogue pour le district de Kamychine. *Recueil de rens. stat. sur la province de Saratov*, t. XI. District de Kamychine, pp. 249 et suiv. Nous pouvons donc fort bien utiliser les chiffres pour le district pris par nous.

paysans qui possèdent assez de terre n'en louent pas, n'est nullement prouvée par là, et ses tableaux montrent seulement qu'il ne comprend pas les chiffres qu'il cite : en classant les paysans d'après l'étendue de leurs lots, il met encore davantage en relief le rôle de la « fortune » et l'accaparement des affermages en rapport avec les cessions de terre à bail par la paysannerie pauvre (cession à ces mêmes paysans aisés naturellement)*. Que le lecteur se souvienne des chiffres cités à l'instant sur la répartition des terres affermées dans le district de Kamychine ; supposez que nous ayons mis à part les paysans « possédant la même quantité de bêtes de travail » et que, après les avoir rangés en catégories d'après leurs lots concédés et en sections d'après le nombre de bras, nous déclarions : moins ils ont de terre, plus ils en louent, etc. Cet artifice fera-t-il se volatiliser le groupe de paysans aisés ? Or M. N. —on, avec ses phrases creuses, l'a justement fait se volatiliser, ce qui lui a permis de reprendre les vieux préjugés du populisme.

Le procédé absolument impropre de M. N. —on, qui consiste à classer les affermages des paysans par feu, en des groupes comprenant 0, 1, 2, etc., travailleurs, est repris par M. L. Maress dans le livre : *L'influence des récoltes et des prix du blé...* (I, p. 34). Voici un petit exemple des « moyennes » dont se sert hardiment M. Maress (comme du reste les autres auteurs du livre écrit avec un parti pris populiste). Dans le district de Mélitopol, raisonne-t-il, on compte 1,6 déciatine de terre affermée par feu preneur sans travailleurs mâles ; 4,4 déciatines dans les feux ayant un seul travailleur ; 8,3 dans ceux qui en ont deux ; 14,0 dans ceux qui en ont trois (p. 34). Conclusion : « la distribution à peu près égale de la terre affermée par individu » ! ! M. Maress n'a pas jugé utile de regarder la répartition *véritable*

* Le fait que les données citées par M. N. —on infirment ses conclusions a déjà été signalé par M. P. Strouvé dans ses *Remarques critiques*.

de la terre affermée dans les groupes de feux de diverse consistance économique quoiqu'il ait pu le voir dans le livre de M. V. Postnikov et dans les recueils des zemstvos. Le chiffre « moyen » de 4,4 déciatines de terre affermée par feu preneur dans le groupe de feux ayant un travailleur du sexe mâle, a été obtenu en *additionnant* des chiffres comme *4 déciatines* dans le groupe de feux cultivant de 5 à 10 déciatines avec 2-3 bêtes de travail et *38 déciatines* dans celui cultivant plus de 50 déciatines avec 4 bêtes de travail et plus. (V. le *Recueil sur le district de Mélitopol,* pp. D. 10-11.) Il n'est pas étonnant qu'en *additionnant* ensemble riches et pauvres et en divisant par le nombre des composants, on puisse obtenir partout où l'on veut une « répartition égale » !

En réalité, dans le district de Mélitopol, les 21% de feux riches (25 déciatines et plus de surface ensemencée), formant 29,5% de la population paysanne détiennent, quoique étant les mieux pourvus en terre concédée et achetée, 66,3% de tous les labours affermés (*Recueil sur le district de Mélitopol*, pp. B. 190-194). Par contre, les 40% de feux pauvres (jusqu'à 10 déciatines de surface ensemencée), formant 30,1% de la population paysanne détiennent, quoique les moins pourvus en terre concédée et achetée, 5,6% des labours affermés. Comme on le voit, cela ressemble fort à une « répartition égale par tête » !

Ses calculs concernant l'affermage paysan, M. Maress les fonde sur l'« hypothèse » que « les feux preneurs appartiennent principalement aux deux groupes inférieurs » (les plus mal pourvus de *terre concédée*) ; que « la terre affermée est répartie parmi la population preneuse selon un taux égal par tête » (*sic*) ; et que « l'affermage détermine le passage des paysans des groupes inférieurs moins pourvus aux groupes supérieurs » (34-35). Nous avons déjà montré que *toutes ces « hypothèses » de M. Maress sont en contradiction flagrante avec la réalité.* En fait, c'est

exactement le contraire, et M. Maress n'aurait pas pu ne pas le remarquer si, en traitant des inégalités économiques (p. 35), il avait pris les données sur le groupement des feux d'après les critères économiques (et non d'après le lot de terre concédée qu'ils *détiennent*), au lieu de se borner à une « hypothèse » gratuite inspirée des préjugés populistes.

Comparons maintenant le district de Kamychine aux autres districts de la province de Saratov. Les rapports entre groupes de paysans sont partout uniformes, comme l'attestent les chiffres suivants pour les 4 districts (Volsk, Kouznetsk, Balachov et Serdobsk) où, nous l'avons dit, les paysans moyens et aisés sont réunis :

Groupes d'exploitants	*4 districts de la province de Saratov en 0/00/0 par rapport au total*						
	Feux	Population des deux sexes	Bétail	Lots de terre concédés	Terre prise à bail	Total de la terre en jouissance	Surface ensemencée
Sans bêtes de travail	24,4	15,7	3,7	14,7	2,1	8,1	4,4
Avec 1 bête » »	29,6	25,3	18,5	23,4	13,9	19,8	19,2
» 2 bêtes et plus	46,0	59,0	77,8	61,9	84,0	72,1	76,4
Total	100	100	100	100	100	100	100

Nous voyons donc que partout les pauvres sont évincés par la paysannerie aisée. Mais dans le district de Kamychine les paysans aisés sont plus nombreux et plus riches que dans les autres districts. Ainsi, dans 5 districts de la province (dont celui de Kamychine) les feux se répartissent d'après les bêtes de travail comme suit : sans bêtes de travail, 25,3% ; avec 1 tête, 25,5% ; avec 2, 20% ; avec 3, 10,8% et avec 4 et plus, 18,4% ; tandis que dans le district de Kamychine, nous l'avons vu, le groupe de paysans aisés est plus nombreux ; en revanche, le groupe pauvre l'est un peu moins. Ensuite, si nous réunissons les paysans moyens et

aisés, c'est-à-dire que si nous prenons les feux possédant 2 bêtes de travail et plus, nous obtenons pour ces districts les chiffres suivants :

Chaque feu possesseur de 2 bêtes de travail et plus compte dans les districts:

	de Kamychine	de Volsk	de Kouznetsk	de Balachov	de Serdobsk
Bêtes de travail	3,8	2,6	2,6	3,9	2,6
Total de bêtes	9,5	5,3	5,7	7,1	5,1
Lots en déc.	12,4	7,9	8	9	8
Terre prise en location	9,5	6,5	4	7	5,7
Surface cultivée	17	11,7	9	13	11

C'est dire que dans le district de Kamychine, les paysans aisés sont plus riches. Ce district est parmi ceux qui sont le mieux pourvus de terre : 7,1 déciatines de terre concédée par tête recensée du sexe mâle[23] contre 5,4 déc. pour toute la province. Par conséquent, la richesse de la « paysannerie » en terre dénote seulement une bourgeoisie paysanne plus nombreuse et plus riche.

En terminant notre analyse des données sur la province de Saratov, nous tenons à nous arrêter à la classification des feux paysans. Le lecteur l'aura déjà remarqué, nous rejetons *a limine** la classification d'après le lot concédé et usons exclusivement de la classification d'après la consistance économique (d'après les bêtes de travail, la surface ensemencée). Cette façon de procéder demande à être motivée. La classification d'après le lot est beaucoup plus répandue dans notre statistique des zemstvos, et on invoque d'ordinaire en sa faveur les deux arguments suivants, qui, à première vue, semblent fort probants**.

* D'emblée. (*N.R.*)

** Voir, par exemple, les introductions au *Recueil récapitulatif* sur la province de Saratov, au *Recueil récapitulatif* sur la province de

On prétend d'abord que pour étudier les conditions d'existence de la paysannerie agricole, la classification d'après la terre est chose naturelle et indispensable. Pareil argument omet un trait essentiel de la vie russe, à savoir : que la possession du lot concédé n'est pas libre, qu'elle porte de par la loi un caractère d'égalitarisme, et que la mobilisation de cette terre est entravée au dernier degré. Tout le procès de décomposition de la paysannerie agricole consiste justement en ce que la vie passe outre à ces prescriptions juridiques. En classant les paysans d'après leurs lots, nous additionnons ensemble le pauvre, qui cède de la terre, et le riche qui en afferme ou en achète ; le pauvre qui abandonne la terre, et le riche qui « arrondit » la sienne ; le pauvre, qui exploite très mal avec une quantité infime de bétail, et le riche qui possède un nombreux troupeau, engraisse la terre, introduit des améliorations, etc., etc. Nous additionnons, en d'autres termes, le prolétaire rural et les représentants de la bourgeoisie rurale. Les « moyennes » ainsi obtenues *voilent la décomposition* et sont par conséquent purement fictives*. Les tableaux combinés que nous

---

Samara et au *Recueil* des renseignements estimatifs sur quatre districts de la province de Voronèje ainsi que d'autres travaux de la statistique des zemstvos.

* Nous saisissons cette occasion bien rare pour dire que nous sommes solidaires de M. V.V. qui, en 1885 et au cours des années postérieures, a fait bon accueil, dans ses articles de revues, à un « nouveau type de travaux de la statistique des zemstvos », à savoir les tableaux combinés permettant de grouper les renseignements par feux, non seulement d'après les lots concédés, mais aussi d'après la consistance économique. « Il faut, écrivait alors M. V. V., appliquer les données numériques *non pas à un conglomérat des groupes économiques les plus différents, comme le bourg ou la commune, mais à ces groupes eux-mêmes* ». (V. V. *Un nouveau type de travaux de la statistique des zemstvos,* pp. 189 et 190 du *Séverny Vestnik,* 1885, n° 3. Cité dans l'*Introduction* au *Recueil récapitulatif* sur la province de Saratov, p. 36.) A notre très vif regret, M. V. V. n'a, dans aucun de ses écrits ultérieurs, essayé de jeter un coup d'œil sur les données

avons décrits plus haut des statisticiens de Saratov permettent de montrer avec évidence que la classification d'après les lots est sans utilité. Prenons, par exemple, pour le district de Kamychine, la catégorie des paysans dépourvus de terre concédée (v. le *Recueil récapitulatif,* pp. 450 et suiv., le *Recueil* sur le district de Kamychine, t. XI, pp. 174 et suiv.). Pour caractériser cette catégorie, l'auteur du *Recueil récapitulatif* dit que la surface qu'elle ensemence est « très insignifiante » (*Introduction,* p. 45) ; autrement dit, il l'attribue à la paysannerie pauvre. Prenons les tableaux. La « moyenne » de la surface ensemencée dans cette catégorie est de 2,9 déciatines par feu. Mais voyez comment s'est formée cette « moyenne » : par addition des détenteurs de grande surface cultivée (18 déciatines par feu dans le groupe de possesseurs de 5 bêtes de travail et plus ; ce groupe compte environ 1/8 des feux dans toute cette catégorie, mais ils détiennent près de la moitié de la terre ensemencée par cette catégorie), et des pauvres sans cheval, avec 0,2 déciatine de terre ensemencée par feu ! Prenez les feux employant des salariés agricoles. La catégorie en compte très peu : 77, soit 2,5%. Mais sur ces 77 feux, 60 font partie du groupe supérieur, ensemençant 18 déciatines par feu, et dans ce groupe les feux employant des ouvriers salariés représentent déjà 24,5%. Il est évident que nous sous-estimons la décomposition des paysans et présentons la paysannerie pauvre sous un jour meilleur qu'elle n'est en réalité (en y adjoignant les riches et en établissant des moyennes). Tandis que la paysannerie aisée, nous la représentons comme étant moins forte, puisque la catégorie des paysans

---

ayant trait aux différents groupes de paysans et même, nous l'avons vu, il a passé sous silence la partie du livre de M. V. Postnikov où sont rassemblés les faits, et pourtant cet auteur est peut-être le premier qui ait tenté de faire l'analyse des données sur les différents groupes de paysans, et non sur « les conglomérats des groupes les plus différents ». Pourquoi cela ?

pourvus de lots de terre importants comprend, avec une majorité de paysans aisés, d'autres qui ne le sont pas (on sait que, même dans les communes bien pourvues en terre, il y a toujours des paysans pauvres). On voit maintenant la fausseté du second argument en faveur de la classification d'après les lots. On dit que cette classification fait toujours apparaître l'élévation constante des signes de prospérité (quantité de bétail, surface ensemencée, etc.) avec l'augmentation du lot. Fait indiscutable, le lot étant un des principaux facteurs de la prospérité. C'est pourquoi on trouve toujours plus de représentants de la bourgeoisie paysanne parmi les paysans bien lotis, et c'est ce qui fait que les chiffres « moyens » par lots s'élèvent pour toute la catégorie. De tout cela cependant on ne saurait encore déduire la justesse d'un procédé qui confond la bourgeoisie rurale et le prolétariat rural.

Conclusion : en analysant les données sur les feux paysans, il ne faut pas s'en tenir au groupement d'après le lot concédé. La statistique économique doit nécessairement fonder ses groupements sur *l'étendue et les types de l'exploitation.* Les indices servant à différencier ces types doivent être choisis en fonction des conditions locales et des modes de culture ; si, dans la culture extensive des céréales, on peut s'en tenir au groupement d'après la surface ensemencée (ou d'après les bêtes de travail), il faut, les conditions étant différentes, tenir compte de la culture des plantes industrielles, du traitement technique des denrées agricoles, de la culture des plantes à racines ou fourragères, des produits laitiers, de la culture maraîchère, etc. Lorsque la paysannerie joint sur une large échelle l'agriculture aux occupations auxiliaires, il faut combiner les deux systèmes de groupement déjà indiqués, c'est-à-dire le groupement d'après l'étendue et les types des cultures et le groupement d'après l'étendue et les types des « occupations ». La question des procédés de récapitulation des

recensements par feux est loin d'être une question étroitement spéciale et d'importance secondaire, comme on pourrait le croire de prime abord. Au contraire, il ne serait pas exagéré de dire que, pour le moment, c'est le problème fondamental de la statistique des zemstvos. L'ampleur des renseignements sur les feux et la technique du recensement* ont atteint un haut degré de perfection, mais par suite d'une récapitulation insuffisante, une foule de renseignements très précieux se perd tout bonnement, et le chercheur n'a à sa disposition que des chiffres « moyens » (par communes, cantons, catégories de paysans, étendue des lots, etc.). Et, comme nous l'avons déjà vu et le verrons encore, ces « moyennes » sont souvent absolument fictives.

IV. LA STATISTIQUE DES ZEMSTVOS SUR LA PROVINCE DE PERM

Reportons maintenant notre examen de la statistique des zemstvos dans une province dont les conditions sont tout à fait différentes : celle de Perm. Prenons le district de Krasnooufimsk, pour lequel nous avons un groupement de feux d'après l'étendue de l'exploitation agricole **. Voici

* Sur la technique des recensements des zemstvos, voir en plus des publications mentionnées, l'article de M. Fortounatov dans le tome I du *Bilan de la statistique des zemstvos.* Des échantillons de fiches sont donnés dans l'*Introduction* au *Recueil récapitulatif sur la province de Samara* et au *Recueil récapitulatif sur la province de Saratov,* dans le *Recueil de renseignements statistiques sur la province d'Orel* (t. II, district d'Eletz), dans les *Matériaux pour la statistique du district de Krasnooufimsk de la province de Perm,* fasc. IV. La fiche de Perm est la plus complète de toutes.

** *Matériaux pour la statistique du district de Krasnooufimsk de la province de Perm.* Fasc. III. Tables. Kazan 1894. A titre de comparaison, nous citerons plus loin les principaux chiffres relatifs au district d'Ekatérinbourg, pour lequel on donne le même groupement. *Recueil de renseignements statistiques sur le district d'Ekatérinbourg, province de Perm.* (Edition du zemstvo du district d'Ekatérinbourg. Ekatérinbourg 1891.)

les données générales sur la partie agricole du district (23 574 feux, 129 439 individus des deux sexes) :

Groupes d'exploitants	Feux en %%	Population (hommes et femmes) en % %	Surface ensemencée en déciatines, par feu	%% par rapport au total de la surface ensemencée			Animaux par feu : de travail	Animaux par feu : de toute espèce (en unités de gros bétail)	Animaux par feu : %% par rapport à la totalité du bétail		
Ne cultivant pas	10,2	6,5	—	—			0,3	0,9	1,7		
Cultivant jusqu'à 5 déc.	30,3	24,5	1,7	8,9	8,9		1,2	2,3	13,7	15,4	
Cultivant de 5 à 10 déc.	27,0	26,7	4,7	22,4			2,1	4,7	24,5		
Cultivant de 10 à 20 déc.	22,4	27,3	9,0	35,1			3,5	7,8	33,8		
Cultivant de 20 à 50 déc.	9,4	13,5	17,8	28,9	33,6	68,7	6,1	12,8	23,2	26,3	60,1
Cultivant plus de 50 déc.	0,7	1,2	37,3	4,7			11,2	22,4	3,1		
Total	100	100	5,8	100			2,4	5,2	100		

Ici encore nous voyons donc, malgré l'étendue sensiblement moindre de la terre ensemencée, les mêmes rapports entre groupes, la même concentration de la surface ensemencée et du bétail aux mains d'un petit groupe de paysans aisés. Le rapport entre la possession du sol et sa jouissance effective est, cette fois encore, le même que dans les provinces* que nous connaissons déjà.

---

* Ces paysans (de tous les groupes) possèdent 410 428 déciatines de terres concédées, soit 17,5 déciatines par feu « en moyenne ». Ensuite, ils prennent à bail 53 882 déciatines de labours et 597 180 déciatines de prairies, au total donc 651 062 déciatines (8 903 feux preneurs de labours et 9 167 feux preneurs de prairies). Ils cèdent à bail, sur leurs lots, 50 548 déciatines de labours (8 553 cultivateurs) et 7 186 déciatines de prairies (2 180 cultivateurs), au total 57 734 déciatines.

Groupes d'exploitants	Feux	Population des deux sexes	Lots	$^0/_0{}^0/_0$ par rapport à l'ensemble des terres: Terre prise à bail	Terre donnée à bail	Total des terres en jouissance
Ne cultivant pas la terre	10,2	6,5	5,7	0,7	21,0	1,6
Cultivant jusqu'à 5 déc.	30,3	24,8	22,6	6,3	46,0	10,7
» de 5 à 10 »	27,0	26,7	26,0	15,9	19,5	19,8
» » 10 à 20 »	22,4	27,3	28,3	33,7	10,3	32,8
» » 20 à 50 »	9,4	13,5	15,5	36,4	2,9	29,8
» plus de 50 déciatines	0,7	1,2	1,9	7,0	0,3	5,3
Total	100	100	100	100	100	100

Même accaparement des affermages par les paysans aisés les mieux pourvus ; même passage (par voie de location) des lots des paysans pauvres aux paysans aisés ; même diminution du rôle du lot, s'effectuant, aux deux pôles du village, dans deux directions différentes. Pour que le lecteur puisse se faire une idée plus concrète de ces processus, nous reproduisons ici les chiffres des affermages sous une forme plus détaillée :

Groupes d'exploitants	Par feu: Individus des deux sexes	Par feu: Lots en déciatines	Feux preneurs de labours, en $^0/_0{}^0/_0$	Déciatines de labour par feu preneur	Feux preneurs de prairies, en $^0/_0{}^0/_0$	Déciatines des prairies par feu preneur
Ne cultivant pas la terre	3,51	9,8	0,0	0,7	7,0	27,8
Cultivant jusqu'à 5 déc.	4,49	12,9	19,7	1,0	17,7	31,2
» de 5 à 10 déc.	5,44	17,4	34,2	1,8	40,2	39,0
» de 10 à 20 »	6,67	21,8	61,1	4,4	61,4	63,0
» de 20 à 50 »	7,86	28,8	87,3	14,2	79,8	118,2
» plus de 50 »	9,25	44,6	93,2	40,2	86,6	261,0
Total	5,49	17,4	37,7	6,0	38,9	65,0

Ainsi dans les groupes supérieurs de la paysannerie, qui, on le sait, concentrent la plus forte part de l'affermage, celui-ci porte un caractère nettement industriel, le caractère d'un affermage-entreprise, en dépit de l'opinion généralement répandue des économistes populistes.

Passons aux chiffres du travail salarié ; ils sont particulièrement précieux pour ce district, étant plus complets, (on y trouve précisément les chiffres concernant le louage des journaliers) :

Groupe d'exploitations	Nombre de travailleurs mâles par feu	Nombre d'exploitations à main-d'oeuvre salariée				Exploitations à main-d'oeuvre salariée, en o/o o/o			
		A terme	Pour la coupe des foins	Pour la moisson	Pour le battage	A terme	Pour la coupe des foins	Pour la moisson	Pour le battage
Ne cultivant pas	0,6	4	16	—	—	0,15	0,6	—	—
Cultivant jusqu'à 5 déc.	1,0	51	364	340	655	0,7	5,1	4,7	9,2
Cultivant de 5 à 10 déc.	1,2	268	910	1 385	1 414	4,2	14,3	20,1	22,3
Cultivant de 10 à 20 déc.	1,5	940	1 440	2 325	1 371	17,7	27,2	43,9	25,9
Cultivant de 20 à 50 déc.	1,7	1 107	1 043	1 542	746	50,0	47,9	69,6	33,7
Cultivant plus de 50 déc.	2,0	143	111	150	77	83,1	64,5	87,2	44,7
Total	1,2	2 513	3 884	5 742	4 263	10,6	16,4	24,3	18,8

Voici donc l'opinion des statisticiens de Saratov nettement réfutée, selon laquelle le louage de journaliers ne peut servir d'indice caractéristique de la force ou de la faiblesse d'une exploitation. Bien au contraire, c'est un indice éminemment caractéristique de la bourgeoisie paysanne. Pour toutes les catégories de travail à la journée, nous constatons que la proportion des cultivateurs louant des ouvriers augmente avec l'aisance, bien que la paysannerie la plus aisée soit aussi la mieux pourvue en main-

d'œuvre familiale. La coopération familiale sert donc, là encore, de base à la coopération capitaliste. Nous voyons ensuite que le nombre des exploitations louant des journaliers est *deux fois et demie* celui des exploitations louant des ouvriers à terme (en moyenne pour le district) : nous considérons le louage de journaliers pour la moisson ; malheureusement, les statisticiens n'indiquent pas le nombre total des exploitations louant des journaliers, encore que ces renseignements existent. Sur 7 679 feux appartenant aux trois groupes supérieurs, 2 190 louent des ouvriers agricoles et 4 017 louent des journaliers pour la moisson, soit la majeure partie des paysans du groupe aisé. Certes, le louage de journaliers n'est pas particulier à la province de Perm, et si nous avons vu plus haut que dans les groupes aisés de la paysannerie les 2-6-9 dixièmes de la totalité des cultivateurs de ces groupes louent des ouvriers agricoles, la conclusion qui en découle est celle-ci : la *majorité* des feux paysans aisés emploient sous telle ou telle forme le travail salarié. *L'existence de la paysannerie aisée suppose nécessairement la formation d'un contingent d'ouvriers agricoles et de journaliers.* Il est enfin extrêmement intéressant de noter que le rapport entre le nombre des exploitations employant des journaliers et celui des exploitations employant des ouvriers *diminue en allant des groupes inférieurs aux groupes supérieurs.* Dans les groupes inférieurs le nombre des exploitations louant des journaliers dépasse toujours de beaucoup celui des exploitations louant des ouvriers. Par contre, dans les groupes supérieurs le nombre d'exploitations louant des ouvriers dépasse même parfois celui des exploitations louant des journaliers. Ceci indique nettement la formation dans les groupes supérieurs de la paysannerie de véritables exploitations basées sur l'emploi constant du travail salarié ; celui-ci se répartit plus régulièrement selon les saisons, ce qui permet de se passer du travail à la journée, plus coûteux et

moins commode. Citons à ce propos les renseignements sur le travail salarié dans le district d'Elabouga de la province de Viatka (ici la paysannerie aisée est confondue avec la moyenne) :

Groupes d'exploitants	Feux: Nombre	Feux: 0/0 0/0	Hommes et femmes, en 0/0 0/0	Travailleurs salariés à terme: Nombre	Travailleurs salariés à terme: 0/0 0/0	Travailleurs salariés à la journée: Nombre	Travailleurs salariés à la journée: 0/0 0/0	Totalité du bétail, en 0/0 0/0	Lots de labours, en 0/0 0/0	Feux prenant de la terre à bail, en 0/0 0/0	Feux donnant de la terre à bail, en 0/0 0/0
Sans chevaux	4 258	12,7	8,3	56	3,2	16 031	10,6	1,4	5,5	7,9	42,3
A cheval unique	12 851	38,2	33,3	218	12,4	28 015	18,6	24,5	27,6	23,7	21,8
Avec plusieurs chevaux	16 484	49,1	58,4	1 481	84,4	106 318	70,8	74,1	66,9	35,3	9,1
Total	33 593	100	100	1 755	100	150 364	100	100	100	27,4	18,1

En admettant que chaque journalier travaille un mois (28 jours), le nombre des journaliers sera trois fois celui des ouvriers à terme. Notons en passant que, dans la province de Viatka également, nous retrouvons les mêmes rapports entre les groupes quant à l'embauchage d'ouvriers, à la prise et à la cession de la terre en location.

Les renseignements par feux fournis par les statisticiens de Perm sur le fumage du sol sont très intéressants. Voici ce qu'il en résulte :

Groupes d'exploitants	Exploitations fumant leur terre, en 0/0	Charretées de fumier par feu (usant de fumier)
Cultivant jusqu'à 5 déciatines	33,9	80
» de 5 à 10 »	66,2	116
» » 10 à 20 »	70,3	197
» » 20 à 50 »	76,9	358
» plus de 50 »	84,3	732
Total	51,7	176

Ici encore nous constatons une différence marquée dans le système et le mode d'exploitation chez les paysans pauvres et les paysans aisés. Cette différence doit s'affirmer partout, puisque partout la paysannerie aisée détient la majeure partie du bétail paysan et a davantage la possibilité de dépenser son travail pour améliorer son exploitation. Par conséquent, si nous savons par exemple que depuis l'abolition du servage la « paysannerie » a créé à la fois un contingent de feux sans chevaux ni bétail et « élevé le niveau de la culture agricole », en introduisant le fumage de la terre (décrit en détail par M. V. V. dans ses *Courants progressifs de l'économie paysanne,* pp. 123-160 et suiv.), cela nous montre de toute évidence que les *Courants progressifs* marquent tout bonnement le progrès de la bourgeoisie rurale. Cela apparaît avec encore plus de relief dans la répartition des instruments agricoles perfectionnés, sur lesquels la statistique de Perm fournit également des chiffres. Mais ces chiffres n'ont pas été recueillis dans toute la partie agricole du district, mais seulement dans ses 3e, 4e et 5e sections qui embrassent 15 076 feux sur 23 574. Les instruments perfectionnés enregistrés sont les suivants : tarares 1 049 ; trieurs 225 et batteuses 354. Total : 1 628. Et voici leur répartition par groupes :

Groupes d'exploitants	Instruments perfectionnés par 100 exploitations	Total des instruments perfectionnés	Par rapport à la totalité des instruments perfectionnés, en 0/0 0/0	
Ne cultivant pas	0,1	2	0,1	
Cultivant jusqu'à 5 déciat.	0,2	10	0,6	
» de 5 à 10 »	1,8	60	3,7	
» de 10 à 20 »	9,2	299	18,4	
» de 20 à 50 »	50,4	948	58,3	77,2
» plus de 50 »	180,2	309	18,9	
Total	10,8	1 628	100	

Voilà une illustration de plus à la thèse « populiste » de M. V. V., d'après laquelle « tous » les paysans profiteraient des instruments perfectionnés !

Les données sur les « occupations auxiliaires » nous permettent cette fois de dégager deux types fondamentaux d'« occupations » qui témoignent 1° de la transformation de la paysannerie en bourgeoisie rurale (possession d'établissements industriels et commerciaux) et 2° de la transformation de la paysannerie en prolétariat rural (vente de la force de travail, les occupations dites « occupations agricoles »). Voici comment se répartissent entre les groupes ces « occupations » de types diamétralement opposés* :

Groupes d'exploitants	Entreprises industrielles et commerciales pour 100 feux	Part de chaque groupe dans le total, en $^0/_0{}^0/_0$		Feux ayant des occupations agricoles auxiliaires, en $^0/_0{}^0/_0$
Ne cultivant pas	0,5	1,7		52,3
Cultivant jusqu'à 5 déciat.	1,4	14,3		26,4
» de 5 à 10 »	2,4	22,1		5,0
» de 10 à 20 »	4,5	34,3	61,9	1,4
» de 20 à 50 »	7,2	23,1		0,3
» plus de 50 »	18,0	4,5		—
Total	2,9	100		16,2

La comparaison de ces données avec celles concernant la répartition de la surface ensemencée et l'emploi d'ouvriers salariés nous montre une fois de plus que la différenciation de la paysannerie crée un marché intérieur pour le capitalisme.

---

* Les « occupations agricoles » de même ne sont indiquées à part que pour les trois dernières sections. Il y a en tout 692 entreprises commerciales et industrielles : 132 moulins à eau, 16 huileries, 97 résineries et goudronneries, 283 « forges, etc. » et 164 « boutiques, auberges, etc. ».

Nous voyons aussi à quel point on déforme les faits quand on jette dans le même sac des occupations de types absolument différents sous le nom d'« occupations auxiliaires » ou de « gagne-pain » ; quand on présente « la fusion de l'agriculture et des occupations auxiliaires » comme un phénomène toujours égal à lui-même, uniforme et excluant le capitalisme (comme, par exemple, MM. V. V. et N. —on).

Citons en guise de conclusion les données analogues pour le district d'Ekatérinbourg. Si nous dégageons des 59 709 feux du district les sans-terre (14 601 feux), ceux qui ne possèdent que des prairies (15 679 feux) et ceux qui négligent leur lot (1 612 feux), nous obtiendrons les données suivantes sur les 27 817 feux restant : 20 000 feux qui n'ont pas de surface ensemencée ou qui n'en ont que peu (jusqu'à 5 déciatines) détiennent ensemble 41 000 déciatines de surface cultivée sur 124 000, soit moins d'un tiers. Par contre, les 2 859 feux aisés (avec plus de 10 déciatines de surface ensemencée) détiennent 49 751 déciatines de surface ensemencée et 53 000 déciatines de terre affermée sur 67 000 (dont 47 000 déc. sur les 55 000 déc. de terres affermées chez les paysans). La distribution des deux types opposés « d'occupations », ainsi que des feux employant des ouvriers agricoles, est donc parfaitement analogue dans le district d'Ekatérinbourg à la répartition de ces mêmes indices de différenciation dans le district de Krasnooufimsk.

V. LA STATISTIQUE DES ZEMSTVOS SUR LA PROVINCE D'OREL

Nous disposons pour cette province de deux recueils portant sur les districts d'Eletz et de Troubtchevsk, dans lesquels les feux paysans sont groupés d'après le nombre des chevaux de trait*.

* *Recueil de renseignements statistiques sur la province d'Orel*, t. II, M. 1887. District d'Eletz, et t. III. Orel 1887. District de Troub-

Voici les données générales par groupes pour ces deux districts ensemble :

Groupes d'exploitants	Familles, en %	Population (hommes et femmes) en %	Déciatines de lots concédés par feu	Terre en % : Lots concédés	Terre en % : Terre achetée	Feux preneurs, en %	Terre en % : prise à bail	Terre en % : donnée à bail	Totalité de la terre en jouissance : en %	Totalité de la terre en jouissance : par feu	Têtes de bétail par feu (en unités de gros bétail)	Totalité du bétail, en %
Sans chevaux	22,9	15,6	5,5	14,5	3,1	11,2	1,5	85,8	4,0	1,7	0,5	3,8
A cheval unique	33,5	29,4	6,7	28,1	7,2	46,9	14,1	10,0	25,8	7,5	2,3	23,7
» 2—3 chevaux	36,4	42,6	9,6	43,8	40,5	77,4	50,4	3,0	49,3	13,3	4,6	51,7
chevaux et plus	7,2	12,4	15,2	13,6	49,2	90,2	34,0	1,2	20,9	28,4	9,3	20,8
Total	100	100	8,6	100	100	52,8	100	100	100	9,8	3,2	100

On voit par là que les rapports d'ensemble entre les groupes sont, cette fois encore, les mêmes que nous avons déjà constatés (concentration de la terre achetée et affermée entre les paysans aisés, passage à ces derniers des terres des pauvres, etc.). De même sont absolument analogues les rapports entre les groupes en ce qui concerne le travail salarié, les « petites industries » et les « courants progressifs » dans l'exploitation :

tchevsk. Pour ce dernier district, les chiffres ne comprennent pas les communes suburbaines. Quant à l'affermage, nous prenons les chiffres globaux en réunissant l'affermage des lots concédés et celui de la terre affermée en dehors des lots. L'étendue des terres données à bail a été établie par nous approximativement, d'après le nombre des feux cédant tout leur lot. Les chiffres obtenus nous permettent donc d'établir la quantité de terre dont jouit chaque groupe (lot + terre achetée + terre prise à bail — donnée à bail).

Groupes d'exploitants	Exploitations employant des salariés, en %	Feux exerçant des petites industries, en %	Entreprises industrielles et commerciales par 100 exploitations	Instruments perfectionnés (pour le district d'Eletz): Instruments par 100 exploitations	Instruments perfectionnés (pour le district d'Eletz): Total des instruments, en %
Sans chevaux	0,2	59,6	0,7	0,01	0,1
A cheval unique	2,3	37,4	1,1	0,2	3,8
Avec 2 à 3 chevaux	4,9	32,2	2,6	3,5	42,7
» 4 » et plus	19,4	30,4	11,2	36,0	53,4
Total	3,5	39,9	2,3	2,2	100

Ainsi, dans la province d'Orel également, nous observons la décomposition de la paysannerie en deux types diamétralement opposés : prolétariat rural d'une part (abandon de la terre et vente de la force de travail) et bourgeoisie paysanne d'autre part (achat de terre, affermage en grand, surtout de lots, progrès de l'exploitation, louage d'ouvriers et de journaliers, omis ici, adjonction à l'agriculture d'entreprises industrielles et commerciales). Toutefois, l'étendue de l'exploitation agricole des paysans est, en général, bien moindre que dans les cas examinés plus haut : ici, le nombre des gros détenteurs de surface ensemencée est infiniment plus petit et la décomposition de la paysannerie, à en juger par ces deux districts, apparaît donc moins accusée. Nous disons « apparaît », voici pourquoi : premièrement, si nous observons ici que la « paysannerie » se transforme bien plus vite en prolétariat rural en dégageant de son sein des groupes à peine visibles de bourgeois ruraux, en revanche nous avons déjà eu l'occasion de voir des exemples contraires, alors que ce dernier pôle de la campagne devient particulièrement visible. En second lieu, la décomposition de la paysannerie *agricole* ici (nous par-

lons dans ce chapitre de la seule paysannerie agricole) est estompée par les « petites industries » qui prennent un développement particulier (40% des familles). Or, dans cette rubrique aussi vient se ranger, à côté d'une majorité d'ouvriers salariés, une minorité de marchands, de revendeurs, d'entrepreneurs, d'exploitants, etc. Troisièmement, la décomposition de la paysannerie est estompée encore par l'absence de données sur les aspects de l'agriculture locale qui sont le plus liés au marché. Le développement de l'agriculture commerciale, travaillant pour le marché, ne vise pas à étendre les emblavures pour vendre du blé, mais à produire du chanvre. Le plus grand nombre des opérations commerciales portent sur cette denrée, et les tableaux reproduits dans le recueil ne distinguent *justement pas ce côté* de l'agriculture chez les différents groupes. « Les chènevières fournissent le principal revenu aux paysans » (c'est-à-dire le revenu en argent. *Recueil sur le district de Troubtchevsk,* p. 5 des descriptions par localités, et beaucoup d'autres passages) ; « l'attention des paysans se porte principalement sur la culture de chanvre... Tout le fumier... sert à engraisser les chènevières » (*ibid.*, p. 87) ; les prêts consentis sont « gagés sur le chanvre » ; c'est avec le chanvre que l'on acquitte les dettes (*ibid., passim*). Pour amender les chènevières les paysans aisés achètent du fumier aux pauvres (*Recueil sur le district d'Orel*, t. VIII, Orel 1895, pp. 91-105) ; on prend et on donne à bail des chènevières dans sa commune ou dans d'autres (*ibid.*, p. 260), une partie des « entreprises industrielles » où s'observe la concentration dont nous avons parlé, traitent le chanvre. On voit donc combien incomplet est le tableau de la décomposition, où manquent les renseignements sur la principale denrée marchande de l'agriculture locale*.

* L'auteur du recueil pour le district d'Orel nous apprend (tableau 57) que, chez les paysans aisés, la quantité de fumier par tête de gros bétail est *près de deux fois plus élevée* que chez les pauvres (391 pouds

VI. LA STATISTIQUE DES ZEMSTVOS SUR LA PROVINCE DE VORONEJE

Les recueils pour la province de Voronèje se distinguent par une profusion toute particulière de renseignements et par l'abondance des groupements. Outre le groupement habituel d'après les lots, il existe, pour quelques districts, des groupements d'après les bêtes de travail, d'après le nombre de bras (la force de travail au sein des familles), d'après les petites industries (n'en exerçant pas ou en exerçant : *a*) agricoles, *b*) mixtes et *c*) industrielles et commerciales) ; d'après les salariés agricoles (exploitations fournissant des ouvriers salariés ; n'en employant pas et n'en fournissant pas ; avec de la main-d'œuvre salariée). Ce dernier groupement est établi pour le plus grand nombre de districts, et l'on pourrait croire dès l'abord qu'il est le plus favorable à l'étude de la décomposition de la paysannerie. Or, il n'en est rien : le groupe d'exploitations fournissant des ouvriers agricoles est loin d'embrasser tout le prolétariat rural, puisqu'il ne comprend pas celles des exploitations qui fournissent des journaliers, des manœuvres, des ouvriers d'usine, des ouvriers du bâtiment ou des terrassiers, des domestiques, etc. Les ouvriers agricoles ne sont qu'une partie des ouvriers salariés fournis par la « paysannerie ». Le groupe d'exploitations employant des ouvriers agricoles est lui aussi très incomplet, puisqu'il ne

---

par tête avec 7,4 têtes par feu contre 208 pouds par tête, avec 2,8 têtes par feu. Ce résultat a été obtenu avec le groupement d'après les lots, qui affaiblit la véritable profondeur de la décomposition). La raison ? C'est que les pauvres sont obligés d'employer la paille et le fumier comme combustible, de les vendre, etc. La quantité « normale » de fumier par tête de bétail (400 pouds) n'est donc obtenue que par la bourgeoisie paysanne. M. V. V. pourrait à ce sujet aussi disserter sur le « rétablissement de la proportion normale » entre la quantité de bétail et la quantité de fumier (comme il le fait à propos de la perte des chevaux).

comprend pas les exploitations employant des journaliers. Quant au groupe neutre (qui n'emploie ni ne fournit d'ouvriers), il confond ensemble dans chaque district des dizaines de milliers de familles, réunissant des milliers de familles sans chevaux avec des milliers d'autres qui en ont plusieurs, des paysans qui prennent de la terre à bail et d'autres qui en donnent, des cultivateurs et des non-cultivateurs, des milliers d'ouvriers salariés et une minorité d'employeurs, etc. Les « moyennes » globales pour tout le groupe neutre sont obtenues, par exemple, en additionnant ensemble les feux dépourvus de terre ou qui en possèdent chacun de 3 à 4 déciatines (terre concédée ou achetée) et les feux ayant plus de 25, 50 déciatines de terre concédée et des dizaines et des centaines de déciatines achetées en toute propriété (*Recueil sur le district de Bobrov*, p. 336, col. n° 148 ; sur le district de Novokhopersk, p. 222), en additionnant les feux ayant 0,8 à 2,7 têtes de bétail par famille et ceux qui en ont 12 à 21 *(ibid.)*. Il va de soi que de telles « moyennes » ne peuvent donner une idée de la décomposition de la paysannerie ; force nous est donc de prendre le groupement d'après les bêtes de travail, qui se rapproche le plus de celui d'après l'étendue de l'exploitation agricole. Nous disposons de 4 recueils fournissant ce groupement (pour les districts de Zemliansk, de Zadonsk, de Nijnédévitsk et de Korotoïak) ; entre tous nous devons choisir le district de Zadonsk, car pour les autres on manque de renseignements respectifs sur la terre achetée et donnée à ferme, par groupes. Nous donnons ci-après des chiffres récapitulatifs concernant ces 4 districts, et le lecteur pourra voir que les conclusions qui en découlent sont les mêmes. Voici les données d'ensemble concernant les groupes du district de Zadonsk (15 704 feux, 106 288 individus des deux sexes, 135 656 déciatines de terres concédées, 2 882 déciatines de terres achetées, 24 046 déciatines de terres affermées et 6 482 déciatines de terres données à bail).

Groupes d'exploitants	Feux (%)	Hommes et femmes par feu	Population (hommes et femmes), en ‰	Lots[47]. Déciatines par feu	Terres en ‰: Lots concédés	Terres en ‰: Terres achetées	Terres en ‰: Terres prises à bail	Terres en ‰: Terres données à bail	Total de la terre en jouissance: Par feu	Total de la terre en jouissance: en %	Total de la terre cultivée: Par feu	Total de la terre cultivée: en %	Totalité du bétail par feu
Sans chevaux	24,5	4,5	16,3	5,2	14,7	2,0	1,5	36,9	4,7	11,2	1,4	8,9	0,6
A cheval unique	40,5	6,1	36,3	7,7	36,1	14,3	19,5	41,9	8,2	32,8	3,4	35,1	2,5
Avec 2 à 3 chevaux	31,8	8,7	40,9	11,6	42,6	35,9	54,0	19,8	14,4	45,4	5,8	47,0	5,2
Avec 4 chevaux et plus	3,2	13,6	6,5	17,1	6,6	47,8	25,0	1,4	33,2	10,6	11,1	9,0	11,3
Total	100	6,8	100	8,6	100	100	100	100	10,1	100	4,0	100	3,2

Les rapports entre les groupes sont, là encore, les mêmes que dans les provinces et districts précédents (concentration de la terre achetée et affermée, passage des lots des paysans pauvres aux paysans aisés qui les prennent à bail, etc.), mais le rôle de la paysannerie aisée s'avère ici infiniment plus faible. L'étendue infime de l'exploitation agricole des paysans pose même la question de savoir s'il est permis de classer la paysannerie locale parmi les agriculteurs, ou plutôt parmi ceux qui exercent un « métier auxiliaire ». Voici les chiffres concernant ces « métiers » : d'abord, leur répartition par groupes.

Groupes d'exploitants	Instruments perfectionnés: Par 100 exploitations	Instruments perfectionnés: En ‰ par rapport à la totalité	Exploitations, en ‰: Employant des ouvriers agricoles	Exploitations, en ‰: Fournissant des ouvriers agricoles	Entreprises industrielles et commerciales par 100 exploitations	Exploitations, en ‰: Exerçant des «métiers auxiliaires»	Exploitations, en ‰: Vendant du blé	Exploitations, en ‰: Achetant du blé	Revenu en argent, en ‰, provenant, des «métiers auxiliaires»	Revenu en argent, en ‰, provenant, de la vente des produits agricoles
Sans chevaux	—	—	0,2	29,9	1,7	94,4	7,3	70,5	87,1	10,5
A cheval unique	0,06	2,1	1,1	15,8	2,5	89,6	31,2	55,1	70,2	23,5
Avec 2 à 3 chevaux	1,6	43,7	7,7	11,0	6,4	86,7	52,5	28,7	60,0	35,2
» 4 » et plus	23,0	54,2	28,1	5,3	30,0	71,4	60,0	8,1	46,1	51,5
Total	1,2	100	3,8	17,4	4,5	90,5	33,2	48,9	66,0	29,0

La répartition des instruments perfectionnés et des deux types opposés de « métiers auxiliaires » (vente de la force de travail et entreprises industrielles et commerciales) est en ce cas la même que dans les données ci-dessus examinées. Le pourcentage considérable des exploitations exerçant des « métiers auxiliaires », la prédominance des exploitations achetant du blé sur celles qui en vendent, la prédominance de la part du revenu en argent provenant des « métiers auxiliaires » sur celle provenant de l'agriculture*, tout cela nous autorise à classer ce district plutôt parmi ceux qui « exercent des métiers auxiliaires », que parmi les districts agricoles. Voyons cependant ce que sont ces métiers. Le *Recueil de renseignements estimatifs sur la possession foncière des paysans dans les districts de Zemliansk, Zadonsk, Korotoïak, Nijnédévitsk* (Voronèje 1889) énumère tous les métiers auxiliaires exercés par les paysans sur place ou hors de leur commune (en tout 222 métiers), avec leur répartition par groupes d'après le lot, avec mention du gain rapporté par chaque profession. Cette énumération montre que *l'énorme majorité des « métiers » exercés par les paysans consiste dans le travail salarié.* Sur les 24 134 personnes exerçant des « métiers auxiliaires » dans le district de Zadonsk, on compte 14 135 ouvriers agricoles, voituriers, bergers et manœuvres, 1 813 ouvriers du bâtiment, 298 ouvriers d'entreprises municipales ou d'usines, etc., 446 domestiques, 301 mendiants, etc. En d'autres termes, l'immense majorité des personnes exerçant des « métiers

* Dans le groupe supérieur peu nombreux de la paysannerie, nous constatons l'inverse : la prédominance des ventes de blé sur les achats, le revenu *en argent* provenant surtout de la terre, la proportion élevée des cultivateurs employant des ouvriers, des instruments perfectionnés, exploitant des entreprises industrielles et commerciales. Tous les traits typiques de la bourgeoisie paysanne, quoique peu nombreuse, s'affirment là aussi de toute évidence, sous forme de développement de l'agriculture commerciale et capitaliste.

auxiliaires » est constituée par le prolétariat rural, par des *ouvriers salariés possédant un lot* et vendant leur force de travail aux entrepreneurs ruraux et industriels*. Ainsi, en considérant le rapport entre les différents groupes de la paysannerie dans une province ou dans un district donné, nous constatons *partout* les traits typiques de la décomposition, aussi bien dans les provinces riches en terre de la zone des steppes, où les paysans possèdent des emblavures assez étendues, que dans les régions les plus pauvres en

* Pour compléter ce qui vient d'être dit plus haut de la notion de « métiers auxiliaires » dans la statistique des zemstvos, citons de plus amples données sur les métiers auxiliaires exercés par les paysans de cette contrée. Les statisticiens des zemstvos les ont divisés en 6 catégories : 1° métiers agricoles (59 277 individus sur un total de 92 889 exerçant des « métiers auxiliaires » dans les 4 districts). Cependant, parmi l'immense majorité des ouvriers salariés, on y trouve quelques patrons (maraîchers, jardiniers, apiculteurs, peut-être des voituriers, etc.). 2° Artisans et koustari (20 784). Parmi les véritables artisans (travaillant sur la commande du *consommateur*), on y trouve un très grand nombre d'ouvriers salariés, notamment des ouvriers du bâtiment, etc. De ces derniers nous avons dénombré plus de 8 000 (il est fort probable qu'il y ait là des patrons : boulangers et autres). 3° Domestiques (1 737). 4° Marchands et patrons d'industries (7104). Cette catégorie, nous l'avons déjà dit, il importe tout particulièrement de la dégager de la masse. 5° Professions libérales, 2 881 personnes, dont 1 090 mendiants ; ajoutons à cela les vagabonds, les gendarmes, les prostituées, les gens de police, d'autres encore. 6° Ouvriers d'entreprises urbaines, ouvriers d'usine, etc., 1 106. 71 112 individus exerçant des métiers auxiliaires sur place ; 21 777, hors de leur commune. Au total, 85 255 hommes et 7 634 femmes. Les gains varient beaucoup : par exemple dans le district de Zadonsk 8 580 manœuvres gagnent 234 677 roubles, tandis que 647 marchands et patrons en gagnent 71 799. On peut se faire une idée de la confusion qui se produirait si l'on jetait dans le même sac toute cette diversité d'« industries ». Et c'est pourtant ce que font généralement nos statisticiens des zemstvos et nos populistes.

terre, aux « exploitations » paysannes minuscules. Malgré la différence très marquée des conditions agraires et agricoles, le rapport entre le groupe supérieur et le groupe inférieur de la paysannerie est partout le même. Et si nous comparons les différentes régions, on voit dans les unes la formation très nette d'entrepreneurs ruraux parmi les paysans ; dans les autres, la formation d'un prolétariat rural. Il va de soi qu'en Russie, comme du reste dans tout autre pays capitaliste, ce dernier aspect du processus de décomposition embrasse un nombre infiniment plus grand de petits cultivateurs (et, probablement, un plus grand nombre de localités) que le premier.

VII. LA STATISTIQUE DES ZEMSTVOS SUR LA PROVINCE DE NIJNI-NOVGOROD

Les chiffres du recensement par feux de la statistique des zemstvos ont été totalisés, pour trois districts de la province de Nijni-Novgorod (de Kniaguinine, de Makariev et de Vassilsoursk), dans un tableau d'ensemble divisant les exploitations paysannes (seulement celles qui possèdent des lots concédés et seulement les paysans habitant leur village) en 5 groupes d'après les bêtes de travail. (*Matériaux pour l'évaluation des terres de la province de Nijni-Novgorod. Partie économique.* Fasc. IV, IX et XII. Nijni-Novgorod 1888, 1889, 1890.)

En réunissant ces trois districts, on obtient les données suivantes sur les groupes d'exploitations (dans les trois districts ces données portent sur 52 260 feux, 294 798 individus des deux sexes, 433 593 déc. de terre concédée, 51 960 déc. de terre achetée, 86 007 déc. de terre affermée, en y comprenant l'affermage de la terre concédée ou non, labours et prairies; ainsi que 19 274 déciatines de terres données en location) :

Groupes d'exploitants	Feux en %	Hommes et femmes, par feu	Population des deux sexes, en %	Terres concédées: Déciatines par feu	Terres concédées: En % par rapport au total	Terre achetée: En % par rapport au total	En % par rapport au total: Terres prises à bail	En % par rapport au total: Terres données à bail	Total de la terre en jouissance du groupe: Déciatines par feu	Total de la terre en jouissance du groupe: En % par rapport au total	Totalité du bétail: Nombre de têtes par feu	Totalité du bétail: En % par rapport au total
Sans chevaux	30,4	4,1	22,2	5,1	18,6	5,7	3,3	81,7	4,4	13,1	0,6	7,2
A cheval unique	37,5	5,3	35,2	8,1	36,6	18,8	25,1	12,4	9,4	34,1	2,4	33,7
Avec 2 chevaux	22,5	6,9	27,4	10,5	28,5	29,3	38,5	3,8	13,8	30,2	4,3	34,9
» 3 »	7,3	8,4	10,9	13,2	11,6	22,7	21,2	1,2	21,0	14,8	6,2	16,5
» 4 » et plus	2,3	10,2	4,3	16,4	4,7	23,5	11,9	0,9	34,6	7,8	9,0	7,7
Total	100	5,6	100	8,3	100	100	100	100	10,3	100	2,7	100

On voit donc, là encore, que la paysannerie aisée, quoique mieux pourvue en terre concédée (la part de la terre concédée est plus élevée dans les groupes supérieurs que la part de ces groupes dans l'ensemble de la population) concentre dans ses mains les terres achetées (les 9,6% de feux aisés possèdent 46,2% des terres achetées, tandis que les 2/3 de feux des paysans pauvres en ont moins d'un quart), de même que les terres affermées, « ramasse » les lots donnés en location par les pauvres. Ceci étant, la répartition *effective* de la terre dont la « paysannerie » a la jouissance ne ressemble pas du tout à une répartition de la terre concédée. Les paysans sans chevaux disposent en réalité d'une étendue de terre inférieure au lot garanti par la loi. Ceux qui ont un cheval ou deux n'augmentent leur possession agraire que de 10 à 30% (de 8,1 déc. à 9,4 ; de 10,5 déc. à 13,8), tandis que les paysans aisés augmentent la leur *une fois et demie ou deux fois*. Alors que les dif-

férences entre groupes pour la quantité de terre concédée étaient minimes, elles sont énormes si on considère *l'étendue réelle de l'exploitation agricole,* comme il ressort des chiffres ci-dessus concernant le bétail et des chiffres ci-après relatifs à la surface ensemencée :

Groupe d'exploitants	Surface ensemencée par feu, en déciatines	0/00/0 par rapport à la totalité de la surface ensemencée	Feux employant des salariés, en 0/00/0	Exploitants possédant des entreprises industrielles et commerciales*, en 0/0 0/0	Feux ayant un gagne-pain hors du village, en 0/0 0/0
Sans chevaux	1,9	11,4	0,8	1,4	54,4
A cheval unique	4,4	32,9	1,2	2,9	21,8
Avec 2 chevaux	7,2	32,4	3,9	7,4	21,4
» 3 »	10,8	15,6	8,4	15,3	21,4
» 4 » et plus	16,6	7,7	17,6	25,1	23,0
Total	5,0	100	2,6	4,6	31,6

La différence entre les groupes d'après la surface ensemencée s'avère encore plus grande que d'après l'étendue de leur possession et de leur jouissance agraire effectives, sans parler des différences quant à l'étendue des lots**.

Cela nous montre encore et encore à quel point est défectueux le groupement d'après la terre concédée, dont la « répartition égale » n'est plus à présent qu'une fiction juridique. Les autres colonnes du tableau montrent de quelle manière se réalise dans la paysannerie « la combinaison de l'agriculture et des métiers auxiliaires » : la paysannerie aisée associe l'agriculture commerciale et capitaliste (pourcentage

* Pour le district de Kniaguinine seulement.

** En supposant la terre concédée appartenant aux paysans sans chevaux égale (par feu) à 100, l'etendue de cette terre détenue par les groupes supérieurs sera : 159, 206, 259, 321. La colonne respective des chiffres sur la possession foncière véritable de chaque groupe sera : 100, 214, 314, 477, 786 ; et pour la surface ensemencée : 100, 231, 378, 568, 873.

élevé de feux employant des salariés) aux entreprises industrielles et commerciales, tandis que les paysans pauvres associent la vente de leur force de travail (« gagne-pain hors du village ») à d'infimes surfaces ensemencées; autrement dit, ils se transforment en ouvriers agricoles et journaliers pourvus d'un lot de terre. Notons que l'absence d'une baisse normale du pourcentage des feux ayant un gagne-pain hors du village s'explique par la diversité extrême de ce « gagne-pain » et « métiers auxiliaires » des paysans de la province de Nijni-Novgorod : à côté des ouvriers agricoles, des manœuvres, des ouvriers du bâtiment et des chantiers navals, etc., on voit figurer parmi ceux qui exercent un métier auxiliaire un nombre relativement très important de koustari, de propriétaires d'ateliers industriels, de marchands, de revendeurs, etc. On comprend que la confusion de types aussi différents d'individus exerçant des « métiers auxiliaires » fausse le chiffre des « feux ayant un gagne-pain auxiliaire ».*

Quant aux différences qui se manifestent dans l'exploitation agricole des divers groupes de paysans, notons que dans la province de Nijni-Novgorod « le fumage . . . est une des conditions essentielles du rendement » des champs de labour (p. 79 du *Recueil sur le district de Kniaguinine*). La récolte moyenne de seigle s'élève régulièrement à mesure qu'augmente le fumage de la terre : avec 300 à 500 charretées de fumier pour 100 déciatines de terre concédée, elle est de 47,1 mesures par déciatine ; avec 1 500 charretées et plus, elle est de 62,7 mesures (*ibid.*, p. 84). Il est donc évident que la différence entre les groupes doit être encore plus marquée quant à l'importance de la production

---

* Sur les « petites industries » des paysans de la province de Nijni-Novgorod, v. Plotnikov, *Les petites industries artisanales de la province de Nijni-Novgorod*, (Nijni-Novgorod 1894), les tableaux de la fin du livre, de même que les recueils de statistique des zemstvos, en particulier sur les districts de Gorbatov et de Sémionov.

agricole, que la différence quant à la surface ensemencée, et que les statisticiens de Nijni-Novgorod ont eu grandement tort en étudiant les rendements des champs paysans en général, et non les rendements des champs des paysans aisés et des paysans pauvres séparément.

VIII. COUP D'ŒIL SUR LA STATISTIQUE DES ZEMSTVOS POUR LES AUTRES PROVINCES

Comme le lecteur a pu déjà le remarquer, nous ne nous servons pour analyser la décomposition de la paysannerie que des recensements par feux de la statistique des zemstvos, quand ils embrassent un rayon plus ou moins étendu ; quand ils fournissent des renseignements assez complets sur les principaux indices de la décomposition et que (ce qui importe surtout) ils sont présentés de manière qu'on puisse dégager les différents groupes de paysans d'après leur consistance économique. Les données rapportées plus haut, relatives à 7 provinces, épuisent la statistique des zemstvos, qui satisfait à ces conditions et que nous avons pu utiliser. Pour être complet, indiquons brièvement les autres données de ce genre (c'est-à-dire basées sur les recensements de tous les feux), quoique moins complètes.

Pour le district de Démiansk de la province de Novgorod, nous disposons d'un tableau par groupes portant sur les exploitations paysannes d'après le nombre des chevaux (*Matériaux pour servir à l'évaluation des fonds de terre de la province de Novgorod, district de Démiansk*, Novgorod 1888). Les renseignements sur l'affermage et la location de la terre (en déciatines) manquent ici ; mais, même ceux qui existent, attestent que le rapport entre les paysans aisés et les paysans pauvres y est absolument le même que dans les autres provinces. Ici encore, par exemple, en allant du groupe inférieur au groupe supérieur (des paysans sans chevaux à ceux qui en ont trois et plus), on voit augmenter

le pourcentage des exploitations possédant des terres achetées et affermées, bien que les paysans à plusieurs chevaux soient pourvus en terres concédées au-delà de la moyenne. Les 10,7% de feux ayant 3 chevaux et plus, avec 16,1% de la population, détiennent 18,3% de l'ensemble des terres concédées, 43,4% des terres achetées, 26,2% des terres affermées (s'il est possible d'en juger d'après les surfaces cultivées en seigle et en avoine sur les terres affermées) et 29,4% des « bâtiments d'exploitation », tandis que les 51,3% de feux sans chevaux ou à cheval unique, représentant 40,1% de la population, ne possèdent que 33,2% des terres concédées, 13,8% des terres achetées, 20,8% des terres affermées (au sens indiqué) et 28,8% des « bâtiments d'exploitation ». En d'autres termes, là encore la paysannerie aisée « accapare » la terre et associe à l'agriculture les « occupations » industrielles et commerciales, tandis que les pauvres abandonnent la terre et se transforment en ouvriers salariés (le pourcentage des « individus exerçant des métiers auxiliaires » va en diminuant du groupe inférieur au groupe supérieur, de 26,6% pour les paysans sans chevaux à 7,8% pour ceux qui en ont 3 et plus). Ces chiffres n'étant pas complets, nous ne pouvons les introduire dans le relevé que nous allons donner des matériaux relatifs à la décomposition de la paysannerie.

La même raison nous empêche d'y introduire les données relatives à *une partie* du district de Kozéletz de la province de Tchernigov (*Matériaux pour servir à l'évaluation des fonds de terre, recueillis par la Section de statistique de Tchernigov, près la Direction du zemstvo de la province*, t. V., Tchernigov 1882 ; chiffres groupés d'après les bêtes de travail de 8 717 feux de la zone des Terres Noires de ce district). Les rapports entre les groupes sont toujours les mêmes ; les 36,8% de feux sans bêtes de travail, avec 28,8% de la population, possèdent 21% des terres concédées ou possédées en propre, 7% des terres affermées ;

en revanche, on y compte 63% du total de la terre donnée à bail par ces 8 717 feux. Les 14,3% de feux avec 4 bêtes de travail et plus, 17,3% de la population, disposent de 33,4% des terres concédées ou possédées en propre, de 32,1% des terres affermées et n'en donnent à bail que 7%. Malheureusement, les autres feux (avec 1 à 3 bêtes de travail) ne sont pas subdivisés en groupes de moindre importance.

Dans les *Matériaux pour servir à l'étude de la jouissance de la terre et à celle de la vie économique de la population rurale des provinces d'Irkoutsk et d'Iénisséisk,* nous trouvons un tableau fort intéressant par groupes (d'après le nombre des chevaux de trait) des exploitations de paysans et de colons dans 4 arrondissements de la province d'Iénisséisk (t. III, Irkoutsk 1893, pp. 730 et suiv.). On constate avec beaucoup d'intérêt que les rapports entre le paysan aisé de Sibérie et le colon (là, le plus farouche populiste ne se risquerait guère à chercher le fameux esprit de communauté !) sont au fond absolument identiques à ceux qui existent entre les membres aisés de nos communes et leurs « confrères » sans chevaux ou à cheval unique. En réunissant ensemble les colons et les gens du pays (cette réunion s'impose puisque les premiers servent de main-d'œuvre aux seconds), nous retrouvons les traits familiers des groupes inférieurs et supérieurs. Les 39,4% de feux appartenant aux groupes inférieurs (sans chevaux, à cheval unique ou en possédant deux), avec 24% de la population, ne détiennent que 6,2% de l'ensemble des labours et 7,1% de tout le bétail, tandis que les 36,4% de feux possédant chacun 5 chevaux et plus, avec 51,2% de la population, détiennent 73% des labours et 74,5% de tout le bétail. Les derniers groupes (5 à 9, 10 chevaux et plus) avec 15 à 36 déciatines de labours par feu, emploient largement la main-d'œuvre salariée (30 à 70% des exploitations ayant des ouvriers salariés), tandis que les trois groupes inférieurs, avec 0-0,2-3-5 déciatines de labours par feu,

fournissent des ouvriers (20-35-59% des exploitations). Les chiffres sur la terre prise et donnée à bail sont la seule exception à la règle que nous ayons rencontrée (sur la concentration des terres affermées entre les mains des paysans aisés), mais c'est une de ces exceptions qui confirment la règle. En effet, les conditions qui ont donné naissance à cette règle n'existent pas en Sibérie, nous n'y trouvons ni lot de terre obligatoire et « égal », ni propriété foncière privée bien établie. Le paysan aisé n'achète, ni afferme la terre, il l'accapare (il en a été ainsi du moins jusqu'à présent) ; la cession ou prise à bail de la terre porte plutôt le caractère d'un échange entre voisins, ce qui fait que les chiffres par groupes d'après la terre prise ou donnée à bail ne sont régis par aucune loi*.

Pour trois districts de la province de Poltava, nous pouvons déterminer approximativement la répartition des surfaces ensemencées (connaissant le nombre des exploitations dont les surfaces ensemencées varient « de tant à tant » de déciatines, d'après les *Recueils,* nous n'avons qu'à multiplier le nombre des feux de chaque section par la moyenne de la surface ensemencée entre les limites indiquées). Voici ce que nous obtenons pour 76 032 feux (exclusivement paysans, sans les bourgeois citadins), avec 362 298 déciatines d'emblavures : 31 001 feux (40,8%) n'ont

* « Les matériaux recueillis sur place, relatifs à l'affermage à bail des fonds de terre, ne valent pas — le fait a été reconnu, — la peine d'être analysés, car la chose elle-même n'existe qu'à l'état embryonnaire ; les cas isolés de cession ou de prise à bail sont rares, portent un caractère absolument fortuit et n'exercent encore aucune influence sur la vie économique de la province d'Iénisséisk » (*Matériaux,* t. IV, fasc. I, p. V, Introduction). Sur les 424 624 déciatines de terre meuble que possèdent les paysans établis de longue date dans la province d'Iénisséisk, 417 086 sont détenues en vertu du « droit du premier occupant », transmises de père en fils. Les prises à bail (2 686 déc.) sont à peu près égales aux cessions (2 639 déc.) et n'atteignent pas 1% de la surface des terres occupées comme il vient d'être dit.

pas de surface ensemencée ou seulement jusqu'à 3 déciatines par feu ; ils possèdent en tout 36 040 déciatines d'emblavures (9,9%) ; 19 017 feux (25%) ensemencent plus de 6 déciatines par feu ; ils possèdent 209 195 déciatines d'emblavures (57,8%). (V. *Recueil de statistique économique sur la province de Poltava,* districts de Konstantinograd, Khorol et Piriatine[24].) La *répartition* de la surface ensemencée ressemble beaucoup à ce que nous avons vu dans la province de Tauride, malgré les *proportions* généralement plus réduites des emblavures. Il va de soi qu'une répartition aussi inégale n'est possible qu'avec la concentration de la terre achetée et affermée aux mains d'une minorité. Nous ne disposons pas de renseignements complets sur ce point, les recueils ne donnant pas le groupement des feux d'après leur consistance économique ; force nous est donc de nous contenter des données ci-dessous, concernant le district de Konstantinograd. Dans un chapitre sur l'économie des classes rurales (chap. II, 5e partie, « L'agriculture »), l'auteur du recueil rapporte le fait suivant : « En général, si l'on divise les affermages en trois catégories : 1° jusqu'à 10 déciatines par intéressé ; 2° de 10 à 30 déciatines et 3° au-delà de 30 déciatines, on obtient pour chacune de ces catégories les chiffres suivants* :

	Intéressés, en %	Terres affermées, en %	Nombre de déciatines par intéressé	Terres sous-louées, en %
Petits affermages (jusqu'à 10 déciatines)	86,0	35,5	3,7	6,6
Affermages moyens (10 à 30 déciatines)	8,3	16,6	17,5	3,9
Gros affermages (plus de 30 »)	5,7	47,9	74,8	12,9
Total	100	100	8,6	9,3

* *Recueil,* p. 142.

Cela se passe de commentaires.

Pour la province de Kalouga, nous ne disposons que des données suivantes, très fragmentaires et incomplètes, sur les emblavures de 8 626 feux (environ 1/20 des feux paysans de la province *).

	Groupes de feux d'après la surface des semailles d'automne						
	N'ensemençant pas	Jusqu'à 15 mesures	15 à 30	30 à 45	45 à 60	Plus de 60 mesures	Total
Feux en %%	7,4	30,8	40,2	13,3	5,3	3,0	100
Hommes et femmes en %%	3,3	25,4	40,7	17,2	8,1	5,3	100
Surface ensemencée » %%	—	15,0	39,9	22,2	12,3	10,6	100
Chevaux de trait » %%	0,1	21,6	41,7	19,8	9,6	7,2	100
Revenu brut provenant de la culture en %%	—	16,7	40,2	22,1	21,0		100
Déciatines de surface ensemencée par feu	—	2,0	4,2	7,2	9,7	14,1	—

Autrement dit, 21,6% des feux, avec 30,6% de la population, possèdent 36,6% des chevaux de trait, 45,1% de la surface ensemencée, 43,1% du revenu *brut* des emblavures. Il est clair que ces chiffres attestent, eux aussi, la concentration de la terre achetée et affermée par la paysannerie aisée.

Pour la province de Tver, malgré l'abondance des renseignements fournis par les recueils, l'analyse des recensements par feux est très incomplète ; pas de groupement des feux d'après leur consistance économique. M. Vikhliaïev profite de ce défaut, dans le *Recueil de renseignements statistiques sur la province de Tver* (t. XIII, fasc. 2, « L'économie paysanne ». Tver, 1897), pour nier la « différenciation »

* *Revue statistique de la province de Kalouga pour 1896*. Kalouga 1897, pp. 43 et suiv., 83, 113 des annexes.

de la paysannerie, discerner une tendance vers « une régularité plus stricte » et chanter des hymnes à la « production populaire » (p. 312) et à l'« économie naturelle ». M. Vikhliaïev se lance dans les dissertations les plus hasardeuses et gratuites sur la « décomposition », sans fournir aucune donnée précise sur les groupes de paysans, et même sans avoir compris cette vérité élémentaire que la décomposition s'opère à l'intérieur de la commune et que, par suite, parler de « décomposition » et n'envisager *exclusivement* que les groupements par communes ou par cantons, est tout simplement ridicule*.

IX. RELEVE DES CHIFFRES PRECEDEMMENT ANALYSES DE LA STATISTIQUE DES ZEMSTVOS RELATIFS A LA DECOMPOSITION DE LA PAYSANNERIE

Afin de comparer entre elles et de réunir ensemble les données précédentes sur la décomposition de la paysannerie, nous ne pouvons évidemment pas prendre les chiffres

---

* A titre de curiosité, citons un spécimen. La « conclusion générale » de M. Vikhliaïev est celle-ci : « Les achats de terres par les paysans de la province de Tver tendent à égaliser l'étendue de la possession foncière » (p. 11). Les preuves ? Si l'on considère les *groupes de communes* établis d'après l'étendue du lot concédé, on constatera que c'est dans les *communes* mal loties que le pourcentage des feux achetant de la terre est le plus élevé. Que ce soient les membres *aisés* des communes mal loties, qui achètent de la terre, M. Vikhliaïev ne s'en doute même pas ! Il va de soi que de semblables « conclusions » d'un populiste à tous crins ne valent pas la peine d'être examinées, d'autant plus que l'audace de M. Vikhliaïev a mis dans l'embarras même les économistes de son propre camp. M. Karychev, tout en déclarant dans *Rousskoïé Bogatstvo* (1898, nº 8) sa profonde sympathie pour la manière dont M. Vikhliaïev « s'oriente fort bien dans les problèmes posés en ce moment à l'économie du pays », n'en est pas moins obligé de reconnaître que M. Vikhliaïev est trop « optimiste », que ses déductions concernant la tendance à la régularité « ne sont guère démontrables » ; que ses chiffres « ne disent rien » et que ses conclusions « ne sont pas fondées ».

absolus et les additionner par groupes : pour ce faire, il faudrait avoir les chiffres complets pour tout un groupe de régions et des procédés de classification partout identiques. Nous ne pouvons comparer et rapprocher que *les rapports entre groupes supérieurs et inférieurs* (d'après la possession de la terre, du bétail, des instruments, etc.). Le rapport attestant par exemple que 10% des feux détiennent 30% de la surface ensemencée, fait abstraction de la différence des chiffres absolus et peut, par conséquent, être comparé à tout rapport analogue de n'importe quelle localité. Mais pour établir cette comparaison, il faut dans une autre localité mettre également à part 10% des feux, ni plus ni moins. Or la proportion des groupes varie selon les districts et les provinces. Force est donc de *fractionner* ces groupes, pour prendre dans chaque localité *le même pourcentage des feux.* Convenons de prendre 20% des feux pour la paysannerie aisée et 50% pour la paysannerie pauvre, c'est-à-dire que nous formerons avec les groupes supérieurs un groupe comprenant 20% des feux, et avec les groupes inférieurs un groupe comptant 50% des feux. Illustrons ce procédé par un exemple. Supposons que nous ayons cinq groupes ainsi composés, allant du groupe inférieur au groupe supérieur : 30%, 25%, 20%, 15% et 10% des feux (S = 100%). Pour former le groupe inférieur, nous prendrons le premier groupe et les 4/5 du second $\left(30 + \frac{25 \times 4}{5} = 50\%\right)$; et pour former le groupe supérieur, nous prenons le dernier groupe et les 2/3 de l'avant-dernier $\left(10 + \frac{15 \times 2}{3} = 20\%\right)$. Et il va sans dire que les pourcentages de la terre ensemencée, du bétail, des instruments, etc., sont établis de la même manière. C'est-à-dire que si, par exemple, les proportions de terre ensemencée correspondant aux proportions indiquées des feux, sont de 15% 20%, 20%, 21% et 24% (S = 100%), notre groupe supé-

rieur de 20% des feux aura $(24 + \frac{21 \times 2}{3} =)$ 38% de la surface ensemencée, et notre groupe inférieur de 50% des feux aura $(15 + \frac{20 \times 4}{5} =)$ 31% de la surface ensemencée. Il est évident qu'en fractionnant ainsi les groupes, *nous ne modifions pas d'un iota les rapports réels* entre les couches supérieures et inférieures de la paysannerie*. Or, ce fractionnement est nécessaire d'abord parce que nous obtenons ainsi, au lieu de 4-5-6-7 groupes différents, trois grands groupes avec des caractères nettement déterminés ** ; ensuite, parce que c'est ainsi seulement que nous rendons comparables les données sur la décomposition de la paysannerie dans les localités les plus diverses présentant les conditions les plus variées.

Pour juger du rapport entre les groupes, nous prenons les données suivantes, les plus importantes entre toutes dans le problème de la décomposition : 1° le nombre de feux ; 2° la population paysanne, hommes et femmes ; 3° l'étendue de la terre concédée ; 4° la terre achetée ; 5° la terre prise à bail ; 6° *la terre donnée à bail ;* 7° le total de la possession foncière ou de la jouissance foncière du groupe (terre concédée + terre achetée + affermage — location) ; 8° l'étendue de la terre ensemencée ; 9° les bêtes de travail ; 10° l'ensemble du bétail ; 11° le nombre des feux à main-d'œuvre salariée ; 12° *le nombre des feux ayant*

---

* Pareil procédé comporte une légère erreur, qui fait paraître la décomposition *plus faible* qu'elle n'est en réalité. En effet, au groupe supérieur s'ajoutent les représentants moyens et non supérieurs du groupe suivant ; au groupe inférieur s'ajoutent les représentants moyens et non inférieurs du groupe suivant. Il est évident que cette erreur est d'autant plus grande que les groupes sont plus importants et que leur nombre est moindre.

** Nous verrons au paragraphe suivant que l'étendue des groupes choisie par nous touche de très près aux groupes que forme l'ensemble de la paysannerie russe, classée d'après le nombre de chevaux par feu.

un gain d'appoint (en déterminant, si possible, ceux des « gagne-pain » où domine le travail salarié, la vente de la force de travail) ; 13° les établissements industriels et commerciaux, et 14° les instruments agricoles perfectionnés. Les données soulignées (« la terre donnée à bail » et « gagne-pain ») ont une valeur *négative,* indiquant la décadence de l'exploitation, la ruine du paysan et sa transformation en ouvrier. Toutes les autres données ont une valeur *positive,* indiquant l'extension de l'exploitation agricole et la transformation du paysan en entrepreneur rural.

Toutes ces données nous permettent de calculer pour chaque groupe d'exploitations les pourcentages par rapport aux totaux par un ou plusieurs districts d'une province. Nous déterminons ensuite (par le procédé décrit) la part de terre, de surface ensemencée, de bétail, etc., revenant aux 20% de feux des groupes supérieurs et aux 50% des groupes inférieurs*.

Voici, établie d'après ces principes, la table embrassant les données concernant 21 districts de 7 provinces et 558 570 exploitations paysannes avec une population de 3 523 418 individus des deux sexes.

---

* Nous prions le lecteur de ne pas oublier que nous avons maintenant affaire non à des chiffres absolus, mais seulement à des rapports entre la couche supérieure et la couche inférieure de la paysannerie. C'est pourquoi, par exemple, nous prenons maintenant la proportion des feux employant des ouvriers agricoles (ou ayant un « gagne-pain ») par rapport non pas à la totalité des feux du groupe, mais à la totalité des feux employant des salariés (ou ayant un « gagne-pain ») dans le district. Autrement dit, nous déterminons maintenant non pas la mesure dans laquelle chaque groupe emploie le travail salarié (ou vend sa force de travail), mais seulement le rapport entre le groupe supérieur et le groupe inférieur quant à l'emploi du travail salarié (ou à la recherche d'un « gagne-pain », à la vente de la force de travail).

Table A*. Groupes *supérieurs* se rejoignant

Provinces	Districts	Nos des lignes du diagramme	°/o °/o par rapport: Tere donnée à bail	Feux ayant un «gagne-pain»	Total des feux	Population des deux sexes
Tauride	Dniepr Mélitopol et Berdiansk	*1*	9,7	12,6	20	27,0
Samara	Novoouzensk	—	0,7	—	20	28,4
	Nikolaïev	—	0,3	4,1	20	29,7
	Moyenne	*2*	0,5	4,1	20	29
Saratov	Kamychine	*3*	11,7	13,8	20	30,3
Perm	Krasnooufimsk	—	7,8	0,6	20	26,8
	Ekatérinbourg	—	—	4,3	20	26,1
	Moyenne	*4*	7,8	2,4	20	26,4
Orel	Eletz et Troubtchevsk	*5*	2,7	15,8	20	27,4
Voronèje	Zadonsk	*6*	11,9	11,6	20	28,1
	Zadonsk, Zemliansk, Korotoïak, et Nijnédévitsk	—	12,5	12,6	20	28,1
Nijni-Novgorod	Kniaguinine Vassilsoursk Makariev	*7*	3,8	13,7	20	27,8

* Voir aux pp. 132-133 les remarques concernant cette table.

en un groupe de 20% des feux

aux totaux par districts ou par groupes de districts

Terre				Surface ensemencée	Bêtes		Entreprises industrielles et commerciales	Feux à main-d'œuvre salariée	Instruments perfectionnés
concédée	achetée	prise à bail	jouissance totale		de travail	total			
36,7	78,8	61,9	49,0	49,1	42,3	44,6	—	62,9	85,5
—	99	82	—	56	62	57	—	78,4	72,5
—	—	60,1	—	—	48,6	47,1	—	62,7	—
—	99	71	—	56	55,3	52,0	—	70,5	72,6
34,1	—	59	47	50,5	57,4	53,2	—	65,9	—
30	—	58,3	49,6	49,2	42,5	41,2	42,8	66,4	86,1
—	—	83,7	—	55,1	42,3	41,8	37,0	74,9	—
30	—	71	49,6	52,1	42,4	41,5	39,9	70,6	86,1
29,0	63,4	51,7	38,2	—	42,1	37,8	49,8	57,8	75,5
29,1	66,8	53,6	34,6	33,9	41,7	39,0	47,4	56,5	77,3
30,9		49,2	34,1	—	38	37,2	45,9	48,4	70,1
29,4	59,7	50,8	36,5	38,2	46,3	40,3	51,2	54,5	—

Table B*. Groupes *inférieurs* se rejoignant

Provinces	Districts	Nos des lignes du diagramme	Terre donnée à bail	Feux ayant un «gagne-pain»	Total des feux	Population des deux sexes
			0/0 0/0 par rapport			
Tauride	Dniepr Mélitopol et Berdiansk	*1*	72,7	68,2	50	41,6
Samara	Novoouzensk	—	93,8	74,6	50	39,6
	Nikolaïev	—	98	78,6	50	38
	Moyenne	*2*	95,9	76,6	50	38,8
Saratov	Kamychine	*3*	71,5	60,2	50	36,6
	Volsk, Kouznetsk, Balachov et Serdobsk	—	64,6	—	50	37,6
Perm	Krasnooufimsk	—	74	93,5	50	40,7
	Ekatérinbourg	—	—	65,9	50	44,7
	Moyenne	*4*	74	79,7	50	42,7
Orel	Eletz et Troubtchevsk	*5*	93,9	59,3	50	39,4
Voronèje	Zadonsk	*6*	63,3	65,3	50	39,2
	Zadonsk, Zemliansk Korotoïak et Nijnédévitsk	—	67	63,8	50	37,2
Nijni-Novgorod	Kniaguinine Vassilsoursk Makariev	*7*	88,2	65,7	50	40,6

* Voir aux pp. 132-133 les remarques concernant cette table.

en un groupe de 50% des feux

aux totaux par districts ou par groupes de districts									
Terre				Surface ensemencée	Bêtes		Entreprises industrielles et commerciales	Feux à main-d'œuvre salariée	Instruments perfectionnés
concédée	achetée	prise à bail	jouissance totale		de travail	total			
33,2	12,8	13,8	23,8	21,5	26,6	26	—	15,6	3,6
—	0,4	5,0	—	16,3	11,3	14,4	—	4,4	2,8
—	—	11,1	—	—	17,8	20,3	—	7,1	—
—	0,4	8	—	16,3	14,5	17,3	—	5,7	2,8
33	—	9,8	18,6	14,9	9,6	14,3	—	7,5	—
35	—	14,1	25,2	21	14,7	19,7	—	—	—
37,4	—	6,5	19,2	16,7	23,1	24	23,8	6,1	2
—	—	8,7	—	21,2	30,5	30,8	35,6	10,4	—
37,4	—	7,6	19,2	18,9	26,8	27,4	29,7	8,2	2
37,2	8,9	12,9	24,9	—	17,7	23	20,2	7,8	2,4
37,5	11	13,8	31,9	31	20	24,6	23,2	9,1	1,3
33,6		15,4	29,9	—	20,3	23,4	17,3	13,1	3,6
37,7	15,4	16,4	30,9	28,6	17,2	24,8	16,1	18,9	—

Remarques concernant les tables A et B

1. — Pour la province de Tauride les renseignements sur la terre donnée à bail ne se rapportent qu'aux deux districts : de Berdiansk et du Dniepr.

2. — Même province : les instruments perfectionnés comprennent faucheuses et moissonneuses.

3. — Pour les deux districts de la province de Samara, au lieu du pourcentage des terres données à bail, on a pris celui des feux sans exploitation, louant leur lot.

4. — Pour la province d'Orel, l'étendue des terres données à bail (et, par suite, de toute la jouissance foncière), n'a été calculée qu'approximativement. De même pour les quatre districts de la province de Voronèje.

5. — Dans la province d'Orel les renseignements sur les instruments perfectionnés n'ont été recueillis que pour le district d'Eletz.

6. — Pour la province de Voronèje : au lieu du nombre des feux ayant un gagne-pain d'appoint (pour les trois districts de Zadonsk, Korotoïak et Nijnédévitsk), on a pris celui des feux fournissant des salariés agricoles.

7. — Même province : les renseignements sur les instruments perfectionnés n'ont été recueillis que pour les districts de Zemliansk et Zadonsk.

8. — Pour la province de Nijni-Novgorod : au lieu des feux exerçant des « métiers auxiliaires » en général, on a pris les feux qui en exercent hors de la commune.

9. — Pour certains districts nous avons dû prendre, au lieu des entreprises industrielles et commerciales, les feux possédant ces entreprises.

10. — Dans les cas où les recueils ont plusieurs rubriques relatives aux « gagne-pain », nous avons tenu à dégager ceux des « gagne-pain » qui expriment le plus exactement le travail salarié, la vente de la force de travail.

11. — Dans la mesure du possible, on a pris la totalité de la terre affermée : la terre concédée ou non, les labours et les prairies.

12. — Nous rappelons au lecteur que, pour le district de Novoouzensk, nous avons exclu les propriétaires des fermes séparées *(khoutors)* et les colons allemands ; pour le district de Krasnooufimsk, nous n'avons pris que la partie agricole ; pour celui d'Ekatérinbourg, nous avons exclu les paysans sans terre ou ne possédant que des prairies ; pour celui de Troubtchevsk, nous avons exclu les communes suburbaines ; pour celui de Kniaguinine, nous avons exclu le village de Bolchoïé Mourachkino, où prédominent les métiers auxiliaires, etc. Ces exclusions

sont en partie notre fait, en partie nécessitées par le caractère des matériaux. Il est évident qu'en réalité la décomposition de la paysannerie doit être plus accusée que ne le montrent notre table et notre diagramme.

Pour illustrer ce tableau récapitulatif et rendre évidente l'analogie totale des rapports entre groupes supérieurs et inférieurs de la paysannerie dans les localités les plus diverses, nous avons dressé le diagramme suivant, où figurent les pourcentages du tableau. A droite de la colonne indiquant les pourcentages de la totalité des feux, se trouve une ligne qui montre les indices *positifs* de la consistance économique (agrandissement de la possession foncière, accroissement du bétail, etc.) ; la ligne de gauche montre les indices *négatifs* de la puissance économique (mise en location du sol, vente de la force de travail ; ces colonnes sont mises en évidence par des hachures). La distance entre la ligne horizontale *supérieure* du diagramme et chaque ligne oblique *continue* indique la part des groupes *aisés* dans le total de l'économie paysanne, et la distance entre la ligne horizontale *inférieure* du diagramme et chaque ligne oblique *pointillée* montre la part des groupes *pauvres* de la paysannerie. Enfin, pour mieux faire ressortir le caractère général de ces données d'ensemble, nous avons tracé une ligne « médiane » (déterminée par le calcul des moyennes arithmétiques à l'aide des pourcentages portés sur le diagramme. Cette ligne « médiane », pour la distinguer des autres, est imprimée en rouge). Elle nous indique, pour ainsi dire, la décomposition typique de la paysannerie russe de nos jours.

Maintenant, pour faire le bilan des données fournies plus haut (paragraphes I-VII) relatives à la décomposition, analysons ce diagramme colonne après colonne.

La première, à droite de celle qui donne le pourcentage des feux, indique la part de *population* revenant au groupe supérieur et au groupe inférieur. Nous voyons que partout

la composition des familles est supérieure à la moyenne dans la paysannerie aisée et inférieure dans la paysannerie pauvre. Nous avons déjà signalé la portée de ce fait. Ajoutons qu'il serait faux de prendre pour unité de comparaison, non pas un feu ou une famille, mais une tête d'habitant (comme se plaisent à le faire les populistes). Si les dépenses d'une famille aisée augmentent en raison du plus grand nombre de ses membres, d'autre part, la masse des dépenses diminue dans une famille nombreuse (pour la construction de bâtiments, pour l'achat d'objets de ménage, pour les besoins de l'exploitation, etc., etc. Engelhardt, dans ses *Lettres de la campagne*[25] et Trirogov, dans son livre *La commune et les impôts,* St-Pétersbourg 1882, soulignent particulièrement ces avantages économiques pour les familles nombreuses). Par conséquent, prendre pour unité de comparaison une tête d'habitant sans tenir compte de cette réduction des frais, reviendrait à assimiler artificiellement et faussement la situation de l'individu dans les grandes familles et dans les petites. Au reste, le diagramme montre clairement que le groupe aisé de la paysannerie détient une part beaucoup plus grande de la production agricole que celle qui lui reviendrait en comptant par tête d'habitant.

La colonne suivante est celle de la terre lotie. Sa répartition dénote le principe égalitaire le plus accusé comme ce doit être, d'ailleurs, en vertu de la nature juridique du lot. Mais, même ici, les riches commencent à refouler les pauvres : nous voyons *partout* que la part de la terre lotie, détenue par les groupes supérieurs, est un peu plus grande que la part qu'ils tiennent dans la population ; tandis que la part des groupes inférieurs est quelque peu moindre. La « commune » penche du côté des intérêts de la bourgeoisie paysanne. Cependant, par rapport à la possession *effective,* l'inégalité dans la répartition de la terre lotie est encore minime. La répartition des lots (comme le fait apparaître

nettement le diagramme) ne donne aucune idée de la répartition effective de la terre et de l'économie*.

Vient ensuite la colonne consacrée à la terre achetée. Celle-ci est concentrée partout entre les mains des paysans aisés : 1/5 des feux détiennent près de 6 ou 7 dixièmes de l'ensemble des terres achetées par les paysans, tandis que la moitié de feux appartenant aux paysans pauvres n'en a au maximum que 15% ! On peut donc juger par là de ce que valent les efforts tentés par les populistes pour que la « paysannerie » puisse acheter le plus de terre possible et au meilleur marché possible.

La colonne suivante est celle des affermages. Là encore nous voyons partout la concentration du sol aux mains des paysans aisés (les 5 à 8 dixièmes de toute la terre affermée sont détenus par 1/5 des feux). De plus, comme on l'a vu plus haut, ils louent à meilleur compte. Cet accaparement de l'affermage par la bourgeoisie paysanne démontre à l'évidence que « l'affermage paysan » *porte un caractère industriel* (achat de terre pour la vente du produit). **

---

* Il suffit de jeter un coup d'œil sur le diagramme pour se rendre compte que le groupement d'après les lots est sans valeur pour l'analyse de la décomposition de la paysannerie.

** La « Conclusion » du livre de M. Karychev sur l'affermage ne laisse pas d'être curieuse (chap. VI). Après toutes ses assertions gratuites et contraires aux données de la statistique des zemstvos, déniant tout caractère d'entreprise à l'affermage paysan, M. Karychev met en avant, ici, une « théorie de l'affermage » (empruntée à V. Roscher, etc.), c'est-à-dire les desiderata — exposés à la sauce savante — des fermiers d'Occident : « la durée du bail » (« il faut... que l'agriculteur exploite... le terrain en propriétaire « ménager », p. 371), et que le taux du fermage soit modéré, laissant au fermier son salaire, les intérêts et l'amortissement des fonds engagés, avec un profit d'entreprise (p. 373). Que cette « théorie » figure à côté de la recette ordinaire des populistes : « conjurer » (p. 398), cela ne trouble pas le moins du monde M. Karychev. Pour « conjurer » l'apparition d'une

Mais en parlant de la sorte nous ne nions pas du tout l'existence de l'affermage par nécessité. Au contraire, le diagramme nous montre que l'affermage pratiqué par les paysans pauvres, qui se cramponnent à la terre, a un *tout autre* caractère (pour la moitié des feux 1-2 dixièmes de toute la terre affermée). Il y a paysan et paysan.

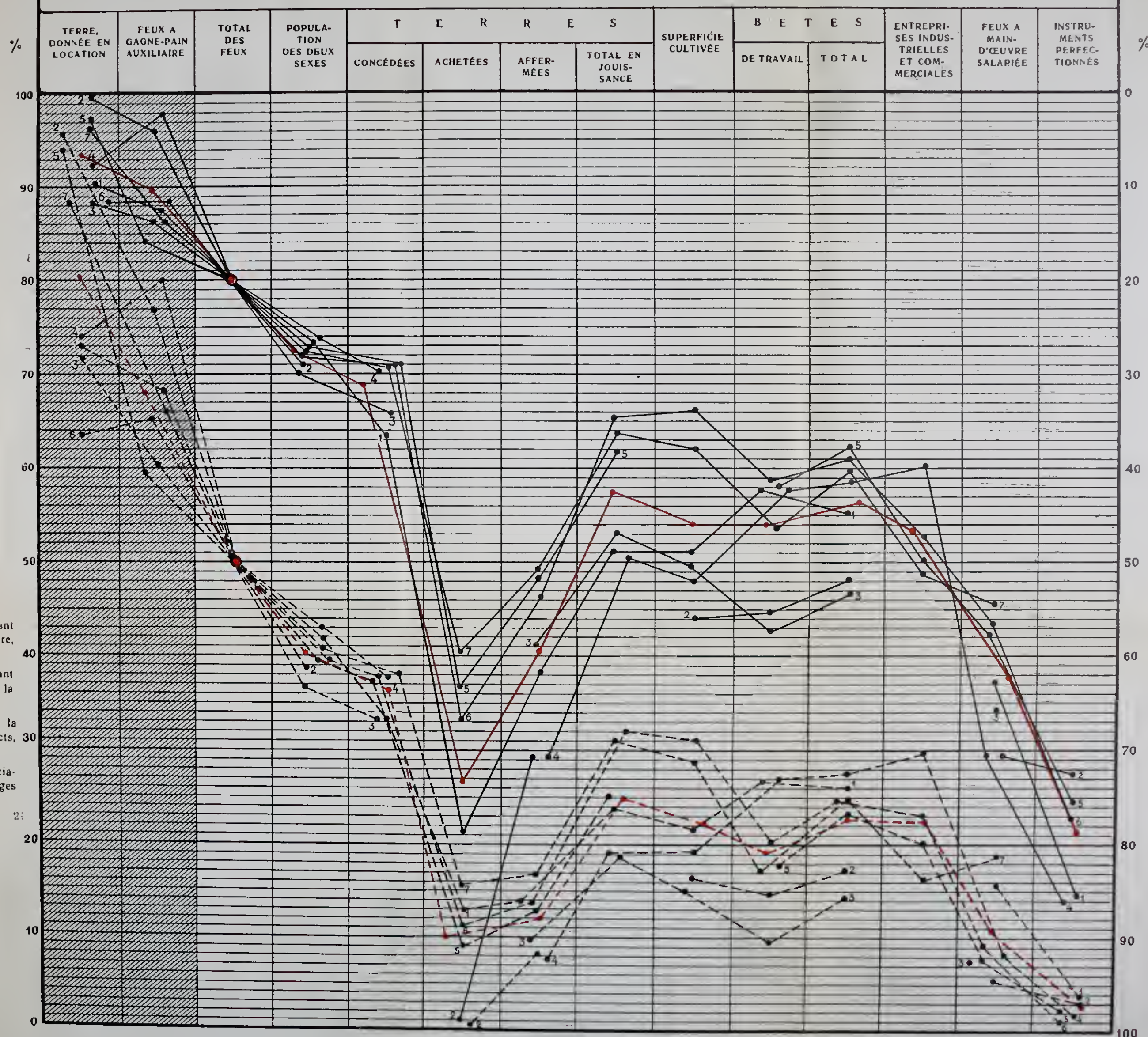
La signification contradictoire de l'affermage dans « l'économie paysanne » apparaît tout particulièrement quand on compare la colonne des affermages et celle *de la cession à bail* (première colonne *à gauche,* c'est-à-dire parmi les indices négatifs). Ici, c'est juste le contraire : les principaux loueurs sont les groupes inférieurs (pour la moitié des feux 7 à 8 dixièmes de la terre donnée en location), lesquels cherchent à se débarrasser de leur lot qui passe (malgré les prohibitions et les entraves légales) aux gros paysans. Donc, quand on nous dit que la « paysannerie » prend la terre à bail et que la même « paysannerie » la donne à bail, nous savons que le premier cas concerne surtout la bourgeoisie paysanne, et le second le prolétariat paysan.

Le rapport entre l'achat, la prise à bail ou la cession de la terre et le lot détermine *aussi la possession foncière effective* des groupes (5e colonne à droite). Nous constatons partout que la répartition effective de toute la terre dont

---

classe de fermiers, M. Karychev lance la « théorie » du fermage ! Pareille « conclusion » n'est que le couronnement naturel de la contradiction fondamentale du livre de M. Karychev qui, d'un côté, partage tous les préjugés populistes et sympathise de tout cœur avec des théoriciens classiques de la petite bourgeoisie comme Sismondi (v. Karychev, *La location héréditaire perpétuelle des terres sur le continent européen,* M. 1885) ; d'un autre côté, il ne peut s'empêcher de reconnaître que l'affermage donne une « impulsion » (p. 396) à la décomposition de la paysannerie, que les « couches plus aisées » refoulent celles qui le sont moins ; que le développement des rapports agraires conduit justement à l'exploitation salariée (p. 397).

DIAGRAMME REPRÉSENTANT LES TABLEAUX A ET B



— Les lignes *continues* montrent en pourcentages (en partant du haut) la part de la paysannerie *aisée* dans le total de la terre, de la superficie cultivée, du bétail, etc.

- - - Les lignes *en pointillé* montrent en pourcentages (en partant du bas) la part de la paysannerie *pauvre* dans le total de la terre, de la superficie cultivée, du bétail, etc.

Les lignes *noires* montrent le degré de différenciation de la paysannerie, suivant les districts ou les groupes de districts, dont les numéros (1 à 7) figurent aux tableaux A et B.

Les lignes *rouges* montrent le degré « moyen » de différenciation (c'est-à-dire les moyennes arithmétiques des pourcentages indiqués dans le diagramme)

disposent les paysans n'a plus rien de commun avec le « principe égalitaire » des lots. 20% des feux détiennent 35% à 50% de toute la terre, et 50% en détiennent de 20% à 30%. Dans la distribution de la *surface ensemencée* (colonne suivante), l'éviction du groupe inférieur par le groupe supérieur est encore plus marquée, — sans doute parce que la paysannerie non possédante est souvent hors d'état d'exploiter d'une manière productive sa terre et la laisse à l'abandon. Les deux colonnes (possession totale et surface ensemencée) montrent que l'achat et l'affermage aboutissent à la *réduction* de la part des groupes inférieurs dans l'ensemble du système économique, c'est-à-dire à leur éviction par la minorité aisée. Cette dernière joue désormais un rôle prédominant dans l'économie paysanne, puisqu'elle concentre dans ses mains une part de la surface cultivée presque égale à celle du reste de la paysannerie prise dans son ensemble.

Les deux colonnes suivantes indiquent la répartition parmi les paysans des bêtes de travail et du bétail en général. La proportion du bétail diffère à peine de celle de la surface ensemencée : d'ailleurs il n'en pouvait être autrement, car la quantité des bêtes de travail (de même que du bétail en général) détermine l'étendue des emblavures et est à son tour déterminée par ces dernières.

La colonne suivante montre la part des divers groupes de la paysannerie dans la somme totale des entreprises industrielles et commerciales. La moitié environ de ces entreprises appartiennent à 1/5 des feux (groupe aisé), tandis que la moitié des feux (paysans pauvres) n'en possèdent que 1/5*, autrement dit, les « métiers auxiliaires », qui marquent

* Encore ce chiffre (près de 1/5 des entreprises) est-il sans doute exagéré, car dans la catégorie des paysans qui n'ensemencent pas et n'ont pas de chevaux ou n'en ont qu'un seul, on a confondu les ouvriers agricoles, les manœuvres, etc., avec les non-agriculteurs (boutiquiers, artisans, etc.).

la conversion de la paysannerie en bourgeoisie, se concentrent surtout aux mains des agriculteurs les plus aisés. Les paysans aisés engagent donc leurs capitaux aussi bien dans l'agriculture (achat et location de terre, louage d'ouvriers, perfectionnement des instruments, etc.) que dans les entreprises industrielles, dans le commerce ou l'usure : le capital commercial et le capital industriel sont intimement liés, et seules les conditions ambiantes déterminent celle de ces deux formes de capital qui prévaudra.

Les données sur les feux ayant un « gagne-pain accessoire » (première colonne *à gauche,* parmi les indices négatifs) caractérisent de même les « métiers auxiliaires » qui ont cependant une valeur contraire et marquent la transformation du paysan en prolétaire. *Ces* « métiers auxiliaires » sont concentrés aux mains des paysans pauvres (sur 50% des feux, 60 à 90% de la totalité des feux ayant un gagne-pain accessoire), tandis que les groupes aisés n'y sont représentés que dans une proportion infime (il ne faut pas oublier que, dans cette catégorie de paysans exerçant des « métiers auxiliaires », il nous a également été impossible de séparer exactement les patrons d'avec les ouvriers). Il suffit de comparer les chiffres concernant les « gagne-pain » à ceux des « entreprises industrielles et commerciales » pour voir l'opposition absolue de ces deux types de « métiers » et saisir la confusion incroyable à laquelle on arrive ordinairement en les assimilant.

Les feux à main-d'œuvre salariée sont partout concentrés dans le groupe de la paysannerie aisée (sur 20% des feux 5 à 7 dixièmes de la totalité des feux ayant des salariés agricoles), qui (malgré ses nombreuses familles) ne peut se passer de l'« appoint » d'une classe d'ouvriers agricoles. Nous voyons là une confirmation bien nette de la thèse énoncée plus haut : à savoir qu'il est absurde de confronter le nombre des exploitations à main-d'œuvre salariée et la totalité des « exploitations » paysannes (y compris

les « exploitations » des ouvriers mêmes). *Il est beaucoup plus juste* de confronter le nombre des exploitations à main-d'œuvre salariée et *le cinquième* des feux paysans, car la minorité aisée groupe environ les 3/5 ou même les 2/3 du total des exploitations employant des salariés agricoles. Le louage d'ouvriers parmi les paysans aux fins d'entreprise dépasse de loin le louage par nécessité, par manque de bras dans la famille : dans les 50% de la paysannerie non possédante, *à familles peu nombreuses,* nous ne voyons figurer qu'un dixième des exploitations à main-d'œuvre salariée (encore faut-il ajouter que parmi les paysans non possédants on compte des boutiquiers, des entrepreneurs et autres personnes louant des ouvriers non par nécessité).

La dernière colonne où figure la répartition des instruments perfectionnés, nous pourrions l'intituler, à l'exemple de M. V. V. : « les courants progressifs dans l'économie paysanne ». C'est dans le district de Novoouzensk, de la province de Samara, que la répartition des instruments paraît être la plus « équitable » : ici, la cinquième partie des feux aisés ne possède que 73 instruments sur 100, tandis que la moitié (feux pauvres) en possède tout juste 3 sur 100.

Comparons maintenant les diverses localités d'après le degré de décomposition de la paysannerie. Le diagramme fait ressortir nettement deux espèces de contrées : dans les provinces de Tauride, de Samara, Saratov et Perm, la différenciation de la paysannerie agricole est sensiblement plus marquée que dans celles d'Orel, de Voronèje et de Nijni-Novgorod. Les lignes des quatre premières provinces descendent sur le diagramme au-dessous de la ligne médiane rouge, tandis que les lignes des trois dernières passent au-dessus, indiquant qu'ici la concentration économique aux mains de la minorité aisée est moins accusée. Les contrées de la première catégorie sont celles qui possèdent le plus

de terre, ce sont des contrées strictement agricoles, à culture extensive (dans la province de Perm nous avons fait ressortir les parties agricoles des districts). Etant donné ce caractère de l'agriculture, la décomposition de la paysannerie agricole peut être aisément constatée et saute pour ainsi dire aux yeux. En revanche, dans les contrées de la seconde catégorie, nous voyons d'un côté un développement de l'agriculture commerciale dont nos données ne tiennent pas compte, par exemple, les plantations de chanvre dans la province d'Orel. D'un autre côté, nous constatons ici l'importance énorme des « métiers auxiliaires », soit en travail salarié (district de Zadonsk de la province de Voronèje), soit en occupations non agricoles (province de Nijni-Novgorod). Ces deux facteurs ont une importance considérable dans le problème de la décomposition de la paysannerie agricole. Du premier nous avons déjà parlé (différence entre les formes de l'agriculture marchande et du progrès agricole d'une contrée à l'autre). Le rôle du second (« métiers auxiliaires ») n'est pas moins évident. Si dans telle ou telle localité la masse de la paysannerie est composée de salariés agricoles, de journaliers ou d'ouvriers salariés non agricoles ayant un lot de terre, la différenciation de la paysannerie agricole n'apparaîtra ici, bien entendu, que très faiblement*. Mais pour avoir une idée juste de la chose, il faut confronter ces représentants typiques du prolétariat rural avec les représentants typiques de la bourgeoisie paysanne. Le journalier de la province de Voronèje, disposant d'un lot de terre et s'en allant à la recherche d'un « gagne-pain » dans le sud, doit être comparé

* Il est fort possible que dans les provinces de la zone centrale des Terres Noires, comme celles d'Orel, de Voronèje, etc., la décomposition de la paysannerie soit en réalité beaucoup moins prononcée en raison de la disette de terre, du poids des impôts, du grand développement des prestations de travail : toutes conditions qui retardent la décomposition de la paysannerie.

au paysan de Tauride qui cultive d'immenses étendues. Le charpentier de Kalouga, Nijni-Novgorod, Iaroslavl doit être comparé au maraîcher de Iaroslavl ou de Moscou ou au paysan de ces provinces, qui entretient des vaches pour vendre le lait, etc. De même, si la masse de la paysannerie locale occupée dans l'industrie de transformation, ne tire de ses lots qu'une faible partie de ses moyens d'existence, les données relatives à la décomposition de la paysannerie agricole doivent être complétées par d'autres relatives à la décomposition de la paysannerie non agricole. Cette dernière question fera l'objet du chapitre V. Ce qui nous préoccupe pour le moment, c'est uniquement la décomposition de la paysannerie agricole typique.

X. DONNEES D'ENSEMBLE DE LA STATISTIQUE DES ZEMSTVOS ET DU RECENSEMENT DES CHEVAUX PAR L'ADMINISTRATION MILITAIRE [26]

Nous avons montré que les rapports entre les groupes supérieur et inférieur de la paysannerie présentent les mêmes traits qui caractérisent les rapports entre la bourgeoisie rurale et le prolétariat rural ; que ces rapports sont d'une analogie remarquable dans les localités les plus diverses avec les conditions les plus variées ; que même leur expression numérique (c'est-à-dire la part revenant à chaque groupe dans l'ensemble de la surface ensemencée, du bétail, etc.) oscille dans des limites relativement très étroites. Il est donc tout naturel de se demander : dans quelle mesure ces données sur les *rapports* entre groupes dans les différentes localités peuvent-elles servir à nous faire une idée des *groupes* entre lesquels se divise l'ensemble de la paysannerie russe ? Autrement dit : quels sont les renseignements qui permettent de juger de la composition et

des rapports mutuels du groupe supérieur et du groupe inférieur dans l'ensemble de la paysannerie russe ?

Les renseignements de cette nature sont très rares chez nous, car il ne se fait point en Russie de recensements portant sur toute la masse d'exploitations agricoles. Les seuls matériaux permettant de juger des groupes économiques entre lesquels se divise notre paysannerie, ce sont les chiffres d'ensemble de la statistique des zemstvos et du recensement des chevaux par l'Administration militaire sur la répartition des bêtes de travail (ou des chevaux) entre les feux paysans. Si pauvres que soient ces matériaux, ils autorisent cependant certaines conclusions non dépourvues d'intérêt (naturellement, très générales, approximatives, globales), d'autant plus que les rapports entre les paysans ayant plusieurs chevaux et ceux qui en ont peu, ont déjà été étudiés et se sont trouvés être d'une analogie remarquable dans les localités les plus diverses.

Les données du *Recueil récapitulatif des renseignements économiques d'après les recensements des zemstvos par feux* de M. Blagovéchtchenski (t. I, *L'économie paysanne.* M. 1893[27]), établissent que les recensements des zemstvos embrassent 123 districts de 22 provinces avec 2 983 733 feux paysans et une population de 17 996 317 individus des deux sexes. Mais les données sur la répartition des feux d'après les bêtes de travail ne sont pas partout les mêmes. Ainsi, dans trois provinces nous devons laisser de côté 11 districts* pour lesquels la répartition est donnée en trois groupes seulement, au lieu de quatre. Pour les autres *112 districts de 21 provinces* nous avons obtenu les totaux suivants se rapportant à près de 2,5 millions de feux avec une population de 15 millions d'habitants :

---

* 5 districts dans la province de Saratov, 5 dans celle de Samara et 1 de Bessarabie.

Groupes d'exploitations	Feux	Feux en %		Bêtes de travail par groupe*	Bêtes de travail au total en %	Bêtes de travail par feu
Sans bêtes de travail	613 238	24,7	53,3	—	—	—
Avec 1 bête » »	712 256	28,6		712 256	18,6	1
» 2 bêtes » »	645 900	26,0		1 291 800	33,7	2
» 3 » et plus	515 521	20,7		1 824 969	47,7	3,5
Total	2 486 915	100		3 829 025	100	1,5

Ces données embrassent un peu moins du quart des feux paysans de la Russie d'Europe (*Recueil des matériaux statistiques relatifs à la situation économique de la population rurale de la Russie d'Europe,* édition de la Chancellerie du Comité des Ministres, St-Pétersbourg 1894, compte dans les 50 provinces de la Russie d'Europe 11 223 962 feux dans les cantons, dont 10 589 967 feux paysans). Les chiffres sur la répartition des chevaux entre les paysans pour toute la Russie nous sont fournis par la *Statistique de l'Empire de Russie, XX. Le recensement des chevaux de 1888 par l'Administration militaire* (St- Pétersbourg 1891) et la *Statistique de l'Empire de Russie, XXXI. Le recensement des chevaux de 1891 par l'Administration militaire* (St-Pétersbourg 1894). La première de ces publications contient l'analyse des données recueillies en 1888 sur 41 provinces (y compris les 10 provinces du Royaume de Pologne) ; la seconde embrasse 18 provinces de la Russie d'Europe, plus le Caucase, les steppes des Kalmouks et le Territoire du Don.

En prenant 49 provinces de la Russie d'Europe (pour le Territoire du Don les renseignements ne sont pas complets)

* Ce tableau indique avec les chevaux, les bœufs, à raison de 2 pour unité.

et en réunissant ensemble les données de 1888 et 1891, nous obtenons le tableau suivant de la répartition du total des chevaux appartenant *aux paysans des communautés rurales :*

On compte dans 49 provinces de la Russie d'Europe

Groupes d'exploitations	Feux paysans total	Feux paysans en 0/00/0		Nombre de chevaux total	Nombre de chevaux en 0/00/0		Nombre de chevaux par feu
Sans chevaux	2 777 485	27,3	55,9	—	—		—
A cheval unique	2 909 042	28,6		2 909 042	17,2		1
Avec 2 chevaux	2 247 827	22,1		4 495 654	26,5		2
» 3 »	1 072 298	10,6	22,0	3 216 894	18,9	56,3	3
» 4 et plus	1 155 907	11,4		6 339 198	37,4		5,4
Total	10 162 559	100		16 960 788	100		1,6

Ainsi, la répartition des chevaux de trait parmi les paysans est, pour l'ensemble de la Russie, très voisine du degré « moyen » de décomposition que nous avons établi plus haut dans notre diagramme. En réalité, la décomposition est même un peu plus profonde : sur 17 millions de chevaux 9,5 millions, soit 56,3% du chiffre total, sont groupés dans 22% des feux (2,2 millions de feux sur 10,2 millions). La masse énorme de 2,8 millions de feux en est complètement dépourvue, et 17,2% seulement des chevaux sont répartis entre les 2,9 millions de feux à cheval unique*.

* Les données suivantes du recensement des chevaux de 1893-1894 par l'Administration militaire (*Statistique de l'Empire de Russie,* XXXVII) nous renseignent sur les changements survenus ces derniers temps dans la répartition des chevaux dans la paysannerie. En 1893-1894, il y avait dans 38 provinces de la Russie d'Europe : 8 288 987 feux paysans, dont 2 641 754, soit 31,9%, dépourvus de chevaux ; 31,4%, à cheval unique ; 20,2%, avec 2 chevaux ; 8,7%, avec trois chevaux ; 7,8%, avec 4 chevaux et plus. Le nombre total des chevaux appartenant aux paysans atteignait 11 560 358, dont 22,5% appartenant aux feux à cheval unique ; 28,9%, aux feux à deux chevaux ; 18,8%, aux feux à trois chevaux et 29,8%, aux feux à plusieurs chevaux. Ainsi, les 16,5% des paysans aisés possédaient 48,6% de la totalité des chevaux.

C'est en nous inspirant de la loi générale constatée plus haut dans les rapports entre les groupes, que nous pouvons apprécier maintenant la véritable portée de ces chiffres. Si la moitié du nombre total des chevaux est groupée dans 1/5 des feux, on peut en déduire sans risque de se tromper, que ces feux détiennent la moitié au moins (et probablement davantage) de toute la production agricole des paysans. Une telle concentration de la production n'est possible que si la majeure partie des terres achetées et de l'affermage paysan des terres, concédées ou non, est concentrée dans les mains de cette paysannerie aisée. C'est surtout cette minorité aisée qui achète et prend à ferme, encore qu'elle soit sûrement la mieux lotie. Pendant que le paysan russe « moyen » dans l'année la plus favorable, arrive à peine à joindre les deux bouts (et encore y arrive-t-il ?), cette minorité aisée, pourvue sensiblement au-dessus de la moyenne, couvre tous ses frais par son exploitation indépendante et réalise en outre des excédents. C'est dire que cette minorité produit des marchandises, des denrées agricoles pour la vente. Bien plus : elle se transforme en bourgeoisie rurale, en joignant à une exploitation agricole relativement importante des entreprises industrielles et commerciales ; nous avons pu constater que ce genre de « métiers auxiliaires » est le plus typique pour le paysan « bien ordonné » russe. Bien qu'elle compte les familles les plus nombreuses et le plus grand nombre de bras dans la famille (ce sont toujours là les caractéristiques de la paysannerie aisée, et 1/5 des feux doit comprendre une part plus grande de la population, environ les 3/10), — cette minorité aisée est celle qui emploie le plus le travail des ouvriers et des journaliers. Dans l'ensemble des exploitations paysannes russes louant des ouvriers et des journaliers, la grande majorité doit revenir à cette minorité aisée. Nous sommes en droit de tirer cette conclusion à la fois de l'analyse précédente et en comparant la part de ce groupe

dans la population à sa part dans l'ensemble des bêtes de travail, et, par suite, dans la surface ensemencée et dans l'économie rurale en général. Enfin, seule cette minorité aisée peut participer d'une façon stable aux « courants progressifs de l'économie paysanne »[28]. Tel doit être le rapport entre cette minorité et le reste de la paysannerie ; mais il va de soi que, suivant les conditions agraires, les systèmes d'économie rurale et les formes d'agriculture marchande, ce rapport prend divers aspects et se manifeste différemment*. Les courants fondamentaux de la décomposition paysanne sont une chose ; les formes qu'elle affecte suivant les conditions locales, en sont une autre.

C'est exactement l'inverse pour la situation des paysans sans chevaux ou à cheval unique. Nous avons vu plus haut que les statisticiens des zemstvos rangent ces derniers (sans parler des premiers) parmi le prolétariat rural. Aussi n'y a-t-il guère d'exagération dans notre calcul approximatif, qui range parmi le prolétariat rural tous les paysans sans chevaux et près des 3/4 des paysans à cheval unique (à peu près la moitié de tous les feux). Ces paysans sont les moins lotis et souvent ils donnent la terre en location faute de matériel, de semences, etc. Leur part dans l'ensemble des affermages et des achats de terres se réduit à de misérables bribes. Leur exploitation n'arrive jamais à les faire vivre, et leurs principaux moyens de subsistance leur viennent des « métiers auxiliaires » ou des « gains accessoires », c'est-à-dire de la vente de sa force de travail. C'est une classe d'ouvriers salariés possédant un lot de terre, d'ouvriers agricoles, de journaliers, de manœuvres, d'ouvriers du bâtiment, etc., etc.

---

* Il est fort possible que, par exemple, dans les contrées à industrie laitière, il serait beaucoup plus juste de grouper les feux d'après le nombre des vaches, et non d'après celui des chevaux. Avec la culture maraîchère, ni l'un ni l'autre de ces indices ne peut être suffisant, etc.

XI. COMPARAISON DES RECENSEMENTS DES CHEVAUX EN 1888-1891 ET 1896-1900 PAR L'ADMINISTRATION MILITAIRE

Les recensements de chevaux, de 1896 et de 1899 à 1901, par l'Administration militaire nous permettent de comparer les chiffres les plus récents à ceux qui ont été rapportés plus haut.

En réunissant 5 provinces méridionales (1896) et 43 autres (1899-1900), nous obtenons pour 48 provinces de la Russie d'Europe les chiffres suivants :

1896-1900

Groupes d'exploitations	Feux paysans total	Feux paysans en °/₀°/₀		Nombre de chevaux total	Nombre de chevaux en °/₀°/₀		Nombre de chevaux par feu
Sans chevaux	3 242 462	29,2	59,5	—	—		—
A cheval unique	3 361 778	30,3		3 361 778	19,9		1
Avec 2 chevaux	2 446 731	22,0		4 893 462	28,9		2
» 3 »	1 047 900	9,4	18,5	3 143 700	18,7	51,2	3
» 4 et plus	1 013 416	9,1		5 476 503	32,5		5,4
Total	11 112 287	100		16 875 443	100		1,5

Pour la période 1888-1891 nous avons rapporté les chiffres concernant 49 provinces. Les renseignements récents manquent seulement pour celle d'Arkhangelsk. En déduisant de ceux qui précèdent les chiffres qui s'y rapportent, nous obtenons pour les mêmes 48 provinces, dans la période 1888-1891, le tableau suivant :

1888-1891

Groupes d'exploitations	Feux paysans total	Feux paysans en °/°		Nombre de chevaux total	Nombre de chevaux en °/°		Nombre de chevaux par feu
Sans chevaux	2 765 970	27,3	55,8	—	—		—
A cheval unique	2 885 192	28,5		2 885 192	17,1		1
Avec 2 chevaux	2 240 574	22,2		4 481 148	26,5		2
» 3 »	1 070 250	10,6	22,0	3 210 750	18,9	56,4	3
» 4 et plus	1 154 674	11,4		6 333 106	37,5		5,5
Total	10 116 660	100		16 910 196	100		1,6

La comparaison des années 1888-1891 et 1896-1900 illustre l'*expropriation* croissante de la paysannerie. Le nombre des feux a augmenté de près d'un million. Celui des chevaux a diminué, quoique dans des proportions très faibles. Celui des feux sans chevaux s'est accru avec une extrême rapidité : de 27,3% à 29,2%. Au lieu de 5,6 millions de paysans pauvres (sans chevaux et à cheval unique), nous en comptons déjà 6,6 millions. Tout l'accroissement du nombre des feux a porté sur les feux des paysans pauvres. La proportion des feux riches en chevaux a diminué. Au lieu de 2,2 millions de feux à plusieurs chevaux, nous n'en enregistrons que 2 millions. Le total des feux aisés et moyens (2 chevaux et plus) n'a presque pas changé (4 465 000 en 1888-1891, 4 508 000 en 1896-1900).

Quelles conclusions y a-t-il lieu de tirer de ces données ? Les voici :

Le progrès de la misère et de l'expropriation de la paysannerie ne fait pas de doute.

Pour ce qui est du *rapport* entre le groupe supérieur et le groupe inférieur de la paysannerie, il n'a presque pas varié. Si, par les moyens ci-dessus exposés, nous formons des groupes inférieurs de 50% des feux et des groupes supérieurs de 20%, nous arrivons à ceci : en 1888-1891, les 50% de feux pauvres avaient 13,7% des chevaux, et les 20% de feux riches en avaient 52,6%. En 1896-1900, les 50% de feux

pauvres ont encore 13,7% de la totalité des chevaux paysans, et les 20% de feux riches, 53,2% des chevaux. Donc, le rapport entre les groupes n'a presque pas varié.

Enfin, toute la paysannerie dans son ensemble est devenue plus pauvre en chevaux. Le nombre des paysans à plusieurs chevaux a diminué de façon absolue et relative. D'un côté, c'est là apparemment un signe de déclin pour toute l'économie paysanne de la Russie d'Europe. D'un autre côté, il ne faut pas oublier que le nombre des chevaux dans l'économie rurale russe dépasse de beaucoup la proportion normale par rapport à la surface cultivée. Il ne pouvait en être autrement dans un pays de petits paysans. La diminution du nombre des chevaux est donc, jusqu'à un certain point, un « rétablissement de la proportion normale entre les bêtes de travail et les labours » *chez la bourgeoisie paysanne* (cf. plus haut, chap. II, paragraphe I, les réflexions de M. V. V. à ce propos).

Il ne sera pas déplacé de dire ici quelques mots de l'opinion émise sur ce point dans les œuvres récentes de M. Vikhliaïev (*Esquisses de la vie rurale russe*. St-Pétersbourg, édition de la revue *Khoziaïne*) et de M. Tchernenkov (*Contribution à la caractéristique de l'économie paysanne*. Fasc. 1, Moscou 1905). Ils se sont à tel point laissé impressionner par le tableau bigarré de la répartition des chevaux dans la paysannerie qu'ils ont fait de l'analyse économique un simple exercice statistique. Au lieu d'étudier les types d'économie paysanne (journalier, paysan moyen, entrepreneur), ils analysent en amateurs d'interminables colonnes de chiffres, comme s'ils voulaient étonner le monde entier par leur zèle arithmétique.

C'est uniquement grâce à ce jeu de chiffres que M. Tchernenkov a pu m'opposer cette objection prétendant que j'interprète « de parti pris » la « différenciation » comme un fait nouveau (non ancien) et, on ne sait trop pourquoi, absolument capitaliste. Libre à M. Tchernenkov de penser

que je tire des conclusions de la statistique, en oubliant le côté économique ! que je cherche à prouver quoi que ce soit en me basant uniquement sur une variation dans le nombre et la répartition des chevaux ! Pour juger sensément de la décomposition de la paysannerie, il faut prendre tout l'ensemble : affermage, achat de terres, machines, gagne-pain, progrès de l'agriculture marchande, travail salarié. Ou peut-être M. Tchernenkov ne verrait-il, là encore, aucun phénomène « nouveau », ni « capitaliste » ?

XII. LA STATISTIQUE DES ZEMSTVOS SUR LES BUDGETS PAYSANS

Pour en finir avec le problème de la décomposition de la paysannerie, considérons-le d'un autre point de vue encore, d'après les données les plus concrètes sur les budgets paysans. Nous verrons alors nettement l'abîme profond qui sépare les types de paysans dont il est question.

L'appendice au *Recueil de renseignements estimatifs sur la possession foncière des paysans dans les districts de Zemliansk, Zadonsk, Korotoïak et Nijnédévitsk* (Voronèje 1889), fournit des « statistiques sur la composition des exploitations typiques et leurs budgets », remarquablement complètes*. Sur les 67 budgets nous n'en laissons de côté qu'un seul, très incomplet (budget n° 14, district de Korotoïak) et nous divisons les autres en 6 groupes d'après les bêtes de travail : *a*) sans chevaux ; *b*) avec 1 cheval ; *c*) avec 2

* Le grand défaut de ces données est 1° l'absence de groupements d'après les différents indices ; 2° l'absence de texte donnant sur les exploitations choisies les renseignements qui n'ont pu trouver place dans les tables (comme on en trouve, par exemple, pour les chiffres budgétaires du district d'Ostrogojsk) et 3° l'analyse très insuffisante des données sur toutes les occupations non agricoles et « gagne-pain » de toute nature (l'ensemble des « métiers auxiliaires » n'occupe *que 4 colonnes,* cependant que la seule description du vêtement et de la chaussure en occupe 152 !).

chevaux ; *d*) avec 3 chevaux ; *e*) avec 4 chevaux et *f*) avec 5 chevaux et plus (dans la suite nous ne nous servirons pour désigner les groupes que des lettres *a-f*). A vrai dire, ce mode de groupement ne convient pas tout à fait pour cette contrée (vu le rôle énorme des « métiers auxiliaires » dans l'économie des groupes inférieurs et supérieurs) ; mais si nous l'adoptons, c'est pour pouvoir comparer les données des budgets avec les chiffres déjà analysés des recensements par feux. Cette comparaison n'est possible qu'en divisant la « paysannerie » en groupes, car les « moyennes » générales et globales sont tout à fait fictives, comme nous l'avons déjà vu et le verrons plus loin*. Notons à propos ce fait intéressant que les données budgétaires « moyennes » caractérisent presque toujours une exploitation supérieure au type moyen, c'est-à-dire qu'elles montrent la réalité meilleure qu'elle n'est**. Cela tient sans doute à ce que la notion même de « budget » suppose une exploitation tant soit peu équilibrée, chose difficile à trouver

---

* C'est uniquement avec ces « moyennes » qu'opère, par exemple, M. Chtcherbina, dans les publications du zemstvo de Voronèje comme dans son propre article sur les budgets paysans dans le livre : *L'influence des récoltes et des prix du blé*, etc.

** C'est, par exemple, le cas pour les données budgétaires de la province de Moscou (t. VI et VII du *Recueil*), de la province de Vladimir (*Les métiers auxiliaires dans la province de Vladimir*), du district d'Ostrogojsk, province de Voronèje (*Recueil*, t. II, fasc. 2) et surtout pour les budgets publiés dans les *Travaux de la commission d'enquête sur l'industrie artisanale*[29] (dans les provinces de Viatka, Kherson, Nijni-Novgorod, Perm et autres). Les budgets de MM. Karpov et Manokhine reproduits dans ces *Travaux*, de même que ceux de M. P. Sémionov (dans le *Recueil de matériaux pour l'étude de la commune rurale*. St-Pétersbourg 1880) et de M. Ossadtchi (*Le canton de Chtcherbakov, district d'Elisavetgrad, province de Kherson*), se distinguent avantageusement des autres en ce qu'ils caractérisent les différents groupes de paysans.

parmi les paysans pauvres. A titre d'illustration, rapprochons la répartition des feux d'après les bêtes de travail, telle que la donnent les budgets ainsi que les autres matériaux :

Groupes d'exploitations	Total	en °/₀ °/₀		Budgets (en °/₀°/₀) Dans 4 districts de la prov. de Voronèje	Dans 9 districts de la prov. de Voronèje	Dans 112 districts de 21 provinces	Dans 49 provinces de la Russie d'Europe
Sans bêtes de travail	12	18,18		17,9	21,7	24,7	27,3
Avec 1 bête » »	18	27,27		34,7	31,9	28,6	28,6
» 2 bêtes » »	17	25,76		28,6	23,8	26,0	22,1
» 3 » » »	9	13,64	28,79	18,8	22,6	20,7	22,0
» 4 » » »	5	7,575					
» 5 » » » et plus	5	7,575					
Total	66	100		100	100	100	100

Il s'ensuit clairement que les données budgétaires ne peuvent être utilisées qu'en tirant la moyenne pour chaque groupe pris à part de la paysannerie. C'est ainsi que nous les avons traitées. Nous les disposons sous 3 rubriques : (A) résultat d'ensemble des budgets ; (B) caractéristique de l'économie agricole et (C) caractéristique du niveau de vie.

(A) Données d'ensemble sur le montant des dépenses et des recettes :

En roubles par feu:

	Individus des deux sexes par famille	Budget brut: recettes	Budget brut: dépenses	Revenu net	Budget en espèces: recettes	Budget en espèces: dépenses	Balance	Dettes en roubles	Arriérés
a)	4,08	118,10	109,08	9,02	64,57	62,29	+2,28	5,83	16,58
b)	4,94	178,12	174,26	3,86	73,75	80,99	—7,24	11,16	8,97
c)	8,23	429,72	379,17	50,55	196,72	165,22	+31,50	13,73	5,93
d)	13,00	753,19	632,36	120,83	318,85	262,23	+56,62	13,67	2,22
e)	14,20	978,66	937,30	41,36	398,48	439,86	—41,38	42,00	—
f)	16,00	1 766,79	1 593,77	173,02	1 047,26	959,20	+88,06	210,00	6
	8,27	491,44	443,00	48,44	235,53	217,70	+17,83	28,60	7,74

La différence entre le montant des budgets selon les groupes est donc énorme ; même en laissant de côté les groupes extrêmes, le groupe *e* a un budget quintuplé par rapport à *b*, alors que les familles de *e* sont au-dessous du triple de celles de *b*.

Voyons la répartition des dépenses * :

Dépenses moyennes par exploitation

	Nourriture		Autres frais de consommation personnelle		Frais d'exploitation		Impôts et redevances		Total	
	Roubles	°/₀°/₀	Roubles	°/₀°/₀	Roubles	°/₀°/₀	Roubles	°/₀°/₀	Roubles	°/₀°/₀
a)	60,98	55,89	17,51	16,05	15,12	13,87	15,47	14,19	109,08	100
b)	80,98	46,47	17,19	9,87	58,32	33,46	17,77	10,20	174,26	100
c)	181,11	47,77	44,62	11,77	121,42	32,02	32,02	8,44	379,17	100
d)	283,65	44,86	76.77	12,14	222,39	35,17	49,55	7,83	632,36	100
e)	373,81	39,88	147,83	15,77	347,76	37,12	67,90	7,23	937,30	100
f)	447,83	28,10	82,76	5,19	976,84	61,29	86,34	5,42	1 593,77	100
	180,75	40,80	47,30	10,68	180,60	40,77	34,35	7,75	443,00	100

Il suffit de considérer la part des frais d'exploitation dans le montant des dépenses de chaque groupe, pour voir que nous avons devant nous prolétaires et *exploitants* : dans le groupe *a*, les frais d'exploitation ne représentent que 14% de la dépense totale ; dans le groupe *f*, 61 %. Quant aux différences dans le chiffre absolu des frais d'exploitation,

* Le *Recueil* distingue entre les « frais personnels et économiques, la nourriture exceptée », et les frais d'entretien du bétail, et place ensemble, dans la première rubrique, par exemple, le fermage et les frais d'éclairage. Il est évident que cela est faux. Nous avons séparé la consommation *personnelle* de la consommation *économique* (« productive ») ; dans cette dernière nous rangeons les frais nécessités par le goudron, les cordes, le ferrage des chevaux, la réparation des bâtiments, le matériel, le harnachement, les salaires et le paiement des travaux à la pièce, le berger, le fermage et l'entretien du bétail et de la volaille.

inutile d'en parler. Non seulement chez le paysan sans cheval, mais aussi chez le paysan à cheval unique, ces frais sont minimes, et l'« exploitant » à cheval unique se rapproche bien plus du type courant (dans les pays capitalistes) du salarié agricole ou du journalier doté d'un lot de terre. Notons aussi la différence très sensible dans la *part* des frais de nourriture (dans le groupe *a*, elle est presque le double du groupe *f*) : on sait que ce pourcentage élevé témoigne d'un niveau de vie très bas et distingue de la façon la plus tranchée le budget de *l'exploitant* de celui de *l'ouvrier*.

Prenons maintenant le détail des recettes* :

	Revenu moyen par feu				Détail du revenu des «métiers auxiliaires»			
	de l'agriculture[30]	des «métiers auxiliaires»	soldes des années précédentes	Total	«des métiers personnels»	«du roulage»	«des entreprises et établissements industriels»	«divers»
a)	57,11	59,04	1,95	118,10	36,75	—	—	22,29
b)	127,69	49,22	1,21	178,12	35,08	6	2,08	6,06
c)	287,40	108,21	34,11	429,72	64,59	17,65	14,41	11,56
d)	496,52	146,67	110	753,19	48,77	22,22	48,88	26,80
e)	698,06	247,60	33	978,66	112	100	35	0,60
f)	698,39	975,20	93,20	1 766,79	146	34	754,40	40,80
	292,74	164,67	34,03	491,44	59,09	19,36	70,75	15,47

* Les « soldes des années précédentes » consistent en blé (en nature) et en argent ; nous donnons ici la somme totale, puisque nous avons affaire aux dépenses et recettes brutes, en nature et en argent. — Les quatre rubriques des « métiers auxiliaires » sont la copie des en-tête du *Recueil*, qui ne fournit *plus rien* sur les « métiers auxiliaires ». Notons que dans le groupe *e*, il faut sans doute ranger parmi les entreprises industrielles le roulage, qui rapporte à deux propriétaires de ce groupe — dont un entretient un ouvrier — 250 roubles de revenu à chacun.

Ainsi, les recettes provenant des « métiers auxiliaires » sont supérieures au revenu brut de l'agriculture dans les deux groupes extrêmes : chez le prolétaire sans cheval et chez l'entrepreneur rural. Les « métiers personnels » exercés par les groupes inférieurs consistent surtout, bien entendu, dans un travail salarié, et parmi les « divers » le principal article est *le revenu que rapporte la location de la terre*. Parmi les « agriculteurs propriétaires » il s'en trouve même pour qui le revenu tiré de la location de la terre n'est guère inférieur, mais parfois même supérieur au revenu brut de l'agriculture : ainsi, un paysan sans cheval tire de l'agriculture 61,9 roubles de revenu brut et 40 roubles de la location de la terre ; un autre respectivement 31,9 roubles et 40 roubles. Et il ne faut pas oublier que le revenu tiré de la location de la terre ou du travail salarié sert en totalité à satisfaire les besoins personnels du « paysan », et que du revenu brut de l'agriculture il faut défalquer les frais nécessités par l'exploitation agricole. Cette défalcation faite, on obtiendra pour le paysan sans cheval 41,99 roubles de revenu net fourni par l'agriculture et 59,04 roubles provenant des « métiers auxiliaires » ; pour le paysan à cheval unique, 69,37 et 49,22 roubles. Le simple rapprochement de ces chiffres montre que nous sommes en présence de types d'ouvriers agricoles dotés d'un lot de terre qui couvre une partie de leurs frais d'entretien (et qui de ce fait abaisse les salaires). Confondre ces types avec les *exploitants* (agriculteurs et industriels), c'est ignorer d'une manière flagrante toutes les exigences de la recherche scientifique.

A l'autre pôle du village nous trouvons des *exploitants* qui joignent à leurs exploitations agricoles indépendantes des opérations industrielles et commerciales dont ils tirent un revenu important (étant donné le niveau de vie), s'élevant à plusieurs centaines de roubles. Le vague absolu de la rubrique « métiers personnels » nous dissimule à cet égard

la différence entre groupes inférieurs et supérieurs, mais déjà le taux même des revenus qui en proviennent nous montre combien cette différence est marquée (rappelons que dans la catégorie des « métiers personnels » de la statistique de Voronèje peuvent figurer la mendicité, le travail agricole salarié, les emplois de commis, de gérant, et ainsi de suite).

L'importance du revenu net met encore en relief les paysans sans chevaux et à cheval unique, dont le bilan-argent donne des « soldes » misérables (1 à 2 roubles) ou même un déficit. Les ressources de ces paysans ne sont pas supérieures, sinon inférieures, à celles des ouvriers salariés. C'est seulement avec les paysans à deux chevaux que nous constatons un certain revenu net et plusieurs dizaines de roubles de reste (sans quoi il ne saurait être question d'exploitation tant soit peu régulière). La paysannerie aisée a des revenus nets (120 à 170 roubles) qui l'élèvent nettement au-dessus du niveau commun de la classe ouvrière russe*.

On conçoit que la mise ensemble des ouvriers et des patrons et l'établissement d'un budget « moyen » fournissent l'image d'une « modeste aisance » et d'un « modeste » revenu net : recettes, 491 roubles ; dépenses, 443 roubles ; surplus, 48 roubles, dont 18 en espèces. Mais une pareille

* Le groupe *e* avec un déficit énorme (41 roubles) qui est cependant couvert par des emprunts, offre une exception apparente. L'explication est que trois familles (sur cinq de cette catégorie) ont célébré des mariages qui ont coûté 200 roubles. (Déficit total des cinq feux : 206 roubles 90 k.). Les frais de consommation personnelle de ce groupe, en plus de la nourriture, se sont donc élevés à un chiffre excessif : 10 roubles 41 par individu des deux sexes, alors que dans aucun autre groupe, même celui des paysans riches (f), ces frais n'atteignent pas même 6 roubles. Ce déficit est donc par sa nature absolument contraire à celui des gens pauvres. C'est un déficit provenant, non pas de l'impossibilité de satisfaire le minimum de besoins, mais d'un accroissement des besoins hors de proportion avec le revenu de l'année.

moyenne est absolument fictive. Elle ne fait que dissimuler la misère totale de la masse de la paysannerie appartenant aux groupes inférieurs (*a* et *b*, soit 30 budgets sur 66) et qui, avec un revenu minime (120 à 180 roubles de revenu *brut* par famille), n'est pas à même de joindre les deux bouts et ne peut guère subsister qu'en se louant comme salariés agricoles ou comme journaliers.

L'estimation exacte des recettes et des dépenses en argent et en nature nous permet d'établir le rapport qui existe entre la décomposition de la paysannerie et le *marché,* pour lequel la recette et la dépense en argent importent seules. La part-argent dans l'ensemble du budget est, dans les divers groupes, la suivante :

La part-argent

	des dépenses dans les dépenses brutes	des recettes dans les recettes brutes
a)	57,10	54,6
b)	46,47	41,4
c)	43,57	45,7
d)	41,47	42,3
e)	46,93	40,8
f)	60,18	59,2
	49,14	47,9

Nous voyons donc que le pourcentage des recettes et des dépenses en argent (surtout de ces dernières) va en augmentant *des groupes moyens aux groupes extrêmes.* Les exploitations dont le caractère commercial est le plus accusé sont celles des paysans sans chevaux et à plusieurs chevaux ; c'est que ces deux catégories vivent surtout de la vente de marchandises ; seulement, pour l'une la marchandise est la force de travail ; pour l'autre, un produit fait (comme on le verra) à l'aide d'une part importante de travail salarié et destiné à la vente, c'est-à-dire un produit

affectant la forme de capital. Autrement dit, ces budgets nous montrent, eux aussi, que *la décomposition de la paysannerie crée un marché intérieur pour le capitalisme,* en transformant d'un côté le paysan en salarié agricole et, de l'autre, en petit producteur de marchandises, en petit bourgeois.

Ces données permettent de tirer une autre conclusion non moins importante, c'est que *dans tous les groupes de la paysannerie l'exploitation a pris, dans une mesure appréciable, un caractère commercial*; elle est tombée sous la dépendance du marché : *nulle part* on ne voit descendre au-dessous de 40% le facteur-argent des recettes ou des dépenses. Chiffre qui doit être reconnu élevé, car il s'agit du revenu brut des petits cultivateurs, où tout est compris, même l'entretien du bétail, c'est-à-dire la paille, les bales, etc*. Il est évident que même la paysannerie de la zone centrale des Terres Noires (où l'argent est en général moins répandu que dans la zone industrielle ou dans la région des steppes) ne peut absolument exister sans achats et ventes et se trouve déjà sous la dépendance complète du marché, du *pouvoir de l'argent.* Inutile d'insister sur l'énorme importance de ce fait et sur la grave erreur où tombent nos populistes quand ils veulent le passer sous silence**, entraînés qu'ils sont par leur sympathie pour l'économie naturelle tombée à jamais dans le domaine du passé. Dans la société actuelle on ne peut vivre sans vendre, et tout ce qui retarde le progrès de l'économie marchande ne fait qu'empirer la situation des producteurs. « Les inconvénients du

---

* Les frais d'entretien du bétail se font presque exclusivement en nature : sur 6 316,21 roubles dépensés à cet effet par toutes les 66 exploitations, la dépense en argent ne représente que la somme de 1 535,2 roubles, *dont 1 102,5* pour un *propriétaire* entrepreneur entretenant 20 chevaux, évidemment, dans un dessein lucratif.

** Cette erreur se retrouve souvent dans les discussions (en 1897) sur l'importance des bas prix des céréales[31].

mode de production capitaliste, dit Marx en parlant du paysan, ...s'ajoutent donc ici aux inconvénients que fait naître le développement incomplet de ce mode de production. Le paysan devient marchand et industriel en l'absence des conditions dans lesquelles il pourrait fabriquer son produit sous forme de marchandise. » (*Das Kapital,* III, 2, 346. Trad. russe, p. 671.)

Notons que les données budgétaires réfutent entièrement la conception encore assez répandue qui prête aux impôts un rôle important quant au développement de l'économie marchande. Il est hors de doute que les impôts et redevances en argent furent jadis un important facteur du progrès des échanges, mais aujourd'hui l'économie marchande s'est déjà parfaitement affermie, et le rôle *indiqué* des impôts passe tout à fait au second plan. En comparant le montant des impôts et redevances à la totalité des dépenses en argent des paysans, nous trouvons le rapport : 15,8% (suivant les groupes : *a* — 24,8% ; *b* — 21,9% ; *c* — 19,3% ; *d* — 18,8% ; *e* — 15,4% et *f* — 9,0%). La dépense maximum en impôts est donc trois fois moindre que l'ensemble des autres dépenses en argent, auxquelles le paysan est astreint dans l'état actuel de l'économie sociale. Si donc, au lieu de parler du rôle des impôts dans le développement des échanges, nous examinons la part qu'ils représentent par rapport aux revenus, nous verrons que cette part est excessivement élevée. A quel point les traditions d'avant l'abolition du servage pèsent sur le paysan de nos jours, c'est ce qui ressort avec le plus de relief de l'existence des impôts qui absorbent la septième partie des dépenses *brutes* du petit cultivateur, ou même du salarié agricole doté d'un lot de terre. En outre, la répartition des impôts au sein de la commune apparaît d'une étonnante inégalité : plus le paysan est riche, moins est grande la part des impôts dans ses dépenses. Le paysan sans chevaux paie, relativement à son revenu, près de trois fois plus que le paysan à plusieurs

chevaux (v. plus haut la table de la répartition des dépenses). Nous parlons de la répartition des impôts au sein de la commune, parce que si nous faisions le compte des impôts et redevances par déciatine de lot, nous obtiendrions une quasi-égalité. Après tout ce qui vient d'être dit, cette inégalité ne doit pas nous surprendre ; elle est inévitable dans notre commune, tant que cette dernière conserve son caractère obligatoire, fiscal. Comme on sait, les paysans répartissent toutes les charges d'après la terre : la part d'impôts et la part de terre se confondent pour eux dans la seule notion d'« âme »*. Or la décomposition de la paysannerie entraîne, comme on l'a vu, l'amoindrissement du rôle de la terre concédée aux deux pôles de la campagne de nos jours. Il est naturel dès lors que la répartition des impôts d'après le lot (intimement liée au caractère obligatoire de la commune) entraîne l'imposition des paysans pauvres au profit des riches. La commune (c'est-à-dire la caution solidaire et l'impossibilité de renoncer à la terre), devient de plus en plus *préjudiciable* aux paysans pauvres**.

(B) En abordant la caractéristique de l'agriculture paysanne, nous rapporterons d'abord les données d'ensemble sur les exploitations :

---

* Voir V. Orlov. *L'économie paysanne. Recueil de rens. stat. sur la province de Moscou,* t. IV, fasc. 1. — Trirogov. *La commune et les impôts.* — Keussler. *Zur Geschichte und Kritik des bäuerlichen Gemeindebesitzes in Russland* (Contribution à l'histoire et à la critique de la propriété communale paysanne en Russie. *N.R.*) — V. V. *La commune paysanne* (*Bilan de la statistique des zemstvos,* t. I.)

** Il va de soi que la destruction de la commune[32] entreprise par Stolypine (novembre 1906) causera aux paysans pauvres un préjudice encore plus grand. C'est la devise « Enrichissez-vous »*** transplantée en Russie : Cent-Noirs — paysans riches ! pillez en plein, mais soutenez l'absolutisme en déclin ! *(Note de la 2e édition.)*

*** En français dans le texte. *(N.R.)*

Groupes	Nombre d'exploitants	Hommes et femmes par famille	Nombre de travailleurs par famille			Feux employant des ouvriers	Nombre d'exploitants		Lot concédé	Surface ensemencée par feu, en déciatines			Déciatines ensemencées par individu des deux sexes	Terre louée par rapport à la terre possédée en propre, en %
			Membres de la famille	Embauchés	Total		Donnant de la terre en location	Prenant de la terre à bail	Déciatines de terre par feu	sur sa propre terre	sur la terre louée	Total		
a)	12	4,08	1	—	1	—	5	—	5,9	1,48	—	1,48	0,36	—
b)	18	4,94	1	0,17	1,17	3	3	5	7,4	2,84	0,58	3,42	0,69	20,5
c)	17	8,23	2,17	0,12	2,29	2	—	9	12,7	5,62	1,31	6,93	0,84	23,4
d)	9	13,00	2,66	0,22	2,88	2	—	6	18,5	8,73	2,65	11,38	0,87	30,4
e)	5	14,20	3,2	0,2	3,4	1	—	5	22,9	11,18	6,92	18,10	1,27	61,9
f)	5	16,00	3,2	1,2	4,4	2	—	5	23	10,50	10,58	21,08	1,32	100,7
Total	66	8,27	1,86	0,21	2,07	10	8	30	12,4	5,32	2,18	7,5	0,91	41,0

Ce tableau montre que pour l'affermage et la location de la terre, pour la grandeur de la famille et de la surface ensemencée, pour l'emploi des salariés agricoles, etc., les rapports entre groupes se trouvent être absolument analogues d'après les budgets comme d'après les données globales analysées plus haut. Bien plus : les chiffres absolus sur les exploitations de chaque groupe sont très voisins de ceux qui embrassent des districts entiers. Voici le tableau comparatif des chiffres budgétaires et des données précédemment examinées :

*On compte par feu**

	Chez les paysans sans chevaux				Chez les paysans à cheval unique			
	Hommes et femmes	Terre prise à bail en déciatines	Surface cultivée, en déciatines	Têtes de bétail au total	Hommes et femmes	Terre prise à bail en déciatines	Surface ensemencée, en déciatines	Têtes de bétail au total
Budgets	4,1	—	1,5	0,8	4,9	0,6	3,4	2,6
4 districts, province de Voronèje	4,4	0,1	1,4	0,6	5,9	0,7	3,4	2,7
Distr. de Novoouzensk, prov. de Samara	3,9	0,3	2,1	0,5	4,7	1,4	5,0	1,9
4 distr. prov. de Saratov	3,9	0,4	1,2	0,5	5,1	1,6	4,5	2,3
Distr. de Kamychine, pr. de Saratov	4,2	0,3	1,1	0,6	5,1	1,6	5,0	2,3
3 distr. prov. de N.-Novgorod	4,1	0,2	1,8	0,7	5,2	1,1	4,4	2,4
2 distr. prov. d'Orel	4,4	0,1	?	0,5	5,7	1,0	?	2,3

Ainsi la situation du paysan sans chevaux et à cheval unique est presque la même dans toutes les contrées indiquées, de sorte que l'on peut considérer les données budgétaires comme suffisamment typiques.

Citons les données sur l'avoir et le matériel de l'exploitation paysanne dans les différents groupes.

* La surface ensemencée est donnée non pour les 4 districts de la province de Voronèje, mais seulement pour le district de Zadonsk.

Groupes	Valeurs en roubles (par exploitation)						Valeurs en roubles			Nombre de bâtiments par exploitation	Bétail par exploitation (en unités de gros bétail)	Valeur d'un cheval de trait	Nombre d'exploitants sans instruments agricoles	Nombre d'exploitants ayant des instruments perfection.	Valeur de ces instruments
	Bâtiments	Matériel	Bétail et volaille	Ustensiles	Vêtements	Total	Total par individu des deux sexes	Matériel et bétail	*Ibid.* par déciatine ensemencée						
)	67,25	9,73	16,87	14,61	39,73	148,19	36,29	26,60	18,04	3,8	0,8	—	8	—	—
)	133,28	29,03	62,04	19,57	61,78	305,70	61,83	91,07	26,56	5,9	2,6	27	—	—	—
)	235,76	76,35	145,89	51,95	195,43	705,38	85,65	222,24	32,04	7,6	4,9	37	—	—	—
)	512,33	85,10	368,94	54,71	288,73	1309,81	100,75	454,04	39,86	10,2	9,1	61	—	1	50
)	495,80	174,16	442,06	81,71	445,66	1639,39	115,45	616,22	34,04	11,4	12,8	52	—	1	50
)	356,2	273,9	934,06	82,04	489,38	2435,6	152,2	1208,05	57,30	13,0	19,3	69	—	3	170,3
o-	266,44	74,90	212,13	41,24	184,62	779,33	94,20	287,03	38,20	7,5	5,8	52	8	5	270,3

Ce tableau illustre bien la différence entre les groupes au point de vue de la richesse en matériel et en bétail, déjà signalée ci-dessus d'après les recensements généraux. Nous voyons là une situation économique absolument différente d'un groupe à l'autre, au point que même les chevaux du paysan non possédant ne sont pas du tout les mêmes que ceux du paysan aisé.* La bête du paysan à cheval unique est une véritable « fraction ambulante » : elle n'est pas, il

* Il existe dans la littérature agricole allemande des monographies de Drechsler, contenant des chiffres sur le *poids* des animaux chez les propriétaires des différents groupes, établis d'après l'étendue de leur terre[33]. Ces données font ressortir avec encore plus de relief que les chiffres ci-dessus de la statistique russe des zemstvos la qualité *infiniment inférieure* du bétail des petits paysans en comparaison de celui des gros paysans et surtout des propriétaires fonciers. J'espère d'ici peu étudier ces données pour la presse. *(Note de la 2e édition.)*

est vrai, « un quart de cheval », mais — chiffre énorme — « vingt-sept cinquante deuxièmes » de cheval !*[34]

Prenons maintenant le détail des frais d'exploitation**.

Détail des frais d'exploitation en roubles, par feu

Groupes	Acquisition et réparations: Berger et menus frais	Bâtiments	Matériel et bétail	Total	Location de terre	Ouvriers à terme et à la tâche	Total	Fourrage	Total
a)	0,52	2,63	0,08	2,71	0,25	3,52	7,00	8,12	15,12
b)	2,94	4,59	5,36	9,95	6,25	2,48	21,62	36,70	58,32
c)	5,73	14,38	8,78	23,16	17,41	3,91	50,21	71,21	121,42
d)	12,01	18,22	9,70	27,92	49,32	6,11	95,36	127,03	222,39
e)	19,32	13,60	30,80	44,40	102,60	8,20	174,52	173,24	347,76
f)	51,42	56,00	75,80	131,80	194,35	89,20	466,77	510,07	976,84
Total	9,37	13,19	13,14	26,33	35,45	10,54	81,69	98,91	180,60

Ces chiffres sont très éloquents. Ils mettent en relief le caractère tout à fait misérable de l'« exploitation » non seulement du paysan sans chevaux, mais même de celle du paysan à cheval unique, et toute la fausseté du procédé courant qui consiste à mettre les paysans en question sur le même plan que ceux, peu nombreux, mais bien assis, qui dépensent des centaines de roubles pour leur exploitation ; qui peuvent améliorer leur matériel, embaucher des ouvriers et faire de gros « achats » de terre, en louant pour 50, 100 et 200 roubles par an***. Notons à ce propos que

* Si on voulait appliquer ces normes budgétaires sur la valeur des bâtiments, du matériel et du bétail dans les différents groupes de la paysannerie, aux chiffres récapitulatifs rapportés plus haut sur 49 provinces de la Russie d'Europe, il en résulterait qu'un cinquième des feux paysans dispose de moyens de production sensiblement plus nombreux que tout le reste de la paysannerie.

** Les frais d'entretien du bétail sont faits généralement en nature ; les autres frais d'exploitation, le plus souvent en argent.

*** Combien chère au cœur doit être à ces « paysans bien assis » la « théorie de l'affermage » de M. Karychev, imposant des baux à long terme, l'abaissement des fermages, le paiement des améliorations apportées, etc. C'est justement ce qu'il leur faut.

les dépenses relativement élevées du paysan sans cheval pour les « ouvriers à terme et à la tâche » s'expliquent, selon toute probabilité, par le fait que les statisticiens ont confondu sous cette rubrique deux choses absolument différentes : le louage de l'ouvrier qui doit travailler avec le matériel de l'employeur, c'est-à-dire le louage du salarié agricole ou du journalier — et celui du cultivateur voisin qui est tenu de labourer avec son matériel à lui la terre de l'employeur. Ce sont là deux formes diamétralement opposées de « louages » qui doivent être rigoureusement distinguées, comme l'a fait, par exemple, V. Orlov (cf. le *Recueil de renseignements statistiques sur la province de Moscou,* t. VI, f. 1).

Analysons maintenant les données sur le revenu tiré de l'agriculture. Malheureusement, ces données sont loin d'avoir été suffisamment étudiées dans le *Recueil* (peut-être, en partie, en raison de leur faible nombre). Ainsi la question des rendements n'a pas été étudiée ; pas de renseignements sur la vente de chaque produit en particulier et sur les conditions de cette vente. Nous allons donc nous borner au court tableau que voici :

Revenu tiré de l'agriculture, en roubles

	Total		En argent		
Groupes	Par exploitation	Par individu des deux sexes	Par exploitation	En $^0/_0{}^0/_0$ par rapport au total du revenu agricole	Revenu des métiers auxiliaires par exploitation
a)	57,11	13,98	5,53	9,68	59,04
b)	127,69	25,82	23,69	18,55	49,22
c)	287,40	34,88	54,40	18,93	108,21
d)	496,52	38,19	91,63	18,45	146,67
e)	698,06	49,16	133,88	19,17	247,60
f)	698,39	43,65	42,06	6,02	975,20
	292,74	35,38	47,31	16,16	164,67

Une exception frappante, dans ce tableau, c'est la baisse énorme de la part du revenu en argent tiré de l'agriculture dans le groupe supérieur, malgré la plus grande étendue de sa surface ensemencée. L'exploitation agricole la plus vaste serait donc aussi la plus rapprochée de l'économie naturelle. Il serait extrêmement intéressant d'étudier de plus près cette exception apparente, qui projette de la lumière sur la question très importante des rapports entre l'agriculture et les « métiers auxiliaires » à caractère d'entreprise. Ces derniers, on l'a déjà vu, jouent un rôle considérable dans les budgets des exploitants à plusieurs chevaux. A en juger d'après les données à l'étude, le trait typique de la bourgeoisie paysanne de cette contrée est sa tendance à combiner l'agriculture avec les entreprises industrielles et commerciales*. Il n'est pas difficile de voir d'abord que ces exploitants ne doivent pas être rapprochés des cultivateurs proprement dits et que, en second lieu, l'agriculture dans ces conditions n'a souvent que l'*apparence* d'une économie naturelle. Quand à l'agriculture se joint le traitement technique des produits agricoles (meunerie, huilerie, amidonnerie, distillation, etc.), le revenu en argent de ce genre d'exploitation peut être rapporté non au revenu tiré de l'agriculture, mais à celui provenant de l'entreprise industrielle. En réalité, l'agriculture sera dans ce cas marchande, et non naturelle. Il faut en dire autant d'une exploitation dans laquelle la masse des produits agricoles est consommée en nature pour l'entretien d'ouvriers et de chevaux servant à quelque entreprise industrielle (chevaux de relais, par exemple). C'est ce genre d'exploitation que nous rencontrons parmi celles du groupe supérieur

* Sur 12 cultivateurs sans chevaux, aucun ne tire un revenu d'entreprises ou établissements industriels ; sur 18 à cheval unique, on en compte un ; sur 17 à deux chevaux, deux ; sur 9 à trois chevaux, trois ; sur 5 à quatre chevaux, deux ; sur 5 exploitants à plus de quatre chevaux, quatre.

(budget n° 1, district de Korotoïak. Famille composée de 18 membres, 4 travailleurs familiaux, 5 salariés agricoles, 20 chevaux ; revenu de l'agriculture, 1 294 roubles, presque exclusivement en nature ; revenu des entreprises industrielles, 2 675 roubles. Et c'est cette « économie paysanne naturelle » que l'on joint à celles des paysans sans chevaux ou à cheval unique pour en déduire la « moyenne »). Cet exemple nous montre une fois de plus combien il importe de joindre le groupement d'après l'étendue et le type de l'exploitation agricole au groupement d'après l'étendue et le type des « métiers auxiliaires ».

(C) Analysons maintenant les données concernant le niveau de vie des paysans. Les frais d'alimentation en nature ne figurent pas tous dans le *Recueil*. Nous en extrayons les principaux : végétaux et viande*.

Par individu des deux sexes

	Produits farineux					*Ibid.* en unités de seigle, pouds			
Groupes	Farine de seigle, mesures	Farine d'orge et de millet, pouds	Millet et sarrasin, mesures	Farine de froment et fleur de farine, livres	Pommes de terre, mesures	Seigle et froment	Autres céréales	Total	Viande, pouds
a)	13,12	0,12	1,92	3,49	13,14	13,2	4,2	17,4	0,59
b)	13,21	0,32	2,13	3,39	6,31	13,4	3,0	16,4	0,49
c)	19,58	0,27	2,17	5,41	8,30	19,7	3,5	23,2	1,18
d)	18,85	1,02	2,93	1,32	6,43	18,6	4,2	22,8	1,29
e)	20,84	—	2,65	4,57	10,42	20,9	4,2	25,1	1,79
f)	21,90	—	4,91	6,25	3,90	22,0	4,2	26,2	1,79
	18,27	0,35	2,77	4,05	7,64	18,4	3,8	22,2	1,21

* Nous englobons sous ce terme les colonnes du *Recueil :* viande de bœuf, mouton, porc, lard. Pour exprimer en seigle les autres céréales, nous avons suivi les normes de la *Statistique comparée* de Ianson, adoptées par les statisticiens de Nijni-Novgorod (cf. les *Matériaux* sur le district de Gorbatov). La base de l'équivalence est constituée par la proportion d'albumine assimilable[35].

De ce tableau il ressort que nous avions raison de compter ensemble les paysans sans chevaux et à cheval unique, et de les opposer aux autres. Le trait distinctif de ces groupes de paysans est le manque de nourriture et sa qualité inférieure (pommes de terre). Le paysan à cheval unique se nourrit même plus mal, à certains égards, que le paysan sans cheval. Même sur ce point, la « moyenne » générale est absolument fictive ; elle dissimule la sous-alimentation de la masse des paysans par l'alimentation satisfaisante de la paysannerie aisée, qui consomme près d'une fois et demie plus de produits végétaux et trois fois plus de viande*, que les pauvres.

Pour comparer les autres données sur l'alimentation des paysans, tous les produits doivent être estimés à leur valeur, en roubles.

Par individu, en roubles

Groupes	Gruaux et farines de toutes sortes	Légumes, huile et fruits	Pommes de terre	Total des produits végétaux	Total des produits animaux**	Total des produits achetés***	Totalité des produits	Dont: en argent	Dépenses en argent: Pour les produits végétaux	Dépenses en argent: Pour les produits animaux
a)	6,62	1,55	1,62	9,79	3,71	1,43	14,93	5,72	3,58	0,71
b)	7,10	1,49	0,71	9,30	5,28	1,79	16,37	4,76	2,55	0,42
c)	9,67	1,78	1,07	12,52	7,04	2,43	21,99	4,44	1,42	0,59
d)	10,45	1,34	0,85	12,64	6,85	2,32	21,81	3,27	0,92	0,03
e)	10,75	3,05	1,03	14,83	8,79	2,70	26,32	4,76	2,06	—
f)	12,70	1,93	0,57	15,20	6,37	6,41	27,98	8,63	1,47	0,75
	9,73	1,80	0,94	12,47	6,54	2,83	21,84	5,01	1,78	0,40

* A quel point la consommation de viande chez les paysans est inférieure à celle des citadins, c'est ce que montrent, par exemple, les données fragmentaires que voici. En 1900, les abattoirs de Moscou ont abattu environ 4 millions de pouds de bétail valant 18 986 714 r. 59 k. (*Moskovskié Védomosti,* 1901, n° 55). Ce qui donne environ 4 pouds ou environ 18 roubles par an et par individu des deux sexes. *(Note de la 2e édition.)*

** Bœuf, porc, lard, mouton, beurre, produits laitiers, poules, œufs.

*** Sel, poisson frais et salé, harengs, eau-de-vie, bière, thé et sucre.

Ainsi, les chiffres d'ensemble sur l'alimentation des paysans confirment ce qui a été dit tout à l'heure. Trois groupes se détachent nettement : groupe inférieur (sans chevaux ou à cheval unique) ; groupe moyen (2 et 3 chevaux) et groupe supérieur, qui mange presque deux fois mieux que le groupe inférieur. La « moyenne » générale efface les deux groupes extrêmes. Les frais de nourriture *en argent* atteignent leur maximum absolu et relatif dans les deux groupes extrêmes : chez les prolétaires ruraux et dans la bourgeoisie rurale. Les premiers, *tout en consommant moins* que le paysan moyen, *achètent plus*, ils achètent les produits agricoles les plus indispensables dont ils ont grand besoin. La seconde achète plus parce qu'elle consomme plus, surtout les produits non agricoles. Le rapprochement de ces deux groupes extrêmes nous montre avec évidence comment, dans un pays capitaliste, se crée le marché intérieur des articles de consommation individuelle*.

Autres dépenses relatives à la consommation individuelle :

Par individu des deux sexes, en roubles

Groupes	Biens, vêtements	Combustible (paille)	Vêtements, chaussures	Eclairage	Autres dépenses domestiques	Total pour la consommation individuelle sans la nourriture	Dont en argent	Total des frais de nourriture et autre consommation individuelle	Dont en argent
a)	9,73	0,95	1,46	0,23	1,64	4,28	3,87	19,21	9,59
b)	12,38	0,52	1,33	0,25	1,39	3,49	3,08	19,86	7,84
c)	23,73	0,54	2,47	0,22	2,19	5,42	4,87	27,41	9,31
d)	22,21	0,58	1,71	0,17	3,44	5,90	5,24	27,71	8,51
e)	31,39	1,73	4,64	0,26	3,78	10,41	8,93	36,73	13,69
f)	30,58	1,75	1,75	0,21	1,46	5,17	3,10	33,15	11,73
	22,31	0,91	2,20	0,22	2,38	5,71	4,86	27,55	9,87

* Parmi les dépenses en argent pour l'achat de produits agricoles, le seigle, acheté surtout par les pauvres, tient la première place ; en-

Il n'est pas toujours juste de calculer ces dépenses par individu des deux sexes car, par exemple, le coût du chauffage, de l'éclairage, des ustensiles de ménage, etc., n'est pas proportionnel au nombre des membres de la famille.

Ces chiffres aussi montrent la division de la paysannerie (au point de vue du niveau de vie) en trois groupes distincts. Et une particularité curieuse apparaît : la part-argent de tous les frais de consommation individuelle atteint son maximum dans les groupes *inférieurs* (près de la moitié de la dépense, en argent dans le groupe *a*), tandis que dans les groupes supérieurs elle ne s'élève pas, ne constituant qu'un tiers environ. Comment concilier ce fait avec celui, déjà noté plus haut, que le pourcentage des dépenses en argent monte en général dans les deux groupes extrêmes ? Sans doute que dans les groupes supérieurs la dépense *en argent* va surtout à la *consommation productive* (frais d'exploitation), et dans les groupes inférieurs, à *la consommation individuelle*. Voici les chiffres précis :

	Dépenses en argent par exploitation, en roubles				*Ibid.*, en %				Part-argent des dépenses en %	
Groupes	Consommation individuelle	Frais d'exploitation	Impôts et redevances	Total	Consommation individuelle	Frais d'exploitation	Impôts et redevances	Total	Consommation individuelle	Exploitation
a)	39,16	7,66	15,47	62,29	62,9	12,3	24,8	100	49,8	50,6
b)	38,89	24,32	17,77	80,98	48,0	30,0	22,0	100	39,6	41,7
c)	76,79	56,35	32,02	165,16	46,5	34,1	19,4	100	34,0	46,4
d)	110,60	102,07	49,55	262,22	42,2	39,0	18,8	100	30,7	45,8
e)	190,84	181,12	67,90	439,86	43,4	41,2	15,4	100	38,0	52,0
f)	187,83	687,03	84,34	959,20	19,6	71,6	8,8	100	35,4	70,3
	81,27	102,23	34,20	217,70	37,3	46,9	15,8	100	35,6	56,6

suite viennent les légumes. Les frais d'achat de légumes se montent à 85 kopecks par tête (de 56 kop. dans le groupe *b* à 1 rbl. 31 dans le groupe *e*), dont 47 en argent. Ce fait intéressant nous montre que,

La transformation de la paysannerie en prolétariat rural crée donc un marché principalement pour les objets de consommation, et sa transformation en bourgeoisie rurale — principalement pour les moyens de production. Autrement dit, dans les groupes inférieurs de la « paysannerie », nous voyons la force de travail se convertir en marchandise, et les moyens de production, en capital dans les groupes supérieurs. Cette double transformation donne justement le processus de constitution du marché intérieur, processus établi par la théorie pour les pays capitalistes en général. C'est pourquoi Fr. Engels a écrit au sujet de la famine de 1891 qu'elle marquait *la création d'un marché intérieur pour le capitalisme,*[36] thèse inintelligible pour les populistes qui ne voient dans la ruine de la paysannerie que le déclin de la « production populaire », au lieu d'y voir la transformation de l'économie patriarcale en économie capitaliste.

M. N. —on a fait tout un livre sur le marché intérieur sans s'apercevoir que le processus de création de ce marché est déterminé par la décomposition de la paysannerie. Dans un article intitulé : « Comment expliquer l'accroissement des revenus de notre Etat ? » (*Novoïé Slovo,* 1896, février, n° 5), il envisage cette question en raisonnant comme suit : les tables des revenus d'un ouvrier américain montrent que plus le revenu est bas, et plus la part des frais de nourriture est grande. Par conséquent, si la consommation de nourriture diminue, la consommation des autres produits diminue encore davantage. Or en Russie la consommation de pain et d'eau-de-vie diminue, donc la

---

même dans la population rurale, sans parler de la population urbaine, il se constitue un marché pour les produits d'une des formes de l'agriculture marchande, à savoir la culture maraîchère. La dépense d'huile est faite pour les 2/3 en nature : donc, dans ce domaine dominent encore la production domestique et le métier primitif.

consommation des autres produits diminue de même, d'où il suit que la consommation plus grande de la « couche » aisée (p. 70) de la paysannerie est amplement compensée par la consommation diminuée de la masse. Ce raisonnement comporte trois erreurs : premièrement, en substituant l'ouvrier au paysan, M. N. —on saute par-dessus la question ; il s'agit justement du processus de *formation* des ouvriers et des *exploitants*. Deuxièmement, en substituant l'ouvrier au paysan, M. N. —on ramène toute la consommation à la consommation individuelle et oublie la consommation productive, le marché des moyens de production. Troisièmement, il oublie que le processus de décomposition de la paysannerie est en même temps un processus de substitution de l'économie marchande à l'économie naturelle ; que, par conséquent, le marché peut se créer, non par l'accroissement de la consommation, mais par la transformation de la consommation naturelle (fût-elle plus abondante) en consommation monétaire ou payante (fût-elle moins abondante). Nous venons de voir que pour les objets de consommation individuelle les paysans sans chevaux consomment moins, mais achètent plus que la paysannerie moyenne. Ils deviennent plus pauvres, tout en recevant et dépensant plus d'argent. Ce sont ces deux aspects du processus qui sont nécessaires au capitalisme*.

---

* Ce fait qui, au premier abord, apparaît comme un paradoxe, est en réalité en pleine harmonie avec les contradictions fondamentales du capitalisme qui se rencontrent à chaque instant dans la réalité vivante. Aussi les observateurs attentifs de la vie campagnarde ont-ils pu relever ce fait indépendamment de toute théorie. « Pour que son activité puisse se développer, dit Engelhardt en parlant du koulak, du marchand, etc., il importe que les paysans soient pauvres... que les paysans reçoivent beaucoup d'argent » (*Lettres de la campagne*, p. 493). Sa sympathie pour la « vie agricole bien assise » *(sic) (ibid.)* n'a pas empêché Engelhardt de découvrir parfois les contradictions les plus profondes au sein de la fameuse commune.

Pour conclure, nous mettrons à profit les données budgétaires afin de comparer le niveau de vie des paysans et des ouvriers ruraux. En calculant la consommation personnelle non par tête d'habitant, mais par travailleur adulte (suivant les normes des statisticiens de Nijni-Novgorod, indiquées dans le recueil déjà cité), nous obtenons le tableau que voici :

Un travailleur adulte consomme

	en produits							dépenses en roubles		
Groupes	Farine de seigle, mesures	Farine d'orge et de millet, livres	Millet et sarrasin, mesures	Farine de froment et fleur de farine, livres	Pommes de terre, mesures	Total des produits végétaux en unités de seigle	Viande, pouds	Nourriture	Autre consommation personnelle	Total
a)	17,3	0,1	2,5	4,7	17,4	23,08	0,8	19,7	5,6	25,3
b)	18,5	0,2	2,9	4,7	8,7	22,89	0,7	22,7	4,8	27,5
c)	26,5	0,3	3,0	7,3	12,2	31,26	1,5	29,6	7,3	36,9
d)	26,2	1,4	4,3	2,0	9,0	32,21	1,8	30,7	8,3	39,0
e)	27,4	—	3,4	6,0	13,6	32,88	2,3	32,4	13,9	46,3
f)	30,8	—	6,9	8,5	5,5	36,88	2,5	39,3	7,2	46,5
	24,9	0,5	3,7	5,5	10,4	33,78	1,4	29,1	7,8	36,9

Pour comparer ces chiffres à ceux du niveau de vie des ouvriers ruraux, nous pouvons prendre premièrement les prix moyens du travail. Durant dix ans (1881-1891), le salaire moyen de l'ouvrier agricole à l'année dans la province de Voronèje, était de 57 roubles, et avec son entretien de 99 roubles*, de sorte que son entretien coûtait 42 rou-

* *Renseignements agricoles et statistiques puisés chez les propriétaires.* Edition du Département de l'Agriculture. F. V. St-Pétersbourg 1892, S. Korolenko : *Le travail salarié libre dans les exploitations agricoles, etc.*

bles. La consommation personnelle des ouvriers et journaliers dotés d'un lot de terre (paysans sans chevaux ou à cheval unique) est au-dessous de ce niveau. Tout l'entretien de la famille se monte à 78 roubles seulement chez le « paysan » sans chevaux (pour une famille composée de 4 membres) et à 98 roubles chez le paysan à cheval unique (pour une famille composée de 5 membres), soit *moins que ne coûte l'entretien d'un salarié agricole.* (Nous avons retranché des budgets du paysan sans chevaux et à cheval unique les frais d'exploitation, les impôts et redevances, car dans cette contrée le prix du lot donné en location n'est pas au-dessous du montant des impôts.) Comme il fallait bien s'y attendre, la situation de l'ouvrier attaché à son lot de terre est pire que celle de l'ouvrier libre de cette attache (sans compter que la fixation au lot développe à un haut degré la servitude et la dépendance personnelle). Les dépenses en argent de l'ouvrier agricole sont de beaucoup supérieures à celles du paysan à cheval unique ou sans chevaux pour la consommation individuelle. Donc, la fixation au lot retarde les progrès du marché intérieur.

En second lieu, nous pouvons utiliser les données de la statistique des zemstvos sur la consommation des salariés agricoles. Prenons les chiffres du *Recueil de renseignements statistiques sur la province d'Orel,* district de Karatchev (t. V, fasc. 2, 1892), basés sur 158 cas de louage d'ouvriers*. En traduisant la ration mensuelle en ration annuelle, nous obtenons :

---

* Les conditions de la vie dans les provinces d'Orel et de Voronèje sont à peu près les mêmes et les chiffres fournis, nous le verrons bien, sont ordinaires. Nous n'empruntons pas les données à l'ouvrage déjà cité de S. Korolenko, car l'auteur lui-même reconnaît que MM. les propriétaires terriens qui les ont fournies ont parfois « exagéré »... (V. la confrontation de ces données dans l'article de M. Maress : *L'influence des récoltes, etc.* I, p. 11.)

	Entretien d'un salarié agricole de la prov. d'Orel			Entretien d'un «paysan» de la prov. de Voronèje	
	minimum	maximum	moyenne	à cheval unique	sans chevaux
Farine de seigle, pouds	15,0	24,0	21,6	18,5	17,3
Gruaux, pouds	4,5	9,0	5,25	2,9	2,5
Millet, pouds	1,5	1,5	1,5	+ 4,8 livres de farine de millet	4,9
Pommes de terre, mesures	18,0	48,0	26,9	8,7	17,4
Total, en seigle*	22,9	41,1	31,8	22,8	23,0
Lard, livres	24,0	48,0	33,0	28,0	32,0
Valeur de toute la nourriture par an, en roubles	—	—	40,5	27,5	25,3

Donc, par leur niveau de vie, les paysans à cheval unique et sans chevaux ne sont *pas au-dessus du salarié agricole :* ils se rapprochent plutôt du niveau minimum de ce dernier.

La conclusion générale de cette analyse des données concernant le groupe inférieur de la paysannerie, est donc celle-ci : aussi bien par ses rapports avec les autres groupes, qui l'évincent de l'agriculture, que par l'étendue de son exploitation qui ne subvient que partiellement à l'entretien de la famille, par la source de ses moyens de subsistance (vente de la force de travail), et enfin par son niveau de vie ce groupe doit être rangé *parmi les salariés agricoles et les journaliers possédant un lot de terre***.

---

* En comptant d'après le procédé ci-dessus indiqué.

** De notre rapprochement du niveau de vie chez l'ouvrier et dans le groupe inférieur de la paysannerie, les populistes tireront sans doute cette conclusion que nous « sommes pour » la dépossession foncière des paysans, etc. Pareille déduction serait fausse. De ce que nous ve-

En terminant l'exposé des données de la statistique des zemstvos sur les budgets paysans, nous ne pouvons nous empêcher de nous arrêter sur la façon dont traite ces données M. Chtcherbina, auteur du *Recueil de renseignements estimatoires sur les terres* et d'un article sur les budgets paysans dans le livre connu: *L'influence des récoltes et des prix du blé, etc.* (t. II)[37]. M. Chtcherbina affirme, on ne sait pour quelle raison, dans le *Recueil* qu'il s'appuie sur la théorie « de l'économiste bien connu K. Marx » (p. 111) ; en réalité, il ne fait tout simplement que dénaturer cette théorie, en confondant la différence entre le capital constant et le capital variable avec la différence entre le capital fixe et le capital circulant (*ibid.*) ; il applique sans aucune raison ces termes et ces catégories du capitalisme développé à l'agriculture paysanne *(passim)*, etc. Toute l'analyse des données budgétaires se réduit, chez M. Chtcherbina, à un incroyable et perpétuel abus des « grandeurs moyennes ». Toutes les évaluations portent sur le paysan « moyen ». Le revenu foncier établi pour 4 districts, est divisé par le nombre des exploitations (rappelez-vous que chez le paysan sans cheval ce revenu est d'environ 60 roubles par famille, et chez le riche d'environ 700 roubles. Il détermine « la grandeur du capital constant » (*sic*) « par exploitation » (p. 114), c'est-à-dire la valeur de tout l'avoir ; il détermine la valeur « moyenne » du matériel, la valeur moyenne des entreprises industrielles et commerciales (*sic*) : 15 roubles par exploitation. M. Chtcherbina ignore

---

nons de dire il s'ensuit seulement que nous « sommes pour » l'abolition de toutes les restrictions au droit du paysan de disposer librement de sa terre, d'abandonner son lot, de sortir de la commune. Seul le paysan peut juger de ce qui lui est plus avantageux : être salarié agricole avec ou sans lot de terre. Aussi les entraves de ce genre ne peuvent en aucun cas ni d'aucune façon se justifier. En les défendant, les populistes se font les serviteurs des intérêts de nos agrariens.

volontairement ce détail que ces entreprises sont la propriété privée de la minorité aisée, et il les divise entre tous « égalitairement » ! Il établit le fermage « moyen » (p. 118) qui est, on l'a vu, de 6 roubles chez le paysan à cheval unique et de 100 à 200 roubles chez le riche. Tout cela est additionné, puis divisé par le nombre des exploitations. Il établit même la dépense « moyenne » pour la « réparation des capitaux » (*ibid.*) Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire, Allah le sait. S'il s'agit de compléter et de restaurer le matériel et le bétail, voici les chiffres déjà cités par nous : cette dépense est chez le paysan sans cheval de *8 (huit) kopecks* par exploitation, et chez le riche de *75 roubles*. N'est-il pas évident qu'en additionnant des « exploitations paysannes » de ce genre et en les divisant par le nombre des composants, nous obtiendrons cette « loi des besoins moyens », découverte par M. Chtcherbina déjà dans le recueil sur le district d'Ostrogojsk (t. II, fasc. II, 1887) et si brillamment appliquée dans la suite ? Cela fait, il ne sera pas difficile de déduire de cette « loi » que le « paysan satisfait non pas un minimum de besoins, mais leur niveau moyen » (p. 123 et bien d'autres) ; que l'exploitation paysanne offre « un type de développement » particulier (p. 100), etc., etc. Cette manière simpliste d'« égaliser » le prolétariat rural et la bourgeoisie paysanne, a pour appui le groupement — déjà connu — d'après le lot concédé. Si nous voulions appliquer ce groupement aux données budgétaires, par exemple, nous réunirions en un seul groupe les paysans que voici (dans la catégorie des bien lotis, ayant des lots de 15 à 25 déciatines par famille) : l'un donne en location la moitié de son lot (de 23,5 déciatines), ensemence 1,3 déc., vit principalement de « métiers personnels » (comme cela sonne bien, en vérité !) et touche un revenu de 190 roubles par 10 individus des deux sexes (budget n° 10, district de Korotoïak). L'autre prend à bail 14,7 déc. en plus de son lot, ensemence 23,7 déc., entretient des salariés

agricoles et touche 1 400 roubles de revenu par 10 individus des deux sexes (budget n° 2, district de Zadonsk). N'est-il pas clair que nous aurons là un « type de développement » particulier, en additionnant les exploitations des salariés agricoles et des journaliers avec celles des paysans qui louent des ouvriers, et en divisant la somme par le nombre des composants ? Il suffit d'opérer toujours et exclusivement avec des chiffres « moyens » sur les exploitations paysannes, et toutes les « idées fausses » sur la différenciation de la paysannerie seront à jamais bannies. C'est ce que fait M. Chtcherbina, en appliquant ce procédé *en grand** dans son article du livre *L'influence des récoltes,* etc. Un effort prodigieux y est tenté pour établir les budgets de toute la paysannerie russe, toujours à l'aide de ces mêmes « moyennes » déjà éprouvées. Le futur historien de la littérature économique russe notera avec étonnement le fait que les préjugés du populisme ont fait oublier les exigences les plus élémentaires de la statistique économique, qui obligent de distinguer strictement entre patrons et ouvriers salariés, quelle que soit la forme de possession foncière qui les unisse, si nombreux et variés que soient les types intermédiaires existant entre eux.

XIII. CONCLUSIONS DU CHAPITRE II

Résumons les principales thèses qui résultent des données ci-dessus analysées :

1° Le milieu économique et social dans lequel se trouve placée la paysannerie russe d'aujourd'hui, est l'économie marchande. Même dans la zone agricole centrale (la plus retardataire à cet égard par rapport à la périphérie sud-est ou aux provinces industrielles), le paysan est entièrement subordonné au marché dont il dépend dans sa consomma-

* En français dans le texte. (*N.R.*)

tion individuelle comme dans son exploitation, sans parler même des impôts.

2° La structure des rapports économiques et sociaux dans la paysannerie (agricole et communale) nous révèle l'existence de toutes les contradictions propres à toute économie marchande et à tout capitalisme : la concurrence, la lutte pour l'indépendance économique, l'accaparement de la terre (achetée ou affermée), la concentration de la production entre les mains d'une minorité, le rejet de la majorité dans les rangs du prolétariat et son exploitation par la minorité à l'aide du capital commercial et du louage d'ouvriers agricoles. Il n'existe pas au sein de la paysannerie un seul fait économique qui n'affecterait cette forme antagonique spécifiquement propre au régime capitaliste, c'est-à-dire qui ne traduirait la lutte et l'opposition des intérêts, qui ne marquerait un avantage pour les uns et un inconvénient pour les autres. Tels sont l'affermage, les achats de terre et les « métiers auxiliaires » dans leurs types diamétralement opposés ; tel est encore le progrès technique de l'économie.

A cette conclusion nous attribuons une importance capitale non seulement dans la question du capitalisme en Russie, mais aussi dans celle de la valeur de la doctrine populiste en général. Ce sont précisément ces contradictions qui nous montrent avec une évidence irréfutable que la structure des rapports économiques dans la « commune » rurale ne constitue nullement un système particulier (« la production populaire », etc.), mais un banal régime petit-bourgeois. En dépit des théories qui ont dominé chez nous en ce dernier demi-siècle, la paysannerie russe communale n'est pas l'antagoniste du capitalisme, mais au contraire sa base la plus profonde et la plus solide. La plus profonde, parce que c'est là précisément, loin de toute influence « factice » et malgré les institutions qui entravent les progrès du capitalisme, que nous assistons à la formation constan-

te d'éléments du capitalisme au sein de la « commune » elle-même. La plus solide, parce que c'est sur l'agriculture en général et sur la paysannerie en particulier que pèsent le plus les traditions de l'ancien temps, celles du régime patriarcal ; et c'est donc là que l'action transformatrice du capitalisme (développement des forces productives, changement de tous les rapports sociaux, etc.) se manifeste avec le plus de lenteur et de la façon la plus graduelle*.

3° L'ensemble de toutes les contradictions économiques qui se manifestent au sein de la paysannerie constitue justement ce que nous appelons la différenciation de la paysannerie. Les paysans eux-mêmes caractérisent ce processus par le terme éminemment juste et saillant : la « dépaysannisation »**. Ce processus vise à détruire à fond l'ancienne paysannerie patriarcale et à créer de *nouveaux types* de population rurale.

Avant de passer à la caractéristique de ces types, notons ce qui suit. Ce processus a été signalé dans nos publications il y a bien longtemps et très souvent. Ainsi M. Vassiltchikov, qui s'est inspiré des travaux de la commission Valouïev[39], constatait déjà la formation en Russie d'un « prolétariat rural » et la « dislocation » de la classe paysanne » (*La possession foncière et l'agriculture,* 1re éd., t. I, chap. IX). V. Orlov (*Recueil de renseignements stat. pour la province de Moscou,* t. IV, fasc. I, p. 14) et beaucoup d'autres ont également attiré l'attention sur ce fait. Mais toutes ces indications demeuraient tout à fait fragmentaires. On n'a jamais essayé d'étudier méthodiquement ce phénomène ; aussi, malgré la profusion des matériaux des recensements par feu de la statistique des zemstvos, nous manquons jusqu'ici de renseignements sur ce point. C'est aussi la raison pour laquelle la plupart des auteurs qui ont

---

* Cf. *Das Kapital,* I², S. 527.[38]

** *Revue agricole de la province de Nijni-Novgorod,* 1892.

abordé cette question envisagent la décomposition de la paysannerie comme la simple apparition d'une inégalité de fortune, comme une simple « différenciation », suivant l'expression favorite des populistes en général et de M. Karychev en particulier (v. son livre sur *l'Affermage* et ses articles du *Rousskoïé Bogatsvo*). Il est hors de doute que l'apparition d'une inégalité de fortune est le point de départ de tout le processus, mais cette « différenciation » est loin de l'épuiser. L'ancienne paysannerie ne « se différencie » pas seulement ; elle se détruit à fond, elle cesse d'exister, totalement supplantée par des types tout à fait nouveaux de population rurale, types formant la base d'une société où domine l'économie marchande et la production capitaliste. Ces types sont la bourgeoisie rurale (la petite surtout) et le prolétariat rural, la classe des producteurs de marchandises dans l'agriculture et la classe des salariés agricoles.

Chose éminemment instructive, c'est que l'analyse purement théorique du processus de formation du capitalisme agraire montre la décomposition des petits producteurs comme un facteur important de ce processus. Nous voulons parler d'un des chapitres les plus intéressants du livre III du *Capital*, notamment du chapitre 47 : « La genèse de la rente foncière capitaliste ». Marx prend pour point de départ de cette genèse la *rente-prestations de travail* (Arbeitsrente),* « où le producteur immédiat cultive, durant une partie de la semaine, avec des instruments aratoires (charrue, animaux, etc.) lui appartenant en fait ou en droit, un sol lui appartenant en fait et passe les autres jours à travailler gratuitement sur le domaine du propriétaire foncier et pour ce propriétaire foncier ». (*Das Kapital*, III, 2, 323. Trad.

---

* Dans la traduction russe (pp. 651 et suivantes) ce terme figure sous le nom de « rente-travail ». Nous estimons que notre traduction est plus exacte, car en russe le terme « otrabotki » (prestations de travail, *N.R.*) signifie justement le travail de cultivateur pour le compte du propriétaire terrien[40].

russe, p. 651). La seconde forme de rente est la *rente en produits* (Produktenrente) ou la rente naturelle, quand le producteur immédiat tire le produit total de la terre qu'il exploite lui-même, en donnant au propriétaire tout le surproduit en nature. Là, le producteur devient plus indépendant et la possibilité s'offre à lui d'acquérir par son travail quelque surplus en sus de la quantité de produits satisfaisant à ses besoins indispensables. « Avec cette forme » de rente, « les différences s'accentueront en outre dans la situation économique des divers producteurs immédiats. C'est du moins possible. Et la possibilité existe également que ce producteur immédiat ait acquis les moyens d'exploiter lui-même directement le travail d'autrui » (S. 329. Trad. russe, 657). Ainsi, déjà sous la domination de l'économie naturelle, dès que s'élargit le champ d'action des paysans dépendants, apparaissent les premiers germes de leur décomposition. Mais ces germes ne peuvent se développer qu'avec la forme suivante de rente, la *rente-argent*, laquelle n'est qu'une simple modification de la rente naturelle. Le producteur immédiat apporte au propriétaire foncier non les produits, mais le prix de ces produits*. La base de cette forme de rente reste la même : le producteur immédiat demeure le possesseur traditionnel du sol, mais « cette base est sur le point de disparaître » (p. 330). La rente-argent « suppose un développement déjà plus important du commerce, de l'industrie

* Il faut distinguer strictement entre la rente-argent et la rente foncière capitaliste : cette dernière implique l'existence de capitalistes et d'ouvriers salariés dans l'agriculture, tandis que la première implique l'existence de paysans dépendants. La rente capitaliste est une partie de la plus-value, restant après déduction faite du profit de l'employeur ; la rente-argent, elle, est le prix de tout le surproduit versé par le paysan au propriétaire. Un exemple de la rente-argent en Russie est l'obrok du paysan au propriétaire. Il est hors de doute que les impôts actuels de nos paysans contiennent eux aussi, une certaine part de rente en argent. Parfois le fermage paysan se rapproche de la rente en argent, quand son taux élevé ne laisse au paysan qu'un maigre salaire.

urbaine, de la production générale des marchandises et, par suite, de la circulation monétaire » (331). Le rapport traditionnel, de droit coutumier, entre le paysan dépendant et le propriétaire terrien se transforme ici en rapport purement monétaire, basé sur un contrat. Cela conduit d'un côté à l'expropriation de l'ancienne paysannerie ; de l'autre, au rachat par le paysan de sa terre et de sa liberté. « Ensuite, la transformation de la rente naturelle en rente-argent est forcément accompagnée et même précédée de la formation d'une classe de journaliers qui, dépourvus de tout bien, travaillent contre salaire. Au cours de leur apparition, quand cette classe nouvelle ne figure que sporadiquement, les paysans mieux situés, astreints à la rente (Rentepflichtigen) prennent nécessairement l'habitude d'exploiter pour leur compte des salariés agricoles... Peu à peu la possibilité s'offre ainsi à eux d'amasser une certaine fortune et de se transformer en futurs capitalistes. Parmi les anciens exploitants, possesseurs du sol eux-mêmes, il se crée ainsi une pépinière de fermiers capitalistes, dont le développement dépend de l'évolution générale de la production capitaliste, hors des campagnes cultivées » (*Das Kapital*, II, 2, 332. Trad. russe, pp. 659-660).

4° La décomposition de la paysannerie, en développant aux dépens de la « paysannerie » moyenne ses groupes extrêmes, crée deux types nouveaux de population rurale. L'indice commun à ces deux types est le caractère marchand, monétaire de l'exploitation. Le premier type nouveau est la bourgeoisie rurale ou la paysannerie aisée. Il englobe les cultivateurs indépendants, qui pratiquent l'agriculture marchande sous toutes ses formes variées (les formes principales seront décrites au chapitre IV), puis les propriétaires d'établissements industriels et commerciaux, d'entreprises commerciales, etc. La combinaison de l'agriculture marchande avec les entreprises industrielles et commerciales est la forme spécifiquement propre à *cette* paysannerie, for-

me de « l'union de l'agriculture et des petites industries ». C'est de cette paysannerie aisée que naît la classe des fermiers, car l'affermage des terres pour la vente du blé joue (dans la zone agricole) un rôle énorme dans leur exploitation, souvent plus important que le lot concédé. L'étendue de l'exploitation dépasse ici, dans la plupart des cas, la force de travail de la famille ; aussi la formation d'un contingent d'ouvriers ruraux et plus encore de journaliers, est-elle la condition indispensable de l'existence de la paysannerie aisée*. L'argent disponible que touche cette paysannerie sous forme de revenu net, est employé ou bien pour des opérations commerciales et usuraires — démesurément répandues dans nos campagnes — ou bien, les conditions étant favorables, pour des achats de terre, pour améliorer l'exploitation, etc. En un mot, ce sont de petits agrariens. Numériquement la bourgeoisie paysanne constitue une faible minorité dans l'ensemble de la paysannerie, pas plus qu'un cinquième des feux sans doute (ce qui correspond à peu près aux trois dixièmes de la population) ; bien entendu, cette proportion varie sensiblement selon les contrées. Mais par le rôle qu'elle joue dans l'ensemble de l'économie paysanne, — dans la totalité des moyens de production appartenant à la paysannerie, dans la masse des denrées agricoles qu'elle produit, — la bourgeoisie paysanne prédomine incontestablement. Elle est maîtresse de la campagne actuelle.

5° Un autre type nouveau est le prolétariat rural, la classe des *ouvriers salariés possédant un lot de terre.* Ce type englobe la paysannerie non possédante, y compris celle qui est

* Notons que l'emploi du travail salarié n'est pas un facteur obligatoire de la notion de petite bourgeoisie. Toute production indépendante pour le marché rentre dans cette notion, dès lors qu'existent dans la structure sociale de l'économie les contradictions décrites plus haut (point 2), en particulier quand la masse des producteurs se transforme en ouvriers salariés.

complètement dépourvue de terre ; mais le représentant le plus typique du prolétariat rural russe est le salarié agricole, le journalier, le manœuvre, l'ouvrier du bâtiment ou tout autre ouvrier pourvu d'un lot de terre. Les proportions minimes de l'exploitation occupant un lopin de terre et se trouvant en pleine décadence (c'est ce qu'atteste de toute évidence la location de la terre), l'impossibilité d'exister sans vendre la force de travail (« métiers auxiliaires » de la paysannerie non possédante), le niveau de vie excessivement bas, inférieur même, sans doute, à celui de l'ouvrier sans terre : tels sont les traits distinctifs de ce type*. Il convient de ranger parmi le prolétariat rural au moins la moitié des feux paysans (ce qui correspond à peu près aux 4/10 de la population), c'est-à-dire tous les paysans sans chevaux et la majeure partie des paysans à cheval unique (bien entendu, ce n'est là qu'un calcul global et approximatif, auquel il faut apporter des modifications plus ou moins notables suivant les régions, compte tenu des conditions locales). Les raisons qui font croire qu'une portion aussi appréciable de la paysannerie appartient, dès maintenant, au prolétariat rural, ont été exposées plus haut.** Ajoutons que dans nos

* Pour prouver que nous avons raison de ranger la paysannerie non possédante parmi la classe des ouvriers salariés munis d'un lot, il faut montrer non seulement quelle est la catégorie de paysans qui vend sa force de travail et comment, mais aussi quels sont les employeurs qui achètent la force de travail et comment. C'est ce que nous montrerons dans les chapitres suivants.

** Le prof. Conrad estime que la norme pour un vrai paysan allemand est un couple de bêtes de travail (Gespannbauerngüter), v. *La possession foncière et l'économie rurale* (Moscou 1896, pp. 84-85). Pour la Russie cette norme devrait être plutôt augmentée. Pour définir la notion de « paysan » Conrad prend justement la proportion des individus ou des feux, fournissant un « travail salarié » ou exerçant des « métiers accessoires » en général *(ibid.)*. — Le prof. Stébout, dont l'autorité en matière de faits ne peut être mise en doute, écrivait *en 1882* : « Après la chute du servage, le paysan avec sa petite exploitation rurale, s'il cultive exclusivement les céréales, c'est-à-dire sur-

publications on comprend souvent d'une façon mécanique la théorie d'après laquelle le capitalisme suppose l'ouvrier libre, dépourvu de terre. C'est absolument juste comme tendance fondamentale, mais le capitalisme pénètre dans l'agriculture beaucoup plus lentement qu'ailleurs et sous des formes extrêmement variées. Très souvent la distribution de la terre parmi les ouvriers ruraux se fait dans l'intérêt même des propriétaires ruraux, et c'est pourquoi le type de l'ouvrier rural doté d'un lot est propre à tous les pays capitalistes. Suivant les Etats il affecte des formes différentes : le cottager anglais n'est pas la même chose que le paysan parcellaire de France ou des provinces rhénanes, et ce dernier n'est pas non plus le bobyl ou le knecht de Prusse. Chacun d'eux porte les traces d'un régime agraire particulier, d'une histoire particulière des rapports agraires, ce qui d'ailleurs n'empêche pas l'économiste de les ramener tous à un seul type, celui du prolétaire agricole. La base juridique de son droit à un lopin de terre est sans aucune importance pour cette classification. Que la terre lui appartienne en toute propriété (comme c'est le cas du paysan parcellaire), ou qu'il la reçoive en jouissance d'un landlord ou d'un Rittergutsbesitzer*, ou enfin qu'il la détienne comme membre de la commune paysanne grand-russienne, cela ne change rien à l'affaire**. En classant la paysannerie non possédante

---

tout dans la zone centrale des Terres Noires en Russie, s'est déjà transformé dans la plupart des cas en artisan, salarié agricole ou journalier qui ne s'occupe d'agriculture qu'accessoirement » (*Articles sur l'économie rurale russe, ses insuffisances et les moyens de la perfectionner*. Moscou 1883, p. 11). Il est évident que l'on compte ici parmi les artisans les ouvriers salariés de l'industrie (ouvriers du bâtiment, etc.). Si inexacte que soit cette terminologie, elle est très répandue dans nos publications, même spécialement économiques.

* Seigneur terrien. (*N.R.*)

** Nous empruntons quelques exemples des diverses formes que prend en Europe le travail salarié dans l'agriculture, au *Handwört, der Staatswiss.* (*La possession foncière et l'agriculture*, Moscou 1896).

dans le prolétariat rural, nous ne disons rien de neuf. L'expression a déjà été employée maintes fois par nombre d'écrivains ; seuls les économistes du populisme s'obstinent à parler de la paysannerie en général, comme de quelque chose d'anticapitaliste, se refusant à voir que la masse de la « paysannerie » occupe d'ores et déjà une place parfaitement déterminée dans l'ensemble du système de la production capitaliste, celle d'ouvriers salariés, agricoles et industriels. On se plaît chez nous à exalter, par exemple, notre régime agraire, qui maintient la commune, la paysannerie, etc., pour l'opposer à celui des Pays baltes, avec son organisation capitaliste de l'agriculture. Il ne serait donc pas sans intérêt de voir quelles sont les catégories de la population rurale qu'on range parfois, dans les Pays baltes, parmi les ouvriers agricoles et les journaliers. Les paysans de ces provinces se divisent en grands détenteurs de terre (25 à 50 déciatines d'un seul tenant), en bobyls (3 à 10 déciatines par lopin) et paysans sans terre. Comme le fait remarquer avec raison M. S. Korolenko, le bobyl « se rapproche plutôt du

---

« Le bien paysan, dit J. Conrad, doit être distingué de la *parcelle* du lot du « bobyl » ou du « maraîcher », dont le propriétaire est forcé de chercher une autre occupation ou gagne-pain » (pp. 83-84). « En France, d'après le recensement de 1881, 18 000 000 d'individus, soit un peu moins de la moitié de la population, tiraient leurs moyens de subsistance de l'agriculture : près de 9 millions de propriétaires, 5 millions de fermiers et métayers, 4 millions de journaliers et petits propriétaires ou petits fermiers, vivant surtout d'un travail salarié... On suppose qu'en France 75% au moins des ouvriers ruraux possèdent leur terre à eux » (p. 233, Goltz). En Allemagne, on classe parmi les ouvriers ruraux les catégories suivantes *possédant de la terre* : 1° les koutniks, bobyls, maraîchers [quelque chose dans le genre des détenteurs gratuits de chez nous] ; 2° les journaliers contractuels ; ils ont un lopin de terre, se font embaucher pour une partie de l'année (cf. nos «trekhdnevniki » [41]). « Les journaliers contractuels constituent le gros des ouvriers agricoles dans les régions de l'Allemagne où domine la grande propriété foncière » (p. 236) ; 3° Les ouvriers agricoles exploitant une terre prise à ferme (p. 237).

type du paysan russe des provinces centrales » (*Le travail salarié libre*, p. 495) ; il est perpétuellement obligé de partager son temps entre la recherche de différents gagne-pain et sa propre terre. Mais ce qui nous intéresse surtout, c'est la condition économique des *salariés agricoles*. Les grands propriétaires trouvent eux-mêmes avantageux de *les doter de terre* en faisant le décompte sur le salaire. Voici des exemples de possession foncière des ouvriers agricoles dans les provinces baltiques : 1° 2 déciatines de terre (nous traduisons les *Lofstelle* en déciatines : 1 Lofstelle = 1/3 de déciatine) ; le mari travaille 275 jours, la femme 50 jours par an pour 25 kopecks par jour ; 2° 2 déciatines 2/3 ; « l'ouvrier agricole a un cheval, 3 vaches, 3 brebis et 2 porcs » (pp. 508, 518) ; il travaille une semaine sur deux, sa femme 50 jours par an ; 3° 6 déciatines de terre (district de Bauske, province de Courlande), « l'ouvrier agricole a 1 cheval, 3 vaches, 3 brebis et plusieurs porcs » (p. 518), il travaille 3 jours par semaine et sa femme 35 jours par an; 4° dans le district de Hasenpot, province de Courlande, 8 déciatines de terre, « dans tous les cas les ouvriers ont droit à la mouture gratuite et à l'assistance médicale, y compris les médicaments, et leurs enfants vont à l'école » (p. 519), etc. Nous attirons l'attention du lecteur sur *l'étendue de la possession territoriale et de l'exploitation rurale* de ces ouvriers, c'est-à-dire sur ce qui, d'après les populistes, fait à nos paysans une place à part dans le régime agraire commun à l'Europe et qui correspond à la production capitaliste. Réunissons *tous* les exemples donnés dans l'ouvrage cité : 10 ouvriers agricoles possèdent 31,5 déciatines de terre, donc en moyenne 3,15 déciatines chacun. On comprend ici parmi les ouvriers agricoles des paysans qui ne travaillent pour le propriétaire que pendant *la moindre partie de l'année* (le mari 6 mois ; la femme 35 à 50 jours), et aussi des paysans à cheval unique et qui ont 2 ou même 3 vaches. On peut se demander en quoi consiste alors la fameuse différence en-

tre notre « paysan communal » et cet ouvrier agricole des Pays baltes. Là, on appelle les choses par leur nom, tandis que chez nous on mêle les ouvriers agricoles à cheval unique avec les paysans riches, on tire la « moyenne » et on s'attendrit sur « l'esprit communal », sur le « principe du travail », la « production populaire », « la combinaison de l'agriculture et des petites industries. . . »

6° Le chaînon intermédiaire entre ces deux types de la « paysannerie », postérieurs à l'abolition du servage, est la *paysannerie moyenne.* Là, l'économie marchande est *le moins* développée. Ce n'est guère que dans les bonnes années et dans des conditions particulièrement favorables que le travail agricole indépendant suffit à l'entretien de cette paysannerie, aussi sa situation est-elle très instable. La plupart du temps, le paysan moyen n'arrive pas à joindre les deux bouts sans recourir à des emprunts garantis par des prestations de travail, etc., sans chercher à côté des gains « subsidiaires », consistant aussi en partie dans la vente de sa force de travail, etc. Chaque mauvaise récolte rejette des masses de paysans moyens dans les rangs du prolétariat. Par ses rapports sociaux, ce groupe oscille entre le groupe supérieur — autour duquel il gravite et où n'arrive à pénétrer qu'une faible minorité de favorisés, — et le groupe inférieur où le pousse toute l'évolution sociale. On a vu que la bourgeoisie paysanne refoule non seulement le groupe inférieur, mais aussi le groupe moyen de la paysannerie. Ainsi se produit l'élimination, spécifiquement propre à l'économie capitaliste, des membres moyens et le renforcement des extrêmes, la « dépaysannisation ».

7° *La différenciation de la paysannerie crée un marché intérieur pour le capitalisme.* Dans le groupe inférieur le marché se forme pour les objets de consommation (marché de la consommation individuelle). En comparaison du paysan moyen le prolétaire rural *consomme moins*, et il consomme des produits de qualité inférieure (pommes de terre au lieu de

pain, etc.), *mais achète plus*. La formation et le développement de la bourgeoisie paysanne créent le marché de deux manières : d'abord et surtout pour les moyens de production (marché de la consommation productive), car la paysannerie aisée tend à convertir en capital les moyens de production qu'« elle accumule » aux dépens des propriétaires fonciers « appauvris » et des paysans ruinés. En second lieu, le marché se crée ici également pour la consommation individuelle, grâce à l'accroissement des besoins des paysans plus aisés*.

8° La décomposition de la paysannerie progresse-t-elle et avec quelle vitesse ? Nous n'avons pas là-dessus de données statistiques précises que l'on puisse rapprocher de celles des tableaux combinés (§§ I-VI). Il n'y a là rien d'étonnant, car (comme nous l'avons déjà noté) on n'a pas même essayé d'étudier méthodiquement au moins la statique de la décomposition de la paysannerie et d'indiquer les formes que revêt ce processus**. Néanmoins, tous les chiffres d'ensemble sur l'économie de nos campagnes témoignent d'un progrès rapide et ininterrompu de la différenciation : d'une part, les « paysans » abandonnent la terre ou la donnent en location, le nombre des feux sans chevaux s'accroît, les

---

* Ce fait de la formation du marché intérieur par la différenciation de la paysannerie peut seul expliquer, par exemple, le développement intense du marché intérieur des cotonnades, dont la production a crû si vite après l'abolition du servage, parallèlement à la ruine de la masse des paysans. M. N. —on qui, pour illustrer ses théories du marché intérieur, cite l'exemple de notre industrie textile, a été absolument incapable d'expliquer comment a pu se produire ce phénomène contradictoire.

** La seule exception est l'ouvrage remarquable de I. Gourwich : *The economics of the russian village*, New York 1892. Trad. russe. (*La situation économique de la campagne russe*, M. 1896). Il faut admirer l'art avec lequel M. Gourwich a mis en œuvre les recueils de la statistique des zemstvos, où les tableaux combinés de groupes de paysans, d'après leur consistance économique, font défaut.

« paysans » fuient dans les villes, etc. ; d'autre part, « les tendances progressives de l'économie paysanne » suivent leur cours, les « paysans » achètent de la terre, améliorent leur exploitation, y introduisent des charrues, développent les cultures fourragères, la laiterie, etc. Nous savons à présent *quels* sont les « paysans » qui participent à ces deux aspects diamétralement opposés du processus.

Ensuite, le développement du mouvement de migration imprime une impulsion vigoureuse à la décomposition de la paysannerie, notamment de la paysannerie agricole. On sait que ce sont principalement les paysans des provinces agricoles qui émigrent (l'émigration des provinces industrielles est tout à fait insignifiante), et surtout ceux des provinces centrales à population dense, où les «prestations de travail » sont le plus répandues (qui retardent la décomposition de la paysannerie). Premier point. En second lieu, de ces régions d'exode c'est surtout la paysannerie de *condition moyenne* qui s'en va, et ce sont principalement les groupes extrêmes qui restent. La migration accélère donc la décomposition de la paysannerie dans les régions d'émigration et transporte des éléments de décomposition dans les régions de colonisation (en Sibérie les nouveaux venus travaillent dans la première période de leur vie nouvelle comme salariés agricoles)*. Ce rapport entre la migration et la décomposition de la paysannerie a été amplement démontré par I. Gourwich dans son excellente étude : *L'émigration paysanne vers la Sibérie* (Moscou 1888). Nous recommandons vivement au lecteur cet ouvrage, autour duquel la presse populiste a tant cherché à faire le silence**.

---

* Les entraves qu'on met au mouvement de migration ont donc pour effet de retarder considérablement la décomposition de la paysannerie.

** Voir aussi l'ouvrage de M. Priimak : *Données numériques pour l'étude des immigrations en Sibérie. (Note de la 12e édition).*

9° On sait que le capital commercial et usuraire joue un rôle immense dans nos campagnes. Nous estimons inutile de citer les nombreux faits et indications des sources sur ce point : ces faits sont connus de tout le monde et ne se rapportent pas directement à notre sujet. Ce qui nous intéresse, c'est uniquement cette question : quel rapport a avec la décomposition de la paysannerie le capital commercial et usuraire dans nos campagnes ? y a-t-il une relation entre les rapports des groupes de la paysannerie, ci-dessus esquissés et les rapports entre créanciers et débiteurs paysans ? L'usure est-elle un facteur et un moteur de la décomposition, ou bien la retarde-t-elle ?

Rappelons tout d'abord comment la théorie pose cette question. Dans l'analyse de la production capitaliste donnée par l'auteur du *Capital*, une large part est faite, comme on sait, au capital commercial et usuraire. Les thèses fondamentales de Marx à ce sujet se résument ainsi : 1° le capital commercial et usuraire, d'une part, et le capital industriel [c'est-à-dire le capital engagé dans la production, agricole ou industrielle, peu importe] d'autre part, sont un seul et même phénomène économique, compris dans cette formule : achat d'une marchandise pour sa vente avec profit (*Das Kapital*, t. I, 2e partie, chapitre 4, notamment les pages 148-149 de la seconde édition allemande[42]). 2° Historiquement, le capital commercial et usuraire précède la formation du capital industriel et en est logiquement la condition *indispensable* (*Das Kapital*, III, 1re partie, pp. 312-316 ; trad. russe, pp. 262-265, t. III, 2e partie, pp. 132-137, 149 ; trad. russe, pp. 488-492, 502) mais par eux-mêmes ni le capital commercial, ni le capital usuraire ne sont encore une condition *suffisante* pour l'apparition du capital industriel (c'est-à-dire de la *production* capitaliste) ; ils ne décomposent pas toujours l'ancien mode pour lui substituer le mode de production capitaliste : la formation de ce dernier « dépend entièrement du degré de

développement historique et des circonstances» (*ibid.*, 2, p. 133, trad. russe, p. 489). «Jusqu'où ira cette différenciation de l'ancien mode de production» (par le commerce et le capital commercial), «cela dépend avant tout de sa solidité et de son régime interne. Et le résultat final de ce processus de décomposition, c'est-à-dire le nouveau mode de production qui se substitue au mode ancien, dépend non du commerce, mais du caractère du mode de production lui-même» (*ibid.*, t. III, 1re partie, p. 316, trad. russe, p. 265). 3° Le développement indépendant du capital commercial est en raison inverse du degré de développement de la *production* capitaliste (*ibid.*, p. 312, trad. russe, p. 262) ; plus le capital commercial et usuraire est développé, moins est développé le capital industriel (= la *production* capitaliste), et inversement.

Il faut donc, pour la Russie, résoudre la question de savoir si le capital commercial et usuraire est chez nous lié au capital industriel ; si le commerce et l'usure, en décomposant l'ancien mode de production, préparent son remplacement par le mode de production capitaliste ou par quelque autre mode*. Ce sont là des questions de fait, des questions qui doivent être tranchées à l'égard de tous les aspects de l'économie nationale russe. Appliquées à l'agriculture paysanne, les données analysées plus haut renferment la réponse à cette question, réponse précisément affirmative. La conception

* M. V. V. a touché cette question dès la première page de ses *Destinées du capitalisme.* Mais ni là, ni dans aucun autre de ses ouvrages, il n'a essayé d'analyser les données sur les rapports du capital commercial et du capital industriel en Russie. M. N. —on, bien qu'il ait prétendu suivre fidèlement la théorie de Marx, a préféré néanmoins substituer à la notion nette et précise de : «capital commercial» un terme vague et flou de son invention : « Capitalisation » ou « capitalisation des revenus » ; et, sous le couvert de ce terme nébuleux, il a esquivé, littéralement esquivé la question. Pour lui, le précurseur de la production capitaliste en Russie n'est pas le capital commercial, mais la « production populaire » ![43]

populiste courante, selon laquelle le « koulak » et le « paysan bien assis » ne sont pas deux formes d'un seul et même phénomène économique, mais des types opposés et sans aucun lien entre eux, est absolument dénuée de fondement. C'est un de ces préjugés du populisme, que nul n'a jamais tenté de prouver par une analyse de données économiques précises. Les données attestent le contraire. Que le paysan prenne des ouvriers pour agrandir sa production, qu'il vende de la terre (rappelez-vous les chiffres cités plus haut sur les larges proportions de l'affermage chez les paysans riches), ou de l'épicerie, qu'il fasse commerce du chanvre, du foin, du bétail, etc., ou de l'argent (usurier), c'est toujours le même type économique, et ses opérations se ramènent essentiellement au même rapport économique. Ensuite, que dans les campagnes de la communauté russe le rôle du capital ne se borne pas aux contrats de servitude et à l'usure ; que le capital s'emploie aussi à la production, la preuve en est que les paysans aisés ne placent pas seulement leur argent dans les entreprises et établissements commerciaux (v. plus haut), mais aussi dans l'amélioration de leur exploitation rurale, l'achat et la prise à ferme de terres, le perfectionnement de leur matériel agricole, l'embauchage d'ouvriers, etc. Si dans nos campagnes le capital était impuissant à créer autre chose que la servitude et l'usure, il nous serait impossible, avec les chiffres de la production, de constater la décomposition de la paysannerie, la formation d'une bourgeoisie rurale et d'un prolétariat rural, — toute la paysannerie présenterait alors un type assez uniforme de cultivateurs écrasés par la misère, parmi lesquels seuls les usuriers se détacheraient exclusivement par l'importance de leur fortune en argent, et non par l'importance et l'organisation de leur production agricole. Enfin, des données analysées plus haut il ressort cette thèse importante que le développement indépendant du capital commercial et usuraire *retarde* la décomposition de la paysan-

nerie. Plus le commerce se développera, en rapprochant la campagne de la ville, en évinçant les marchés ruraux primitifs et minant le monopole du boutiquier de village, plus les formes de crédit, régulières à la manière européenne, seront en progrès et refouleront l'usurier du village, — et plus la décomposition de la paysannerie s'accentuera en profondeur et en étendue. Le capital des paysans aisés, évincé du petit commerce et de l'usure, se tournera en des proportions plus larges du côté de la production, vers laquelle il se tourne dès maintenant.

10° Un autre facteur important de la vie économique de nos campagnes et qui retarde la décomposition de la paysannerie, ce sont les survivances du régime de la corvée, c'est-à-dire les prestations en travail. Les prestations ont pour base le paiement du travail en nature, donc le faible développement de l'économie marchande. Les prestations en travail supposent et exigent justement un paysan moyen qui ne soit pas tout à fait aisé (autrement, il ne se laisserait pas assujettir à ces prestations), mais qui ne soit pas non plus un prolétaire (pour se charger des prestations, il faut posséder son matériel, il faut être un cultivateur tant soit peu « assis »).

Quand nous disions plus haut que la bourgeoisie paysanne est la maîtresse des campagnes contemporaines, nous faisions abstraction des facteurs retardant la décomposition : la servitude, l'usure, prestations de travail, etc. En réalité, les vrais maîtres du village contemporains ne sont pas toujours les membres de la bourgeoisie paysanne, mais plus souvent les usuriers ruraux et les agriculteurs du voisinage. Pareille abstraction apparaît cependant tout à fait légitime car il serait impossible autrement d'étudier le régime intérieur des rapports économiques dans la paysannerie. Il est intéressant de noter que le populiste lui-même recourt à ce procédé, mais seulement il s'arrête à mi-chemin, laissant son raisonnement inachevé. Parlant du poids des

impôts, etc., dans ses *Destinées du capitalisme,* M. V. V. note que pour la communauté, pour le « mir », de ce fait, « les conditions naturelles de vie (*sic*) n'existent plus » (287). Fort bien. Mais la question justement est de savoir quelles sont ces « conditions naturelles » qui n'existent pas encore pour nos campagnes. Pour répondre à cette question il faut étudier le régime des rapports économiques au sein de la communauté, en soulevant, si l'on peut s'exprimer ainsi, les débris du passé d'avant la réforme qui obscurcissent ces « conditions naturelles » de la vie de nos campagnes. Si M. V. V. faisait cela, il verrait que ce régime des rapports ruraux montre la décomposition absolue de la paysannerie ; que plus seront refoulées la servitude, l'usure, les prestations de travail, etc., plus profonde sera la décomposition de la paysannerie*. Nous avons montré plus haut, en nous autorisant des données de la statistique des zemstvos, que cette différenciation est désormais un fait acquis, que la paysannerie s'est complètement scindée en groupes opposés.

---

* Au fait. Parlant de *Destinées du capitalisme* de M. V.V. et plus spécialement du chapitre VI, d'où la citation est tirée, on ne peut s'empêcher de signaler qu'il y a là des pages excellentes et très justes, précisément celles où l'auteur parle *non* des « destinées du capitalisme », et même nullement du capitalisme, mais des modes de perception des impôts. Chose caractéristique, c'est que M. V. V. ne remarque pas alors le lien indissoluble existant entre ces modes et les survivances du système de la corvée, *qu'il est* (on le verra par la suite) *capable* d'idéaliser.

CHAPITRE III[14]

LE PASSAGE DES PROPRIETAIRES FONCIERS DE LA CORVEE A L'EXPLOITATION CAPITALISTE

Des exploitations paysannes nous en venons aux exploitations des propriétaires fonciers. Nous nous proposons d'examiner en ses grands traits la structure économique et sociale de l'économie seigneuriale et de tracer le caractère de son évolution après l'abolition du servage.

I. LES TRAITS PRINCIPAUX DE L'EXPLOITATION PAR CORVEE

Pour étudier le système actuel de l'économie seigneuriale il faut prendre pour point de départ le régime qui dominait à l'époque du servage. L'essentiel du système économique de cette époque était que toute la terre de chaque unité d'exploitation foncière, c'est-à-dire de tel domaine patrimonial était divisée en terres seigneuriales et terres paysannes ; ces dernières étaient données, sous forme de lots, aux paysans qui (recevant en outre d'autres moyens de production : la forêt, parfois le bétail, etc.) les cultivaient avec leur matériel et leur travail et en tiraient leurs moyens de subsistance. Le produit de cet effort des paysans était, selon la terminologie de l'économie politique théorique, le produit nécessaire ; nécessaire pour les paysans en tant qu'il leur procurait les moyens de subsistance, pour le seigneur en tant qu'il lui assurait la main-d'œuvre ; tout comme, en général, le produit compensant la partie variable du capital est le produit nécessaire dans

la société capitaliste. Quant au surtravail des paysans, il consistait en ce qu'ils travaillaient la terre du seigneur *avec le même* matériel que leur propre lot ; le produit de ce travail allait au seigneur. Ainsi le surtravail se distinguait territorialement du travail nécessaire ; les paysans labouraient pour le seigneur la terre du maître ; pour eux-mêmes, leurs propres lots ; pour le seigneur ils travaillaient pendant tels jours de la semaine ; pour eux-mêmes, les autres jours. Dans ce système le « lot » du paysan était donc une sorte de salaire en nature (pour employer le langage d'aujourd'hui), ou un moyen d'assurer de la main-d'œuvre au seigneur. La « propre » exploitation agricole des paysans sur leur lot était la condition de l'exploitation seigneuriale, elle avait pour but d'« assurer » non pas des moyens d'existence au paysan, mais de la main-d'œuvre au seigneur*.

C'est ce système économique que nous appelons l'exploitation par corvées. Il est évident que sa prédominance supposait les conditions nécessaires que voici : 1° la domination de l'économie naturelle. Le domaine féodal devait former un tout isolé, se suffisant à lui-même, ayant des liens très faibles avec le reste du monde. La production du blé à vendre par les seigneurs, laquelle s'était particulièrement développée pendant la dernière période du servage, annonçait déjà la décomposition de l'ancien régime. 2° Ce système d'exploitation exige que le producteur immédiat soit pourvu de moyens de production en général et de terre en particulier ; bien plus, il faut qu'il soit attaché à la glèbe, sinon la main-d'œuvre ne serait pas garantie au seigneur.

---

* Cette structure économique est bien mise en relief par A. Engelhardt dans ses *Lettres de la campagne* (St-Pétersbourg 1885, pp. 556-557). Il indique très justement que l'exploitation féodale formait en quelque mesure un système régulier et achevé dont le propriétaire foncier était l'ordonnateur qui distribuait la terre aux paysans et les désignait pour telle ou telle tâche.

Par conséquent, les moyens par lesquels s'obtient le surproduit dans l'exploitation par corvées et dans l'économie capitaliste sont diamétralement opposés : le premier repose sur la dotation du producteur d'un lot de terre ; le second, sur sa séparation d'avec la terre*. 3° Une autre condition de ce système est la dépendance personnelle du paysan vis-à-vis du seigneur. Si le seigneur ne jouissait pas d'une autorité directe sur la personne du paysan, il ne pourrait pas faire travailler pour lui un homme pourvu d'un lot qu'il exploite lui-même. Il fallait donc une « contrainte extra-économique », comme dit Marx en définissant ce régime économique (qu'il ramène, comme nous l'avons déjà indiqué plus haut, à la catégorie de la *rente-prestations de travail. Das Kapital*, III, 2, 324). Les formes et les degrés de cette contrainte peuvent être les plus variés, depuis le servage jusqu'à l'infériorité juridique du paysan. 4° Enfin, la condition et aussi la conséquence du système économique en question était le niveau extrêmement bas et routinier de la technique, l'exploitation agricole se trouvant entre les mains de petits paysans écrasés par la misère, avilis par leur dépendance personnelle et par leur ignorance.

---

* Contre Henry George, qui soutenait que l'expropriation du gros de la population est la grande, l'universelle cause de la misère et de l'oppression, Engels écrivait en 1887 : « Historiquement, ce n'est pas tout à fait exact... Au moyen âge, ce n'est pas l'enlèvement de la terre au peuple *(expropriation)* mais au contraire l'attribution de terre au peuple *(appropriation)* qui a été la source de l'exploitation féodale. Le paysan conservait sa terre, mais il lui était attaché en qualité de serf et était obligé de la payer au propriétaire foncier en travail ou en produit » *(The condition of the working class in England in 1844*. New York 1887. Préface, p. III.)

II. LE SYSTEME DE LA CORVEE, ASSOCIE AU SYSTEME D'ECONOMIE CAPITALISTE

Le système de la corvée fut miné par l'abolition du servage. Tous les principaux fondements de ce système se trouvèrent ébranlés : l'économie naturelle, l'isolement du patrimoine seigneurial se suffisant à lui-même, l'interdépendance étroite de ses éléments divers, le pouvoir du seigneur sur les paysans. L'économie paysanne était séparée de celle du seigneur ; le paysan allait devoir racheter sa terre en pleine propriété, et le propriétaire foncier passer au système d'économie capitaliste, reposant, comme on a pu le voir tout à l'heure, sur des bases diamétralement opposées. Or, ce passage à un système absolument différent ne pouvait, bien entendu, s'effectuer d'un seul coup, et cela pour deux raisons. Premièrement, les conditions nécessaires à la production capitaliste faisaient encore défaut. Il fallait pour cela une classe d'hommes habitués au travail salarié, il fallait que le matériel agricole du paysan fût remplacé par celui du propriétaire foncier ; que l'agriculture fût organisée comme toute autre entreprise industrielle ou commerciale, et non comme une affaire de maître. Toutes ces conditions ne pouvaient se réaliser que petit à petit, et les tentatives de quelques propriétaires fonciers pour faire venir de l'étranger, au lendemain de l'abolition du servage, des machines agricoles et même des ouvriers, ne pouvaient qu'aboutir à un fiasco complet. La seconde cause qui rendait impossible le passage immédiat à l'organisation capitaliste, c'est que l'ancien système économique, le système de la corvée, n'était qu'ébranlé, au lieu d'être tout à fait anéanti. L'exploitation paysanne n'était pas entièrement détachée de celle des propriétaires fonciers, ces derniers détenant des parties très importantes des lots paysans : « terres enlevées »[45], forêts, prés, abreuvoirs, pâturages, etc. Sans ces terres (ou servitudes), les paysans

étaient absolument hors d'état d'exploiter de façon indépendante, et les propriétaires fonciers avaient ainsi la possibilité de continuer l'ancien système sous forme de « prestations de travail ». De même subsistait la possibilité de la « contrainte extra-économique » : l'état des paysans temporairement redevables, la caution solidaire[46], châtiments corporels, envoi du paysan aux travaux publics, etc.

Ainsi l'économie capitaliste ne pouvait-elle surgir d'emblée, ni la corvée disparaître d'un seul coup. Le seul système économique possible était donc un système de transition, réunissant à la fois les traits de la corvée et du système capitaliste. En effet, la structure économique chez les propriétaires fonciers après l'abolition du servage, porte justement ce double caractère. Malgré la diversité infinie des formes, propre à l'époque de transition, l'organisation économique du domaine moderne du propriétaire foncier se ramène à deux systèmes fondamentaux dans leurs combinaisons les plus variées : le système des *prestations de travail** et le système *capitaliste*. Le premier consiste en ce que la terre est travaillée avec le matériel des paysans du voisinage, la forme du payement ne changeant rien à la nature du système (qu'il se fasse en argent, comme dans le louage à la tâche, ou en produits, comme dans le métayage, ou enfin en biens-fonds, comme dans le système de prestations au sens restreint du mot). C'est une survivance directe de la corvée**, et la définition économique que nous

* Nous remplaçons maintenant le terme « corvée » par celui de «prestations de travail », cette dernière expression correspondant mieux aux rapports d'après l'abolition du servage et jouissant d'ores et déjà du droit de cité dans nos publications.

** Voici un exemple particulièrement saillant : « Dans la partie sud du district d'Eletz (province d'Orel), écrit un correspondant du Département de l'Agriculture, on voit que dans les grands domaines, à côté du travail des ouvriers à l'année, une partie importante du sol est cultivée par des paysans en paiement de la terre qui leur est louée à bail. Les anciens serfs continuent à louer de la terre à leurs anciens maîtres.

en avons donnée plus haut est presque entièrement applicable au système des prestations de travail (la seule exception est que dans une des formes du système de prestations de travail — le louage à la tâche, — une des conditions essentielles de la corvée fait défaut, le payement en nature étant remplacé par le payement en argent). Le système capitaliste consiste dans le louage à terme, à l'année, à la journée, etc., des travailleurs cultivant la terre avec le matériel du propriétaire. Les systèmes en question se combinent dans la vie réelle de façon très variée et bizarre : dans la plupart des domaines des propriétaires fonciers les deux systèmes sont unis et appliqués à des opérations économiques différentes*. Il est tout à fait naturel que la combinaison de systèmes aussi divers et même opposés, entraîne dans la pratique bon nombre de contradictions et de conflits des plus profonds et compliqués, et que sous le poids de ces contradictions bon nombre de propriétaires courent

---

et, en échange, ils labourent la terre de ces derniers. Les villages de ce genre portent, comme auparavant, le nom de « *corvée* » de tel ou tel propriétaire » (S. Korolenko, *Le travail salarié libre, etc.*, p. 118). Ou bien encore : « Sur mon domaine, écrit un autre propriétaire, tous les travaux sont exécutés par mes anciens paysans (8 villages, environ 600 âmes) et ils reçoivent en échange un droit de pacage pour leurs bêtes (2000 à 2500 déciatines) ; seul le premier labour et l'ensemencement au semoir sont faits par des ouvriers à terme » (*ibid.,* page 325. District de Kalouga).

* « La plupart des économies sont exploitées comme ceci : une partie de la terre, si insignifiante qu'elle soit, est mise en valeur par les propriétaires avec leur propre matériel, à l'aide d'ouvriers à l'année » ou autres ; « tout le reste est cédé aux paysans pour être cultivé soit à moitié fruit », soit en échange de terre, soit pour de l'argent (*Le travail salarié libre, ibid.*, p. 96) « ... Dans la plupart des domaines on pratique en même temps presque tous les modes ou du moins bien des modes du salariat » (c'est-à-dire les modes d'« obtention de la main-d'œuvre »). *L'économie rurale et forestière de la Russie.* Edition du Département de l'Agriculture pour l'Exposition de Chicago. St-Pétersbourg 1893, p. 79.

à leur ruine, etc. Ce sont là des phénomènes propres à toute époque de transition.

Si nous nous demandons lequel des deux systèmes est comparativement le plus répandu, il faudra dire avant tout que l'on manque de données statistiques exactes à ce sujet, et qu'il n'est guère probable qu'elles aient pu être recueillies : il faudrait pour cela enregistrer non seulement tous les domaines, mais aussi toutes les opérations économiques qui s'y font. On ne dispose que de données approximatives, caractérisant en des traits généraux telle ou telle région suivant la prédominance de l'un ou l'autre système. Sous une forme récapitulative, les données de ce genre pour toute la Russie ont été reproduites dans l'édition déjà citée du Département de l'Agriculture : *Le travail salarié libre, etc.* Se basant sur ces données, M. Annenski a dressé une carte très précise des zones d'expansion des deux systèmes (*L'influence des récoltes, etc.*,[47] I, 170). Nous présentons ces données sous forme de tableau que nous complétons par des renseignements sur les emblavures des propriétés privées en 1883-1887 (d'après la *Statistique de l'Empire de Russie. IV.* La récolte moyenne dans la Russie d'Europe pendant la période quinquennale de 1883-1887. St-Pétersbourg 1888).*

---

* Des cinquante provinces de la Russie d'Europe ont été exclues celles d'Arkhangelsk, Vologda, Olonetz, Viatka, Perm, Orenbourg et Astrakhan, où, sur les 16 472 000 déciatines des cultures de ce genre dans les propriétés privées de toute la Russie d'Europe, il n'y avait, en 1883-1887, que 562 000 déciatines. Sont comprises dans le premier groupe : 3 provinces baltiques, 4 provinces occidentales (Kovno, Vilno, Grodno et Minsk), 3 du sud-ouest (Kiev, Vladimir-Volhynski, Kaménetz-Podolski), 5 du sud (Kherson, Tauride, Bessarabie, Ekatérinoslav, Don), 1 du sud-est (Saratov), et enfin celles de Pétersbourg, Moscou et Iaroslavl. Dans le deuxième groupe : Vitebsk, Moguilev, Smolensk, Kalouga, Voronèje, Poltava, Kharkov. Les autres provinces forment le troisième groupe. Pour plus de précision, il faudrait déduire des emblavures des terres de propriété privée celles qui appartiennent à des fermiers, mais

Groupes de provinces suivant la prédominance du système d'exploitation chez les propriétaires terriens	Nombre de provinces			Surface cultivée en céréales et pommes de terre dans les propriétés privées (en milliers de déciatines)
	Zone des Terres Noires	Autres zones	Total	
I. Provinces à prédominance du système *capitaliste*	9	10	19	7 407
II. Provinces à prédominance du système *mixte*	3	4	7	2 222
III. Provinces à prédominance des *prestations de travail*	12	5	17	6 281
Total	24	19	43	15 910

Si, comme on le voit, les prestations de travail prédominent surtout dans les provinces purement russes, le système capitaliste doit, dans l'ensemble de la Russie d'Europe, être reconnu maintenant comme la forme prédominante du mode capitaliste d'exploitation seigneuriale. Ajoutons que dans notre tableau cette prédominance est loin d'être complète, puisque le premier groupe comprend des provinces où les prestations de travail ne sont pas du tout en usage (exemple : les provinces baltiques), tandis que le troisième groupe ne compte pas une seule province, non plus probablement un seul domaine exploité où le système capitaliste ne serait pas pratiqué au moins partiellement. En voici une illustration sur la base de la statistique des zemstvos (Raspopine, *L'exploitation agricole privée en Russie d'après la statistique des zemstvos, Iouriditcheski Vestnik,* 1887, nos 11-12, n° 12, p. 634) :

---

les chiffres manquent. Notons que cette correction ne changerait probablement rien à notre conclusion sur la prédominance du système capitaliste, car dans la zone des Terres Noires une grande partie des labours privés est donnée à bail, et dans les provinces de cette zone, c'est le système des prestations de travail qui domine.

Districts de la province de Koursk	Pourcentage des domaines pratiquant le louage libre		Pourcentage des domaines ayant des salariés agricoles	
	domaines moyens	grands domaines	domaines moyens	grands domaines
Dmitrovsk	53,3	84,3	68,5	85,0
Fatej	77,1	88,2	86,0	94,1
Lgov	58,7	78,8	73,1	96,9
Soudja	53,0	81,1	66,9	90,5

Enfin, il faut noter que parfois le système des prestations de travail se transforme en système capitaliste et se confond avec ce dernier au point qu'il devient presque impossible de les séparer et de les distinguer l'un de l'autre. Ainsi, un paysan prend à bail un lopin de terre et s'engage en échange à travailler un certain nombre de jours (chose très répandue, comme on le sait. Voir les exemples cités dans le paragraphe suivant). Comment établir une différence entre ce « paysan » et l'« ouvrier agricole » de l'Europe occidentale ou des provinces baltiques, qui reçoit un lopin de terre contre l'engagement de travailler un certain nombre de jours ? La vie crée des formes qui rapprochent entre eux, avec une progression remarquable, des systèmes économiques opposés quant à leurs traits fondamentaux. Il devient impossible de dire où finissent les « prestations de travail » et où commence le « capitalisme ».

Après avoir établi ce fait fondamental que toute la diversité des formes caractérisant les exploitations seigneuriales modernes se ramène à deux systèmes — le système capitaliste et celui des prestations, dans les combinaisons les plus variées, — nous allons faire une analyse économique de ces deux systèmes pour voir lequel d'entre eux a tendance, sous la pression de toute l'évolution économique actuelle, à refouler l'autre.

III. ANALYSE DU SYSTEME DES PRESTATIONS DE TRAVAIL

Les formes de prestations, comme nous l'avons dit plus haut, sont extrêmement variées. Tantôt les paysans s'engagent, pour de l'argent, à cultiver avec leur matériel les terres du propriétaire ; c'est le « louage à la tâche », le « travail à la déciatine »*, la culture par « cycle »**, (c'est-à-dire une déciatine de blé de printemps, une déciatine de blé d'automne), etc. Parfois les paysans empruntent du blé ou de l'argent, et s'engagent à acquitter toute la dette par le travail ou les intérêts de cette dette***. Cette forme laisse apparaître bien nettement un trait propre au système de prestations en général, à savoir le caractère de servitude et d'usure qui s'attache à ce genre de louage au travail. Parfois les paysans sont tenus de payer en besogne les « dégâts causés par le bétail » (c'est-à-dire qu'ils s'engagent à acquitter l'amende établie par la loi pour ces dégâts) ; ils travaillent « pour la gloire » (cf. Engelhardt, *l. c.*, p. 56.), c'est-à-dire gratuitement, uniquement pour le vivre, pour ne pas se voir retirer un autre « gagne-pain » par le propriétaire foncier. Enfin, très répandues sont les prestations fournies pour la terre, sous forme de métayage ou de travail direct pour la terre donnée en location au paysan ou fonds d'exploitation, etc.

Très souvent le paiement de la terre louée revêt les formes les plus variées, qui parfois même s'ajoutent les unes aux autres, de sorte qu'à côté du paiement en argent

---

* *Recueils de renseignements statistiques sur la province de Riazan.*

** Engelhardt, *l. c.*

*** *Recueil de renseignements statistiques sur la province de Moscou*, t. V. Fasc. 1. Moscou 1879, pp. 186-189. Nous indiquons les sources uniquement à titre d'exemple. Toutes les publications, relatives aux exploitations paysannes et privées, contiennent une foule d'indications de ce genre.

figurent le paiement en produits et les prestations de travail. Voici quelques illustrations : pour chaque déciatine il faut faire 1,5 déciatine plus 10 œufs, plus 1 poule, plus 1 journée de travail accomplie par une femme ; pour 43 déciatines de blé de printemps à raison de 12 roubles et 51 déciatines de blé d'automne à raison de 16 roubles en espèces, plus battre tant de meules d'avoine, 7 meules de sarrasin et 20 meules de seigle, plus sur la terre affermée épandre le fumier provenant des exploitations des locataires, au moins sur 5 déciatines à raison de 300 chars par déciatine (Karychev, *Les affermages*, p. 348). Il n'est pas jusqu'au fumier du paysan qui ne soit partie intégrante de l'exploitation du domaine privé ! Ce qui montre la fréquence et la variété des prestations de travail, c'est l'abondance des termes qui servent à les désigner : otrabotki, otboutchi, otboutki, barchtchina, bassarinka, possobka, panchtchina, postoupok, vyiemka, etc. (*ibid.,* 342). Il arrive que le paysan s'engage à exécuter « ce qu'ordonnera le maître » (*ibid.*, 346) ; d'une façon générale, il s'engage à « obéir », à « ouïr » à lui « prêter concours ». Les prestations embrassent « tout le cycle des travaux d'usage rural. A l'aide de prestations s'accomplissent toutes les opérations agricoles intéressant le travail des champs, la rentrée du blé et des foins, on s'approvisionne en bois de chauffage, on transporte des chargements » (346-347) ; on répare les toits et les tuyaux (354, 348) ; on s'engage à fournir poules et œufs (*ibid.*). L'enquêteur du district de Gdov, province de St-Pétersbourg, dit avec raison que les formes de prestations pratiquées revêtent « le caractère de corvée d'avant la réforme » (349)*.

---

* A noter que la variété prodigieuse des prestations en Russie, des affermages avec toutes sortes de surtaxes, etc., se borne *entièrement* aux formes essentielles du régime précapitaliste en agriculture, que Marx expose au chapitre 47 du troisième livre du *Capital:* Au chapitre précédent il a déjà été signalé que ces formes sont au nombre de trois : 1° la rente — prestations de travail ; 2° la rente en produits ou rente

Particulièrement intéressantes sont les prestations pour la terre, dites fermage-prestation et fermage en nature*. Nous avons vu au chapitre précédent comment les rapports capitalistes se manifestent dans le fermage paysan ; ici nous voyons le « fermage » qui n'est qu'une simple survivance de l'exploitation par corvée**, et qui parfois passe insensiblement au système capitaliste : assurer au domaine des ouvriers ruraux en les dotant de parcelles de terre. Les statistiques des zemstvos établissent incontestablement la liaison de tels « fermages » avec la propre exploitation des affermateurs du sol. « Lorsque les labours directs s'étendent dans les domaines privés, les propriétaires de ces domaines éprouvent le besoin de *s'assurer de la main-d'œuvre en temps voulu*. C'est ainsi que se développe chez eux en maint endroit la tendance à distribuer la terre aux paysans contre prestations ou bien contre une part du produit avec en plus des prestations... » Ce système d'exploitation « ... est assez répandu. Plus les affermateurs font valoir leur exploitation, moins grande est l'offre des fermages et plus intense en est la demande, plus large est aussi cette forme de location du sol » (*ibid.*, p. 266, cf. 367).

Nous voyons donc ici un affermage d'un genre particulier, qui signifie non l'abandon de sa propre exploitation par le propriétaire, mais *le développement des labours privés,*

---

en nature et 3° la rente-argent. Il est donc parfaitement naturel que Marx ait voulu se servir justement des données russes pour illustrer la section de la rente agraire.

* D'après *le Bilan de la statistique des zemstvos* (t. II), les paysans prennent à bail contre argent 76% de toutes les terres qu'ils afferment ; contre des prestations, 3 à 7% ; contre une part du produit, 13 à 17% et, enfin, contre un paiement mixte, 2 à 3% de terres.

** Cf. les exemples cités dans la note de la p. 201. Avec l'exploitation par corvée, le propriétaire foncier donnait de la terre au paysan afin que celui-ci travaille pour le compte de son maître. En donnant la terre à bail contre prestations, le côté économique de l'affaire est évidemment le même.

non le renforcement de l'économie paysanne par l'agrandissement de son étendue, mais *la transformation du paysan en ouvrier rural.* Nous avons pu voir dans le chapitre précédent que la tenue à bail pour l'économie paysanne se présente sous deux aspects opposés, étant pour les uns une extension avantageuse de leur exploitation, pour les autres une transaction imposée par la misère. Ici nous voyons que pour la propriété foncière également la mise en location de la terre a de même deux aspects opposés : c'est dans certains cas une remise de l'exploitation à une autre personne contre le payement d'une rente ; dans d'autres cas, c'est un moyen de faire valoir son exploitation, d'assurer au domaine la main-d'œuvre nécessaire.

Nous en venons maintenant à la rémunération du travail dans le système des prestations. Les données émanant des différentes sources témoignent unanimement que la rémunération du travail dans les prestations ou le louage asservissant est toujours *inférieure* à la rémunération dans l'embauchage capitaliste « libre ». La preuve en est, premièrement, que le fermage en nature, c'est-à-dire en travail ou à moitié fruit (qui ne sont, comme on vient de le voir, que des formes de prestations ou de louage asservissant), est partout, en règle générale, *plus cher* et beaucoup plus cher (*ibid.*, p. 350) que le fermage en argent, montant parfois au double (*ibid.*, p. 356, district de Rjev, province de Tver). En second lieu, le fermage en nature est le plus répandu dans les groupes de paysans pauvres (*ibid.,* pp. 261 et suivantes). C'est l'affermage par besoin, « l'affermage » contracté par le paysan qui n'a plus la force de résister à sa transformation en salarié agricole. Les paysans aisés s'efforcent de prendre la terre à bail contre argent. « Le preneur profite de la moindre possibilité pour payer son loyer en argent et diminuer ainsi le coût de la location » (*ibid.,* p. 265), et, ajoutons-le, pas seulement pour réduire le coût de la location, mais aussi pour se débarrasser du louage

asservissant. Dans le district de Rostov-sur-Don, on a même relevé un fait remarquable, notamment le passage de l'affermage en argent à la « skopchtchina »[48] à mesure que les prix des fermages haussent, *malgré la diminution de la part des paysans dans la skopchtchina* (*ibid.*, p. 266). L'importance de l'affermage en nature, qui ruine à fond le paysan et le transforme en salarié agricole est fort bien illustré par ce fait*. Troisièmement, une comparaison directe des prix

---

* Le relevé des dernières données sur l'affermage (M. Karychev dans *L'influence des récoltes, etc.*, t. 1) a parfaitement confirmé que seul le besoin oblige les paysans à prendre de la terre en métayage ou contre prestations de travail, tandis que les paysans aisés préfèrent affermer contre argent (pp. 317-320), car le fermage en nature revient au paysan toujours et partout infiniment plus cher que le fermage en argent (pp. 342-346). Cependant tous ces faits n'ont pas empêché M. Karychev de présenter les choses ainsi : « La possibilité d'améliorer sa nourriture s'offre... au paysan malaisé, en agrandissant quelque peu ses cultures sur la terre du propriétaire, à moitié fruit » (p. 321). Voilà à quelles idées saugrenues ces gens en arrivent avec leur sympathie préconçue pour l'« économie naturelle » ! La preuve est faite que les fermages en nature reviennent plus cher que s'ils étaient en argent ; qu'ils sont une sorte de *truck-system* dans l'agriculture ; qu'ils ruinent définitivement le paysan et le transforment en salarié agricole, et notre économiste parle d'une meilleure alimentation ! Le métayage, voyez-vous, « aiderait » la « partie besogneuse... de la population rurale à obtenir » de la terre à ferme (p. 320). Ce que M. l'économiste appelle ici une « aide », c'est l'obtention de la terre à des conditions exécrables, transformant le paysan en salarié agricole ! On se demande : où est donc la différence entre les populistes russes et les agrariens russes, qui ont toujours été et sont encore prêts à accorder « à la partie besogneuse de la population rurale » une « aide » de ce genre ? Voici, à ce propos, un exemple intéressant : dans le district de Khotine, province de Bessarabie, le gain moyen d'un métayer est évalué à 60 kopecks par jour, celui du journalier, l'été, à 35-50 kopecks. « Il s'ensuit que *le gain du métayer est tout de même supérieur à celui du salarié agricole* » (p. 344 ; c'est M. Karychev qui souligne). Ce « tout de même » est bien caractéristique. Car, enfin, le métayer, à la différence du salarié agricole, a des frais d'exploitation. Il faut bien qu'il ait un

du travail dans le système des prestations et dans celui de l'embauchage capitaliste « libre » montre le niveau plus élevé de ces derniers. La publication déjà citée du Département de l'Agriculture : *Le travail salarié libre, etc.,* établit que le prix moyen de la culture complète d'une déciatine de blé d'hiver avec le matériel du paysan doit être de 6 roubles (chiffres concernant la zone centrale des Terres Noires pour une période de huit ans, de 1883 à 1891). Si nous évaluons le coût de ces mêmes travaux, l'embauchage étant libre, nous obtiendrons 6 r. 19 par déciatine seulement pour le travail de l'homme, sans compter celui du cheval (qui ne peut être évalué à moins de 4 r. 50, *l. c.,* p. 45). L'auteur a raison de considérer ce fait comme « absolument anormal » (*ibid.*). Notons seulement qu'une rémunération plus élevée du travail dans l'embauchage purement capitaliste comparativement aux diverses formes de contrats de servitude et autres rapports précapitalistes, est un fait établi non seulement pour l'agriculture, mais aussi pour l'industrie, non seulement pour la Russie, mais aussi pour les autres pays. Voici à ce sujet des données plus précises et plus détaillées de la statistique des zemstvos (*Recueil de renseignements statistiques sur le district de Saratov,* t. I, III[e] partie, pp. 18-19. Cité d'après *Les affermages* de M. Karychev, p. 353) :

---

cheval et un attelage. Pourquoi ces frais n'ont-ils pas été mis en ligne de compte ? Si dans la province de Bessarabie le salaire journalier moyen est de 40 à 77 kopecks dans la saison d'été (1883-1887 et 1888-1892), le gain journalier moyen d'un ouvrier avec son attelage est de 124 à 180 kopecks (1883-1887 et 1888-1892). Ne « s'ensuit »-il pas plutôt que le salarié agricole touche « tout de même » plus que le métayer ? Le salaire journalier moyen (moyenne de l'année entière) de l'ouvrier sans cheval est évalué à 67 kopecks pour la province de Bessarabie en 1882-1891 (*ibid.,* p. 178).

District de Saratov

Travaux	Prix moyen (en roubles) de la culture d'une déciatine — En cas d'engagement en hiver, avec paiement d'une avance de 80-100% sur le salaire	En cas de fermage payable en prestations		En cas de travail salarié libre, d'après les renseignements	
		d'après les contrats écrits	d'après les renseignements des preneurs	des patrons	des ouvriers
Culture complète et récolte, avec transport et battage . .	9,6	—	9,4	20,5	17,5
Ibid. sans battage (du champ de printemps)	6,6	—	6,4	15,3	13,5
Ibid. sans battage (du champ d'hiver) . .	7,0	—	7,5	15,2	14,3
Façon	2,8	2,8	—	4,3	3,7
Récolte (moisson et transport)	3,6	3,7	3,8	10,1	8,5
Récolte (sans transport)	3,2	2,6	3,3	8,0	8,1
Fauchage (sans transport)	2,1	2,0	1,8	3,5	4,0

Nous voyons donc que dans le système de prestations (de même que dans le louage asservissant combiné avec l'usure), les prix du travail sont d'ordinaire plus de deux fois inférieurs à ceux de l'embauchage capitaliste*. Etant donné que seul un paysan de l'endroit et nécessairement

* Comment après cela ne pas qualifier de réactionnaire la critique du capitalisme que fait, par exemple, un populiste comme le prince Vassiltchikov ? L'expression de « salarié libre », s'exclame-t-il pathétiquement, est contradictoire par elle-même, car le salariat suppose l'absence d'indépendance, et l'absence d'indépendance exclut la « liberté ». Le capitalisme met la dépendance libre à la place de la dépendance servile, voilà, bien entendu, ce qu'oublie notre seigneur populisant.

« doté d'un lot de terre » peut s'engager à payer en travail, l'abaissement énorme du prix du travail fait ressortir à l'évidence la signification du lot, comme forme de salaire en nature. En ce cas, le lot concédé est aujourd'hui encore un moyen d'« assurer » au propriétaire de la main-d'œuvre à bon marché. Mais la différence entre le travail libre et « demi-libre »*, va au-delà de la différence de salaire. Une grande importance s'attache aussi au fait que cette dernière forme de travail suppose toujours la dépendance personnelle de celui qui se loue à l'égard de celui qui le loue ; elle suppose toujours le maintien plus ou moins grand de la « contrainte extra-économique ». Engelhardt dit fort bien que les distributions d'argent contre prestations de travail s'expliquent par ceci que le recouvrement de ces dettes est le plus sûrement garanti : il est difficile de faire payer le paysan en vertu d'un exécutoire, « tandis que le travail que le paysan s'est engagé à fournir, les autorités l'y *contraindront* même si son blé à lui restait non moissonné » (*l. c.* p. 216). « Seules les longues années d'esclavage, de travail servile pour le compte du maître ont pu créer le sang-froid » (seulement en apparence), avec lequel le cultivateur laisse sous la pluie son blé pour aller charroyer des gerbes appartenant à autrui (*ibid.,* p. 429). Sans telle ou telle forme de fixation de la population à un lieu de résidence, à la « communauté », sans une certaine inégalité civique, les prestations de travail, comme système, seraient impossibles. Il va de soi que les traits décrits du système de prestations ont pour corollaire une basse productivité du travail : les procédés de l'exploitation fondée sur les prestations ne peuvent qu'être les plus routiniers ; le travail du paysan réduit en servitude ne peut que se rapprocher, par sa qualité, du travail du serf.

* L'expression est de M. Karychev, *l. c.* M. Karychev a eu tort de ne pas en conclure que le métayage « aide » à sortir du stade du travail « demi-libre ».

La conjonction du système de prestations et du système capitaliste fait ressembler énormément, par son organisation économique, le régime actuel de l'économie des propriétaires fonciers, au régime qui avait régné dans notre industrie textile avant l'apparition de la grande industrie mécanique. Là, le négociant effectuait une partie des opérations par ses propres instruments et par des ouvriers salariés (l'ourdissage du filé, la teinture, l'apprêt du tissu, etc.) ; l'autre partie par les instruments des artisans ruraux, qui travaillaient pour lui avec sa matière ; ici, une partie des opérations est exécutée par des salariés qui emploient le matériel du propriétaire, l'autre partie se fait par le travail et le matériel des paysans travaillant sur la terre d'autrui. Là, le capital commercial s'agrégeait au capital industriel, et sur le petit producteur autonome pesaient, outre le capital, la servitude, la médiation des maîtres-artisans, le truck-system, etc. ; ici de même, au capital industriel s'agrège le capital commercial et usuraire, avec toutes les formes possibles d'abaissement du salaire et d'accentuation de la dépendance personnelle du producteur. Là, le système de transition s'est maintenu durant des siècles, en se basant sur une technique primitive, manuelle ; il a été brisé en une trentaine d'années par la grande industrie mécanique ; ici, les prestations de travail se maintiennent quasiment depuis l'origine de la Russie (les propriétaires terriens asservissaient les vilains déjà du temps de la *Rousskaïa Pravda*)[49], en perpétuant la technique routinière, et ils ne commencent à céder rapidement la place au capitalisme qu'après l'abolition du servage. Ici et là, le vieux système n'est que stagnation dans les formes de la production (et, par suite, aussi dans tous les rapports sociaux), que domination de la manière d'être asiatique. Ici et là, les formes d'exploitation nouvelles, capitalistes, constituent un immense progrès, en dépit de toutes les contradictions qui leur sont inhérentes.

IV. CHUTE DU SYSTEME DE PRESTATIONS

On se demande maintenant quel est le rapport entre le système de prestations de travail et l'économie de la Russie d'après réforme.

Tout d'abord le progrès de l'économie marchande ne saurait s'accommoder du système de prestations, celui-ci étant fondé sur l'économie naturelle, sur une technique figée, sur la liaison indissoluble entre propriétaire foncier et paysan. Ce système est donc absolument irréalisable en son entier, et chaque pas accompli dans la voie du développement de l'économie marchande et de l'agriculture commerciale, sape les conditions de sa réalisation.

Il faut ensuite retenir le fait suivant. Il résulte de ce qui précède que les prestations de travail dans le domaine foncier actuel devraient être divisées en deux groupes : 1° les prestations que ne peut fournir que le paysan exploitant, qui possède des bêtes de travail et du matériel (par exemple, la façon à donner au « cycle » cultural d'une déciatine, le labour, etc.), et 2° les prestations de travail que peut fournir aussi le prolétaire rural démuni de tout matériel (par exemple, moissonner, faucher, battre, etc.). Il est évident que pour l'exploitation rurale du paysan aussi bien que pour celle du propriétaire foncier, les prestations du premier et du deuxième groupe ont un sens contraire, et que ces dernières prestations constituent une transition directe vers le capitalisme, avec lequel elles fusionnent par une série de gradations absolument insaisissables. D'habitude, nos publications traitent des prestations de travail en général, sans faire cette distinction. Or, pendant qu'elles sont détrônées par le capitalisme, le transfert du centre de gravité, des prestations du premier groupe vers celles du deuxième groupe, a une importance considérable. Voici un exemple tiré du *Recueil des renseignements statistiques sur la province de Moscou :* « Dans la *majeure* partie des do-

maines... la culture des champs et les emblavements, c'est-à-dire les travaux dont l'exécution scrupuleuse influe sur la récolte, sont faits par des ouvriers permanents, tandis que la récolte des céréales, c'est-à-dire les travaux dans lesquels, ce qui importe le plus, c'est la vitesse d'exécution dans les délais fixés, est confiée à des paysans des environs pour de l'argent ou contre des fonds d'exploitation » (t. V, fasc. 2, p. 140). Dans ces exploitations, le plus grand nombre de bras sont recrutés moyennant prestations ; toutefois le système capitaliste domine incontestablement et les « paysans des environs » se transforment, à proprement parler, en ouvriers ruraux, dans le genre des « journaliers recrutés par contrat » préalable en Allemagne, ils possèdent eux aussi de la terre et se louent également pour une partie de l'année (voir plus haut la note, pp. 187-188). La diminution énorme des chevaux chez les paysans et la multiplication des feux sans chevaux, sous l'influence des mauvaises récoltes des années 90*, ne pouvait que contribuer

* Le recensement des chevaux de 1893-1894 dans 48 provinces a établi une diminution de chevaux chez tous les propriétaires qui en entretenaient, dans la proportion de 9,6% ; le nombre de propriétaires de chevaux a diminué de 28 321 personnes. Dans les provinces de Tambov, Voronèje, Koursk, Riazan, Orel, Toula et Nijni-Novgorod, la diminution des chevaux de 1888 à 1893 a été de 21,2%. Dans les 7 autres provinces à tchernoziom elle a été de 17%, de 1891 à 1893. Dans 38 provinces de la Russie d'Europe il y avait, en 1888-1891, 7 922 260 feux paysans, dont 5 736 436 ayant des chevaux ; en 1893-1894, ces provinces possédaient 8 288 987 feux, dont 5 647 233 avec des chevaux. Par conséquent, le nombre des feux possédant des chevaux avait diminué de 89 000 ; le nombre des feux sans chevaux s'est accru de 456 000. La proportion des feux sans chevaux est passée de 27,6% à 31,9% (*Statistique de l'Empire de Russie.* XXXVII. St-Pétersbourg 1896). Nous avons montré plus haut que dans 48 provinces de la Russie d'Europe le nombre des feux sans chevaux est passé de 2,8 millions de 1888-1891, à 3,2 millions en 1896-1900, soit de 27,3% à 29,2%. Dans 4 provinces méridionales (Bessarabie, Ekatérinoslav, Tauride, Kherson) le nombre de feux sans chevaux est passé de 305,8 mille en 1896 à 341,6 mille en 1904, soit de 34,7% à 36,4%. (*Note de la deuxième édition.*)

puissamment à accélérer l'éviction du système de prestations de travail par le système capitaliste*.

Enfin, il convient d'indiquer, comme principale cause de la chute du système de prestations, la décomposition de la paysannerie. La liaison des prestations de travail (du *premier* groupe) avec le groupe moyen de la paysannerie est évidente *a priori*, comme nous l'avons déjà dit plus haut, et peut être illustrée par la statistique des zemstvos. Ainsi, le recueil pour le district de Zadonsk, province de Voronèje, fournit des renseignements sur le nombre des exploitations qui ont accepté des travaux aux pièces, dans les différents groupes de la paysannerie. Voici ces chiffres en pourcentages :

Groupes d'exploitants	% % des exploitants ayant accepté des travaux aux pièces, par rapport au total des exploitants dans le groupe	% % par rapport au total: feux	% % par rapport au total: feux ayant accepté des travaux aux pièces
Sans chevaux	9,9	24,5	10,5
A cheval unique	27,4	40,5	47,6
Avec 2-3 chevaux	29,0	31,8	39,6
» 4 »	16,5	3,2	2,3
Pour le district	23,3	100	100

Il suit de là que la participation dans les travaux aux pièces fléchit dans les deux groupes extrêmes. La plus grande part des feux à travaux aux pièces revient au groupe moyen de la paysannerie. Etant donné que dans les recueils de la Statistique des zemstvos les travaux aux pièces eux aussi sont souvent assimilés aux « gains » en général, nous voyons

* Cf. également S. Korolenko, *Le travail salarié libre, etc.*, pp. 46-47, où, sur la base des recensements de chevaux de 1882 à 1888, des exemples sont cités, illustrant que la diminution du nombre des chevaux chez les paysans s'accompagne d'un accroissement du nombre des chevaux chez les propriétaires privés.

là, par conséquent, un exemple de « gains » typiques de la paysannerie moyenne, — de même que dans le chapitre précédent nous avons appris à connaître les « gains » typiques des groupes inférieur et supérieur de la paysannerie. Les « gains » examinés plus haut illustrent le développement du capitalisme (établissements industriels et commerciaux et vente de la force de travail), tandis qu'ici les « gains », au contraire, marquent le retard du capitalisme et la prédominance des prestations de travail (à supposer que dans le quantum des « travaux aux pièces », prévalent les travaux que nous avons rangés parmi les prestations du premier groupe).

Plus le déclin de l'économie naturelle et de la paysannerie moyenne s'accentue, et plus énergiquement les prestations de travail doivent être refoulées par le capitalisme. La paysannerie aisée ne peut, naturellement, servir de base au système de prestations, puisque seule l'extrême misère astreint le paysan à se charger des travaux les plus mal payés et si ruineux pour sa propre exploitation. Cependant le prolétariat rural ne convient pas non plus au système de prestations, quoique pour une autre raison : n'ayant aucune exploitation ou ne possédant qu'un infime lopin de terre, le prolétaire rural y est moins attaché que le paysan « moyen » ; il lui est donc beaucoup plus facile d'aller s'offrir au dehors et de s'engager à des conditions « libres », c'est-à-dire pour un prix plus élevé et sans aucune servitude. De là le mécontentement général de nos agrariens contre l'exode des paysans vers la ville et, en général, contre les « gagne-pain au dehors » ; de là leurs plaintes que les paysans sont « peu attachés » (voir plus loin, p. 270). Le développement du travail salarié purement capitaliste coupe à la racine le système de prestations*.

* Voici un exemple d'une très grande précision. Les statisticiens des zemstvos expliquent la diffusion relative du fermage en argent

Il importe éminemment de noter que cette liaison indissoluble entre la décomposition de la paysannerie et l'éviction des prestations de travail par le capitalisme, liaison tellement claire d'après la théorie, — a déjà été signalée depuis longtemps par des auteurs spécialisés en matière d'agriculture, et qui ont observé les différents modes de

---

et en nature dans les différents endroits du district de Bakhmout, province d'Ekatérinoslav, comme suit :

« Les lieux où le fermage en argent est le plus pratiqué... se situent dans la région de l'industrie houillère et salinière ; les localités où il est moins pratiqué font partie de la région des steppes et d'agriculture pure. Les paysans en général n'acceptent pas volontiers de travailler au dehors, et surtout quand il s'agit d'un travail gênant et insuffisamment payé dans les « économies » privées. Le travail dans les mines et, d'une façon générale, dans les établissements métallurgiques et miniers, est pénible et nuit à la santé, mais en somme l'ouvrier est mieux payé et il est attiré par la perspective — au bout du mois ou de la semaine — de toucher l'argent, qu'il ne voit généralement pas en travaillant sur le domaine, puisque là-bas il est tenu de payer sa « motte de terre », « la paille », « le blé », ou bien il a déjà eu le temps de toucher tout l'argent à titre d'avances pour subvenir à ses besoins de toujours, etc.

Tout cela incite l'ouvrier à se dérober aux travaux sur les « domaines », comme il le fait du reste, dès qu'il y a possibilité de gagner de l'argent ailleurs. Possibilité qui s'offre surtout là où il existe beaucoup de mines, où les ouvriers touchent un bon salaire. En gagnant des « sous » dans les mines, le paysan peut louer de la terre, sans s'engager à travailler sur le domaine, et c'est ainsi que s'établit la domination du fermage-argent (cité d'après le *Bilan de la statistique des zemstvos,* t. II, p. 265). Dans les cantons de la steppe, cantons non industriels du district, on pratique le travail à tant la gerbe et le fermage-prestations.

Ainsi le paysan est prêt à fuir les prestations même pour aller travailler à la mine ! Le paiement en espèces, à l'heure dite, la forme impersonnelle de l'embauche et le travail réglé «l'attirent » au point qu'il préfère *même* les mines souterraines à l'agriculture, à cette agriculture que nos populistes aiment présenter sous un jour idyllique. Le fait est que le paysan a appris à ses dépens ce que valent les prestations de travail idéalisées par les agrariens et les populistes, et combien les rapports purement capitalistes sont meilleurs.

gestion économique sur les grands domaines. Dans la préface à son recueil d'articles sur l'agriculture russe, rédigés de 1857 à 1882, le professeur Stébout indique que... « Dans l'économie paysanne communale de nos jours, il se produit une *discrimination entre exploitants-industriels ruraux et ouvriers agricoles*. Les premiers, devenant de gros cultivateurs, commencent à entretenir des ouvriers agricoles et cessent généralement de faire des travaux aux pièces, à moins qu'ils n'éprouvent quelque nécessité extrême d'ajouter un peu de terre pour les emblavements ou d'utiliser des fonds d'exploitation pour les pâturages, ce que l'on ne peut avoir la plupart du temps que pour un travail aux pièces ; les seconds ne peuvent accepter aucun travail de ce genre, vu qu'ils n'ont pas de chevaux. *D'où la nécessité évidente de passer à l'exploitation par l'emploi d'ouvriers agricoles, d'autant plus vite* que les paysans qui acceptent encore un travail aux pièces à la déciatine, étant donné le faible nombre de chevaux qu'ils entretiennent et la quantité de travaux dont ils se chargent, exécutent mal le travail quant à la qualité et aux délais d'exécution » (p. 20).

Les indications selon lesquelles la ruine de la paysannerie conduit à l'éviction des prestations par le capitalisme, se retrouvent aussi dans la statistique courante des zemstvos. Ainsi dans la province d'Orel on signale que la chute des prix du blé a ruiné beaucoup de fermiers, et les propriétaires ont été obligés d'augmenter les labours directs. « A côté de l'extension de ces labours, la tendance se manifeste partout à remplacer le travail aux pièces par celui des ouvriers agricoles et ne plus avoir recours au matériel paysan... tendance à perfectionner la culture des champs par l'introduction d'instruments perfectionnés... à changer le système d'exploitation, à introduire les semis d'herbages, à élargir et améliorer l'élevage, à en élever le rendement » (*Revue agricole de la province d'Orel pour 1887-1888*, pp. 124-126. Cité d'après les *Remarques critiques* de

P. Strouvé, pp. 242-244). Dans la province de Poltava, en 1890, avec les prix bas du blé, on constate une « diminution de la quantité des terres prises à ferme par les paysans... dans l'ensemble de la province... Dès lors, malgré la chute marquée des prix du blé on a vu croître, en maints endroits, l'étendue des terres mises en labour direct par les propriétaires fonciers » (*L'influence des récoltes, etc.*, I, 304). Dans la province de Tambov, il a été constaté une forte augmentation des prix pour les travaux exécutés par des chevaux : pendant trois ans, de 1892 à 1894, ces prix étaient de 25-30% supérieurs à ceux des trois années 1889-1891 (*Novoïé Slovo,* 1895, n° 3, p. 187). Le renchérissement des travaux exécutés par des chevaux, résultat naturel de la diminution du nombre des chevaux paysans, ne peut qu'influer sur l'eviction des prestations par le système capitaliste.

Certes, il n'est point dans nos vues de démontrer, par ces quelques faits, l'éviction des prestations par le capitalisme : les statistiques complètes sur ce point font défaut. Nous nous contentons d'illustrer la *liaison* entre la différenciation de la paysannerie et l'éviction des prestations de travail par le capitalisme. Les chiffres totaux et de masse, qui démontrent incontestablement l'existence de cette éviction, sont relatifs à l'emploi des machines dans l'agriculture et à l'emploi du travail salarié libre. Mais avant de passer à ces chiffres, force nous est de rappeler le point de vue des économistes populistes sur la situation actuelle des domaines privés en Russie.

V. LA CONCEPTION POPULISTE EN LA MATIERE

La thèse selon laquelle le système des prestations de travail est une simple survivance de la corvée, n'est pas non plus contestée par les populistes. Elle est admise, au contraire, quoique sous une forme insuffisamment générale, par M. N. —on (*Esquisses,* § IX) comme par M. V. V. (de fa-

çon particulièrement saisissante dans l'article : « Notre économie paysanne et l'agronomie », *Otétchestvennyé Zapiski,* 1882, nos 8-9). Il est d'autant plus frappant que les populistes évitent par tous les moyens de reconnaître ce fait simple et évident que le mode actuel d'exploitation d'un domaine privé est une combinaison du système des prestations de travail et du système capitaliste ; que, par conséquent, plus le premier est développé et moins l'est le second, et inversement ; qu'ils se dérobent à l'analyse des rapports entre ces deux systèmes et la productivité du travail, le salaire de l'ouvrier, les traits fondamentaux du régime économique de la Russie après l'abolition du servage, etc. Poser la question sur ce terrain, sur celui de la constatation de la « *substitution* » *qui s'opère réellement,* c'était reconnaître l'éviction inévitable des prestations de travail par le capitalisme et le caractère progressif de cette éviction. Pour esquiver cette conclusion, les populistes n'ont pas même hésité à *idéaliser le système des prestations.* Cette idéalisation monstrueuse est le trait essentiel des conceptions populistes sur l'évolution de la propriété seigneuriale. M. V. V. est allé jusqu'à écrire que le « peuple... reste victorieux dans la lutte pour la forme de la culture agraire, bien que la victoire remportée ait encore aggravé sa ruine » (*Destinées du capitalisme,* p. 288). La reconnaissance d'une *telle* « victoire » est plus probante que la constatation d'une défaite ! M. N. —on a vu dans la dotation territoriale du paysan sous le régime de la corvée et sous celui des prestations de travail le « principe » de « l'union du producteur et des moyens de production » en oubliant ce petit détail que cette dotation était un moyen d'assurer de la main-d'œuvre au propriétaire. Comme nous l'avons déjà indiqué, Marx, en décrivant les systèmes de l'agriculture précapitaliste, a analysé *toutes* les formes des rapports économiques en Russie et mis en évidence la nécessité de la petite production et l'attachement du paysan à la glèbe, quelle que

soit la rente : en travail, en nature ou en argent. Mais pouvait-il lui venir à l'idée d'ériger cette dotation territoriale du paysan dépendant en « principe » de l'union perpétuelle du producteur et des moyens de production ? Oublie-t-il un instant que *cette* union du producteur et des moyens de production était l'origine et la condition de l'exploitation moyenâgeuse ; qu'elle déterminait une stagnation technique et sociale, et exigeait nécessairement toutes sortes de formes de « contrainte extra-économique » ?

MM. Orlov et Kabloukov dans les *Recueils* de la statistique des zemstvos pour la province de Moscou idéalisent les prestations de travail et la servitude absolument de la même façon, en qualifiant d'exploitation modèle celle d'une certaine dame Kostinskaïa dans le district de Kaménetz-Podolsk (cf. t. V, fasc. I, pp. 175-176 et t. II, pp. 59-62, IIe partie). Selon M. Kabloukov, cette exploitation est la preuve « qu'il est possible d'organiser un ordre de choses excluant (*sic*) cette opposition » (c'est-à-dire l'opposition d'intérêts entre l'exploitation du propriétaire foncier et celle du paysan), « et qui contribue à faire prospérer (*sic*) et l'exploitation paysanne et le domaine privé ! » (t. V, fasc. I, pp. 175-176). Il se trouve que la prospérité des paysans consiste... dans les prestations de travail et la servitude. Ils *n'ont ni pâturages ni chemin de parcours pour le bétail* (t. II, pp. 60-61.), ce qui n'empêche pas MM. les populistes de les considérer comme des cultivateurs « bien assis », et ils prennent ces fonds en location chez la propriétaire *contre des prestations de travail* en exécutant « tous les travaux sur son domaine... avec soin, exactitude et diligence »*.

On ne saurait aller plus loin dans l'idéalisation d'un système économique qui n'est qu'une survivance de la corvée !

La recette de tous les raisonnements populistes de ce genre est bien simple : il suffit d'oublier que la dotation

* Cf. Volguine, ouvrage cité, pp. 280-281.

territoriale du paysan est une des conditions de l'exploitation fondée sur la corvée ou les prestations de travail ; il suffit de faire abstraction du fait que ce cultivateur soi-disant « indépendant » doit une rente en travail, en nature ou en argent, et l'on arrivera à l'idée « pure » de « l'union du producteur et des moyens de production ». Mais les rapports réels entre le capitalisme et les formes d'exploitation précapitalistes ne changent point du simple fait de cette abstraction*.

Arrêtons-nous un peu sur un autre raisonnement, très curieux, de M. Kabloukov. Nous l'avons vu idéaliser les prestations de travail ; mais, chose remarquable, c'est que, quand il caractérise en statisticien les types *réels* d'exploitations *purement capitalistes* de la province de Moscou, son exposé reflète bien malgré lui et avec des déformations, les faits mêmes qui prouvent le progrès du capitalisme

* « On dit que l'extension de la rente-prestations de travail en guise de rente-argent... est une régression. Mais avons-nous jamais dit que c'était une chose souhaitable, avantageuse ? Nous... n'avons jamais soutenu que c'était un progrès », déclare M. Tchouprov au nom de tous les auteurs du livre *L'influence des récoltes, etc.* (voir le compte rendu sténographique des débats de la *Société impériale libre d'économie*, les 1er et 2 mars 1897[50], p. 38). Cette déclaration est fausse même en la forme, car M. Karychev (v. plus haut) représentait les prestations de travail comme une « aide » à la population rurale. En réalité, elle est absolument contraire au contenu de toutes les théories populistes avec leur idéalisation des prestations. Le grand mérite de MM. Tougan-Baranovski et Strouvé est d'avoir *posé* correctement la question (1897) de l'importance qui s'attache aux bas prix du blé : ces prix contribuent-ils à l'éviction des prestations de travail par le capitalisme, ou non. Tel est le vrai critère pour les apprécier. Une telle question est, sans doute, une question de fait, et la réponse que nous donnons diffère quelque peu de celle des auteurs cités. Fort des données contenues dans le texte (voir surtout le § VII de ce chapitre et le chapitre IV), nous croyons possible et même probable que la période des bas prix du blé soit marquée par une éviction des prestations par le capitalisme non moins rapide, sinon plus rapide que dans la période historique précédente des hauts prix du blé.

dans l'agriculture russe. Nous sollicitons l'attention du lecteur et lui demandons d'avance de nous excuser la longueur des citations.

Outre les anciens types d'exploitations employant le travail salarié libre, il existe dans la province de Moscou

> « un type d'exploitations nouveau, tout récent, en train de naître, qui rompent avec toutes les traditions et voient les choses simplement, comme on regarde toute industrie qui doit constituer une source de revenu. Là, l'agriculture n'apparaît plus comme... une fantaisie de grand seigneur, comme une occupation à la portée d'un chacun. Non, ici, on reconnaît la nécessité d'avoir... des connaissances spéciales... Les bases du calcul » (pour organiser la production) « sont les mêmes que dans toutes les autres branches de la production » (*Recueil de renseignements statistiques pour la province de Moscou,* t. V, fasc. 1, pp. 185-186).

M. Kabloukov ne se rend même pas compte que cette définition du nouveau type d'exploitations « en train de naître » dans les années 70 prouve justement le caractère progressif du capitalisme dans l'agriculture. C'est bien le capitalisme qui a été le premier à transformer l'agriculture, de « fantaisie de grand seigneur », en une industrie ordinaire ; c'est bien le capitalisme qui le premier a obligé de « voir les choses avec simplicité », de « rompre avec les traditions » et de s'armer de « connaissances spéciales ». Avant le capitalisme la chose était à la fois inutile et impossible, car l'exploitation de chaque domaine, commune rurale et famille paysanne, « se suffisait à elle-même » et ne dépendait d'aucune autre ; aucune force n'aurait pu l'arracher à sa stagnation séculaire. Le capitalisme a été précisément cette force qui a créé (par l'intermédiaire du marché), le contrôle social de la production des producteurs isolés et les a amenés à tenir compte des exigences de l'évolution sociale. C'est là que réside le rôle progressif du capitalisme dans l'agriculture de tous les pays d'Europe.

Ecoutons encore comment M. Kabloukov définit nos exploitations purement capitalistes :

« On tient compte ensuite de la force de travail en tant que facteur indispensable pour agir sur la nature et à défaut duquel aucune organisation du domaine ne mènera à rien. Ainsi, bien que conscient de l'importance de cet élément, on ne le tient pas pour une source indépendante du revenu, ainsi qu'on le faisait au temps du servage ou comme cela se fait encore aujourd'hui, dans le cas où à la base de la rentabilité d'un domaine on met non pas le produit du travail dont l'obtention est le but direct de son application, non pas la volonté d'appliquer ce travail à l'obtention de produits de plus grande valeur et de tirer parti de ce travail, mais la volonté de diminuer la part du produit que l'ouvrier reçoit pour lui, le désir de ramener le coût de la main-d'œuvre autant que possible à zéro » (186). On y parle du mode d'exploitation en échange des parcelles jadis enlevées. « Dans ces conditions, pour la rentabilité point n'est besoin que le propriétaire fasse preuve de savoir et de qualités spéciales. Tout ce que l'on obtiendra par ce travail constituera le revenu net du propriétaire ou tout au moins un revenu réalisé presque sans toucher au fonds de roulement. Une pareille exploitation ne peut prospérer, ni être qualifiée comme telle au sens strict du mot, de même que céder à bail tous ses biens, ce n'est pas exploiter ; il n'y a point là d'organisation de l'économie » (186). Après avoir cité des exemples de cession de terre jadis enlevée contre des prestations de travail, l'auteur conclut : « Le centre de gravité de l'exploitation, le moyen de tirer un revenu de la terre, réside dans l'action exercée sur l'ouvrier, et non sur la matière et ses forces » (189).

Ce raisonnement est un très bel exemple de la façon dont sont déformés des faits observés sur le vif sous l'influence d'une théorie fausse. M. Kabloukov confond la production avec le régime social de la production. Dans tout régime social la production consiste dans une « action » exercée par l'ouvrier sur la matière et ses forces. Dans tout régime social, seul le surproduit peut être une source de « revenu » pour le propriétaire. Sous ces deux rapports le système d'exploitation basé sur les prestations de travail est tout à fait analogue au système capitaliste, quoi qu'en pense M. Kabloukov. Ce qui les distingue en fait, c'est que les prestations de travail supposent nécessairement le plus bas niveau de productivité du travail ; aussi, pour augmenter le revenu, il n'est pas possible d'augmenter le surproduit.

Il n'est qu'un moyen : appliquer le louage sous les formes de servitude les plus diverses. En revanche, dans l'exploitation purement capitaliste, ces formes de servitude doivent disparaître, car le prolétaire qui n'est pas attaché à la glèbe se prête mal à l'asservissement ; l'accroissement de la productivité du travail devient non seulement possible mais nécessaire, comme le seul moyen d'élever le revenu et de faire face à une concurrence acharnée. Ainsi, la définition de nos exploitations purement capitalistes, formulée par ce même M. Kabloukov, qui s'est tellement appliqué à idéaliser les prestations de travail, confirme largement cette vérité que le capitalisme russe *crée* des conditions sociales *imposant* nécessairement la rationalisation de l'agriculture et l'abolition de la servitude, tandis que les prestations de travail, au contraire, *excluent* la possibilité de rationalisation agricole et perpétuent la stagnation technique et l'asservissement du producteur. Il n'est rien de moins sensé que les enthousiasmes auxquels se livrent d'ordinaire les populistes au sujet de la faiblesse du capitalisme dans notre agriculture. Tant pis s'il est faible, cela montre seulement la force des formes précapitalistes d'exploitation, infiniment plus dures pour le producteur.

VI. L'HISTOIRE DU DOMAINE D'ENGELHARDT

Engelhardt occupe une place tout à fait à part parmi les populistes. Soumettre à la critique sa conception des prestations de travail et du capitalisme reviendrait à reprendre ce qui a été dit au paragraphe précédent. Nous croyons beaucoup plus utile d'opposer aux vues populistes d'Engelhardt l'histoire de sa propre exploitation. Cette critique aura en même temps une valeur positive, car l'évolution de cette exploitation reflète pour ainsi dire en miniature les traits essentiels de l'évolution de toute l'exploitation des domaines privés de la Russie après l'abolition du servage.

Quand Engelhardt a entrepris de faire valoir son domaine, celui-ci était basé sur les traditionnelles prestations de travail et la servitude qui excluaient toute « organisation rationnelle » (*Lettres de la campagne,* 559). Les prestations de travail avaient pour conséquence un mauvais élevage, un mauvais travail du sol, un système de culture uniforme et vieilli (118). « Je me rendis compte qu'il était impossible... d'exploiter, comme auparavant » (118). La concurrence des blés des steppes faisait baisser les prix et rendait l'exploitation désavantageuse (83)*. Notons qu'à côté du système des prestations le système capitaliste a joué dès le début un certain rôle dans l'exploitation : déjà à ce moment il y avait, quoique très peu nombreux, des ouvriers salariés (le bouvier, etc.), et Engelhardt témoigne que le salaire de son ouvrier (issu de paysans dotés de terre), était « fabuleusement bas » (11), cela parce qu'on « *ne pouvait donner davantage* », vu le mauvais état de l'élevage. La faible productivité du travail excluait la possibilité d'augmenter le salaire. Ainsi, nous trouvons à la base de l'exploitation d'Engelhardt les traits familiers de toutes les exploitations russes : prestations, servitude, très faible productivité du travail, salaire « infiniment bas », culture routinière.

Quels sont donc les changements apportés par Engelhardt ? Il introduit la culture du lin, plante industrielle et commerciale nécessitant une main-d'œuvre nombreuse. Ainsi s'accentue le caractère commercial et capitaliste de l'agriculture. Mais où trouver la main-d'œuvre ? Engelhardt essaie d'abord d'appliquer à la nouvelle agriculture (commerciale) le vieux système : les prestations de travail. Rien

* Le fait que la concurrence du blé à bon marché incite à une réforme technique et, *par suite*, au remplacement des prestations de travail par le louage libre, mérite de retenir l'attention. La concurrence du blé des steppes a joué aussi un rôle pendant les années des hauts prix du blé ; or, la période des bas prix communique à cette concurrence une force toute particulière.

n'y fit, on travailla mal, le « travail à la déciatine » était au-dessus des forces des paysans, qui s'opposaient de toute leur énergie à un travail asservissant et « tout d'une pièce ». « Il fallait changer de système. Entre temps j'avais pris pied, j'avais mes chevaux, mes harnais, mes charrettes, mes araires, mes herses, et je pouvais maintenant faire valoir mon domaine avec des salariés agricoles. Je me mis à cultiver le lin partie avec mes ouvriers, partie à la tâche, en louant pour des travaux déterminés » (218). Ainsi, l'adoption du nouveau système d'exploitation et de l'agriculture commerciale nécessitait le remplacement des prestations de travail par le système capitaliste. Pour augmenter le rendement du travail, Engelhardt appliqua un procédé éprouvé de la production capitaliste : le travail à la pièce. Les paysannes étaient engagées à tant la gerbe, à tant le poud. Engelhardt raconte (non sans quelque triomphe puéril), la réussite de ce système : le coût de la façon s'est élevé (de 25 à 35 roubles la déciatine), mais en revanche le revenu lui aussi a augmenté de 10 à 20 roubles par déciatine ; après le passage du travail asservissant au travail salarié libre, le rendement des ouvrières s'élève (de 20 livres par nuit à 1 poud), et leur salaire, de 30 à 50 kop. par jour (« prix sans précédent dans notre contrée »). Un marchand de tissus de la localité en loua sincèrement Engelhardt : « Avec votre lin, vous avez donné une forte impulsion au commerce » (219).

Appliqué d'abord au traitement d'une plante commerciale, le travail salarié libre s'étendit peu à peu aux autres opérations agricoles. Une des premières que le capital conquit sur les prestations de travail, ce fut le battage. On sait que dans toutes les exploitations privées en général ce genre de travail se fait le plus souvent selon le mode capitaliste. Engelhardt écrivait : « Je confie une partie de mes terres aux paysans pour qu'ils la cultivent par cycle, car il me serait difficile de moissonner les seigles » (211). Les pres-

tations de travail servent donc de passage direct au capitalisme en procurant au propriétaire la peine des journaliers pour le coup de presse. Au début, la culture par cycle était donnée avec le battage, mais là encore la mauvaise qualité du travail a fait adopter le travail salarié libre. La culture par cycle était donnée dès lors, sans le battage, ce dernier étant en partie exécuté par des ouvriers, en partie confié à un entrepreneur avec une artel de salariés agricoles contre un salaire à la pièce. La substitution du système capitaliste aux prestations a eu pour résultat ici de même : 1° le relèvement de la productivité du travail : auparavant 16 ouvriers battaient 900 gerbes par jour, maintenant 8 ouvriers en battent 1 100 ; 2° le relèvement de la quantité de grain ; 3° la réduction du temps de battage ; 4° l'augmentation du salaire ; 5° l'accroissement du revenu du propriétaire (212).

Le système capitaliste comprend ensuite les opérations concernant la façon du sol. Les charrues remplacent les anciens araires, et le travail passe du paysan asservi au salarié agricole. Engelhardt, triomphant, fait part du succès de cette innovation, du travail consciencieux des ouvriers et prouve très justement que les accusations habituelles de paresse et de manque de conscience adressées à l'ouvrier sont dues au « stigmate du servage » et au labour asservissant « au profit du maître » ; que la nouvelle organisation de l'exploitation agricole impose aussi au propriétaire l'esprit d'entreprise, la connaissance des hommes et l'art de les manier, la connaissance du travail et de sa mesure, la connaissance du côté technique et commercial de l'agriculture, toutes qualités qui faisaient défaut aux Oblomov[51] de l'époque du servage ou de la servitude. Les différentes modifications apportées à la technique agricole sont inséparables les unes des autres et mènent inévitablement à la transformation même du régime économique. « Si, par exemple, vous semez le lin et le trèfle, il vous faut

aussitôt introduire nombre d'autres changements, sinon l'entreprise ne tournera pas rond. Il faudra changer les outils de labour et employer la charrue au lieu de l'araire, la herse de fer au lieu de la herse de bois, ce qui, à son tour, nécessitera d'autres chevaux, d'*autres ouvriers, un autre système d'exploitation en ce qui concerne le louage de bras, etc.* » (154-155).

La modification de la technique agricole est ainsi apparue intimement liée à l'éviction des prestations de travail par le capitalisme. Ce qui est particulièrement intéressant ici, c'est la progression avec laquelle se fait cette éviction : le système d'exploitation continue d'associer les prestations et le capitalisme, cependant que le centre de gravité se déplace peu à peu vers ce dernier. Voici comment s'organisait l'exploitation réorganisée d'Engelhardt :

« J'ai à présent beaucoup à faire parce que j'ai changé tout le système d'exploitation. Une large part des travaux sont exécutés par des salariés agricoles et des journaliers. Ces travaux sont très variés : je brûle les souches pour semer le froment, j'essouche les boulaies pour cultiver du lin, j'ai affermé des prairies sur le Dniepr, j'ai semé du trèfle, du seigle en masse et beaucoup de lin. J'ai besoin d'un grand nombre de bras. Pour les avoir, il faut y penser d'avance, parce que, quand viendra la saison des travaux, ils seront tous occupés chez eux ou sur d'autres domaines. Ce recrutement de la main-d'œuvre se fait par avances d'argent et de blé remboursables en travail » (116-117).

Les prestations de travail et la servitude subsistent donc dans une exploitation « rationnellement » organisée, mais, premièrement, elles y occupent désormais une place de second plan par rapport au travail salarié libre, et, deuxièmement, elles ont elles-mêmes changé de forme : restent surtout les prestations du second groupe, visant non les paysans propriétaires, mais les salariés agricoles et les journaliers.

Ainsi, l'exploitation même d'Engelhardt réfute, mieux que tout raisonnement, ses théories populistes. S'étant proposé de monter une exploitation rationnelle, il n'a pu le faire, sous le régime économique et social existant, qu'en basant son exploitation sur le travail salarié. Le perfectionnement de la technique agricole y a marché de pair avec l'éviction des prestations de travail par le capitalisme, ainsi qu'il en est, en général, dans toutes les exploitations privées de Russie. C'est dans l'emploi des machines par l'agriculture russe que ce processus apparaît avec le plus de relief.

VII. L'EMPLOI DES MACHINES DANS L'AGRICULTURE

Au point de vue de la fabrication et de l'emploi des machines agricoles, l'époque d'après l'abolition du servage se divise en quatre périodes*. La première embrasse les dernières années qui précédèrent la réforme paysanne et les premières années qui l'ont suivie. Les propriétaires fonciers s'étaient à un moment donné empressés d'acheter des machines à l'étranger pour se passer du travail « gratuit » des serfs et remédier aux difficultés de l'embauche libre. Tentative qui, naturellement, échoua. Bientôt la fièvre tomba et aussi, dès 1863-1864, la demande des machines

* Voir la *Revue historico-statistique de l'industrie en Russie*, t. I. St-Pétersbourg 1883 (ouvrage publié pour l'exposition de 1882), article de V. Tcherniaïev : « La fabrication des machines agricoles ». *Ibid.*, t. II, St-Pétersbourg 1886, groupe IX. *L'économie rurale et forestière de la Russie* (St-Pétersbourg 1893, ouvrage publié pour l'exposition de Chicago), article de M. V. Tcherniaïev : « Les instruments et machines agricoles ». *Les forces productives de la Russie* (St-Pétersbourg 1896, ouvrage publié pour l'exposition de 1896), l'article de M. Lénine : «Les instruments et machines agricoles (section 1). *Messager des Finances*, 1896, n° 51 et 1897, n° 21). — V. Raspopine, article cité. Ce dernier article place seul la question sur le terrain économique et politique, tandis que tous les autres ont été rédigés par des agronomes spécialistes.

étrangères. Vers 1880 commence la deuxième période qui va durer jusqu'en 1885. Elle est caractérisée par un accroissement extrêmement régulier et extrêmement rapide des importations de machines de l'étranger ; la production intérieure augmente aussi de façon régulière mais plus lente que l'importation. De 1881 à 1884 l'importation des machines agricoles a fait des progrès particulièrement rapides, ce qui est dû en partie à la suppression en 1881 de l'importation libre de la fonte et du fer pour les usines fabriquant le matériel agricole. La troisième période va depuis 1885 jusqu'après 1890. Les machines agricoles que l'on importait jusque-là en franchise, sont frappées en 1885 d'un droit (de 50 kopecks-or par poud). Ce droit élevé réduit dans de très fortes proportions les entrées, mais la production intérieure elle aussi se développe avec lenteur sous l'influence de la crise agraire, dont le début remonte justement à cette période. Enfin, à partir de 1890 s'ouvre, visiblement, la 4e période, pendant laquelle l'importation des machines agricoles s'accroît de nouveau et la production intérieure grandit avec une extrême rapidité.

Les chiffres ci-dessous illustrent ce que nous venons de dire. Voici la moyenne annuelle des importations de machines agricoles pour les périodes suivantes :

Périodes	En milliers de pouds	En milliers de roubles
1869-1872	259,4	787,9
1873-1876	566,3	2283,9
1877-1880	629,5	3593,7
1881-1884	961,8	6318
1885-1888	399,5	2032
1889-1892	509,2	2596
1893-1896	864,8	4868

Nous manquons malheureusement de données aussi précises et aussi complètes sur la fabrication des machines

et instruments agricoles en Russie. L'insuffisance de notre statistique industrielle, la confusion quant à la production des machines en général avec celle des machines agricoles, l'absence de toutes règles fixes délimitant la production « industrielle » et la production « artisanale » des machines agricoles, tout cela ne permet pas de présenter un tableau complet du développement de la fabrication des machines agricoles en Russie. Groupons ensemble les données des sources indiquées plus haut, et nous obtiendrons le tableau suivant :

Production, importation et consommation des machines et instruments agricoles

Années	Royaume de Pologne	3 provinces baltiques	4 prov. méridionales des steppes (Don, Ekatérinoslav, Tauride, Kherson)	Autres provinces de la Russie d'Europe	En tout pour les 50 provinces de la Russie d'Europe et du Royaume de Pologne	Importation	Consommation
			En milliers de roubles				
1876	646	415	280	988	2 329	1 628	3 957
1879	1 088	433	557	1 752	3 830	4 000	7 830
1890	498	217	2 360	1 971	5 046	2 519	7 565
1894	381	314	6 183	2 567	9 445	5 194	14 639

Ces données montrent avec quelle intensité s'opère le processus d'éviction des instruments agricoles primitifs par les instruments perfectionnés (et, par suite, le processus d'éviction de formes d'exploitation primitives par le capitalisme). En dix-huit ans la consommation des machines agricoles s'est accrue de trois fois et demie et même davantage, grâce surtout à la production intérieure qui a plus que quadruplé. Il est remarquable d'autre part que le principal centre de fabrication des machines agricoles se déplace des provinces de la Vistule et de la Baltique vers les provinces russes des steppes méridionales. Si dans les années

70 le principal centre du capitalisme agraire en Russie était dans les provinces frontières de l'Ouest, on voit après 1890 se former des régions encore plus remarquables de capitalisme agricole dans les provinces purement russes*.

En ce qui concerne les données dont nous venons de parler, il faut ajouter que, bien que basées sur les renseignements officiels en la matière (et les seuls, à notre connaissance), elles sont néanmoins loin d'être complètes et ne sont pas tout à fait comparables entre elles d'une année à l'autre. Pour les années 1876-1879 des renseignements ont été *spécialement* recueillis pour l'Exposition de 1882. Ce sont les plus complets entre tous, puisqu'ils embrassent non seulement la production « industrielle », mais aussi la production artisanale ; en 1876-1879 on comptait en moyenne 340 entreprises dans la Russie d'Europe y compris le Royaume de Pologne, tandis que d'après la « statistique industrielle » il n'y avait dans la Russie d'Europe, en 1879, pas plus de 66 usines fabriquant des machines et instruments agricoles (calculs établis d'après l'*Index des fabriques et usines* d'Orlov pour 1879). L'écart énorme de ces chiffres vient de ce que sur ces 340 entreprises, moins d'un tiers (100) avaient des moteurs à vapeur et plus de la moitié (196) marchaient à bras ; 236 de ces 340 entreprises, n'ayant pas de fonderie, faisaient exécuter leurs pièces de fonte ailleurs *(Revue historico-statistique, 1. c.)*. Quant aux renseignements sur les années 1890 et 1894, ils sont tirés des *Recueils de données sur la grande industrie en Russie* (Edition du Département du Commerce et des Ma-

---

* Pour permettre de juger des changements survenus ces derniers temps, nous citerons les chiffres fournis par l'*Annuaire de la Russie* (édition du Comité Central de la Statistique. Saint-Pétersbourg 1906) pour 1900-1903. La fabrication des machines agricoles dans l'Empire est évaluée ici à 12 058 000 roubles, et les importations à 15 240 000 roubles en 1902 et à 20 615 000 roubles en 1903. (*Note de la 2e édition*).

nufactures)*. Ces renseignements ne portent pas même sur toute la production « industrielle » des machines et instruments agricoles ; ainsi, le *Recueil* comptait en 1890 dans la Russie d'Europe 149 usines de machines agricoles tandis que l'*Index* d'Orlov en nomme plus de 163 ; en 1894, d'après les premières données, on comptait 164 usines de ce genre (*Messager des Finances,* 1897, n° 21, p. 544), alors que la *Liste des fabriques et des usines* en indique pour 1894/95 plus de 173. Pour ce qui est de la petite production, la production « artisanale », elle n'est point comprise dans ces chiffres**. On ne saurait donc mettre en doute que les renseignements concernant les années 1890 et 1894 sont sensiblement au-dessous de la vérité. C'est ce que confirment aussi les avis des spécialistes qui estiment qu'après 1890 la Russie produisait pour environ 10 millions de roubles de machines et instruments agricoles (*L'Economie rurale et forestière,* p. 359), et en 1895 pour près de 20 millions de roubles (*Messager des Finances,* 1896, n° 51).

Citons des chiffres un peu plus détaillés sur les variétés et les quantités de machines et instruments agricoles

---

* Le *Messager des Finances* (1897, n° 21) rapproche ces données pour les années 1888-1894, mais sans en indiquer exactement la source.

** En 1864, on estimait à 64 le nombre des ateliers produisant et réparant les instruments agricoles ; en 1871, à 112; en 1874, à 203 ; en 1879, à 340 ; en 1885, à 435 ; en 1892, à 400 et en 1895, à près de 400 (*L'économie rurale et forestière de la Russie,* p. 358 et le *Messager des Finances*, 1896, n° 51). Or, le *Recueil* ne comptait en 1888-1894 que 157-217 usines de ce genre (en moyenne 183 pour ces 7 années). Voici un exemple illustrant le rapport entre la production « industrielle » et la production « artisanale » des machines agricoles : dans la province de Perm on ne comptait en 1894 que 4 « usines » avec une production totale de 28 000 roubles tandis que le recensement de 1894/95 a dénombré 94 entreprises artisanales produisant pour 50 000 roubles de machines agricoles. Et parmi les entreprises « artisanales », il s'en trouve qui ont, par exemple, 6 ouvriers salariés et une production totale de plus de 8 000 roubles. (*Etude sur l'état de l'industrie artisanale dans la province de Perm*, Perm 1896).

fabriqués en Russie. On estime qu'en 1876 on a produit 25 835 instruments ; en 1877, 29 590 ; en 1878, 35 226 ; en 1879, 47 892 machines et instruments agricoles. A quel point ces chiffres sont actuellement dépassés, on le verra par ce qui suit. En 1879, on produisait environ 14 500 charrues ; en 1894, 75 500 (*Messager des Finances,* 1897, n° 21). « Si, il y a cinq ans, la question des mesures à prendre pour généraliser la charrue parmi les paysans était encore un problème à résoudre, aujourd'hui elle est pratiquement résolue. L'achat d'une charrue par tel ou tel paysan n'est plus chose rare ; c'est un fait banal et le nombre des charrues achetées chaque année par les paysans se compte par milliers*. La masse des instruments agricoles primitifs employés en Russie laisse encore un large champ à la production et à la vente des charrues**. Le progrès accompli dans l'emploi de la charrue a même mis en avant la question de l'utilisation de l'électricité. La *Torgovo-promychlennaïa Gazéta* (1902, n° 6), annonce qu'au deuxième Congrès de l'électricité « le rapport de V. Rjevski « L'électricité dans l'agriculture » a suscité un vif intérêt ». Le rapporteur a illustré de figures fort bien exécutées le labour d'un champ en Allemagne à l'aide de l'énergie électrique et fourni sur ce procédé économique des chiffres tirés d'un projet et d'un devis établis par lui à la demande d'un propriétaire foncier, possesseur d'un domaine dans une province du Sud. Le projet prévoyait le labour annuel de 540 déciatines, dont une partie deux fois par an. La profondeur du labour devait être de 4,5 à 5 *verchok**** ; le sol — de la terre noire pure. Outre

---

* *Comptes rendus et recherches sur l'industrie artisanale en Russie.* Editions du Ministère des Biens de l'Etat, t. I, St-Pétersbourg 1892, p. 202. Dans le même temps la fabrication paysanne des charrues tombe, évincée par la production industrielle.

** *L'Economie rurale et forestière de la Russie,* p. 360.

*** Verchok, 4,4 cm. *(N.R.)*

les charrues, le projet prévoyait l'installation de machines, pour les autres travaux des champs, ainsi qu'une batteuse et un moulin d'une puissance de 25 chevaux, travaillant 2 000 heures par an. Le coût de l'installation complète pour un domaine, avec six verstes de fil aérien de 50 mm, était évalué par le rapporteur à 41 000 roubles. Avec l'installation d'un moulin, le labour d'une déciatine reviendrait à 7 rbl. 40, et sans moulin à 8 rbl. 70. Au prix de la main-d'œuvre, du bétail, etc., dans la localité, l'équipement électrique donnerait une économie de 1 013 roubles dans le premier cas et dans le second — la consommation d'énergie électrique étant moindre sans le moulin, — de 966 roubles.

On ne remarque pas, dans la production des batteuses et des tarares, un changement aussi brusque, parce qu'elle a pris pied depuis assez longtemps*. Il s'est même formé un centre de production « artisanale » de ces machines, la ville de Sapojok (province de Riazan) avec les villages environnants, et la bourgeoisie paysanne de l'endroit s'est joliment enrichie avec cette fabrication (cf. *Comptes rendus et recherches,* 1, pp. 208-210). On constate une extension particulièrement rapide de la production des moissonneuses. En 1879 on en produisait près de 780 par an ; en 1893, on estimait que leur vente atteignait 7 à 8 000 par an, et en 1894-1895 environ 27 000. En 1895, par exemple, l'usine de G. Greaves à Berdiansk, province de Tauride, « la plus grande usine de cette branche de production en Europe » (*Messager des Finances,* 1896, n° 51) c'est-à-dire pour la production des moissonneuses, en a produit 4 464. Parmi les paysans de la province de Tauride, les moissonneuses se

* En 1879, il a été fabriqué près de 4 500 batteuses ; en 1894-1895, près de 3 500. Ce dernier chiffre ne porte pas sur les fabrications artisanales.

sont généralisées au point qu'il s'est créé un métier spécial : moissonner à la machine le blé des autres.*

Il existe des données analogues aussi pour les autres instruments agricoles d'un usage moins fréquent. Les semoirs à la volée, par exemple, sont d'ores et déjà fabriqués par des dizaines d'usines, et les semoirs à lignes plus perfectionnés qui en 1893 étaient fabriqués par deux usines seulement (*L'Economie rurale et forestière,* p. 360), le sont

---

* Ainsi, en 1893, « dans le domaine d'Ouspenskoïé appartenant à Falz-Fein (détenteur de 200 000 déciatines) il s'est trouvé réunies environ 700 moissonneuses paysannes offrant leurs services, mais la moitié des paysans ont dû s'en retourner, 350 machines seulement ayant été louées » (Chakhovskoï : *Les petites industries agricoles exercées au dehors*, Moscou 1896, p. 161). Toutefois, dans les autres provinces des steppes, notamment sur la rive gauche de la Volga, les moissonneuses sont encore peu répandues. Au reste, durant ces dernières années, ces provinces s'efforcent également de rattraper la Nouvelle-Russie. Ainsi en 1890, le chemin de fer Syzran-Viazma a transporté 75 000 pouds de machines agricoles, locomobiles et pièces détachées : en 1891, 62 000 pouds ; en 1892, 88 000 pouds ; en 1893, 120 000 pouds et en 1894, 212 000 pouds, soit, dans l'espace de cinq ans à peine, le transport de ces machines a presque triplé. La gare d'Oukholovo a expédié en 1893 environ 30 000 pouds de machines agricoles de fabrication locale et en 1894 environ 82 000 pouds, tandis que jusqu'en 1892 inclusivement elle n'en expédiait même pas 10 000 pouds par an. « On expédie d'Oukholovo surtout des batteuses fabriquées dans le bourg de Kanino et le village de Smykovo et, en partie, à Sapojok, chef-lieu de district, province de Riazan. Le bourg de Kanino possède trois fonderies appartenant à Iermakov, Karev et Golikov, où l'on fabrique principalement les pièces de machines agricoles. Le finissage et le montage sont effectués à peu près par tous les habitants de ces deux agglomérations (Kanino et Smykovo) » (*Coup d'œil rapide sur l'activité commerciale du chemin de fer Syzran-Viazma en 1894*. Fasc. IV, Kalouga 1896, pp. 62-63). Ce qui est intéressant dans cet exemple, c'est d'abord l'accroissement énorme de la production justement au cours de ces dernières années, années des bas prix du blé ; en second lieu, le lien qui existe entre la production « en usine » et la production dite « artisanale ». Cette dernière est tout simplement une « annexe extérieure » de la fabrique.

actuellement par sept usines (*Les forces productives,* 1, 51), dont les fabrications sont largement diffusées surtout dans le sud de la Russie. Les machines sont employées dans toutes les branches de la production agricole, ainsi que pour toutes les opérations concernant tel ou tel produit : des aperçus notent spécialement l'emploi généralisé des tarares, trieurs, séchoirs, presses à foin, broyeuses à lin, etc. *Le Supplément au rapport sur l'agriculture* en 1898, publié par la direction du zemstvo de Pskov (*Séverny Kourier,* 1899, n° 32), constate l'emploi généralisé des machines, notamment des broyeuses à lin, après le passage de la culture du lin pour la consommation à la culture commerciale. Le nombre de charrues s'accroît. On constate l'influence de l'émigration vers les villes sur l'accroissement des machines agricoles et la montée des salaires. Dans la province de Stavropol (*ibid.,* n° 33), avec le progrès de l'immigration, s'accroît le nombre des machines agricoles. En 1882 on en dénombrait 908 ; en 1891-1893, 29 275 en moyenne ; en 1894-1896, 54 874 en moyenne ; en 1895, jusqu'à 64 000.

Naturellement, l'emploi croissant des machines entraîne aussi une demande de moteurs mécaniques : parallèlement aux machines à vapeur, « le moteur à pétrole commence depuis quelque temps à prendre un développement intense dans nos exploitations ». (*Les forces productives,* 1, 56.) Bien que le premier moteur soit apparu à l'étranger il y a à peine sept ans, nous avons déjà sept usines qui en fabriquent. Dans la province de Kherson, il n'y avait après 1870 que 134 locomobiles appropriées à l'agriculture. (*Matériaux pour la statistique des moteurs à vapeur dans l'Empire de Russie.* St-Pétersbourg 1882) ; en 1881, près de 500 (*Revue historico-statistique,* t. II, section des instruments agricoles). En 1884-1886, trois districts de la province sur six comptaient 435 batteuses à vapeur. « A l'heure actuelle (1895) il faut compter que le nombre de ces machines a au moins doublé ». (Téziakov : *Les ouvriers*

agricoles et l'organisation du contrôle sanitaire dans la province de Kherson, Kherson 1896, p. 71). On lit dans le *Messager des Finances* (1897, n° 21) que dans la province de Kherson le nombre de batteuses à vapeur « se monte à près de 1 150 ; dans la région du Kouban il varie autour de ce même chiffre, etc... Les achats de batteuses à vapeur revêtent depuis quelque temps un caractère industriel... Il s'est présenté des cas où deux ou trois bonnes récoltes ont permis à l'entrepreneur de couvrir le prix d'achat de la batteuse avec locomobile — 5 000 roubles — et d'en acheter aussitôt une nouvelle aux mêmes conditions. Aussi, l'on rencontre assez souvent dans de petites exploitations du Kouban 5 ou même 10 de ces machines. Elles y sont considérées comme indispensables dans toute exploitation plus ou moins bien réglée ». « D'une façon générale, on compte actuellement dans le Sud de la Russie plus de 10 000 locomobiles destinées à des usages agricoles » *(Les forces productives,* IX, p. 151)*.

Si on se rappelle qu'en 1875-1878 la Russie d'Europe ne comptait dans l'agriculture que 1 351 locomobiles et, d'après

---

* Cf. La correspondance du district de Pérékop (province de Tauride), publiée par les *Rousskié Védomosti* du 19 août 1898 (n° 167). « Grâce à l'emploi généralisé des moissonneuses et des batteuses à vapeur ou à cheval parmi nos agriculteurs, les travaux des champs... avancent avec une extrême rapidité. L'ancien battage au « rouleau » n'est plus que du passé... Le cultivateur criméen augmente d'année en année ses emblavures, de sorte qu'il se voit obligé, bon gré mal gré, de recourir aux instruments et machines perfectionnés. Tandis qu'au rouleau on ne peut pas battre plus de 150 à 200 pouds de grains par jour, une batteuse à vapeur de 10 chevaux en fournit 2 000 à 2 500 et une batteuse à cheval, 700 à 800 pouds par jour. Voilà pourquoi la demande d'instruments agricoles, moissonneuses et batteuses augmente chaque année au point que les usines et les fabriques n'en ont pas en magasin et ne peuvent satisfaire aux commandes, comme ce fut le cas cette année. » Une des raisons principales de la diffusion des instruments perfectionnés est la baisse des prix du blé, qui *oblige* les exploitants ruraux de diminuer le coût de la production.

des renseignements incomplets, 12 091 en 1901 (*Recueil de comptes rendus de l'inspection des fabriques pour 1903*) ; 14 609 en 1902 ; 16 021 en 1903 ; 17 287 en 1904, on se rendra compte de la révolution gigantesque que le capitalisme a opérée dans notre agriculture au cours des deux ou trois dernières décades. Les zemstvos ont grandement hâté ce processus. Au début de 1897, « 11 zemstvos de province et 203 zemstvos de district » avaient leurs dépôts de machines et instruments agricoles « avec un fonds de roulement total d'environ un million de roubles » (*Messager des Finances*, 1897, n° 21). Dans la province de Poltava, le chiffre d'affaires de ces dépôts, de 22 600 roubles en 1890 s'est élevé à 94 900 en 1892 et à 210 100 en 1895. En six ans, il a été vendu 12 600 charrues, 500 tarares et trieurs, 300 moissonneuses et 200 batteuses à cheval. « Les principaux clients des dépôts des zemstvos sont les cosaques et les paysans : il leur a été vendu 70% des charrues et des batteuses à cheval. Quant aux semoirs et aux moissonneuses, ce sont surtout les propriétaires fonciers et plus particulièrement les gros, détenteurs de plus de 100 déciatines de terre, qui les achètent » (*Messager des Finances*, 1897, n° 4).

D'après le compte rendu de la direction du zemstvo de la province d'Ekatérinoslav pour 1895, « la diffusion dans cette province des instruments agricoles perfectionnés est en progression rapide ». Ainsi, dans le district Verkhnédnieprovski on comptait :

	1894	*1895*
Charrues ordinaires, brise-mottes, déchaumeuses chez les propriétaires	5 220	6 752
Charrues ordinaires, brise-mottes, déchaumeuses chez les paysans	27 271	30 112
Batteuses hippomobiles chez les propriétaires	131	290
Batteuses hippomobiles chez les paysans	671	838

(*Messager des Finances*, 1897, n° 6.)

La direction du zemstvo de la province de Moscou établit que les paysans de cette province avaient en 1895 41 210 charrues réparties entre 20,2% des feux paysans (*Messager des Finances,* 1896, n° 31). Un calcul spécialement établi en 1896, dénombre dans la province de Tver 51 266 charrues, soit 16,5% des feux paysans. Dans le district de Tver il n'y avait en 1890 que 290 charrues, et en 1896 5 581 (*Recueil de rens. stat. sur la province de Tver,* t. XIII, fasc. 2, pp. 91, 94). On jugera par là de la rapidité avec laquelle la bourgeoisie paysanne affermit et améliore ses exploitations.

VIII. LE ROLE DES MACHINES DANS L'AGRICULTURE

Après avoir constaté le développement extrêmement rapide de la fabrication des machines agricoles et de leur emploi dans l'agriculture russe depuis l'abolition du servage, il nous faut maintenant examiner la signification économique et sociale de ce fait. De ce que nous avons dit plus haut sur l'économie de l'agriculture du paysan et du propriétaire foncier, découlent les thèses suivantes : d'un côté, le capitalisme est bien le facteur qui suscite et étend l'emploi des machines dans l'agriculture ; d'un autre côté, l'introduction des machines dans l'agriculture revêt un caractère capitaliste, c'est-à-dire entraîne des rapports capitalistes et leur développement continu.

Arrêtons-nous à la première de ces thèses. On a vu que le système d'exploitation fondé sur les prestations de travail et l'économie patriarcale qui en est inséparable reposent, par leur nature même, sur une technique routinière et la conservation des anciens modes de production. La structure intérieure de ce régime économique n'a rien qui incite à la transformation de la technique. Au contraire, l'isolement des exploitations et leur repliement sur elles-

mêmes, la misère et l'avilissement de la paysannerie dépendante excluent toute possibilité d'amélioration. Indiquons notamment qu'avec le système des prestations la rémunération du travail est (on l'a vu) de beaucoup inférieure à celle du travail salarié libre. Or, l'on sait que les bas salaires constituent un des plus grands obstacles à l'introduction des machines. Et en effet, nous constatons que le mouvement tendant à réformer la technique agricole n'a pris quelque ampleur qu'après l'abolition du servage, avec le développement de l'économie marchande et du capitalisme. La concurrence créée par le capitalisme et la dépendance de l'agriculture vis-à-vis du marché mondial ont fait de la transformation de la technique une nécessité que la baisse des prix du blé a encore accentuée*.

Pour éclaircir la seconde thèse, il nous faut examiner à part l'exploitation agricole du paysan et celle du propriétaire foncier. Quand un propriétaire foncier se rend acquéreur d'une machine ou d'un instrument perfectionné, il remplace le matériel du paysan (qui travaillait pour lui) par son propre matériel ; il passe ainsi du système des prestations de travail au système capitaliste. La diffusion des machines agricoles revient à l'éviction des prestations de travail. Sans doute est-il possible que l'on pose, par exemple,

* « Au cours de ces deux dernières années, avec la baisse des prix du blé et la nécessité de diminuer coûte que coûte le prix des travaux agricoles, l'emploi des moissonneuses... a commencé à se généraliser avec une telle rapidité que les dépôts sont incapables de satisfaire toutes les demandes en temps opportun » (Téziakov, *l. c.*, p. 71). La crise agraire actuelle est une crise capitaliste. Comme toutes les crises capitalistes, elle ruine les fermiers et les propriétaires d'une contrée, d'un pays, d'une branche d'agriculture, tout en imprimant une impulsion vigoureuse au développement du capitalisme dans une autre contrée, dans au autre pays, dans d'autres branches d'agriculture. La principale erreur des raisonnements de MM. N —on, Kabloukov, etc., est qu'ils ne comprennent pas ce trait essentiel de la crise actuelle, ni sa nature économique.

comme condition d'une location de terre, des prestations sous forme de travail à la journée sur la moissonneuse, la batteuse, etc., mais ce seront là des prestations du deuxième groupe, des prestations qui transforment le paysan en journalier. Pareilles « exceptions » ne font donc que confirmer la règle générale qui veut que l'acquisition d'un matériel perfectionné par le propriétaire privé revient à transformer le paysan asservi (« indépendant », selon la terminologie populiste) en ouvrier salarié, exactement comme l'acquisition de moyens de production par un revendeur qui distribue du travail à domicile, revient à transformer le petit « koustar » asservi, en ouvrier salarié. L'acquisition par le propriétaire foncier d'un matériel propre porte nécessairement un rude coup à la paysannerie moyenne qui tire ses moyens de subsistance des prestations de travail. On a vu déjà que les prestations de travail sont le « métier auxiliaire » spécifique du paysan moyen, dont le matériel est, par conséquent, partie intégrante de l'exploitation paysanne, mais aussi du propriétaire foncier*. C'est pourquoi la généralisation des machines agricoles et des instruments perfectionnés, ainsi que l'expropriation de la paysannerie, sont des phénomènes étroitement liés entre eux. Que la généralisation des instruments perfectionnés parmi les paysans joue exactement le même rôle, voilà qui n'a guère besoin d'explication après ce qui a été exposé au chapitre précédent. L'emploi méthodique des machines dans l'agri-

* M. V.V. exprime cette vérité (que l'existence du paysan moyen est conditionnée, dans une large mesure, par le maintien des prestations de travail sur le domaine du propriétaire foncier) de la façon originale que voici : « Le propriétaire prend part, pour ainsi dire, aux frais d'entretien de son matériel (du paysan) ». « Il s'ensuit donc, fait remarquer là-dessus M. Sanine avec raison, que ce n'est pas l'ouvrier qui travaille pour le propriétaire, mais le propriétaire pour l'ouvrier. » A. Sanine. *Quelques remarques sur la théorie de la production nationale*, dans l'appendice à la traduction russe du livre de Gourwich : *La situation économique de la campagne russe.* Moscou 1896, p. 47.

culture élimine le paysan « moyen » patriarcal aussi inexorablement que le métier à vapeur élimine le tisseur-artisan travaillant sur son métier à main.

Les résultats de l'emploi des machines dans l'agriculture confirment ce que nous venons de dire, en montrant les traits typiques du progrès capitaliste avec toutes les contradictions qui lui sont inhérentes. Les machines portent à un très haut degré la productivité du travail dans l'agriculture qui, jusqu'à nos jours, se trouvait presque complètement en marge du développement social. Aussi le seul fait de l'emploi croissant des machines dans l'agriculture suffit-il à montrer l'absolue carence de l'assertion de M. N. —on relative à la « stagnation absolue » (*Esquisses*, p. 32) de la production des céréales en Russie et même à la « diminution de la productivité » du travail agricole. Nous reviendrons encore sur cette assertion qui est en contradiction avec les faits généralement établis et dont M. N. —on avait besoin pour idéaliser le régime précapitaliste.

Poursuivons. Les machines conduisent à concentrer la production et à appliquer à l'agriculture la coopération capitaliste. L'introduction des machines demande, d'une part, des capitaux importants et n'est, par suite, accessible qu'aux gros exploitants ; d'autre part, la machine ne recouvre les frais d'achat qu'avec une énorme quantité de produit traité ; l'élargissement de la production devient une nécessité avec l'introduction des machines. La diffusion des moissonneuses, des batteuses à vapeur, etc., indique par conséquent la concentration de la production agricole, et nous verrons en effet plus loin que la région agricole de Russie où l'emploi des machines s'est surtout généralisé (la Nouvelle-Russie) se distingue aussi par l'étendue fort importante de ses exploitations. Notons seulement qu'on aurait tort de se représenter la concentration agricole uniquement sous forme d'extension territoriale des emblavures (comme le fait M. N. —on) ; en réalité, la concentration de la production

agricole se manifeste sous les formes les plus variées, selon les formes de l'agriculture commerciale (voir au chapitre suivant). La concentration de la production est intimement liée à une coopération étendue des ouvriers dans l'exploitation. On a vu plus haut l'exemple d'un grand domaine où la moisson exige l'emploi simultané de *centaines* de moissonneuses. « Les batteuses hippomobiles, à 4 et 8 chevaux, demandent de 14 à 23 ouvriers et plus, dont la moitié sont des femmes et de jeunes garçons, c'est-à-dire des demi-ouvriers... Les batteuses à vapeur de 8 à 10 chevaux, qui existent dans toutes les grandes exploitations [province de Kherson] exigent à la fois de 50 à 70 ouvriers dont la plupart sont des demi-ouvriers, jeunes filles et jeunes garçons de 12 à 17 ans » (Téziakov, *l. c.,* 93). « Les grandes exploitations, où travaillent simultanément 500 à 1 000 ouvriers, peuvent pertinemment être assimilées à des entreprises industrielles », observe avec raison le même auteur (p. 151*). Ainsi, pendant que nos populistes dissertaient sur la « communauté » qui « pourrait facilement » introduire la coopération dans l'agriculture, la vie suivait son cours, et le capitalisme, après avoir décomposé la commune en groupes économiques d'intérêts opposés, créait de grosses exploitations, fondées sur la large coopération d'ouvriers salariés.

De ce qui précède il ressort que les machines *créent* le marché intérieur pour le capitalisme : 1° le marché des moyens de production (des produits de l'industrie mécanique, minière, etc., etc.) et 2° le marché de la main-d'œuvre. L'introduction des machines mène, comme on l'a déjà vu, au remplacement des prestations de travail par le travail salarié libre et à la formation d'exploitations paysannes à main-d'œuvre salariée. L'emploi massif des ma-

* Cf. aussi le chapitre suivant, § 2, où l'on trouvera des données plus précises sur l'étendue des exploitations agricoles capitalistes de cette région de la Russie.

chines agricoles suppose l'existence d'une masse de salariés agricoles. Dans les localités où le capitalisme agraire est le plus développé, ce processus *d'introduction* du travail salarié parallèlement à l'introduction des machines va de pair avec un autre processus, à savoir : l'éviction des ouvriers salariés par la machine. D'une part, la formation d'une bourgeoisie paysanne et le passage des propriétaires fonciers du système des prestations de travail au capitalisme *créent* la demande d'ouvriers salariés ; d'autre part, là où l'exploitation était depuis longtemps fondée sur le travail salarié, les machines *évincent* les ouvriers salariés. Quel est le résultat final de ces deux processus pour l'ensemble de la Russie ? Autrement dit : le nombre des ouvriers salariés augmente-t-il ou diminue-t-il ? Nous manquons sur ce point de données statistiques complètes et précises. Il est hors de doute qu'il a augmenté jusqu'ici (voir le paragraphe suivant). Nous pensons qu'il continue encore à augmenter* : 1° les données relatives à l'éviction des ouvriers par la machine n'existent que pour la Nouvelle-Russie ; pour les autres contrées d'agriculture capitaliste (régions baltiques et de l'Ouest, régions frontières de l'Est, certaines provinces industrielles), ce processus n'a pas encore été constaté dans de vastes proportions. Reste une immense région où dominent les prestations de travail ; là aussi l'introduction des machines crée la demande d'ouvriers salariés. 2° L'agriculture rendue plus intensive (introduction de plantes à racines, par ex.) augmente énormément la demande de main-d'œuvre salariée (v. chapitre IV). La diminution du nombre absolu des ouvriers agricoles salariés (contrairement à celui des ouvriers industriels) doit naturellement survenir à un certain stade du

* Il n'est guère besoin d'expliquer que dans un pays peuplé d'une masse de paysans, l'augmentation absolue du nombre des salariés agricoles est parfaitement compatible avec une diminution non seulement relative, mais même absolue de la population rurale.

développement du capitalisme, quand l'agriculture du pays tout entier sera organisée entièrement selon le mode capitaliste et que l'emploi des machines sera généralisé aux diverses opérations agricoles.

Pour ce qui est de la Nouvelle-Russie, les enquêteurs locaux y constatent les conséquences habituelles d'un capitalisme hautement évolué. Les machines évincent les ouvriers salariés et créent dans l'agriculture une armée de réserve capitaliste. « La période des salaires fabuleux est également révolue dans la province de Kherson. Grâce... à l'emploi étendu des instruments agricoles... [et pour d'autres raisons encore] *les prix de la main-d'œuvre baissent systématiquement* [c'est l'auteur qui souligne]... La répartition des instruments agricoles, tout en libérant les grandes exploitations de la dépendance vis-à-vis des ouvriers*, diminue la demande de main-d'œuvre et met les ouvriers dans une situation embarrassante » (Téziakov, *l.c.*, pp. 66-71). Même constatation d'un autre médecin sanitaire du zemstvo, M. Koudriavtsev, dans son ouvrage : *Les ouvriers agricoles attirés à la foire de la St-Nicolas dans le bourg de Kakhovka, province de Tauride, et leur contrôle sanitaire exercé sur eux en 1895* (Kherson 1896). « Les prix de la main-d'œuvre... tombent de plus en plus et une partie notable des ouvriers venus à la foire ne trouvent pas à s'employer et restent sans aucun gagne-pain, c'est-à-dire qu'il se crée ce qu'on appelle en économie politique une armée de réserve du travail, un excédent artificiel de

* M. Ponomarev s'exprime ainsi à ce sujet : « Les machines en régularisant les prix de la moisson, disciplinent selon toute probabilité les ouvriers (article de la revue : *L'économie rurale et forestière*, cité d'après le *Messager des Finances*, 1896, n° 14). Rappelez-vous comment « le Pindare de la fabrique capitaliste » le docteur Andrew Ure[52] a salué l'avènement des machines qui créent « l'ordre » et la « discipline » parmi les ouvriers. Le capitalisme agraire en Russie a pu créer non seulement « ses fabriques agricoles », mais aussi les « Pindares » de ces fabriques

population » (61). La baisse des salaires déterminée par cette armée de réserve est parfois telle que « nombre de propriétaires, possédant leurs machines, ont préféré [en 1895] moissonner à la main » (*ibid.*, 66, tiré du *Recueil du zemstvo de Kherson,* août 1895). Ce fait montre de façon plus nette et plus probante que tous les raisonnements, toute la profondeur des contradictions, propres à l'emploi capitaliste des machines.

Une autre conséquence de l'emploi des machines est l'utilisation accrue de la main-d'œuvre féminine et enfantine. L'agriculture capitaliste telle qu'elle s'est établie, a créé en général entre les ouvriers une certaine hiérarchie qui rappelle fort celle des ouvriers de fabrique. Ainsi, dans les exploitations du Sud de la Russie on distingue : *a)* les *ouvriers entiers,* hommes adultes aptes à tous les travaux ; *b)* les *demi-ouvriers,* femmes et hommes au-dessous de vingt ans ; les demi-ouvriers se divisent en deux catégories : *aa)* de 12, 13, à 15, 16 ans, demi-ouvriers au sens étroit du mot et *bb*) les *demi-ouvriers de grande force,* « trois quarts » d'ouvriers, en langage économique* », de 16 à 20 ans, aptes aux mêmes travaux que l'ouvrier entier, sauf le fauchage. Enfin, *c)* les demi-ouvriers *de petite aide,* enfants entre 8 et 14 ans ; ils exercent les fonctions de porchers, de vachers, de sarcleurs et d'aiguillonneurs à la charrue. Souvent ils ne reçoivent pour tout salaire que la nourriture et le vêtement. L'introduction des instruments agricoles « déprécie le travail de l'ouvrier entier » et permet de lui substituer à meilleur compte le travail des femmes et des adolescents. Les données statistiques concernant les ouvriers venus d'ailleurs confirment l'éviction de la main-d'œuvre masculine par la main-d'œuvre féminine : en 1890, on enregistrait à Kakhovka et à Kherson 12,7% d'ouvrières ; en 1894, dans toute la province, 18,2% (10 239 sur 56 464) ; en 1895,

* Téziakov, *l. c.*, 72.

25,6% (13 474 sur 48 753). La proportion des enfants s'élevait en 1893 à 0,7% (de 10 à 14 ans) ; en 1895 à 1,69% (de 7 à 14 ans). Parmi les ouvriers agricoles indigènes employés dans les domaines du district d'Elisavetgrad, province de Kherson, la proportion des enfants est 10,6% *(ibid.)*.

Les machines intensifient le travail des ouvriers. Ainsi, le type le plus fréquent de moissonneuses (où le blé est rejeté à la main) a reçu le nom caractéristique de « lobogréïka »* ou « tchoubogréïka »**, car elle demande de l'ouvrier un gros effort ; l'ouvrier remplace l'appareil éjecteur. (Cf. *Les forces productives,* I, 52.) L'intensité de l'effort augmente également avec les batteuses. La machine employée à la manière capitaliste est ici (comme partout) un immense stimulant tendant à allonger la journée de travail. On voit apparaître aussi dans l'agriculture le travail de nuit, inconnu jusque-là. « Quand la récolte est bonne... on travaille même la nuit dans certains domaines et dans bien des exploitations paysannes » (Téziakov, *l.c.,* p. 126) à la lumière artificielle, aux flambeaux (92). Enfin, l'emploi régulier des machines entraîne le traumatisme des ouvriers agricoles ; le travail des jeunes filles et des enfants auprès des machines multiplie, naturellement, les accidents. Les hôpitaux et les dispensaires des zemstvos de la province de Kherson, par exemple, se peuplent, pendant la saison des travaux agricoles, « presque exclusivement d'accidentés » et deviennent « des espèces d'ambulances de campagne pour les victimes à tout instant, forcées de quitter les rangs de l'immense armée des ouvriers agricoles, succombant à l'implacable et destructive action des machines et instruments » *(ibid.,* 126). Les lésions causées par les machines agricoles ont fait naître toute une littérature médicale. On propose déjà de réglementer l'emploi des machines agricoles *(ibid.)*. La grande industrie mécanique,

* chauffe-front. *(N.R.)*
** chauffe-toupet. *(N.R.)*

dans l'agriculture comme dans l'industrie, pose impérieusement la question du contrôle social et de la réglementation du travail. Nous reviendrons plus loin sur les efforts tentés pour introduire ce contrôle.

Notons pour terminer l'extrême inconséquence des populistes dans la question de l'emploi des machines dans l'agriculture. Reconnaître les avantages et le caractère progressif de l'emploi des machines, défendre toutes les mesures tendant à développer et à faciliter son usage et vouloir ignorer en même temps que la machine est employée dans l'agriculture selon le mode capitaliste, c'est s'abaisser jusqu'à la conception des agrariens grands et petits. Or nos populistes ferment les yeux sur le caractère capitaliste de l'emploi des machines agricoles et des instruments perfectionnés, sans même essayer de rechercher à quels types appartiennent les exploitations des paysans et des propriétaires fonciers qui les adoptent. M. V. V. se fâche et traite M. V. Tcherniaïev de « représentant de la technique capitaliste » (*Les courants progressifs,* p. 11). On pourrait croire que c'est bien la faute de M. V. Tcherniaïev ou de quelque autre fonctionnaire du Ministère de l'Agriculture si les machines sont employées en Russie à la manière capitaliste ! M. N. —on, malgré sa promesse grandiloquente « de s'en tenir aux faits » (*Esquisses,* XIV) a préferé ignorer que c'èst précisément le capitalisme qui a développé l'emploi des machines dans notre agriculture, et a même inventé une théorie amusante d'après laquelle l'échange diminue la productivité du travail dans l'agriculture (p. 74) ! Il n'est ni possible ni utile de critiquer cette théorie, décrétée sans la moindre analyse des données. Bornons-nous à citer un petit échantillon des raisonnements de M. N. —on. « Si la productivité du travail avait doublé chez nous, nous paierions le *tchetvert** de blé 6 roubles au lieu de 12, et voilà tout »

* Mesure de capacité équivalant à deux hectolitres. *(N.R.)*

(p. 234). Ce n'est pas tout, loin de là, Monsieur et cher économiste. « Chez nous » (comme dans toute société basée sur l'économie marchande), ce sont des propriétaires isolés qui entreprennent de stimuler le progrès technique, et les autres l'adoptent peu à peu. « Chez nous », les entrepreneurs ruraux sont seuls capables d'améliorer la technique. « Chez nous », ce progrès des entrepreneurs ruraux grands et petits, est intimement lié à la ruine de la paysannerie et à la formation d'un prolétariat rural. Par conséquent, si la technique améliorée des entrepreneurs ruraux était devenue socialement nécessaire (c'est à cette condition seulement que les prix diminueraient de moitié), cela marquerait le passage de presque toute l'agriculture entre les mains des capitalistes, la prolétarisation définitive de millions de paysans, l'accroissement prodigieux de la population non agricole et la multiplication des fabriques. (Pour que la productivité du travail dans notre agriculture passe du simple au double, il faut une immense extension de l'industrie mécanique, de l'industrie minière, des transports à vapeur ; il faut construire une masse de bâtiments d'exploitation agricoles d'un type nouveau, magasins, dépôts, canaux, etc., etc.) M. N. —on reprend ici la petite erreur habituelle de ses raisonnements : il saute par-dessus les étapes successives nécessaires au développement du capitalisme, par-dessus le complexe des transformations économiques et sociales qui accompagne nécessairement le développement du capitalisme, et puis il se plaint et se lamente du danger d'un « bouleversement » capitaliste.

IX. LE TRAVAIL SALARIE DANS L'AGRICULTURE

Nous en venons au facteur principal du capitalisme agraire, à l'emploi du travail salarié libre. Ce trait du régime économique propre à l'époque qui a suivi l'abolition du servage s'est manifesté avec le plus de vigueur dans les

provinces du Sud et de l'Est de la Russie d'Europe, par cette migration en masse des salariés agricoles que l'on connaît sous le nom d'« exode rural ». Aussi citerons-nous d'abord les données concernant cette région principale du capitalisme agraire en Russie, avant d'aborder celles qui ont trait à l'ensemble de la Russie.

Les vastes migrations de nos paysans en quête d'un travail salarié ont depuis longtemps été signalées dans nos publications. On les retrouve déjà chez Flérovski (*La situation de la classe ouvrière en Russie,* St-Pétersbourg 1869), qui essaye de déterminer leur importance relative suivant les provinces. En 1875, M. Tchaslavski a donné une revue d'ensemble des « petites industries rurales exercées au dehors » (*Recueil de connaissances politiques,* t. II) et marqué leur portée véritable (« il s'est formé... une sorte de population semi-nomade... quelque chose comme de futurs salariés agricoles »). En 1887, M. Raspopine a fait un relevé des données de la statistique des zemstvos se rapportant à ce phénomène, en y voyant non un « gagne-pain » des paysans en général, mais le processus de formation d'une classe d'ouvriers salariés dans l'agriculture. Après 1890, ont apparu les écrits de MM. S. Korolenko, Roudnev, Téziakov, Koudriavtsev, Chakhovskoï qui ont permis une étude plus approfondie de cette question.

La principale zone *d'arrivée* des salariés agricoles, ce sont les provinces de Bessarabie, Kherson, Tauride, Ekatérinoslav, Don, Samara, Saratov (sa partie méridionale) et Orenbourg. Nous nous en tenons à la Russie d'Europe, mais il importe de noter que le mouvement s'étend de plus en plus (ces derniers temps surtout), embrassant le Caucase du Nord, l'Oural, etc. Les données relatives à l'agriculture capitaliste dans cette région (région de culture commerciale des céréales) seront rapportées dans le chapitre suivant ; nous y indiquerons aussi les autres régions d'affluence des ouvriers agricoles. Le principal point de départ

des salariés agricoles est constitué par les provinces centrales des Terres noires : Kazan, Simbirsk, Penza, Tambov, Riazan, Toula, Orel, Koursk, Voronèje, Kharkov, Poltava, Tchernigov, Kiev, Kaménetz-Podolski et Vladimir-Volhynski*. Ainsi, le flot des ouvriers quitte les contrées les plus peuplées pour les moins peuplées, en voie de colonisation ; les contrées où le servage était le plus développé pour celles où il était le plus faible** ; les contrées de grand développement des prestations de travail pour celles de leur faible développement et de haut développement du capitalisme. Les ouvriers fuient donc le travail « demi-libre » vers le travail libre. Ce serait une erreur de croire que cette fuite se réduit uniquement à abandonner les endroits très peuplés pour ceux qui le sont moins. L'étude de la migration des ouvriers (M. S. Korolenko, *l.c.*) a révélé ce fait si original et si important qu'en maints endroits les départs sont si nombreux qu'il s'y produit un manque de main-d'œuvre, lequel est comblé par des ouvriers venant d'ailleurs. L'exode des ouvriers n'exprime donc pas uniquement la tendance de la population à se répartir de façon plus égale sur un territoire donné, mais encore à aller là où la vie est plus facile. Cette tendance, on la comprendra bien mieux si l'on se rappelle que dans la zone de départ, dans celle des prestations de travail, les salaires des ouvriers ruraux sont *particulièrement bas*, et dans la zone d'arrivée, la zone du capitalisme, ils sont infiniment plus élevés***.

---

* En examinant au chapitre VIII le processus de migration des ouvriers salariés en Russie, dans son ensemble, nous décrirons plus longuement le caractère et la direction de l'exode dans les différentes contrées.

** Déjà Tchaslavski a indiqué que dans les lieux d'arrivée des ouvriers, la proportion des paysans attachés à la glèbe était de 4 à 15%, tandis que dans les lieux de départ elle s'élevait à 40-60%.

*** V. les données (pour une décade) au tableau du chapitre VIII, § IV : formation du marché intérieur de la main-d'œuvre.

Quant à l'étendue de cet « exode rural », il n'existe de chiffres d'ensemble que dans l'ouvrage déjà cité de M. Korolenko. L'auteur évalue le surplus d'ouvriers (relativement à la demande *locale*) à 6 360 000 dans l'ensemble de la Russie d'Europe, dont 2 137 000 dans les 15 provinces d'exode rural ci-dessus nommées, tandis que dans les 8 provinces d'arrivée le manque d'ouvriers serait de 2 173 000. Bien que les procédés auxquels M. S. Korolenko a recours dans ses calculs ne soient pas toujours satisfaisants, ses conclusions générales (comme on le verra plus d'une fois ci-après) il faut les considérer comme approximativement justes ; le nombre des ouvriers errants, loin d'être exagéré, serait plutôt au-dessous de la vérité. Il est hors de doute qu'une partie de ces deux millions d'ouvriers venant dans le Sud sont des ouvriers non agricoles. Mais M. Chakhovskoï (*l. c.*) juge d'une façon absolument arbitraire, à vue d'œil, que les ouvriers industriels entrent pour moitié dans ce nombre. D'abord, toutes les sources nous disent que les ouvriers qui se rendent dans cette région sont *surtout* des ouvriers agricoles ; en second lieu, les ouvriers agricoles ne viennent pas seulement des provinces ci-dessus nommées. M. Chakhovskoï fournit lui-même un chiffre qui confirme les calculs de M. S. Korolenko. Il fait savoir notamment qu'en 1891 on a délivré dans 11 provinces à terre noire (faisant partie de la région ci-dessus délimitée de l'exode des ouvriers agricoles) 2 000 703 passeports et permis de départ (*l. c.*, p. 24), tandis que, selon le calcul de M. S. Korolenko, le nombre d'ouvriers fournis par ces provinces n'est que de 1 745 913. Les chiffres de M. S. Korolenko ne sont donc nullement exagérés et la totalité des ouvriers ruraux errants doit évidemment dépasser en Russie les deux millions*. Une telle masse de « paysans » qui abandonnent

---

* Il existe encore un moyen de contrôler le chiffre de M. S. Korolenko. Les livres cités plus haut de MM. Téziakov et Koudriavtsev, nous

leur maison et leur lot de terre (s'ils en ont) témoigne avec évidence du processus gigantesque qui transforme les petits cultivateurs en prolétaires ruraux, et de l'énorme demande de main-d'œuvre de la part du capitalisme agraire grandissant.

La question se pose maintenant de savoir quel est dans la Russie d'Europe le nombre total des salariés agricoles, errants et fixes. La seule tentative pour répondre à cette question a été faite, à notre connaissance, par M. Roudnev, dans son ouvrage : *Les petites industries des paysans de la Russie d'Europe* (*Recueil du zemstvo de Saratov,* 1894, nos 6 et 11). Cet écrit de grande valeur donne un relevé de la statistique des zemstvos pour 148 districts de 19 provinces de la Russie d'Europe. Le nombre total des « industriels » est de 2 798 122 sur 5 129 863 travailleurs masculins (de 18 à 60 ans), soit 55% de la totalité des paysans en âge de travailler*. L'auteur rapporte aux « métiers

---

apprennent que le nombre des ouvriers ruraux utilisant au moins partiellement les chemins de fer dans leurs déplacements en vue d'un « gagne-pain » est d'environ 1/10 de la généralité de ces ouvriers. (En réunissant les chiffres des deux auteurs, nous trouvons que sur 72 635 ouvriers questionnés, 7 827 seulement ont fait au moins une partie du trajet en chemin de fer.) Or, selon M. Chakhovskoï *(l. c.,* p. 71, d'après les chiffres des chemins de fer), le nombre des ouvriers transportés en 1891 par les trois lignes principales conduisant dans la direction qui nous intéresse, ne dépasse pas 200 000 (170 000-189 000). Donc, le total des ouvriers allant chercher le travail dans le Sud doit être d'environ deux millions. Au fait : la proportion minime des ouvriers ruraux utilisant le chemin de fer montre que l'opinion de M. N. —on est erronée, qui croyait que les ouvriers agricoles forment sur nos chemins de fer le gros de nos voyageurs. M. N. —on a perdu de vue que les ouvriers non agricoles qui touchent des salaires plus élevés, voyagent beaucoup plus en chemin de fer, et que le temps de leur départ (par exemple, pour les ouvriers du bâtiment, les terrassiers, les dockers et beaucoup d'autres) est aussi le printemps et l'été.

* Comme l'indique aussi M. Roudnev, dans ces « petites industries » sont comprises toutes les occupations des paysans autres que la culture de leurs champs, lot familial, terre achetée ou affermée. Il

auxiliaires agricoles » uniquement les travaux agricoles *salariés* (ouvriers, journaliers, bergers, vachers, etc.).

L'évaluation de la part des ouvriers agricoles dans le total des hommes en âge de travailler dans les différentes provinces et régions de Russie, conduit l'auteur à cette conclusion que dans la zone du tchernoziom 25% environ des travailleurs mâles exécutent des travaux agricoles contre salaire ; et dans les zones sans tchernoziom, — près de 10%. Cela donne 3 395 000 ouvriers agricoles pour la Russie d'Europe ou en chiffres ronds 3 millions 1/2 (Roudnev, *l. c.*, p. 448. Soit environ 20% des hommes en âge de travailler). Il faut noter ici que, d'après M. Roudnev, « le travail à la journée et les travaux agricoles à la pièce n'ont été pris en considération par la statistique que dans les cas où ils constituaient l'occupation principale de tel individu ou de telle famille » (*l. c.* 446)*.

Ce chiffre de M. Roudnev doit être considéré comme un minimum, car 1° les données des recensements des zemstvos, qui se rapportent aux années 1880-1890 et parfois même aux années 1870-1880 ont plus ou moins vieilli et 2° en évaluant la proportion des ouvriers agricoles on a complètement négligé des régions où le capitalisme agraire est très développé, les provinces de la Baltique et de l'Ouest. Mais, à défaut d'autres données, force nous est d'adopter ce chiffre de 3,5 millions.

---

est hors de doute que la plupart de ceux qui les exercent sont des ouvriers salariés de l'agriculture et de l'industrie. C'est pourquoi nous attirons l'attention du lecteur sur la coïncidence de ces données avec notre évaluation du nombre des prolétaires ruraux : nous avons admis au chap. II que ces derniers forment environ 40% des paysans. Ici nous trouvons 55% de paysans exerçant des « métiers auxiliaires », et parmi eux plus de 40% probablement sont des salariés.

* Ce chiffre ne comprend donc pas une masse de paysans dont le travail agricole salarié n'est pas l'occupation principale, mais une occupation aussi essentielle que leur propre exploitation rurale.

On voit ainsi qu'environ *un cinquième* des paysans sont d'ores et déjà arrivés à une situation où leur « occupation principale » est le travail salarié chez les paysans aisés et les seigneurs terriens. Nous apercevons ici un premier groupe de ces entrepreneurs qui demandent la force de travail du prolétariat rural. Ce sont des entrepreneurs ruraux, qui occupent *la moitié environ du groupe inférieur de la paysannerie*. Il existe donc, entre la formation de la classe des entrepreneurs ruraux et l'extension du groupe inférieur de la « paysannerie », c'est-à-dire l'augmentation du nombre des prolétaires ruraux, une corrélation parfaite. Parmi ces entrepreneurs ruraux, un rôle important revient à la bourgeoisie paysanne : par ex., dans 9 districts de la province de Voronèje, 43,4% des salariés agricoles sont loués par des paysans (Roudnev, 434). Si nous adoptions ce pourcentage comme normal pour tous les ouvriers ruraux et pour l'ensemble de la Russie, nous verrions que le nombre des ouvriers agricoles demandés par la bourgeoisie paysanne s'élève environ à 1 million 1/2. La même « paysannerie » qui jette sur le marché des millions d'ouvriers cherchant des employeurs, demande en même temps un nombre imposant d'ouvriers salariés.

X. LE ROLE DU TRAVAIL SALARIE LIBRE DANS L'AGRICULTURE

Essayons maintenant d'esquisser les traits essentiels des nouveaux rapports sociaux qui s'établissent dans l'agriculture avec l'emploi du travail salarié libre, et d'en déterminer l'importance.

Les ouvriers agricoles qui arrivent nombreux dans le Sud appartiennent aux couches les plus pauvres de la paysannerie. Les 7/10 des ouvriers arrivant dans la province de Kherson font le trajet à pied, n'ayant pas le moyen d'acheter un billet de chemin de fer.

« Ils parcourent des centaines et des milliers de verstes le long des voies ferrées et des fleuves navigables, admirent le beau tableau des trains filant à grande vitesse et des vapeurs à la marche élégante » (Téziakov, 36). Ils partent avec environ deux roubles en poche* ; souvent ils n'ont pas assez d'argent pour payer le passeport et ils prennent pour 10 kopecks un permis de départ valable un mois. Le voyage dure 10 à 12 jours, et dans ces longs trajets les pieds enflent, se couvrent de callosités et d'écorchures (on va parfois pieds nus dans la froide boue du printemps). Un dixième environ des ouvriers voyage sur des *doubs* (grandes barques de planches, pouvant transporter 50 à 80 personnes, chargées d'ordinaire au maximum). Les travaux de la commission officielle (Zvéguintsev)[53] signalent l'extrême danger de ce mode de transport : « il ne se passe pas d'année qu'un ou plusieurs de ces doubs surchargés ne coule avec ses occupants » (*ibid.,* 34). L'immense majorité des ouvriers possèdent un lot de terre, mais d'une étendue infime. « Au fonds, remarque avec raison M. Téziakov, tous ces milliers d'ouvriers agricoles sont des prolétaires villageois sans terre, dont toute l'existence dépend maintenant d'un gagne-pain extérieur... La dépossession foncière progresse avec rapidité, augmentant en même temps le prolétariat rural » (77). Une confirmation bien nette de la rapidité de cette augmentation du prolétariat est le nombre des ouvriers novices allant s'embaucher pour la première fois. Il y en a d'habitude environ 30%. Ce chiffre, entre autres, permet de juger de la rapidité de la formation des cadres d'ouvriers agricoles *fixes.*

Ce déplacement en masse d'ouvriers a créé des formes particulières d'embauche propres au capitalisme hautement

* On se procure l'argent pour la route en vendant ses biens, même les objets de ménage, en engageant son lot de terre, ses effets, etc., et même en empruntant « aux prêtres, aux propriétaires et aux koulaks de la localité » (Chakhovskoï, 55), en échange de travail.

évolué. Dans le sud et le sud-est de la Russie se sont formés de nombreux marchés de main-d'œuvre qui réunissent des milliers d'ouvriers et où se rendent les employeurs. Ces marchés se tiennent le plus souvent dans les villes, les centres industriels, les bourgs commerçants, les foires. Le caractère industriel des centres attire surtout les ouvriers, qui se louent volontiers aussi pour des travaux non agricoles. Dans la province de Kiev, par exemple, ce sont les bourgs de Chpola et Sméla (gros centres sucriers) et la ville de Bélaïa Tserkov qui servent de marchés de main-d'œuvre. Dans la province de Kherson, ce sont les bourgs commerçants (Novooukraïnka, Birzoula, Mostovoïé, où se réunissent les dimanches plus de 9 000 ouvriers, et beaucoup d'autres), les stations de chemin de fer (Znamenka, Dolinskaïa, etc.), les villes (Elisavetgrad, Bobrinetz, Voznessensk, Odessa, etc.). Des habitants d'Odessa, manœuvres et « cadets » (dénomination locale des vagabonds) viennent aussi l'été s'engager pour les travaux agricoles. A Odessa, les ouvriers ruraux se louent sur la place dite de Séréda (ou « Kossarka »). « Les ouvriers affluent à Odessa sans s'arrêter aux autres marchés, dans l'espoir d'un salaire plus élevé » (Téziakov, 58). Le bourg de Krivoï Rog est un grand marché d'émbauche pour les travaux des champs et pour les mines. Dans la province de Tauride, il faut noter la localité de Kakhovka, où jadis on pouvait trouver jusqu'à 40 000 ouvriers ; vers 1890, 20 à 30 000 et, maintenant, à en juger d'après quelques données, encore moins. Dans la province de Bessarabie, il convient de mentionner la ville d'Akkerman ; dans celle d'Ekatérinoslav, la ville du même nom, et la station de Lozovaïa ; dans celle du Don, Rostov-sur-Don, où près de 150 000 ouvriers passent chaque année. Dans le Caucase du Nord, les villes d'Ekatérinodar et de Novorossiisk, la station de Tikhoretskaïa, etc. Dans la province de Samara, le bourg de Pokrovskoïé (en face de Saratov), le village de Balakovo, etc. Dans la province

de Saratov, les villes de Khvalynsk et de Volsk. Dans la province de Simbirsk, la ville de Syzran. C'est ainsi que le capitalisme a créé sur les confins une nouvelle forme d'association de l'agriculture et des petites industries, c'est-à-dire du travail salarié agricole et non agricole. Cette association n'est praticable sur une vaste échelle qu'au dernier stade, au stade supérieur du capitalisme, de la grande industrie mécanique, qui dégrade le rôle de l'art, de l'« habileté manuelle », facilite le passage d'un travail à un autre et nivelle les formes d'embauche*.

En effet, les formes d'embauche, dans cette localité, sont très originales et fort caractéristiques de l'agriculture capitaliste. Toutes les formes semi-patriarcales et semi-serviles du travail salarié, si fréquentes dans la zone centrale des terres noires, n'existent pas ici. Seuls demeurent les rapports entre employeurs et employés, la transaction d'achat et vente de la force de travail. Comme toujours, sous le régime des rapports capitalistes développés, les ouvriers préfèrent le travail salarié à la journée ou à la semaine, qui leur permet de régler plus exactement le salaire, compte tenu de la demande de main-d'œuvre. « Les prix sont établis pour la région desservie par chaque marché sur près de 40 verstes à la ronde, avec une précision mathématique, et il est très difficile aux entrepreneurs de faire baisser le prix étant donné que le paysan, venu d'une autre localité, s'attarderait plutôt au marché ou poursuivrait sa route, que d'accepter un moindre salaire » (Chakhovskoï, 104). Il va de soi

* M. Chakhovskoï indique aussi une autre forme d'association du travail agricole et non agricole. Des milliers de trains de bois chacun avec 15 à 20 ouvriers (flotteurs), pour la plupart des Biélorusses ou Grands-Russes de la province d'*Orel*, descendent le Dniepr vers les villes situées en aval du fleuve. « Ils touchent pour toute la durée du flottage un salaire vraiment dérisoire, dans l'espoir surtout de pouvoir se louer pour la moisson et le battage. Espoir qui ne se réalise qu'aux bonnes années.

que les fortes oscillations des prix du travail donnent lieu à de nombreuses infractions au contrat — pas d'un seul côté, ainsi que le prétendent généralement les entrepreneurs, mais de part et d'autre : « il y a entêtement de part et d'autre » : les ouvriers se concertent pour demander plus, les entrepreneurs, pour donner moins (*ibid.,* p. 107)*. Le fait suivant, par exemple, montre à quel point « l'impitoyable argent comptant » règne ici ouvertement dans les relations entre classes. « Les entrepreneurs expérimentés savent bien que les ouvriers ne « se laissent faire » que quand ils ont mangé tout leur pain. « Un patron racontait que s'étant rendu au marché pour louer des ouvriers... il se promenait dans leurs rangs et tâtait de la canne leurs sacs (*sic*) : ceux qui avaient du pain, il ne leur adressait même pas la parole et quittait le marché » et attendait le moment où « il se trouverait sur le marché des sacs vides » (d'après le *Selski Vestnik,* 1890, n° 15, *ibid.,* 107-108).

On observe de même ici, comme c'est toujours le cas sous le capitalisme développé, que le petit capital opprime l'ouvrier d'une façon particulièrement dure. Le gros entrepreneur, poussé par l'intérêt commercial**, renonce aux petites vexations qui procurent peu de bénéfice et menacent de grands préjudices en cas de conflit. Aussi les plus gros (ceux qui embauchent de 300 à 800 ouvriers) s'efforcent-ils

---

* « Au temps de moisson, la récolte étant bonne, c'est l'ouvrier qui triomphe, et il n'est pas facile de le fléchir. On lui fait un prix, il tourne le dos. Il ne sait qu'une chose : donne ce que je demande, et ça ira. Et ce n'est point parce qu'on manque de bras ; c'est parce que, comme disent les ouvriers, « c'est notre jour » (Communication d'un secrétaire de canton, Chakhovskoï, 125).

« Si le blé vient mal et que le coût de la main-d'œuvre soit tombé, l'entrepreneur-koulak en profite pour renvoyer l'ouvrier avant terme, et celui-ci perd son temps à la recherche d'un autre travail dans la même localité, ou en déplacements », tel est l'aveu que fait, dans sa correspondance, un seigneur terrien (*ibid.,* 132).

** Cf. Fr. Engels, *Zur Wohnungsfrage.* Vorwort.

de retenir les ouvriers au bout de la semaine, établissant eux-mêmes les prix suivant la demande de travail ; quelques-uns adoptent même un système d'augmentation en cas de hausse des salaires dans les environs. Ces augmentations, d'après tous les témoignages, sont compensées, bien au-delà, par la meilleure qualité du travail et l'absence de conflits (*ibid.*, 130-132; 104). Au contraire, le petit propriétaire ne néglige rien. « Les paysans-fermiers et les colons allemands « font leur choix » parmi les hommes, ils payent 15 à 20% plus cher, mais aussi la somme de travail qu'ils « font suer à leurs ouvriers est plus forte de moitié » (*ibid.*, 116). Les « filles » ne connaissent chez un patron de ce genre « ni jour ni nuit », comme elles le disent elles-mêmes. Les colons qui embauchent des faucheurs placent au dernier rang (c'est-à-dire pour presser les ouvriers !) leurs propres fils *à tour de rôle,* de sorte que ces derniers se relaient trois fois par jour et arrivent tout reposés : « c'est pourquoi on reconnaît si aisément à leur mine exténuée les ouvriers qui ont travaillé chez les colons allemands. En général et les colons allemands et les fermiers évitent d'embaucher les ouvriers qui ont déjà travaillé dans les grands domaines. « *Vous ne tiendrez pas chez nous* » leur disent-ils franchement » *(ibid.)**.

La grande industrie mécanique, en réunissant ensemble des masses d'ouvriers, en transformant les procédés de

* On caractérise par les mêmes traits les « cosaques » de la région du Kouban : « Pour abaisser le prix de la main-d'œuvre, tous les moyens sont bons au cosaque, agissant soit isolément, soit par communes entières (*sic :* c'est dommage que nous n'ayons pas de renseignements plus détaillés sur cette fonction nouvelle de la « commune » !) : « en gagnant sur la nourriture, en augmentant le travail, en fraudant sur la paye, en retenant les passeports des ouvriers, en obligeant les entrepreneurs, sous peine d'amende, par arrêté de la commune, de ne pas embaucher d'ouvriers au-dessus d'un certain prix, etc. » (« Les ouvriers du Kouban venant d'autres provinces », par A. Béloborodov. *Séverny Vestnik,* 1896, février, p. 5).

fabrication, en détruisant tous les masques et oripeaux traditionnels et patriarcaux qui voilaient les rapports entre classes, aboutit toujours à attirer l'attention de la société sur ces rapports, à susciter des tentatives de contrôle et de réglementation publics. Ce fait, qui a trouvé son expression la plus manifeste dans l'inspection des fabriques, commence à se manifester aussi dans l'agriculture capitaliste russe, notamment dans les régions où elle est la plus développée. La question de l'état sanitaire des ouvriers a été posée dans la province de Kherson déjà en 1875 au 2e congrès provincial des médecins des zemstvos, puis remise sur le tapis en 1888 ; en 1889 a été élaboré un programme d'étude de la situation des ouvriers. L'enquête sanitaire (très incomplète d'ailleurs) entreprise en 1889-1890 a soulevé un coin du voile qui couvre les conditions de travail au fond des campagnes. Ainsi, on trouve le plus souvent qu'il n'y a pas de logements pour les ouvriers ; les casernes, s'il y en a, sont absolument antihygiéniques, « il n'est pas rare » de rencontrer des *huttes de terre* ; c'est le cas pour les bergers qui gardent les moutons : ils y souffrent de l'humidité, du manque d'air et de place, du froid, de l'obscurité. La nourriture des ouvriers est très souvent insuffisante. La durée de la journée de travail est de 12,5 heures à 15 heures, beaucoup plus longue que celle de la grande industrie (11 à 12 heures). Même pendant les plus fortes chaleurs, les interruptions de travail sont « exceptionnelles » et les maladies cérébrales ne sont pas rares. Les machines engendrent la division des professions et les maladies professionnelles. Ainsi les batteuses exigent des ouvriers pour jeter les gerbes dans le cylindre (travail très dangereux et des plus difficiles ; le tambourin rejette avec force au visage une poussière végétale épaisse) ; d'autres qui font passer les gerbes (ce travail est si pénible qu'on s'y relève toutes les 1 ou 2 heures). Les femmes ramassent la paille que les garçons mettent aussitôt de côté et 3-5 ouvriers l'entassent en

meules. Le nombre des batteurs de la province dépasse probablement 200 000 (Téziakov, 94)*. La conclusion de M. Téziakov au sujet des conditions sanitaires du travail agricole est la suivante :

« L'opinion des Anciens, d'après laquelle le travail agricole est « la plus agréable et la plus saine des occupations » n'est guère admissible aujourd'hui que l'esprit capitaliste règne dans l'agriculture. Depuis que les machines ont fait irruption dans l'économie rurale, les conditions du travail, loin de s'améliorer, ont empiré. Les machines ont introduit dans l'économie rurale une spécialisation du travail inconnue jusqu'alors, ce qui a fait apparaître dans la population rurale les maladies professionnelles et une masse de lésions traumatiques sérieuses » (94).

Des enquêtes sanitaires ont eu pour résultat (après la famine et le choléra) un essai d'organisation de bases médicales et alimentaires avec enregistrement des ouvriers, surveillance sanitaire et repas à bon marché. Si modestes que soient les dimensions et résultats de cette organisation, si précaire que soit son existence**, elle n'en reste pas moins un grand fait historique qui jette la lumière sur les tendances du capitalisme dans l'agriculture. Le congrès des médecins de la province de Kherson, se basant sur les données recueillies par ces médecins, a proposé de reconnaître l'importance des bases médicales et alimentaires, la nécessité de perfectionner leurs conditions hygiéniques, d'élargir leurs attributions jusqu'à leur donner le caractère de bourses

* Notons à ce propos que l'opération du battage est exécutée le plus souvent par des ouvriers salariés libres. On peut juger par là du nombre probable des batteurs dans la Russie tout entière !

** Des 6 zemstvos de districts de la province de Kherson, dont M. Téziakov signale les réponses quant à l'organisation de la surveillance sanitaire des ouvriers, 4 se sont prononcés contre ce système. Les propriétaires reprochent à la direction du zemstvo provincial « de vouloir encourager la paresse des ouvriers », etc...

du travail informant des prix de la main-d'œuvre et de leurs fluctuations, d'étendre la surveillance sanitaire à toutes les exploitations de quelque importance employant un grand nombre de bras « comme pour les entreprises industrielles » (p. 155), de publier des règlements sur l'emploi des machines agricoles et l'enregistrement des accidents, de poser la question du droit des ouvriers à l'assurance et celles de la réduction des prix et de l'amélioration de transports à vapeur. Le 5[e] congrès des médecins de Russie a décidé d'appeler l'attention des zemstvos intéressés sur l'initiative du zemstvo de Kherson dans l'organisation de la surveillance médicale et sanitaire.

Pour conclure, revenons encore une fois sur les économistes populistes. Nous avons vu plus haut qu'ils idéalisent les prestations de travail en refusant de voir que, relativement à ces dernières, le capitalisme est un progrès. Nous devons ajouter maintenant qu'ils condamnent également « l'exode » des ouvriers, tout en sympathisant avec les occupations auxiliaires exercées *sur place*. Voici par exemple comment M. N. —on exprime cette conception populiste courante :

« Les paysans... s'en vont chercher du travail... A quel point est-ce avantageux, économiquement ? non pas personnellement pour chaque paysan en particulier, mais pour l'ensemble de la paysannerie sous un rapport de l'économie nationale ? ... Nous avons en vue le désavantage purement économique de ces migrations annuelles, Dieu sait où, pour tout l'été, alors, semble-t-il, que les occupations ne doivent pas manquer sous la main... » (23-24).

Nous affirmons, en dépit de la théorie populiste, que ces « migrations » d'ouvriers non seulement présentent des

avantages « purement économiques » pour les ouvriers eux-mêmes, mais doivent en général être reconnus pour un phénomène progressif ; que l'attention publique doit être attirée non sur la substitution d'occupations trouvées sur place, « sous la main, aux petites industries exercées au dehors, mais au contraire sur la suppression de tous les obstacles à l'exode, sur son encouragement par tous les moyens, sur l'amélioration et la réduction des prix des transports pour les ouvriers, etc. Notre affirmation s'appuie sur les arguments suivants :

1° Les « migrations » offrent aux ouvriers des avantages « purement économiques », parce qu'ils se rendent dans des endroits où, le salaire étant plus élevé, leur situation de vendeurs de la force de travail est plus avantageuse. Si simple que soit cette considération, elle échappe souvent aux gens qui se plaisent à s'élever à un point de vue supérieur, soi-disant « économico-national ».

2° Les « migrations » détruisent les formes serviles du salariat et les prestations de travail.

Rappelons par exemple que jadis, quand l'exode était peu développé, les propriétaires terriens du Sud (de même que les autres entrepreneurs) recouraient volontiers au procédé d'engagement que voici : ils envoyaient leurs commis dans les provinces septentrionales et y embauchaient (par l'intermédiaire des autorités villageoises) des paysans ayant des arriérés d'impôts, à des conditions très désavantageuses pour ces derniers*. Les entrepreneurs avaient donc pleine liberté de concurrence, et les ouvriers aucune. Nous avons déjà montré par des exemples comment le paysan est prêt à fuir jusque dans les mines les prestations de travail et la servitude.

* Chakhovskoï, *l. c.*, 98 et suiv. L'auteur indique même le taux des « rémunérations » versées aux secrétaires et aux syndics pour ce recrutement avantageux des paysans. — Téziakov, *l. c.*, 65. Trirogov : *La commune et les impôts* ; article : « La servitude dans l'économie nationale ».

Rien donc d'étonnant si dans la question des « migrations » nos agrariens marchent la main dans la main avec les populistes. Prenez par exemple M. S. Korolenko. Après avoir relaté dans son livre toute une série d'opinions de seigneurs terriens contre « l'exode » des ouvriers, il cite une masse d'« arguments » contre les « petites industries exercées au dehors » : « débauche », « violences », « ivrognerie », « mauvaise foi », « tendance à quitter la famille pour s'en affranchir ainsi que de la surveillance des parents », « désir de distraction et d'une vie plus gaie », etc. Mais voici un argument particulièrement intéressant : « Enfin, si pierre qui roule n'amasse pas mousse, l'homme sédentaire acquiert nécessairement quelque propriété et y tient » (*l. c.*, p. 84). Il n'y a pas à dire, le dicton laisse très bien entendre, quels sont les effets de l'attachement de l'homme au sol. Ce qui mécontente surtout M. S. Korolenko, c'est le fait, noté plus haut, que « trop » d'ouvriers quittent certaines provinces et que leur départ est compensé par l'arrivée d'ouvriers d'autres provinces. En constatant ce fait dans la province de Voronèje, M. S. Korolenko en indique une des causes, notamment le grand nombre de paysans qui ont accepté un lot gratuit.

« Il est évident que ces paysans, qui se trouvent dans une situation matérielle relativement inférieure et ne craignent pas de perdre un bien trop infime, sont plus souvent infidèles à leurs engagements et d'une façon générale s'en vont d'un cœur plus léger dans les autres provinces, même alors qu'ils pourraient trouver un gagne-pain suffisant dans leur village. » « Ces paysans, peu attachés (*sic*) à leur propre lot insuffisant, manquant même parfois de matériel, quittent plus facilement leur maison et partent chercher fortune loin de leur village sans se soucier de chercher du travail sur place, ni même parfois d'exécuter les engagements qu'ils ont pris, car ils ne possèdent rien que l'on puisse saisir » *(ibid.)*.

« Peu attachés » ! Voilà le vrai mot.

Il devrait faire réfléchir ceux qui dissertent sur le désavantage des « migrations » et sur la supériorité des occupations trouvées sur place « sous la main »*.

3° Les « migrations », c'est la population devenue mobile. C'est un des principaux facteurs qui empêchent les paysans d'« amasser mousse », cette mousse dont la couche historique n'est que trop épaisse sur eux. Sans mobilité de la population, pas de progrès possible, et ce serait une naïveté de croire qu'une école rurale puisse donner ce que donne au peuple la connaissance immédiate des relations humaines et des régimes divers existant dans le Sud et le Nord, dans l'agriculture et dans l'industrie, dans la capitale et les provinces perdues.

---

* Voici encore un exemple de l'influence pernicieuse des préjugés populistes. M. Téziakov, dont nous avons souvent cité l'excellent ouvrage, note qu'un grand nombre d'ouvriers quittent la province de Kherson pour celle de Tauride, bien que les bras manquent dans la première. Il trouve « ce phénomène plus qu'étrange » : « Les propriétaires en souffrent, les ouvriers en souffrent, car ils abandonnent un travail sur place et risquent de n'en pas trouver en Tauride » (33). Au contraire, c'est la phrase de M. Téziakov qui nous paraît « plus qu'étrange ». Est-il admissible de croire que les ouvriers ne voient pas leur intérêt ? N'ont-ils pas le droit de chercher des conditions de travail plus avantageuses ? (En Tauride les ouvriers agricoles sont mieux payés que dans la province de Kherson.) Ou bien le moujik serait-il vraiment *obligé* de vivre et de travailler là où il est immatriculé et « muni d'un lot de terre » ?

CHAPITRE IV

LE PROGRES DE L'AGRICULTURE COMMERCIALE

Maintenant que nous avons examiné la structure économique intérieure de l'exploitation paysanne et du domaine seigneurial, passons aux modifications survenues dans la production agricole : ces modifications traduisent-elles le progrès du capitalisme et du marché intérieur ?

I. DONNEES GENERALES SUR LA PRODUCTION AGRICOLE EN RUSSIE APRES L'ABOLITION DU SERVAGE ET SUR LES FORMES D'AGRICULTURE COMMERCIALE

Considérons d'abord les statistiques d'ensemble sur la production des céréales en Russie d'Europe. Les fortes variations des récoltes rendent complètement inutilisables les données relatives à telle ou telle période ou telle ou telle année*. Il faut envisager différentes périodes et les données pour toute une série d'années. Nous disposons des chiffres suivants : pour la période des années 60 les chiffres de 1864-1866 (*Recueil de la statistique militaire,* IV, St-Pb 1871, comptes rendus des gouverneurs). Pour les années 70, les chiffres du Département de l'Agriculture pour toute la décade (*Revue historico-statistique de l'industrie en Russie,* t. 1, St-Pb 1883). Enfin pour les années 1880, les chiffres des cinq années, 1883-1887 (*Statistique de l'Empire de Russie,* IV) ; cette période quinquennale peut représenter

* Cette raison suffit à elle seule pour fausser le procédé employé par M. N. —on, qui tire les conclusions les plus hardies de chiffres relatifs à 8 années d'une décade (1871-1878) !

toute la décade, étant donné que la récolte moyenne des dix années, 1880-1889, s'avère même un peu supérieure à celle de la période quinquennale 1883-1887 (v. *L'économie rurale et forestière de la Russie,* ouvrage publié pour l'Exposition de Chicago, pp. 132 et 142). Ensuite, pour juger de la direction qu'a suivie l'évolution dans les années 90, nous retenons les chiffres de la décade 1885-1894 (*Les forces productives,* I, 4). Enfin les chiffres de 1905 (*Annuaire de la Russie,* 1906) nous permettent de juger de l'époque actuelle. La récolte de 1905 a été à peine inférieure à la moyenne des cinq années 1900-1904.

Rapprochons toutes ces données* :

50 provinces de la Russie d'Europe[54]

Périodes	Population des deux sexes, en millions	millions de tchetverts				Récolte nette par habitant en tchetverts		
		Surface ensemencée	Récolte nette	Surface ensemencée	Récolte nette			
		Toutes céréales plus les pommes de terre		Pommes de terre		Céréales	Pommes de terre	Total
1864-1866	61,4	72,2	152,8	6,9	17,0	2,21	0,27	2,48
1870-1879	69,8	75,6	211,3	8,7	30,4	2,59	0,43	3,02
1883-1887	81,7	80,3	255,2	10,8	36,2	2,68	0,44	3,12
1885-1894	86,3	92,6	265,2	16,5	44,3	2,57	0,50	3,07
(1900-1904)-1905	107,6	103,5	396,5	24,9	93,9	2,81	0,87	3,68

Nous voyons ainsi que jusqu'aux années 1890, l'époque postérieure à l'abolition du servage est caractérisée par un progrès certain de la production à la fois des céréales et des pommes de terre. La productivité du travail agricole

* Pour la période 1883-1887, on a pris la population de 1885 ; l'accroissement a été estimé égal à 1,2%. La différence entre les chiffres des comptes rendus des gouverneurs et ceux du Département de l'Agriculture est, comme on le sait, insignifiante. Dans les chiffres de 1905, on a réduit les pouds en tchetverts.

s'élève : d'abord la récolte nette croît plus rapidement que la surface ensemencée (à quelques exceptions près) ; ensuite, il faut tenir compte que la part de la population occupée dans l'agriculture a constamment diminué pendant ce temps, à cause des abandons de l'économie rurale pour le commerce et l'industrie, et aussi par suite de l'émigration hors de la Russie d'Europe*. Particulièrement intéressant est le fait que c'est l'agriculture *commerciale* qui est en progrès : la quantité de blé recueilli (déduction faite des semences) augmente par tête d'habitant, et la division du travail social s'accentue toujours plus au sein de cette population ; la population commerciale et industrielle s'accroît ; la population agricole se scinde en entrepreneurs ruraux et prolétariat rural ; la spécialisation s'accentue dans l'agriculture même, de sorte que la quantité de blé produit pour la vente augmente beaucoup plus vite que la totalité du blé, produit par le pays. Le caractère capitaliste du processus est fort bien illustré par la place toujours plus importante que tient la pomme de terre dans l'ensemble de la production agricole**. L'extension de cette culture indique d'un

* L'opinion de M.N. —on est tout à fait erronée, qui affirme qu'il n'y a « aucune raison de supposer une diminution de leur nombre » (du nombre des individus occupés à la production agricole) : « bien au contraire ». (*Esquisses*, 33, note). Voir chap. VIII, § 2.

** La récolte nette de pommes de terre par habitant a augmenté dans toutes les régions de la Russie d'Europe sans exception de 1864-1866 à 1870-1879. De 1870-1879 à 1883-1887, il y a eu augmentation dans 7 régions sur 11 (baltique, occidentale, industrielle, nord-ouest, nord, sud, steppes, Basse-Volga et Trans-Volga).

Cf. *Renseignements de statistique agricole d'après la documentation provenant des propriétaires*, fasc. VII St-Pétersbourg 1897 (éd. du Ministère de l'Agriculture)[55]. En 1871, la pomme de terre dans 50 provinces de la Russie d'Europe occupait 790 000 déc. ; en 1881, 1 375 000 ; en 1895, 2 154 000, soit une augmentation de 55% en 15 ans. En supposant la récolte de pommes de terre de 1841 égale à 100, nous obtenons les chiffres suivants : en 1861, 120 ; en 1871, 162 ; en 1881, 297 ; en 1895, 530.

côté un perfectionnement de la technique agricole (introduction des plantes à racine) et un progrès du traitement industriel des produits agricoles (distillation et amidonnerie). D'autre part, au point de vue de la classe des entrepreneurs ruraux, c'est une source de plus-value relative (diminution du coût de la main-d'œuvre, alimentation populaire de qualité inférieure). Les chiffres de la décade 1885-1894 montrent ensuite que la crise de 1891-1892, qui a fait faire un pas de géant à l'expropriation de la paysannerie, a amené une diminution appréciable de la production du blé et une baisse générale du rendement de toutes les céréales ; mais l'éviction des céréales par la pomme de terre a été si intense que, malgré des récoltes moins abondantes, la production des pommes de terre a augmenté par tête d'habitant. Enfin, les cinq dernières années (1900-1904) montrent également un progrès de la production agricole et de la productivité du travail agricole, et une aggravation de la situation de la classe ouvrière (accentuation du rôle de la pomme de terre).

Comme nous l'avons déjà constaté plus haut, le progrès de l'agriculture commerciale se manifeste dans la spécialisation de l'agriculture. Les données globales sur la production de toutes les céréales ne peuvent fournir que des indications très générales sur ce processus (et encore pas toujours), car les particularités spécifiques des diverses régions disparaissent alors. Or, c'est pécisément la différenciation des régions agricoles qui constitue un des traits les plus caractéristiques de l'économie rurale en Russie, après l'abolition du servage. Ainsi, la *Revue historico-statistique de l'industrie en Russie* (t. I, St-Pétersbourg 1883) déjà citée, indique les régions agricoles suivantes : région linière, « région à prédominance de l'élevage », notamment celle où « l'industrie laitière est grandement développée », région à prédominance des céréales, notamment celle de l'assolement triple et celle des friches ou des assolements

multiples avec herbages (comprenant une partie de la zone des steppes, qui « se caractérise par la production des blés les plus précieux, dits « rouges », destinés surtout à l'exportation »), région de la culture des betteraves, région de la pomme de terre pour la distillation. « Ces régions économiques ont pris naissance sur le territoire de la Russie d'Europe à une époque relativement récente et continuent à se développer et à se différencier d'année en année » (*l. c.*, p. 15) *. Notre tâche est donc maintenant d'étudier ce processus de spécialisation de l'agriculture. Nous avons à examiner s'il y a progrès de l'agriculture commerciale sous tous ses aspects, s'il se forme par ailleurs une économie rurale capitaliste, si le capitalisme agricole se caractérise par les traits que nous avons rappelés ci-dessus en analysant les chiffres d'ensemble sur les exploitations paysannes et seigneuriales. Il va de soi que pour notre objet il suffit de caractériser les principales régions d'agriculture commerciale.

Mais avant de passer aux chiffres relatifs à chaque région en particulier, faisons la remarque suivante : les économistes populistes, nous l'avons vu, s'évertuent à esquiver le fait que ce qui caractérise l'époque qui a suivi l'abolition du servage, c'est justement le progrès de l'agriculture *commerciale*. Il est naturel qu'ils refusent en même temps de voir que la baisse des prix des céréales doit stimuler la spécialisation de l'agriculture et l'entrée dans le mouvement d'échange des produits agricoles. En voici un exemple. Les auteurs du livre bien connu l'*Influence des récoltes et des prix du blé* partent de cette prémisse que le prix du blé ne

* Cf. aussi *l'Economie rurale et forestière de la Russie*, pp. 84-88, l'auteur y ajoute encore la région des tabacs. Les cartes dressées par MM. D. Sémionov et A. Fortounatov distinguent les régions d'après la prédominance des plantes dans les champs : par exemple, région seigle-avoine-lin (provinces de Pskov et de Iaroslavl) ; régions seigle-avoine-pommes de terre (provinces de Grodno et de Moscou), etc.

joue aucun rôle dans l'économie naturelle, et répètent à l'infini cette « vérité ». L'un d'eux, M. Kabloukov, fait cependant observer que *dans le cadre général de l'économie marchande* cette prémisse est au fond inexacte. « Certes, il est possible, écrit-il, que le grain destiné au marché ait été produit à moins de frais que celui provenant de la propre exploitation du consommateur, mais alors il peut sembler qu'il y a intérêt pour lui à abandonner la culture du blé pour d'autres cultures » (ou d'autres occupations, ajouterions-nous), « donc, le prix de vente du blé acquiert pour lui aussi de l'importance, dès qu'il ne coïncide plus avec *ses* frais de production » (I, 98, note, souligné par l'auteur). « Cependant, nous ne pouvons pas en tenir compte », décrète-t-il. Pourquoi cela ? Mais simplement parce que : 1° le passage à d'autres cultures n'est possible « que dans certaines conditions ». Moyennant ce truisme creux (tout au monde n'est possible que dans certaines conditions !), M. Kabloukov élude fort tranquillement le fait que la période après l'abolition du servage a créé et crée en Russie précisément les conditions qui suscitent la spécialisation des cultures et détournent la population de l'agriculture... 2° Parce que « sous notre climat il est impossible de trouver un produit dont la valeur alimentaire soit égale à celle des céréales ». Argument très original, mais qui n'est simplement qu'un moyen de se soustraire à la question. Qu'a à faire ici la valeur alimentaire des autres produits, s'il s'agit de la vente de ces autres produits et de l'achat de blé à bon compte ?... 3° Parce que « les exploitations productrices de blé destiné à la consommation ont toujours une raison d'être ». Autrement dit : parce que M. Kabloukov et ses « compagnons » considèrent l'économie naturelle comme « rationnelle ». Argument irrésistible, comme on le voit...

II. REGION DE LA CULTURE COMMERCIALE DES CEREALES

Cette région embrasse les confins du sud et de l'est de la Russie d'Europe, les steppes de la Nouvelle-Russie et de la Trans-Volga. Ici, l'agriculture se distingue par son caractère extensif et par une énorme production de blé marchand. Si nous prenons 8 provinces : Kherson, Bessarabie, Tauride, Don, Ekatérinoslav, Saratov, Samara et Orenbourg, nous y trouvons en 1883-1887, pour une population de 13 877 000 âmes, une récolte nette de céréales (avoine non comprise) de 41,3 millions de tchetverts, soit plus du quart de la récolte nette des 50 provinces de la Russie d'Europe. On cultive ici surtout le froment, principal blé d'exportation*. L'agriculture se développe ici avec le plus de rapidité par rapport aux autres régions de la Russie et ces provinces refoulent au second plan les provinces de la zone centrale des terres noires qui tenaient auparavant la première place :

Régions	Récolte nette des céréales par habitant**		
	1864-1866	*1870-1879*	*1883-1887*
Steppes du Sud . .	2,09	2,14	3,42
Basse-Volga et Trans-Volga . .	2,12	2,96	3,35
Zone centrale à tchernoziom . .	3,32	3,88	3,28

---

* A l'exception de la province de Saratov, où le froment représente 14,3% des emblavures, les autres provinces mentionnées le cultivent dans la proportion de 37,6% à 57,8%.

** Les sources ont été indiquées plus haut. Les régions sont indiquées d'après la *Revue historico-statistique.* La région « Basse-Volga et Trans-Volga » a été établie de façon peu heureuse, car on a joint aux provinces des steppes à grande production de blé celle d'Astrakhan (qui ne se suffit pas à elle-même) et celles de Kazan et de Simbirsk, qu'il vaudrait mieux rapporter à la zone centrale des terres noires.

Ainsi le centre principal de la production des blés *se déplace :* aux années 1860 et 1870 les provinces de la zone centrale des terres noires arrivaient en tête ; après les années 1880 elles cèdent la primauté aux steppes et à la Basse-Volga, et chez elles la production commence même à *tomber.*

Ce fait intéressant du développement intense de la production agricole dans la région considérée provient de ce qu'après l'abolition du servage les steppes des provinces frontières étaient une *colonie* pour la Russie centrale depuis longtemps peuplée. L'abondance des terres vacantes attirait là un immense afflux de colons, qui agrandissaient rapidement les emblavures*. Le développement étendu des cultures *commerciales* n'a été rendu possible que grâce à la liaison économique étroite de ces colonies d'une part, avec la Russie centrale, et de l'autre, avec les pays européens importateurs de blé. Le développement de l'industrie dans la Russie centrale et celui de l'agriculture commerciale dans les provinces frontières sont deux phénomènes inséparables, créent réciproquement un marché l'un pour l'autre. Les provinces industrielles recevaient le blé du sud et y écoulaient les produits de leurs fabriques, fournissant aux colonies de la main-d'œuvre, des artisans (voyez chap. V, § III, sur

---

* Voir l'article de M. V. Mikhaïlovski (*Novoïé Slovo*, juin 1897) sur l'énorme accroissement de la population des provinces frontières et sur l'immigration dans ces provinces de 1885 à 1897, de centaines de milliers de paysans des provinces centrales. Sur l'extension des emblavures, voir le livre déjà cité de V. Postnikov, les *Recueils de la statistique des zemstvos sur la province de Samara* ; le livre de V. Grigoriev *Les émigrations des paysans de la province de Riazan.* Sur la province d'Oufa, voir Rémézov, *Esquisses de la vie de la Bachkirie sauvage*, description vivante des « colonisateurs » abattant des forêts à bois d'œuvre et transformant les champs « débarrassés » des Bachkirs « sauvages » en « fabriques de froment ». C'est là un morceau de politique coloniale qui ne le cède en rien à n'importe quels exploits des Allemands, quelque part en Afrique.

l'émigration des petits producteurs vers les provinces frontières), des moyens de production (bois, matériaux de construction, instruments, etc.). Seule cette division sociale du travail a permis aux colons installés dans les steppes de s'adonner exclusivement à l'agriculture en écoulant les masses de leur blé sur les marchés intérieurs et surtout à l'étranger. Seule cette liaison serrée avec le marché intérieur et extérieur a rendu possible le rapide développement économique de ces provinces ; et c'était bien un développement capitaliste, car à côté des progrès de l'agriculture commerciale on observait un processus non moins rapide d'abandon de l'agriculture pour l'industrie, un processus d'agrandissement des villes, avec formation de nouveaux centres de grande industrie (cf. plus loin, chap. VII et VIII)*.

Quant à savoir si dans cette région le développement de l'agriculture commerciale est lié au progrès technique de l'agriculture et à l'établissement de rapports capitalistes, nous en avons déjà parlé plus haut. Au chapitre II nous avons vu les grosses proportions qu'atteignent dans ces contrées les emblavures des paysans, ainsi que l'âpreté avec laquelle se manifestent ici les rapports capitalistes au sein même de la communauté. Au chapitre précédent nous avons vu que c'est dans cette région que l'emploi des machines s'est particulièrement vite répandu ; que les fermes capitalistes des provinces frontières attirent des centaines de milliers et des millions d'ouvriers salariés, donnant naissance

---

* Cf. Marx, *Das Kapital,* t. III, 2, p. 289 : un des indices essentiels de la colonie capitaliste est l'abondance de terres vacantes, facilement accessibles aux colons (la traduction russe de ce passage, p. 623, est tout à fait inexacte). Voir de même t. III, 2, p. 210, trad. russe, p. 553 : l'énorme excédent de blé des colonies agricoles vient de ce que toute leur population s'adonne d'abord «presque exclusivement à l'agriculture et fait spécialement de la production en masse », qu'elle échange contre des produits industriels. « Grâce au marché mondial, les colonies modernes reçoivent, tout manufacturés, les produits que dans d'autres conditions elles seraient obligées de confectionner elles-mêmes ».

à des exploitations d'une importance jusqu'alors inconnue dans l'agriculture, avec large coopération des ouvriers salariés, etc. Pour compléter ce tableau il ne nous reste que fort peu à ajouter.

Dans les steppes des provinces frontières, les domaines des particuliers ne se distinguent pas seulement par leurs proportions parfois énormes : ils font aussi l'exploitation en grand. Nous avons déjà mentionné dans la province de Samara des emblavures de 8-10-15 000 déciatines. Dans la province de Tauride, Falz-Fein possède 200 000 déciatines ; Mordvinov, 80 000, deux autres 60 000 chacun « et une multitude de propriétaires possèdent de 10 000 à 25 000 déciatines » (Chakhovskoï, p. 42). On peut juger de l'étendue de ces exploitations par ce fait qu'en 1893, par exemple, 1 100 machines (dont 1 000 appartenant à des paysans) travaillaient aux foins chez Falz-Fein. Dans la province de Kherson, on comptait en 1893, 3,3 millions de déciatines de terre emblavée, dont 1,3 million appartenaient à des propriétaires privés ; dans 5 districts de cette province (celui d'Odessa non compris), on comptait 1 237 exploitations moyennes (250-1 000 déciatines), 405 grandes (1 000-2 500 déciatines) et 226 possédant chacune plus de 2 500 déciatines. D'après les renseignements recueillis en 1890 sur 526 exploitations, celles-ci occupaient 35 514 ouvriers, ou en moyenne par exploitation, 67, dont 16 à 30 ouvriers à l'année. En 1893, 100 exploitations plus ou moins étendues du district d'Elisavetgrad occupaient 11 197 ouvriers (112 en moyenne par exploitation !), dont 17,4% à l'année, 39,5% à temps et 43,1% journaliers*. Voici des chiffres sur la répartition de la surface ensemencée entre *toutes* les exploitations agricoles du district, domaines privés ou terres paysannes** :

* Téziakov, *l. c.*

** *Matériaux pour l'estimation des terres de la province de Kherson*, t. II, Kherson 1886. Le nombre de déciatines de terre ensemencée a été

			Surface ensemencée (chiffre approximatif) en milliers de déciatines	
Exploitations n'ayant pas labouré	15 228		—	
« ayant ensemencé jusqu'à 5 déc.	26 963		74,6	
« « « de 5 à 10 «	19 194		144	
« « « de 10 à 25 «	10 234		157	
« « « de 25 à 100 «	2 005	2 387	91	215
« « « de 100 à 1000 «	372		110	
« « « plus de 1000 «	10		14	
Total pour le district	74 006		590,6	

Ainsi, un peu plus de 3% des propriétaires (4%, si on ne compte que ceux qui ont semé) détiennent plus d'un tiers de la surface ensemencée, dont la culture et la récolte exigent une masse d'ouvriers à temps et à la journée.

Voici enfin des données sur le district de Novoouzensk, province de Samara. Au chapitre II, nous n'avons pris en considération que les paysans russes exploitant dans la commune ; maintenant nous y joignons les colons allemands et les « khoutoriens » (fermiers exploitant une terre d'un seul tenant, khoutor). Nous n'avons malheureusement pas de renseignements sur les domaines privés*.

établi dans chaque groupe en multipliant l'emblavure moyenne par le nombre d'exploitations. Le nombre des groupes a été réduit.

* Recueil sur le district de Novoouzensk. La terre affermée est prise dans sa totalité, qu'elle provienne de l'Etat, des propriétaires privés ou de la terre concédée. Voici la liste des instruments perfectionnés appartenant aux fermiers russes : charrues métalliques, 609 ; batteuses à vapeur, 16 ; batteuses attelées, 89 ; faucheuses, 110 ; râteaux attelés, 64 ; tarares, 61 ; moissonneuses, 64. Les journaliers ne sont pas compris dans le nombre des ouvriers embauchés.

District de Novo-ouzensk Prov. de Samara	Nombre de feux	Terre		Surface emblavée	Têtes de bétail (total, en unités de gros bétail)	Instruments perfectionnés	Ouvriers loués	En moyenne par feu			
		achetée	prise en location					Terre		Surface emblavée	Têtes de bétail (total, en unités de gros bétail)
								Achetée	prise en location		
		en déciatines						en déciatines			
Total dans le district	51 348	130 422	751 873	816 133	343 260	13 778	8 278	2,5	14,6	15,9	6,7
Exploitations ayant 10 bêtes de travail et plus	3958	117 621	580 158	327 527	151 744	10 598	6 055	29	146	82	38
Dont: fermiers russes possédant 20 bêtes de travail et plus	218	57 083	253 669	59 137	39 520	1 013	1 379	261	1 163	271	181

Ces chiffres semblent pouvoir se passer de commentaires. Nous avons déjà eu l'occasion de noter ci-dessus que la région examinée est la plus typique du capitalisme agraire russe, non point, certes, sous le rapport agricole, mais sous le rapport économique et social. Ces colonies, qui se sont développées dans les conditions les plus libres nous montrent quel régime pourrait et devrait se développer également dans le reste de la Russie, si les nombreuses survivances de l'époque antérieure à l'abolition du servage ne retardaient pas le capitalisme. Quant aux formes du capitalisme agraire, elles sont d'une extrême variété, comme nous allons le voir plus loin.

III. REGION D'ELEVAGE COMMERCIAL. DONNEES GENERALES SUR LE DEVELOPPEMENT DE L'INDUSTRIE LAITIERE

Nous passons maintenant à un autre centre très important du capitalisme agraire en Russie, à savoir : la région où dominent non plus les céréales, mais les produits de l'élevage. Cette région embrasse, avec les provinces de la Baltique et de l'ouest, le Nord, les provinces industrielles et des parties de certaines provinces centrales (Riazan, Orel, Toula, Nijni-Novgorod). La productivité du bétail est ici orientée vers l'industrie laitière, et toute l'agriculture tend à obtenir la plus grande quantité possible des produits marchands les plus précieux possibles de cette espèce *. « Nous voyons nettement s'opérer sous nos yeux le passage de l'élevage-fumier à l'élevage laitier ; il est surtout visible au cours de ces dix dernières années » (ouvrage cité dans la note précédente, *ibid.*). De ce point de vue il est très difficile de caractériser à l'aide de statistiques les différentes régions de la Russie, car ce qui importe ici ce n'est pas le nombre absolu des bêtes à cornes, mais bien le nombre du bétail laitier et sa qualité. Si l'on considère l'ensemble du troupeau pour 100 habitants, on

* Dans les autres régions de la Russie, l'élevage poursuit un autre but. Ainsi, dans l'extrême-sud et le sud-est, s'est établie la forme la plus extensive d'élevage, à savoir l'élevage pour la viande de boucherie. Plus au nord, le bétail à cornes est élevé comme force de travail. Enfin, dans la zone centrale du tchernoziom, il devient « une machine à fabriquer du fumier-engrais ». V. Kovalevski et I. Lévitski : *Esquisse statistique de l'industrie laitière dans les zones septentrionale et centrale de la Russie d'Europe* (St-Pb 1879). Les auteurs de cet ouvrage, comme du reste la plupart des spécialistes en économie rurale, s'intéressent fort peu au côté économique et social des choses et ne cherchent guère à le comprendre. Ainsi, il est tout à fait faux de conclure directement du rendement plus élevé des exploitations « au bien-être et à la bonne alimentation du peuple » (p. 2).

constatera qu'il est le plus nombreux dans les steppes et qu'il l'est le moins dans la zone sans tchernoziom (*L'économie rurale et forestière,* p. 274); on constatera, en outre, qu'il va *en diminuant* avec le temps (*Les forces productives,* t. III, p. 6, cf. *la Revue historico-statistique,* t. 1). On observe donc ici le fait déjà noté par Roscher, à savoir que le nombre de têtes de bétail par habitant est le plus grand dans les régions « d'élevage extensif ». (*W. Roscher, Nationaloekonomik des Ackerbaues.* 7-te Aufl, Stuttg. 1873, S. 563-564). Mais ce qui nous intéresse, c'est l'élevage intensif, et notamment l'élevage laitier. Force est donc de nous contenter du calcul *approximatif* effectué par les auteurs de l'*Esquisse* citée plus haut, sans prétendre à en donner un tableau exact ; ce calcul met en relief le degré de développement de l'industrie laitière dans les différentes régions de Russie. Nous le rapportons [voir p. 285] in extenso, en le complétant de quelques moyennes déduites par nous et de renseignements sur la fabrication des fromages en 1890, d'après la statistique « des fabriques et des usines ».

Ce tableau (quoique dressé d'après des données périmées) illustre fort bien la formation de régions spécialisées d'industrie laitière, ainsi que le développement dans ces régions de l'agriculture commerciale (vente ou traitement industriel du lait) et le rendement croissant du bétail laitier.

Pour juger du progrès de l'industrie laitière avec le temps, nous ne pouvons faire usage que des chiffres relatifs à la fabrication du beurre et du fromage. L'apparition de cette fabrication en Russie remonte à la fin du XVIIIe siècle (1795). Les fromageries seigneuriales qui avaient commencé à se développer au XIXe siècle, subirent une crise violente aux années 1860, époque des fromageries de paysans et de marchands.

Groupes de provinces	Population des deux sexes en milliers (1873)	Vaches laitières, en milliers	Quantité de lait en milliers de seaux	Quantité de beurre en milliers de pouds	Production moyenne par vache, en seaux	par 100 habitants: Vaches laitières	par 100 habitants: Lait en seaux	par 100 habitants: Beurre en pouds	Production de fromage, from. blanc et beurre (évaluation approximative de 1879) en milliers de roubles	Production de fromage en 1890 en milliers de roubles
I. Baltique et Ouest (9)	8 127	1 101	34 070	297	31	13,6	420	3,6	?	469
II. Nord (10)	12 227	1 407	50 000	461	35	11,4	409	3,7	3 370,7	563
III. Industrielles (sans tchernoziom) (7)	8 822	662	18 810	154	28	7,5	214	1,7	1 088	295
IV. Centrales (à tchernoziom) (8)	12 387	785	16 140	133	20	6,3	130	1,0	242,7	23
V. Sud à tchernoziom, Sud-Ouest, steppes de Sud et de l'Est (16)	24 087	1 123	20 880	174	18	4,6	86	0,7	—	—
Total pour les 50 provinces de la Russie d'Europe	65 650	5 078	139 900	1 219	27	7,7	213	1,8	4 701,4	1 350

On évaluait le nombre des fromageries des 50 provinces de la Russie d'Europe*;

En	1866	72	avec	226	ouvriers	et	une	production	de	119 000	roubles
«	1879	108	«	289	«	«	«	«	«	225 000	«
«	1890	265	«	865	«	«	«	«	«	1 350 000	«

Ainsi, en 25 ans la production a plus que décuplé ; ces données très incomplètes ne nous permettent de juger que de la cadence du développement. Voici encore quelques renseignements plus détaillés. Dans la province de Vologda, le perfectionnement de l'industrie laitière a commencé, à proprement parler, depuis 1872, quand fut inaugurée la ligne de chemin de fer Iaroslavl-Vologda ; dès lors « les propriétaires eurent soin d'améliorer leurs troupeaux, de cultiver les plantes fourragères, d'acheter des instruments perfectionnés... ils s'attachèrent à assigner à l'industrie laitière une base essentiellement commerciale » (*Esquisse statistique*, p. 20). Dans la province de Iaroslavl, ce sont les « artels de fromagers » des années 70 qui ont « préparé le terrain » ; « l'industrie fromagère continue à se développer comme entreprise privée, ne conservant de l'artel que le nom » (p. 25); ajoutons pour notre compte que les « artels » de fromagers figurent dans l'*Index des fabriques et des*

---

* Chiffres du *Recueil de la statistique militaire* et de l'*Index* de M. Orlov (1re et 3e éditions). Pour ces sources voir au chapitre VII. Notons seulement que les chiffres cités tendent à sous-estimer la cadence réelle du développement, car en 1879 la notion de « fabrique » était plus étroite qu'en 1866, et en 1890 plus étroite encore qu'en 1879. Dans la 3e édition de l'*Index* on trouve des renseignements sur la date de la fondation de 230 fromageries : 26 seulement ont été ouvertes avant 1870, 68 dans les années 70, 122 dans les années 80 et 14 en 1890. Tout cela montre aussi un développement rapide de la production. Quant à la *Liste des fabriques et des usines*, publiée plus tard (St-Pb 1897), l'incohérence y est complète : la production des fromages n'est signalée que dans deux ou trois provinces ; dans les autres, aucune mention.

usines en tant qu'entreprises employant des ouvriers salariés. Les auteurs de l'*Esquisse,* se basant sur des renseignements *officiels*, estiment la production de fromage et de beurre à 412 000 roubles au lieu de 295 000 roubles (calcul établi d'après les chiffres disséminés dans le livre) ; après cette correction, on trouve pour la production du beurre et du fromage 1 600 000 roubles et en y ajoutant le beurre fondu et le fromage blanc, 4 701 400 roubles sans compter les provinces baltes, ni celles de l'Ouest.

Pour l'époque suivante nous citerons la publication déjà nommée du Département de l'Agriculture : *Le travail salarié libre, etc.* Sur les provinces industrielles en général, nous y lisons : « Le développement de l'industrie laitière a fait toute une révolution dans l'économie de cette région » ; elle a eu « également une influence indirecte sur la renaissance de l'agriculture » ; « l'industrie laitière grandit ici d'année en année » (258). Dans la province de Tver, « la tendance se manifeste vers un meilleur entretien du bétail chez les propriétaires privés comme aussi chez les paysans » ; le revenu provenant de l'élevage se chiffre par 10 millions de roubles (p. 274). Dans la province de Iaroslavl, « l'industrie laitière... se développe d'année en année... Les fromageries et les beurreries ont même commencé à prendre un certain caractère industriel... on achète aussi du lait... chez les voisins et même chez les paysans. On rencontre des fromageries appartenant à des groupes de propriétaires » (p. 285). « La tendance générale de l'économie privée dans nos régions, écrit un correspondant du district de Danilov, province de Iaroslavl, se caractérise actuellement par les traits suivants : 1° le passage de l'assolement triennal à l'assolement à 5 ou 7 champs, avec culture des plantes fourragères ; 2° le défrichement des landes et 3° l'introduction de l'industrie laitière et, par suite, une plus stricte sélection du bétail et son meilleur entretien » (p. 292). De même dans la province de Smolensk, où la production de

fromage et de beurre a été évaluée en 1889 à 240 000 roubles, d'après le compte rendu du gouverneur (la statistique indique 136 000 roubles pour 1890). Même développement de l'industrie laitière dans les provinces de Kalouga, Kovno, Nijni-Novgorod, Pskov, Estonie, Vologda. Dans cette dernière, la production de beurre et de fromage se chiffre par 35 000 roubles d'après la statistique de 1890, 108 000 d'après le compte rendu du gouverneur *et 500 000 roubles* d'après les renseignements locaux de 1894, qui dénombraient *389 fabriques.* « Ce sont là les chiffres de la statistique. En réalité, le nombre des fabriques est beaucoup plus élevé, car d'après les enquêtes du zemstvo de Vologda, le seul district de Vologda en compte 224 ».

Or, cette production est développée dans 3 districts et a pénétré déjà dans un quatrième*. On peut juger par là combien il faut multiplier les chiffres ci-dessus pour se rapprocher de la vérité. Le simple avis d'un spécialiste affirmant qu'aujourd'hui le nombre des beurreries et des fromageries « s'élève à plusieurs milliers » (*L'économie rurale et forestière de la Russie,* p. 299), donne une idée plus juste que ce chiffre prétendument exact de 265 fabriques.

Ainsi les chiffres ne laissent aucun doute sur l'énorme développement de cette forme particulière d'agriculture commerciale. Le progrès du capitalisme s'est accompagné, ici encore, d'une transformation de la technique routinière :

---

* *Nédiélia*, 1896, n° 13. L'industrie laitière est si avantageuse que les marchands des villes ont sauté dessus, y apportant entre autres des procédés tels que le paiement en marchandises. Un propriétaire foncier de l'endroit, qui possède une grande fabrique, monte une artel, où « il paye le lait au comptant » pour soustraire les paysans à la servitude vis-à-vis des revendeurs et pour « conquérir de nouveaux marchés ». Exemple caractéristique qui fait ressortir le rôle véritable des artels et de la fameuse « organisation de la vente » : « l'émancipation » du joug du capital commercial par le développement du capital industriel.

« Depuis vingt-cinq ans, lisons-nous par exemple dans *l'Economie rurale et forestière,* la Russie a probablement plus fait dans le domaine de la fromagerie, qu'aucun autre pays » (p. 301). M. Blagine l'affirme aussi dans son article « Les progrès de la technique en matière de production laitière » (*Les forces productives,* t. III, pp. 38-45). La principale transformation a été de remplacer le « traditionnel » procédé consistant à laisser reposer la crème, par la séparation de la crème à l'aide d'un appareil centrifuge (écrémeuse)*. Cet appareil a rendu la fabrication indépendante de la température de l'air, et il a augmenté de 10% la quantité de beurre obtenue d'une même quantité de lait, amélioré la qualité du produit, réduit les frais de production (avec la machine il faut moins de travail, moins de place, de récipients, de glace), amené la concentration de la production. On a vu surgir de grandes beurreries paysannes, traitant « jusqu'à 500 pouds de lait par jour, ce qui était matériellement impossible... quand on laissait le lait reposer » *(ibid.).* Les instruments de production se modernisent (chaudières fixes, presses à vis, caves perfectionnées), la bactériologie vient en aide à la production en donnant une culture nette de la variété des bacilles lactiques nécessaires à la fermentation de la crème.

Ainsi, dans les deux régions d'agriculture commerciale que nous venons de décrire, le progrès technique dû aux exigences du marché s'est orienté avant tout du côté des opérations les plus susceptibles de transformation et les plus importantes pour le marché : la moisson, le battage, le vannage dans la production commerciale des céréales ; le traitement technique des produits animaux dans les régions d'élevage commercial. Quant à l'entretien du bétail, le

---

* Jusqu'en 1882, il n'y avait presque pas d'écrémeuses en Russie. A partir de 1886, elles se sont répandues avec une rapidité telle qu'elles ont définitivement refoulé l'ancien procédé. Après 1890, on a vu même apparaître des écrémeuses-barattes.

capital trouve pour l'instant plus avantageux de l'abandonner au petit producteur : qu'il soigne avec « zèle et application » « ses » bêtes (application qui attendrit tant M. V.V., voir *Les courants progressifs,* p. 73), qu'il se charge de la plus grosse partie du travail le plus dur, le plus grossier de l'entretien de la machine à lait. Le capital dispose de tous les perfectionnements et procédés modernes non seulement pour écrémer le lait, mais aussi pour lever à son profit la « crème » de ce « zèle », pour enlever aussi le lait aux enfants des paysans pauvres.

IV. SUITE. LE DOMAINE SEIGNEURIAL DANS LA REGION CONSIDEREE

Nous avons rapporté plus haut des témoignages d'agronomes et de propriétaires ruraux prouvant que l'industrie laitière dans les domaines seigneuriaux entraîne la rationalisation de l'agriculture. Ajoutons ici que l'examen des chiffres de la statistique des zemstvos, par M. Raspopine*, confirme entièrement cette conclusion. Renvoyant le lecteur curieux de détails à l'article de M. Raspopine, nous ne citerons ici que sa conclusion principale : « Il y a entre l'état de l'élevage, de l'industrie laitière et le nombre des domaines négligés et l'intensité des exploitations, une indiscutable interdépendance. Les districts (de la province de Moscou) où l'élevage de bétail laitier, l'industrie laitière, est le plus développé, sont ceux qui comptent le moins d'exploitations négligées et le plus de domaines à culture perfectionnée. Partout dans la province de Moscou on réduit les labours au

* Cette question a aussi été *posée* par Raspopine (pour la première fois peut-être dans notre littérature) sur un terrain juste du point de vue théorique. Il note dès le début que « l'accroissement de la productivité de l'élevage », en particulier le développement de l'industrie laitière, suit chez nous la voie *capitaliste* et est un des principaux indices de la pénétration du capital dans l'agriculture.

profit des prairies et pâturages, l'assolement triennal à céréales cède la place aux assolements multiples à plantes fourragères. Ce sont ces plantes et le bétail laitier, et non le blé, qui jouent désormais un rôle de premier plan... non seulement dans les domaines de la province de Moscou, mais dans toute la région industrielle de Moscou » *(1. c.)*.

Le degré de développement de la beurrerie et de la fromagerie a une grande importance pour la raison qu'il témoigne d'une révolution complète dans l'agriculture, qui prend un caractère d'entreprise et rompt avec la routine. Le capitalisme se soumet un des produits de l'économie rurale, et c'est à ce produit principal que s'adaptent toutes les autres branches. L'entretien du bétail laitier entraîne la culture des plantes fourragères, l'abandon de l'assolement triennal pour les assolements multiples, etc. Les résidus de la fabrication du fromage sont employés pour engraisser le bétail, destiné à la vente. Ce n'est pas seulement le traitement du lait, c'est toute l'économie rurale qui devient une entreprise.* L'influence des fromageries et des beurreries ne se borne pas aux domaines où elles fonctionnent, car le lait est souvent acheté en gros aux paysans et propriétaires terriens des alentours. Par ce moyen, le capital soumet également à son influence les petits cultivateurs, surtout en

* Dans son *Enquête sanitaire sur les fabriques et les usines de la province de Smolensk* (Smolensk 1894, fasc. 1, p. 7), le docteur Jbankov dit que « le nombre d'ouvriers occupés spécialement dans les fromageries... est très insignifiant... Beaucoup plus grand est celui des ouvriers auxiliaires qui sont nécessaires à la fois pour la fromagerie et pour les autres travaux agricoles ; ce sont les bergers, les trayeuses, etc. ; dans toutes les fromageries ils forment le double, le triple et même le quadruple des fromagers spécialistes ». Remarquons à ce propos que, d'après l'exposé du docteur Jbankov, les conditions de travail sont ici très antihygiéniques, la journée de travail excessivement longue (16 à 17 heures), etc. On voit que, pour cette région d'agriculture commerciale également, l'idée idyllique traditionnelle qu'on se fait du travail agricole est fausse.

organisant des « centres de ramassage », dont la diffusion a déjà été constatée dans les années 70 (voir *Esquisse* de MM. Kovalevski et Lévitski). Ce sont des entreprises organisées dans les grandes villes ou tout près, qui traitent des quantités très importantes de lait, transporté par chemin de fer. On sépare aussitôt la crème, qui est vendue toute fraîche, tandis que le lait écrémé est acheté à bas prix par les gens peu fortunés. Pour s'assurer un produit d'une certaine qualité, ces entreprises passent parfois avec les fournisseurs des contrats qui les obligent à observer certaines règles quant à la nourriture de leurs vaches. Il est aisé de voir le rôle considérable que jouent ces grands établissements : d'une part, ils se rendent maîtres d'un vaste marché (vente de lait écrémé aux citadins pauvres) ; de l'autre, ils élargissent énormément le marché des entrepreneurs ruraux. Ces derniers sont puissamment encouragés pour étendre et améliorer l'agriculture commerciale. La grande industrie les éperonne, pour ainsi dire, en leur demandant des produits d'une certaine qualité, en refoulant du marché (ou en livrant aux usuriers) le petit producteur qui reste au-dessous du niveau « normal ». C'est dans le même sens que doit agir la fixation du prix du lait d'après sa qualité (par exemple, suivant sa teneur en graisse), si recherchée par la technique, qui invente toutes sortes de « lactodensimètres », etc., et si ardemment défendue par les spécialistes (cf. *Les forces productives*, t. III, pp. 9 et 38). De ce point de vue, le rôle des centres de ramassage dans le développement du capitalisme est parfaitement analogue à celui des élévateurs dans la production marchande des céréales. En triant les grains d'après leur qualité, les élévateurs en font un produit non plus individuel, mais générique (res fungibilis[56], comme disent les civilistes), c'est-à-dire que pour la première fois ils le rendent tout à fait apte à l'échange (cf. l'article de M. Sering sur le commerce des blés aux Etats-Unis, dans le recueil *La possession foncière et l'économie rurale*, pp. 281 et

suivantes). Les élévateurs donnent ainsi une impulsion vigoureuse à la production marchande du blé et accélèrent son développement technique en établissant aussi les prix d'après la qualité. Ces établissements portent au petit producteur deux coups à la fois. D'abord ils sanctionnent comme une norme, légalisent la qualité supérieure du blé des grands producteurs et déprécient par là, définitivement, le blé inférieur des paysans pauvres. Ensuite, en organisant d'après le type de la grande industrie capitaliste le triage et la conservation des grains, ils diminuent les frais du gros producteur pour cet article, lui facilitent et lui simplifient la vente et par là livrent définitivement aux koulaks et aux usuriers le petit producteur avec sa vente au sac, patriarcale et primitive, sur le marché. La multiplication rapide des élévateurs durant ces dernières années marque donc, dans le commerce des blés, une victoire aussi importante du capital et un abaissement aussi sensible du petit producteur, que l'apparition et la diffusion des « centres de ramassage » capitalistes.

Les chiffres cités plus haut nous avaient déjà montré que le développement de l'élevage commercial *crée* un marché intérieur* d'abord pour les moyens de production (appareils

---

* Ce qui crée le marché *pour* l'élevage commercial, c'est avant tout l'accroissement de la population industrielle, dont nous parlerons en détails dans la suite (chap. VIII, § II). Pour ce qui est du commerce extérieur, nous nous bornerons à la remarque suivante : aussitôt après la réforme, l'exportation des fromages était de beaucoup inférieure à l'importation, mais après 1890, elle atteignit à peu près le même niveau (pour 4 années, 1891-1894, 41 800 pouds en moyenne par an à l'importation et 40 600 pouds à l'exportation ; dans la période 1886-1890, l'exportation a même dépassé l'importation). L'exportation du beurre de vache et de brebis a toujours dépassé l'importation : elle augmente rapidement : en 1866-1870 on exportait 190 000 pouds en moyenne par an, en 1891-1894, 370 000 pouds. (*Les forces productives*, III, 37).

pour le traitement du lait, locaux, bâtiments pour le bétail, instruments agricoles perfectionnés, lors du passage de l'assolement triennal routinier aux assolements multiples, etc.) ; ensuite, pour la main-d'œuvre. L'élevage organisé industriellement exige infiniment plus de bras que l'élevage ancien « basé sur le fumier ». Le fait est que la région de l'industrie laitière — les provinces industrielles et du nord-ouest, — attire effectivement une masse d'ouvriers agricoles. Beaucoup vont travailler aux champs dans les provinces de Moscou, St-Pétersbourg, Iaroslavl et Vladimir ; moins, mais en assez grand nombre toutefois, dans celles de Novgorod, Nijni-Novgorod et autres provinces sans tchernoziom. A en juger par les réponses des correspondants du Département de l'Agriculture, dans la province de Moscou et dans d'autres l'exploitation des grands domaines se fait même principalement à l'aide d'ouvriers venus d'ailleurs. Ce paradoxe, l'arrivée d'ouvriers agricoles venant de provinces agricoles (principalement des provinces centrales à tchernoziom et, en partie, des provinces septentrionales) dans les provinces industrielles s'engager pour les travaux des champs à la place des ourviers industriels qui quittent en masse ces lieux, est caractéristique au plus haut point (voir à ce sujet S. Korolenko *l. c.*). Il démontre mieux que n'importe quel raisonnement ou calcul, que le niveau de vie et la condition des ouvriers dans les provinces centrales à tchernoziom, les moins capitalistes de toutes, sont de beaucoup inférieurs aux provinces industrielles, les plus capitalistes ; qu'en Russie aussi le phénomène qui caractérise tous les pays capitalistes, à savoir que la situation des ouvriers est meilleure dans l'industrie que dans l'agriculture, est devenu un fait général (car dans l'agriculture, à la pression du capitalisme s'ajoute celle des formes d'exploitation précapitalistes). C'est là la raison pour laquelle les paysans

quittent l'agriculture pour l'industrie tandis qu'il n'existe pas de courant allant des provinces industrielles vers l'agriculture (point d'émigrations). Au contraire, les ouvriers des provinces industrielles regardent même de haut les ouvriers ruraux « incultes » qu'ils baptisent du nom de « bergers » (prov. de Iaroslavl), de « cosaques » (prov. de Vladimir), de « terrassiers » (prov. de Moscou).

Il importe ensuite de noter que l'entretien du bétail demande en hiver plus de bras qu'en été. Pour cette raison également, de même qu'en raison du développement des productions agricoles techniques, la demande de bras augmente dans cette région et, qui plus est, *elle prend un caractère plus régulier pendant toute la durée de l'année* et aussi d'une année à l'autre. Les données relatives aux salaires, si elles portent sur plusieurs années, constituent une documentation très sûre, qui permet de juger de ce fait intéressant. Nous les reproduisons ici en nous bornant aux groupes de provinces de la Grande et de la Petite Russie. Nous laissons de côté les provinces occidentales, en raison des conditions de vie particulières et de l'accumulation artificielle de la population (ghetto juif). Quant aux provinces baltes, nous ne les citons que pour illustrer les rapports qui s'établissent sous le capitalisme agricole — le plus développé*.

---

* Le premier groupe (région de la culture capitaliste des céréales) embrasse 8 provinces : Bessarabie, Kherson, Tauride, Ekatérinoslav, Don, Samara, Saratov et Orenbourg. Le deuxième groupe (région où le capitalisme est le moins développé) comprend 12 provinces : Kazan, Simbirsk, Penza, Tambov, Riazan, Toula, Orel, Koursk, Voronèje, Kharkov, Poltava et Tchernigov. Le troisième groupe (région d'industrie laitière capitaliste et de capitalisme industriel), compte 10 provinces : Moscou, Tver, Kalouga, Vladimir, Iaroslavl, Kostroma, Nijni-Novgorod, St-Pétersbourg, Novgorod et Pskov. Le taux des salaires est indiqué en chiffres moyens pour chaque province. Source : *Le travail salarié libre, etc.*, édition du Département de l'Agriculture.

Groupes de provinces	Moyenne de 10 ans (1881-1891)			Moyenne de 8 ans (1883-1891)					
	Salaire, (en roubles) de l'ouvrier		Salaires de l'été par rapport aux salaires annuels (en $^0/_0{}^0/_0$)	Salaire du journalier pendant la moisson, en kopecks		Différence	Salaire du journalier (en kopecks)		Différence
	engagé pour toute l'année	engagé pour l'été		Minimum (moyenne)	Maximum (moyenne)		pendant les semailles	pendant la moisson (en moyenne)	
1. Sud et Est	78	50	*64 $^0/_0$*	64	181	*117*	45	97	*52*
2. Centrales à tchernoziom	54	38	*71 $^0/_0$*	47	76	*29*	35	58	*23*
3. Provinces sans tchernoziom	70	48	*68 $^0/_0$*	54	68	*14*	49	60	*11*
4. Provinces baltes	82	53	*65 $^0/_0$*	61	70	*9*	60	67	*7*

Examinons ce tableau dans lequel les trois principales colonnes sont en italique. La première montre le rapport entre le salaire d'été et le salaire annuel. *Plus* ce rapport est *bas,* plus le salaire d'été se rapproche de la moitié du salaire annuel, et plus la demande de bras se répartit également sur toute l'année, *moins il y a de chômage d'hiver.* Les moins favorisées à cet égard sont les provinces centrales à tchernoziom, région de redevances en travail et de faible développement du capitalisme*. Dans les provinces industrielles,

* M. Roudnev arrive à une conclusion analogue : « Dans les localités où le travail de l'ouvrier à l'année est relativement plus estimé, le salaire de l'ouvrier loué pour l'été approche davantage de la moitié du salaire annuel. Par conséquent, dans l'Ouest et dans presque toutes les provinces centrales à tchernoziom, à population dense, le travail de l'ouvrier en été est, au contraire, payé très bas » (*l. c.,* p. 455).

dans la région de l'industrie laitière, la demande de main-d'œuvre est plus forte et le chômage d'hiver moins marqué. C'est ici que les salaires sont aussi plus stables d'une année à l'autre, comme cela ressort de la deuxième colonne qui donne la différence entre le minimum et le maximum du salaire pendant la moisson. Enfin, la différence entre le salaire des semailles et celui de la moisson est aussi infime dans la zone sans tchernoziom, c'est-à-dire que la demande de bras y est répartie plus régulièrement entre le printemps et l'été. A tous ces points de vue, les provinces baltes dépassent encore les provinces sans tchernoziom, tandis que les provinces de la steppe, où les oscillations des récoltes sont les plus fortes et où les ouvriers affluent des autres contrées, se distinguent par le maximum d'instabilité des salaires. Les données sur les salaires témoignent donc que le capitalisme agraire, dans la région décrite, ne se borne pas à créer la demande de travail salarié, mais répartit encore cette demande de façon plus égale sur toute l'année.

Notons enfin encore une variété de dépendance du petit agriculteur vis-à-vis du gros propriétaire dans la région examinée. C'est la récupération des troupeaux seigneuriaux par achat de bétail aux paysans. Les propriétaires fonciers trouvent plus avantageux d'acheter le bétail aux paysans qui, par nécessité, le vendent « à perte », que de l'élever eux-mêmes, tout comme nos revendeurs dans l'industrie dite artisanale préfèrent souvent acheter aux koustari des produits finis à vil prix, plutôt que de les fabriquer dans leurs ateliers. Ce fait, qui témoigne de l'extrême avilissement du petit producteur qui ne peut se maintenir dans la société moderne qu'en réduisant à l'extrême ses besoins, — M. V.V. en fait un argument en faveur de la petite production « populaire » ! . . . « Nous sommes en droit de conclure que nos gros propriétaires... ne font pas preuve d'assez d'initiative... Le paysan, lui... se montre plus capable d'améliorer réellement son économie » (*Les courants progressifs*, p. 77).

Ce défaut d'initiative se manifeste en ce que « nos entrepreneurs de laiterie... achètent les vaches des paysans à un prix qui atteint rarement la moitié de ce qu'elles ont coûté à être élevées, à un prix qui dépasse rarement le tiers ou même souvent le quart de cette valeur » (*ibid.,* 71). Le capital commercial des propriétaires-éleveurs s'est complètement assujetti les petits paysans ; il en a fait des bouviers qui élèvent pour lui du bétail moyennant un prix dérisoire, et il fait traire ses vaches par leurs femmes*. On devrait, semble-t-il, conclure de là qu'il n'y a pas lieu de retarder le passage du capital commercial au capital industriel, ni de soutenir la petite production qui fait descendre le niveau de vie du producteur au-dessous de celui du salarié agricole. Mais M. V. V. raisonne autrement. Il admire le « zèle » (*l. c.* p. 73) avec lequel le paysan soigne son bétail ; il admire « les beaux résultats de l'élevage » de la paysanne « qui pas-

* Voici deux avis sur le niveau et les conditions de vie du paysan russe en général. Dans ses « Petits côtés de la vie », M. Saltykov écrit à propos du « Bon cultivateur » : « Le moujik a besoin de tout ; mais ce dont il a besoin surtout... c'est la faculté de s'exténuer, de ne pas ménager se peine... Le bon cultivateur meurt tout bonnement à la peine »... « Et sa femme et ses enfants adultes, tous mènent une vie de galériens. »

Dans un article intitulé « Lizar » (*Séverny Kourier,* 1899, n° 1) V. Véressaïev parle d'un moujik de la province de Pskov, nommé Lizar, qui prêche l'emploi de gouttes ou autres remèdes pour « supprimer l'homme ». « Plus tard, remarque l'auteur, nombre de médecins des zemstvos et surtout de sages-femmes m'ont raconté plus d'une fois que les campagnards et leurs femmes leur adressent souvent des demandes de ce genre. » « La vie qui suit une certaine direction a épuisé toutes les voies et s'est vue, en fin de compte, acculée dans une impasse. Aucune issue. Une nouvelle solution se présente naturellement et s'impose de plus en plus. »

La situation du paysan dans la société capitaliste est en effet sans issue et conduit « naturellement », dans la Russie communautaire comme dans la France parcellaire, je ne dirai pas à une « solution »... contre nature, mais à un moyen contre nature d'éloigner la mort de la petite exploitation (*Note à la deuxième édition*).

se toute sa vie en compagnie de sa vache et de ses brebis » (p. 80). Pensez donc, quelle félicité ! « Passer toute sa vie avec une vache » (dont le lait va dans une écrémeuse perfectionnée), et pour toute récompense recevoir « le quart » de ce qu'a coûté l'entretien de cette vache ! En vérité, comment ne pas se prononcer pour la « petite production populaire » ?

V. SUITE. DECOMPOSITION DE LA PAYSANNERIE DANS LA REGION DE L'INDUSTRIE LAITIERE

En lisant ce que l'on écrit à propos de l'influence de l'industrie laitière sur la condition paysanne, nous nous heurtons à des contradictions perpétuelles : d'une part, on constate le progrès des exploitations, l'accroissement du revenu, l'amélioration du mode de culture, l'acquisition d'instruments perfectionnés ; de l'autre, c'est la sous-alimentation, la formation de nouvelles servitudes et la ruine des paysans. Après ce qui a été exposé au chapitre II, ces contradictions ne doivent pas nous étonner : nous savons que les avis opposés se rapportent à des groupes opposés de paysans. Pour mieux juger de la chose, prenons la répartition des feux paysans d'après le nombre de vaches dans chacun*.

* Chiffres de la statistique des zemstvos d'après le *Recueil récapitulatif* de M. Blagovéchtchenski. Près de 14 000 feux de ces 18 districts n'ont pas été répartis d'après le nombre de vaches, le nombre total des feux n'étant pas 289 079, mais 303 262. M. Blagovéchtchenski fournit des renseignements analogues pour 2 autres districts de provinces à tchernoziom, mais ces districts ne semblent pas typiques. Pour 11 districts de la province de Tver (*Recueil des renseignements statistiques*, t. XIII, 2), le pourcentage des feux sans vaches parmi ceux qui ont des lots de terre n'est pas élevé (9,8%), mais 48,4% de vaches appartiennent à 21,9% de feux, possédant chacun 3 vaches et plus. Les feux sans chevaux sont 12,2% ; 5,1% de feux seulement possèdent 3 chevaux et plus, et ils n'ont que 13,9% de la totalité des chevaux. Notons à ce propos que cette moins grande concentration de chevaux (par rapport à celle des vaches) s'observe aussi dans les autres provinces sans tchernoziom.

Groupes de feux	18 districts des provinces de St-Pétersbourg, Moscou, Tver et Smolensk					Provinces de St-Pétersbourg (6 districts)				
	nombre de feux	%	Nombre de vaches	%	Nombre de vaches par feu	Nombre de feux	%	Nombre de vaches	%	Nombre de vaches par feu
Feux sans vaches	59 336	20,5	—	—	—	15 196	21,2	—	—	—
Feux avec 1 vache	91 737	31,7	91 737	19,8	1	17 579	24,6	17 579	13,5	1
Feux avec 2 vaches	81 937	28,4	163 874	35,3	2	20 050	28,0	40 100	31,0	2
Feux avec 3 vaches et plus	56 069	19,4	208 735	44,9	3,7	18 676	26,2	71 474	55,5	3,8
Total	289 079	100	464 346	100	1,6	71 501	100	129 153	100	1,8

Ainsi la répartition des vaches parmi les paysans de la zone sans tchernoziom rappelle beaucoup celle des bêtes de travail parmi les paysans des provinces à tchernoziom (voir chap. II). La concentration du bétail laitier dans la région examinée est plus marquée que celle des bêtes de travail. C'est un signe manifeste que la différenciation de la paysannerie se trouve en liaison intime avec la forme locale de l'agriculture commerciale. Cette liaison semble ressortir aussi des données suivantes (malheureusement, pas assez complètes). Si l'on prend les totaux de la statistique des zemstvos (M. Blagovéchtchenski ; sur 122 districts de 21 provinces), on trouve en moyenne 1,2 vache par feu. Par conséquent, dans la zone sans tchernoziom la paysannerie semblerait plus riche en vaches que dans la zone à tchernoziom, et la paysannerie de la province de St-Pétersbourg est encore plus riche que celle de la zone sans tchernoziom, en général. D'un autre côté, la proportion des feux sans bétail dans 123 districts de 22 provinces est de 13% ; dans les 18 districts choisis par nous 17%, et dans 6 districts de la province

de Pétersbourg 18,8%. La décomposition de la paysannerie est donc (de ce point de vue) la plus avancée dans la province de Pétersbourg, ensuite dans la zone sans tchernoziom en général. Cela montre justement que c'est l'agriculture *commerciale* qui est le principal facteur de la différenciation des paysans.

Il ressort des données ci-dessus que près de la moitié des feux paysans (sans vaches ou à vache unique) ne peuvent prendre qu'une part négative aux avantages de l'industrie laitière. Un paysan qui ne possède qu'une vache ne vendra son lait que par nécessité, puisque l'alimentation de ses enfants en souffrira. Par contre, 1/5 environ des feux (avec trois vaches et plus) concentrent probablement entre leurs mains plus de la moitié de l'industrie laitière, car la qualité de leur bétail et le rendement de leur exploitation doivent être supérieurs à ceux du paysan « moyen »*. Les données relatives à une contrée à industrie laitière et à capitalisme très développés en général illustrent de façon intéressante cette conclusion. Nous voulons parler du district de Pétersbourg**. L'industrie laitière y est surtout développée dans la

* Il ne faut pas perdre de vue ces données sur les groupes opposés de la paysannerie, quand on rencontre des affirmations aussi mal fondées que celle-ci : « Le revenu de l'élevage laitier qui est de 20 à 200 roubles par an et par feu n'est pas seulement dans l'immense étendue des provinces septentrionales un stimulant essentiel à l'extension et à l'amélioration de l'élevage ; il a contribué aussi à l'amélioration du système de culture et même à la diminution de l'exode à la recherche d'un gagne-pain en procurant à la population un travail sur place : soins à donner au bétail, mise en état des terres jusque-là délaissées. » (*Les forces prod.*, t. III, p. 18). Dans l'ensemble, l'émigration, loin de diminuer, augmente. Sa diminution dans telle ou telle contrée peut être due soit à l'augmentation de la proportion des paysans aisés, soit au développement du « travail chez soi », c'est-à-dire un travail salarié pour des entrepreneurs ruraux de la localité.

** *Matériaux pour la statistique économique de la province de St-Pétersbourg, fasc.* V. deuxième partie, St-Pb 1887.

banlieue habitée principalement par des Russes ; ici dominent la culture d'herbages (23,5% des labours paysans contre 13,7% dans le district), l'avoine (52,3% des labours) et la pomme de terre (10,1%). L'agriculture subit l'influence directe du marché de St-Pétersbourg, qui a besoin d'avoine, de pommes de terre, de foin, de lait, de traction chevaline (*l. c.*, p. 168). 46,3% des familles enregistrées sont occupées dans « l'industrie du lait ». Le lait de 91% des vaches est destiné à la vente. Les revenus de cette « industrie » s'élèvent à 713 470 roubles (203 roubles par famille, 77 roubles par vache). La qualité du bétail et son entretien sont d'autant meilleurs qu'on est plus près de la capitale. Le lait est vendu : 1° à des revendeurs sur place et 2° aux « fermes laitières » de St-Pétersbourg, etc. Ce dernier mode d'écoulement est infiniment plus avantageux, mais « la plupart des familles ayant une vache ou deux, parfois même davantage, sont... dans l'impossibilité de livrer leurs produits directement à St-Pétersbourg », parce que n'ayant pas de chevaux, ou que le transport en détail revient trop cher, etc. Parmi les revendeurs figurent non seulement les marchands spécialistes, mais aussi des personnes qui ont leurs propres laiteries. Voici les chiffres se rapportant à deux cantons du district :

2 cantons du district de St-Pétersbourg	Nombre de familles	Nombre de vaches chez elles	Nombre de vaches par famille	Gain de ces familles en roubles	Gain	
					par famille	par vache
Familles vendant leur lait aux ramasseurs	441	1 129	2,5	14 884	33,7	13,2
Familles vendant leur lait à St-Pétersbourg	119	649	5,4	29 187	245,2	44,9
Total	560	1 778	3,2	44 071	78,8	24,7

On peut juger par là de la façon dont se répartissent les avantages de l'industrie laitière parmi les paysans de la zone sans tchernoziom où, comme nous l'avons vu, la concentration du bétail laitier est plus forte encore que parmi ces 560 familles. Il ne reste qu'à ajouter que 23,1% des familles paysannes du district de St-Pétersbourg embauchent des ouvriers (parmi lesquels dominent, ici comme partout dans l'agriculture, les journaliers). « Etant donné que ce sont presque exclusivement des familles possédant une pleine exploitation agricole » (40,4% seulement des familles du district) « qui louent des ouvriers, il faut conclure que plus de la moitié de ces exploitations ont recours au travail salarié » (p. 158).

Ainsi, en des points opposés de la Russie, dans les contrées les plus diverses, dans la province de Pétersbourg et dans une Tauride quelconque les rapports économiques et sociaux, au sein de la « communauté », sont absolument analogues. Ici et là, les « moujiks-laboureurs » (c'est le mot de M. N. —on) dégagent une minorité d'entrepreneurs ruraux et une masse de prolétaires ruraux. L'agriculture a ceci de particulier que le capitalisme soumet à son influence, suivant les régions, telle ou telle branche d'économie rurale, ce qui fait que des rapports économiques identiques affectent, dans les cultures et dans la vie, des formes très diverses.

Après avoir établi que, dans la région examinée, la paysannerie se décompose en classes opposées, nous nous orienterons sans peine dans les opinions contradictoires émises généralement sur le rôle de l'industrie laitière. Il est tout à fait naturel que la paysannerie aisée soit incitée à développer et améliorer l'agriculture, et par suite, à étendre la culture d'herbages, qui devient partie intégrante de l'élevage commercial. Dans la province de Tver, par exemple, on

constate le développement de cette culture, et dans le district de Kachine, le plus avancé entre tous, 1/6 des feux sèment du trèfle (*Recueil*, t. XIII, 2, p. 171). Il est intéressant de noter que la part réservée aux semis d'herbages est proportionnellement plus grande sur les terres achetées que sur le lot paysan : la bourgeoisie paysanne préfère naturellement la propriété foncière privée à la possession communale*. Dans la *Revue de la province de Iaroslavl* (fasc. II, 1896), nous trouvons aussi une foule d'indications sur le progrès de la culture d'herbages, et toujours de préférence sur les terres achetées ou affermées**. La même publication mentionne également la diffusion des instruments perfectionnés : charrues, batteuses, rouleaux, etc. La fabrication du beurre, du fromage, etc., est en progression rapide. Dans la province de Novgorod on a noté, au début des années 80, parallèlement au déclin général et à la diminution de l'élevage paysan, son amélioration dans certaines contrées, où le lait peut être vendu avantageusement et où depuis longtemps on engraisse des veaux pour la vente (Bytchkov : *Essai d'enquête par feux sur la situation économique et les exploitations paysannes dans trois cantons du district de Novgorod*. Novgorod 1882). L'engraissement des veaux, qui est également une des variétés de l'élevage

---

* On n'a noté d'amélioration sensible pour l'entretien du gros bétail à cornes que là où la vente du lait s'est développée (pp. 219, 224).

** Pp. 39, 65, 136, 150, 154, 167, 170, 177 et autres. Notre système fiscal datant d'avant l'abolition du servage retarde, ici de même, le progrès agricole. « Par suite de l'entassement des fermes, écrit un correspondant, la culture des herbages est pratiquée partout dans le canton, mais le trèfle est vendu pour couvrir les arriérés d'impôts » (p. 91). Les impôts dans cette province sont parfois si élevés que le paysan qui cède de la terre doit encore payer une certaine somme au nouveau détenteur.

commercial, est une industrie assez répandue dans les provinces de Novgorod, Tver et, en général, à proximité des capitales (voir *Le travail salarié libre, etc.*, publication du Département de l'Agriculture). «Cette industrie, dit M. Bytchkov, est, par sa nature même, une source de revenu pour des paysans déjà aisés, possédant un grand nombre de vaches, car avec une vache, même avec deux vaches peu productives, l'engraissement des veaux devient impossible» (*l. c.*, p. 101)*.

Mais le signe le plus marquant des progrès économiques de la bourgeoisie paysanne dans la région examinée, c'est le louage d'ouvriers par les paysans. Les propriétaires terriens de l'endroit se rendent bien compte de la naissance de leurs concurrents, et ils expliquent même parfois, dans les communications qu'ils adressent au Département de l'Agriculture, que le manque de bras est dû au fait que les paysans aisés les leur soufflent (*Le travail salarié libre*, p. 490). On note le louage des ouvriers par les paysans dans les provinces de Iaroslavl, Vladimir, St-Pétersbourg, Novgorod (*l. c., passim*). La *Revue de la province de Iaroslavl* contient une foule d'indications de ce genre, disséminées par-ci par-là.

Tous ces progrès de la minorité aisée pèsent cependant d'un poids lourd sur la masse des paysans pauvres. Ainsi,

---

* Notons à ce propos que la diversité des « petites industries » de la paysannerie locale oblige M. Bytchkov à distinguer deux types de producteurs suivant l'importance du revenu. Il s'est trouvé que 3 251 personnes (27,4% de la population) gagnent moins de 100 roubles ; leur gain s'élève à 102 000 roubles, à raison de 31 roubles par tête. 454 (3,8% de la population) gagnent plus de 100 roubles : leur gain est de 107 000 roubles ou 236 roubles par tête. Le premier groupe comprend principalement les ouvriers salariés de tout genre ; le second, les marchands, marchands de foin, de bois, etc.

par exemple, dans le canton de Koprine (district de Rybinsk, province de Iaroslavl), on constate la diffusion des fromageries grâce à l'initiative du « célèbre fondateur d'artels de fromagers, V. Blandov » *. « Les paysans plus pauvres qui ne possèdent qu'une vache et vendent... leur lait (aux fromageries) le font évidemment au détriment de leur alimentation » ; tandis que les paysans aisés améliorent leur bétail (pp. 32-33). Parmi les variétés de travail salarié on note le travail dans les fromageries ; un personnel de spécialistes-fromagers se recrute parmi les jeunes paysans. Dans le district de Pochékhonié, « le nombre... des fromageries et des beurreries augmente chaque année », mais « les avantages qu'elles apportent à l'économie paysanne sont loin de compenser les inconvénients qui en résultent pour la vie paysanne ». De l'aveu des paysans, ils sont souvent sous-alimentés car dès l'ouverture d'une fromagerie dans une localité, les produits laitiers y affluent, et les paysans se nourrissent ordinairement de lait coupé d'eau. Les payements en marchandises se généralisent (pp. 43, 54, 59 et autres), de sorte qu'il y a lieu de regretter que la loi interdisant ce genre de payement dans les fabriques « capitalistes », ne s'étende pas à notre petite production « populaire »**.

---

* Les « artels de fromagers » du canton de Koprine figurent dans l'*Index des fabriques et usines,* et la maison Blandov est la plus importante dans l'industrie fromagère : en 1890 elle possédait 25 fabriques dans 6 provinces.

** Voici une opinion intéressante d'un auteur qui signe « Vieux Beurrier » : « Ceux qui ont vu et connaissent le village d'aujourd'hui et se souviennent de ce qu'il était il y a 40 ou 50 ans, seront frappés des changements qui s'y sont produits. Autrefois toutes les maisons se ressemblaient extérieurement et intérieurement ; aujourd'hui, on rencontre à côté de masures, des maisons couvertes de peinture ; les richards vivent à côté des miséreux ; ceux qui festoient et exultent, à côté des humiliés et offensés. Autrefois on trouvait souvent des villages où il n'y avait pas un seul paysan sans feu ni lieu ; aujourd'hui,

Ainsi, des gens bien informés confirment notre conclusion, que la majorité des paysans ne prennent qu'une part purement négative aux progrès de l'agriculture. L'évolution de l'agriculture commerciale aggrave la situation des groupes inférieurs de paysans et les rejette définitivement hors des rangs des agriculteurs. Notons que les écrits populistes ont déjà fait allusion à cette contradiction entre le progrès de l'industrie laitière et la sous-alimentation des paysans (Engelhardt, je crois, a été le premier à signaler le fait). Or, c'est par cet exemple justement qu'on peut voir la façon étroite dont les populistes apprécient les faits qui se produisent au sein de la paysannerie et dans l'agriculture. Ils saisissent la contradiction sous une forme, dans une localité, et ne comprennent pas qu'elle est inhérente au régime économique et social tout entier et se manifeste partout sous des aspects différents. Ils voient le caractère contradictoire d'une « industrie avantageuse » et recommandent instamment d'« implanter » parmi les paysans toutes sortes d'autres « industries locales ». Ils remarquent le rôle contradictoire d'un des progrès ruraux, et ne se rendent pas compte que les machines, par exemple, jouent dans l'agriculture le même rôle politico-économique que dans l'industrie.

VI. REGION LINIERE

Nous nous sommes arrêtés assez longuement sur la description des deux premières régions d'agriculture capitaliste en raison de leur étendue et du caractère typique des rapports qu'on y observe. Dans l'exposé qui va suivre,

---

il s'en trouve au moins cinq et même une dizaine dans chaque village. Et pour dire la vérité, la fabrication du beurre y est pour beaucoup. En trente ans, elle a enrichi nombre de paysans, et leur a permis de peindre leurs maisons. Beaucoup, qui vendaient le lait en gros, ont vu croître leur prospérité pendant cette période de développement de la

nous nous bornerons à des indications plus brèves sur quelques régions principales.

Le lin est la première des plantes dites « industrielles ». Le terme à lui seul indique déjà que nous avons à faire à l'agriculture *commerciale*. Par exemple, dans la province « linière » de Pskov, le lin est de longue date, suivant l'expression locale, « le premier argent » des paysans (*Recueil de statistique militaire,* p. 260). La production du lin est simplement un des moyens de se procurer de l'argent. L'époque consécutive à la réforme est caractérisée, dans l'ensemble, par un progrès indiscutable de la culture commerciale du lin. Ainsi, avant 1870, la production russe était évaluée à près de 12 millions de pouds de fibre (*ibid.*, p. 260), et après 1880, à 20 millions de pouds (*Revue historico-statistique de l'industrie en Russie*, t. 1, St-Pétersbourg 1883, p. 74) ; actuellement, on recueille dans les 50 provinces de la Russie d'Europe plus de 26 millions de pouds de fibre de lin *. Dans la région proprement linière (19 provinces

---

fabrication du beurre, ont multiplié leurs troupeaux et acheté des terres, individuellement ou par communautés ; mais un plus grand nombre encore sont devenus pauvres, des miséreux sans feu ni lieu ont fait leur apparition dans les campagnes (*Jizn,* 1899, n° 8, d'après le *Séverny Kraï*, 1899, n° 223). (*Note de la deuxième édition.*)

* D'après le Comité Central de la Statistique, la moyenne de la période 1893-1897 est de 26 291 000 pouds. Voir le *Messager des Finances* 1897, n° 9 et 1898, n° 6. Pour la période antérieure la statistique du lin manquait notablement de précision, aussi avons-nous préféré suivre des évaluations approximatives basées sur la confrontation des sources les plus variées, faite par des spécialistes. La production varie beaucoup d'année en année. Aussi M. N. —on, par exemple, en prétendant tirer des chiffres de *six* années les conclusions les plus hardies sur « la diminution » de la production et « la réduction des surfaces ensemencées » (*Esquisses*, p. 236 et suivantes), a-t-il commis les erreurs les plus singulières (voir leur analyse dans les *Remarques critiques* de P. Strouvé, pp. 233 et suivantes). Ajoutons à ce qui est dit dans le texte que, d'après les données citées par M. N. —on, le maximum des cultures de lin de 1880 à 1890 a été de 1 372 000 déc. et la récolte de fibre

de la zone sans tchernoziom), la superficie des cultures de lin a varié depuis quelque temps de la façon suivante : en 1893, 756 600 déciatines ; en 1894, 816 500 ; en 1895, 901 800 ; en 1896, 952 100 et en 1897, 967 500. Dans toute la Russie d'Europe (50 provinces), elle était de 1 617 000 déc. en 1896 et de 1 669 000 en 1897 (*Messager des Finances, ibid.,* et 1898, n° 7), contre 1 399 000 déciatines après 1890 (*Les forces productives,* t. 1, p. 36). De même les articles de presse constatent le progrès de la culture commerciale du lin. Ainsi, la *Revue historico-statistique* constate qu'au cours des deux premières décades qui ont suivi l'abolition du servage « le domaine de la culture du lin en vue de son traitement industriel a étendu son aire à plusieurs provinces » (*l. c.,* p. 71), et cela surtout grâce au développement du réseau ferroviaire. M. V. Prougavine écrivait au début des années 80 à propos du district de Iouriev, province de Vladimir : « La culture du lin... s'est fort répandue ici en ces 10 ou 15 dernières années ». « Certaines familles nombreuses vendent pour 300-500 roubles et davantage de lin chaque année... On achète (la semence) à Rostov... Les paysans de cette contrée se montrent très difficiles pour le choix de la graine » (*La commune rurale, l'artisanat et l'agriculture du district de Iouriev, province de Vladimir.* Moscou 1884, pp. 86-89). *Le Recueil de la Statistique des zemstvos sur la province de Tver* (t. XIII, fasc. 2) indique que « les principaux blés d'été, l'orge et l'avoine, font place à la pomme de terre et au lin » (p. 151). Dans certains districts, le lin occupe $^{1}/_{3}$ à $^{3}/_{4}$ du champ de printemps, comme dans ceux de Zoubtsov, Kachine, etc., «où

---

de 19 245 000 pouds, tandis qu'en 1896-1897 la surface ensemencée a atteint 1 617 000-1 669 000 déc. et la récolte des fibres 31 713 000-30 139 000 pouds.

la culture du lin a pris le caractère d'une industrie nettement spéculative » (p. 145) et se développe surtout sur les terres vierges et les friches affermées. On observe de plus que dans certaines provinces, où l'on trouve encore des terres vacantes (terres vierges, landes, terrains déboisés) la culture du lin s'étend particulièrement, tandis que dans d'autres, où la culture du lin est pratiquée depuis longtemps, « elle reste dans les mêmes proportions ou même recule devant quelque culture nouvelle, par exemple, les plantes à racine, les légumes, etc. »... (*Messager des Finances,* 1898, n° 6, pp. 376 et 1897, n° 29), autrement dit devant d'autres variétés d'agriculture commerciale.

Quant à l'exportation du lin, elle a pris un développement très rapide au cours des deux premières décades qui ont suivi l'abolition du servage : de 4,6 millions de pouds en moyenne en 1857-1861 elle s'est élevée à 8,5 millions en 1867-1871 et 12,4 millions en 1877-1881, pour s'arrêter ensuite au niveau atteint, soit 13,3 millions en moyenne en 1894-1897 *. Le développement de la culture commerciale du lin a eu naturellement pour conséquence un échange non seulement entre l'agriculture et l'industrie (vente de lin et achat de produits manufacturés), mais aussi entre les *différentes variétés d'agriculture commerciale* (vente de lin et achat de blé). Voici, sur ce phénomène intéressant, des chiffres qui montrent bien que le marché intérieur du capitalisme se crée non seulement parce que la population abandonne l'agriculture pour l'industrie, mais aussi par spécialisation de l'agriculture commerciale **.

---

* Données sur l'exportation du lin, de la filasse et de l'étoupe. Voir *Revue historico-statistique,* P. Strouvé. *Remarques critiques* et *Messager des Finances,* 1897, n° 26 et 1898, n° 36.

** Voir N. Strokine. *La culture du lin dans la province de Pskov,* St-Pétersbourg 1882. L'auteur a puisé ces chiffres dans les *Travaux* de la commission fiscale.

Mouvement des transports par voie ferrée à destination et en provenance de la province de Pskov («province linière»). (Chiffres moyens en milliers de pouds.)

Périodes	Lin expédié	Arrivages de grains et farines
1860—1861	255,9	43,4
1863—1864	551,1	464,7
1865—1866	793,0	842,6
1867—1868	1 053,2	1 157,9
1869—1870	1 406,9	1 809,3

Quelle influence ce développement de la culture commerciale du lin exerce-t-il sur le paysan qui est, comme on sait, le principal producteur de lin ?* « En traversant la province de Pskov et en observant son régime économique, il est impossible de ne pas remarquer qu'à côté de quelques grandes et riches unités, villages et bourgs, il y en a de très pauvres ; *ces extrêmes sont le trait caractéristique de la vie économique de la région linière* ». « La culture du lin s'oriente vers la spéculation hasardeuse » et « la plus grande partie » de son revenu « reste entre les mains des revendeurs en gros et de ceux qui donnent leur terre à louage pour la culture du lin ». (Strokine, pp. 22-23.) Les fermages ruineux équivalent à une véritable « rente en argent » (voir plus haut), et le gros des paysans tombe « dans une dépendance complète et sans issue » vis-à-vis des revendeurs (Strokine, *ibid.*). Le capital commercial exerce depuis longtemps sa domination dans cette contrée**, mais ce qui distingue

* Sur 1 399 000 déc. cultivées en lin, 745 400 reviennent à la zone sans tchernoziom, où 13% seulement appartiennent aux domaines privés. Sur les 609 600 déc. de la zone du tchernoziom, 44,4% appartiennent aux domaines privés (*Les forces productives,* t. 1, p. 36).

** Déjà le *Recueil de la statistique militaire* indiquait que « les lins cultivés par les paysans sont en réalité, très souvent, la propriété des petits revendeurs et le paysan lui-même n'est qu'un ouvrier dans son propre champ » (p. 595). Cf. *Revue historico-statistique,* p. 88.

l'époque d'après l'abolition du servage, c'est la concentration prodigieuse de ce capital, l'ébranlement du monopole des anciens petits revendeurs et la création de « comptoirs liniers », qui ont accaparé tout le commerce du lin. L'importance de la culture linière, dit M. Strokine à propos de la province de Pskov, « réside... dans la concentration des capitaux en peu de mains » (p. 31). En faisant de cette culture un jeu de hasard, le capital ruinait la masse des petits cultivateurs qui diminuaient la qualité de leur lin, épuisaient leur terre et ont fini par céder leurs lots pour augmenter en fin de compte le nombre des ouvriers « migrateurs ». En revanche, une minorité infime de paysans aisés et de marchands a eu la possibilité — et a été forcée par la concurrence — d'introduire des perfectionnements techniques. On a vu se répandre les broyeuses Coûté à main (coûtant environ 25 roubles), ou à cheval (coûtant trois fois plus). En 1869 on ne comptait dans la province de Pskov que 557 de ces machines, et en 1881, 5 710 (4 521 à main et 1 189 à cheval) *. « Actuellement, lisons-nous dans la *Revue historico-statistique,* chaque famille paysanne ordonnée et ayant des cultures de lin, possède une machine à main Coûté, que l'on a baptisée du nom de « broyeuse de Pskov » (*l. c.,* pp. 82-83). Nous avons déjà vu au chapitre II quel est le rapport entre cette minorité de cultivateurs ordonnés qui achètent des machines et le reste de la paysannerie. Au lieu des batteuses primitives qui séparaient les graines très mal, le zemstvo de Pskov a introduit des trieurs perfectionnés, et « les paysans-entrepreneurs plus aisés » trouvent déjà avantageux d'acheter ces machines pour les louer aux planteurs de lin (*Messager des Finances*, 1897, n° 29, p. 85). Les plus gros revendeurs de lin installent des séchoirs, des pressoirs, embauchent des ouvriers pour trier et écanguer le lin (voir V. Prougavine, *l. c.,* p. 115).

---

* Strokine, p. 12.

Il faut ajouter enfin que le traitement de la fibre de lin demande une quantité particulièrement importante de bras : on estime qu'une déciatine de lin demande 26 journées de travail agricole et 77 journées pour la préparation de la fibre (*Revue historico-statistique,* p. 72). C'est pourquoi le développement de cette culture entraîne d'une part, pour le cultivateur, plus d'occupation l'hiver ; de l'autre, de la part des grands propriétaires et des paysans aisés planteurs de lin, une demande de travail salarié (voir un exemple au chap. III, § VI).

Ainsi, dans la région linière également le progrès de l'agriculture commerciale entraîne la domination du capital et la décomposition de la paysannerie. Ce dernier processus est évidemment retardé et cela de façon sensible par des fermages * ruineux, par la pression du capital commercial, par la fixation des paysans à leurs lots et par les hauts prix des lots paysans. C'est pourquoi, plus se généraliseront les achats de terres par les paysans** et l'exode rural***, la diffusion des instruments et des procédés agricoles perfectionnés, et plus rapidement le capital commercial sera refoulé par le capital industriel, plus vite s'opére-

* Actuellement les fermages des terres à lin sont en baisse à cause de la chute des prix du lin, mais la superficie cultivée en lin n'a pas diminué, ainsi, par exemple, dans la région linière de Pskov en 1896 (*Messager des Finances*, 1897, n° 29).

** La province de Pskov est, au point de vue des achats de terres par les paysans, une des premières en Russie. D'après le *Recueil de matériaux statistiques sur la situation économique de la population rurale* (édition de la chancellerie du Comité des Ministres), les terres achetées par les paysans atteignent ici 23% par rapport à la bonne terre de lotissement ; c'est le chiffre maximum pour les 50 provinces de la Russie d'Europe. Au 1er janvier 1892, on comptait 0,7 déciatine de terre achetée par habitant mâle de la population paysanne ; seules les provinces de Novgorod et de Tauride ont un chiffre supérieur.

*** D'après la statistique, l'exode des paysans mâles de la province de Pskov a *presque quadruplé* de 1865-1875 à 1896 (*Les petites industries de la population rurale de la province de Pskov,* Pskov 1898, p. 3).

ront la formation d'une bourgeoisie rurale issue de la paysannerie et la suppression des prestations de travail par le système capitaliste dans l'exploitation des domaines seigneuriaux.

VII. TRAITEMENT DES PRODUITS AGRICOLES

Nous avons déjà eu l'occasion de noter (chap. 1, § 1) que les auteurs agricoles, en distinguant les systèmes de culture d'après le principal produit marchand, font un type à part du système usinier ou industriel. L'essence de ce système est que le produit agricole, avant de servir à la consommation (personnelle ou productive), subit un traitement spécialisé. Les établissements où elle s'opère peuvent soit former une partie des exploitations qui extraient la matière première, soit appartenir à des industriels spécialisés qui achètent en gros les produits aux propriétaires ruraux. En économie politique, la différence entre ces deux types a peu d'importance. Le progrès des industries agricoles a une importance majeure pour le problème du développement du capitalisme. Premièrement, c'est là une des formes du développement de l'agriculture commerciale, celle notamment qui met le plus en relief la transformation de l'agriculture en une branche de l'industrie de la société capitaliste. En second lieu, l'extension du traitement spécialisé des produits agricoles est généralement inséparable du progrès technique de l'agriculture : d'une part, la production de la matière première à traiter demande souvent une amélioration de l'agriculture (par exemple, la culture de plantes à racines) ; d'autre part, les résidus de la transformation sont souvent utilisés par l'agriculture, dont ils relèvent le rendement en rétablissant au moins partiellement entre l'agriculture et l'industrie l'équilibre, l'interdépendance dont la rupture constitue une des plus profondes contradictions du capitalisme.

Nous avons donc maintenant à caractériser le développement des industries agricoles de la Russie depuis l'abolition du servage.

1. Distillation

Nous envisageons ici la distillation au point de vue agricole seulement. C'est pourquoi nous ne parlerons pas de la rapidité avec laquelle s'est opérée la concentration de cette industrie dans les grandes usines (en partie, à cause des exigences du système fiscal), ni des progrès rapides accomplis par la technique en diminuant les frais de production, ni de l'augmentation de l'impôt qui a dépassé cette diminution et entravé, par ses proportions démesurées, le développement de la consommation et de la production.

Voici les chiffres relatifs à la distillation « agricole » dans l'ensemble de l'Empire de Russie * :

Distilleries en 1896-1897	Nombre d'usines		Alcool obtenu en milliers de védros	
Agricoles	1 474	1 878	13 521	24 331
Mixtes	404		10 810	
Industrielles	159		5 457	
Total	2 037		29 788	

Ainsi plus des 9/10 de distilleries (avec plus de 4/5 de la production) sont directement rattachées à l'agriculture. Etant de grandes entreprises capitalistes, ces usines confè-

* La loi du 4 juin 1890 a établi les indices suivants de la distillation agricole : 1° période de la production, du 1er septembre au 1er juin, quand il n'y a pas de travaux des champs, et 2° proportionnalité entre la quantité d'alcool distillé et le nombre de déciatines de terres arables dans le domaine. Les usines faisant la distillation mi-agricole, mi-industrielle, portent le nom d'usines mixtes (cf. *Messager des Finances,* 1896, n° 25, et 1898, n° 10).

rent le même caractère à tous les domaines seigneuriaux dans lesquels elles fonctionnent (les distilleries appartiennent presque exclusivement aux propriétaires terriens et principalement à la noblesse). Cette branche d'agriculture commerciale est surtout développée dans les provinces centrales à tchernoziom, où sont concentrées plus d'un dizième des distilleries de l'Empire russe (239 usines en 1896/97, dont 225 agricoles et mixtes), avec plus d'un quart de la production totale d'alcool (7 785 000 védros en 1896/97, dont 6 828 000 dans les usines agricoles et mixtes). Ainsi, dans la région à prédominance des prestations de travail, le caractère commercial de l'agriculture se manifeste le plus souvent (par rapport aux autres régions) dans la fabrication de l'eau-de-vie avec des grains ou de la pomme de terre. La distillation de la pomme de terre s'est développée particulièrement après l'abolition du servage, comme il ressort des chiffres ci-dessous, se rapportant à l'Empire tout entier * :

	Matériaux employés pour la distillation, en milliers de pouds		
	Céréales	dont pommes de terre	% des pommes de terre
En 1867	76 925	6 950	9,1
Moyenne de 10 ans 1873/74-1882/83 .	123 066	65 508	53
Moyenne de 10 ans 1882/83-1891/92 .	128 706	79 803	62
En 1893/94	150 857	115 850	76
» 1896/97	144 038	101 993	70,8

On voit donc que si l'ensemble des céréales traitées a doublé, la quantité de pommes de terre employées a augmenté de 15 fois. Preuve éclatante de ce qui a été établi plus haut (§ 1de ce chapitre) que l'énorme extension des cultures et des récoltes de pommes de terre dénote expressément

* Sources : *Recueil de la statistique militaire*, p. 427 ; *Les forces productives*, t. IX, p. 49 et *Messager des Finances*, 1898, n° 14.

les progrès de l'agriculture commerciale et capitaliste, en même temps que l'amélioration de la technique agricole, l'abandon de l'assolement triennal pour les assolements multiples, etc. * La région de développement maximum de la distillation est aussi celle (parmi les provinces russes, c'est-à-dire à l'exclusion des provinces de la Baltique et de l'Ouest) où la récolte nette de pommes de terre par habitant atteint le chiffre le plus élevé. Ainsi, dans les provinces septentrionales à tchernoziom elle était en 1864-1866, 1870-1879 et 1883-1887, respectivement de 0,44, 0,62, 0,60 tchetvert, tandis que pour toute la Russie d'Europe (50 provinces) les chiffres respectifs étaient 0,27, 0,43, 0,44 tchetvert. Déjà après 1880 la *Revue historico-statistique* notait que « la région dans laquelle on observe la plus grande extension de la pomme de terre embrasse toutes les provinces centrales et septentrionales à tchernoziom, celles de la Volga et de la Trans-Volga, ainsi que les provinces centrales sans tchernoziom » (*l. c.*, p. 44)**.

---

* Cf. Raspopine, *l. c. Revue historico-statistique, l, c.,* p. 14. Les résidus de la distillation sont souvent utilisés (non seulement par les usines agricoles, mais aussi par les usines commerciales) pour l'élevage commercial du bétail à viande. Cf. *Renseignements agricoles et statistiques*, fasc. VII, pp. 122 et *passim*.

** Les données suivantes montrent la vitesse prodigieuse avec laquelle l'utilisation des pommes de terre pour la distillation a progressé justement dans les provinces agricoles centrales. Dans les 6 provinces de Koursk, Orel, Toula, Riazan, Tambov, Voronèje, on a traité en moyenne chaque année 407 000 pouds de pommes de terre, pour 1864-1865 à 1873-1874 ; 7 482 000 pouds, pour 1874-1875 à 1883-1884 et 20 077 000 pouds, pour 1884-1885 à 1893-1894. Pour l'ensemble de la Russie d'Europe les chiffres respectifs sont 10 633 000, 30 599 000 et 69 620 000. Le nombre d'usines employant la pomme de terre pour la distillation était en moyenne, dans les mêmes provinces, de 29 par an pour 1867-1868 à 1875-1876 ; 130 pour 1876-1877 à 1884-1885 ; 163 pour 1885-1886 à 1893-1894. Pour toute la Russie d'Europe, respectivement 739-979-1195 (v. *Renseignements agricoles et statistiques*, fasc. VII).

L'extension de la culture de la pomme de terre dans les domaines et chez les paysans aisés équivaut à une augmentation de la demande de travail salarié. La culture d'une déciatine de pommes de terre absorbe sensiblement plus de travail * qu'une déciatine de blé, et cependant l'emploi de machines a pris jusqu'ici très peu d'extension dans la région centrale à tchernoziom. Si donc le nombre des ouvriers occupés spécialement à la distillation a diminué,** l'éviction des prestations de travail par le système d'exploitation capitaliste, avec culture des plantes à racines, a d'autre part augmenté la demande de journaliers ruraux.

2. La fabrication du sucre de betterave

Le traitement de la betterave à sucre est, plus encore que la distillation, concentré dans de grandes entreprises capitalistes et constitue comme elle une annexe des domaines privés (et principalement des domaines nobles). Cette industrie est surtout concentrée dans les provinces du

---

* Ainsi, le *Recueil statistique des zemstvos sur le district de Balakhna*, province de Nijni-Novgorod, estime que la culture d'une déciatine de pommes de terre demande 77,2 journées de travail, dont 59,2 journées d'ouvrière pour planter, butter, sarcler et arracher. C'est donc le travail à la journée des paysannes de l'endroit qui est le plus demandé.

** En 1867, on comptait dans les distilleries de la Russie d'Europe 52 660 ouvriers (*Recueil de la statistique militaire*. Nous montrerons au chapitre VII que cette source grossit de beaucoup le nombre des ouvriers d'usine), et en 1890, 26 102 (d'après l'*Index* d'Orlov). Les ouvriers occupés spécialement à la distillation ne sont pas nombreux et se distinguent fort peu des ouvriers ruraux. « Tous les ouvriers des usines rurales, dit le Dr. Jbankov, lesquelles ne tournent d'ailleurs pas de façon continue, car pendant l'été les ouvriers s'en vont travailler aux champs, se distinguent notablement des ouvriers permanents de fabrique : ils portent l'habit paysan, conservent les habitudes villageoises et n'acquièrent pas l'allure propre aux ouvriers de fabrique » (*l.c.*, II, p. 121).

sud-ouest, et puis dans les provinces à tchernoziom du sud et du centre. Les champs de betterave occupaient, après 1860, environ 100 000 déciatines * ; après 1870, environ 160 000**; en 1886-1895, 239 000 *** ; en 1896-1898, 369 000 **** ; en 1900, 478 778 ; en 1901, 528 076 (*Torgovo-promychlennaïa Gazéta,* 1901, n° 123) ; en 1905-1906, 483 272 (*Messager des Finances,* 1906, n° 12). L'aire des cultures betteravières a donc plus que quintuplé depuis l'abolition du servage. L'accroissement de la quantité de betterave récoltée et traitée a été encore plus rapide : en 1860-1864, 4,1 millions de berkovetz en moyenne par an ; en 1870-1874, 9,3 millions ; en 1875-1879, 12,8 millions ; en 1890-1894, 29,3 millions ; en 1895-1896 — 1897-1898, 35 millions (*). Depuis 1860, la quantité de betterave traitée s'est multipliée par plus de 8 fois. Par conséquent, le rendement, c'est-à-dire la productivité du travail dans les grands domaines de type capitaliste, s'est énormément accru (**). L'introduction dans l'assolement d'une plante comme la betterave suppose nécessairement l'adoption d'un système de culture plus parfait, l'amélioration du travail du sol, une meilleure nourriture du bétail, etc. « La préparation du sol pour la betterave, lisons-nous dans la *Revue historico-statistique,* (t. 1), assez difficile et complexe en général, a atteint chez nombre de nos planteurs, un haut degré de perfection, surtout

* *Annuaire du Ministère des Finances*, fasc. 1. *Recueil de la statistique militaire. Revue historico-statistique,* t. II.

** *Revue historico-statistique*, t. 1.

*** *Les forces productives,* 1, 41.

**** *Messager des Finances,* 1897, nº 27, et 1898, nº 36. La Russie d'Europe sans le Royaume de Pologne comptait en 1896-1898, 327 000 déciatines de betterave.

(*) Outre les sources précédentes, voir aussi le *Massager des Finances,* 1898, nº 32.

(**) Sur une moyenne de 285 000 déciatines de betteraves dans l'Empire, en 1890-1894, 118 000 appartenaient aux usines et 167 000 aux planteurs (*Les forces productives,* IX, 44).

dans les provinces du sud-ouest et dans le bassin de la Vistule. On emploie, selon les localités, des instruments et des charrues plus ou moins perfectionnés ; dans certains cas même on laboure à la vapeur » (p. 109).

Ce progrès de la grande culture capitaliste a amené une notable augmentation de la demande d'ouvriers agricoles et surtout de journaliers ; le travail des femmes et des enfants est le plus largement appliqué (cf. *Revue historico-statistique,* t. II, p. 32). Il s'est même formé chez les paysans des provinces environnantes une forme spéciale d'exode : l'exode « pour le sucre » (*ibid.*, p. 42). On estime que la culture complète d'un « morg » (= 2/3 de déciatine) de betterave demande 40 journées de travail (*Le travail salarié libre,* p. 72). Le *Recueil de matériaux sur la situation de la population rurale* (édition de la Chancellerie du Comité des Ministres) estime que la culture d'une déciatine de betterave demande avec la machine 12 journées, à la main 25 journées d'homme, sans compter les femmes et les enfants (X-XI). La culture de toute la superficie plantée en betterave, en Russie, devrait donc occuper au moins 300 000 journaliers et journalières agricoles. Mais l'augmentation de la surface ensemencée en betterave ne donne pas encore une idée suffisante de la demande de main-d'œuvre salariée, certains travaux étant payés à tant le berkovetz de betteraves. Voici, par exemple, ce que nous lisons dans les *Comptes rendus et recherches sur l'industrie artisanale en Russie* (édition du Ministère des Biens de l'Etat, t. II, St-Pétersbourg 1894, p. 82) :

« La population féminine tant du district que de la ville » (il s'agit de la ville de Krolévetz, province de Tchernigov) « tient beaucoup au travail dans les champs de betterave ; l'épluchage des betteraves est payé en automne 10 kopecks le berkovetz ; 2 femmes épluchent de 6 à 10 berkovetz par jour ; mais il en est qui se louent pour soigner la plante pendant sa croissance : sarclage et buttage ; elles touchent

alors pour tout le travail avec arrachage et épluchage 25 kop. le berkovetz de betterave nettoyée. » La situation des ouvriers des plantations de betteraves est des plus dures. Ainsi la *Chronique médicale de la province de Kharkov* (septembre 1899, cité d'après les *Rousskié Védomosti*, 1899, n° 254) rapporte « une série de faits plus que regrettables sur la situation *des ouvriers des plantations de betteraves.* Ainsi Podolski, médecin du zemstvo du village de Kotelva, district d'Akhtyrka, écrit : « En automne, les premiers *cas de typhus* se déclarent d'ordinaire chez *la jeunesse travaillant aux plantations de betteraves de paysans aisés.* Les hangars où les ouvriers se reposent et dorment sont très mal entretenus, la paille sur laquelle ils couchent n'est jamais changée et vers la fin de la saison se transforme littéralement en fumier : c'est là que se forme le foyer d'infection. Il nous est arrivé de constater à la fois 4 ou 5 cas de typhus provenant d'une même plantation. » Selon le même médecin, « le plus grand contingent de syphilitiques est fourni par les betteraviers ». M. Feinberg observe avec raison que « le travail dans les plantations de betteraves, non moins nuisible pour les ouvriers et la population environnante que le travail en usine, est d'autant plus funeste qu'il occupe une foule de femmes et d'enfants et que les ouvriers sont privés ici de la protection la plus élémentaire de la société et de l'Etat ».

En conséquence, l'auteur se rallie sans réserve à l'opinion exprimée par le Dr. Romanenko au VIIe congrès des médecins de la province de Kharkov : « En publiant des règlements *obligatoires,* il faut *de même se préoccuper de la situation des ouvriers des plantations de betteraves.* Ces ouvriers sont privés du strict nécessaire, ils passent des mois à ciel ouvert, mangent à la même marmite. »

Les progrès de la production de betteraves ont donc multiplié dans d'énormes proportions la demande d'ouvriers agricoles, transformant la paysannerie des environs en

prolétariat rural. L'accroissement du nombre des ouvriers ruraux n'a été qu'à peine réduit par une diminution insignifiante du nombre des ouvriers spécialement occupés à la fabrication du sucre *.

3. La féculerie

Des industries faisant la propriété exclusive des domaines seigneuriaux, passons à celles qui sont plus ou moins accessibles au paysan. Cette catégorie comporte tout d'abord le traitement de la pomme de terre (et en partie du froment et des autres céréales) pour obtenir l'amidon et la mélasse. La féculerie a progressé rapidement surtout depuis l'abolition du servage grâce au développement énorme de l'industrie textile, consommatrice d'amidon. Elle est répandue principalement dans les provinces sans techernoziom, la zone industrielle et, en partie, dans le nord des provinces à tchernoziom. La *Revue historico-statistique* (t. II) estime que vers 1865 il y avait environ 60 usines produisant pour environ 270 000 roubles ; en 1880, 224 usines avec une production de 1 317 000 roubles. En 1890 on dénombrait d'après l'*Index des fabriques et usines*, 192 usines occupant 3 418 ouvriers et produisant pour 1 760 000 roubles**.

* Les sucreries et raffineries occupaient en 1867, dans la Russie d'Europe, 80 919 ouvriers (*Annuaire du Ministère des Finances,* t. I. Le *Recueil de la statistique militaire*, là encore, donne un chiffre exagéré : 92 000, comptant probablement deux fois les mêmes ouvriers). En 1890 on comptait 77 875 ouvriers (*Index* d'Orlov).

** Nous prenons les chiffres de la *Revue historico-statistique*, parce qu'ils sont plus homogènes et se prêtent à la comparaison. Le *Recueil de renseignements et matériaux du Ministère des Finances* (1866, n° 4, avril) estimait, d'après les données officielles du Département du Commerce et des Manufactures, qu'en 1864 il existait en Russie 55 féculeries, dont la production se montait à 231 000 roubles. D'après le *Recueil de la statistique militaire*, il y en avait 198 en 1866, avec une production de 563 000 roubles ; mais ce chiffre comprenait sans doute les petites entreprises qui désormais ne sont plus classées parmi les usines. En

La féculerie « a augmenté en ces 25 dernières années de 4 1/2 fois d'après le nombre des usines, est-il dit dans la *Revue historico-stat.*, et de 10 3/4 fois d'après la valeur du produit fabriqué ; néanmoins cette productivité est loin de répondre à la demande en amidon » (p. 116), la preuve en est dans l'accroissement de l'importation. En analysant les données des provinces, la *Revue historico-statistique* arrive à cette conclusion que la féculerie (contrairement à l'amidonnerie de froment) porte chez nous un caractère agricole, étant concentrée entre les mains des paysans et des propriétaires terriens. « Promettant une large extension » à l'avenir, « elle apporte d'ores et déjà à notre population rurale des profits appréciables » (p. 126).

Nous allons voir qui recueille ces profits. Mais notons d'abord que, dans le développement de l'amidonnerie, il faut distinguer deux processus : d'un côté, l'apparition de petites usines nouvelles et le progrès de la production paysanne ; de l'autre, la concentration de la production dans de grandes usines à vapeur. Ainsi, en 1890, on comptait 77 usines à vapeur, concentrant 52% des ouvriers et 60% de la production. Sur ces usines 11 seulement avaient été fondées avant 1870, 17 entre 1870 et 1880, 45 entre 1880 et 1890 et 2 en 1890 (*Index* de M. Orlov).

Pour nous initier à l'économie de la fabrication paysanne de la fécule, consultons les enquêtes locales. Dans la province de Moscou, en 1880-1881, 43 villages de 4 districts*

général, la statistique de cette branche d'industrie est très insuffisante : tantôt on tient compte des petites usines, tantôt (bien plus souvent), on les néglige. Ainsi, l'*Index* d'Orlov comptait en 1890 dans la province de Iaroslavl 25 usines (*Liste* pour 1894-1895 — 20), tandis que la *Revue de la province de Iaroslavl* (1896, fasc. 11) en comptait 810 dans le seul district de Rostov. Les chiffres indiqués dans le texte ne peuvent donc caractériser que le côté dynamique des choses, et non l'étendue réelle de la production.

* *Recueil de renseignements statistiques sur la province de Moscou*, t. VII, fasc. 1, Moscou 1882.

s'adonnaient à cette industrie. On estimait qu'il y avait 130 entreprises avec 780 ouvriers et une production de 137 000 roubles au moins. Cette industrie s'est répandue surtout après l'abolition du servage : sa technique a constamment progressé. On a vu se fonder de plus grands établissements, demandant davantage de capitaux fixes et se distinguant par une productivité supérieure de travail. Les râpes à bras ont été remplacées par de plus perfectionnées, puis sont apparues des machines mues par des chevaux et, enfin, on a introduit le *tambour cylindrique,* appareil qui a sensiblement amélioré la production et réduit les frais. Voici des chiffres établis par nous d'après le recensement par feux des « koustari », en classant les entreprises selon leur importance :

Catégories d'entreprises*	Nombre d'entreprises	Nombre d'ouvriers			Ouvriers par usine			Semaines de travail en moyenne	Production en roubles		
		Familiaux	Salariés	Total	Familiaux	Salariés	Total		Total	Par entreprise	Par ouvrier en 4 semaines
Petites	15	30	45	75	2	3	5	5,3	12 636	842	126
Moyennes	42	96	165	261	2,2	4	6,2	5,5	55 890	1 331	156
Grandes	11	26	67	93	2,4	6	8,4	6,4	61 282	5 571	416
Total	68	152	277	429	2,2	4,1	6,3	5,5	129 808	1 908	341

Nous avons donc ici de petites entreprises capitalistes, dans lesquelles l'emploi du travail salarié et la producti-

* Voir appendice au chapitre V, petite industrie, n° 24,

vité du travail augmentent au fur et à mesure que la production se développe. Ces entreprises, tout en perfectionnant la technique agricole, apportent de grands bénéfices à la bourgeoisie paysanne. Mais quant aux ouvriers de ces petites usines, leur situation est loin d'être satisfaisante, par suite des conditions de travail excessivement antihygiéniques et de la longueur de la journée à fournir *.

L'exploitation agricole des paysans possédant des « râperies » se trouve dans des conditions très favorables. Les plantations de pommes de terre (sur des lots paysans et principalement sur des terrains loués) donnent des revenus bien plus élevés que les emblavures de seigle et d'avoine. Pour étendre leurs exploitations les fabricants afferment en masse les lots des paysans pauvres. Ainsi, dans le village de Tsybino (district de Bronnitsy), 18 fabricants féculiers (sur 105 exploitants de la localité) prennent en location des lots des paysans qui sont partis chercher ailleurs un gagne-pain, ou ceux des paysans sans chevaux, ce qui leur permet d'ajouter à leurs 61 lots encore 133 autres pris à ferme et de grouper ainsi 194 lots, soit 44,5% des lots du village. « Même tableau, lisons-nous dans le *Recueil*, dans les autres villages où la fabrication de la fécule et de la mélasse est plus ou moins répandue » (*l. c.*, p. 42) **. Les fabricants féculiers élèvent deux fois plus de bétail que les autres paysans : en moyenne, 3,5 chevaux et 3,4 vaches par feu, au lieu de 1,5 cheval et 1,7 vache pour l'ensemble des habitants. Des 68 fabricants (touchés par le

---

* *L. c.*, p. 32. La journée de travail dans les petites usines paysannes est de 13 à 14 heures, tandis que dans les grandes usines de la même branche d'industrie (d'après Démentiev), la journée est généralement de 12 heures[57].

** Rapprocher de ce qui vient d'être dit la remarque de V. Orlov sur toute la province de Moscou (t. IV du *Recueil*, fascicule 1, p. 14) : les paysans aisés louent souvent des lots des pauvres, concentrant parfois entre leurs mains de 5 à 10 lots ainsi affermés.

recensement par feux), 10 possèdent des terrains achetés, 23 louent des lots paysans et 22 d'autres terres. En un mot, ce sont des représentants typiques de la bourgeoisie paysanne.

Le district de Iouriev, province de Vladimir (V. Prougavine, *l. c.,* p. 104 et suivantes) offre de ce point de vue une situation analogue. Ici de même, les fabricants ont principalement recours au travail salarié (sur 128 ouvriers dans 30 usines, 86 salariés) ; ici de même, les fabricants s'élèvent infiniment au-dessus de la masse par leur bétail et leur exploitation agricole (ils utilisent la drêche pour nourrir les bêtes). On voit même apparaître parmi les paysans de véritables fermiers. M. Prougavine décrit l'exploitation d'un paysan qui possède une féculerie (estimée 1 500 roubles), occupant 12 ouvriers salariés. Il cultive la pomme de terre dans son bien, agrandi par des locations. Assolement septennal, avec semis de trèfle ; il y a aux champs 7-8 ouvriers engagés du printemps à l'automne. La drêche est employée pour nourrir le bétail, et il compte utiliser les eaux résiduaires pour arroser les champs.

V. Prougavine affirme que cette féculerie est placée « dans des conditions tout à fait exceptionnelles ». Certes, dans toute société capitaliste la bourgeoisie rurale formera toujours une infime minorité de la population et, en ce sens, elle sera, si l'on veut, une « exception ». Mais cette qualification ne change rien au fait que, dans la région de production amidonnière comme dans toutes les autres régions d'agriculture commerciale de Russie, il se forme une classe d'entrepreneurs ruraux qui organisent l'agriculture capitaliste *.

* Notons, à titre de curiosité, que M. Prougavine (*l. c.*, p. 107), aussi bien que l'auteur de la description de la féculerie de la province de Moscou (*l. c.*, p. 45) et M. V. V. (*Esquisses de l'industrie artisanale,* p. 127), ont vu dans le fait que certaines râperies appartiennent à plusieurs propriétaires, un « principe de coopération » (ou d'artel). Nos

4. Huilerie

La fabrication de l'huile de lin, de chanvre, de tournesol, etc., fait, elle aussi, assez souvent figure d'industrie agricole. On peut juger de son développement depuis l'abolition du servage par le fait qu'en 1864 sa production se chiffrait par 1 619 000 roubles ; en 1879, par 6 486 000 roubles et en 1890, par 12 232 000 roubles *. Ici encore on observe un double processus de développement : d'un côté, on voit apparaître dans les campagnes de petites huileries appartenant aux paysans (parfois aussi aux seigneurs) travaillant pour le marché ; d'un autre côté, de grandes usines à vapeur se fondent, qui concentrent la production et refoulent les petites entreprises**. Ce qui nous intéresse ici, c'est uniquement le traitement agricole des plantes oléagineuses. « Les propriétaires des huileries de chanvre, lisons-nous dans la *Revue historico-statistique* (t. II), appartiennent à

---

clairvoyants populistes ont saisi un « principe » particulier dans une association d'entrepreneurs ruraux et n'ont remarqué aucun « principe » économique ou social nouveau dans l'existence même et le développement d'une classe d'entrepreneurs ruraux.

* *Recueil de renseignements et matériaux du Ministère des Finances*, 1866, n° 4. *Index* d'Orlov, 1re et 3e éditions. Nous ne citons pas les données relatives au nombre des usines, car notre statistique des fabriques et usines à ce sujet confond les petites huileries agricoles et les grandes huileries industrielles, tantôt comptant les premières, tantôt les omettant, selon les provinces et les époques. Ainsi, aux années 1860 on comptait parmi les « usines » une multitude de petites huileries.

** Ainsi, en 1890, sur 383 usines avec une production de 12 232 000 roubles, 11 produisaient pour 7 170 000 roubles. Cette victoire des entrepreneurs industriels sur les entrepreneurs ruraux suscite le plus vif mécontentement de nos agrariens (comme M. S. Korolenko, *l. c.*) et de nos populistes (comme M. N. —on, pp. 241-242 des *Esquisses*). Nous ne partageons pas leur opinion. Les grandes usines relèveront la productivité du travail et socialiseront la production. De plus, la situation des ouvriers sera sans doute meilleure dans les grandes usines que dans les petites huileries agricoles, et cela non seulement au point de vue matériel.

la paysannerie aisée », qui attribue une valeur particulière à cette production pour l'excellente nourriture qu'elle procure au bétail (tourteaux). M. Prougavine (*1. c.*) note le « grand développement de la production de l'huile de lin » dans le district de Iouriev, province de Vladimir, et constate que les paysans en tirent « pas mal de profit » (pp. 65-66), et que l'agriculture et l'élevage se trouvent à un niveau très supérieur à la moyenne chez les paysans propriétaires d'huileries, et que certains fabricants d'huile emploient aussi des ouvriers salariés (*1. c.,* tableaux, pp. 26-27, 146-147). Le recensement des koustari de Perm en 1894-1895 a également montré que chez les koustari fabricants d'huile les modes d'exploitation agricole sont bien supérieurs à ceux du gros des paysans (surfaces ensemencées plus étendues, sensiblement plus de bétail, meilleures récoltes, etc.), et que cette amélioration de l'agriculture s'accompagne de l'embauchage d'ouvriers salariés*. La province de Voronèje a connu depuis l'abolition du servage la culture *commerciale* du tournesol traité dans les huileries locales. En 1870-1880 on comptait en Russie 80 000 déciatines de tournesol (*Revue historico-statistique*, t. I), en 1880-1890 environ 136 000 déciatines, dont les ²/₃ appartenaient aux paysans. « Mais à en juger d'après certaines données, la surface ensemencée de cette plante a considérablement augmenté depuis jusqu'à 100% et même davantage en certains endroits » (*Les forces productives,* t. 1, p. 37). « Le bourg d'Alexéevka (district de Birioutchenskoïé, province de Voronèje), lisons-nous dans la *Revue historico-statistique*, 2e partie, compte à lui seul plus de 40 huileries, et si ce bourg s'est enrichi et s'est transformé, de misérable village en une riche localité, avec maisons et boutiques couvertes de tôle, c'est uniquement grâce à la culture du tournesol » (p. 41). Pour se rendre

* V. Iline. *Etudes et articles économiques,* St-Pb 1899, pp. 139-140. (Œuvres, t. 2, pp. 360-361. *N.R.*)

compte de la façon dont cet enrichissement de la bourgeoisie paysanne a retenti sur la masse paysanne, il suffit de dire qu'en 1890 sur 2 273 familles (avec 13 386 habitants, hommes et femmes) enregistrées à Alexéevka 1 761 n'avaient pas de bêtes de travail, 1 699 n'avaient pas de matériel, 1 480 ne travaillaient pas la terre, et 33 familles seulement n'exerçaient pas d'industries d'appoint *.

Il faut noter qu'en général les huileries paysannes figurent d'ordinaire dans les recensements par feux des zemstvos, parmi les « entreprises commerciales et industrielles » dont nous avons déjà montré le rôle et la répartition au chapitre II.

5. La culture du tabac

Pour terminer, nous donnerons de brèves indications sur le développement de la culture du tabac. En 1863-1867 on récoltait en moyenne en Russie 1 923 000 pouds de tabac sur 32 161 déc. ; en 1872-1878, 2 783 000 pouds sur 46 425 déc. ; de 1880 à 1890, 4 000 000 de pouds sur 50 000 déc.**. Le nombre de plantations au cours des mêmes périodes a été de 75 000-95 000 à 650 000, ce qui semble témoigner d'une augmentation très notable du nombre des petits cultivateurs entraînés dans cette branche d'agriculture commerciale. La culture du tabac demande un assez grand

---

* *Recueil de renseignements statistiques sur le district de Birioutch, province de Voronèje.* On comptait dans le bourg 153 entreprises industrielles. D'après l'*Index* de M. Orlov pour 1890, il y avait dans ce bourg 6 huileries avec 34 ouvriers et une production de 17 000 roubles, et d'après la *Liste des fabriques et des usines* pour 1894-1895, 8 huileries avec 60 ouvriers et une production de 151 000 roubles.

** *Annuaire du Ministère des Finances*, t. 1. *Revue historico-statistique*, t. 1, *Les forces productives*, IX, p. 62. La superficie des plantations de tabac varie notablement suivant les années : 47 813 déciatines en moyenne en 1889-1894 (récolte de 4 180 000 pouds) ; en 1892-1894, 52 516 déc. avec une récolte de 4 878 000 pouds. Voir *Recueil de renseignements sur la Russie*, 1896, pp. 208-209.

nombre de bras. Aussi dans les diverses catégories d'exode rural, enregistre-t-on l'exode à destination des plantations de tabac (notamment vers les provinces méridionales, où la culture du tabac s'est rapidement développée en ces derniers temps). La presse a déjà signalé que la situation des ouvriers des plantations de tabac est des plus dures *.

C'est surtout dans la *Revue de la culture du tabac en Russie* (fasc. II et III, St-Pb 1894, publiée par décision du Département de l'Agriculture), qu'on trouve les données les plus détaillées et les plus intéressantes sur cette culture en tant que branche de l'agriculture commerciale. M. V. Chtcherbatchev, qui décrit la culture des tabacs dans la Petite-Russie, fournit des renseignements d'une précision remarquable sur trois districts de la province de Poltava (Prilouki, Lokhvitsa et Romny). Ces renseignements recueillis par l'auteur et analysés par le Bureau statistique du zemstvo de la province de Poltava, embrassent 25 089 exploitations paysannes cultivant le tabac dans ces trois districts, avec 6 844 déciatines de tabac et 146 774 déciatines de céréales. Ces exploitations se répartissent comme suit :

Trois districts de la province de Poltava (1888)

Groupes d'exploitations d'après la surface ensemencée en céréales	Nombre des exploitations	Déciatines plantées	
		en tabac	en céréales
Moins de 1 déciatine	2 231	374	448
De 1 à 3 »	7 668	895	13 974
» 3 à 6 »	8 856	1 482	34 967
» 6 à 9 »	3 319	854	22 820
Plus de 9 »	3 015	3 239	74 565
Total	25 089	6 844	146 774

* Biéloborodov, article cité du *Séverny Vestnik*, 1896, n° 2. *Rousskié Védomosti*, 1897, 10 mai, n° 127 : procès intenté par 20 ouvrières à un planteur de Crimée « a révélé au tribunal une multitude de faits qui dépeignent la situation intenable des ouvriers de ces plantations ».

Nous voyons ici une énorme concentration du tabac et des céréales entre les mains des exploitations capitalistes. Moins d'un huitième des exploitations (3 000 sur 25 000) concentrant entre leurs mains plus de la moitié des emblavements (74 000 sur 147 000), avec une moyenne de près de 25 déciatines par exploitation. Elles détiennent en même temps près de la moitié des plantations de tabac (3 200 déciatines sur 6 800), et chacune en a en moyenne plus d'une déciatine, tandis que dans tous les autres groupes l'étendue du tabac semé ne dépasse pas un ou deux dixièmes de déciatine par feu.

M. Chtcherbatchev fournit en outre des données sur le groupement de ces mêmes exploitations suivant la superficie de leurs plantations de tabac :

Groupes de plantations de tabac	Nombre de plantations		Plantation de tabac, en déciatines	
Jusqu'à 0,01 déciatine	2 919		30	
de 0,01 à 0,10 »	9 078		492	
» 0,10 à 0,25 »	5 989		931	
» 0,25 à 0,50 »	4 330		1 246	
» 0,50 à 1,00 »	1 834	2 773	1 065	4 145
» 1 ,00 à 2,00 déciatines	615		720	
» 2,00 et plus »	324		2 360	
Total	25 089		6 844	

On voit par là que la concentration est beaucoup plus accusée pour les plantations de tabac que pour les céréales. La branche d'agriculture spécialement commerciale de la région est plus concentrée entre les mains des capitalistes que l'agriculture en général : 2 773 exploitations sur 25 000 groupent 4 145 déciatines de plantations de tabac sur 6 844, c'est-à-dire plus des trois cinquièmes. Les 324 plus gros planteurs (un peu plus d'un dixième des planteurs) possèdent 2 360 déciatines de tabac, soit plus d'un tiers de

l'ensemble des plantations. Cela fait en moyenne *plus de 7 déciatines de tabac* par feu. Pour que le lecteur puisse juger du type que doit présenter une telle exploitation, rappelons que la culture du tabac demande un très grand nombre de bras. L'auteur estime que la déciatine demande *au moins deux ouvriers* pendant 4 à 8 mois d'été, suivant la qualité du tabac.

Un propriétaire de sept déciatines de tabac doit donc avoir au moins 14 ouvriers, c'est-à-dire qu'il doit absolument fonder son exploitation sur le travail salarié. Certaines sortes de tabac demandent par déciatine trois ouvriers au temps, au lieu de deux, et de plus le travail supplémentaire de journaliers. En un mot, nous voyons de toute évidence que plus l'agriculture devient commerciale, et plus développée est son organisation capitaliste.

La prédominance des petites et très petites exploitations parmi les planteurs de tabac (11 997 exploitations sur 25 089 possèdent *moins d'un dixième* de déciatine chacune), ne dément nullement l'organisation capitaliste de cette branche d'agriculture commerciale, car cette masse de très petites exploitations ne détient qu'une partie infime de la production (les 11 997 exploitations, soit près de la moitié du nombre total, possèdent au total 522 déciatines sur 6 844, c'est-à-dire moins d'un dixième). De même les chiffres « moyens », dont on se contente si souvent, ne donnent pas une idée de la situation (chaque exploitation dispose en moyenne d'un peu plus d'un quart de déciatine de tabac).

Le progrès de l'agriculture capitaliste et la concentration de la production sont encore plus accentués dans certains districts. Ainsi, 229 exploitations (sur 5 957) du district de Lokhvitsa possèdent 20 déciatines et plus de céréales chacune. Sur 44 751 déciatines de céréales, elles en ont 22 799, soit plus de la moitié. Chaque exploitant a près de 100 déciatines d'emblavements. Sur les 2 003 déciatines de tabac, elles en possèdent 1 126. En effectuant le groupement

d'après les plantations de tabac, nous trouvons dans ce district 132 exploitants (sur 5 957) ayant 2 déciatines de tabac ou plus. Sur les 2 003 déciatines de plantations de tabac, ces 132 propriétaires en ont 1 441 ou 72%, plus de *dix* déciatines par exploitation. Au pôle opposé, nous constatons dans le même district de Lokhvitsa 4 360 exploitations (sur 5 957), ayant moins de $^{1}/_{10}$ de déciatine de tabac, au total 133 déciatines sur 2 003, soit 6%.

Il va de soi que l'organisation capitaliste de la *production* marche ici de pair avec un progrès fortement accusé du capital *commercial* et de l'exploitation de toute sorte en dehors de la production. Les petits planteurs de tabac n'ont pas de hangars pour sécher le tabac, n'ont pas la possibilité de laisser le produit fermenter pour le vendre tout prêt (au bout de 3-6 semaines). Ils le cèdent tel quel *à moitié prix* à des revendeurs, qui plantent souvent eux-mêmes le tabac sur des terres louées. Ces revendeurs « pressurent tant qu'ils peuvent les petits planteurs » (ouvrage cité, p. 31). Agriculture commerciale — production capitaliste commerciale : tel est le rapport qu'on saisit nettement (pourvu qu'on use d'une bonne méthode) aussi dans cette branche de l'économie rurale.

VIII. LA CULTURE MARAICHERE ET L'HORTICULTURE COMMERCIALE ; L'AGRICULTURE SUBURBAINE

Avec la chute du servage « l'horticulture seigneuriale » assez développée « tomba vite et subitement en décadence dans presque toute la Russie » *. Les chemins de fer changèrent la situation en imprimant une « forte impulsion » au développement d'une horticulture nouvelle de type commercial, et produisirent un immense « revirement favorable »

* *Revue historico-statistique*, *l.c.*, p. 2.

dans cette branche d'agriculture commerciale *. D'une part, les arrivages de fruits à bon marché du Sud ruinaient le jardinage de ses anciens centres ** ; de l'autre, le développement de l'horticulture commerciale, par exemple, dans les provinces de Kovno, Vilno, Minsk, Grodno, Moguilev, Nijni-Novgorod marchait de pair avec l'expansion du marché ***. M. V. Pachkévitch note que l'enquête effectuée sur la culture fruitière en 1893-1894 a montré son vigoureux essor en tant que branche commerciale au cours de la dernière décade, la demande grandissante pour les jardiniers et les ouvriers spécialisés, etc.****. La statistique confirme cette opinion : les transports de fruits par les chemins de fer russes augmentent (*) ; les importations de fruits étrangers, qui se multipliaient dans les dix premières années après l'abolition du servage, diminuent (**).

Il va de soi que la culture maraîchère commerciale, qui procure les produits de consommation à des masses infiniment plus grandes que l'horticulture, a été encore plus rapide et plus étendue. Les potagers industriels ont pris une grande extension : 1° aux environs des villes (***) ; 2° aux environs des cités ouvrières et des centres commerciaux et industriels (****) et le long des voies ferrées ; 3° dans certaines agglomérations disséminées à travers la Russie et

---

* *Revue historico-statistique, l.c.*, p. 2.

** Par exemple, dans la province de Moscou. Voir S. Korolenko, *Le travail salarié libre, etc.*, p. 262.

*** *Ibid.*, pp. 335, 344, etc.

**** *Les forces productives*, t. IV, p. 13.

(*) *Ibid.*, p. 31, et *Revue historico-stat.*, pp. 31 et suiv.

(**) On en importait 1 million de pouds en 1860-1870 ; 3,8 millions en 1878-1880 ; 2,6 millions en 1886-1890 et 2 millions en 1889-1893.

(***) Disons par anticipation qu'en 1863 il y avait en Russie d'Europe 13 villes de 50 000 habitants ou plus ; en 1897, 44 (v. chap. VIII, § II).

(****) Voir des exemples de centres de cette espèce aux chapitres VI et VII.

renommées pour leurs légumes*. Notons que le légume n'est pas demandé seulement par la population industrielle, mais aussi par la population agricole : rappelons que dans le budget des paysans de Voronèje les légumes comptent pour 47 kopecks par tête d'habitant, et plus de la moitié de cette dépense est consacrée à l'*achat* des légumes.

Pour bien se rendre compte des rapports économiques et sociaux qui s'établissent dans cette branche d'agriculture commerciale, il faut consulter les enquêtes locales sur les régions particulièrement développées de la culture maraîchère. Aux environs de Pétersbourg, par exemple, on pratique en grand la culture sous châssis et en serres, introduite par les maraîchers originaires de Rostov. Le nombre des caisses à châssis se chiffre par milliers chez les gros maraîchers et par centaines chez les moyens. « Il y a de grands entrepreneurs fournisseurs de l'armée, qui préparent la choucroute par dizaines de milliers de pouds** ». D'après la statistique des zemstvos, parmi la population locale du district de Pétersbourg, 474 feux s'adonnent à la culture maraîchère (environ 400 roubles de revenu par feu), et 230 à l'horticulture. Les rapports capitalistes sont très largement développés, tant sous la forme du capital commercial (les producteurs sont « très durement exploités par les revendeuses »), que sous celle du louage d'ouvriers. Parmi les nouveaux venus, par exemple, on compte 115 maraîchers

---

* On trouvera dans la *Revue historico-statistique*, t. I, pp. 13 et suiv., ainsi que dans *Les forces productives*, IV, pp. 38 et suiv. la liste de ces localités dans les provinces de Viatka, Kostroma, Vladimir, Tver, Moscou, Kalouga, Penza, Nijni-Novgorod, etc., sans compter celle de Iaroslavl. Voir aussi les *Recueils de la statistique des zemstvos sur les districts de Sémionov, Nijni-Novgorod et Balakhna* (province de Nijni-Novgorod).

** *Les forces productives*, IV. p. 42.

propriétaires (plus de 3 000 roubles de revenu par propriétaire) et 711 ouvriers (116 roubles de revenu chacun) *.

Les paysans maraîchers des environs de Moscou appartiennent aussi au nombre des représentants typiques de la bourgeoisie rurale. « Suivant un calcul approximatif, les marchés de Moscou reçoivent plus de 4 millions de pouds de légumes et de verdure par an. Certains villages font un gros commerce de légumes salés : ainsi le canton de Nogatino fournit environ un million de seaux de choucroute aux fabriques et aux casernes ; il en expédie même à Kronstadt... Les potagers industriels sont répandus dans tous les districts de la province de Moscou, principalement à proximité des villes et des fabriques » **. « Le hachage des choux est fait par des ouvriers salariés venant du district de Volokolamsk » (*Revue historico-statistique,* I, p. 19).

La situation est tout à fait analogue dans la région maraîchère bien connue du district de Rostov (province de Iaroslavl), embrassant 55 villages : Porétchié, Ougoditchi, etc. Toute la terre, à l'exception des prés et pâturages, y est occupée depuis longtemps par les potagers. Le traitement industriel des légumes, la fabrication de conserves, est très développée***. Avec le produit de la terre, le sol lui-même

---

* *Matériaux pour la statistique économique de la province de St-Pétersbourg*, fasc. V. En réalité, le nombre des maraîchers est beaucoup plus élevé, car la plupart d'entre eux sont rangés dans les domaines privés, tandis que les chiffres cités ne se rapportent qu'à l'économie paysanne.

** *Les forces productives*, IV, pp. 49 et suiv. Il est intéressant de noter que les divers villages se spécialisent dans la production de telle ou telle variété de légumes.

*** *Revue historico-statistique*, t. I. — *Index des fabriques* de M. Orlov. — *Travaux de la Commission d'enquête sur l'industrie artisanale,* fasc. XIV, article de M. Stolpianski. — *Les forces productives*, IV, pp. 46 et suivantes. — *Revue de la province de Iaroslavl,* fasc. 2, Iarosl. 1896. La confrontation des chiffres de M. Stolpianski (1885) et de l'*Index* (1890) montre le développement intense de la production de conserves en fabrique, dans cette région.

et la force de travail se transforment en marchandise. Malgré la « commune », l'inégalité foncière, par exemple, dans le village de Porétchié est très grande : l'un pour 4 âmes a 7 « jardins potagers », un autre pour 3 âmes en a 17 ; cela s'explique par le fait qu'il n'y a point là de partages généraux, mais seulement partiels, au cours desquels les paysans « échangent librement » entre eux leurs « potagers » ou leurs « petits carrés » (*Revue de la province de Iaroslavl*, pp. 97-98) *. « La majeure partie des travaux des champs... est exécutée par des journaliers et journalières qui, dans la saison, arrivent nombreux à Porétchié des villages voisins comme aussi des provinces voisines » (*ibid.*, p. 99). Dans toute la province de Iaroslavl on compte 10 322 individus (dont 7 689 du district de Rostov) occupés *hors de leur commune* « dans l'agriculture et la culture maraîchère », c'est-à-dire, dans la plupart des cas, des ouvriers salariés de cette profession **. Les chiffres cités plus haut sur les ouvriers ruraux venus dans les provinces de Moscou et de Pétersbourg, de Iaroslavl, etc., doivent être mis en rapport avec le développement non seulement de l'industrie laitière, mais aussi de la culture maraîchère commerciale.

A la culture maraîchère se rattache aussi la culture des légumes en serre, industrie qui fait des progrès rapides parmi les paysans aisés des provinces de Moscou et de Tver***.

---

* Cette publication a donc entièrement confirmé le « doute » émis par M. Volguine au sujet du « fréquent partage des terrains occupés par des potagers » (ouvrage cité, p. 172, note).

** Ici de même on observe une spécialisation caractéristique de l'agriculture : « Fait remarquable, c'est que dans les contrées où la culture maraîchère est devenue la spécialité d'une partie de la population, les autres paysans ne cultivent presque pas les légumes et préfèrent les acheter au marché ou dans les foires » (S. Korolenko, *l.c.*, p. 285).

*** *Les forces productives*, IV, pp. 50-51. — S. Korolenko, *l. c.*, p. 273. — *Recueil de renseignements statistiques sur la province de Moscou*, t. VII, fasc. I. — *Recueil de renseignements statistiques sur*

Dans la première de ces deux provinces, le recensement de 1880-1881 a dénombré 88 entreprises avec 3 011 châssis, occupant 213 ouvriers dont 47 (22,6%) salariés, pour une production de 54 400 roubles. Le détenteur « moyen » de serres devait investir dans « l'affaire » 300 roubles au moins. Sur les 74 propriétaires au sujet desquels des renseignements ont été fournis par feu, 41 possèdent des terrains achetés et autant aussi en louent ; il y a 2,2 chevaux par propriétaire. On voit par là que la culture en serre n'est accessible qu'aux représentants de la bourgeoisie paysanne *.

A la même catégorie d'agriculture commerciale appartient, dans le Sud de la Russie, la culture commerciale des cucurbitacées. Citons quelques chiffres relatifs à son développement dans une des régions décrites dans un intéressant article du *Messager des Finances* (1897, n° 16) sur « la culture commerciale du melon d'eau ». Cette culture a pris naissance aux environs de 1870 dans le village de Bykovo (district de Tsarev, province d'Astrakhan). Les melons d'eau, qu'on n'écoulait d'abord que dans le bassin de la Volga, ont pénétré avec le développement des chemins de fer dans les capitales. De 1880 à 1890, la production avait « au moins décuplé » grâce aux profits énormes (150-200 roubles par déciatine) que les initiateurs en avaient retirés. Mais en vrais petits bourgeois, ils firent tout pour empêcher l'accroissement du nombre des producteurs, gardant avec le plus grand soin le « secret » de cette nouvelle et lucrative occupation. Naturellement, tous ces efforts héroïques du « moujik laboureur »** pour brider la « concurrence

la province de Tver, t. VIII, fasc. 1, district de Tver : lors du recensement de 1886-1890, on a trouvé ici chez 174 paysans et 7 propriétaires privés 4 426 châssis, c'est-à-dire environ 25 par propriétaire. « Cette industrie est d'une aide efficace dans l'économie paysanne, mais seulement pour les paysans aisés... Là où les serres ont plus de 20 châssis, on loue des ouvriers » (p. 167).

* Voir les chiffres dans l'Appendice au chap. V, ind. n° 9.

** Expression de M. N. —on à propos du paysan russe.

fatale »* restèrent vains, et la production se répandit au loin, dans la province de Saratov et la région du Don. La baisse des prix du blé après 1890 en favorisa particulièrement la production, en obligeant « les agriculteurs locaux à chercher une issue à leurs embarras dans les cultures alternantes »**. L'extension de la production a augmenté fortement la demande de travail salarié (la culture des cucurbitacées exige une grande quantité de travail, de sorte que la mise en valeur d'une déciatine revient à 30-50 roubles), et plus encore les bénéfices des entrepreneurs et la rente foncière. Aux environs de Log (station du chemin de fer Griazi-Tsaritsyne), les melons d'eau occupaient 20 déciatines en 1884, 500-600 déciatines en 1890, 1 400-1 500 déciatines en 1896, et le loyer de 1 déc. s'élevait respectivement de 30 kopecks à 1 rouble 50-2 roubles et jusqu'à 4-14 roubles. L'extension fiévreuse des semis aboutit enfin en 1896 à la surproduction et à une crise qui consacrait définitivement le caractère capitaliste de cette branche d'agriculture commerciale. Les melons d'eau étaient dépréciés au point de ne plus récupérer les frais de transport par chemin de fer. On les laissait en terre sans les récolter. Après avoir goûté des profits prodigieux, les entrepreneurs firent connaissance aussi avec les pertes. Mais le plus intéressant, c'est le moyen qu'ils employèrent pour combattre la crise : il consiste dans la conquête de nouveaux marchés et dans une baisse des prix du produit et des tarifs de transport qui permettent de faire du melon, un objet de luxe, un objet de consommation courante (et même un fourrage pour le bétail, dans les lieux de production). « La culture commerciale du melon, assurent les entrepreneurs, est en voie de développement ; le seul obstacle provient des tarifs de

* Expression de M. V. Prougavine.

** Le melon d'eau exige une façon plus soignée du sol, dont il augmente le rendement lors de la culture ultérieure des céréales.

transport. Mais la ligne Tsaritsyne-Tikhorietskaïa, en voie de construction... lui ouvre une aire nouvelle et considérable ». Quel que soit le sort de cette « culture », il reste que l'histoire de cette « crise des pastèques » est riche d'enseignements, car elle nous offre un tableau, en petit, il est vrai, mais en revanche très coloré, de l'évolution capitaliste de l'agriculture.

Deux mots encore à propos des *exploitations suburbaines*. Ce qui les distingue des variétés déjà décrites d'agriculture commerciale, c'est que celles-ci visent un seul produit déterminé, dominant sur le marché. Ici, au contraire, le petit cultivateur tient commerce de tout : sa maison qu'il loue pendant la saison d'été ou toute l'année, son écurie, son cheval, tous les produits de son exploitation rurale ou domestique : blé, fourrage, lait, viande, légumes, petits fruits, poisson, bois, etc. ; il vend le lait de sa femme (industrie des nourrices autour des capitales), il tire argent des services les plus variés (et pas toujours recommandables) rendus aux habitants des villes qui viennent y habiter*, etc., etc.**. La transformation totale par le capitalisme de l'agriculteur patriarcal de type ancien, la soumission totale de ce dernier au « pouvoir de l'argent » s'exprime ici d'une façon si éclatante que le populiste fait d'ordinaire une place à part au paysan de banlieue, en disant que ce « n'est plus un paysan ». Toutefois ce type ne se distingue des précédents que par la forme que prend le phénomène.

* Cf. Ouspenski. *A la campagne, au jour le jour.*

** Citons, à titre d'illustration, les « Matériaux » déjà mentionnés sur l'économie paysanne du district de Pétersbourg. Ici s'exercent les formes les plus variées du mercantilisme : location de villas et de chambres, industrie laitière, jardinage, vente des petits fruits, « gagne-pain par roulage », nourricerie, pêche aux écrevisses, poisson, etc. De même pour les paysans suburbains du district de Toula : voir l'article de M. Borissov dans le fasc. IX des *Travaux de la Commission d'enquête sur l'industrie artisanale.*

Le sens politique et économique de la transformation que le capitalisme fait subir sur toute la ligne au petit agriculteur est toujours et partout absolument identique. Plus grandit le nombre des villes, des cités ouvrières, des centres industriels et commerciaux et des gares de chemins de fer, plus on voit notre « communautaire » se transformer en ce type nouveau de paysan. N'oublions pas ce qu'Adam Smith a dit depuis longtemps, à savoir que les voies de communication perfectionnées tendent à transformer tout village en banlieue *. Les coins perdus et les trous de province, qui sont déjà l'exception, deviennent chaque jour davantage de l'histoire ancienne et l'agriculteur se transforme de plus en plus rapidement en producteur subissant les lois générales de la production marchande.

En terminant notre revue des données relatives au progrès de l'agriculture commerciale, nous jugeons utile de répéter ici que notre tâche était d'examiner, non pas toutes, mais les principales formes de cette agriculture.

IX. CONCLUSIONS SUR LE ROLE DU CAPITALISME DANS L'AGRICULTURE RUSSE

Dans les chapitres II-IV nous avons examiné la question du capitalisme dans l'agriculture russe, sous deux faces. Tout d'abord nous avons considéré le régime économique et social actuel dans l'exploitation paysanne et dans celle du domaine seigneurial, — régime tel qu'il s'est constitué durant l'époque qui a suivi l'abolition du servage. Nous

* « Good roads, canals and navigable rivers, by diminishing the expense of carriage, put the remote parts of the country more nearly upon a level with those in the neighbourhood of the town ». *L.c.*, vol. 1, pp. 228-229. (« Les bonnes routes, les canaux et les fleuves navigables, qui réduisent les frais de transport, placent les parties éloignées d'un pays au même niveau que les banlieues des villes ». Ouvrage cité, t. 1, pp. 228-229. *N.R.*)

avons constaté que la paysannerie se scinde avec une extrême rapidité en deux parties : une bourgeoisie rurale numériquement insignifiante, mais puissante par sa situation économique, et un prolétariat rural. Ce processus de « dépaysannisation » va de pair avec l'évolution des propriétaires terriens du système d'exploitation par redevances en travail à l'exploitation capitaliste. Nous avons ensuite considéré le même processus d'un autre côté. Nous avons pris pour point de départ les formes de la transformation de l'agriculture en production marchande et avons considéré les rapports économiques et sociaux qui caractérisent chacune des formes principales de l'agriculture commerciale. Nous avons retrouvé, dominant toute la variété des conditions agricoles, les mêmes processus dans l'exploitation paysanne et dans les domaines privés.

Voyons maintenant quelles sont les conclusions qui découlent de toutes les données exposées ci-dessus.

1° Le trait essentiel de l'évolution subie par l'agriculture depuis l'abolition du servage est qu'elle prend de plus en plus un caractère commercial, le caractère d'une entreprise. Pour les domaines privés, ce fait est évident au point qu'il se passe de commentaires. Mais pour l'agriculture paysanne, il n'est pas si facile de le constater, d'abord parce que l'emploi du travail salarié n'est pas un indice absolument indispensable de la petite bourgeoisie rurale. Comme nous l'avons déjà fait remarquer plus haut, dans cette catégorie rentrent toutes sortes de petits producteurs de marchandises qui couvrent leurs frais par une exploitation indépendante, à condition que cette exploitation soit basée dans son ensemble sur les contradictions capitalistes examinées au chapitre II. En second lieu, le petit bourgeois rural (en Russie comme dans les autres pays capitalistes) se confond par une série de transitions avec le « paysan » parcellaire et le prolétaire rural doté d'un lopin de terre. C'est là une des raisons de la persistance des théories qui ne distinguent

dans la « paysannerie » ni bourgeoisie rurale ni prolétariat rural *.

2° De par la nature même de l'agriculture, sa transformation en production marchande s'opère d'une façon particulière, qui ne ressemble pas au processus correspondant dans l'industrie. L'industrie de transformation se divise en branches distinctes, absolument indépendantes, qui se consacrent exclusivement à la fabrication d'un seul produit ou partie du produit. L'industrie agricole, au contraire, ne se divise pas en branches strictement séparées, mais se spécialise seulement dans la production de telle ou telle denrée destinée au marché, ses autres aspects s'adaptant à cette denrée principale (c'est-à-dire à cette denrée marchande). Aussi les formes d'agriculture commerciale varient à l'extrême, non seulement d'une région à l'autre, mais aussi d'une exploitation à l'autre. Aussi, en examinant le problème des progrès de l'agriculture commerciale, on ne saurait en aucun cas se contenter de données globales sur l'ensemble de la production agricole**.

---

* C'est sur l'ignorance de ce fait que repose, entre autres, la thèse chère aux économistes populistes, selon laquelle « l'économie paysanne russe est, dans la plupart des cas, une économie purement naturelle » (*L'influence des récoltes et des prix du blé,* t. 1, p. 52). Il suffit de prendre les chiffres « moyens » qui confondent bourgeoisie rurale et prolétariat rural, et la thèse pourra passer pour trouvée !

** A ces données justement se bornent, par exemple, les auteurs du livre cité dans la note précédente, quand ils parlent de la «paysannerie». Ils admettent que chaque paysan cultive *justement* les céréales qu'il consomme ; qu'il cultive *toutes les espèces* de céréales qu'il consomme, *notamment dans la proportion* où il les destine à la consommation. Il n'y a pas grand mal à tirer de ces « hypothèses » (qui vont à l'encontre des faits et ignorent le trait essentiel de l'époque postérieure à l'abolition du servage) cette « conclusion » que l'économie naturelle prédomine.

On peut aussi trouver dans la littérature populiste des raisonnements aussi spirituels que celui-ci : chaque variété *particulière* de l'agriculture commerciale forme « exception », par rapport à l'ensemble

3° Les progrès de l'agriculture commerciale créent le marché intérieur du capitalisme. En premier lieu, la spécialisation de l'agriculture sollicite l'échange entre les diverses régions agricoles, entre les diverses exploitations agricoles, entre les divers produits agricoles. En second lieu, plus l'agriculture s'engage dans la circulation des marchandises, et plus la population rurale demande de produits de l'industrie de transformation pour sa consommation personnelle ; plus — en troisième lieu — augmente la demande des moyens de production, car avec les vieux instruments « paysans », les vieilles constructions, etc., etc., aucun entrepreneur rural, petit ou gros, ne peut s'adonner à la nouvelle agriculture commerciale. Enfin, en quatrième lieu, il se crée une demande de main-d'œuvre, car la formation de la petite bourgeoisie rurale et l'adoption par les propriétaires du faire-valoir capitaliste supposent la formation d'une armée d'ouvriers et de journaliers agricoles. Seuls les progrès de l'agriculture commerciale peuvent expliquer ce fait que l'époque qui a suivi l'abolition du servage se caractérise par l'extension du marché intérieur du capitalisme (développement de l'agriculture capitaliste, de l'industrie en général et du machinisme agricole en particulier, des « petites industries agraires » paysannes, c'est-à-dire du travail salarié, etc.).

4° Le capitalisme élargit et accentue dans une mesure énorme les contradictions au sein de la population rurale, contradictions sans lesquelles ce mode de production ne peut en général exister. Toutefois, le capitalisme agraire en Russie est, par son rôle historique, une grande force progressive. Tout d'abord, le capitalisme a transformé l'agriculteur, de « seigneur détenteur de fief » qu'il était d'une part, et

de l'agriculture. *Donc,* toute l'agriculture commerciale en général devrait être tenue pour une exception, et l'économie naturelle pour une règle ! Dans les manuels de logique pour les collèges, au chapitre des sophismes, on peut trouver nombre d'exemples de ce raisonnement.

de paysan patriarcal dépendant, de l'autre, en un *industriel* semblable à tous les autres patrons de la société moderne. Avant le capitalisme, l'agriculture en Russie était affaire de maître, fantaisie de grand seigneur pour les uns, obligation, corvée pour les autres ; c'est pourquoi elle ne pouvait que rester fidèle à la routine séculaire, supposant nécessairement un isolement complet de l'agriculteur par rapport à tout ce qui se passait dans le monde au-delà de son village. Le système des prestations de travail, vestige vivant du passé dans l'économie moderne, confirme de toute évidence cette caractéristique. Le capitalisme a été le premier à rompre le lien qui rattachait la possession foncière à une caste, en faisant de la terre une marchandise. Le produit de l'agriculteur a été mis en vente, est devenu l'objet d'un contrôle public d'abord sur le marché local, ensuite sur le marché national, enfin sur le marché international ; et ainsi l'isolement ancien de l'agriculteur retourné à l'état sauvage, par rapport au reste de l'univers, a été définitivement brisé. L'agriculteur s'est vu obligé bon gré mal gré, sous peine de ruine, de compter avec l'ensemble des rapports sociaux existant dans son pays comme dans les autres pays liés entre eux par le marché mondial. Même le système des prestations qui assurait autrefois à Oblomov un sûr revenu sans aucun risque de sa part, sans aucune dépense de capital, sans aucun changement dans la vieille routine de la production, ne pouvait plus maintenant le sauver de la concurrence du fermier américain. Aussi, ce qui a été dit il y a un demi-siècle de l'Europe occidentale, reste parfaitement applicable à la Russie d'après la réforme : à savoir que le capitalisme agraire était « devenu la force motrice qui a lancé l'idylle dans le mouvement de l'histoire. » *

---

* *Misère de la philosophie* (Paris 1896, p. 223). L'auteur traite dédaigneusement de jérémiades réactionnaires les aspirations de ceux qui soupirent après le retour à la bonne vie patriarcale, aux mœurs

Deuxièmement, le capitalisme agraire a porté le premier coup à la stagnation séculaire de notre économie rurale, en imprimant une vigoureuse impulsion à sa transformation technique, au progrès des forces productives du travail social. Quelques dizaines d'années de « démolition » capitaliste ont fait, de ce point de vue, beaucoup plus que des siècles entiers de l'histoire précédente. L'uniformité de l'économie naturelle routinière a fait place à la diversité des formes de l'agriculture commerciale ; les instruments agricoles primitifs ont commencé à céder la place aux machines et instruments perfectionnés ; l'immutabilité des anciens systèmes du travail de la terre a été brisée par les nouveaux procédés de culture. Tous ces changements sont intimement liés au phénomène déjà mentionné de la spécialisation de l'agriculture. Par sa nature même, le capitalisme dans l'agriculture (aussi bien que dans l'industrie) ne peut se développer uniformément : ici (dans un pays, une région, une exploitation), il pousse en avant un côté de l'économie rurale ; là, un autre, etc. Il transforme, suivant les cas, la technique de telle ou telle opération rurale, en l'arrachant à l'économie paysanne patriarcale ou au système patriarcal des redevances. Tout ce processus évoluant sous l'empire des exigences du marché, capricieuses et même

---

simples, etc., et qui blâment « l'assujettissement du sol aux lois qui régissent toutes les autres industries »[58].

Nous comprenons fort bien que l'argument cité dans le texte peut paraître aux populistes non seulement peu probant, mais même incompréhensible. Mais ce serait une tâche trop ingrate que d'analyser en détail des idées comme celles, par exemple, que la mobilisation du sol est un phénomène « anormal » (M. Tchouprov dans les débats sur les prix des blés ; compte rendu sténographique, p. 39) ; que l'inaliénabilité des lots paysans est une institution défendable ; que le système des redevances est supérieur ou du moins n'est pas inférieur au faire-valoir capitaliste, etc. Tout l'exposé qui précède contient la réfutation des arguments d'économie politique mis en avant par les populistes à l'appui de ces opinions.

parfois ignorées du producteur, l'agriculture capitaliste devient dans chaque cas particulier (souvent dans chaque région, voire dans chaque pays) plus unilatérale, plus exclusive que n'était l'ancienne, mais en revanche infiniment plus rationnelle et plus variée dans l'ensemble que l'agriculture patriarcale. L'apparition de variétés particulières d'agriculture commerciale rend possibles et inévitables les crises capitalistes dans l'agriculture et les cas de surproduction capitaliste, mais ces crises (comme d'ailleurs toutes les crises capitalistes, en général) donnent une impulsion encore plus vigoureuse à la production mondiale et à la socialisation du travail*.

Troisièmement, le capitalisme a le premier suscité en Russie la grande production agricole, basée sur l'emploi des machines et la large coopération des ouvriers. Avant lui, la production des denrées agricoles se faisait toujours en petit, dans des proportions infimes, quand le paysan travaillait pour lui-même aussi bien que lorsqu'il travaillait pour le seigneur, et aucune « communauté » de possession foncière ne pouvait rien changer à ce morcellement infini de la production. A ce morcellement de la production se rattachait de très près le morcellement des agriculteurs eux-mêmes**. Cloués à leurs lots, à leur minuscule

---

* Les romantiques d'Occident et les populistes russes persistent à souligner dans ce processus l'exclusivisme de l'agriculture capitaliste, l'instabilité et les crises résultant du capitalisme et nient pour cette raison le caractère progressif du mouvement capitaliste en avant par rapport à la stagnation précapitaliste.

** C'est pourquoi, malgré la différence des formes que revêt la possession du sol, on peut parfaitement appliquer aux paysans russes ce que Marx a dit du petit paysan français : « Les paysans parcellaires constituent une masse énorme dont les membres vivent tous dans la même situation, mais sans être unis les uns aux autres par des rapports variés. Leur mode de production les isole les uns des autres, au lieu de les amener à des relations réciproques. Cet isolement est encore aggravé par le mauvais état des moyens de communication en France

« commune », ils étaient nettement séparés même des paysans de la commune voisine par la différence des catégories auxquelles ils appartenaient (anciens serfs des domaines particuliers, anciens paysans de l'Etat, etc.), par l'étendue différente de leur propriété foncière, par les conditions différentes dans lesquelles leur émancipation avait eu lieu (conditions déterminées parfois tout bonnement par les qualités personnelles et le caprice des seigneurs). Le capitalisme a été le premier à abattre ces cloisons purement moyenâgeuses, et a très bien fait. Déjà les différences entre groupements de paysans, entre catégories formées par l'étendue des lots, sont infiniment moins importantes que les distinctions économiques au sein de chaque groupement, de chaque catégorie, de chaque commune. Le capitalisme détruit l'isolement et l'aveuglement local, substitue aux petites divisions moyenâgeuses entre agriculteurs une seule grande division, embrassant toute la nation, en classes qui tiennent une place différente dans le système général de l'économie capitaliste*. Si autrefois les conditions mêmes de la

---

et par la pauvreté des paysans. L'exploitation de la parcelle ne permet aucune division du travail, aucune utilisation des méthodes scientifiques, par conséquent, aucune diversité de développement, aucune variété de talents, aucune richesse de rapports sociaux. Chacune des familles paysannes se suffit presque complètement à elle-même, produit directement elle-même la plus grande partie de ce qu'elle consomme et se procure ainsi ses moyens de subsistance bien plus par un échange avec la nature que par un échange avec la société. La parcelle, le paysan et sa famille ; à côté, une autre parcelle, un autre paysan et une autre famille. Un certain nombre de ces familles forment un village et un certain nombre de villages un département. Ainsi, la grande masse de la nation française est constituée par une simple addition de grandeurs de même nom, à peu près de la même façon qu'un sac rempli de pommes de terre forme un sac de pommes de terre » (*Der achtzehnte Brumaire des Louis Bonaparte,* Hmb. 1885, pp. 98-99)[59].

* « Le besoin d'union et d'association, loin de faiblir dans la société capitaliste, s'est immensément accru. Mais, pour satisfaire à ce besoin de la nouvelle société, il serait absolument absurde d'avoir

production déterminaient la fixation de la masse des cultivateurs à leur résidence, la création de différentes formes et différentes régions d'agriculture commerciale et capitaliste ne pouvait que provoquer des migrations en masse de la population à travers le pays ; or, la mobilité de la population (nous l'avons déjà fait remarquer) est la condition expresse du développement de sa conscience et de son activité.

Quatrièmement, enfin, le capitalisme agraire en Russie a le premier porté un coup décisif aux prestations et à la dépendance personnelle du cultivateur. Le système d'exploitation par prestations a régné sans partage depuis l'époque de la *Rousskaïa Pravda* jusqu'au système actuel de culture des champs des propriétaires privés, avec le matériel des paysans ; il s'est accompagné de l'abrutissement et du retour à l'état sauvage du paysan avili par son travail sinon servile, du moins « à demi libre » ; sans une certaine inégalité civile de l'agriculteur (appartenance à une caste inférieure, châtiments corporels, envoi aux travaux publics, fixation à son lot, etc.) le système des prestations eût été impossible. C'est pourquoi la substitution du travail salarié libre aux prestations est un immense mérite historique du capitalisme agraire en Russie*. En résumant ce qui a été

recours à l'étalon ancien. Cette nouvelle société demande dès maintenant, en premier lieu, que l'association ne soit pas locale, qu'elle ne s'enferme pas dans une caste, dans une catégorie ; en second lieu, qu'elle ait pour point de départ la différence de situation et d'intérêts qui résultent du capitalisme et de la différenciation de la paysannerie » [V. Iline, *l. c.*, pp. 91-92, note (voir Œuvres, t. 2, p. 219. *N.R.*)].

* Parmi les lamentations et les jérémiades sans nombre de M. N. —on à propos des démolitions que provoque chez nous le capitalisme, il est une chose qui mérite de retenir l'attention : « ... Ni les désordres du régime féodal, ni le joug tatar n'ont eu de répercussion sur les formes de notre vie économique » (*Esquisses*, p. 284) ; seul le capitalisme « a fait bon marché de son propre passé historique » (p. 283). Sainte vérité ! Si le capitalisme est progressif, dans l'agriculture russe, c'est

dit plus haut sur le rôle progressif du capitalisme agraire dans l'histoire russe, on peut dire qu'il collectivise la production agricole. Effectivement, le fait que l'agriculture s'est transformée de privilège d'une caste supérieure ou de corvée pour une caste inférieure, en une vulgaire profession commerciale et industrielle ; le fait encore que le produit du travail de l'agriculteur est devenu l'objet d'un contrôle social sur le marché ; que l'agriculture uniforme et routinière prend divers aspects techniquement perfectionnés d'une agriculture commerciale ; que l'isolement local et le morcellement de la petite agriculture sont en voie de disparition ; que les différentes formes de servitude et de dépendance personnelle font place à des transactions impersonnelles de vente et d'achat de main-d'œuvre : tous ces faits sont les chaînons d'un seul et même processus qui collectivise le travail agricole et accentue de plus en plus la contradiction entre l'anarchie des oscillations du marché, entre le caractère individuel des diverses entreprises agricoles et le caractère collectif de la grande agriculture capitaliste.

Ainsi (nous le répétons), en soulignant le rôle progressif du capitalisme dans l'histoire de l'agriculture russe, nous ne perdons nullement de vue ni le caractère historiquement transitoire de ce régime économique, ni les contradictions sociales profondes qui lui sont inhérentes. Au contraire, nous l'avons montré plus haut, ce sont justement les populistes, qui ne savent que déplorer la « démolition » capitaliste, portent un jugement très superficiel sur ces contradictions, en estompant la différenciation de la paysannerie, en ignorant volontairement le caractère capitaliste de

---

justement parce qu'il a « fait bon marché » des formes « traditionnelles », « consacrées par les siècles », des prestations et de la servitude qu'aucune tempête politique en effet n'avait pu briser, y compris « les désordres du régime féodal » et « le joug tatar ».

l'emploi des machines dans notre agriculture, en dissimulant sous des dénominations telles que « petites industries agricoles » ou « gagne-pain », la formation d'une classe d'ouvriers agricoles salariés.

X. LES THEORIES POPULISTES SUR LE CAPITALISME DANS L'AGRICULTURE. LA « LIBERATION DE LA PERIODE D'HIVER »

Il importe de compléter les conclusions positives exposées plus haut sur le rôle du capitalisme, par l'analyse de quelques « théories » répandues sur ce point dans notre littérature. Nos populistes se sont montrés absolument incapables, la plupart du temps, de digérer les conceptions fondamentales de Marx relatives au capitalisme agraire. Les plus sincères d'entre eux ont déclaré tout bonnement que la théorie de Marx n'embrassait pas l'agriculture (M. V. V. dans *Nos tendances*), tandis que d'autres (comme M. N. —on) préféraient éluder diplomatiquement la question des rapports entre leurs « constructions » et la théorie de Marx. Au nombre des constructions de ce genre les plus répandues parmi les économistes populistes est la théorie de la « libération de la période d'hiver ». Voici en quoi elle consiste*.

Sous le régime capitaliste, l'agriculture devient une branche d'industrie à part et sans liaison avec les autres. Or, elle n'occupe pas toute l'année, mais seulement de 5 à 6 mois. Aussi la capitalisation de l'agriculture conduit-elle à la « libération de la période d'hiver », à la « limitation du temps de travail de la classe agricole à une partie de l'année », ce qui « est la cause profonde de l'aggravation de la situation économique des classes agricoles » (N. —on, p. 229),

* V. V. *Esquisses d'économie théorique*, pp. 108 et suiv. N. —on. *Esquisses*, pp. 214 et suiv. Mêmes idées chez M. Kabloukov *Leçons d'économie rurale*, Moscou 1897, pp. 55 et suiv.

« du resserrement du marché intérieur » et « du gaspillage des forces productives » de la société (M. V. V.).

Voilà tout le contenu de cette fameuse théorie, qui fait reposer les plus larges conclusions historico-philosophiques uniquement sur cette grande vérité que les travaux agricoles sont très inégalement répartis dans l'année ! Saisir ce *seul* trait, le porter, par des hypothèses abstraites, à l'absurde, rejeter toutes les autres particularités du processus complexe qui transforme l'agriculture patriarcale en agriculture capitaliste, tels sont les procédés simplistes de cette moderne tentative de restauration des doctrines romantiques sur la « production populaire » précapitaliste.

Pour montrer combien cette construction abstraite est infiniment bornée, indiquons brièvement les aspects du processus réel que nos populistes laissent entièrement de côté, ou bien n'apprécient pas à leur juste valeur. Premièrement, plus la spécialisation de l'agriculture avance, et plus la population agricole diminue, formant une part toujours moindre de la population. Les populistes oublient cela, et pourtant dans leur abstraction ils portent la spécialisation de l'agriculture à un point qu'elle n'atteint presque nulle part dans la réalité. Ils supposent que les seules opérations d'ensemencement et de récolte des blés sont devenues une branche particulière d'industrie ; la façon du sol et son engraissement, le traitement et le transport du produit, l'élevage, l'exploitation forestière, la réparation des bâtiments et du matériel, etc., etc., autant de branches *particulières* de l'industrie capitaliste. Appliquer de telles abstractions à la réalité contemporaine contribuera fort peu à expliquer celle-ci. En second lieu, l'hypothèse d'une spécialisation aussi complète de l'agriculture suppose une organisation purement capitaliste, une séparation absolue entre fermiers capitalistes et ouvriers salariés. Dans ces conditions, parler du « paysan » (comme le fait M. N. —on, p. 215), est le comble de l'illogisme. Une organisation purement capitaliste

de l'agriculture suppose à son tour une distribution plus régulière des travaux durant l'année (grâce à l'alternance des cultures, à l'élevage rationnel, etc.) ; dans bien des cas, l'adjonction à l'agriculture du traitement industriel du produit, l'application d'une plus grande somme de travail à la préparation du sol, etc.*. Troisièmement, le capitalisme suppose une séparation complète des *entreprises*

---

* Pour ne pas faire d'affirmations gratuites, citons des exemples de domaines privés russes, dont l'organisation approche le plus le type capitaliste pur. Prenons la province d'Orel (*Recueil de la statistique des zemstvos sur le district de Kromy,* t. VI, fasc. 2, Orel 1892). Le domaine du noble Khlioustine, 1 129 déciatines, dont 562 de labours, 8 bâtisses, divers instruments perfectionnés. Prairies artificielles. Haras. Elevage du bétail. Assèchement des marais par creusement de fossés et drainage (« l'assèchement des marais est effectué le plus souvent à temps perdu », p. 146). Nombre d'ouvriers : en été 50 à 80 par jour ; en hiver, environ 30. En 1888 on comptait 81 ouvriers, dont 25 pour la saison d'été. En 1889, il y avait 19 charpentiers. — Domaine du comte Ribopierre. 3 000 déciatines, dont 1 293 labourées et 898, louées aux paysans. Assolement à douze soles. Exploitation de la tourbe pour l'engrais, extraction de phosphorites. Depuis 1889, champs d'essais de 30 déciatines. Transport du fumier en hiver et au printemps. Prairies artificielles. Exploitation régulière des forêts (200 à 300 bûcherons d'octobre à mars). Elevage de bovins. Ferme laitière. Personnel en 1888 : 90, dont 34 pour la saison d'été. — Domaine de Menchtchikov dans la province de Moscou (*Recueil,* t. V, fasc. 2) : 23 000 déciatines. Main-d'œuvre payée en lots de terre et par engagement libre. Exploitation forestière. « En été, les chevaux et les ouvriers à l'année sont occupés dans les champs, à la fin de l'automne et une partie de l'hiver ils transportent les pommes de terre et la fécule aux séchoirs et à la féculerie, amènent le bois des forêts et le conduisent... à la gare du chemin de fer ; grâce à tout cela, le travail est réparti sur toute l'année d'une façon assez régulière » (p. 145). C'est ce que montre, entre autres, la liste mensuelle des journées de travail : journées de cheval en moyenne 293 par mois, oscillant entre 223 (avril) et 362 (juin). Journées d'hommes : 216 en moyenne, oscillant entre 126 (février) et 279 (novembre). Journées de femmes : 23 en moyenne, oscillant entre 13 (janvier) et 27 (mars). Cette réalité ressemble-t-elle à l'abstraction chère aux populistes ?

agricoles et industrielles. Mais où voit-on que cette séparation exclut la combinaison du *travail salarié* agricole et industriel ? Nous voyons cette combinaison dans toutes les sociétés capitalistes développées. Le capitalisme sépare les ouvriers habiles des simples manœuvres qui passent d'un métier à l'autre, tantôt attirés par quelque grande entreprise, tantôt rejetés dans la masse des sans-travail*. Plus le capitalisme et la grande industrie se développent, et plus fortes sont, en général, les oscillations de la demande en ouvriers non seulement dans l'agriculture, mais aussi dans l'industrie**. C'est pourquoi, en supposant le développement maximum du capitalisme, nous devons supposer aussi la plus grande facilité, pour les ouvriers, de passer des occupations agricoles aux occupations non agricoles ; nous devons supposer la formation d'une armée de réserve générale, d'où les entrepreneurs de toute espèce tirent la main-d'œuvre. Quatrièmement, si nous prenons les entrepreneurs ruraux actuels, nous ne pouvons certes pas nier qu'ils n'éprouvent parfois des difficultés à fournir leurs exploitations de main-d'œuvre. Mais il ne faut pas oublier d'autre part qu'ils possèdent un moyen d'attacher les

* La grande industrie capitaliste crée une classe ouvrière errante. Celle-ci se recrute parmi la population rurale, mais s'occupe surtout de travaux industriels. « C'est l'infanterie légère du capital, jetée suivant ses besoins du moment, tantôt sur un point du pays, tantôt sur un autre... On l'emploie à la bâtisse, aux opérations de drainage, à la fabrication de la brique, à la cuite de la chaux, à la construction des chemins de fer, etc. » *(Das Kapital,* I², p. 692)[60]. « D'une façon générale, les grandes entreprises telles que les chemins de fer enlèvent au marché du travail une certaine quantité de forces qui ne peuvent provenir que de certaines branches de l'agriculture, par exemple... » (*ibid.,* II, 303).

** Par exemple, la statistique sanitaire de Moscou a dénombré dans cette province 114 381 ouvriers d'usine ; effectif présent ; maximum 146 338 et minimum 94 214 (*Relevé général,* etc., t. IV, Ire partie, p. 98). En pourcentages : 128%, 100%, 82%. En augmentant en général les variations du nombre des ouvriers, le capitalisme nivelle, de ce point de vue aussi, les différences entre industrie et agriculture.

ouvriers à leur exploitation : les pourvoir d'un lot de terre, etc. Le salarié agricole ou le journalier doté d'un lopin de terre, c'est un type propre à tous les pays capitalistes. Une des principales erreurs des populistes est d'ignorer la formation d'un type identique en Russie. Cinquièmement, il est tout à fait faux de poser la question de la libération de la période d'hiver pour l'agriculteur indépendamment de la question générale de la surpopulation capitaliste. La formation d'une armée de réserve de chômeurs est propre au capitalisme en général, et les particularités de l'agriculture ne font que déterminer les formes particulières de ce phénomène. C'est pourquoi, par exemple, l'auteur du *Capital* touche à la question de la distribution des travaux dans l'agriculture en même temps qu'il examine la « surpopulation relative »*, ainsi que dans un chapitre spécial consacré à la distinction entre la « période de travail » et « le temps de production » (*Das Kapital,* II, chap. 13). On appelle période de travail le temps pendant lequel le produit subit l'action du travail ; le temps de production, celui pendant lequel le produit se trouve dans la production, y compris la période pendant laquelle il ne subit pas l'action du travail. Dans maintes branches d'industrie, dont l'agriculture est seulement la plus typique, mais non la seule, la période de

* A propos du régime agraire de l'Angleterre, par exemple, Marx dit : « Il y a toujours trop d'ouvriers pour les besoins moyens, toujours trop peu pour les besoins exceptionnels et temporaires de l'agriculture » (I^2, 725), de sorte que, malgré une constante « surpopulation relative » le village n'est pas assez peuplé. Au fur et à mesure que la production capitaliste s'empare de l'agriculture, dit-il ailleurs, il se forme un excès de population rurale. « Une partie de la population des campagnes se trouve donc toujours sur le point de se convertir en population urbaine ou manufacturière » (*ibid.*, p. 668)[61] ; cette partie de la population souffre perpétuellement du chômage ; ses occupations sont irrégulières au plus haut point et les plus mal payées (par exemple, le travail à domicile pour les magasins, etc.).

travail ne coïncide pas avec le temps de production*. De tous les pays d'Europè, c'est en Russie que dans l'agriculture l'écart entre la période de travail et le temps de production est particulièrement grand. « En réalisant plus tard la séparation de la manufacture et de l'agriculture, la production capitaliste assujettit de plus en plus l'ouvrier agricole à des occupations purement accessoires et accidentelles et rend sa situation de plus en plus précaire... Toutes les différences de rotation se compensent pour le capitaliste, mais non pour l'ouvrier » (*ibid.*, pp. 223-224). Donc, la seule conclusion qui découle sous ce rapport des caractères particuliers de l'agriculture est que la situation de l'ouvrier agricole doit être encore pire que celle de l'ouvrier industriel. Il y a très loin de là à la théorie de M. N. —on, qui voudrait que la libération de la période d'hiver soit « la cause profonde » de l'aggravation de la situation des « classes agricoles » (? !). Si la période de travail dans notre agriculture durait douze mois, le processus de développement du capitalisme suivrait exactement la même marche qu'à présent, à cette différence près que la situation de l'ouvrier agricole approcherait un peu celle de l'ouvrier industriel**.

Ainsi, la « théorie » de MM. V. V. et N. —on ne donne absolument rien, même dans la question du développement du capitalisme agraire en général. Quant aux particularités de la Russie, elle les voile au lieu de les expliquer. Le

---

*Il faut surtout noter ici la remarque de Marx que l'agriculture elle aussi possède les moyens « de distribuer de façon plus égale sur toute l'année » la demande de travail : la fabrication de produits plus variés, la substitution à l'assolement triennal d'un système de cultures alternées, la culture des plantes à racine, les prairies artificielles, etc. Mais tous ces moyens « exigent une augmentation du capital circulant, avancé en salaires, engrais, semences, etc. » (*ibid.*, pp. 225-226).

** Nous disons « un peu », parce que la situation de l'ouvrier agricole est aggravée par bien d'autres éléments que la seule irrégularité du travail.

chômage d'hiver de notre paysannerie dépend moins du capitalisme que du développement insuffisant de ce capitalisme. Nous avons montré plus haut (§ IV de ce chapitre), en nous basant sur les salaires que, parmi les provinces de Grande-Russie, le plus fort chômage d'hiver s'observe surtout dans celles où le capitalisme est le moins développé et où dominent les prestations de travail. Et cela se conçoit. Les redevances retardent l'augmentation de la productivité du travail, le développement de l'industrie et de l'agriculture, et, par suite, la demande de main-d'œuvre, en même temps que, attachant le paysan à son lot, elles ne lui assurent ni le travail en hiver, ni la possibilité de subsister avec sa misérable exploitation rurale.

XI. SUITE. — LA COMMUNAUTE. — LES IDEES DE MARX SUR LA PETITE AGRICULTURE. — OPINION D'ENGELS SUR LA CRISE AGRICOLE ACTUELLE

« Le principe de communauté empêche l'accaparement de la production agricole par le capital » : ainsi M. N. —on (p. 72) formule une autre théorie populiste très répandue, basée sur des considérations aussi abstraites que la première. Nous avons fourni au chapitre II un nombre de faits témoignant de la fausseté de cette prémisse courante. Ajoutons-y maintenant ce qui suit. D'une façon générale, il est faux de croire que l'apparition du capitalisme agraire suppose en elle-même une forme particulière de possession foncière. « La forme sous laquelle le mode de production capitaliste trouve la propriété foncière ne convient pas à son caractère. Il se crée cette forme adéquate en subordonnant l'agriculture au capital. Et de cette façon, malgré la différence de leurs formes juridiques, toute propriété foncière féodale, toute propriété de clan ou de petit cultivateur

à tendance communale* (Markgemeinschaft) revêt cette forme économique correspondant au nouveau mode de production » (*Das Kapital,* III, 2, 156). Aucune particularité de la possession foncière ne peut donc, au fond, être un obstacle insurmontable au capitalisme qui revêt des formes différentes suivant les différentes conditions agricoles, juridiques et sociales. On peut voir par là à quel point le problème lui-même était *mal posé* par nos populistes, qui ont créé toute une littérature sur ce sujet : « la commune *ou* le capitalisme ? » Qu'un sérénissime anglomane institue un prix pour le meilleur ouvrage sur la création en Russie d'une classe de fermiers ; qu'une société savante émette le projet de distribuer les paysans par fermes séparées ; qu'un fonctionnaire n'ayant rien d'autre à faire établisse un projet de lots à 60 déciatines, voilà le populiste qui s'empresse de relever le gant et de se ruer au combat contre ces « projets bourgeois » tendant à « introduire le capitalisme » et à détruire le palladium de la « production populaire », la commune. Il ne lui vient même pas à l'idée, à ce bon populiste, que pendant qu'on imagine des projets et qu'on les réfute, le capitalisme continue son chemin et la campagne communale se transforme — elle s'est déjà transformée** en campagne de petits agrariens.

---

* Ailleurs Marx indique que « la propriété communale (Gemeineigentum) est partout le complément de l'agriculture parcellaire (*Das Kapital,* III, 2, 341).

** Si on nous dit que nous anticipons sur l'avenir en avançant pareille affirmation, nous répondrons ce qui suit. Pour celui qui désire se representer un phénomène vivant dans son évolution, se pose nécessairement, inévitablement ce dilemme : être en avance ou en retard. Pas de milieu. Et si toutes les données témoignent que le caractère de l'évolution sociale est bien tel que cette évolution est déjà fort avancée (voir le chapitre II) ; si, en outre, les circonstances et les institutions sont nettement indiquées qui retardent ladite évolution (impôts excessifs, isolement de la caste paysanne, limitations à la liberté de mobilisation du sol, de déplacement et de migration), alors on ne commet pas de faute en anticipant sur l'avenir.

Voilà pourquoi la forme de possession foncière des paysans nous laisse très froids. Quelle que soit cette forme de possession, le rapport entre la bourgeoisie paysanne et le prolétariat rural n'en sera nullement changé en son essence. Le point vraiment important ne concerne donc pas la forme de possession foncière, mais les survivances purement moyenâgeuses qui continuent à peser sur la paysannerie : l'isolement de caste des communautés paysannes, la caution solidaire, les impôts excessifs frappant la terre paysanne hors de toute comparaison avec ceux qui frappent les terres des domaines privés, l'absence de toute liberté quant à la mobilisation des terres paysannes, au déplacement et à la migration des paysans*. Toutes ces institutions surannées, sans garantir aucunement la paysannerie contre sa décomposition, ne font que multiplier les diverses formes de redevances et de servitudes et retardent considérablement toute l'évolution sociale.

En terminant nous devons encore nous arrêter sur un essai original d'interprétation par les populistes de certaines déclarations de Marx et d'Engels dans le livre III du *Capital,* dans le sens des thèses populistes d'après lesquelles la petite agriculture est préférable à la grande et le capitalisme agraire ne joue pas un rôle historique progressif. Le passage qu'on cite le plus souvent à cet effet est tiré du livre III du *Capital :*

« La morale de cette histoire, morale que l'on pourrait du reste tirer d'autres considérations de l'agriculture, c'est que le système capitaliste s'oppose à une agriculture rationnelle, ou que l'agriculture rationnelle est incompatible avec le système capitaliste (bien que celui-ci en favorise le développement technique) et qu'elle a donc besoin soit de la main du petit propriétaire exploitant (*selbst arbeitenden*),

* L'apologie que font les populistes de quelques-unes de ces institutions rend manifeste le caractère réactionnaire de leur philosophie, qui les rapproche de plus en plus des agrariens.

soit du contrôle des producteurs associés » (III, 1, 98. Trad. russe, 83).

Que résulte-t-il de cette affirmation (qui, notons-le en passant, est un passage tout à fait fourvoyé dans un chapitre traitant de l'influence des prix de la matière brute sur le profit, au lieu de se trouver dans la section VI traitant spécialement de l'agriculture) ? Que le capitalisme soit incompatible avec l'organisation rationnelle de l'agriculture (et aussi de l'industrie), c'est chose depuis longtemps connue et ce n'est pas de cela qu'on discute avec les populistes. Quant au rôle *historique* progressif du capitalisme en agriculture, Marx le souligne spécialement ici. Reste ensuite l'allusion de Marx au « petit propriétaire exploitant ». Aucun des populistes qui s'y réfèrent ne s'est donné la peine d'expliquer dans quel sens Marx l'entend, et de la mettre en rapport d'une part avec le contexte, d'autre part avec toute la doctrine de Marx relative à la petite agriculture. Dans le passage cité du *Capital,* il est question des fortes oscillations du prix des matières premières, qui détruisent la proportionnalité et le systématique de la production, détruisent l'harmonie entre l'agriculture et l'industrie. *C'est de ce point de vue seulement,* du point de vue de la proportionnalité, du caractère systématique, méthodique de la production, — que Marx assimile la petite exploitation paysanne à celle des « producteurs associés ». De ce point de vue, la petite industrie moyenâgeuse elle aussi (le métier) est analogue à l'exploitation des « producteurs associés » (cf. *Misère de la philosophie,* édition citée, p. 90), tandis que le capitalisme se distingue de ces deux systèmes d'économie sociale par l'anarchie de la production. Quelle est donc la logique qui permettrait de tirer de là la conclusion que Marx reconnaissait la vitalité de la petite agriculture* et ne reconnaissait pas le rôle historique progressif

* Rappelons que peu de temps avant sa mort et à une époque où la crise agricole consécutive à la baisse des prix était déjà manifeste,

du capitalisme dans l'agriculture ? Voici comment il s'exprime à ce sujet dans la section spéciale consacrée à l'agriculture, *dans un paragraphe spécial sur la petite exploitation paysanne* (chap. 47, § V) :

« De par sa nature la propriété parcellaire exclut : le développement de la productivité sociale du travail, les formes sociales du travail, la concentration sociale des capitaux, l'élevage en grand, l'application progressive de la science.

L'usure et les impôts la ruinent partout. Le capital consacré à l'achat de la terre manque à l'agriculture. Les moyens de production sont morcelés à l'infini. Les producteurs sont disséminés. Il y a un gaspillage énorme de force humaine. L'altération progressive des conditions de production et le renchérissement des moyens de production, sont des lois nécessaires de la propriété parcellaire. Les années fertiles sont un fléau pour ce mode de production » (III, 2, 341-342. Trad. russe, p. 667).

« La petite propriété suppose que la grande majorité de la population est rurale et que c'est le travail isolé et non pas le travail social qui prédomine ; que par conséquent, la richesse et le développement de la reproduction, dans ses conditions matérielles comme dans ses conditions morales, sont impossibles, et que les conditions d'une culture rationnelle n'existent pas. » (III, 2, p. 347. Trad. russe, 672).

L'auteur de ces lignes, loin de fermer les yeux sur les contradictions propres à la grande agriculture capitaliste, les dénonçait sans pitié. Mais cela ne l'a point empêché d'apprécier le rôle *historique* du capitalisme.

« ... Le mode de production capitaliste a surtout eu le résultat de transformer en une application scientifique de l'agronomie l'agriculture qui n'était jusqu'alors que la

Engels a cru nécessaire de s'élever énergiquement contre ceux des « disciples » français qui faisaient certaines concessions à la doctrine de la vitalité de la petite agriculture[62].

perpétuation des procédés empiriques et mécaniques imaginés par la partie la moins cultivée de la Société ; de libérer la propriété foncière du régime de l'esclavage et du servage, d'établir une distinction très nette entre la terre, condition de travail, et la propriété foncière ou le propriétaire foncier... La rationalisation de l'agriculture qui permet l'exploitation sociale, la réduction de la propriété foncière à l'absurde, tels sont les grands mérites du mode de production capitaliste. Comme tous les autres progrès, celui-ci débuta par réduire à la misère la plus noire le producteur immédiat » (III, 2, 156-157. Trad. russe, 509-510).

Etant donné ce caractère catégorique des assertions de Marx, il ne saurait, semble-t-il, y avoir deux opinions sur la façon dont il appréciait le rôle historique progressif du capitalisme agraire. Toutefois, M. N. —on a trouvé encore un faux-fuyant : il a cité l'opinion d'Engels sur la crise agraire contemporaine, opinion qui doit soi-disant réfuter la thèse du rôle progressif du capitalisme dans l'agriculture*.

Voyons plutôt ce que dit Engels. En résumant les principales thèses de la théorie de Marx relative à la rente différentielle, Engels établit la loi que « plus le capital engagé

---

* Voir *Novoïé Slovo*, 1896, n° 5, février, lettre de M. N. —on à la rédaction, pp. 256-261. Ici même la « citation » relative à « la morale de cette histoire ». Notons que ni M. N. —on, ni aucun autre parmi les nombreux économistes populistes qui en appelaient à la crise agraire contemporaine pour réfuter la théorie du rôle historique progressif du capitalisme en agriculture, n'ont jamais posé la question expressément, sur le terrain d'une théorie économique bien définie ; ils n'ont jamais exposé les raisons pour lesquelles Marx a reconnu le caractère progressif du rôle historique du capitalisme agraire, ni indiqué nettement celles pour lesquelles il lui refuse ce rôle. Dans ce cas comme dans les autres les économistes populistes préfèrent ne pas combattre expressément la théorie de Marx ; ils se contentent de faire des allusions vagues, en louchant vers les « disciples russes ». Comme nous ne nous occupons dans ce livre que de l'état économique de la Russie, nous avons indiqué plus haut les raisons de notre opinion à ce sujet.

dans le terrain est considérable, plus dans un pays donné le développement de l'agriculture et de la civilisation en général est évolué, et plus élevées sont les rentes par arpent, ainsi que la somme totale des rentes, plus colossal est le tribut que la société paye, sous forme de surprofits, aux grands propriétaires fonciers (*Das Kapital,* III, 2, 258. Traduction russe, p. 597). Cette loi, dit Engels, explique pourquoi « fait preuve d'une si prodigieuse, d'une si tenace vitalité la classe des grands propriétaires fonciers » qui entassent dettes sur dettes, ce qui ne les empêche pas, à chaque crise, de « retomber toujours sur leurs pattes » ; ainsi en Angleterre, la suppression des lois sur les céréales, qui a déterminé une baisse des prix des céréales, loin de ruiner les landlords, les a au contraire fort enrichis.

On pourrait donc croire que le capitalisme est incapable d'atténuer la force du monopole que représente la propriété foncière.

« Mais il n'y a rien d'éternel », poursuit Engels. Les bateaux à vapeur transatlantiques de l'Amérique du Nord et du Sud, de même que les chemins de fer des Indes ont fait apparaître de nouveaux concurrents. Les prairies de l'Amérique du Nord, les steppes de l'Argentine, etc., ont inondé le marché mondial de blé à bon marché. « Et contre cette concurrence des terres vierges des steppes ou du paysan russe ou hindou, écrasé sous l'impôt, le fermier et le paysan de l'Europe étaient impuissants. Une partie des terres de l'Europe fut définitivement, en ce qui concerne la culture du blé, éliminée de la concurrence, les rentes baissèrent partout et notre cas 2, variante 2 : prix décroissant et productivité décroissante des capitaux additionnels, devint la règle pour l'Europe. Et telle fut la cause des lamentations des agrariens de l'Ecosse à l'Italie et du midi de la France à la Prusse orientale. Heureusement toutes les steppes n'ont pas encore été mises en culture ; il en reste encore suffisamment pour ruiner toute la grande propriété

foncière de l'Europe et la petite par-dessus le marché » (*ibid.*, p. 260. Trad. russe, 598, avec omission du mot « heureusement »).

Si le lecteur a lu ce passage avec attention, il a dû bien comprendre qu'Engels dit juste le contraire de ce que M. N. —on veut lui imposer. D'après Engels, la crise agraire actuelle abaisse la rente et tend même à l'anéantir tout à fait, c'est-à-dire que le capitalisme agraire réalise la tendance qui lui est propre d'en finir avec le monopole de la propriété foncière. Décidément, notre cher M. N. —on n'a pas de chance avec ses « citations ». Le capitalisme agraire fait encore un nouveau pas en avant, un pas gigantesque ; il étend à l'infini la production commerciale des produits agricoles et pousse dans l'arène mondiale nombre de pays nouveaux ; il déloge l'agriculture patriarcale de ses derniers retranchements, tels que les Indes ou la Russie ; il crée une production purement mécanique des blés, inconnue dans les annales de l'agriculture et basée sur la coopération des masses d'ouvriers munis des machines les plus perfectionnées. Il aggrave à l'extrême la situation des vieux pays européens, fait tomber la rente en minant tous les monopoles qui paraissaient être les plus solides et en réduisant la propriété foncière « à l'absurde », non seulement en théorie mais aussi en pratique ; il pose le problème de la socialisation de la production agricole avec tant de relief que même les représentants des classes possédantes d'Occident commencent à sentir cette nécessité*. Et Engels, avec cette saine ironie qui lui est particulière, *salue* les derniers pas du capitalisme mondial : heureusement, dit-il, il reste encore suffisamment de steppes non labourées pour que les

---

* Ne sont-ils pas caractéristiques, en effet, les «signes des temps », tels que le fameux *Antrag Kanitz* dans le Reichstag[63] allemand ou le plan des fermiers américains visant à faire de tous les élévateurs la propriété de l'Etat ?

choses continuent à marcher dans le même sens. Et ce bon M.N.—on, à propos des bottes*, soupire après l'ancien « moujik-laboureur », après la stagnation « consacrée par des siècles »... de notre agriculture et l'asservissement agraire de toutes sortes que « ni les désordres du régime féodal, ni le joug tatar » n'ont pu ébranler et que — ô horreur ! — ébranle péremptoirement aujourd'hui ce monstre de capitalisme ! *O sancta simplicitas !*

---

* En français dans le texte. *(N.R.)*

CHAPITRE V

LES PREMIERES PHASES DU CAPITALISME DANS L'INDUSTRIE

Passons maintenant de l'agriculture à l'industrie. Ici encore notre tâche se formule de la même façon que pour l'agriculture : il nous faut analyser les formes de l'industrie russe depuis l'abolition du servage, c'est-à-dire examiner notre régime de rapports économiques et sociaux dans l'industrie de transformation, ainsi que le caractère de l'évolution de ce régime. Commençons par les formes les plus simples et les plus primitives et observons de près la marche de leur développement.

I. L'INDUSTRIE A DOMICILE ET LE METIER

Nous appelons industrie à domicile la transformation des matières premières dans l'exploitation même (la famille paysanne) qui les produit. Les industries à domicile sont un attribut nécessaire de l'économie naturelle, dont les restes subsistent presque toujours là où existe la petite paysannerie. Il est donc naturel qu'on rencontre souvent dans la littérature économique russe de nombreuses indications sur ce genre d'industrie (fabrication domestique d'objets de lin, de chanvre, de bois et d'autres pour usage personnel). Toutefois, on ne constate aujourd'hui une extension un peu notable de l'industrie domestique que dans de rares endroits les plus reculés, dont faisait partie jusqu'à ces derniers

temps la Sibérie. L'industrie, en tant que profession, n'existe pas encore sous cette forme : la petite industrie, ici, ne fait qu'un tout avec l'agriculture.

La première forme d'industrie qui se sépare de l'agriculture patriarcale est le métier, c'est-à-dire la fabrication d'objets sur la commande du consommateur*. La matière peut appartenir soit au consommateur-client, soit à l'artisan, et le travail est payé soit en argent, soit en nature (local, entretien de l'artisan, partie du produit, par exemple, pour la farine, etc.). Partie intégrante de la vie urbaine, le métier est également assez répandu dans les villages, où il sert de complément à l'économie paysanne. Une certaine portion de la population rurale est formée d'artisans spécialistes faisant (parfois exclusivement, parfois en même temps que l'agriculture) le tannage des peaux, confectionnant la chaussure, le vêtement, exécutant des travaux de forge, la teinture des tissus domestiques, le finissage du drap paysan, la transformation du grain en farine, etc. Par suite de l'extrême insuffisance de notre statistique économique, nous n'avons pas de données exactes sur le degré de diffusion du métier en Russie ; mais des indications sur cette forme d'industrie se trouvent disséminées un peu partout dans les descriptions de l'exploitation paysanne, dans les enquêtes sur l'industrie « artisanale »** et se rencontrent même dans la statistique officielle des usines et fabriques***.

* Kundenproduktion. Cf. Karl Bücher *Die Entstehung der Volkswirtschaft.* Tüb. 1893[61].

** Il serait impossible de donner ici des citations à l'appui de ce qui vient d'être dit : si nombreuses sont les indications concernant le métier, disséminées dans toutes les enquêtes sur l'industrie artisanale, quoique, d'après l'opinion généralement admise, les gens de métiers ne soient pas des artisans ruraux. Nous verrons plus d'une fois encore combien ce terme d'artisanat est désespérément vague.

*** Pour illustrer l'état chaotique de cette statistique, rappelons que jusqu'à ce jour elle n'a pas trouvé le moyen de distinguer entre les établissements artisanaux et les établissements industriels. De 1860 à

Les recueils statistiques des zemstvos distinguent parfois, en enregistrant les industries paysannes, un groupe particulier d'« artisans » (cf. Roudnev, *l. c.*), mais ils y classent (selon la terminologie courante) tous les ouvriers du bâtiment. En économie politique, cette confusion est absolument fausse, car le gros des ouvriers du bâtiment n'est pas formé de producteurs autonomes travaillant pour une clientèle, mais d'ouvriers salariés employés par des entrepreneurs. Certes, il n'est pas toujours facile de distinguer l'artisan rural du petit producteur de marchandises ou de l'ouvrier salarié ; pour y arriver, il faut une analyse économique des données relatives à chaque petit industriel. Une remarquable tentative pour dégager strictement le métier des autres formes de la petite industrie a été faite par le recensement artisanal de Perm en 1894-1895*. Le nombre des artisans locaux y a été estimé à 1% environ de la population paysanne. Et (comme il fallait s'y attendre) la plus forte proportion des gens de métier s'est rencontrée dans les districts où l'industrie était le moins développée. Comparés aux petits producteurs de marchandises les artisans se distinguent par un plus fort attachement à la terre : sur 100 artisans on a 80,6 agriculteurs (pour les autres « koustari » la proportion est plus faible). L'emploi du travail salarié se rencontre aussi chez les gens de métier, parmi lesquels il est cependant moins répandu. L'importance

---

1870, par exemple, on classait parmi ces derniers les teintureries villageoises de type purement artisanal (*Annuaire du Ministère des Finances*, t. 1, pp. 172-176) ; en 1890 on confondait les fouleries paysannes avec les fabriques de drap (*Index des fabriques et usines* d'Orlov, 3e éd,. p. 21), etc. La récente *Liste des fabriques et usines* (St-Ptb 1897) n'est pas non plus exempte de cette confusion. Voyez les exemples dans nos *Etudes*, pp. 270-271. (Voir Œuvres t. 4, pp. 9-10. *N.R.*)

* Nous avons consacré à ce recensement un article dans nos « Etudes », pp. 113-199. (Voir Œuvres, t. 2, pp. 329-426. *N.R.*) Tous les faits relatés dans le texte sur les « koustari » de Perm sont tirés de l'article en question.

des entreprises (d'après le nombre des ouvriers) est pareillement infime chez les artisans. Le gain moyen de l'artisan-agriculteur est estimé à 43,9 roubles par an, celui de l'artisan non-agriculteur, à 102,9 roubles.

Nous nous contentons de ces brèves indications, car l'analyse détaillée du métier n'entre pas dans notre plan. La production marchande n'existe pas encore dans cette forme d'industrie; on ne voit apparaître que la circulation des marchandises, dans le cas où l'artisan est payé en argent ou s'il vend sa part du produit reçue en échange de son travail pour acheter des matières premières et des instruments de production. Le produit du travail de l'artisan n'apparaît pas sur le marché, ne sortant guère du domaine de l'économie naturelle du paysan*. Il est donc naturel que le métier porte les mêmes caractères de routine, de morcellement et d'étroitesse que la petite agriculture patriarcale. Le seul élément d'évolution propre à cette forme d'industrie est le départ des artisans en quête de travail vers d'autres contrées. Cette pratique était assez répandue, autrefois surtout, dans nos campagnes ; elle avait généralement pour conséquence la création d'entreprises indépendantes aux lieux d'arrivée des artisans.

---

* Cette proximité du métier et de l'économie naturelle des paysans porte parfois ces derniers à tenter d'organiser le travail des artisans pour tout le village : les paysans entretiennent l'artisan qu'ils obligent à travailler pour tous les habitants du village. Actuellement, on ne peut rencontrer ce régime d'industrie qu'à titre d'exception ou bien dans les provinces les plus reculées (c'est ainsi qu'est organisée, par exemple, la forge dans quelques villages de Transcaucasie. Voir les *Comptes rendus et enquêtes sur l'industrie artisanale en Russie,* t. II, p. 321).

II. LES PETITS PRODUCTEURS DE MARCHANDISES DANS L'INDUSTRIE. L'ESPRIT DE CORPS DANS LES PETITES INDUSTRIES

Nous avons déjà noté que l'artisan apparaît sur le marché, quoique ce ne soit pas avec le produit qu'il fabrique. Il est naturel qu'ayant pris contact avec le marché, il en vienne avec le temps à produire aussi pour le marché, c'est-à-dire qu'il devient *producteur de marchandises.* Cette évolution se fait graduellement, d'abord à titre d'essai : sont mis en vente des produits restés par hasard entre ses mains ou exécutés à temps perdu. Cette évolution devient encore plus graduelle du fait que le marché d'écoulement de ces produits est primitivement très restreint, de sorte que la distance qui sépare le producteur et le consommateur augmente insensiblement ; le produit continue à passer directement des mains du producteur dans celles du consommateur et la vente du produit est parfois précédée de l'échange de celui-ci contre des denrées agricoles*. Le développement de l'économie marchande se manifeste par l'extension du commerce, par l'apparition de marchands-revendeurs spécialisés ; ce n'est pas le marché du village ou la foire** qui sert de débouché aux objets fabriqués, mais toute une région, et puis le pays entier et parfois même d'autres pays. La fabrication des produits industriels sous forme de

* Par exemple, la poterie contre du blé, etc. Quand le prix des céréales était bas, on estimait parfois comme valeur équivalente d'un pot la quantité de grains qu'il pouvait contenir. Cf. *Comptes rendus et recherches,* t. I, p. 340. — *Les petites industries de la province de Vladimir,* t. V, p. 140. — *Travaux de la Commission artisanale,* t. I, p. 61.

** L'étude d'une de ces foires rurales a montré que 31 % de son chiffre d'affaires (environ 15 000 roubles sur 50 000) portent sur les produits d'artisanat. Voir les *Travaux de la Commission artisanale,* t. I, p. 38. Le fait que les cordonniers de Poltava, par exemple, écoulent leurs produits dans un rayon de 60 verstes autour de leurs villages montre à quel point est d'abord restreint le marché d'écoulement des petits producteurs de marchandises. *Comptes rendus et recherches,* t. I, p. 287.

marchandises pose la première pierre de la séparation de l'industrie et de l'agriculture, ainsi que de l'échange mutuel entre elles. M. N. —on, avec sa façon banale et abstraite de traiter les choses, se borne à déclarer que « la séparation de l'industrie et de l'agriculture » est une particularité propre au « capitalisme » en général, sans se donner la peine d'analyser les différentes formes de cette séparation ni les différentes phases du capitalisme. Il importe donc de noter que déjà la plus petite production marchande dans les petites industries paysannes commence à séparer l'industrie de l'agriculture, quoique à ce stade de l'évolution l'industriel, dans la plupart des cas, ne se sépare pas encore de l'agriculteur. Nous montrerons par la suite dans notre exposé comment les phases plus avancées du capitalisme conduisent à la séparation des entreprises industrielles et des entreprises agricoles, à la séparation des ouvriers industriels et des agriculteurs.

Dans les formes embryonnaires de la production marchande la concurrence entre les petits producteurs autonomes est encore très faible, mais à mesure que le marché grandit et embrasse des régions étendues, elle devient de plus en plus violente, et porte atteinte à la prospérité patriarcale du petit producteur, basée sur le monopole de fait dont il jouit. Le petit industriel de marchandises sent que, contrairement aux intérêts de la société, ses intérêts propres exigent que ce monopole soit conservé, et il *craint* par conséquent la concurrence. Il fait tous les efforts individuels et collectifs pour barrer la route à la concurrence, pour « ne pas admettre » les concurrents dans sa région, pour affermir sa situation prospère de petit patron, disposant d'une certaine clientèle. Cette crainte de la concurrence met si bien en relief la vraie nature sociale du petit producteur de marchandises, que nous croyons nécessaire de nous arrêter un peu plus longuement sur les faits qui s'y rapportent. D'abord un exemple relatif au métier. Les apprêteurs de peaux de

mouton de Kalouga se rendent dans d'autres provinces pour y exercer leur métier, en décadence depuis l'abolition du servage ; les seigneurs terriens qui laissaient partir leurs paysans pour exercer ce métier, contre une forte redevance (obrok), veillaient à ce que les apprêteurs connaissent bien « leur place », et ne permettaient pas à d'autres de s'introduire dans la région qu'ils exploitaient. La petite industrie ainsi organisée était avantageuse au point que ces places se transmettaient pour 500 à 1 000 roubles et que l'arrivée d'un apprêteur dans une région qui n'était pas la sienne amenait parfoit l'effusion de sang. L'abolition du servage a ruiné cette prospérité moyenâgeuse ; « la commodité des transports par voie ferrée facilite également dans ce cas la concurrence »*. Au même ordre de faits se rapporte la tendance, constatée dans une série de petites industries et ayant positivement le caractère d'une règle générale, tendance des petits industriels à tenir secrètes les inventions et améliorations techniques, à cacher aux autres une occupation lucrative pour empêcher une « concurrence dangereuse ». Les fondateurs d'une nouvelle petite industrie ou ceux qui ont introduit quelques perfectionnements dans un métier ancien font tout leur possible pour en dissimuler l'avantage à leurs villageois, emploient à cet effet toutes sortes de ruses (ainsi, pour détourner l'attention, ils conservent les anciens aménagements de leur entreprise), ne laissent entrer personne dans leurs ateliers, travaillent sous les combles, n'en parlent pas même à leurs enfants**. La lenteur du développement de la con-

* *Travaux de la Commission artisanale,* t. I, pp. 35-36.

** Voir les *Travaux de la Commission artisanale,* t. I, p. 81, t. V, p. 460 ; t. IX, p. 2 526. — *Les petites industries de la province de Moscou,* t. VI, fasc. I, pp. 6-7 ; 253 ; t. VI, fasc. 2, p. 142 ; t. VII, fasc. I, 2e partie, article sur le fondateur du « métier d'imprimeur ». — *Les petites industries de la province de Vladimir,* t. I, pp. 145, 149. *Comptes rendus et enquêtes,* t. I, p. 89. — Grigoriev : *La production artisanale des serrures et couteaux du rayon de Pavlovo* (suppléments à l'édition *Volga* Moscou 1881), p. 39. — M. V. V. rapporte quelques-uns

fection des pinceaux dans la province de Moscou « est expliquée généralement par la crainte des producteurs actuels d'avoir à affronter de nouveaux concurrents. On dit qu'ils s'efforcent autant que possible de ne pas montrer leurs travaux aux personnes étrangères, de sorte qu'on ne trouve d'apprenti venu du dehors que chez un seul d'entre eux »*. Sur le village de Bezvodnoïé (province de Nijni-Novgorod) connu pour sa fabrication d'objets en métal, nous lisons : « Il est à noter que les habitants de Bezvodnoïé cachent soigneusement encore aujourd'hui » (vers 1880 ; cette fabrication existe depuis le milieu du siècle), « leur maîtrise aux paysans voisins. Ils ont plus d'une fois essayé d'obtenir de l'administration cantonale un arrêt punissant la transmission de leur art à un autre village ; comme ils n'y ont pas réussi, l'arrêt n'en pèse pas moins moralement sur chacun d'eux, et ils ne marient pas leurs filles à des jeunes gens des villages voisins ni ne vont, autant que faire se peut, y chercher femme »**.

Les économistes-populistes ne se sont pas seulement attachés à laisser dans l'ombre le fait que le gros des paysans adonnés aux petites industries appartiennent à la catégorie des producteurs de marchandises, ils ont même créé toute une légende d'un antagonisme profond existant entre l'organisation économique des petites industries paysannes et la grande industrie. L'inconsistance de cette opinion ressort, entre autres, des données déjà citées. Si le grand industriel ne recule devant aucun moyen pour s'assurer le monopole,

de ces faits dans ses *Esquisses de l'industrie artisanale* (St.-Ptb 1886), pp. 192 et suiv. Il en tire seulement cette conclusion que les koustari ne sont pas hostiles aux innovations ; il ne lui vient même pas à l'esprit que ces faits caractérisent la situation de classe des petits producteurs de marchandises dans la société contemporaine et leurs intérêts de classe.

* *Les petites industries de la province de Moscou,* t. VI, 2, p. 193.

** *Travaux de la Commission artisanale,* IX, 2404.

l'artisan rural est à cet égard son frère germain ; le petit bourgeois cherche par ses petits moyens à défendre en somme les mêmes intérêts de classe, pour la défense desquels le gros fabricant aspire au protectionnisme, aux primes, aux privilèges, etc.*.

III. LES PROGRES DES PETITES INDUSTRIES DEPUIS L'ABOLITION DU SERVAGE. LES DEUX FORMES DE CE PROCESSUS ET SON IMPORTANCE

De ce qui précède découlent encore les particularités suivantes de la petite production, qui méritent attention. Comme nous l'avons déjà noté, l'apparition d'un nouveau métier indique un progrès de la division sociale du travail. Un tel progrès doit donc toujours avoir lieu dans toute société capitaliste dans la mesure où elle conserve plus ou moins la paysannerie et l'agriculture semi-naturelle et où les différentes institutions et traditions du vieux temps (en rapport avec le mauvais état des voies de communication, etc.) empêchent la grande industrie mécanique de succéder directement à l'industrie domestique. Chaque pas accompli dans l'économie marchande conduit inévitablement à ceci que la paysannerie dégage constamment de son sein de nouveaux industriels ; ce processus lève en quelque sorte un nouveau sol, prépare au capitalisme de nouvelles conquêtes dans les parties les plus arriérées du pays ou dans les branches d'industrie les plus arriérées. Le même progrès du capitalisme se manifeste dans les autres régions du pays ou les autres branches d'industrie de façon bien différente : non par l'augmentation mais par la diminution du nombre des petits ateliers et des travailleurs à domicile,

* Sentant le danger de la concurrence, le petit bourgeois s'efforce de l'entraver ; tout comme le populiste, son idéologue, il sent que le capitalisme ébranle les « traditions » si chères à son cœur et fait tout le possible pour prévenir ce malheur, l'empêcher, le retarder, etc., etc.

absorbés par la fabrique. On conçoit que pour étudier le développement du capitalisme dans l'industrie d'un pays donné, il faille distinguer ces deux processus de la façon la plus rigoureuse ; les confondre conduirait forcément à brouiller complètement les idées*.

Dans la Russie d'après la réforme les progrès des petites industries marquant les premiers pas du développement du capitalisme se sont manifestés et se manifestent encore de deux manières : 1. par l'émigration des petits industriels et des artisans des provinces centrales depuis longtemps peuplées et économiquement les plus avancées, vers les provinces frontières ; et 2. par l'apparition de nouvelles petites industries et l'extension de celles qui existent déjà parmi la population locale.

Le premier de ces processus est une des manifestations de cette colonisation des provinces frontières, que nous avons déjà indiquée plus haut (chap. IV, § II). Le paysan — petit industriel des provinces de Nijni-Novgorod, Vladimir, Tver, Kalouga, etc., sentant que la concurrence grandit avec la population, que les progrès de la manufacture et de la

---

* Exemple intéressant qui montre comment ces deux processus coexistent dans une même province et dans une même industrie. La fabrication des rouets (dans la province de Viatka) vient compléter la confection domestique des tissus. Le développement de cette industrie indique la naissance d'une production marchande qui comprend la fabrication d'un des instruments de production des tissus. Or nous voyons que dans les endroits perdus de la province, dans le Nord, le rouet est presque inconnu (*Matériaux pour servir à la description des petites industries de la province de Viatka,* t. II, p. 27), là « le métier pourrait faire son apparition » et pratiquer une première brèche dans l'économie naturelle patriarcale des paysans. Mais ce même métier tombe déjà en décadence dans d'autres parties de la province, et les enquêteurs attribuent sans doute la cause de cette décadence à « l'usage de plus en plus fréquent, dans les milieux paysans, des tissus de coton fabriqués par la grande industrie » (p. 26). Le progrès de la production marchande et du capitalisme se manifeste donc ici par l'éviction du petit métier par la fabrique.

fabrique capitalistes menacent la petite production, s'en va vers le Midi ou les « gens de métier » sont encore rares, les gains élevés et la vie bon marché. En ces nouveaux lieux, se sont créés de petits établissements, qui ont donné naissance à une nouvelle industrie paysanne, répandue ensuite dans le village et ses environs. Les régions centrales à culture industrielle séculaire ont ainsi contribué au développement de cette même culture dans les parties nouvelles du pays, en voie de peuplement. Les rapports capitalistes (propres également, comme nous le verrons par la suite, aux petites industries paysannes) ont gagné ainsi le pays entier*.

Nous en venons aux faits qui caractérisent le second des processus mentionnés plus haut. Notons, au préalable, qu'en constatant les progrès des petits métiers et des petits établissements paysans, nous laissons de côté pour le moment la question de leur organisation économique : on verra par la suite que ces métiers conduisent à la formation d'une coopération capitaliste simple et du capital commercial, ou bien ils font partie intégrante de la manufacture capitaliste.

La pelleterie dans le district d'Arzamas, province de Nijni-Novgorod, a pris naissance dans la ville d'Arzamas pour ensuite passer petit à petit dans les bourgs voisins,

---

* Voir par exemple dans S. Korolenko, *l. c.*, le mouvement des ouvriers industriels vers les provinces frontières, où une partie d'entre eux s'établit. *Travaux de la Commission artisanale,* fasc. I (sur la prédominance dans la province de Stavropol des petits industriels venus des provinces centrales), fasc. III, pp. 33-34 (l'émigration des cordonniers de Vyiezdnaïa Sloboda, province de Nijni-Novgorod, dans les villes situées sur la Basse-Volga) ; fasc. IX (les peaussiers du village de Bogorodskoïé, même province, ont monté des usines dans toute la Russie). *Les petites industries de la province de Vladimir,* t. IV, p. 136 (les potiers de Vladimir ont porté leur production dans la province d'Astrakhan). Cf. *Comptes rendus et recherches,* t. I, pp. 125, 210 ; t. II, pp. 160-165, 168, 222, remarque générale sur la prédominance « dans tout le Midi » des petits industriels venus des provinces de la Grande-Russie.

embrassant un rayon de plus en plus étendu. Au début, il y avait dans les villages très peu de pelletiers qui avaient chacun un nombre important d'ouvriers salariés ; la main-d'œuvre était bon marché car les ouvriers s'embauchaient pour apprendre le métier. Une fois instruits, ils se dispersaient et s'établissaient à leur compte, préparant ainsi un terrain plus vaste à la domination du capital, qui s'est soumis aujourd'hui la majeure partie des fabricants*. Notons qu'en général cette abondance d'ouvriers salariés dans les premiers établissements d'une industrie naissante et la transformation ultérieure de ces ouvriers salariés en petits patrons est un phénomène très courant qui affecte les caractères d'une règle générale**. Ce serait sans doute une grave erreur que d'en tirer la conclusion que « malgré toutes les raisons d'ordre historique. . . ce ne sont pas les grands ateliers qui absorbent les petits, mais les petits qui sortent des grands »***. Les grandes dimensions des premières entreprises n'indiquent nullement une concentration de la production ; elles s'expliquent par le fait que ces entreprises se comptent par unités et que les paysans des alentours veulent y apprendre un métier avantageux. Quant à la diffusion des métiers paysans au-delà de leurs anciens centres dans les villages voisins, ce processus s'observe en maintes occasions. Ainsi, après l'abolition du servage, se sont développées (tant pour le nombre des localités que pour celui des petits industriels et le montant de la production) les industries suivantes qui se signalent par leur importance : la serrurerie sur acier de Pavlovo, la tannerie et la cordon-

---

* *Travaux de la Commission artisanale,* t. III.

** On constate, par exemple, le même phénomène dans l'industrie du coloriage de la province de Moscou (*Les petites industries de la province de Moscou,* t. VI, I, pp. 73-99), la chapellerie (*ibid.,* t. VI, fasc. I), la pelleterie (*ibid.,* t. VII, fasc. I, 2e partie), dans la serrurerie sur acier de Pavlovo (Grigoriev, *l. c.,* pp. 37-38), etc.

*** Dans son livre *Les destinées du capitalisme* (pp. 78-79) M. V.V. n'a manqué de tirer d'un fait de ce genre cette conclusion.

nerie de Kimry, le tressage des chaussures à Arzamas et dans les environs, la fabrication des objets de métal à Bourmakino, la chapellerie à Molvitino et dans la région, la verrerie, la chapellerie, la dentellerie dans la province de Moscou, la joaillerie de la région de Krasnoïé Sélo, etc.* L'auteur de l'article sur les petites industries dans sept cantons du district de Toula constate comme un phénomène général « l'augmentation du nombre des artisans après l'abolition du servage », « l'apparition des koustari et des artisans dans des contrées... où il n'y en avait pas avant l'abolition du servage »**. On trouve la même remarque chez les statisticiens de Moscou***. Nous pouvons confirmer ces appréciations par les statistiques relatives à la date de l'apparition de 523 entreprises artisanales embrassant 10 petites industries de la province de Moscou **** :

---

* A. Smirnov : *Pavlovo et Vorsma,* Moscou 1864. — N. Labzine : *Enquête sur la coutellerie...*, St-Ptb 1870. — Grigoriev, *l. c.* — N. Annenski. « *Rapport...* » dans *Messager de la navigation et de l'industrie de Nijni-Novgorod,* 1891, n° 1. — *Matériaux de la statistique des zemstvos pour le district de Gorbatov.* Nijni-Novgorod 1892. — A. Potressov, rapport à la succursale de St-Ptb du Comité des sociétés d'épargne en 1895. — *Annales statistiques de l'Empire de Russie,* t. II, fasc. 3, St-Ptb 1872. *Travaux de la Commission artisanale,* t. VIII. — *Comptes rendus et recherches,* I, III. — *Travaux de la Commission artisanale,* t. VI, XIII. — *Petites industries de la province de Moscou,* t. VI, fasc. I, p. 111, *ib.,* 177 ; VII, fasc. II, p. 8. — *Revue historico-statistique de l'industrie en Russie,* II, VI, production I. — *Messager des Finances,* 1898, n° 42, Cf. *Petites industries de la province de Vladimir,* III, 18-19, etc.

** *Travaux de la Commission artisanale,* IX, 2303-2304.

*** *Petites industries de la province de Moscou,* VII, fasc. 1, 2e partie, p. 196.

**** Les chiffres concernant la brosserie, l'épinglerie, la crocheterie, la chapellerie, l'amidonnerie, la cordonnerie, la lunetterie, la bourrellerie sur cuivre, la passementerie et l'ameublement ont été tirés des recensements artisanaux par feu, cités dans les *Petites industries de la province de Moscou,* ainsi que dans le livre de M. Issaïev, portant le même titre.

Nombre total des entreprises	Nombre d'entreprises fondées								
	Date inconnue	Depuis longtemps	Au dix-neuvième siècle, décennaire						
			2e	3e	4e	5e	6e	7e	8e
523	13	46	3	6	11	11	37	121	275

De même, le recensement de l'industrie artisanale de la province de Perm a montré (d'après les données sur la date d'apparition de 8 884 petits établissements d'artisans et de koustari) que l'époque qui a suivi l'abolition du servage se caractérise par un développement particulièrement rapide des petites industries. Il est intéressant d'examiner de plus près ce processus d'apparition des nouvelles industries. La fabrication des lainages et des soieries mélangées dans la province de Vladimir est née depuis peu, en 1861. Au début, c'était un métier auxiliaire exercé hors de la commune, plus tard on voit apparaître dans les villages des « maîtres-artisans » qui fournissaient le fil. Un des premiers « fabricants » avait vendu pendant un certain temps des gruaux qu'il achetait en gros dans les « steppes » de Tambov et de Saratov. Après la construction des chemins de fer, les prix des blés se nivelèrent, le commerce du blé se concentra aux mains de quelques millionnaires, et notre marchand décida d'engager son capital dans une manufacture de tissage ; il entra dans une fabrique, apprit le métier et se fit maître-artisan*. Ainsi la création d'un nouveau « métier » dans la région était due au fait que le développement économique général du pays chassait du commerce le capital et l'orientait vers l'industrie**.

* *Les petites industries de la province de Vladimir*, t. III, pp. 242-243.

** M. Tougan-Baranovski a montré dans son livre sur les destinées historiques de la fabrique russe, que le capital commercial était une condition historiquement nécessaire de la formation de la grande industrie. Voir son livre : *La fabrique...* St-Ptb 1898.

L'auteur qui a étudié le métier que nous venons de citer à titre d'exemple, affirme que le cas décrit par lui est loin d'être unique : les paysans qui vivaient des gains tirés d'un métier exercé au dehors « ont été les pionniers de toutes sortes de petites industries, ont rapporté au village leurs connaissances techniques, entraîné avec eux dans leurs départs d'autres paysans, échauffé l'imagination des paysans riches par leurs récits sur les bénéfices fabuleux que leur métier procurait aux tisseurs en chambre et aux maîtres-artisans. Le paysan riche qui mettait son argent dans un bas de laine ou faisait le commerce du blé, écoutait attentivement ces récits et se lançait dans des entreprises industrielles » *(ibid.)*. La cordonnerie et le foulage sont nés en plusieurs endroits du district d'Alexandrov, province de Vladimir voici comment : les propriétaires de petits ateliers familiaux de calicot ou de petits comptoirs de distribution d'ouvrage, voyant le déclin du tissage à main, montaient des ateliers pour une autre industrie, embauchant parfois des spécialistes pour apprendre d'eux le métier et le transmettre à leurs enfants*. A mesure que la grande industrie évince le petit capital d'une industrie quelconque, ce capital est investi dans d'autres industries dont il stimule le développement dans le même sens.

Les conditions générales depuis l'abolition du servage, qui ont suscité le développement des petites industries rurales ont été fort bien illustrées par les enquêteurs des petites industries de Moscou. « D'un côté, les conditions de vie des paysans ont beaucoup empiré pendant ce temps, lisons-nous dans une description de la dentellerie ; d'un autre côté, les besoins de la population, du moins de celle qui se trouve dans de meilleures conditions, ont notablement augmenté »**. Et, se basant sur des chiffres concer-

---

* *Les petites industries de la province de Vladimir,* t. II, 25, 270.

** *Les petites industries de la province de Moscou,* t. VI, fasc. II, pp. 8 et suivantes.

nant la région choisie par lui, l'auteur constate qu'avec l'accroissement du nombre des paysans possédant plusieurs chevaux et de l'effectif total du bétail paysan, augmente aussi le nombre des paysans sans cheval et ne s'occupant pas d'agriculture. Ainsi, d'une part augmente le nombre de ceux qui ne peuvent se passer d'un « gagne-pain auxiliaire » et cherchent à louer leurs bras dans une industrie ; d'autre part, une minorité de familles aisées s'enrichit, amasse des « économies », a « la possibilité d'embaucher un ou deux ouvriers ou de distribuer de l'ouvrage à domicile aux paysans pauvres ». « Ici, bien entendu, explique l'auteur, nous laissons de côté les exemples de familles qui dégagent de leur sein des personnages connus sous le nom de koulaks, de vampires, pour ne considérer que les faits les plus communs dans le milieu paysan. »

Les enquêteurs locaux indiquent donc un rapport entre la décomposition de la paysannerie et le développement des petites industries paysannes. Et, cela se conçoit. Des données que nous avons fournies au chapitre II il ressort que la décomposition de la paysannerie agricole devait nécessairement s'accompagner du développement des petites industries paysannes. A mesure que l'économie naturelle périclitait, les divers traitements que subissait la matière première ont fait naître l'un après l'autre des branches particulières d'industrie ; la formation d'une bourgeoisie paysanne et d'un prolétariat rural augmentait la demande des produits des petites industries paysannes et fournissait en même temps à cette industrie des bras et des fonds disponibles*.

* La principale erreur théorique de M. N. —on dans ses raisonnements sur la « capitalisation des petites industries » est qu'il ne voit pas les premiers pas de la production marchande et du capitalisme dans leurs phases successives. M. N. —on saute directement de la « production

IV. LA DECOMPOSITION DES PETITS PRODUCTEURS DE MARCHANDISES. LES DONNEES DES RECENSEMENTS PAR FEUX DES PETITS PRODUCTEURS AUTONOMES DE LA PROVINCE DE MOSCOU

Voyons maintenant quels sont les rapports économiques et sociaux qui s'établissent dans l'industrie entre les petits producteurs de marchandises. Le problème qui consiste à déterminer le caractère de ces rapports est analogue à celui qui s'est posé à nous au chapitre II pour les petits agriculteurs. Au lieu de l'étendue des exploitations agricoles nous devons prendre maintenant pour base celle du métier auxiliaire exercé par ces exploitants, grouper les petits producteurs d'après le volume de leur production, définir le rôle du travail salarié dans chacun des groupes, l'état de la technique, etc.*. Pour procéder à cette analyse, nous disposons des recensements par feux des petits producteurs autonomes de la province de Moscou**. Pour toute une série de métiers, les enquêteurs fournissent des données pré-

---

populaire » au « capitalisme » et s'étonne ensuite, avec une naïveté plaisante, que son capitalisme soit artificiel, sans base, etc.

* M. Varzer, en décrivant l'industrie artisanale de la province de Tchernigov, constate la « variété des unités économiques » (d'un côté, des familles gagnant de 500 à 800 roubles ; de l'autre, des familles réduites « presque à la mendicité ») et fait remarquer ceci : « Dans ces conditions le recensement des exploitations par feux et leur groupement en un certain nombre de types moyens d'exploitations, avec tout leur matériel est le seul moyen de faire le tableau de l'état économique des petits producteurs autonomes dans toute son ampleur. Tout le reste ne sera que fantaisie fondée sur des impressions fortuites ou que arithmétique de cabinet, basée sur des moyennes de toutes sortes... » (*Travaux de la Commission artisanale,* fasc. V, p. 354).

** *Recueil de renseignements statistiques sur la province de Moscou,* t. VI et VII, *Les petites industries de la province de Moscou* et A. Issaïev, *Les petites industries de la province de Moscou,* Moscou 1876-1877, 2 tomes. Des renseignements identiques sont fournis pour un petit nombre de métiers, dans les *Petites industries de la province de Vladimir.* Il va de soi que nous nous bornons dans ce chapitre au seul

cises sur la production et parfois même sur l'exploitation agricole de chaque koustar pris isolément (date de la fondation de l'établissement, nombre des ouvriers familiaux ou salariés, montant de la production annuelle, nombre des chevaux, mode de culture du sol, etc.). Mais ils ne donnent pas de tableaux par groupes, et nous avons dû les dresser nous-mêmes en répartissant les koustari de chaque industrie en trois groupes (I — inférieur, II — moyen, III — supérieur) suivant le nombre d'ouvriers (familiaux ou salariés) par établissement, parfois suivant le volume de la production, l'équipement technique, etc. En général, les bases qui ont servi à répartir les petits producteurs autonomes en groupes ont été établies conformément aux données fournies par la description du métier ; il a fallu, pour ce faire, choisir suivant les métiers des bases différentes pour la répartition des petits producteurs autonomes en groupes. Ainsi, dans les très petites industries, il a fallu classer dans le groupe inférieur les entreprises avec un seul ouvrier ; dans le groupe moyen celles qui en ont deux et, dans le supérieur, celles qui en ont trois et plus ; dans les industries plus importantes, classer dans le groupe inférieur les entreprises avec 1 à 5 ouvriers ; dans le groupe moyen, celles qui en ont 6 à 10, et ainsi de suite. Sans ces différents procédés de groupement, nous ne pourrions pas présenter pour *chaque* métier des données sur les entreprises d'importance différente. Nous donnons en annexe le tableau ainsi dressé (voir annexe I). On y verra d'après quel indice sont répartis en groupes les petits producteurs

---

examen des métiers dans lesquels les petits producteurs de marchandises travaillent, au moins dans la grande majorité des cas, pour le marché et non pour les revendeurs. Le travail pour ces derniers est un phénomène plus complexe, que nous étudierons par la suite. Les recensements par feux des koustari travaillant pour les revendeurs ne permettent pas de juger des rapports entre les petits producteurs de marchandises.

autonomes de chaque métier ; on y trouvera pour chaque groupe de chaque industrie le nombre absolu d'entreprises, le nombre d'ouvriers (familiaux ou salariés), le montant de la production, le nombre des entreprises employant des ouvriers salariés, ainsi que le nombre de ces derniers. Pour caractériser l'exploitation agricole des petits producteurs autonomes, on a calculé la moyenne des chevaux par exploitant dans chaque groupe et la proportion des petits producteurs qui ont recours à « un ouvrier » pour cultiver leur terre (c'est-à-dire louant des ouvriers agricoles). Le tableau embrasse un total de 37 métiers comptant 2 278 entreprises, 11 833 ouvriers et une production brute dépassant 5 millions de roubles. Déduction faite de 4 métiers, exclus du relevé à cause de l'insuffisance des données ou en raison de leur caractère exceptionnel*, il reste 33 métiers, 2 085 entreprises, 9 427 ouvriers et une production brute de 3 466 000 roubles ou, après rectification (pour deux métiers) 3 750 000 roubles environ.

Comme il n'est pas besoin d'étudier les données relatives à tous les 33 métiers, — ce serait d'ailleurs trop compliqué, — nous les avons divisés en 4 catégories : 1° 9 métiers employant de 1,6 à 2,5 ouvriers (familiaux et salariés) en moyenne par établissement. 2° 9 métiers de 2,7 à 4,4 ; 3° 10 métiers de 5,1 à 8,4 et 4° 5 métiers de 11,5 à 17,8. Chacune de ces catégories réunit ainsi des métiers assez voisins les uns des autres par le nombre moyen d'ouvriers de chaque entreprise, de sorte que dans la suite de notre exposé nous nous contenterons des données relatives à ces 4 catégories de métiers. Nous reproduisons *in extenso* ces données.

* Pour cette raison nous avons exclu du relevé « porcelainerie », qui compte 20 entreprises avec 1 817 ouvriers salariés. Chose caractéristique de la confusion d'idées qui règne chez nous : les statisticiens de Moscou ont mis ce métier au nombre des petites industries (voir les tableaux récapitulatifs du tome VII, fasc. 3, *l. c.*).

Catégories des métiers	Nombres absolus* a) d'entreprises b) d'ouvriers c) montant de la production, en roubles	Pourcentage** a) des entreprises b) des ouvriers c) de la production, en roubles				a) Pourcentage des entreprises avec ouvr. salariés b) Pourcentage des ouvriers salariés				Production moyenne en roubles a) par entreprise b) par ouvrier				Moyenne des ouvriers par entreprise a) familiaux b) salariés c) Total			
		Total	Par groupes			Total	Par groupes			Total	Par groupes			Total	Par groupes		
			I	II	III		I	II	III		I	II	III		I	II	III
1re (9 métiers)	831	100	57	30	13									1,9	1,28	2,4	3,3
	1776	100	35	37	28	12	2	19	40	430	243	527	1010	0,2	0,02	0,2	1,2
	357890	100	32	37	31	11	1	9	27	202	182	202	224	2,1	1,3	2,6	4,5
2e (9 métiers)	348	100	47	34	19									2,5	1,9	2,9	3,7
	1242	100	30	35	35	41	25	43	76	1484	791	1477	3291	1,0	0,3	0,8	3,0
	516268	100	25	34	41	26	13	21	45	415	350	399	489	3,5	2,2	3,7	6,7
3e (10 métiers)	804	100	53	33	14									2,4	2,0	2,7	2,3
	4893	100	25	37	38	64	35	95	100	2503	931	2737	8063	3,7	0,8	3,9	14,9
	2013918	100	20	37	43	61	25	59	86	411	324	411	468	6,1	2,8	6,6	17,2
4e (5 métiers)	102	100	38	33	29									2,1	2,2	2,1	2,1
	1516	100	15	24	61	84	61	97	100	5666	1919	3952	12714	12,7	3,5	8,7	29,6
	***577930	100	13	23	64	85	60	81	93	381	331	363	401	14,8	5,7	10,8	31,7
Total pour toutes les catégories (33 métiers)	2085	100	53	32	15									2,2	1,8	2,6	2,9
	9427	100	26	35	39	40	21	57	74	1664	651	1756	5029	2,3	0,4	2,2	9,0
	3466006	100	21	34	45	51	20	46	75	367	292	362	421	4,5	2,2	4,8	11,9

* Les lettres a) b) c) indiquent que les chiffres correspondants sont placés dans les carrés l'un au-dessus de l'autre.
** Pourcentages par rapport au nombre total des entreprises et des ouvriers de telle catégorie de métier ou de tel groupe.
*** Pour deux métiers les chiffres indiquent non le coût du produit (=montant de la production) mais le coût de la matière première traitée, ce qui diminue le montant de la production de 300 000 roubles environ.

Ce tableau donne le relevé des principales données sur les rapports entre les groupes supérieurs et inférieurs des koustari, qui nous serviront pour nos conclusions ultérieures. Nous pouvons illustrer les totaux pour les quatre catégories par un diagramme construit absolument de la même façon que celui par lequel nous avons illustré, au chapitre II, la décomposition de la paysannerie agricole. Nous déterminons pour chaque groupe la part qu'il occupe dans le total des entreprises, dans le total des ouvriers familiaux, dans le total des entreprises ayant des ouvriers salariés, le total des ouvriers (familiaux et salariés), le volume de la production et le total des ouvriers salariés. Après quoi, nous portons sur le diagramme ces pourcentages (selon le procédé décrit au chapitre II). (Voir le diagramme, p. 387.)

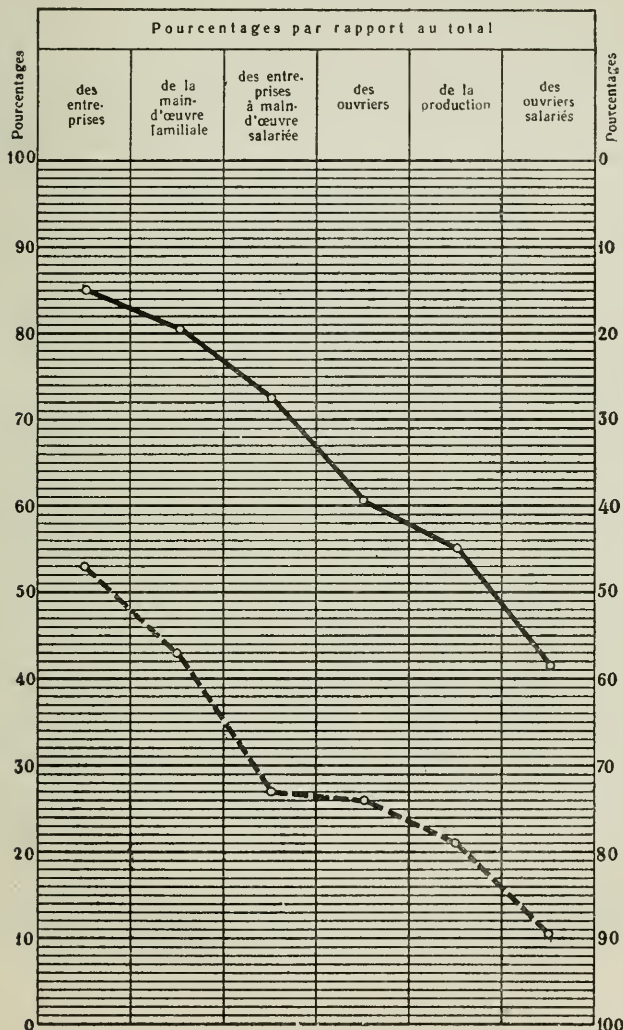
Examinons maintenant les conclusions à tirer des données en question.

Commençons par le rôle du travail salarié. Dans les 33 métiers le travail salarié domine sur le travail familial : 51% des ouvriers sont des ouvriers salariés ; pour les petits producteurs autonomes de la province de Moscou, ce chiffre est même inférieur à la réalité. Nous avons fait le calcul pour 54 métiers de la province de Moscou pour lesquels le nombre exact des ouvriers salariés est indiqué ce qui fait 17 566 salariés sur 29 446 soit 59, 65%. Pour la province de Perm, la proportion des ouvriers salariés par rapport à l'ensemble des artisans et des koustari s'établit à 24,5%, et par rapport aux seuls producteurs de marchandises, à 29,4%-31,2%. Toutefois ces chiffres globaux embrassent, nous le verrons par la suite, non seulement les petits producteurs de marchandises mais aussi la manufacture capitaliste. C'est pourquoi la conclusion que *l'accentuation du rôle du travail salarié marche de pair avec l'agrandissement des entreprises,* présente beaucoup plus d'intérêt. Cela apparaît également lorsqu'on compare

DIAGRAMME DES CHIFFRES TOTAUX DU TABLEAU PRÉCÉDENT

▬▬ La ligne continue indique en pourcentages (en partant du haut) la part du groupe supérieur — le troisième — des artisans dans le total des entreprises, des ouvriers, etc., suivant 33 petites industries.

▬ ▬ ▬ Le pointillé indique en pourcentages (en partant du bas) la part du groupe inférieur — le premier — des artisans dans le total des entreprises, des ouvriers, etc., suivant 33 petites industries.



une catégorie à l'autre, ainsi que les différents groupes d'une même catégorie. Plus les entreprises sont grandes, et plus haute est la proportion des entreprises employant des ouvriers salariés, plus haute est la proportion des ouvriers salariés. Les populistes économistes se contentent ordinairement de déclarer que parmi les « koustari » dominent les petites entreprises à main-d'œuvre exclusivement familiale, et ils citent assez souvent des chiffres « moyens » à l'appui. Comme il ressort des données susmentionnées, ces « moyennes » ne peuvent servir à caractériser de ce point de vue le fait en question ; la prédominance numérique des petites entreprises à main-d'œuvre familiale laisse subsister ce fait capital que *la petite production marchande tend à l'emploi toujours plus fréquent du travail salarié, à la fondation d'ateliers capitalistes*. En outre, les données citées réfutent une autre assertion encore, non moins répandue, des populistes, à savoir que le travail salarié dans la production artisanale, sert proprement à « compléter » le travail familial, qu'on n'y a pas recours dans un but de lucre, etc. *. En réalité, nous voyons que parmi les petits industriels aussi, tout comme parmi les petits agriculteurs, — *l'emploi croissant du travail salarié va de pair avec l'augmentation du nombre des ouvriers familiaux*. Nous voyons dans la plupart des métiers que l'emploi du travail salarié va en augmentant du groupe inférieur au groupe supérieur, *malgré* l'accroissement du nombre des ouvriers familiaux par entreprise. L'emploi du travail salarié n'atténue pas la différence d'effectif dans les familles des « koustari » ; il l'accentue au contraire. Le diagramme fait ressortir bien nettement ce trait général des petits métiers : le groupe supérieur concentre une masse énorme d'ouvriers salariés, encore qu'il soit le mieux assuré

---

* Voir, par exemple, le *Recueil de renseignements statistiques sur la province de Moscou*, t. VI, fasc. I, p. 21.

en ouvriers familiaux. « *La coopération familiale* » *apparaît donc comme la base de la coopération capitaliste* *. Il va sans dire, bien entendu, que cette « loi » ne s'applique qu'aux plus petits producteurs de marchandises, qu'à la phase embryonnaire du capitalisme ; elle montre que la tendance des paysans est de se transformer en petits bourgeois. Dès qu'on voit s'organiser des ateliers occupant un nombre assez important d'ouvriers salariés, le rôle de la « coopération familiale » doit inévitablement s'amoindrir. Nos données montrent, en effet, que la loi en question n'est pas applicable aux grands groupes des catégories supérieures. Quand un producteur autonome devient un vrai capitaliste, occupant de 15 à 30 ouvriers salariés, le rôle du travail familial dans ses ateliers s'abaisse au niveau d'une grandeur insignifiante (par exemple, dans le groupe supérieur de la catégorie supérieure les ouvriers familiaux ne forment plus que 7% de la totalité des ouvriers). Autrement dit : puisque les industries artisanales ont des proportions si minimes que la « coopération familiale » y joue un rôle dominant, cette coopération familiale est le gage le plus sûr du développement de la coopération capitaliste. Ici, par conséquent, s'affirme de toute évidence la dialectique de la production marchande, qui transforme « la vie par le travail de ses mains » en une vie fondée sur l'exploitation du travail d'autrui.

Passons aux données relatives à la productivité du travail. Les chiffres concernant la somme de la production par ouvrier dans chaque groupe montrent qu'*à mesure que les entreprises grandissent, augmente également la productivité du travail*. Ce fait s'observe dans l'immense majorité des métiers et dans toutes leurs catégories sans exception. Le diagramme illustre fort bien cette loi, en montrant que la

---

* La même conclusion découle des données relatives aux « koustari » de Perm ; voir nos *Etudes*, pp. 126-128. (Voir Œuvres de Lénine, t. 2, pp. 345-347. *N. R.*)

part de la somme totale de la production, qui revient au groupe supérieur, est plus grande que sa part dans le nombre total des ouvriers ; pour le groupe inférieur ce rapport est inverse. Le volume de la production par ouvrier dans les établissements des groupes supérieurs dépasse de 20% à 40% celle du groupe inférieur. Ces grandes entreprises ont, il est vrai, une période de travail plus longue, et travaillent parfois sur des matériaux plus précieux, mais cela ne supprime pas le fait que la productivité du travail dans les grands ateliers est de beaucoup supérieure à celle des petits ateliers *. Il ne saurait d'ailleurs en être autrement. Les grandes entreprises comptent 3 à 5 fois plus d'ouvriers (familiaux et salariés) que les petites. Or, l'application plus large de la coopération ne peut qu'augmenter la productivité du travail. Les grands ateliers sont toujours mieux aménagés au point de vue technique, ils sont munis des meilleurs instruments, outils, dispositifs, machines, etc. Dans la brosserie, par exemple, « un atelier bien réglé » doit occuper jusqu'à 15 ouvriers ; dans la crocheterie, 9 à 10. Dans l'industrie du jouet la plupart des koustari se contentent, pour sécher leur marchandise, de poêles ordinaires ; de plus riches ont des fours spéciaux et les plus gros, des bâtiments spéciaux, des séchoirs. Dans le jouet métallique, on trouve des ateliers spéciaux chez 8 patrons sur 16, ou par groupes : I) 0 ateliers chez 6 artisans ; II) 3 ateliers chez 5 artisans et III) 5 ateliers chez 5 artisans. Sur 142 miroitiers et encadreurs, 18 avaient des ateliers spéciaux, soit par groupes : I) 3 ateliers chez 99 ; II) 4 chez 27 et III) 11 chez 16. Dans la fabrication des cribles, le tressage se fait à la main

* Pour l'amidonnerie, qui entre dans notre tableau, nous disposons de données sur la durée de la période de travail dans les entreprises de grandeur différente. Comme nous l'avons vu plus haut, un ouvrier d'une grande entreprise fournit, pendant une période égale, une plus grande quantité de produits qu'un ouvrier de petite entreprise.

(I groupe), mais le tissage à la machine (IIe et IIIe groupes). Chez les tailleurs, le nombre de machines à coudre par patron est le suivant : I groupe 1,3 ; II 2,1, III 3,4 et ainsi de suite. Dans son enquête sur l'industrie du meuble, M. Issaïev constate que l'exploitation individuelle comporte les inconvénients suivants : 1° outillage incomplet ; 2° production moins variée, les objets encombrants ne trouvant pas de place dans l'isba ; 3° prix d'achat de la matière première au détail plus élevé (30 à 35%) ; 4° nécessité de vendre à meilleur marché à cause du manque de confiance dans le petit producteur autonome et, en partie, par besoin d'argent *. On sait que des phénomènes absolument analogues ne s'observent pas seulement dans le meuble, mais aussi dans l'immense majorité des petits métiers paysans. Il faut enfin ajouter que la valeur des objets fabriqués par ouvrier augmente non seulement en allant du groupe inférieur au groupe supérieur dans la plupart des métiers, mais aussi en allant des petits métiers aux grands. Dans la Ire catégorie des métiers un ouvrier produit en moyenne pour 202 roubles ; dans les 2e et 3e, pour environ 400 roubles ; dans la 4e, pour plus de 500 roubles (le chiffre de 381 doit être, pour les raisons indiquées plus haut, augmenté de 1,5 fois). Cette circonstance indique le rapport entre l'augmentation du coût de la matière première et le processus d'éviction des petites entreprises par les grandes. Chaque pas que la société capitaliste fait dans son développement s'accompagne nécessairement d'une augmentation du prix de produits tels que le bois, etc., et accélère ainsi la ruine des petites entreprises.

De ce qui précède il ressort que même dans les petits métiers paysans les entreprises capitalistes d'une grandeur relative jouent un rôle énorme. Tout en formant une faible

* Le petit producteur lutte contre ces inconvénients en allongeant sa journée et en intensifiant le travail (*l. c.*, p. 38). En économie marchande le petit producteur ne se maintient, dans l'agriculture comme dans l'industrie, qu'en restreignant ses besoins.

minorité dans l'ensemble des entreprises, elles concentrent cependant une part fort importante de la totalité des ouvriers et une part plus grande encore de la somme de la production totale. Ainsi, dans 33 métiers de la province de Moscou, les 15% des entreprises du groupe supérieur concentrent 45% de la production totale, tandis qu'aux 53% d'entreprises du groupe inférieur il ne revient que 21% du total de la production. Il va de soi que la répartition du revenu net doit être beaucoup moins régulière encore. Les données du recensement des industries artisanales de Perm de 1894-1895 mettent parfaitement ce fait en évidence. En groupant à part les plus grandes entreprises de 7 métiers on obtient le tableau suivant des rapports entre petites et grandes entreprises * :

Entreprises	Nombre d'entreprises	Nombre d'ouvriers			Revenu global (Roubles)		Salaires (Roubles)		Revenu net (Roubles)	
		familiaux	salariés	total	total	par ouvrier	total	par ouvrier salarié	total	par ouvrier familial
Toutes les entreprises	735	1587	837	2424	239837	98,9	28985	34,5	69027	43
Grandes entreprises	53	65	336	401	117870	293	16215	48,2	22529	346
Autres	682	1522	501	2023	121967	60,2	12770	25,4	46498	30,5

* Voir nos *Etudes*, pp. 153 et suivantes (Voir Œuvres, t. 2, pp. 376 et suivantes. *N.R.*), où nous fournissons les chiffres relatifs à chaque métier. Notons que ces chiffres concernent tous les petits producteurs autonomes agricoles travaillant pour le marché.

Une part infime de grandes entreprises (moins d'un dixième), occupant environ 1/5 de la totalité des ouvriers, concentre près de la moitié de la production et environ les 2/5 du revenu (y compris le salaire des ouvriers et le revenu des patrons). Les petits patrons touchent un revenu net de beaucoup inférieur au salaire des ouvriers des grandes entreprises ; nous avons montré ailleurs que ce phénomène n'est pas une exception, mais une règle générale pour les petites industries paysannes*.

En résumant les conclusions qui découlent des chiffres analysés, nous devons dire que le régime économique des petites industries paysannes n'est pas autre chose qu'un régime petit-bourgeois typique, pareil à celui que nous avons constaté plus haut chez les petits agriculteurs. L'extension, le développement, le perfectionnement des petites industries paysannes ne peuvent se faire dans cette atmosphère économique et sociale, qu'en dégageant une minorité de petits capitalistes, d'une part, et une majorité d'ouvriers salariés ou de petits producteurs indépendants qui mènent une vie plus dure et plus mauvaise encore que les ouvriers, d'autre part. Nous observons donc dans les plus petits métiers paysans les germes les plus évidents du capitalisme, de ce même capitalisme que tant d'économistes à la Manilov[65] présentent comme n'ayant rien de commun avec la « pro-

---

* Les chiffres du texte témoignent que dans les petites industries paysannes les entreprises dont la production dépasse mille roubles jouent un rôle énorme et même prédominant. Rappelons que notre statistique officielle a toujours classé ces entreprises et continue de les classer dans la catégorie des « fabriques et usines ». [Cf. *Etudes*, pp. 267, 270. (Voir Œuvres, t. 4, pp. 5, 9. *N. R.*), et le chapitre VII, § II]. Si donc nous croyions permis à un économiste d'user de la terminologie traditionnelle courante, au-delà de laquelle nos populistes ne sont pas allés, nous serions en droit d'établir la « loi » suivante : les « fabriques et usines », qui ne figurent pas dans la statistique officielle à cause de son insuffisance, jouent un rôle prédominant parmi les entreprises artisanales, paysannes.

duction populaire ». L'importance des faits analysés est aussi grande du point de vue de la théorie du marché intérieur. Le développement des petits métiers paysans fait que les producteurs plus aisés accroissent la demande des moyens de production et de la main-d'œuvre, puisant cette dernière dans les rangs du prolétariat rural. Le nombre des ouvriers salariés travaillant chez les artisans ruraux et les petits fabricants autonomes dans la Russie entière doit être assez imposant si la seule province de Perm, par exemple, en compte près de 6 500 *.

V. LA COOPERATION CAPITALISTE SIMPLE

La formation d'ateliers plus ou moins importants par les petits producteurs de marchandises marque le passage à une forme supérieure d'industrie. De la petite production morcelée naît la *coopération capitaliste simple.* « La production capitaliste ne commence en fait à s'établir que là où un seul maître exploite beaucoup de salariés à la fois, où le procès de travail exécuté sur une grande échelle, de-

* Ajoutons que dans certaines provinces autres que celles de Moscou et de Perm, les sources établissent également l'existence de rapports tout à fait analogues parmi les petits producteurs de marchandises. Voir, par ex., *Les petites industries de la province de Vladimir,* fasc. II, recensements par feux des cordonniers et des fouleurs ; *Travaux de la commission artisanale,* fasc. II, sur les charrons du district de Médyne ; fasc. II, sur les pelletiers du même district ; fasc. III, sur les fourreurs du district d'Arzamas ; fasc. IV, sur les fouleurs du district de Sémionov et les corroyeurs du district de Vassilsoursk, etc. Cf. *Recueil de Nijni-Novgorod,* t. IV, p. 137, où A. Gatsiski, dans un jugement général sur les petits métiers, constate la formation de grands ateliers. Cf. le *Compte rendu* d'Annenski sur les koustari de Pavlovo (mentionné plus haut), sur le groupement des familles d'après leur gain hebdomadaire, etc., etc., etc. Toutes ces indications ne se distinguent des chiffres des recensements par feux, que nous avons analysés, que par leur caractère fragmentaire et leur insuffisance. Mais le fond des choses est partout le même.

mande pour l'écoulement de ses produits un marché étendu. Une multitude d'ouvriers fonctionnant en même temps sous le commandement du même capital, dans le même espace (ou si l'on veut sur le même champ de travail), en vue de produire le même genre de marchandises, voilà le point de départ historique de la production capitaliste. C'est ainsi qu'à son début la manufacture proprement dite se distingue à peine des métiers du moyen âge, si ce n'est par le plus grand nombre d'ouvriers exploités simultanément. L'atelier du chef de corporation n'a fait qu'élargir ses dimensions » (*Das Kapital,* 2, S. 329)[66].

C'est donc ce point de départ du capitalisme que l'on observe précisément dans nos petites industries paysannes (« artisanales »). Une autre conjoncture historique (absence ou faible développement des corporations) ne fait que modifier les manifestations des mêmes rapports capitalistes. La différence entre l'atelier capitaliste et celui du petit industriel ne consiste d'abord que dans le nombre d'ouvriers occupés simultanément. Aussi les premiers établissements capitalistes, qui numériquement constituent la minorité, semblent se perdre dans la masse totale des petites entreprises. Toutefois l'emploi d'un plus grand nombre d'ouvriers amène inévitablement des changements successifs dans la production même, la transformation graduelle de la production. Avec une technique primitive, manuelle, les différences entre les ouvriers (différences de force, d'habileté, de savoir-faire, etc.) sont toujours très grandes ; c'est déjà une raison suffisante pour que la situation du petit industriel devienne très précaire. Sa dépendance des oscillations du marché prend les formes les plus pénibles. Mais une fois que l'entreprise emploie plusieurs ouvriers, les différences individuelles qui existent entre eux s'effacent dès l'atelier même ; « la journée d'un assez grand nombre d'ouvriers exploités simultanément constitue une journée de travail social, c'est-à-dire moyen »[67], en vertu de quoi la production et l'écoulement

des produits de l'atelier capitaliste acquièrent infiniment plus de régularité et de stabilité. La possibilité s'offre d'utiliser au mieux les bâtiments, dépôts, outils et instruments de travail, etc., ce qui entraîne la diminution des frais de production dans les grands ateliers *. Pour augmenter la production et faire travailler un grand nombre d'ouvriers à la fois, il faut accumuler un capital assez important, qui se forme souvent dans le domaine du commerce, etc., et non dans celui de la production. La grandeur de ce capital détermine la forme de participation personnelle du propriétaire dans l'entreprise : ouvrier lui-même si son capital est encore très restreint, ou bien renonçant à travailler lui-même et se spécialisant dans les fonctions commerciales et d'entrepreneur. « On peut établir un rapport entre le comportement du propriétaire d'un atelier et le nombre de ses ouvriers », lisons-nous, par exemple, dans la description de l'industrie du meuble. « Deux à trois ouvriers rapportent au propriétaire un si maigre bénéfice qu'il travaille tout comme eux... cinq ouvriers lui donnent déjà assez pour qu'il se libère lui-même jusqu'à un certain point du travail manuel, se permette de fainéanter un peu et remplisse sur-

* Ainsi, en ce qui concerne les doreurs de la province de Vladimir, nous lisons, par exemple, ce qui suit : « En employant un plus grand nombre d'ouvriers, on peut réaliser des économies importantes sur les dépenses : sur l'éclairage, les instruments, etc. » (*Les petites industries de la province de Vladimir,* III, p. 188). Dans le travail du cuivre, province de Perm, un ouvrier seul a besoin d'un assortiment complet d'instruments (16 instruments) ; deux ouvriers n'ont besoin « de guère plus ». « Pour un atelier de 6 à 8 ouvriers, la collection d'instruments doit être triplée ou quadruplée... On se sert toujours d'un seul tour, même quand l'entreprise occupe 8 ouvriers » (*Travaux de la commission artisanale,* X, p. 2939). Le capital fixe d'un grand atelier est estimé à 466 roubles, d'un atelier moyen à 294 et d'un petit atelier, à 80 roubles, pour une production de 6 200 roubles, 3 655 roubles et 871 roubles. Donc, dans les petites entreprises la production est 11 fois, dans les moyennes, 12 fois et dans les grandes 14 fois la somme du capital fixe.

tout les deux dernières fonctions patronales » (achat des matériaux et vente des marchandises). « Dès que le nombre des ouvriers salariés atteint le chiffre 10 ou le dépasse, le propriétaire cesse non seulement de travailler manuellement, mais même de surveiller ou presque les ouvriers : il engage un contremaître qui s'en charge... Il devient dès lors un petit capitaliste, un véritable « patron de bonne souche » (Issaïev. *Les petites industries de la province de Moscou,* t. I, pp. 52-53). Les données statistiques que nous avons citées confirment cette caractéristique ; elles montrent la diminution de la main-d'œuvre familiale aussitôt qu'apparaît un nombre important d'ouvriers salariés.

L'auteur du *Capital* définit comme suit le rôle général de la coopération capitaliste simple dans le développement des formes capitalistes de l'industrie : « Dans l'histoire, elle se développe en opposition avec la petite culture des paysans et l'exercice indépendant des métiers, que ceux-ci possèdent ou non la forme corporative... Si la puissance collective du travail développée par la coopération apparaît comme force productive du capital, la coopération apparaît comme mode spécifique de la production capitaliste. C'est là la première phase de transformation que parcourt le procès de travail par suite de sa subordination au capital... Sa base, l'emploi simultané d'un certain nombre de salariés dans le même atelier, est donnée avec l'existence même du capital et se trouve là comme résultat historique des circonstances et des mouvements qui ont concouru à décomposer l'organisme de la production féodale.

Le mode de production capitaliste se présente donc comme nécessité historique pour transformer le travail isolé en travail social ; mais entre les mains du capital, cette socialisation du travail n'en augmente les forces productives que pour l'exploiter avec plus de profit.

Dans sa forme élémentaire considérée jusqu'ici, la coopération coïncide avec la production sur une grande échelle.

Sous cet aspect elle ne caractérise aucune époque particulière de la production capitaliste, si ce n'est les commencements de la manufacture encore professionnelle » (*Das Kapital,* I², 344-345) [68].

Nous verrons dans la suite de notre exposé le lien intime qui existe en Russie entre les petits établissements « artisanaux » employant des ouvriers salariés et les formes infiniment plus développées et plus largement répandues du capitalisme. Quant au rôle de ces établissements dans les petites industries paysannes nous avons déjà montré plus haut, chiffres à l'appui, que ces établissements créent, à la place de l'ancien morcellement de la production, une coopération capitaliste assez étendue et augmentent notablement la productivité du travail.

Notre conclusion qui fait ressortir le rôle énorme de la coopération capitaliste dans les petites industries paysannes, ainsi que son importance progressive, est en contradiction flagrante avec la théorie populiste si répandue de la prédominance dans les petits métiers paysans de toutes sortes de manifestations du « principe-artel ». En réalité, c'est juste le contraire : la petite industrie (et le métier) se distingue par la plus grande dispersion des producteurs. A l'appui de l'opinion contraire, la littérature populiste n'a rien pu donner qu'un choix d'exemples isolés dont la majeure partie ne concernent nullement la coopération, mais des minuscules associations temporaires de patrons et petits patrons pour l'achat en commun de matières premières, la construction d'un atelier commun, etc. Les artels de ce genre n'affectent en rien le rôle prédominant de la coopération capitaliste*. Pour

* Nous croyons inutile d'appuyer ce qui a été dit dans le texte sur des exemples qu'on pourrait trouver en abondance dans le livre de M. V. V. : *L'artel dans les petites industries* (St-Ptb 1895). M. Volguine a déjà analysé la véritable signification des exemples cités par M. V. V. (ouvrage cité, pp. 182 et suivantes) et montré le rôle infime du « principe-artel » de notre industrie artisanale. Notons seulement l'as-

se faire une idée exacte de l'ampleur avec laquelle est appliqué dans la réalité le principe-artel, il ne suffit pas de s'appuyer sur des exemples détachés de-ci de-là ; il faut prendre les données portant sur telle ou telle région entièrement étudiée et examiner la diffusion relative et la valeur des diverses formes de coopération. Telles sont par exemple les données du recensement des petites industries de Perm en 1894-1895. Or, nous avons déjà montré ailleurs (*Etudes*, pp. 182-187*) quelle singulière dispersion des petits industriels a été établie par ce recensement et quelle importance énorme s'attache aux grandes entreprises, quoique très peu nombreuses. La conclusion énoncée plus haut quant au rôle de la coopération capitaliste n'est point basée sur des exemples isolés, mais sur les données exactes de recensements par feux qui embrassent des dizaines de métiers extrêmement divers dans différentes localités.

VI. LE CAPITAL COMMERCIAL DANS LES PETITES INDUSTRIES PAYSANNES

On sait que les petites industries paysannes engendrent en mainte occasion des revendeurs occupés spécialement à des opérations commerciales pour la vente des produits et l'achat des matières premières et qui, d'une façon ou de l'autre, se subordonnent d'ordinaire les petits producteurs. Voyons quel lien il y a entre ce phénomène et le régime

---

sertion suivante de M. V. V. : « ... l'association de plusieurs petits producteurs autonomes en une seule unité productive... n'est pas une conséquence nécessaire des conditions de la concurrence, comme le prouve l'absence, dans la majorité des métiers, d'ateliers de quelque importance avec ouvriers salariés » (p. 93). Il est sans doute bien plus facile de poser ainsi dans le vide une thèse d'ordre général que d'analyser les données tirées des recensements par feux.

* Voir Œuvres, t. 2, pp. 406-412. *(N.R.)*

général des petites industries paysannes et quelle est son importance.

L'opération économique fondamentale du revendeur est d'acheter la marchandise (produit ou matière première) pour la revendre. En d'autres termes, il est le représentant du capital commercial. Le point de départ de tout capital, aussi bien industriel que commercial, est la formation entre les mains de particuliers de fonds disponibles (en entendant par disponibles des sommes d'argent qu'il n'est pas indispensable d'employer à la consommation personnelle, etc.). Comment s'opère dans nos villages cette décomposition de consistance économique, c'est ce que nous avons montré plus haut en nous basant sur les chiffres relatifs à la décomposition de la paysannerie agricole et artisanale. Ces données font ressortir une des conditions favorisant l'apparition du revendeur : la dispersion, l'état d'isolement des petits producteurs, la rivalité sur le terrain économique et la lutte entre eux. Une autre condition a trait au caractère des fonctions qu'exerce le capital commercial, c'est-à-dire à la vente des produits et à l'achat des matières premières. Le développement de la production marchande étant minime, le petit producteur se contente du petit marché local pour y écouler son produit, parfois même il le vend directement au consommateur. C'est la phase inférieure du développement de la production marchande qui se dégage à peine du métier. A mesure que le marché grandit, cet écoulement circonscrit et morcelé (qui est en plein accord avec la petite production morcelée) devient *impossible*. La vente sur un grand marché doit se faire en grand, par masses. Et voici que la petite production entre en contradiction irréductible avec la nécessité d'un débit en grand, de la vente en gros. Dans les conditions économiques et sociales données, dans l'état d'isolement et de décomposition des petits producteurs, cette contradiction ne pouvait aboutir qu'à ceci : les représentants d'une minorité aisée ont concentré la vente entre leurs mains.

En achetant les produits (ou la matière première) en masse, les revendeurs ont réduit les frais d'écoulement et transformé la vente au détail, accidentelle et irrégulière, en une vente en grand et régulière ; et cet avantage purement économique de la vente en gros a eu pour résultat inévitable que le petit producteur s'est vu séparé du marché et impuissant devant le pouvoir du capital commercial. Ainsi, dans le cadre de l'économie marchande, en vertu de la supériorité purement économique de la vente en masse et en gros sur la vente morcelée et au détail, le petit producteur tombe inévitablement sous la dépendance du capital commercial*. Il va de soi qu'en réalité le profit des revendeurs ne se borne pas, loin de là, à la différence entre les prix de l'écoulement en masse et ceux de la vente au détail, de même que le profit du capitaliste industriel comprend souvent des prélèvements sur le salaire normal. Néanmoins, pour expliquer le profit du capitaliste industriel il nous faut admettre que la force de travail est vendue à sa juste valeur. De même, pour expliquer le rôle du revendeur, nous devons admettre que l'opération d'achat et de vente des produits est effectuée par lui conformément aux lois générales de l'échange des marchandises. Seules ces causes économiques de la domination du capital commercial peuvent donner la clef des formes variées qu'il revêt dans la réalité et parmi lesquelles on rencontre constamment (cela ne fait aucun doute) la plus

* Pour le rôle du capital commercial, marchand, dans le développement du capitalisme en général, nous renvoyons le lecteur au livre III du *Capital*. Voir notamment l. III, I, pp. 253-254 (trad. russe, p. 212) sur la nature du capital marchand-commercial ; p. 259 (trad. russe, p. 217) sur la réduction des frais de vente par le capital commercial ; pp. 278-279 (trad. russe, pp. 233-234) sur la nécessité économique du fait que « la concentration dans une entreprise commerciale devance celle qui se fait dans l'atelier industriel » ; p. 308 (trad. russe, p. 259) et pp. 310-311 (trad. russe, pp. 260-261) sur le rôle historique du capital commercial considéré comme « condition » indispensable « pour le développement du mode de production capitaliste ».

banale filouterie. En user autrement, c'est-à-dire se contenter de signaler les différents manèges des « koulaks », — comme le font d'ordinaire les populistes, — et écarter totalement sous ce prétexte le problème de la nature économique du phénomène, c'est adopter le point de vue de l'économie vulgaire*.

Pour confirmer notre thèse, d'après laquelle il existe un rapport nécessaire de cause à effet entre la petite production pour le marché et la domination du capital commercial, nous nous arrêterons un peu plus longuement sur une des meilleures descriptions de la façon dont apparaissent les revendeurs et du rôle qu'ils jouent. Nous voulons parler de l'enquête effectuée sur l'industrie de la dentelle de la province de Moscou (*Les petites industries de la province de Moscou,* t. VI, fasc. II). Le processus d'apparition des « marchandes » est le suivant. Aux années 1820, c'est-à-dire à la naissance de cette industrie et, plus tard, quand les dentellières étaient encore peu nombreuses, les principaux acheteurs étaient les seigneurs terriens, les « messieurs ». Le consommateur était tout près du producteur. Au fur et à mesure que le métier se répandait, les paysans commencèrent à envoyer la dentelle à Moscou « en profitant de quelque occasion », par exemple par l'intermédiaire des peigniers. Les inconvénients d'un procédé aussi primitif ne tardèrent pas à se faire sentir : « Comment le moujik, dont ce n'est pas le

* L'idée préconçue des populistes qui idéalisaient les industries artisanales et présentaient le capital commercial comme une sorte d'anomalie regrettable, et non comme un attribut immanent à la petite production pour le marché, s'est malheureusement répercutée sur les recherches statistiques. Ainsi nous avons toute une série de recensements par feux des petites industries artisanales (pour les provinces de Moscou, de Vladimir, de Perm), qui examinaient attentivement l'exploitation de chaque petit fabricant, mais laissaient de côté *celle* des revendeurs, la façon dont se constitue leur capital, ce qui détermine la valeur de ce capital, le montant de la vente et de l'achat du revendeur, etc. Cf. nos *Etudes,* p. 169. (Voir : Œuvres, t. 2, p. 391. *N.R.)*

métier, pouvait-il aller de maison en maison ? » On confia la vente à l'une des dentellières qu'on dédommageait du temps perdu. « C'est elle encore qui rapportait de quoi faire la dentelle. » C'est ainsi que les inconvénients de la vente isolée amènent la séparation du commerce comme fonction spéciale, exercée par une seule personne recueillant les produits de plusieurs ouvrières. L'intimité patriarcale de ces ouvrières entre elles (parenté, voisinage, appartenance au même village, etc.) fait qu'au début elles essaient de s'associer pour la vente, en la confiant à l'une d'entre elles. Mais l'argent fait aussitôt une brèche dans les relations patriarcales et engendre aussitôt les phénomènes que nous avons constatés plus haut en analysant les données de masse sur la différenciation de la paysannerie. La production en vue de la vente apprend à évaluer le temps en argent. La nécessité s'impose de dédommager l'intermédiaire pour son temps et sa peine ; elle s'habitue à cette nouvelle occupation et en fait petit à petit sa profession. « De tels voyages, maintes fois renouvelés, forment le type de la *marchande* » (*l. c.*, p. 30). La personne qui a fait plusieurs fois le voyage de Moscou, y noue des relations suivies indispensables pour la régularité de l'écoulement. « Il se forme pour elle une habitude, une nécessité de vivre des gains de cette vente par commission. » En sus du prix de la commission, la marchande « s'arrange pour céder plus cher la matière, le coton, le fil », empoche ce qu'elle a reçu en plus du prix convenu de la dentelle ; les marchandes affirment qu'elles ont reçu moins que ce prix : « C'est à prendre ou à laisser. » « Les marchandes commencent . . . à faire venir des marchandises de la ville et les vendent avec un profit notable. » La commissionnaire se transforme donc en une commerçante indépendante qui commence déjà à monopoliser la vente et à user de son monopole pour se soumettre complètement les ouvrières. A côté des opérations commerciales, on voit apparaître l'usure, les prêts d'argent aux ouvrières, l'achat de

la marchandise aux ouvrières à des prix réduits, etc. « Les ouvrières... payent 10 kopecks par rouble de commission... se rendant parfaitement compte que la marchande gagne encore davantage, en vendant la dentelle plus cher. Mais elles ne savent simplement pas comment arranger les choses autrement. Quand je leur disais d'aller à Moscou à tour de rôle, elles répondaient que ce serait pis, ne sachant pas à qui vendre la marchandise, tandis que la marchande connaît tous les endroits. Elle vend le produit fini et rapporte les commandes, le fil, les dessins, etc. ; la marchande leur avance toujours de l'argent ou leur consent des prêts, et on peut lui vendre à elle-même une pièce en cas de besoin. D'une part, la marchande est un intermédiaire utile indispensable et, de l'autre, elle devient petit à petit un personnage qui exploite fortement le travail d'autrui, une femme-koulak » (p. 32). Ajoutons que les types de ce genre se forment entre les petits producteurs eux-mêmes : « Toutes mes questions ont toujours montré que les marchandes avaient été dentellières elles-mêmes et connaissaient donc le métier. Elles sont issues du milieu de ces mêmes dentellières. Elles ne possédaient à l'origine aucun capital et c'est seulement peu à peu qu'elles ont commencé à vendre l'indienne et autres marchandises, à mesure qu'elles s'enrichissaient par la commission » (p. 31)*. Il n'est donc pas douteux que dans le cadre de l'économie marchande le petit producteur dégage nécessairement de son milieu non seulement des fabricants plus aisés en général, mais aussi et en particulier des représentants du capital commercial**. Or, dès l'instant que ces

* Cette formation de revendeurs parmi les petits producteurs eux-mêmes est un phénomène général constaté presque toujours par les enquêteurs quand ils abordent la question. Voir, par exemple, la même remarque sur les « donneuses », dans la ganterie (*Les petites industries de la province de Moscou,* t. VII, fasc. II, pp. 175-176), sur les revendeurs de Pavlovo (Grigoriev, *l. c.,* p. 92) et nombre d'autres.

** Déjà Korsak a indiqué très justement le lien entre le caractère onéreux de la vente au détail (et de l'achat au détail de la matière pre-

derniers ont fait leur apparition, l'éviction de la vente isolée, au détail, par la vente en gros devient inévitable*. Voici quelques exemples qui montrent comment de plus grands producteurs autonomes, qui sont en même temps des revendeurs, organisent la vente. Les bouliers-compteurs fabriqués par les artisans de la province de Moscou (voir les statistiques dans notre tableau, annexe 1) sont vendus principalement dans les foires de toute la Russie. Pour vendre soi-même à la foire, il faut avoir d'abord un capital assez important, le commerce de foire ne se faisant qu'en gros et, ensuite, un agent qui achète les produits sur place et les expédie au marchand. A ces conditions répond « uniquement le paysan-commerçant », koustar, qui possède un capital considérable et s'occupe du montage des bouliers (c'est-à-dire de l'ajustage des boules dans les cadres) et de leur vente ; ses 6 fils « s'occupent exclusivement du commerce », de sorte qu'il est obligé d'embaucher deux ouvriers pour cultiver son lot de terre. « Il n'est pas étonnant, observe l'enquêteur, qu'il ait la possibilité, avec ses marchandises, de figurer... dans toutes les foires, tandis que les marchands de moindre importance écoulent ordinairement leur marchandise dans le voisinage » (*Les petites industries de la province de Moscou,* t. VII, fasc. 1, 2e partie, p. 141). En ce cas, le représentant du capital commercial s'est encore si peu différencié de la grande masse des « moujiks-laboureurs » qu'il a même conservé son lot concédé et une nombreuse famille patriarcale. Les lunetiers de la province de Moscou se trouvent sous la dépendance absolue de ceux à qui ils vendent leurs produits (montures de lunettes).

---

mière) et « le caractère général de la petite production morcelée » (Korsak : *Des Formes de l'industrie,* pp. 23 et 239).

* Très souvent, les grands producteurs autonomes, dont nous avons parlé en détail plus haut, sont en même temps des revendeurs, par exemple, l'achat de produits des petits fabricants par les grands est chose très courante.

Ces revendeurs sont en même temps des artisans ayant leurs ateliers à eux ; ils avancent la matière première aux koustari pauvres qui sont tenus de remettre « au patron » le produit, etc. Les petits producteurs autonomes avaient essayé de vendre eux-mêmes leurs produits à Moscou, mais sans résultat : il n'y avait pas intérêt à vendre au détail, pour quelque 10 ou 15 roubles (*ibid.*, p. 263). Dans la dentellerie de la province de Riazan, les marchandes se font un bénéfice de 12 à 50% du gain des ouvrières. Les marchandes « sérieuses » ont établi des relations suivies avec les centres d'écoulement et expédient la marchandise par la poste, ce qui épargne les frais de déplacement. A quel point la vente en gros est indispensable, c'est ce que montre le fait que pour les commerçants même une vente de 150 à 200 roubles ne les dédommage pas de leurs frais (*Travaux de la commission artisanale*, t. VII, p. 1184). Voici comment est organisée la vente des dentelles de Bélev : il existe dans cette ville trois catégories de marchandes : 1° les distributrices des petites commandes visitent elles-mêmes les ouvrières et livrent la marchandise aux marchandes en gros. 2° Les marchandes qui font elles-mêmes des commandes ou achètent la marchandise aux revendeuses et la transportent dans les capitales, etc. 3° Les marchandes en gros (2 ou 3 « firmes ») traitent déjà avec des commissionnaires, auxquels elles expédient la marchandise et dont elles reçoivent de grosses commandes. Les marchandes de province sont « presque dans l'impossibilité » de transporter la marchandise jusqu'aux grands magasins. « Ceux-ci préfèrent avoir affaire aux revendeurs en gros, qui leur fournissent des lots entiers de dentelles... Les dessins les plus différents ; les marchandes doivent donc s'adresser à ces « fournisseuses » ; « c'est de ces dernières qu'elles apprennent les conditions de la vente ; ce sont ces fournisseuses qui fixent les prix ; bref, en dehors d'elles, pas de salut » (*Travaux de la commission*

artisanale, t. X, pp. 2823-2824). On pourrait multiplier à l'infini ces exemples. Mais ceux que nous avons cités suffisent pour faire voir à quel point la vente isolée et au détail est absolument impossible dans une production pour les grands marchés. Etant donné la dispersion des petits producteurs et leur pleine décomposition*, la vente en gros ne peut être organisée que par le gros *capital,* qui réduit ainsi les koustari à une dépendance et à une impuissance complètes. On peut juger par là de l'absurdité des théories populistes courantes qui recommandent de venir en aide au petit producteur autonome en « organisant la vente ». Du point de vue purement théorique les théories de ce genre se classent parmi les utopies petites-bourgeoises basées sur l'incompréhension du lien indissoluble entre la production *marchande* et l'écoulement *capitaliste***. Quant aux données de la réalité russe, les auteurs de ces théories les ignorent tout simplement : ils ignorent la dispersion des petits producteurs de marchandises et leur complète décomposition ; ils ignorent le fait que c'est de leur milieu que sont sortis et que sortent encore les « revendeurs » ; que dans la société capitaliste l'écoulement du produit ne peut être organisé que par le grand capital. On conçoit que, après avoir éliminé de ses calculs tous ces aspects d'une réalité désagréable mais qui n'est pas à contester, il

* M. V. V. affirme que le petit producteur autonome soumis au capital commercial « subit, de par la nature des choses, des pertes absolument superflues ». (*Esquisses de l'industrie artisanale*, p. 150.) M. V. V. ne croit-il pas que la décomposition des petits producteurs est « absolument superflue », « de par la nature des choses », c'est-à-dire la nature de l'économie marchande où vit le petit producteur ?

** Ce qui est grave, ce n'est pas tant le koulak que le manque de capitaux parmi les artisans, déclarent les populistes de Perm (*Esquisses de l'industrie artisanale de la province de Perm,* p. 8). Mais qu'est-ce qu'un koulak, sinon un petit producteur autonome possédant un capital ? Le malheur est que les populistes se refusent à analyser le processus de décomposition des petits producteurs, qui fait sortir de leur milieu des entrepreneurs et des « koulaks ».

ne soit plus difficile de laisser vagabonder son imagination in's Blaue hinein* **.

Nous n'avons pas le moyen de nous laisser aller ici à des descriptions détaillées quant à la façon dont se manifeste le capital commercial dans nos industries artisanales, ni quant à la situation pitoyable et désespérée qu'il créé pour le petit producteur. D'ailleurs, nous aurons encore à caractériser,

---

* Dans le vide. *(N.R.)*

** Parmi les démonstrations pseudo-économiques des théories populistes, il faut citer leurs dissertations sur l'insignifiance du *capital* « fixe » et « circulant » nécessaire au « producteur autonome ». Le fil de ces raisonnements extrêmement répandus est le suivant. Les industries artisanales sont d'une grande utilité pour le paysan, il est donc désirable de les implanter. (Nous ne nous arrêtons pas à cette idée ridicule qu'on puisse venir en aide à la masse des paysans qui courent à leur ruine, en transformant un certain nombre d'entre eux en petits producteurs de marchandises.) Mais pour implanter ces métiers, il faut savoir quelle est l'échelle du « capital », dont le petit producteur a besoin pour conduire l'affaire. Voici un des nombreux calculs de ce genre. Le « capital » fixe nécessaire à un artisan de Pavlovo, nous apprend sentencieusement M. Grigoriev, se chiffre par 3 à 5 roubles, 10-13-15 roubles, etc., en y comprenant le coût des instruments de travail, et le « capital » circulant par 6 à 8 roubles, de même que les frais d'entretien et le coût de la matière première pour une *semaine*. « Ainsi, l'échelle du capital fixe et circulant *(sic)* dans la région de Pavlovo est si minime qu'il est très facile de s'y procurer des instruments et des matériaux nécessaires à une production indépendante » *(sic)* (*l. c.*, p. 75). En effet, rien de plus « facile » que de raisonner de la sorte. D'un trait de plume, le prolétaire de Pavlovo est métamorphosé en « capitaliste ». Il a suffi pour cela de nommer « capital » son entretien d'une semaine et ses instruments de quatre sous. Quant au *capital* réel des gros revendeurs qui ont monopolisé la vente, lesquels peuvent seuls être « indépendants » *de facto*, et qui manient des capitaux se chiffrant par milliers de roubles, ce capital réel l'auteur en a tout simplement fait abstraction ! Drôles de gens en vérité que ces habitants cossus de Pavlovo ! de génération en génération ils ont accumulé par tous les moyens inavouables et continuent encore d'accumuler des capitaux se montant à des milliers de roubles, cependant que d'après les récentes découvertes il suffit d'un « capital » de quelques dizaines de roubles pour être « indépendant » !

dans le chapitre suivant, la domination du capital commercial à la phase supérieure de son développement, quand (se faisant l'auxiliaire de la manufacture) il organise en grand le travail à domicile pour le capitaliste. Nous nous bornerons ici à indiquer les principales formes que revêt le capital commercial dans les petites industries. La première et la plus simple est l'achat des produits par le marchand (ou le patron d'un grand atelier) aux petits producteurs. Quand ces achats sont peu développés ou que la concurrence est grande entre les revendeurs, la vente de la marchandise au marchand peut ne différer en rien de toute autre forme de vente ; mais dans un très grand nombre de cas le revendeur local est la seule personne à qui le paysan puisse vendre constamment ses produits, et c'est alors qu'il profite de sa situation de monopole pour réduire de façon excessive le prix qu'il paye au producteur. Dans la seconde forme, le capital commercial se combine avec l'usure : le paysan, qui est toujours pressé d'argent, en emprunte au revendeur et le rembourse avec la marchandise qu'il produit. Dans ce cas (très répandu) la vente se fait toujours à un prix artificiellement réduit, ne laissant souvent au petit producteur autonome même pas ce qu'aurait pu gagner un ouvrier salarié. De plus, le rapport de créancier à débiteur conduit inévitablement à la dépendance personnelle de ce dernier, à son asservissement, à ce que le créancier abuse des moments de gêne particulière du débiteur, etc. Dans la troisième forme du capital commercial les produits sont payés en marchandises, ce qui est un des procédés habituels des revendeurs ruraux. Cette troisième forme a ceci de particulier qu'elle n'est pas propre uniquement aux petites industries, mais bien à toutes les phases peu développées de l'économie marchande et du capitalisme. Seule la grande industrie mécanique, qui a collectivisé le travail et rompu délibérément avec les survivances patriarcales, a détrôné cette forme d'asservissement et l'a frappée d'interdiction dans les gran-

des entreprises industrielles par voie législative. La quatrième forme du capital commercial est que le marchand rembourse le petit producteur autonome en marchandises dont celui-ci a besoin pour sa production (matière première, ou matières auxiliaires, etc.). La vente des matériaux dont le petit producteur a besoin pour sa production peut d'ailleurs devenir pour le capital commercial une opération indépendante, parfaitement analogue à celle de l'achat des produits. Mais si le revendeur qui achète les produits du koustar commence à le rembourser en matériaux bruts dont il a besoin, cela marque un très grand pas dans le développement des rapports capitalistes. Après avoir coupé le producteur du marché des produits finis, le revendeur le coupe maintenant du marché des matières premières et se le soumet ainsi définitivement. De cette forme-là il ne reste plus qu'un pas jusqu'à cette forme supérieure du capital commercial, alors que le revendeur distribue aux koustari la matière première pour être travaillée contre un prix déterminé. L'artisan se transforme ainsi *de facto* en ouvrier salarié travaillant à domicile pour le compte du capitaliste ; le capital commercial du revendeur se métamorphose en capital industriel*. Le travail capitaliste à domicile est ainsi créé. Dans les petites industries, il se rencontre plus ou moins sporadiquement ; appliqué en masse, il se rapporte à la phase suivante, la phase supérieure du développement capitaliste.

VII. « LA PETITE INDUSTRIE ET L'AGRICULTURE »

Tel est le titre habituel de certaines sections dans les descriptions des petites industries paysannes. Comme à la phase

---

* La forme pure du capital commercial consiste dans l'achat d'une marchandise pour revendre avec profit *cette* même marchandise. La forme pure du capital industriel consiste dans l'achat d'une marchandise pour la vendre *transformée ;* donc achat de matière première, etc., et achat de force de travail pour transformer cette matière.

primitive du capitalisme qui nous intéresse, le petit industriel ne s'est guère encore différencié du paysan, le lien qu'il garde avec la terre est un phénomène vraiment caractéristique et qui sollicite un examen à part.

Commençons par les données de notre tableau (voir annexe I). Pour caractériser l'exploitation agricole des koustari nous citons ici, premièrement, les données sur le nombre moyen des chevaux des petits producteurs de chaque groupe. En faisant le relevé des 19 métiers pour lesquels ces données existent, nous obtenons qu'en moyenne chaque producteur (patron ou petit patron) possède 1,4 cheval et, par groupe : I) 1,1 ; II) 1,5 et III) 2,0. Ainsi donc, plus élevé est le niveau du métier qu'exerce le producteur, et plus l'est aussi celui de son exploitation agricole. Les plus grands producteurs ont presque deux fois plus de bêtes de travail que les petits. Mais les plus petits producteurs eux-mêmes (premier groupe) dépassent le paysan moyen au point de vue de leur exploitation agricole, car en 1877 un feu paysan de la province de Moscou possédait en moyenne 0,87 cheval*. Ce sont donc les paysans relativement aisés qui entrent seuls dans la catégorie des industriels-patrons et petits patrons. Quant aux paysans pauvres, ils ne fournissent pas les industriels-patrons, mais principalement les artisans-ouvriers (ouvriers salariés travaillant chez les « koustari », ouvriers offrant leurs bras au dehors, etc.). Malheureusement, pour la plupart des métiers de la province de Moscou, nous manquons de renseignements sur l'exploitation agricole des ouvriers salariés employés dans les petites entreprises. A l'exception de la chapellerie (voir les données générales dans notre tableau, annexe I). Voici des chiffres très instructifs sur l'exploitation agricole des chapeliers-patrons et des chapeliers-ouvriers :

---

*Voir *Recueil de matériaux statistiques sur la situation économique de la population rurale.* Edition du Comité des ministres. Annexe I ; Données des enquêtes par feux des zemstvos, pp. 372-373.

Situation des chapeliers	Nombre de feux	Têtes de bétail par feu			Nombre de lots de terre	dont		Nombre de feux			feux sans chevaux	arriérés en roubles
								cultivant leurs lots				
		chevaux	vaches	moutons		cultivés	non cultivés	sans ouvr. sal.	avec ouvr. sal.	ne s'occupant pas d'agriculture		
Patrons	18	1,5	1,8	2,5	52	46	6	17	—	1	—	54
Ouvriers	165	0,6	0,9	0,8	389	249	140	84	18	63	17	2402

Les industriels-patrons comptent donc parmi les agriculteurs très « ordonnés », c'est-à-dire parmi les représentants de la bourgeoisie paysanne, tandis que les ouvriers salariés se recrutent dans la masse des paysans ruinés*. Plus importantes encore pour la caractéristique des rapports en question sont les données sur les méthodes de culture du sol par les industriels-patrons. Les enquêteurs de la province de Moscou distinguaient trois modes de mise en valeur : 1° le travail personnel de l'exploitant ; 2° le « louage », c'est-à-dire louage d'un voisin qui avec son matériel cultive la terre du paysan « déchu ». Ce mode de culture caractérise les propriétaires malaisés sur le point de se ruiner. Le 3e procédé a une signification opposée : c'est le travail « par ouvrier », c'est-à-dire l'embauchage par le patron d'ouvriers agricoles (« terriens ») ; on les engage d'ordinaire pour tout l'été, mais quand la saison bat son plein le patron leur envoie

* Il est caractéristique que l'auteur de la description du métier de la chapellerie « n'ait pas remarqué », là non plus, la décomposition de la paysannerie tant dans l'agriculture que dans l'industrie. Pareil à tous les populistes, il s'est borné, dans ses conclusions, à cette banalité absolument creuse : « Le métier n'empêche pas de s'occuper d'agriculture » (*Les petites industries de la province de Moscou,* t. VI, I, p. 231). Les contradictions économiques et sociales *aussi bien* dans le régime des petites industries *que* dans celui de l'agriculture ont été ainsi heureusement tournées.

en renfort les ouvriers de son atelier. « De cette façon la culture de la terre par ouvrier « terrien » est chose assez avantageuse » (*Les petites industries de la province de Moscou*, t. VI, fasc. I, p. 48). Dans notre tableau nous avons fait le relevé des renseignements relatifs à ce procédé pour 16 métiers ; dans 7 d'entre eux il n'y a pas de patron louant des « ouvriers terriens ». Dans ces 16 métiers la proportion des artisans-patrons embauchant des ouvriers ruraux est de 12%, et dans chaque groupe : I) 4,5% ; II) 16,7% et III) 27,3%. Plus les industriels-patrons sont aisés, et plus on rencontre parmi eux d'entrepreneurs ruraux. L'analyse des données sur la paysannerie artisanale montre donc le même tableau de décomposition parallèle, dans l'industrie et dans l'agriculture, que nous avons constaté au chapitre II en analysant les données sur la paysannerie agricole.

L'embauchage d'« ouvriers terriens » par les producteurs-patrons est d'ailleurs un fait très répandu dans toutes les provinces industrielles. On trouve, par exemple, des indications sur l'embauchage des salariés agricoles par les riches nattiers de la province de Nijni-Novgorod. Les pelletiers de la même province embauchent des ouvriers agricoles arrivant d'ordinaire des villages purement agricoles des environs. « Les paysans communautaires du canton de Kimry », qui s'occupent de cordonnerie, « trouvent avantageux d'engager, pour la culture de leurs champs, des salariés agricoles, hommes et femmes venant en grand nombre du district de Tver et des contrées... voisines ». Les peintres sur poteries de la province de Kostroma envoient leurs salariés aux champs pendant la morte-saison industrielle*. « Les patrons indépendants » (il s'agit des doreurs de la province de Vladimir) « ont des ouvriers spéciaux pour les travaux des champs » ; c'est pourquoi leurs champs sont bien entretenus quoique eux-mêmes « ne sachent souvent ni labou-

* *Travaux de la Commission artisanale*, III, 57, 112 ; VIII, 1354 ; IX, 1931, 2093, 2185.

rer ni faucher »*. Dans la province de Moscou le louage d'« ouvriers terriens » est pratiqué par beaucoup d'industriels en dehors de ceux qui figurent dans notre tableau : ainsi les épingliers, les feutriers, les fabricants de jouets envoient leurs ouvriers aux travaux des champs ; les tailleurs de pierres, les doreurs, les boutonniers, les casquettiers, les bourreliers sur cuivre ont des salariés agricoles, etc.**. La portée de ce fait — l'embauchage d'ouvriers *agricoles* par les paysans *producteurs*, est très grande. Il montre que même dans les petites industries paysannes commence à se faire sentir un phénomène qui est propre à tous les pays capitalistes et qui confirme le rôle progressif du capitalisme dans l'histoire, notamment l'élévation du niveau de vie de la population, l'augmentation de ses besoins. Le producteur commence à regarder de haut en bas le laboureur « inculte » avec sa sauvagerie patriarcale, et s'efforce de se décharger des travaux agricoles les plus durs et les moins rémunérateurs. Ce phénomène se manifeste encore très faiblement dans les petites industries, où le capitalisme est le moins développé ; l'ouvrier industriel commence seulement à se différencier de l'ouvrier agricole. Aux phases suivantes du développement de l'industrie capitaliste, ce phénomène prend, comme nous le verrons, de vastes proportions.

L'importance de la question du « lien entre l'agriculture et la petite industrie » nous oblige à nous arrêter un peu plus longuement sur l'examen des données se rapportant aux provinces autres que celle de Moscou.

Dans la province de Nijni-Novgorod l'agriculture est en décadence chez la plupart des nattiers qui abandonnent la terre ; environ 1/3 du champ d'hiver et la moitié du champ de printemps sont délaissés. Mais pour les « paysans aisés » « la terre n'est plus une marâtre, mais une mère-nourrice » :

---

* *Les petites industries de la province de Vladimir*, III, 187, 190.
** *Les petites industries de la province de Moscou*, *l. c.*

ils ont assez de bétail, de fumier, ils louent encore de la terre, s'efforcent de soustraire leurs parcelles aux partages et les soignent mieux. « Maintenant le moujik riche, cet ami et compagnon, est devenu un seigneur, tandis que l'autre moujik, le pauvre, lui est asservi » (*Travaux de la Commission artisanale*, t. III, p. 65). Les pelletiers sont de « piètres laboureurs », mais là encore il faut mettre à part les plus gros patrons, qui « se font céder la terre à ferme par les pauvres de leur village », etc. Voici des budjets typiques des différents groupes de pelletiers :

Types de famille	hommes et femmes	travailleurs mâles	ouvriers salariés	terre en déciatines	terre prise en location	terre donnée en location	Revenu en roubles: en nature	Revenu en roubles: en argent	provenant de: l'agriculture	provenant de: la pelleterie	provenant de: total	Dépense en roubles: en nature	Dépense en roubles: en argent	Dépense en roubles: total	bilan	dépense en argent en %
Riches	14	3	2 embauchés	19	5	—	212,8	697	409,8	500	909,8	212,8	503	715,8	+194	70
Aisées	10	2	—	16	—	—	88*	120	138	70	208	88	124	212	—4	58
Pauvres	7	2	s'embauchent eux-mêmes	6	—	6	15*	75	50	40	90	15	111	126	—36	88

Le parallélisme entre la décomposition des agriculteurs et celle des petits fabricants ressort ici de toute évidence. En parlant des forgerons, l'auteur dit que « la petite industrie a plus d'importance que l'agriculture », d'un côté, pour les

* *Travaux de la Commission artisanale*, t. III, pp. 38 et suivantes. Selon l'auteur, les chiffres cités indiquent approximativement pour quelle période de temps ils ont assez de pain à eux.

patrons riches et, de l'autre, pour les ouvriers « sans feu ni lieu » (*ibid.,* IV, 168).

Dans les *Petites industries de la province de Vladimir* la question des rapports entre la petite industrie et l'agriculture est traitée avec infiniment plus de détails que dans tous les autres ouvrages. Des données exactes sont fournies non seulement sur l'exploitation agricole des « koustari » en général (ces chiffres « moyens », comme il ressort de tout ce qui précède, sont absolument fictifs), mais aussi sur celle des différents groupes et différentes catégories de koustari, tels que : gros patrons, petits patrons, ouvriers salariés ; tenanciers de petits ateliers de tissage et tisseurs ; industriels-patrons et le reste de paysans ; familles exerçant des métiers sur place ou allant offrir leurs bras au dehors, etc. La conclusion générale que M. Kharisoménov a tirée de ces données est que si l'on divise les koustari en trois catégories : 1° gros producteurs ; 2° petits et moyens producteurs ; 3° ouvriers salariés, on observe, en allant de la première catégorie à la troisième, la *décadence de l'agriculture,* la diminution du fonds et du bétail, une augmentation du pourcentage des exploitations « déchues », etc.* Malheureusement, M. Kharisoménov envisage ces données d'une façon trop étroite et unilatérale, sans tenir compte du processus parallèle et indépendant de la décomposition des paysans agriculteurs. Aussi n'a-t-il pas tiré la conclusion qui en découle logiquement, à savoir que la paysannerie se scinde en petite bourgeoisie et en prolétariat rural aussi bien dans l'agriculture que dans l'industrie**. C'est pour cette raison

---

* Voir *Iouriditcheski Vestnik*, 1883, t. XIV, nos 11 et 12.

** La caractéristique du développement économique depuis l'abolition du servage, donnée par M. Kharisoménov dans sa description de la soierie montre combien près il était de cette conclusion : « Le servage nivelait au point de vue économique la paysannerie ; il liait les mains au paysan riche, soutenait le paysan pauvre, empêchait les partages entre membres d'une même famille. L'économie naturelle ne laissait

que dans la description des divers métiers, il tombe souvent dans les dissertations traditionnelles des populistes quant à l'influence du « métier » en général sur « l'agriculture » en général (voir, par exemple, *Les petites industries de la province de Vladimir,* II, 288, III, 91), c'est-à-dire dans l'ignorance voulue des contradictions profondes du régime même *et* du métier *et* de l'agriculture, contradictions que lui-même avait dû constater. Un autre investigateur des petites industries de la province de Vladimir, M. V. Prougavine, est un représentant type des conceptions populistes en la matière. Voici un échantillon de sa manière de raisonner. Le tissage des cotonnades dans le district de Pokrov « ne peut en général être considéré comme un élément nuisible (*sic*) dans la vie agricole des tisseurs » (IV, 53). Les chiffres témoignent de la mauvaise agriculture chez la masse des tisseurs et du fait que chez les ouvriers en chambre l'agriculture dépasse de beaucoup le niveau moyen (*ibid.*) ; les tableaux montrent que parmi ces derniers il en est qui embauchent aussi des ouvriers ruraux. Conclusion : « les petites industries et l'agriculture marchent de pair, le développement et

---

qu'un champ bien étroit à l'activité commerciale et industrielle. Le marché local ne donnait pas assez de champ à l'esprit d'entreprise. Le marchand ou le petit producteur paysan amassait de l'argent, sans risque il est vrai, mais très lentement et avec difficultés et le cachait dans son bas de laine. Après 1860 les conditions changent. Le servage est aboli ; le crédit, les chemins de fer, en créant un marché vaste et lointain, donnent du champ au paysan industrieux, marchand ou fabricant. Tout ce qui dépassait le niveau économique moyen prend rapidement pied, agrandit son commerce ou son industrie, développe son exploitation quantitativement et qualitativement. Tout ce qui était au-dessous de ce niveau tombe, déchoit et va grossir les rangs des hommes sans terre, sans cultures, sans chevaux. La paysannerie se différencie en koulaks, en paysans d'aisance moyenne et en prolétaires sans exploitation rurale. L'élément koulak de la paysannerie acquiert bientôt toutes les habitudes du milieu cultivé ; il vit en seigneur ; il donne naissance à une classe, numériquement si importante en Russie, de gens à demi cultivés » (III, 20, 21)[69].

la prospérité des unes étant la condition du développement et de la prospérité de l'autre» (60). C'est là une de ces phrases qui servent à déguiser le fait que le développement et la prospérité de la bourgeoisie paysanne vont de pair aussi bien dans les petites industries que dans l'agriculture*.

Le recensement artisanal de la province de Perm (1894/95), a révélé le même phénomène: chez les petits producteurs (patrons et petits patrons) l'agriculture atteint le niveau le plus élevé et on y trouve des ouvriers agricoles ; chez les artisans l'agriculture est à un niveau inférieur ; chez les koustari qui travaillent pour le compte des revendeurs, elle accuse le niveau le plus bas (pas de chiffres, malheureusement, sur l'agriculture des ouvriers salariés et les différents groupes des patrons). Ce recensement a aussi relevé le fait que les non-agriculteurs se distinguent des agriculteurs : 1° par une plus haute productivité de travail ; 2° par un revenu net infiniment plus élevé ; 3° par un niveau supérieur de culture et d'instruction. Tous ces faits confirment la conclusion tirée précédemment que même dans la première phase du capitalisme l'industrie a tendance à relever le niveau de vie de la population (v. *Etudes*, pp. 138 et suivantes**).

Notons enfin, en corrélation avec le problème des rapports entre la petite industrie et l'agriculture, cet autre fait. Les grands établissements ont d'ordinaire une période de travail plus longue. Ainsi, dans l'industrie du meuble de la

---

* C'est à des phrases de cette nature que M. V.V. se borne en traitant cette question au chapitre VIII de ses *Esquisses de l'industrie artisanale*. « L'agriculture... soutient les petites industries » (205) ; « Les petites industries sont un des plus sûrs remparts de l'agriculture des provinces industrielles » (219). Les preuves ? Tant que l'on voudra : prenez, par exemple, les *patrons*-corroyeurs, amidonniers, fabricants d'huile, etc. (*ibid.*, 224), et vous verrez que l'agriculture chez eux se maintient à un niveau plus élevé que chez la masse des paysans !

** Voir Œuvres, t. 2, pp. 359 et suivantes. *(N.R.)*

province de Moscou, les menuisiers en bois blanc travaillent 8 mois (la moyenne du personnel par atelier est ici de 1,9 ouvrier), ceux du meuble courbé 10 mois (2,9 ouvriers par établissement) et ceux qui font le grand meuble, 11 mois (4,2 ouvriers par établissement). Dans la chaussure de la province de Vladimir, on travaille dans 14 petits ateliers 40 semaines par an et dans 8 grands ateliers 48 semaines (9,5 ouvriers par établissement au lieu de 2,4 dans les petits), etc.*. Il est évident que ce phénomène est en rapport avec l'effectif supérieur (ouvriers familiaux, ouvriers salariés industriels ou agricoles) des grands établissements et qu'il indique la plus grande stabilité de ces derniers ainsi que leur tendance à se spécialiser dans l'activité industrielle.

Faisons maintenant le bilan des données sur « la petite industrie et l'agriculture ». Dans la phase inférieure du capitalisme, examinée par nous, l'artisan d'ordinaire ne s'est presque pas encore différencié du paysan. La combinaison de la petite industrie et de l'agriculture joue un rôle très important dans le processus de décomposition paysanne, gagnant en intensité et en profondeur ; les paysans aisés et riches ouvrent des ateliers, embauchent des ouvriers qu'ils recrutent dans le prolétariat rural, amassent de l'argent en vue d'opérations commerciales et usuraires. La paysannerie pauvre, elle, fournit des ouvriers salariés, des koustari qui travaillent pour le compte des revendeurs, les groupes inférieurs des producteurs petits patrons, les plus opprimés par le pouvoir du capital commercial. L'industrie artisanale associée à l'agriculture affermit donc et développe les rapports

---

* Les sources ont été indiquées plus haut. Le même phénomène a été constaté lors des recensements par feux des vanniers, guitaristes, amidonniers de la province de Moscou. Le recensement artisanal de la province de Perm fournit aussi des indications sur une période de travail plus prolongée dans les grands ateliers (voir *Esquisses de l'industrie artisanale dans la province de Perm*, p. 78. Malheureusement, on n'y trouve pas de chiffres précis).

capitalistes, les étendant de l'industrie à l'agriculture et inversement*. La séparation de l'industrie et de l'agriculture, propre à la société capitaliste, se manifeste dans cette phase quoique d'une façon embryonnaire, mais cependant se manifeste, et, — ce qui est particulièrement important, — tout autrement que ne le pensent les populistes. En affirmant que la petite industrie, ne « nuit » pas à l'agriculture, le populiste voit le préjudice dans l'abandon par les paysans de celle-ci pour celle-là, plus lucrative. Mais cette façon de voir est une invention (et non une conclusion tirée des faits) et une invention de mauvais aloi, car elle fait bon marché des contradictions dont le régime économique de la paysannerie est tout pénétré. La séparation de l'industrie et de l'agriculture va de pair avec la décomposition de la paysannerie et se poursuit par des voies différentes, aux deux pôles du village : la minorité aisée fonde des entreprises industrielles, les agrandit, améliore son agriculture, embauche des salariés pour la culture de la terre, consacre à l'industrie une partie toujours plus grande de l'année et, à un niveau déterminé du développement de l'industrie, trouve plus avantageux de séparer l'entreprise industrielle de l'entreprise agricole, c'est-à-dire de laisser celle-ci aux autres membres de la famille ou de vendre les bâtiments, le bétail, etc., pour se faire inscrire comme bourgeois ou marchand**. Dans ce

* Dans l'industrie lainière de la province de Vladimir par exemple, les gros « fabricants » et les maîtres-artisans se distinguent par le niveau supérieur de leur exploitation agricole. « Dans les moments de marasme industriel, les maîtres-artisans cherchent à acheter un domaine, à s'occuper d'exploitation rurale et quittent tout à fait le métier » (*Les petites industries de la province de Vladimir*, t. II, p. 131). Cet exemple est à retenir, car des faits de ce genre offrent parfois aux populistes l'occasion d'en conclure que « les paysans reviennent à l'agriculture » ; que « les exilés du sol lui doivent être rendus ». (M. V.V. *Vestnik Evropy*, n° 7, 1884.)

* « Les paysans ont expliqué que ces derniers temps quelques « industriels » aisés se sont établis à Moscou pour y exercer leur métier. » *La brosserie d'après l'enquête de 1895*, p. 5.

cas, avant la séparation de l'industrie et de l'agriculture on voit s'établir un régime d'entreprise dans l'agriculture. Au pôle opposé, la séparation de l'industrie et de l'agriculture a pour résultat que les paysans pauvres se ruinent et se transforment en ouvriers salariés (industriels et agricoles). A ce pôle du village, ce ne sont pas les avantages de la petite industrie, mais la misère et la ruine qui incitent le paysan à abandonner la terre, et pas seulement la terre, mais aussi l'exercice du métier indépendant. Le processus de séparation de l'industrie et de l'agriculture consiste ici à exproprier le petit producteur.

VIII. « LA COMBINAISON DE LA PETITE INDUSTRIE ET DE L'AGRICULTURE »

Telle est la formule chère aux populistes, à l'aide de laquelle MM. V.V., N. —on et Cie entendent résoudre le problème du capitalisme en Russie. Le « capitalisme » sépare l'industrie de l'agriculture ; la « production populaire » les combine dans une économie paysanne normale et typique, — voilà l'antithèse simpliste qui résume une bonne partie de leur théorie. Nous avons maintenant la possibilité de conclure sur la manière dont en réalité notre paysannerie « combine les petites industries avec l'agriculture » ; en effet, nous avons plus haut analysé en détail les rapports typiques qui existent dans la paysannerie agricole et celle qui exerce un métier. Enumérons les diverses formes de « combinaison de la petite industrie et de l'agriculture », qu'on observe dans l'économie paysanne russe.

1° L'agriculture patriarcale (naturelle) se combine avec les industries à domicile (c'est-à-dire avec la transformation de la matière première en vue de la consommation personnelle) et avec la corvée au profit du propriétaire terrien.

Cette variété de combinaison des « petites industries » paysannes avec l'agriculture est la plus typique pour le régime économique moyenâgeux, dont elle est partie intégrante

et nécessaire*. De cette économie patriarcale dans laquelle il n'y a encore ni capitalisme, ni production marchande, ni circulation de marchandises, la Russie, après l'abolition du servage, n'a conservé que des débris : les petites industries domestiques des paysans et les redevances en travail.

2° L'agriculture patriarcale se combine avec la petite industrie sous forme de métier.

Cette forme de combinaison est encore tout près de la précédente, dont elle ne diffère que par l'apparition de la circulation des marchandises, — dans le cas où l'artisan est payé en argent et apparaît sur le marché pour y acheter des instruments, matières premières, etc...

3° L'agriculture patriarcale se combine avec la petite production des produits industriels pour le marché, autrement dit avec la production des marchandises dans l'industrie. Le paysan patriarcal se transforme en un petit producteur de marchandises, qui gravite, comme nous l'avons vu, vers l'emploi du travail salarié, c'est-à-dire vers la production capitaliste. La condition de cette transformation est d'ores et déjà un certain degré de décomposition de la paysannerie : nous avons vu que les patrons et les petits patrons industriels appartiennent dans la plupart des cas au groupe aisé ou riche de la paysannerie. Le développement de la petite production marchande dans l'industrie donne à son tour une nouvelle impulsion à la décomposition des paysans-agriculteurs.

4° L'agriculture patriarcale se combine avec le travail salarié dans l'industrie (ainsi que dans l'agriculture)**.

* Au chapitre IV de l'ouvrage cité, Korsak apporte des témoignages historiques montrant, par exemple, que « le supérieur du couvent distribuait (aux paysannes) du lin à filer », et que les paysans devaient au propriétaire du sol « le moissonnage et les travaux d'occasion ».

** Ainsi qu'il a été indiqué plus haut, dans notre littérature économique et notre statistique économique règne une telle confusion de termes qu'on classe parmi les « petites industries » paysannes et l'industrie à domicile, et les prestations de travail, et l'artisanat, et la

Cette forme est un complément nécessaire de la précédente : là, c'est le produit qui devient marchandise ; ici, c'est la force de travail. La petite production marchande dans l'industrie s'accompagne nécessairement, comme on l'a vu, de l'apparition d'ouvriers salariés et de petits producteurs autonomes travaillant pour le compte des revendeurs. Cette forme de « combinaison de l'agriculture et de la petite industrie » est propre à tous les pays capitalistes, et l'un des traits les plus saillants de l'histoire de la Russie depuis l'abolition du servage est l'extrême rapidité et l'extrême étendue de la diffusion de cette forme.

5° L'agriculture petite-bourgeoise (commerciale) se combine avec les industries petites-bourgeoises (petite production marchande dans l'industrie, petit commerce, etc.).

La différence entre cette forme et la troisième est qu'en l'occurrence les rapports petits-bourgeois n'intéressent pas seulement l'industrie, mais aussi l'agriculture. Etant la plus typique des combinaisons de la petite industrie avec l'agriculture dans l'économie de la petite bourgeoisie rurale, elle est propre à tous les pays capitalistes. L'honneur de la découverte du capitalisme *sans* petite bourgeoisie revient exclusivement aux économistes-populistes russes.

---

petite production marchande, et le commerce, et le travail salarié dans l'industrie, et le travail salarié dans l'agriculture, etc. Voici un exemple de la façon dont les populistes profitent de cette confusion. En exaltant « la combinaison de la petite industrie avec l'agriculture », M. V.V. indique, à titre d'illustration, «l'industrie forestière» et «le travail du manœuvre» : «il (le paysan) est fort et habitué au dur labeur ; aussi est-il apte à n'importe quels travaux de manœuvre» (*Esquisses de l'industrie artisanale,* p. 26). Fait que l'on fait figurer parmi tant d'autres pour appuyer cette conclusion que « nous constatons là une protestation contre la spécialisation », « la stabilité de la production telle qu'elle s'était organisée dès la période de domination de l'économie naturelle » (p. 41). Ainsi, même la transformation du paysan en bûcheron ou en manœuvre, passe entre autres pour une preuve de la stabilité de l'économie naturelle !

6° Le travail salarié dans l'agriculture se combine avec le travail salarié dans l'industrie. Nous avons déjà dit plus haut comment se manifeste *cette* combinaison de la petite industrie avec l'agriculture, et quelle en est la valeur.

Ainsi, les formes de « combinaison de l'agriculture avec les petites industries » dans notre paysannerie sont très variées : il en est qui sont l'expression du régime économique le plus primitif, avec prédominance de l'économie naturelle ; il en est qui marquent un haut développement du capitalisme ; il existe entre les unes et les autres nombre de transitions. En se bornant à des formules d'ordre général (telles que « la combinaison de la petite industrie avec l'agriculture » ou « la séparation de l'industrie et de l'agriculture ») on ne saurait avancer d'un pas dans la compréhension du véritable processus de développement du capitalisme.

IX. QUELQUES REMARQUES SUR L'ECONOMIE PRECAPITALISTE DE NOS VILLAGES

Très souvent, le problème des « destinées du capitalisme en Russie » est énoncé chez nous comme s'il s'agissait de savoir surtout : *avec quelle rapidité ?* (c'est-à-dire avec quelle rapidité le capitalisme se développe chez nous). En réalité, il importe bien plus de savoir : *comment précisément* et *d'où ?* (c'est-à-dire quel était le régime économique précapitaliste de la Russie ?). Les principales erreurs de l'économie populiste consistent à donner une réponse erronée à ces deux questions, c'est-à-dire à présenter sous un faux jour le développement réel du capitalisme en Russie et à idéaliser faussement le régime précapitaliste. Au chapitre II (et en partie au chapitre III), ainsi que dans ce chapitre, nous avons examiné les phases les plus primitives du capitalisme dans la petite agriculture et dans les petites industries paysannes ; ce faisant, nous avons dû à maintes reprises signaler les traits du régime précapitaliste. Si maintenant nous essayions de résu-

mer tous ces traits, nous arriverions à la conclusion que le village précapitaliste était (au point de vue économique) *un réseau de petits marchés locaux qui reliaient entre eux des groupes minuscules de petits producteurs divisés à la fois par leur exploitation isolée, par une masse de cloisons moyenâgeuses et par les vestiges de la dépendance moyenâgeuse.*

Quant à la dispersion des petits producteurs, elle est surtout mise en relief par la décomposition qui a été constatée plus haut dans l'agriculture comme dans l'industrie. Mais elle ne se borne pas là, tant s'en faut. Groupés par la commune en de minuscules associations administratives, fiscales et détentrices de terres, les paysans sont fractionnés par une foule de différentes divisions en catégories selon l'étendue de leur lot concédé, la proportion des payements à effectuer, etc. Prenons, par exemple, le recueil statistique du zemstvo de la province de Saratov ; là, la paysannerie comporte les catégories suivantes : paysans à jouissance gratuite, propriétaires, pleins propriétaires, paysans d'Etat, paysans d'Etat avec possession communale, paysans d'Etat avec quart de possession[70], paysans d'Etat ex-seigneuriaux, paysans des apanages, locataires des terres du fisc, paysans sans terre, propriétaires ex-serfs privés, paysans ayant racheté leur enclos, propriétaires ex-paysans des apanages, colons-propriétaires, emigrants, paysans à jouissance gratuite, ex-serfs privés, propriétaires-ex-paysans d'Etat, ex-serfs libérés, paysans exempts de redevances, laboureurs libres[71], paysans temporairement redevables, ex-paysans des fabriques, etc., sans compter les paysans affectés, nouveaux venus, etc. Toutes ces catégories se distinguent par l'histoire des rapports agraires, par l'étendue des lots concédés, le taux des payements, etc., etc. A l'intérieur des catégories il existe une masse de distinctions analogues ; parfois même les paysans d'un seul village sont divisés en deux catégories absolument distinctes : « ayant appartenu à

monsieur N.N. » et « ayant appartenu à madame M.M. ». Toute cette disparité était naturelle et nécessaire au moyen âge, en des temps depuis longtemps révolus, mais actuellement le maintien de communes paysannes à l'état de caste fermée est un anachronisme criant et aggrave extrêmement la situation des masses laborieuses, sans les préserver nullement des charges qu'imposent les conditions de la nouvelle époque capitaliste. Les populistes ferment ordinairement les yeux sur ce fractionnement, et quand les marxistes affirment que la décomposition de la paysannerie a un caractère progressif, les populistes se contentent d'exclamations banales contre les « partisans de la dépossession du sol », dissimulant ainsi la fausseté absolue de leurs idées sur le village précapitaliste. Il suffirait de se représenter le stupéfiant fractionnement des petits producteurs, conséquence inévitable de l'agriculture patriarcale, pour se convaincre du caractère progressif du capitalisme, qui détruit jusque dans leurs fondements les anciennes formes de l'économie et de la vie avec leur immuabilité et leur routine séculaires, met fin à la résidence obligée des paysans figés dans leur cloisonnement moyenâgeux et crée de nouvelles classes sociales tendant, par la force des choses, à entrer en relations, à s'unir et à prendre une part active dans toute la vie économique (pas seulement économique) du pays tout entier et de tout l'univers.

Prenez les paysans en tant qu'artisans ou petits « fabricants », et vous verrez la même chose. Leurs intérêts ne vont pas au-delà des limites étroites des villages environnants. Etant donné les dimensions minimes du marché local, ils n'entrent pas en contact avec les petits fabricants des autres régions ; ils craignent comme le feu la « concurrence » qui détruit impitoyablement l'éden patriarcal des petits artisans et petits fabricants dont rien et personne ne vient troubler la végétation routinière. A l'égard de ces petits fabricants la concurrence et le capitalisme accomplissent une

œuvre historiquement utile, en les tirant de leur trou de province et leur posant toutes les questions déjà posées aux couches plus évoluées de la population.

A côté des formes primitives du métier, les formes primitives du capital commercial et usuraire constituent un attribut nécessaire des petits marchés locaux. Plus un village est reculé, moins il est accessible à l'influence du nouveau régime capitaliste, des chemins de fer, des grandes fabriques, de la grande agriculture capitaliste, et plus accusé est le monopole des marchands et des usuriers locaux, plus les paysans des villages environnants leur sont assujettis et plus cet assujettissement prend des formes brutales. Le nombre de ces petites sangsues est énorme (par rapport à la quantité minime des produits dont disposent les paysans) ; et il existe, pour les désigner, un choix varié de dénominations locales, telles que « prassol », « chibaï », « chtchétinnik », « maïak », « ivache », « boulynia » etc., etc. La prédominance de l'économie naturelle déterminant la rareté et la cherté de l'argent dans les campagnes, fait que l'importance de tous ces « koulaks » est hors de toute proportion avec la grandeur de leur capital. La dépendance des paysans vis-à-vis des détenteurs de l'argent prend nécessairement la forme d'une servitude. De même qu'on ne peut se représenter un capitalisme évolué, sans grand capital affecté au commerce de l'argent ou des marchandises, on ne saurait non plus concevoir les campagnes précapitalistes sans petits marchands et sans revendeurs, « maîtres » des petits marchés locaux. Le capitalisme attire tous ces marchés, les uns vers les autres, les unit en un grand marché national et plus tard universel, détruit les formes primitives d'assujettissement et de la dépendance personnelle, développe en étendue et en profondeur les contradictions qui s'observent déjà à l'état embryonnaire dans la paysannerie communale, et dont il prépare ainsi la solution.

CHAPITRE VI

LA MANUFACTURE CAPITALISTE ET LE TRAVAIL A DOMICILE POUR LE CAPITALISTE

I. NAISSANCE DE LA MANUFACTURE ET SES TRAITS ESSENTIELS

Comme on sait, on entend par manufacture la coopération basée sur la division du travail. Par son origine la manufacture touche de près aux « premières phases du capitalisme dans l'industrie », mentionnées plus haut. D'un côté, les ateliers employant un nombre plus ou moins important d'ouvriers introduisent peu à peu la division du travail, et c'est ainsi que la coopération capitaliste simple évolue vers la manufacture capitaliste. Les statistiques reproduites au chapitre précédent sur les petites industries de la province de Moscou mettent en évidence le processus de cette formation de la manufacture : les plus grands ateliers de tous les métiers de la quatrième catégorie, de quelques métiers de la troisième catégorie et de rares métiers de la deuxième catégorie appliquent systématiquement et sur une large échelle la division du travail et doivent, par conséquent, être considérés comme des manufactures capitalistes. Nous citerons par la suite des chiffres plus détaillés sur la technique et le côté économique de quelques-unes de ces petites industries.

D'un autre côté, nous avons vu comment le capital commercial, dans les toutes petites industries, en atteignant un degré supérieur de son développement, réduit déjà le producteur à l'état d'ouvrier salarié traitant à forfait une matière première qui n'est pas à lui. Si le développement ultérieur aboutit à introduire la division systématique du tra-

vail, qui transforme la technique du petit producteur ; si le « revendeur » dans son atelier confie certaines opérations de détail à des ouvriers salariés ; si à côté de la distribution du travail à domicile on voit apparaître, intimement liés à ce système, de grands ateliers pratiquant la division du travail (qui appartiennent souvent à ces mêmes revendeurs), nous sommes alors en présence d'un processus d'apparition de la manufacture capitaliste de nature différente*.

La manufacture joue un rôle important dans le développement des formes capitalistes de l'industrie, étant un chaînon intermédiaire entre le métier et la petite production marchande aux formes primitives de capital et la grande industrie mécanique (la fabrique). Ce qui la rapproche des petites industries, c'est qu'à sa base demeure la technique manuelle ; que les grands établissements ne peuvent, par conséquent, évincer tout à fait les petits et détacher entièrement l'« industriel » de l'agriculture. « La manufacture ne pouvait ni s'emparer de la production sociale dans toute son étendue, ni la bouleverser dans sa profondeur (in ihrer Tiefe). Comme œuvre d'art économique, elle s'élevait sur la large base des corps de métiers des villes et de leur corollaire, l'industrie domestique des campagnes »**. Ce qui la rapproche de la fabrique c'est la formation d'un grand marché, de grands établissements avec des ouvriers salariés, d'un grand capital qui tient entièrement sous sa dépendance des masses d'ouvriers non possédants.

On rencontre si souvent dans les publications russes le

* Pour ce processus d'apparition de la manufacture capitaliste, voir K. Marx *Das Kapital*, III, pp. 318-320, trad. russe, pp. 267-270.
« Ce n'est pas même dans le sein des anciennes corporations que la manufacture a pris naissance. Ce fut le marchand qui devint chef de l'atelier moderne et non pas l'ancien maître de corporations (*Misère de la philosophie*, p. 190)[72]. Nous avons eu l'occasion d'énumérer ailleurs les indices essentiels de la notion de la manufacture, d'après Marx. [*Etudes*, 179. (Voir Œuvres, t. 2, p. 402. *N.R.*)]

** *Das Kapital*, I², S. 383[73].



préjugé d'un abîme séparant ce que l'on est convenu d'appeler la production « en usine » et la production artisanale, préjugé qui attribue à la première un caractère « artificiel » et à la seconde un « caractère populaire », que nous jugeons très important de passer en revue les données relatives à toutes les branches importantes de l'industrie de transformation et de montrer quelle a été leur organisation économique, une fois qu'elles ont dépassé le stade des petits métiers paysans et avant qu'elles n'aient été transformées par la grande industrie mécanique.

II. LA MANUFACTURE CAPITALISTE DANS L'INDUSTRIE RUSSE

Commençons par l'industrie textile.

1. Le tissage

La fabrication des tissus de toile, laine, coton et soie, de la passementerie, etc., était chez nous (avant l'apparition de la grande industrie mécanique) organisée partout comme suit. A la tête de cette industrie étaient de grands ateliers capitalistes avec des dizaines et des centaines d'ouvriers salariés ; les propriétaires de ces ateliers, détenteurs de grands capitaux, achetaient en gros la matière première. Ils en traitaient une partie dans leurs établissements et, d'autre part, ils distribuaient les fils et la chaîne aux petits producteurs (ouvriers en chambre, maîtres-artisans, petits producteurs paysans, etc.) qui tissaient à domicile ou dans de petits ateliers des étoffes, payés à la pièce. La production, basée sur le travail manuel, était divisée en opérations parcellaires : 1° teinture du fil ; 2° dévidage (opération faite souvent par les femmes et les enfants) ; 3° ourdissage (ouvriers-ourdisseurs) ; 4° tissage ; 5° bobinage de la trame pour les tisserands (travail des bobineurs, fait le plus

souvent par des enfants). On rencontre encore dans les grands ateliers des ouvriers spéciaux qui passent les fils de la chaîne à travers les yeux des lames et les peignes *. La division du travail ne s'établit pas seulement par opération, mais aussi par marchandise, c'est-à-dire que les tisserands se spécialisent dans la fabrication de telle ou telle variété de tissu. Le fait que certaines opérations sont exécutées à domicile ne change bien entendu absolument rien au régime économique de ce type d'industrie. Les *sviétiolki* ou maisons dans lesquelles travaillent les tisserands, ne sont que des dépendances de la manufacture. La production manuelle avec une division du travail systématique, largement appliquée, est la base technique de cette industrie ; au point de vue économique, nous voyons se former d'énormes capitaux, qui président à l'achat de la matière première et à l'écoulement des produits sur un marché très étendu (national) et qui tiennent sous leur dépendance absolue la masse des tisserands prolétaires ; quelques grandes entreprises (manufactures au sens étroit du mot) dominent la masse des petites. La division du travail fait sortir du sein de la paysannerie des ouvriers spécialisés ; il se forme des centres non agricoles de la manufacture, comme le bourg d'Ivanovo, province de Vladimir (depuis 1871 la ville d'Ivanovo-Voznessensk, actuellement centre de grande industrie mécanique) ; le bourg de Vélikoïé, province de Iaroslavl et beaucoup d'autres villages des provinces de Moscou, Kostroma, Vladimir, Iaroslavl, qui sont aujourd'hui des agglomérations industrielles**. L'industrie ainsi organisée est habituellement divisée, dans notre littérature économique et notre statistique, en deux : les paysans travaillant à domicile ou dans de petits ateliers familiaux sont rattachés à l'industrie

---

* Cf. *Recueil de renseignements statistiques sur la province de Moscou*, t. VII, fasc. III, pp. 63-64 (Moscou 1883).

** Voir l'énumération des localités les plus importantes de ce genre au chapitre suivant.

artisanale, tandis que les ateliers familiaux plus importants rentrent dans la catégorie des « fabriques et usines » (d'ailleurs tout à fait par hasard, car il n'existe pas de règles bien précises et uniformément appliquées permettant de séparer les petites entreprises des grandes, les ateliers des manufactures, les ouvriers travaillant chez eux de ceux qui travaillent dans l'atelier du capitaliste) *. Il va de soi qu'un tel classement qui range d'un côté quelques ouvriers salariés et de l'autre quelques patrons qui emploient justement ces ouvriers salariés (sans compter les ouvriers de leur établissement) est au point de vue scientifique un non-sens.

Illustrons ce que nous venons d'exposer par des données détaillées concernant l'une des spécialités de « l'industrie textile artisanale », notamment le tissage de la soie dans la province de Vladimir **. « L'industrie de la soie » est le type même de la manufacture capitaliste. La production manuelle y prédomine. Les petites entreprises sont en majorité (179 sur 313, soit 57%, ont de 1 à 5 ouvriers), mais pour la plupart elles ne sont pas indépendantes et sont de beaucoup inférieures aux grandes quant au rôle qu'elles tiennent dans l'industrie. Les entreprises occupant de 20 à 150 ouvriers forment 8% du nombre total (25), mais elles occupent 41,5% des ouvriers et fournissent 51% de la production totale. L'industrie tout entière occupe 2 823 ouvriers, dont 2 092 salariés, soit 74,1%. « On trouve dans cette industrie

* On trouvera des exemples de cette confusion au chapitre suivant.

** Voir *Les petites industries de la province de Vladimir*, t. III. Il serait superflu et même impossible de fournir des données détaillées sur tous les tissages décrits dans la littérature de l'industrie artisanale. D'ailleurs la fabrique règne dès maintenant dans la plupart de ces industries. Pour le « tissage artisanal », voir encore le *Recueil de renseignements statistiques sur la province de Moscou*, t. VI et VII, *Les travaux de la Commission artisanale. — Matériaux sur la statistique du travail manuel*[74]. — *Comptes rendus et recherches* — Korsak, *l. c.*

une division du travail quant au produit et quant aux opérations. » Les tisseurs savent rarement faire à la fois le « velours » et le « tissu lissé » (les deux principaux articles de cette industrie). « La division détaillée des opérations dans l'atelier n'est pratiquée de façon rigoureuse que dans les grandes fabriques employant des ouvriers salariés » (c'est-à-dire dans les manufactures). Il n'existe que 123 patrons tout à fait indépendants qui sont seuls à acheter eux-mêmes la matière première et à écouler le produit. Ils occupent 242 ouvriers familiaux et « 2 498 ouvriers salariés payés le plus souvent à la pièce ». Au total donc 2 740 ouvriers, soit 97% du total des ouvriers. Il apparaît donc clairement que la distribution du travail à domicile par ces manufacturiers, par l'intermédiaire des ouvriers en chambre n'est nullement une forme particulière de l'industrie, mais seulement une des opérations du capital dans la manufacture. M. Kharisoménov fait observer avec raison que « la masse des petites entreprises (57%), à côté d'un nombre insignifiant de grandes entreprises (8%) et l'effectif restreint d'ouvriers (7,5 ouvriers en moyenne par établissement) déguisent le véritable caractère de la production » (*l. c.*, 39). La spécialisation propre à la manufacture s'observe ici nettement dans l'abandon de l'agriculture par les industriels (tisserands ruinés d'un côté et grands manufacturiers, de l'autre), aussi bien que dans la formation d'une population industrielle d'un genre spécial, qui vit beaucoup « plus proprement » que les travailleurs du sol, et regarde le moujik de haut en bas (*l. c.*, 106). Notre statistique des fabriques et usines n'a jamais enregistré qu'un petit aspect détaché au hasard d'une industrie donnée *.

---

* « Le *Recueil de la statistique militaire* a trouvé moyen de relever en 1866 dans la province de Vladimir 98 fabriques de soie (!) avec 98 ouvriers et une production de 4 000 roubles (!). En 1890 il y avait d'après l'*Index* 35 fabriques avec 2 112 ouvriers et une production de 936 000 roubles. La *Liste* pour 1894-1895 établit 98 fabriques avec 2 281

« L'industrie de la passementerie » de la province de Moscou rentre aussi dans la manufacture capitaliste, ayant une organisation absolument analogue *. Il en est de même de l'industrie de la toile dite sarpinka, dans le district de Kamychine, province de Saratov. Il y avait ici, d'après l'*Index* de 1890, 31 « fabriques » avec 4 250 ouvriers et une production totale de 265 000 roubles, et, d'après la *Liste*, 1 « comptoir de distribution » avec 33 ouvriers travaillant dans cette entreprise et une production de 47 000 roubles. (Donc, en 1890, on avait confondu les ouvriers des entreprises et ceux qui travaillent au dehors !) D'après les enquêtes locales la production de la sarpinka occupait en 1888 près de 7 000 métiers à tisser ** et se chiffrait par 2 millions de roubles ; « l'industrie se trouvait entre les mains de quelques fabricants, pour le compte desquels travaillent les producteurs autonomes, entre autres des enfants de 6 à 7 ans payés 7 à 8 kopecks par jour (*Comptes rendus et recherches*, t. I) ***. Etc.

---

ouvriers et une production de 1 918 000 roubles et encore 2 477 ouvriers travaillant hors de l'établissement ». Allez donc distinguer ici entre koustari et ouvriers d'usine !

*D'après l'*Index* de 1890 on comptait, hors de Moscou, 10 fabriques de passementerie avec 303 ouvriers et une production de 58 000 roubles. D'après le *Recueil de renseignements statistiques sur la province de Moscou* (t. VI, fasc. II), il y avait 400 entreprises avec 2 619 ouvriers (dont 72,8% d'ouvriers salariés) et une production de 963 000 roubles.

**La *Liste des comptes rendus des inspecteurs de fabriques pour 1903* (St-Pétersbourg 1906) estime qu'il y avait dans toute la province de Saratov 33 comptoirs de distribution avec 10 000 ouvriers. (*Notes à la 2e édition.*)

*** Le centre de cette industrie artisanale est le canton de Sosnovka, dans lequel le recensement des zemstvos comptait en 1886, 4 626 feux avec une population de 38 000 individus de deux sexes, et 291 entreprises. On compte dans le canton 10% de familles sans maisons (contre 6,2% dans le district), 44,5% de familles sans emblavures (contre 22,8% dans le district). Voir le *Recueil de renseignements statistiques sur la province de Saratov*, t. XI. — La manufacture capita-

2. Autres branches de l'industrie textile. Le foulage

A en juger d'après la statistique officielle des fabriques et usines, le « capitalisme » est très peu développé dans l'industrie du feutre : toute la Russie d'Europe ne compte que 55 fabriques avec 1 212 ouvriers et une production de 454 000 roubles (*Index,* 1890). Mais ces chiffres ne montrent qu'un petit morceau détaché au hasard d'une industrie capitaliste largement développée. La province de Nijni-Novgorod tient la première place pour le développement « en usine » de la production du feutre, dont le principal centre est la ville d'Arzamas et la Vyezdnaïa Sloboda suburbaine (comptant ensemble 8 « fabriques » avec 278 ouvriers et une production de 120 000 roubles ; en 1897, 3 221 habitants et dans le bourg de Krasnoïé, 2 835 habitants). C'est aux alentours de ces centres que la production artisanale du feutre est très développée : 243 entreprises, 935 ouvriers et une production de 103 847 roubles (*Travaux de la commission artisanale*, t. V.). Pour bien faire voir l'organisation économique de l'industrie du feutre dans cette région, essayons le procédé graphique, en désignant par des signes particuliers les producteurs qui tiennent une place à part dans le cadre général de cette industrie*.

Il apparaît donc clairement que la séparation de la production « en usine » et de la production artisanale est tout à fait artificielle, que nous sommes en présence d'un seul et même régime de fabrication qui rentre parfaitement dans la notion de manufacture capitaliste**. Au point de vue

liste a donc créé, ici de même, des centres industriels qui détachent de la terre les ouvriers.

* Voir p. 437. (*N. R.*)

** Notons que ce tableau graphique est l'image typique de toutes les petites industries russes organisées sur le type de la manufacture capitaliste : nous voyons partout à la tête de l'industrie de grands établissements (qu'on range parfois parmi les « fabriques et usines ») qui se subordonnent la masse des petits établissements ; bref, une coopération capitaliste basée sur la division du tra-

Représentation graphique de l'organisation du foulage

Patrons tout à fait indépendants, achetant la laine de première main.

Patrons indépendants, achetant la laine en seconde main (le trait ondulé montre à qui).

Producteurs non indépendants, travaillant à la pièce pour un patron et avec des matières premières appartenant à celui-ci (le trait plein indique pour qui).

Ouvriers salariés (le trait double indique chez qui).

Les chiffres indiquent le nombre (approximatif) d'ouvriers*.

Les renseignements inscrits dans les rectangles pointillés se rapportent à l'industrie dite artisanale ; les autres aux « fabriques et usines »

BOURG DE VASSILIEV VRAG
108
BOURGS : KHOKHLOVO, DOLJNIKOVO, CHATOVKA ET IAMICHTCHI
95
52
BOURG DE KRASNOIE
10
10
110
110
220
220
ENV. 8
VIASOVOV ET AUTRES GRANDS « FABRICANTS » DE VYEZDNAIA SLOBODA ET D'ARZAMAS
ENV. 278

---

vail et la production manuelle. Ce n'est pas seulement ici, mais dans la plupart des autres industries artisanales que la manufacture organise des centres non agricoles.

* Les sources sont indiquées dans le texte. Le nombre des entreprises représente à peu près la moitié de celui des ouvriers indépendants (52 entreprises à Vassiliev Vrag, 5+55+110 à Krasnoïé et 21 dans quatre petits villages). Par contre, pour la ville d'Arzamas et la Vyezdnaïa Sloboda le chiffre 8 indique le nombre des « fabriques », et non celui des ouvriers.

technique, c'est une production manuelle. Le travail est organisé sur la base de la coopération avec division du travail sous deux formes : par marchandises (certains villages fabriquent le feutre, d'autres les bottes, les chapeaux, les semelles, etc.), et par opérations (par exemple, tout le bourg de Vassiliev Vrag *foule* les chapeaux et les semelles pour le bourg de Krasnoïé, où ce semi-produit est fini, etc.). Cette coopération est une coopération capitaliste, car elle a à sa tête le grand capital, qui a créé les grandes manufactures et s'est subordonné (par un réseau serré de rapports économiques) la masse des petits établissements. L'immense majorité des producteurs s'est déjà transformée en *ouvriers parcellaires,* travaillant pour le compte des entrepreneurs dans des conditions extrêmement antihygiéniques *. L'ancienneté de cette industrie et les rapports capitalistes bien établis font que les industriels se détachent de l'agriculture : à Krasnoïé l'agriculture est en pleine décadence et le genre de vie de ses habitants diffère de celui des travailleurs du sol **.

L'organisation de l'industrie du foulage dans nombre d'autres régions est tout à fait analogue. Dans le district de Sémionov de la même province, cette industrie occupait

---

* On travaille tout nu, à une température de 22°-24° R. Une poussière fine et moins fine de la laine et toutes sortes de déchets sont en suspens dans l'air. Le sol dans les « fabriques » est en terre battue (notamment dans les buanderies), etc.

** L'argot spécial des habitants de Krasnoïé n'est pas sans intérêt, c'est un trait caractéristique du particularisme territorial propre à la manufacture. A Krasnoïé les fabriques sont désignées sous le nom de *povarnia*, le *matroï* est une des nombreuses branches de l'argot des colporteurs (ofeni). Il y en a trois principales : le langage des *ofeni* proprement dit, en usage surtout dans la province de Vladimir, le *galivon* dans la province de Kostroma et le *matroï*, dans celles de Nijni-Novgorod et de Vladimir (*Travaux de la Commission artisanale,* t. V, p. 465). Seule la grande industrie mécanique détruit complètement les liens sociaux basés sur l'origine et met à leur place des liens nationaux (et internationaux).

en 1889 dans 363 communes 3 180 feux avec 4 038 travailleurs. Sur 3 946 ouvriers, 752 seulement travaillaient pour la vente, 576 étaient ouvriers salariés et 2 618 travaillaient pour des patrons surtout avec des matériaux appartenant à ces derniers. 189 feux distribuaient du travail à 1 805 feux. Les grands propriétaires possèdent des ateliers où travaillent jusqu'à 25 ouvriers salariés, et ils achètent de la laine pour environ 10 000 roubles par an *. On appelle ces grands patrons *tyssiatchniki* ** ; leur chiffre d'affaires est de 5 000 à 100 000 roubles ; ils ont leurs dépôts de laine, leurs boutiques pour la vente des produits finis ***. La *Liste* compte dans la province de Kazan 5 « fabriques »-fouleries avec 122 ouvriers et une production de 48 000 roubles, plus 60 ouvriers travaillant au dehors. Il faut croire que ces derniers figurent aussi parmi les producteurs autonomes à propos desquels on dit qu'ils travaillent souvent pour le compte des « revendeurs » et qu'il existe des entreprises comptant jusqu'à 60 ouvriers ****. Sur les 29 fabriques de feutre de la province de Kostroma, 28 sont concentrées dans le district de Kinechma : elles occupent 593 ouvriers travaillant en atelier et 458 au dehors (*Liste,* pp. 68-70 ; les ouvriers de deux entreprises travaillent seulement au dehors. On voit déjà apparaître des moteurs à vapeur). Les *Travaux de la Commission* (XV) nous apprennent que sur 3 908 arçonneurs et fouleurs de cette province 2 008 sont réunis dans le district de Kinechma. Les fouleurs de la province de Kostroma, pour la plupart, ne sont pas indépendants ou travaillent comme ouvriers salariés dans des ateliers extrêmement antihygiéniques(*). Dans le district de Kaliasine de

* *Matériaux pour servir à l'estimation des terres de la province de Nijni-Novgorod*, t. XI, Nijni-Novgorod 1893, pp. 211-214.

** De «tyssiatcha », millier : «gens à milliasses ». (*N.R.*)

*** *Travaux de la Commission artisanale,* t. VI.

**** *Comptes rendus et recherches,* t. III.

(*) *Comptes rendus et recherches*, t. III.

la province de Tver nous voyons, d'un côté, le travail à domicile pour « les fabricants » (*Liste,* p. 113) et de l'autre, que ce district est une véritable nichée de fouleurs. Il en sort de là jusqu'à 3 000 qui passent par la lande dans le domaine délaissé « Zimniak » (où se trouvait vers 1860 la fabrique de drap d'Alexéiev), formant « un immense marché d'arçonneurs et de fouleurs »*. Dans la province de Iaroslavl, même travail à domicile pour des « fabricants » (*Liste,* p. 115) et encore des « koustari » pour les patrons-marchands avec la laine fournie par ces derniers, etc.

3. La chapellerie, la production du chanvre et la corderie

Nous avons déjà reproduit plus haut les statistiques concernant la chapellerie dans la province de Moscou**. Elles établissent que les ²/₃ de la production et de l'effectif des ouvriers sont concentrés dans 18 établissements avec une moyenne de 15,6 ouvriers salariés***. Les chapeliers-producteurs autonomes n'accomplissent qu'une partie des opérations : ils confectionnent les *carres* qu'ils vendent aux marchands de Moscou, possesseurs d'« ateliers d'apprêtage » ; à leur tour, les chapeliers-producteurs autonomes font travailler à domicile les « tondeuses » (femmes qui tondent le duvet). En somme, nous voyons ici une coopération capitaliste basée sur la division du travail et enveloppée de tout un réseau de formes variées de dépendance économique. Au centre de l'industrie (le bourg de Klénovo, district de Podolsk) apparaît clairement cet abandon de l'agriculture par les industriels (et surtout par les ouvriers salariés) **** et l'élévation du

* *Les petites industries de la province de Vladimir,* II.

** Voir l'Annexe I au chapitre V, Industrie n° 27.

*** Quelques-unes de ces entreprises ont parfois été classées parmi les « fabriques et usines ». V., par exemple, l'*Index* pour 1879, p. 126.

**** Voir plus haut, chapitre V, § VII.

niveau des besoins de la population : on y vit « beaucoup plus proprement », on porte de l'indienne et même du drap, on achète des samovars, on abandonne les anciennes coutumes, etc., ce qui provoque les doléances amères des fervents locaux du bon vieux temps *. La nouvelle époque a même fait apparaître des chapeliers allant chercher du travail hors de leur contrée.

L'industrie de la chapellerie du bourg de Molvitino, district de Bouï, province de Kostroma, est un exemple typique de manufacture capitaliste **. « La fabrication des chapeaux est la principale... occupation du bourg de Molvitino et... de 36 villages ». L'agriculture est délaissée. Après 1861 l'industrie s'est beaucoup développée ; les machines à coudre sont devenues d'usage courant. A Molvitino, 10 ateliers travaillent toute l'année avec 5 à 25 ouvriers et 1 à 5 ouvrières. « Le meilleur atelier... fait dans les 100 000 roubles d'affaires par an »***. On rencontre aussi la distribution du travail à domicile (par exemple, la matière pour la calotte est préparée à domicile par les femmes). La division du travail mutile les ouvriers, qui travaillent dans les conditions d'hygiène les plus défavorables et contractent d'ordinaire la tuberculose. L'ancienneté du métier (plus de 200 ans) a formé des artisans d'une grande habileté : ceux de Molvitino sont connus dans les capitales et dans les provinces les plus éloignées.

Le bourg de Polotniany Zavod est le centre de l'industrie chanvrière du district de Médyne, province de Kalouga. C'est un gros village (3 685 habitants d'après le recensement de 1897) peuplé de paysans sans terre et très adonné

---

* *Recueil de renseignements statistiques sur la province de Moscou*, t. VI, fasc. I, pp. 282-287.

** Voir *Travaux de la Commission artisanale*, t. IX et *Comptes rendus et enquêtes*, t. III.

*** Par un singulier hasard ces ateliers n'ont pas figuré jusqu'ici parmi les « fabriques et usines ».

à l'industrie (plus de 1 000 petits producteurs autonomes) ; c'est le centre de l'industrie artisanale du district de Médyne *. Voici comment est organisée l'industrie du chanvre : les gros patrons (ils sont trois ; le plus grand d'entre eux est Iérokhine) possèdent des ateliers avec ouvriers salariés et des fonds de roulement plus ou moins importants pour acheter la matière première. On peigne la filasse en « fabrique », les fileuses filent à domicile. On tord en fabrique et à domicile. On ourdit en fabrique, on tisse en fabrique et à domicile. En 1878, on comptait dans l'industrie locale du chanvre 841 producteurs autonomes. Iérokhine est considéré à la fois comme « producteur autonome » et comme « fabricant », déclarant avoir 94 ouvriers en 1890 et 64 en 1894-1895 ; d'après les *Comptes rendus et recherches* (t. II, p. 187), Iérokhine fait travailler « des centaines de paysans ».

Ce sont encore des bourgs industriels non agricoles, ceux de Nijni Izbyletz et Verkhni Izbyletz, district de Gorbatov, qui constituent le centre de la corderie dans la province de Nijni-Novgorod **. D'après les données de M. Karpov (*Travaux de la commission,* fasc. VIII), la région de corderie et de câblerie de Gorbatov-Izbyletz ne forme qu'un tout ; une partie des habitants de la ville de Gorbatov s'occupe aussi de cette industrie et quant aux bourgs de Verkhni Izbyletz et Nijni Izbyletz, ils « font presque partie de la ville de Gorbatov » ; leurs habitants vivent en citadins, prennent le thé tous les jours, portent des tissus achetés, mangent du pain blanc. Dans 32 villages de la région, près des $^{2}/_{3}$ de la population, soit 4 701 personnes (2 096 hommes et 2 605

* *Travaux de la Commission artisanale*, II.

** D'après les données de la statistique des zemstvos (*Matériaux* fasc. VII, Nijni-Novgorod 1892), on y comptait, en 1889, 341 et 119 feux, avec une population de 1 277 et 540 âmes. 253 et 103 de ces feux avaient des lots concédés, 284 et 91 exerçaient des métiers et dans ce nombre 257 et 32 ne s'occupant pas d'agriculture. Feux sans chevaux, 218 et 51. Feux donnant leurs lots en location, 237 et 53.

femmes) s'adonnent à l'industrie ; leur production s'élève à 1,5 million de roubles par an. L'industrie qui existe depuis 200 ans environ est aujourd'hui en décadence. Elle est organisée comme suit : tous travaillent pour 29 patrons, qui leur fournissent la matière première ; les ouvriers sont payés à la pièce et se trouvent « sous la dépendance absolue des patrons » ; la journée est de 14 à 15 heures. D'après la statistique des zemstvos (1889), il y a 1 699 ouvriers mâles (plus 558 femmes et hommes qui ne sont pas en âge de travailler). Sur 1 648 ouvriers 197 seulement travaillent pour la vente, 1 340 pour un patron * et 111 comme ouvriers salariés dans les ateliers de 58 patrons. Sur 1 288 familles *dotées d'un lot*, 727 seulement, c'est-à-dire un peu plus de la moitié, le cultivent tout entier elles-mêmes. Sur 1 573 ouvriers pourvus d'un lot, 306 soit 23,2%, ne s'occupent pas du tout d'agriculture. Si nous nous demandons qui sont ces « patrons », il nous faudra passer déjà de l'industrie artisanale à celle des « fabriques et usines ». D'après la *Liste* pour 1894-1895 il y avait deux corderies occupant 231 ouvriers dans leurs ateliers et 1 155 travaillant au dehors, avec une production de 423 000 roubles. Les deux établissements ont déjà fait l'acquisition de moteurs mécaniques (qu'ils n'avaient ni en 1879, ni en 1890) ; preuve évidente que nous assistons ici au passage de la manufacture capitaliste à la grande industrie capitaliste, à la transformation des koustari, distributeurs de travail, et des revendeurs en de véritables fabricants.

Dans la province de Perm le recensement artisanal de 1894-1895 a enregistré 68 corderies et câbleries paysannes occupant 343 ouvriers (dont 143 salariés), avec une production de 115 000 roubles **. A la tête de ces petits établissements se trouvent de grandes manufactures comptées en-

---

* Cf. *Recueil de Nijni-Novgorod*, t. IV, article du prêtre Roslavlev.

** *Esquisses sur l'état de l'industrie artisanale dans la province de Perm*, p. 158 ; le bilan du tableau comporte une erreur ou une coquille.

semble : 6 patrons occupent 101 ouvriers (dont 91 salariés) avec une production de 81 000 roubles *. Le régime de production dans ces grandes entreprises peut être considéré comme un exemple frappant de la « manufacture sérielle » (d'après Marx)[75], c'est-à-dire de la manufacture où différents ouvriers exécutent les différentes opérations de la transformation successive de la matière première : 1° écangage de la fibre de chanvre, 2° peignage, 3° filage, 4° bobinage, 5° goudronnage, 6° dévidage sur le touret, 7° passage des fils à travers les yeux des lames, 8° passage des fils à travers une filière en fonte, 9° toronnage, torsion des câbles et leur commettage **.

L'organisation de l'industrie chanvrière paraît être identique dans la province d'Orel : d'un grand nombre de petites entreprises paysannes se dégagent de grandes manufactures, principalement dans les villes ; elles sont classées parmi les « fabriques et usines » (d'après l'*Index* pour 1890 on comptait dans la province d'Orel, 100 corderies avec 1 671 ouvriers et une production de 795 000 roubles). Les paysans travaillent dans l'industrie du chanvre « pour les marchands » (probablement pour ces mêmes manufacturiers) avec la matière première de ceux-ci et à la pièce. Le travail est divisé en spécialités : les « broyeurs » écanguent la fibre ; les « fileurs » filent ; d'autres enlèvent la chènevotte ; d'autres tournent le rouet. Le travail est bien difficile ; beaucoup attrapent la tuberculose et des hernies. La poussière est telle « que faute d'habitude on ne peut y

---

* *Ibid.*, p. 40 et tableau 188. Ces mêmes établissements paraissent figurer dans la *Liste*, p. 152. Pour pouvoir comparer les grandes entreprises avec les petites, nous avons mis à part les cultivateurs-producteurs de marchandises ; voir *Etudes*, p. 156. (Voir Œuvres, t. 2, pp 378-379. *N.R.*)

** *Les petites industries de la province de Perm à l'Exposition de la Sibérie et de l'Oural,* fasc. III, pp. 47 et suivantes.

tenir plus d'un quart d'heure ». On travaille du lever au coucher du soleil, de mai à septembre, dans de simples hangars *.

4. Industries du bois

La fabrication des coffres est l'exemple le plus typique de la manufacture capitaliste dans cette branche. D'après les enquêteurs de Perm, par exemple, « son organisation est la suivante : quelques gros patrons possédant des ateliers avec ouvriers salariés achètent des matériaux, *en partie* fabriquent les pièces chez eux, mais surtout distribuent la matière première à de petits ateliers de détail ; dans leurs ateliers à eux ils font seulement l'ajustage des pièces et, l'article fini, ils l'envoient au marché. La division du travail... est ici appliquée sur une grande échelle : la fabrication d'un coffre comporte de 10 à 12 opérations, dont chacune est exécutée par des ouvriers détaillistes. Organisation de l'industrie : les ouvriers de détail (Teilarbeiter, d'après la terminologie de Marx) sont unis sous la direction du *capital* »**. C'est une manufacture hétérogène (*heterogene Manufaktur,* d'après Marx[76]) dans laquelle des ouvriers différents exécutent non pas les opérations successives nécessaires à la transformation de la matière en produit, mais les diverses parties du produit qui seront ensuite assemblées. La préférence donnée par les capitalistes aux koustari travaillant à domicile s'explique en partie par le caractère susmentionné de cette manufacture, en partie (et surtout) par une rémunération plus basse des ouvriers

* Voir recueils statistiques des zemstvos sur les districts de Troubtchevsk, Karatchev et Orel (province d'Orel). La connexion des grandes manufactures avec les petites entreprises paysannes ressort aussi du fait que ces dernières commencent à faire usage du travail salarié ; ainsi, dans le district d'Orel 16 paysans, propriétaires de filatures, emploient 77 ouvriers.

** V. Iline, *Etudes*, p. 176. (Voir Œuvres, t. 2, pp. 399-400. *N.R.*)

à domicile*. Notons que les ateliers de cette industrie, relativement grands, sont parfois compris dans les « fabriques et usines** ».

Il est fort probable que l'industrie des coffres du district de Mourom, province de Vladimir, est organisée de la même façon. La *Liste* signale 9 « fabriques » (toutes à travail manuel) avec 89 ouvriers travaillant dans les établissements et *114 au dehors,* avec une production de 69 810 roubles.

L'industrie de la carrosserie dans la province de Perm, par exemple, est organisée de même : de la masse des petites entreprises on voit se dégager des ateliers d'assemblage employant des ouvriers salariés. Les petits koustari sont des ouvriers de détail fabriquant des pièces de carrosserie avec leur matière première propre ou avec celle que leur fournissent les « revendeurs » (c'est-à-dire des propriétaires d'ateliers d'assemblage) ***. En ce qui concerne les carrossiers de la province de Poltava, nous lisons que dans le bourg d'Ardon il existe des ateliers employant des ouvriers salariés et distribuant l'ouvrage à domicile (les plus gros patrons emploient jusqu'à 20 ouvriers au dehors) ****. Dans la province de Kazan on observe dans la fabrication des voitures de ville la division du travail par articles : certaines localités ne fabriquent que les traîneaux ; d'autres seulement les charrettes, etc. « Les voitures de ville, entièrement assemblées au village (mais sans ferrures, sans roues et sans brancards), sont livrées sur commande aux marchands de Kazan qui les donnent à ferrer aux forgerons. Elles

---

* Voir là-dessus les chiffres précis du recensement de l'industrie artisanale de Perm, p. 177. (Voir Œuvres, t. 2, p. 400. *N.R.*)

** Voir l'*Index* et la *Liste* pour cette même province de Perm et ce même « Névianski Zavod », bourg non agricole, qui est le centre de « l'industrie artisanale ».

*** Cf. nos *Etudes*, pp. 177-178. (Voir Œuvres, t. 2, pp. 400-401. *N.R.*)

**** *Comptes rendus et recherches*, t. I.

retournent ensuite aux boutiques et ateliers de la ville, où elles sont finies, c'est-à-dire peintes et capitonnées... Kazan, où les voitures de ville étaient auparavant ferrées, a cédé peu à peu ce travail aux petits producteurs autonomes, qui travaillent à meilleur compte que les ouvriers des villes... » * Le capital préfère donc distribuer le travail à domicile, car il diminue ainsi les frais de main-d'œuvre. L'organisation de l'industrie de la carrosserie, comme il ressort des données ci-dessus, présente dans la plupart des cas un système d'ouvriers détaillistes, soumis au capital.

Le gros bourg industriel de Vorontsovka dans le district de Pavlovo (province de Voronèje) (en 1897 il comptait 9 541 habitants), n'est pour ainsi dire qu'une seule manufacture d'objets en bois (*Travaux de la Commission, etc.*, fasc, IX, article du prêtre M. Popov). Plus de 800 familles s'occupent de cette industrie (sans compter un certain nombre de familles du faubourg d'Alexandrovka avec plus de 5 000 habitants). On y fabrique des télègues, tarantass, roues, coffres, etc., pour une somme de 267 000 roubles. Les propriétaires indépendants sont moins d'un tiers ; dans les ateliers des patrons, les ouvriers salariés sont rares**. La plupart travaille à la pièce sur commande des paysans-marchands de la localité. Les ouvriers sont débiteurs des patrons et se tuent au travail : la population s'affaiblit. La population du bourg est industrielle, de type non villageois ; elle ne s'occupe presque pas d'agriculture (sauf les potagers), n'ayant que des lots misérables. L'industrie existe de longue date ; elle éloigne le paysan de l'agriculture et accentue de plus en plus la division entre riches et pauvres.

---

* *Comptes rendus et recherches*, t. III.

** On compte quatorze gros marchands de bois. Ils ont des *charronneries à vapeur* (d'une valeur d'environ 300 roubles) ; il y en a 24 dans le bourg, occupant chacune 6 ouvriers. Les mêmes marchands distribuent de la matière première et asservissent les ouvriers par des avances en argent.

On se nourrit mal, on s'habille « avec plus de recherche qu'avant » « mais au-dessus de ses moyens », en achetant tout. « L'esprit industriel et commercial s'est emparé de la population. » « Presque tous ceux qui ne savent pas un métier, font commerce de quelque chose... Sous l'influence de l'industrie et du commerce, le paysan a pris une allure plus dégagée, ce qui l'a rendu plus cultivé et plus débrouillard » *.

La fameuse industrie des cuillers de bois du district de Sémionov, province de Nijni-Novgorod, se rapproche par son organisation de la manufacture capitaliste ; il est vrai qu'on ne trouve pas ici de grands ateliers se différenciant de la masse des petits et les dominant. En revanche, nous voyons ici une division du travail fortement enracinée et une soumission absolue de la masse des ouvriers de détail au capital. Avant d'être finie, la cuiller passe au moins par dix mains. Les revendeurs confient certaines de ces opérations à des ouvriers salariés ou bien ils les distribuent à des ouvriers spécialisés (par exemple, la peinture) ; il est des villages qui se spécialisent dans telles ou telles opérations de détail (par exemple, le village de Diakovo s'est spécialisé dans le tournage qui se fait sur commande du revendeur et à la pièce, les villages de Khvostikova, Dianova, Joujelki, dans la peinture, etc.). Les revendeurs achètent en gros le bois dans les provinces de Samara et autres, y envoient des artels d'ouvriers salariés, possèdent des dépôts de matières premières et d'objets fabriqués, font travailler par des koustari les matières premières d'espèces précieuses, etc.

* Il y a lieu ici de rappeler en général comment le capitalisme évolue dans *l'industrie du bois*. Les marchands ne vendent pas le bois tel quel, mais embauchent des ouvriers pour les faire travailler et en fabriquer des divers objets qu'ils vendent ensuite. Voir *Travaux de la Commission...*, t. VIII, pp. 1268, 1314. Voir aussi *Recueil de renseignements statistiques sur le district de Troubtchevsk, province d'Orel.*

La masse des ouvriers de détail constitue un mécanisme producteur complexe, entièrement soumis au capital. « Il importe peu aux cuilleristes de travailler comme salariés entretenus par le patron et dans son local ou de peiner dans leurs isbas, car dans cette industrie, comme du reste dans les autres, tout est pesé, mesuré, compté d'avance. Le cuilleriste ne gagnera jamais plus que le strict nécessaire indispensable à son existence » *. Il est bien naturel que, dans ces conditions, les capitalistes qui dominent la production tout entière, ne se pressent pas d'installer des ateliers et que l'industrie basée sur l'habileté manuelle et la division traditionnelle du travail continue de végéter, délaissée et sans mouvement. Attachés à la terre, les « koustari » semblent somnoler dans leur routine : en 1889 comme en 1879 ils continuent à compter la monnaie à l'ancienne manière en roubles-assignats, et non en roubles argent.

Ce sont encore des établissements du type de la manufacture capitaliste qui sont à la tête de l'industrie du jouet dans la province de Moscou **. Sur 481 ateliers, 20 emploient plus de 10 ouvriers. La division du travail par articles et par spécialités est largement pratiquée, ce qui élève énormément la productivité du travail (au prix de la mutilation de l'ouvrier). Ainsi, le revenu d'un petit atelier est estimé à 26% du prix de vente et celui d'un grand atelier, à 58%***. Il va de soi que le capital fixe des grands patrons est de beaucoup plus important ; on constate également des perfectionnements techniques (par exemple, des séchoirs).

* *Travaux de la commission artisanale*, fasc. II, 1879. Voir aussi les *Matériaux* de la statistique des zemstvos sur le district de Sémionov, fasc. XI, 1893.

** Les données statistiques que nous avons citées (ann. I au chapitre V, industries nos 2, 7, 26) n'embrassent qu'une partie infime des artisans occupés à cette industrie ; mais elles montrent qu'il existe déjà des ateliers de 11 à 18 ouvriers.

*** *Recueil de renseignements statistiques sur la province de Moscou*, t. VI, fasc. 2, p. 47.

L'industrie a son centre à Serguievski possade à population non agricole (il compte 1 055 ouvriers sur 1 398, avec une production de 311 000 roubles sur 405 000 roubles ; d'après le recensement de 1897, 15 155 habitants). L'auteur de l'article sur cette industrie indique la prédominance des petits ateliers, etc., et il estime que l'évolution de l'artisanat vers la manufacture est plus vraisemblable que vers la fabrique, mais peu vraisemblable après tout. « Dans l'avenir, dit-il, les petits producteurs pourront toujours faire concurrence avec plus ou moins de succès à la grande industrie » (*l. c.*, p. 93). L'auteur oublie que dans la manufacture c'est toujours, comme dans les petites industries, la production manuelle qui reste la base technique ; que la division du travail ne peut jamais constituer un avantage décisif capable d'évincer complètement les petits producteurs, surtout quand ces derniers font usage de moyens tels que la prolongation de la journée de travail, etc. ; que la manufacture ne saurait jamais embrasser l'ensemble de la production et demeure une superstructure par rapport à la masse des petites entreprises.

5. Industries de traitement des produits animaux. Industrie des cuirs et peaux

Les régions les plus étendues de l'industrie du cuir offrent les exemples les plus frappants de la fusion totale de l'industrie artisanale et de l'industrie en usine ; des exemples de manufacture capitaliste très développée (en profondeur et en étendue). Chose caractéristique, c'est que les provinces remarquables par les proportions de l'industrie du cuir « en usine » (Viatka, Nijni-Novgorod, Perm, Tver) se distinguent par un développement intense des petites industries artisanales connexes.

D'après l'*Index* pour 1890 le bourg Bogorodskoïé, district de Gorbatov, province de Nijni-Novgorod, comptait

58 « fabriques » avec 392 ouvriers et une production de 547 000 roubles, et d'après la *Liste* pour 1894-95, les « usines » étaient au nombre de 119 avec 1 499 ouvriers travaillant en usines et 205 au dehors, avec une production de 934 000 roubles (ces derniers chiffres ne se rapportent qu'au traitement des produits animaux, principale branche de l'industrie locale). Mais ces chiffres ne nous montrent que les *sommets* de la manufacture capitaliste. M. Karpov a compté en 1879 dans ce bourg et dans la région plus de 296 entreprises avec 5 669 ouvriers (dont beaucoup travaillaient à domicile pour les capitalistes) et une production d'environ 1 490 000 roubles * dans les industries suivantes : cuirs, collage, tressage des corbeilles (pour la marchandise), bourrellerie, harnais, moufles et, à part, dans la poterie. Le recensement des zemstvos de 1889 comptait dans cette région 4 401 personnes occupées dans l'industrie et sur les 1 842 ouvriers à propos desquels on a des renseignements plus détaillés, 1 119 travaillaient comme salariés dans des ateliers et 405 travaillaient à domicile pour des patrons **. « Bogorodskoïé avec ses 8 000 habitants n'est qu'une immense usine de cuirs, où l'on ne chôme jamais »***. C'est plutôt une manufacture « sérielle » soumise à un petit nombre de gros capitalistes qui achètent la matière première, travaillent les peaux, en font des articles divers, embauchant à cet effet plusieurs milliers d'ouvriers dépourvus de tout, se trouvant à la tête de petits établissements ****. L'in-

---

* *Travaux de la Commission artisanale*, IX.

** *Matériaux relatifs à l'estimation des terres* dans le district de Gorbatov.

*** *Travaux de la Commission artisanale,* IX.

**** Ainsi, en tête de l'industrie des harnais se trouvent 13 grands patrons employant chacun de 10 à 30 ouvriers salariés et 5 à 10 travaillant au dehors. Les gros fabricants coupent les moufles dans leurs ateliers (avec 2 ou 3 ouvriers salariés) et les donnent à coudre à 10 ou 20 femmes travaillant chez elles ; ces dernières se divisent en *doigtières* et *piqueuses*. Les premières reçoivent le travail des patrons

dustrie existe de très longue date (depuis le XVII[e] siècle) ; son histoire a conservé surtout la mémoire des Chérémétev, seigneurs terriens qui, au commencement du XIX[e] siècle, ont beaucoup contribué à son développement et ont, entre autres, défendu le prolétariat qui s'était depuis longtemps formé là, — contre les richards de l'endroit. Après 1861, l'industrie a beaucoup grandi, et l'on voit notamment les grands établissements se multiplier aux dépens des petits. Les siècles d'activité industrielle ont formé des ouvriers d'une grande habileté, qui ont répandu le métier à travers la Russie. Les rapports capitalistes, en se consolidant, ont abouti à séparer l'industrie de l'agriculture : non seulement Bogorodskoïé ne s'occupe presque pas d'agriculture, mais il enlève à la terre les paysans des alentours qui viennent s'établir dans cette « ville » *. M. Karpov constate dans ce bourg « l'absence totale de toute apparence paysanne » ; « on a peine à s'imaginer, dit-il, qu'on se trouve dans un village et non dans une ville ». Ce bourg laisse loin derrière lui Gorbatov et les autres chefs-lieux de district de la province de Nijni-Novgorod, à l'exception peut-être d'Arzamas. C'est « un des centres commerciaux et industriels les plus importants de la province ; il produit et vend pour des millions de roubles ». « La zone d'influence industrielle et commerciale de Bogorodskoïé est très étendue ; mais c'est surtout l'industrie de ses alentours qui, dans un rayon de 10 à

et le distribuent aux secondes qu'elles exploitent (renseignements pour 1879).

* En 1889, 1 469 feux sur 1 812 (avec 9 241 habitants) ne semaient pas (en 1897, 12 342 habitants). Les villages de Pavlovo et de Bogorodskoïé se distinguent des autres villages du district de Gorbatov en ce que leurs habitants n'émigrent guère ; au contraire, de la totalité des paysans absents dans le district de Gorbatov 14,9% habitent Pavlovo et 4,9% Bogorodskoïé. De 1858 à 1898, la population dans le district a augmenté de 22,1% tandis qu'à Bogorodskoïé, l'accroissement est de 42%. (Voir les *Matériaux* de la statistique des zemstvos.)

12 verstes, est le plus intimement liée à celle de Bogorodskoïé. Cet entourage industriel est comme la continuation de Bogorodskoïé ». « Les habitants de Bogorodskoïé ne ressemblent nullement aux moujiks incultes ordinaires : ce sont des petits bourgeois artisans, des gens compréhensifs, avisés, qui méprisent les paysans. Le train de vie et la mentalité des habitants de Bogorodskoïé sont bien ceux du petit bourgeois ». Il reste à ajouter que les bourgs industriels du district de Gorbatov se distinguent par le niveau d'instruction des habitants relativement élevé : à Pavlovo, Bogorodskoïé et Vorsma, la proportion des hommes et des femmes sachant lire ou fréquentant l'école est de 37,8% et 20% ; il est respectivement de 21,5% et 4,4% pour le reste du district (voir les *Matériaux* de la statistique des zemstvos).

Des rapports absolument analogues (quoique à une moindre échelle) se révèlent dans les industries du cuir des bourgs de Katounki et de Gorodetz (district de Balakhna), à Bolchoïé Mourachkino (district de Kniaguinine), Iourino (district de Vassilsoursk), Toubanaïevka, Spasskoïé, Vatras et Latychikha du même district. Mêmes centres non agricoles, avec un « périmètre » d'agglomérations agricoles, mêmes industries diverses et nombre de petites entreprises (et aussi des ouvriers à domicile), soumises aux grands entrepreneurs dont les ateliers capitalistes sont quelquefois classés parmi les « fabriques et usines » *. Sans entrer dans les détails statistiques qui n'ont rien de nouveau par rapport à ce qui vient d'être exposé, citons seulement cette très intéressante caractéristique du bourg de Katounki **.

---

* Voir les *Matériaux* de la statistique des zemstvos sur les districts indiqués. — *Travaux de la Commission artisanale*, IX et VI. L'*Index* et la *Liste*. — *Comptes rendus et recherches*, II.

** En 1889, il comptait 380 feux (dont aucun n'ensemençait) avec 1 305 habitants. Dans tout le canton de Katounki, 90,6% de feux s'occupent d'industrie, 70,1% de travailleurs exercent exclusivement des métiers (c'est-à-dire ne font pas d'agriculture). Au point de vue de l'instruction, ce canton dépasse de beaucoup la moyenne du

« Un certain esprit patriarcal, des relations très simples entre patrons et ouvriers qui du reste ne saute pas aux yeux à première vue et qui, malheureusement (?), disparaît chaque année davantage, témoigne du caractère artisanal des petites industries (?). Le caractère usinier des industries et de la population commence à se manifester ces derniers temps seulement, notamment sous l'influence de la ville, grâce à l'institution d'un service de bateaux. Actuellement, le bourg prend tout à fait l'allure d'une cité industrielle : absence de toute trace de travail agricole, les maisons se touchent de près comme à la ville ou presque. Les immeubles de pierre des riches et, à côté, les bicoques des pauvres, les longs bâtiments de bois ou de pierre des usines entassés au centre : tout cela distingue nettement Katounki des villages voisins et fait apparaître clairement le caractère industriel de sa population. Les habitants eux-mêmes rappellent, par certains traits de leur caractère, le type déjà constitué en Russie de l'ouvrier de fabrique : une certaine recherche d'ameublement, de mise et de manières, une vie le plus souvent déréglée, le peu de souci du lendemain, un parler hardi, parfois prétentieux, une certaine vanité vis-à-vis du campagnard : tous ces traits leur sont communs avec les ouvriers russes des fabriques*. »

Dans la ville d'Arzamas, province de Nijni-Novgorod, la statistique des « fabriques et usines » ne dénombrait en 1890 que 6 tanneries avec 64 ouvriers *(Index)* ; ce n'est là qu'une partie minime de la manufacture capitaliste qui embrasse la pelleterie, la chaussure, etc. Les mêmes usiniers emploient des ouvriers à domicile à Arzamas même (on en comptait jusqu'à 400 en 1878) et dans 5 agglomérations suburbaines où sur 360 maisons de pelletiers 330 travaillent pour les marchands d'Arzamas avec la matière première du patron, peinant 14 heures par jour pour 6 à 9

---

district, ne le cédant à cet égard qu'au canton de Tchernoretsk, également non agricole et où les métiers activement exercés sont ceux des constructions fluviales. En 1887, le bourg de Bolchoïé Mourachkino comptait 856 feux (dont 853 ne semaient pas) avec 3 473 habitants. Au recensement de 1897, Gorodetz a 6 330 habitants, Bolchoïé Mourachkino 5 341, Iourino 2 189, Spasskoïé 4 494, Vatras 3 012.

* *Travaux de la Comm. artis.*, IX, p. 2567. Renseignements de 1880.

roubles par mois* ; c'est bien pourquoi les pelletiers sont pâles, faibles, en dégénérescence. Dans le faubourg de Vyezdnaïa Sloboda, 500 maisons de cordonniers sur 600 travaillent pour le compte des patrons qui leur fournissent les bottes déjà découpées. L'industrie est ancienne (200 ans environ), elle grandit et se développe sans cesse. Les habitants ne s'occupent presque pas d'agriculture, et tout leur train de vie est celui de purs citadins ; ils vivent « merveilleusement ». De même pour les villages de pelletiers mentionnés plus haut, dont les habitants « régardent de haut le paysan-laboureur, et le traitent de « cul-terreux » **.

Nous voyons exactement la même chose dans la province de Viatka. Les districts de Viatka et de Slobodskoï sont des centres à la fois de la production des cuirs et peaux, artisanale et « en usine ». Dans le district de Viatka, les tanneries artisanales sont groupées dans les environs de la ville, et « complètent » l'activité industrielle des grandes usines *** en travaillant, par exemple, pour le compte des gros usiniers ; la plupart des artisans-bourreliers et des fabricants de colle travaillent également pour eux. Les grands pelletiers occupent des centaines d'ouvriers qui cousent à domicile des peaux de mouton, etc. C'est une manufacture capitaliste avec sections de tannage et confection de peaux de mouton, bourrelage, harnachement, etc. Dans le district de Slobodskoï (le centre des industries est le faubourg Démianka) les rapports sont encore plus saillants ; nous y

* La situation des ouvriers des fabriques d'Arzamas est comparativement meilleure que celle de l'ouvrier rural (*Travaux de la Comm. artisanale*, III, p. 133).

** *Ibid.*, p. 76.

*** *Travaux de la Comm. artisanale, fasc.* XI, p. 3 084 (Cf. l'*Index* de 1890). Le paysan agriculteur Dolgouchine, possédant une usine avec 60 ouvriers, est classé parmi les koustari. On en trouve quelques-uns de ces koustari.

voyons un petit nombre de gros usiniers * à la tête des corroyeurs (870 personnes), cordonniers et faiseurs de moufles (855), tanneurs de peaux de mouton (940), tailleurs (309, qui confectionnent des demi-pelisses sur commande des capitalistes). En général, une telle organisation de la fabrication des articles de cuir semble être très répandue. Ainsi, la *Liste* compte dans la ville de Sarapoul (province de Viatka) 6 usines qui font en même temps de la chaussure et emploient, en plus de 214 ouvriers en usine, 1 080 travaillant au dehors (p. 495). Que resterait-il de nos « koustari », ces représentants de l'industrie « populaire », si bien fardés par les Manilov de tout acabit, si tous les marchands et fabricants de Russie comptaient d'une façon aussi précise et détaillée les ouvriers qu'ils font travailler à domicile ! **

Il faut encore mentionner ici le bourg industriel de Raskazovo, district et province de Tambov (8 283 habitants en 1897), centre à la fois de l'industrie en « usine » (drap, savon, cuir, distilleries) et des industries artisanales, ces dernières intimement liées à la première ; les industries : cuir, feutre (environ 70 patrons, il existe des établissements de 20 à 30 ouvriers), colle, cordonnerie, tricotage des bas (il n'y a pas de maison où l'on ne tricote des bas avec la laine

* D'après l'*Index* de 1890, environ 27 personnes emploient plus de 700 ouvriers.

** Voir aussi la *Liste*, p. 489, sur le célèbre bourg artisanal de Dounilovo, district de Chouïa (province de Vladimir). L'*Index* de 1890 comptait ici 6 pelleteries avec 151 ouvriers, et d'après les *Travaux de la Comm. artisanale* (fasc. X) cette région occupe environ 2 200 pelletiers et 2 300 pelissiers. En 1877, on y comptait jusqu'à 5 500 « koustari ». L'industrie des tamis de crin qui occupe dans le même district environ 40 villages et jusqu'à 4 000 ouvriers, portant le nom local de « mardasstsy » (commun à toute la région) est probablement organisée sur le même type. Nous avons décrit dans nos *Etudes*, pp. 171 et suiv. une organisation analogue des industries du cuir et de la cordonnerie dans la province de Perm. (Voir Œuvres, t. 2, pp. 393 et suivantes. *N.R.*)

distribuée au poids par les « revendeurs », etc. Tout près de là se trouve le faubourg de Bélaïa Poliana (300 feux) réputé pour les mêmes métiers. Dans le district de Morchansk, le centre des petites industries est le bourg de Pokrovskoïé-Vassilievskoïé, qui est en même temps le centre de fabriques et usines (voir l'*Index* et les *Comptes rendus et recherches,* t. III). Dans la province de Koursk, se distinguent comme localités industrielles et centres d'industries artisanales : Véliko-Mikhaïlovka (district de Novy Oskol, 11 853 habitants en 1897), Borissovka (district de Graïvoron, 18 071 habitants), Tomarovka (district de Biélgorod, 8 716 habitants), Miropolié (district de Soudja, plus de 10 000 habitants. Voir *Comptes rendus et recherches,* t. I, renseignements de 1888-1889). Vous trouverez dans les mêmes villages des « usines » de cuir (voir l'*Index* pour 1890). La principale industrie « artisanale » est celle du cuir et de la chaussure. Née dans la première moitié du XVIIIe siècle, elle a atteint son apogée vers 1860 en devenant « une forte organisation de caractère purement commercial ». Toute cette affaire a été monopolisée par les entrepreneurs qui achetaient le cuir et le donnaient à travailler aux petits producteurs autonomes. Les chemins de fer ont enlevé au capital ce caractère de monopole, et les entrepreneurs capitalistes ont engagé leurs capitaux dans des entreprises plus avantageuses. Actuellement l'organisation est la suivante : les grands entrepreneurs sont au nombre de 120 environ ; ils possèdent des ateliers avec ouvriers salariés et distribuent le travail à domicile ; environ 3 000 petits entrepreneurs indépendants (qui achètent cependant le cuir aux grands entrepreneurs) ; 400 personnes travaillent à domicile (pour le compte des grands propriétaires), et autant d'ouvriers salariés, sans compter les apprentis. Au total, plus de 4 000 cordonniers. De plus, il existe ici des potiers, fabricants de petites armoires à icones, imagiers, tisseurs de nappes, etc.

L'industrie des petits-gris dans le district de Kargopol, province d'Olonetz, est un type extrêmement caractéristique de manufacture capitaliste ; elle a été décrite avec une telle compétence, une telle évocation saisissante et sans prétention de la vie de la population exerçant cette industrie, par un maître d'arts et métiers dans les *Travaux de la Commission artisanale* (fasc. IV). D'après sa description (1878), l'industrie existe depuis le commencement du XIXe siècle : 8 patrons occupent 175 ouvriers, plus environ 1 000 couturières travaillant à domicile pour eux et environ 35 familles de pelletiers (dispersés dans différents villages), en tout 1 300 à 1 500 ouvriers donnant une production de 336 000 roubles. Chose curieuse, c'est que cette industrie, lors de sa prospérité, ne fut pas comprise dans la statistique des « fabriques et usines ». L'*Index* de 1879 n'en fait pas mention. Elle n'a été admise dans la statistique que du jour où elle avait commencé à péricliter. L'*Index* de 1890 compte dans la ville et le district de Kargopol 7 usines avec 121 ouvriers et une production de 50 000 roubles ; la *Liste* y compte 5 usines avec 79 ouvriers (et 57 ouvriers travaillant au dehors) avec une production de 49 000 roubles *. Le régime de cette manufacture capitaliste est très instructif, car il montre ce qui se fait dans nos « industries artisanales » traditionnelles, purement russes, oubliées au fond d'un des innombrables coins perdus de la Russie. Les ouvriers travaillent

* Voici des renseignements sur les « koustari » ayant trait à 1894. « Ce sont les femmes pauvres de la ville de Kargopol et les villageoises du canton de Pavlovo, qui cousent les peaux de petits-gris déjà apprêtées. Elles touchent un prix dérisoire », de sorte qu'une couseuse gagne par mois de 2 roubles 40 à 3 roubles, et doit s'entretenir ; elle doit travailler pour cela, sans redresser l'échine, 12 heures par jour (le travail étant payé à la pièce). « Le travail est exténuant par son intensité et son assiduité ». Le nombre des ouvrières s'élève maintenant à 200 (*L'industrie artisanale dans la province d'Olonetz,* esquisse de MM. Blagovéchtchenski et Gariazine. Pétrozavodsk 1895, pp. 92-93).

15 heures par jour dans une atmosphère extrêmement insalubre et gagnent 8 roubles par mois, soit moins de 60-70 roubles par an. Le revenu des patrons est d'environ 5 000 roubles par an. Les rapports entre patrons et ouvriers portent un caractère « patriarcal » : suivant l'antique habitude, le patron donne gratuitement aux ouvriers le kvas et le sel, que ces derniers vont quémander à la cuisinière du patron. En signe de reconnaissance (du travail que le patron leur « donne »), les ouvriers viennent arracher gratuitement les queues de petits-gris et nettoient les fourrures après le travail. Ils vivent toute la semaine dans les ateliers, et les patrons en manière de plaisanterie les rossent un tant soit peu (p. 218, *l. c.*), leur font exécuter toutes sortes de travaux : remuer le foin, déblayer la neige, porter l'eau, rincer le linge, etc. Le bas prix de la main-d'œuvre est fantastique même à Kargopol, et les paysans des environs « sont prêts à travailler presque pour rien ». Fabrication à la main, avec division systématique du travail et un long apprentissage (8 à 12 ans). On imagine sans peine le sort des apprentis.

6. Autres industries de traitement des produits animaux

La fameuse industrie de la chaussure de Kimry, district de Kortcheva, province de Tver, et des environs offre un exemple particulièrement remarquable de manufacture capitaliste*. C'est une industrie ancienne, remontant au XVIe

* Voir *Annales statistiques de l'Emprire russe*, t. II, fasc. III., St-Pétersbourg 1872. *Matériaux pour l'étude de l'industrie artisanale et du travail manuel en Russie*, rédigés par L. Maïkov. Article de V. Pletnev. Ce travail est le meilleur par la clarté avec laquelle est décrite toute l'*organisation* de l'industrie. Les travaux plus récents fournissent de précieuses données statistiques et ethnographiques, mais elles expliquent moins bien le régime économique de cette industrie complexe. Voir aussi les *Travaux de la Comm. artisanale*, fasc. VIII, article de M. Pokrovski. — *Comptes rendus et recherches*, t. I.

siècle. Après l'abolition du servage, elle continue de progresser. Pletnev comptait, vers 1870, quatre cantons dans le rayon de cette industrie, et en 1888 on en comptait déjà 9. La base de l'organisation de l'industrie est la suivante. En tête sont les patrons des grands ateliers employant des ouvriers salariés, et distribuant le cuir coupé à coudre à domicile. M. Pletnev en comptait 20 avec 124 ouvriers, et 60 jeunes garçons produisant pour 818 000 roubles ; quant aux ouvriers occupés à domicile par ces capitalistes, l'auteur en évalue à peu près le nombre à 1 769 et celui des jeunes garçons à 1 833. Viennent ensuite les petits patrons avec 1 à 5 ouvriers salariés et 1 à 3 garçons. Ces petits patrons écoulent leur marchandise principalement aux marchés du bourg de Kimry ; leur nombre est de 224, avec 460 ouvriers et 301 garçons ; leur production se chiffre à 187 000 roubles. Il y a donc en tout 244 patrons, 2 353 ouvriers adultes (dont 1 769 à domicile) et 2 194 jeunes garçons (dont 1 833 à domicile), produisant pour une somme de 1 005 000 roubles. Il existe encore des ateliers qui exécutent toutes sortes d'opérations de détail : le raclage de cuir, le collage des déchets provenant du raclage ; il y a des camionneurs spéciaux (4 patrons avec 16 ouvriers et environ 50 chevaux) ; des menuisiers (pour fabrication des caisses), etc. * M. Pletnev estime la production de toute la région à 4,7 millions de roubles. En 1881, on dénombrait 10 638 petits producteurs autonomes et, avec ceux qui venaient chercher

* Cf. *Comptes rendus et recherches* : 7 groupes d'industriels : 1° marchands d'articles de cuir ; 2° revendeurs de chaussures ; 3° propriétaires de grands ateliers (5 à 6 ouvr.) faisant l'empeigne et la donnant à coudre à domicile ; 4° patrons de petits ateliers avec ouvriers salariés, distribuant également du travail à domicile ; 5° ouvriers isolés travaillant seuls pour le marché ou pour les patrons (sub 3 et 4) , 6° ouvriers salariés (maîtres, compagnons, apprentis) ; 7° « formiers, faiseurs d'entailles, ainsi que patrons et ouvriers des ateliers de raclage, de graissage et de collage » (p. 227, *l. c.*). Le recensement de 1897 dénombre à Kimry 7 017 habitants.

un gain d'appoint, 26 000 ; la somme totale de leur production était de 3,7 millions de roubles. Quant aux conditions de travail, il faut noter une journée de travail excessivement longue (14 à 15 heures), des conditions de travail extrêmement antihygiéniques, le salaire payé en marchandises, etc. Le bourg de Kimry, centre de la production, « ressemble plutôt à une petite ville » (*Comptes rendus et recherches,* t. I, p. 224). Les habitants sont de mauvais cultivateurs et s'occupent d'industrie pendant toute l'année ; seuls les koustari quittent le métier pour la fenaison. Les maisons à Kimry sont de type urbain, et les habitants ont les habitudes du citadin (par exemple, par des prétentions à l'élégance). Jusqu'à ces derniers temps cette industrie ne figurait pas dans la « statistique des fabriques et usines » probablement parce que les patrons « se disent volontiers petits producteurs autonomes » (*ibid.,* p. 228). C'est la *Liste* qui a mentionné pour la première fois 6 ateliers de chaussures dans le rayon de Kimry, avec 15 à 40 ouvriers en atelier et sans travailleurs au dehors. Sans doute, y a-t-il là une foule de lacunes.

C'est encore à la manufacture que se rapporte l'industrie du bouton des districts de Bronnitsy et de Bogorodsk, province de Moscou. Les boutons sont faits avec les sabots et les cornes de mouton. Cette industrie emploie 487 ouvriers dans 52 établissements ; la somme de la production est de 264 000 roubles. Il y a 16 entreprises occupant moins de 5 ouvriers, 26, de 5 à 10 ouvriers et 10 ayant 10 ouvriers et plus. 10 patrons seulement n'ont pas d'ouvriers salariés : ils travaillent pour de grands entrepreneurs avec la matière première de ces derniers. Seuls les grands entrepreneurs sont tout à fait indépendants (comme il ressort des chiffres cités, ils occupent de 17 à 21 ouvriers par établissement). Ce sont eux qui figurent sans doute dans l'*Index* en qualité de « fabricants » (voir p. 291 : 2 établissements avec 73 ouvriers et une production de 4 000 roubles). C'est la « manufacture sérielle ». On soumet d'abord les cornes à

l'action de la vapeur dans une isba à fourneau appelée « forge » ; on les envoie ensuite à l'*atelier* où elles sont sciées, puis on y porte le dessin à l'estampeuse. Enfin, elles sont montées et polies à la machine. On emploie des apprentis dans cette industrie. La journée de travail est de 14 heures. Le paiement se fait généralement en marchandises. Les relations entre patrons et ouvriers sont patriarcales : le patron appelle ses ouvriers « mes enfants », et le livret de paie porte le nom de « livre des enfants » ; au moment de la paie, le patron fait la morale aux ouvriers et ne satisfait jamais entièrement leur « demande » d'argent.

L'industrie de la corne qui figure dans notre tableau des petites industries (annexe I au chapitre V, industries n[os] 31 et 33) est du même type. Les koustari employant des dizaines de salariés figurent aussi dans l'*Index* comme « fabricants» (p. 291). On pratique dans cette industrie la division du travail, de même que la distribution du travail à domicile (aux polisseurs de peignes). Le centre de la production du district de Bogorodsk est dans le bourg Khotéïtchi, où l'agriculture passe déjà au second plan (2 494 habitants en 1897). La publication du zemstvo de Moscou *Les industries artisanales du district de Bogorodsk, province de Moscou, en 1890,* note avec raison que ce bourg « *n'est qu'une vaste manufacture de peignes* » (p. 24, souligné par nous). En 1890 on comptait dans ce bourg plus de 500 personnes occupées à l'industrie et produisant de 3,5 à 5,5 millions de peignes. « Le plus souvent le marchand de cornes est à la fois revendeur d'objets fabriqués et souvent gros fabricant de peignes. » Particulièrement pénible est la situation des patrons obligés de prendre la corne « aux pièces » : « elle est même pire que celle des ouvriers salariés des grandes entreprises ». Le besoin les oblige à exploiter à fond toute la famille et à *prolonger la journée de travail,* à faire travailler les enfants. « En hiver, le travail à Khotéïtchi commence à 1 heure du matin, et il est difficile de dire au juste quand il finit dans

l'isba du petit producteur « indépendant » travaillant « aux pièces ». Le paiement en marchandises est très répandu. « Ce système qu'on a eu tant de peine à déraciner des fabriques, est encore florissant dans les petites entreprises artisanales » (p. 27). L'organisation est sans doute la même pour l'industrie de la corne dans le district de Kadnikov (province de Vologda) dans le rayon du bourg d'Oustié (appelé « Oustianchtchina ») avec ses 58 villages. M. V. Borissov (*Travaux de la Commission artisanale,* fasc. IX) compte ici 388 koustari avec une production de 45 000 roubles ; tous les koustari travaillent pour les capitalistes qui achètent la corne à Saint-Pétersbourg et l'écaille de tortue à l'étranger.

En tête de la brosserie, dans la province de Moscou (voir annexe I au chapitre V, industrie n° 20) nous voyons de grands établissements avec un grand nombre d'ouvriers salariés, avec division du travail systématiquement appliquée*. Il est intéressant de noter ici le changement qui s'est opéré dans l'organisation de cette industrie de 1879 à 1895 (voir la publication du zemstvo de Moscou : *Industrie des brosses d'après l'enquête de 1895*). Quelques entrepreneurs aisés se sont installés à Moscou pour y exploiter cette industrie. Le nombre des industriels a augmenté de 70%, surtout celui des femmes (+170%) et des jeunes filles (+159%). Le nombre des grands ateliers employant des ouvriers salariés a diminué de 62% à 39%. La raison en est que les patrons ont adopté le système de *distribution du travail à domicile.* L'usage généralisé de la perceuse (qui fait les trous dans les montures) a accéléré et facilité une des principales opérations de la fabrication des brosses. Les « monteurs » (ouvriers qui « plantent » le

* Le « scieur » découpe à la scie les montures de brosses ; le « perceur » y perce des trous ; « l'apprêteur » lessive les crins ; le « monteur » fixe les crins ; le « plaqueur » colle le placage (*Recueil de rens. stat. sur la province de Moscou,* t. VI, fasc. I., p. 18).

crin dans la monture) ont été de plus en plus demandés, et cette opération, se spécialisant de plus en plus, échoit maintenant aux femmes, main-d'œuvre meilleur marché. Les femmes fixent le crin à domicile, à tant la pièce. Ainsi, l'intensification du travail à domicile est due ici au progrès technique (tour à vrille), au progrès de la division du travail (les femmes ne font que fixer les crins), au progrès de l'exploitation capitaliste (le travail des femmes et des jeunes filles revient à meilleur compte). Cet exemple illustre fort bien que le *travail à domicile n'exclut nullement la notion de manufacture capitaliste* ; au contraire, il est parfois même *un signe de son développement ultérieur.*

7. Industries de traitement des produits minéraux

Dans les industries céramiques un exemple de la manufacture capitaliste nous est fourni par la région de Gjel (embrassant 25 villages, des districts de Bronnitsy et de Bogorodsk de la province de Moscou). Les données statistiques qui s'y rapportent figurent dans notre tableau des petites industries (annexe I au chapitre V, industries n[os] 15, 28 et 37). On voit par là que, malgré les distinctions énormes qui existent entre les trois industries de Gjel : poterie, porcelainerie et peinture, la transition entre les divers groupes d'établissements dans chaque industrie aplanit ces distinctions, et nous avons ainsi toute une série d'ateliers de dimensions régulièrement croissantes. Voici la moyenne des ouvriers par établissements dans les différents groupes de ces trois industries : 2,4 — 4,3 — 8,4 — 4,4 — 7,9 — 13,5 — 18 — 69 — 226,4. Cela veut dire que la série commence à l'atelier infime pour en arriver au plus grand. L'appartenance des grandes entreprises à la manufacture capitaliste (en tant qu'elles n'ont pas introduit la machine et ne se sont pas devenues des fabriques) est hors de doute. Mais ce

qui importe surtout, c'est que les *petits établissements sont rattachés aux grands ;* que nous voyons ici *une seule et même structure industrielle,* et non des ateliers isolés relevant tantôt d'un type d'organisation économique, tantôt d'un autre. « Gjel forme un tout économique » (Issaïev, *l. c.*, p. 138) et les grands ateliers de la région sont nés des petits d'une façon lente et par degrés (*ibid.,* p. 121). La fabrication est manuelle *, avec application considérable de la *division du travail :* chez les potiers nous voyons des tourneurs (spécialisés selon les variétés de poterie), des ouvriers qui cuisent le produit, etc., parfois même un ouvrier qui prépare spécialement les couleurs. Chez les porcelainiers, la division du travail est poussée très loin : broyeurs, tourneurs, enfourneurs, chauffeurs, peintres, etc. Les tourneurs se spécialisent même selon les variétés de poteries (cf. Issaïev, *l. c.,* p. 140 : dans un cas, la division du travail a augmenté le rendement de 25%). Les ateliers de peinture qui travaillent pour les porcelainiers ne sont donc que des succursales de leur manufacture exécutant telle opération de détail. Ce qui est caractéristique de la manufacture capitaliste déjà constituée, c'est que la force physique elle aussi y devient une spécialité. Ainsi, dans certains villages de Gjel presque tous les habitants sont occupés à extraire la terre glaise ; pour les travaux pénibles qui ne demandent pas d'habileté particulière (travail du broyeur), on embauche presque exclusivement des ouvriers venus des provinces de Toula et

* Notons que dans cette industrie comme dans les industries textiles ci-dessus décrites, la manufacture capitaliste est, à proprement parler, le régime économique d'hier. L'époque d'après l'abolition du servage se caractérise par la transformation de cette manufacture en grande industrie mécanique. Le nombre des usines de Gjel qui emploient des machines à vapeur était de 1 en 1866, 2 en 1879, 3 en 1890 (d'après l'*Annuaire du Ministère des Finances*, fasc. I. et l'*Index* pour 1879 et 1890).

de Riazan, plus forts et plus résistants que les habitants chétifs de Gjel. Le paiement en marchandises est très répandu. L'agriculture est en mauvais état. « Les habitants de Gjel sont une race en dégénérescence » (Issaïev, p. 168) ; épaules étroites, faibles de poitrine, peu robustes ; les peintres perdent la vue de bonne heure, etc. La division capitaliste du travail casse l'homme et le mutile. La journée de travail est de 12 à 13 heures.

8. Industrie des traitements des métaux. Les industries de Pavlovo

Les célèbres ateliers de serrurerie sur acier de Pavlovo intéressent tout un rayon du district de Gorbatov, province de Nijni-Novgorod, et du district de Mourom, province de Vladimir. L'origine de ces industries est très ancienne : Smirnov indique qu'en 1621 il y avait à Pavlovo (d'après les anciens livres de cens) onze forges. Vers le milieu du XIXe siècle ces industries formaient déjà un réseau très étendu de rapports capitalistes parfaitement établis. Après l'abolition du servage, elles continuèrent à se développer en étendue et en profondeur. Le recensement du zemstvo de 1889 établit que dans 13 cantons et 119 villages du district de Gorbatov elles groupaient 5 953 feux avec 6 570 ouvriers mâles (soit 54% du nombre total des ouvriers de ces villages) et 2 741 vieillards, adolescents et femmes, au total 9 311 personnes. Dans le district de Mourom M. Grigoriev comptait, en 1881, 6 cantons industriels, 66 villages, 1 545 feux et 2 205 ouvriers mâles (39% du nombre total des ouvriers de ces villages). Non seulement il s'est formé de grands villages industriels ne s'adonnant pas à l'agriculture (Pavlovo, Vorsma), mais les paysans des environs étaient eux aussi amenés à délaisser la culture du sol : en dehors de Pavlovo et de Vorsma 4 492 ouvriers s'occupaient d'industrie dans le district de Gorbatov ; 2 357 d'entre eux,

soit *plus de la moitié,* ne s'occupaient pas d'agriculture. La vie de centres comme Pavlovo est celle d'une vraie ville, les besoins des habitants sont infiniment plus étendus, les conditions d'existence, vêtements, genre de vie, etc., — plus cultivés que chez les paysans « incultes » des environs *.

Passant à l'organisation économique des industries de Pavlovo, il nous faut constater tout d'abord ce fait indiscutable qu'en tête des petits producteurs autonomes se trouvent les manufactures capitalistes les plus typiques. Par exemple, dans l'établissement des Zavialov (qui dès 1860 occupait dans ses ateliers plus de 100 ouvriers et qui maintenant a installé une machine à vapeur), un canif passe par 8 ou 9 mains : le forgeur, l'affûteur, le faiseur de manches (d'ordinaire, à domicile), le trempeur, la polisseuse, le finisseur, le repasseur, le poinçonneur. C'est la coopération capitaliste très large, fondée sur la division du travail, et dans laquelle une grande partie des ouvriers de détail ne travaille pas dans l'atelier du capitaliste, mais à domicile. Voici les données de M. Labzine (1866) sur les plus gros établissements de Pavlovo, Vorsma et Vatcha pour toutes les branches d'industrie de cette région : 15 patrons employaient 500 ouvriers en atelier et 1 134 au dehors, au total 1 634 ouvriers pour une production de 351 700 roubles. Jusqu'à quel point une telle caractéristique des relations économiques est applicable actuellement à toute la région, c'est ce qui ressort des chiffres suivants ** :

---

* Voir plus haut sur le degré d'instruction plus élevé des habitants de Pavlovo et de Vorsma et sur l'émigration des paysans vers ces centres.

** Chiffres des *Matériaux* de la statistique des zemstvos et du *Compte rendu* de M. Annenski, ainsi que de l'enquête de A. Potressov (citée plus haut). Les chiffres pour la région de Mourom sont approximatifs. Le nombre des habitants, d'après le recensement de 1897, est de 4 674 à Vorsma, 12 431 à Pavlovo.

Localités	Nombre de personnes exerçant une industrie et travaillant					Production approximative en millions de roubles
	pour le marché	pour un patron	comme salariés	pour un patron et comme salariés	Total	
Pavlovo	3 132	2 819	619	3 438	6 570	} 2
Sélitba	41	60	136	196	237	
Mourom	500	?	?	2 000	2 500	1
Total	3 673	—	—	5 634	9 307	3

Ainsi, nous voyons que l'organisation de l'industrie que nous avons esquissée a la prédominance dans toutes les régions. Dans l'ensemble, les *trois cinquièmes* environ des ouvriers se livrent à des occupations de type capitaliste. Donc, ici de même, nous constatons que la manufacture tient, dans la structure générale de l'industrie, une place prépondérante * et se soumet la masse des ouvriers sans toutefois être à même de déraciner entièrement la petite production. La vitalité relative de cette dernière s'explique amplement, d'abord, par le fait que la production mécanique n'a point encore pénétré dans certaines branches de l'industrie de Pavlovo (par exemple, la serrurerie) ; en second lieu, par le fait que le petit producteur emploie, pour se préserver de sa déchéance, des moyens qui le font déchoir encore

* Les chiffres cités sont loin d'exprimer pleinement cette prédominance : la suite du texte montre que les petits producteurs indépendants qui travaillent pour le marché, sont soumis au capital *bien plus* que ceux qui travaillent pour le compte des patrons, et ceux-là à leur tour le sont *encore plus* que les ouvriers salariés. Les industries de Pavlovo montrent d'une façon particulièrement frappante la liaison indissoluble qui existe entre capital commercial et capital industriel, liaison propre en général à la manufacture capitaliste dans ses rapports avec les petits producteurs.

plus que l'ouvrier salarié. Ces moyens sont : la prolongation de la journée de travail, l'abaissement du niveau de vie et la diminution des besoins. « Le groupe de petits producteurs indépendants qui travaillent pour les patrons, subit de moindres oscillations de gain » (Grigoriev, *l. c.*, p. 65). Chez Zavialov, par ex., le faiseur de manches gagne le moins : « travaillant à domicile, il se contente d'un moindre gain » (p. 68). Les koustari qui travaillent « pour les fabricants » « peuvent gagner un peu plus que la moyenne du rendement de l'artisan qui porte son produit sur le marché. L'augmentation du gain est surtout appréciable chez les ouvriers qui logent dans la fabrique même » (p. 70) *. La journée de travail dans les « fabriques » dure 14,5-15 heures, avec un maximum de 16 heures. « Chez les koustari travaillant à domicile, elle n'est jamais inférieure à 17 heures et atteint parfois 18 et même 19 heures par jour » (*ibid.*). Il n'y aurait rien d'étonnant si la loi du 2 juin 1897 [77] amenait ici une augmentation du travail à domicile ; il y a longtemps que ces koustari-là devraient consacrer tous leurs efforts pour obtenir des patrons l'ouverture de fabriques. Que le lecteur se rappelle aussi les fameuses « avances », l'« échange », la « mise en gage des femmes » et toutes autres formes d'asservissement et d'humiliation personnelle existant à Pavlovo et dont le poids écrase le petit producteur soit-disant indépendant**. Heureusement, la grande industrie mécanique en développement rapide ne s'accommode

* Le lien avec la terre joue, lui aussi, un rôle important dans la diminution du gain. Les koustari « gagnent en moyenne moins que les serruriers de Pavlovo » (Annenski. *Rapport,* p. 61). On doit tenir compte, il est vrai, que les premiers ont toujours leur pain ; néanmoins « on ne saurait reconnaître que la situation du simple koustar soit meilleure que celle d'un serrurier moyen de Pavlovo » (p. 61).

** Il arrive pendant les crises que l'on travaille littéralement pour rien, on échange « le blanc contre le noir », c'est-à-dire le produit fini contre la matière première, et cela arrive «assez souvent » (Grigoriev. *ibid.*, p. 93).

pas aussi facilement que la manufacture de ces pires formes d'exploitation. En anticipant, nous reproduisons les données relatives au progrès de la production mécanique dans cette région*.

Années	Nombre d'«usines et fabriques»	Nombre d'ouvriers			Production totale (en milliers de roubles)	Nombre d'établissements avec machines à vapeur	Nombre d'établissements avec 15 ouvr. et plus
		en usine	à domicile	total			
1879	31	?	?	1 161	498	2	12
1890	38	environ 1 206	environ 1 115	2 361	594	11	24
1894/95	31	1 905	2 197	4 102	1 134	19	31

Ainsi, nous voyons qu'un nombre toujours plus grand d'ouvriers s'accumule dans les grandes entreprises qui passent à l'emploi des machines**.

* Chiffres de l'*Index* et de la *Liste* pour l'ensemble de la localité, y compris Sélitba et Vatcha, avec leurs environs. L'*Index* pour 1890 a sans doute inclu les ouvriers à domicile dans le total des ouvriers de fabriques et usines ; nous avons établi le nombre des ouvriers à domicile approximativement, en nous bornant à faire la correction d'après les deux plus grands établissements (les Zavialov et F. Varypaïev). Pour pouvoir comparer le nombre des « fabriques et usines » figurant dans la *Liste* et dans les *Index*, il ne faut prendre en considération que les entreprises avec 15 ouvriers et plus. (Voir là-dessus le détail dans nos *Etudes*, article : « Contribution à notre statistique des usines et fabriques ».) (Voir Œuvres, t. 4. *N.R.*)

** Dans une des branches de l'industrie de Pavlovo, à savoir la fabrication des serrures, on observe au contraire une diminution du nombre des ateliers avec ouvriers salariés. A. Potressov (*l. c.*), qui a constaté ce fait avec force détails, en a indiqué aussi la raison : la concurrence de la *fabrique* de serrures dans la province de Kovno (fabrique des frères Schmidt, 500 ouvriers et production de 500 000 roubles en 1890, et 625 ouvriers, une production de 730 000 roubles en 1894-1895).

9. Autres industries de traitement des métaux

Les industries du bourg de Bezvodnoïé, district et province de Nijni-Novgorod, appartiennent aussi à la manufacture capitaliste. C'est aussi un de ces bourgs industriels dont la majeure partie des habitants ne pratiquent point l'agriculture, et qui est le centre d'un groupe industriel de plusieurs villages. D'après le recensement des zemstvos de 1889 (*Matériaux*, fasc. VIII, N.-N. 1895), 67,3% de feux du canton de Bezvodnoïé (581 feux) n'ensemençaient pas ; 78,3% n'avaient pas de chevaux ; 82,4% exerçaient des métiers ; 57,7% comptaient des membres sachant lire et écrire ou fréquentant l'école (au lieu de 44,6%, la moyenne du district). Les industries de Bezvodnoïé consistent dans la fabrication de différents objets de métal : chaînes, hameçons, toiles métalliques ; on estimait la production en 1883 * à 2,5 millions de roubles ; en 1888-1889 **, à 1,5 millions. L'organisation de l'industrie : les koustari travaillent pour les patrons avec les matières premières fournies par ces derniers, travail distribué à des ouvriers de détail est exécuté en partie dans les ateliers des entrepreneurs, en partie à domicile. Par exemple, dans la fabrication des hameçons les différentes opérations sont exécutées par des « courbeurs », des « coupeurs » (travaillant dans un local spécial), des « appointeurs » (femmes et enfants qui taillent en pointe les hameçons à domicile). Tous ces ouvriers travaillent à la pièce, pour un capitaliste ; le courbeur remettant de son côté le travail aux coupeurs et aux appointeurs. « L'étirage du fil de fer se fait maintenant à l'aide de treuils à chevaux ; auparavant, c'étaient des aveugles qui venaient ici en grand nombre. . . » Voici bien une des « spécialités » de la

* *Travaux de la Comm. artisanale*, t. IX. Le nombre d'habitants au village de Bezvodnoïé était de 3 296 en 1897.

** *Comptes rendus et recherches*, t. I. La *Liste* indique dans cette région 4 « fabriques » avec 21 ouvr. travaillant dans l'atelier et 29 ouvriers à domicile ; prod. 68 000 roubles.

manufacture capitaliste ! « Cette production diffère beaucoup des autres par les conditions du travail. Les ouvriers sont obligés de travailler dans une atmosphère étouffante, saturée des émanations délétères du crottin des chevaux »*. Le même type de manufacture capitaliste est appliqué dans la fabrication des tamis **, des épingles ***, de la cannetille ****, dans la province de Moscou. Dans cette dernière industrie on comptait, au début des années 80, 66 établissements avec 670 ouvriers (dont 79% de salariés) et une production de 368 500 roubles. Quelques-uns de ces établissements capitalistes ont figuré parfois au nombre des « fabriques et usines »*****.

L'organisation de la serrurerie dans le canton de Bourmakino (et les cantons environnants) du district et de la province de Iaroslavl, est vraisemblablement du même type. Du moins voyons-nous ici même division du travail (forgerons, souffleurs, serruriers) ; même développement intense du salariat (sur 307 forges du canton de Bourmakino, 231 emploient des ouvriers salariés) ; même domination du grand capital sur tous ces ouvriers de détail (les revendeurs sont en tête ; les forgerons travaillent pour eux ; les serruriers pour les forgerons) ; même combinaison pour les opérations des revendeurs avec la fabrication des objets dans des ateliers capitalistes, dont quelques-uns tombent parfois au nombre des « fabriques et usines »(*).

---

* *Comptes rendus et recherches*, I, p. 186.

** Annexe I au chapitre V, Industrie n° 29.

*** *Ibid.*, n° 32.

**** *Recueil de rens. statistiques sur la province de Moscou*, t. VI, fasc. I, 2e partie et *Ind. du district de Bogor. en 1890.*

***** Voir, par exemple, la *Liste* n° 8819.

(*) *Travaux de la Comm. artisanale* fasc. VI, enquête de 1880, — *Comptes rendus et recherches*, t. I. (1888-1889), cf. p. 271 : « presque toute la production . . . est concentrée dans les ateliers employant des ouvriers salariés ». Cf. aussi la *Revue de la province de Iaroslavl*, fasc. II, Iaroslavl 1896, p. 8, 11. — La *Liste*, p. 403.

Dans l'annexe au chapitre précédent, nous avons rapporté les données statistiques relatives aux industries des plateaux et de la chaudronnerie* dans la province de Moscou (la chaudronnerie y occupe la région qui porte le nom de « Zagarié »). Ces données montrent que le travail salarié joue dans ces industries un rôle prépondérant ; qu'elles ont à leur tête de grands ateliers comptant en moyenne de 18 à 23 ouvriers salariés par établissement et produisant chacun pour une somme de 16 000 à 7 000 roubles en moyenne. Si on ajoute à cela que la division du travail y est appliquée sur une très large échelle**, il apparaîtra clairement que nous sommes en présence d'une manufacture capitaliste***. « Les petites unités industrielles qui, dans les conditions existantes de la technique et de la division du travail constituent une anomalie, ne peuvent se maintenir à côté des grands ateliers qu'au prix d'un allongement maximum de la journée de travail » (Issaïev, *l. c.*, p. 33), par exemple, jusqu'à *19 heures* chez les fabricants de plateaux. La journée est ici habituellement de 13 à 15 heures, et chez les petits patrons de 16 à 17 heures. Le paiement en marchandises est très répandu ici (en 1876 comme en 1890)****. Ajoutons que l'ancienneté de l'industrie (elle date d'avant le commencement du XIXe siècle) et sa spécialisation très

---

* Annexe I au chapitre V, Industries n°s 19 et 30.

** Chez les chaudronniers, cinq opérations sont exécutées par des ouvriers différents ; chez les fabricants de plateaux il y en a au moins 3, tandis qu'un « atelier normal » demande 9 ouvriers. « Dans les grands établissements » on emploie une « division (du travail) raffinée ayant pour but d'élever la productivité du travail » (Issaïev, *l. c.*, pp. 27 et 31).

*** L'*Index* de 1890 compte dans la région de Zagarié 14 usines avec 184 ouvr. et une production de 37 000 roubles. La comparaison de ces chiffres avec ceux de la statistique des zemstvos, cités plus haut, montre que la statistique des fabriques et usines n'a enregistré, cette fois encore, que les sommets de la manufacture capitaliste dans tout son développement.

**** Cf. *L'industrie artisanale du district de Bogorodsk*

poussée ont formé ici aussi des ouvriers de grande habileté ; ceux de Zagarié sont renommés pour leur maîtrise. Mais l'industrie a vu apparaître des spécialités qui ne demandent aucune formation préalable, et sont accessibles même aux tout petits ouvriers. « Par elle-même, cette seule possibilité de devenir directement ouvrier dès l'enfance et d'apprendre, pour ainsi dire, le métier sans étudier, remarque avec raison Issaïev, montre bien que l'esprit de métier qui demande l'éducation de la main-d'œuvre disparaît ; la simplicité d'un grand nombre de procédés de détail marque le passage du métier à la manufacture » (*l. c.*, p. 34). Notons seulement que « l'esprit de métier » persiste toujours jusqu'à un certain point dans la manufacture, car sa base est toujours la production manuelle.

10. Bijouterie. La fabrication des samovars et des accordéons

Le bourg de Krasnoïé (district et province de Kostroma) est un de ces bourgs industriels qui sont d'ordinaire les centres de notre manufacture capitaliste « populaire ». Ce gros village (2 612 habit. en 1897) a tout d'une ville ; les habitants vivent en citadins et (à quelques exceptions près) ne s'occupent pas d'agriculture. Krasnoïé est le centre d'une industrie de joaillerie, qui embrasse 4 cantons et 51 villages (dont le canton de Sidorovskoïé, district de Nérekhta) avec 735 feux et environ 1 706 ouvriers *. « Ce sont sans contredit les grands industriels du village de Kras-

* *Travaux de la Comm. artisanale*, fasc. IX, article de M. A. Tillo.— *Comptes rendus et recherches*, t. III. (1893). L'industrie se développe toujours. Cf. la correspondance des *Rousskié Védomosti* pour 1897, n° 231. Le *Messager des Finances*, 1898, n° 42. Le montant de la production est supérieur à 1 million de roubles dont 200 000 roubles environ couvrent les frais de main-d'œuvre et près de 300 000 roubles vont aux revendeurs et aux marchands.

noïé, les Pouchilov, les Mazov, les Sorokine, les Tchoulkov et autres marchands que l'on doit considérer comme les principaux représentants de l'industrie, déclare M. Tillo. Ils achètent la matière première, or, argent, cuivre, entretiennent des maîtres-ouvriers, accaparent les objets finis, distribuent des commandes à domicile, fournissent des modèles à copier, etc. » (2043). Les grands industriels possèdent des ateliers — « rabótorni » (laboratoires), où sont forgés et fondus les métaux qu'on distribue ensuite pour être travaillés aux petits producteurs autonomes ; ils ont un outillage technique : presses, estampeuses (pour découper les pièces), « frappeuses » (pour imprimer les dessins), « étireuses » (pour étirer le métal), établis, etc. La division du travail est largement appliquée dans la production : « Presque chaque objet passe par plusieurs mains suivant un ordre établi. Ainsi, pour faire des boucles d'oreilles, le métal-argent est d'abord remis par le patron à son atelier, où il est partie laminé, partie étiré en fil ; la matière est ensuite envoyée avec commande à un artisan spécialiste ; s'il a une famille, l'exécution du travail est partagée entre plusieurs personnes : l'un, à l'aide de l'estampe, donne à la plaque d'argent le dessin et la forme de la boucle d'oreille ; un autre en courbant le fil d'argent en fait l'anneau qu'on passe dans l'oreille ; un troisième fait la soudure et enfin le quatrième polit la boucle terminée. Le travail n'est pas difficile et ne demande pas un grand apprentissage ; très souvent, la soudure et le polissage sont confiés aux femmes et aux enfants à partir de 7-8 ans » (2041) *. La journée de

* « Chaque variété et même chaque partie de l'objet chez les petits producteurs autonomes de Krasnoïé a ses spécialistes ; c'est pourquoi il est très rare qu'on fasse, par ex., dans une même maison les bagues et les boucles d'oreilles, les bracelets, les broches, etc. Ordinairement, les parties d'un article sont fabriquées par des ouvriers spécialistes habitant non seulement différentes maisons, mais même différents villages » (*Comptes-rendus et recherches*, t. III, p. 76).

travail est, ici de même, excessivement longue, atteignant d'ordinaire 16 heures. Il est d'usage de faire le payement en provisions.

Les données statistiques ci-dessous (publiées tout dernièrement par l'inspecteur du bureau local du titre) montrent clairement la structure économique de l'industrie [78]:

Groupes d'artisans	Nombre d'artisans	%	Total des ouvriers (approximatif)	%	Articles (en pouds)	%
N'ayant pas présenté d'articles	404	66,0	1 000	58	—	—
Ayant présenté jusqu'à 12 livres	81				11	1,3
Ayant présenté de 12 à 120 livres	194	23,4	500	29	236	28,7
Ayant présenté 120 livres et plus	56	7,6	206	13	577	70,0
Total	735	100	1 706	100	824	100

« Les deux premiers groupes (environ les 2/3 des artisans) peuvent être assimilés moins aux petits producteurs autonomes qu'aux ouvriers de fabrique travaillant à domicile. » Dans le groupe supérieur « le travail salarié est de plus en plus fréquent. . . Déjà les artisans commencent à faire l'achat d'articles fabriqués par d'autres » ; dans les couches supérieures du groupe, « ces achats prédominent » et « quatre revendeurs n'ont point d'ateliers »*.

Les industries du samovar et de l'accordéon de Toula et de ses environs offrent des échantillons extrêmement typiques de manufacture capitaliste. D'une façon générale, les

* *Messager des Finances*, 1898, n° 42.

industries artisanales de cette région se distinguent par leur grande ancienneté : leur origine remonte au XV[e] siècle*. Elles se sont surtout développées depuis le milieu du XVII[e] siècle ; c'est à cette époque que commence, pour M. Borissov, la deuxième période de l'histoire des industries de Toula. La première fonderie a été construite en 1637 (par le Hollandais Vinius). Les armuriers de Toula habitaient un faubourg spécial de forgerons, formaient une corporation ayant ses droits et privilèges. L'année 1669 voit naître à Toula la première fonderie équipée par un forgeron hors ligne, et l'industrie s'étend vers l'Oural et la Sibérie**. Dès lors s'ouvre la troisième période de l'histoire industrielle de Toula. Les artisans montent leurs ateliers et initient au métier les paysans des environs. Aux années 1810 et 1820 apparaissent les premières fabriques de samovars. « En 1825, on comptait déjà dans cette ville 43 fabriques ayant appartenu à des armuriers ; au reste, celles d'aujourd'hui appartiennent presque toutes à d'anciens armuriers, actuellement marchands de Toula » (*l. c.*, p. 2262). Nous voyons donc ici une filiation, un lien direct entre les anciens corporants et les maîtres de la manufacture capitaliste. En 1864, les armuriers de Toula sont affranchis du servage [79] et enregistrés comme bourgeois ; les gains diminuèrent par suite de la forte concurrence des koustari (ce qui détermina aussi le retour des industriels de la ville vers les campagnes) ; les ouvriers se tournent vers les industries du samovar, la serrurerie, la coutellerie, l'industrie de l'accordéon (les premiers accordéons de Toula firent leur apparition en 1830-1835).

---

* Voir l'article de M. V. Borissov dans les *Trav. de la Comm. artis.*, fasc. IX.

** Le forgeron Nikita Démidov Antoufiev de Toula gagna la bienveillance de Pierre le Grand en construisant une usine en face de Toula et obtint en 1702 l'usine de Néviansk. Ses descendants sont les fameux Démidov, maîtres de forges de l'Oural.

L'industrie du samovar est organisée actuellement de la façon suivante. A la tête se trouvent de grands capitalistes, propriétaires d'ateliers avec des dizaines et des centaines d'ouvriers salariés ; de plus, ils confient maintes opérations de détail à des ouvriers à domicile, en ville comme à la campagne; ces exécuteurs des opérations de détail ont parfois eux-mêmes des ateliers avec des ouvriers salariés. Il va de soi qu'à côté des grands ateliers il en existe de petits, comportant toute une échelle de dépendances vis-à-vis des capitalistes. La division du travail constitue la base commune de toute cette structure de la production. La fabrication du samovar comprend les opérations parcellaires suivantes : 1° la mise en tubes de la plaque du cuivre (ajustage) ; 2° la soudure ; 3° le limage des soudures ; 4° raccord du fond; 5° le forgeage des détails (ce qu'on appelle l'« achevage ») ; 6° le nettoyage de l'intérieur ; 7° le tournage du samovar et du col ; 8° l'étamage ; 9° le perçage mécanique des trous du fond et de la collerette ; 10° le montage du samovar. En outre, il y a la fonte des petites pièces de cuivre : a) le moulage et b) la fonte *. Quand le travail est distribué à domicile, chacune de ces opérations peut former une industrie artisanale distincte. M. Borissov a décrit une de ces « industries » dans le fasc. VII des *Travaux de la Commission artisanale.* Cette industrie (la mise en tubes) consiste en ce que les paysans exécutent à la pièce avec la matière première du marchand, la première des opérations de détail décrites plus haut. Les koustari sont venus de Toula pour travailler à la campagne après 1861 : au village la vie est moins chère et les besoins moins grands (*l. c.*, p. 893). M. Borissov explique avec raison cette vitalité du « koustar »

* *Travaux de la Comm. artis.*, fasc. X, on y trouve une belle description de l'industrie du samovar à Souksoun (province de Perm) par M. Manokhine. L'organisation est la même que dans la province de Toula. Cf. *ibid.*, fasc. IX, article de M. Borissov sur les petites industries, à l'Exposition de 1882.

par la conservation du forgeage à la main des samovars : « Le koustar sera toujours employé avec avantage par le fabricant qui passe les commandes parce que son travail revient de 10 à 20% moins cher que celui de l'artisan de la ville » (p. 916).

M. Borissov a évalué le montant de la production des samovars, en 1882, à 5 millions de roubles environ, le nombre d'ouvriers étant de 4 000 à 5 000 (artisans, si l'on veut). La statistique des fabriques et usines ne comprend, cette fois aussi, qu'une petite partie de la manufacture capitaliste. L'*Index* pour 1879 comptait dans la province de Toula 53 « fabriques » de samovars (toutes à production manuelle) avec 1 479 ouvriers et une production de 836 000 roubles. L'*Index* pour 1890 en comptait 162, avec 2 175 ouvriers et une production de 1 100 000 roubles. Cependant, dans la liste des entreprises on ne trouve que 50 fabriques (dont une à vapeur) avec 1 326 ouvriers et une production de 698 000 roubles. Il est évident que pour cette fois on a classé parmi les « fabriques » une centaine de petits établissements. Enfin la *Liste* relève en 1894-1895, 25 fabriques (dont 4 à vapeur) avec 1 202 ouvriers (plus 607 à domicile) et une production de 1 613 000 roubles. Ces données ne permettent de comparer ni le nombre des fabriques, ni celui des ouvriers (pour la cause indiquée plus haut et aussi à cause de la confusion entre ouvriers travaillant en atelier et ouvriers à domicile pendant les années précédentes). Ce qui est certain, c'est l'éviction progressive de la manufacture par la grande industrie mécanique : en 1879 deux fabriques employaient 100 ouvriers et plus ; en 1890 il y avait deux fabriques (dont une à vapeur) ; en 1894-1895 il y en avait 4 (dont trois à vapeur)*.

* Il y a visiblement des traits analogues dans l'organisation de la serrurerie de Toula et de ses environs. M. Borissov estimait en 1882 que ces industries occupaient de 2 000 à 3 000 ouvriers produisant pour 2 millions ½ de roubles environ. La soumission de ces « koustari »

L'industrie de l'accordéon, qui se trouve à un stade inférieur de développement économique, présente exactement la même organisation*. « Plus de dix spécialités prennent part à la fabrication des accordéons » *(Travaux de la Comm. artis.,* fasc. IX, p. 236) ; la fabrication des différentes pièces de l'accordéon ou l'exécution de certaines opérations de détail fait l'objet d'industries artisanales particulières, quasi-indépendantes. « Pendant la période d'accalmie, tous les koustari travaillent pour les fabriques ou pour des ateliers plus ou moins importants dont les propriétaires leur distribuent la matière première ; quand la demande d'accordéons est forte, on voit apparaître une foule de petits producteurs qui achètent aux koustari les pièces détachées, assemblent eux-mêmes les instruments et les portent dans les boutiques de la localité, où on les achète volontiers » *(ibid.)*. M. Borissov comptait en 1882 dans cette industrie 2 000 à 3 000 ouvriers produisant pour 4 millions de roubles environ ; la statistique des fabriques et usines comptait en 1879 2 « fabriques » avec 22 ouvriers et une production de 5 000 roubles ; en 1890, 19 fabriques avec 275 ouvriers et une production de 82 000 roubles ; en 1894-1895, une fabrique avec 23 ouvriers (plus 17 ouvriers au dehors) et une production de 20 000 roubles**. Les machi-

---

au capital commercial est très grande. Les « fabriques » de quincaillerie de la province de Toula emploient parfois aussi des ouvriers à domicile (cf. la *Liste*, pp. 393-395).

* L'évolution de l'industrie de l'accordéon est également intéressante en tant que processus d'éviction des instruments populaires primitifs et de formation d'un marché national étendu : en l'absence de ce marché il ne saurait y avoir de division du travail par opérations de détail et sans la division du travail le produit à bon marché serait impossible. « Grâce à leur prix bas les accordéons ont presque partout évincé l'instrument musical populaire primitif à cordes, la « balalaïka ». (*Travaux de la Comm. artis.*, fasc. IX, p. 2276).

** Le recensement de la ville de Toula du 29 novembre 1891 enregistre dans cette ville 36 établissements faisant le commerce

nes à vapeur sont entièrement inconnues. Tous ces sauts que font les chiffres montrent qu'on a pris au hasard tels ou tels établissements qui sont parties intégrantes de l'organisme complexe de la manufacture capitaliste.

III. LA TECHNIQUE DANS LA MANUFACTURE. LA DIVISION DU TRAVAIL ET SON IMPORTANCE

Tirons maintenant les conclusions des faits exposés et voyons s'ils caractérisent vraiment une phase particulière du développement du capitalisme dans notre industrie.

Un trait commun à toutes les industries que nous avons examinées, c'est le maintien de la production manuelle et une division systématique du travail, pratiquée sur une grande échelle. Le processus de la production comporte plusieurs opérations de détail exécutées par divers ouvriers spécialisés. La formation de tels spécialistes est assez longue. Aussi la manufacture a pour compagnon obligé *l'apprentissage*. On sait que dans le cadre général de l'économie marchande et du capitalisme, ce phénomène aboutit aux pires formes de dépendance personnelle et d'exploitation *. La disparition de l'apprentissage dépend d'un plus

---

d'accordéons et 34 ateliers d'accordéons (voir le *Mémento de la province de Toula pour 1895*, Toula 1895).

* Bornons-nous à un exemple. Il existe dans le bourg de Borissovka (district de Graïvoron, province de Koursk) une industrie de peinture d'icones qui occupe environ 500 personnes. Les artisans se passent le plus souvent d'ouvriers salairés, mais ils ont des apprentis qui travaillent de 14 à 15 heures par jour. S'ils se sont montrés hostiles au projet d'organiser une école de dessin dans le bourg, c'est par crainte de perdre la main-d'œuvre gratuite des apprentis (*Comptes rendus et recherches* t. I, p. 333). La situation des enfants travaillant

haut développement de la manufacture et de la création d'une grande industrie mécanique : alors que les machines réduisent au minimum la période d'apprentissage ou que les opérations de détail deviennent si simples qu'elles peuvent être exécutées par des enfants (voir plus haut l'exemple du Zagarié).

Le maintien de la production manuelle comme base de la manufacture explique son immobilité relative, qui saute surtout aux yeux quand on la compare à la fabrique. La division du travail gagne très lentement en étendue et en profondeur, de sorte que la manufacture conserve pendant des dizaines (et même des centaines) d'années la forme une fois acquise : nous avons pu constater qu'un très grand nombre des industries examinées sont d'origine très ancienne, et cependant, dans la plupart d'entre elles, on n'a observé jusqu'à ces derniers temps aucune révolution importante dans les procédés de fabrication.

Quant à la division du travail, nous n'allons pas reprendre ici les thèses universellement connues de l'économie théorique sur son rôle dans le développement des forces productives du travail. Dans la production basée sur le travail manuel, le progrès technique n'était possible que sous la forme de division du travail*. Notons deux circonstances seulement, les plus importantes, qui montrent la nécessité de la division du travail en tant que phase préparatoire de la grande industrie mécanique. Premièrement, la division du processus de production en une série d'opérations purement mécaniques et très simples permet

---

à domicile dans la manufacture capitaliste ne vaut pas mieux que celle des apprentis, car l'ouvrier à domicile doit augmenter sa journée de travail nec plus ultra et faire peiner toute sa famille.

* « La forme domestique de la grosse production et la manufacture sont une issue nécessaire et même jusqu'à un certain point désirable pour la petite industrie indépendante quand elle intéresse une vaste région » (Kharisoméhov, dans *Iouriditcheski Vestnik*, 1883, n° 11, p. 435).

seule d'introduire des machines, qu'on emploie d'abord pour les opérations les plus simples et qu'on n'adapte que peu à peu aux opérations plus complexes. Ainsi, dans le tissage, le métier mécanique s'est depuis longtemps emparé de la fabrication des tissus simples, tandis que le tissage de la soie continue à se faire surtout à la main. Dans la serrurerie, la machine est employée avant tout à une des opérations les plus simples, le polissage, etc. Mais ce morcellement de la fabrication en opérations très simples, tout en étant un stade préparatoire à l'introduction de la grande production mécanique, conduit en même temps à la multiplication des petites industries. La possibilité s'offre aux habitants des alentours d'exécuter ces opérations de détail à domicile, soit sur la commande des manufacturiers et avec la matière de ces derniers (montage des crins dans la brosserie, confection des peaux de mouton, pelisses, moufles, chaussures, etc., dans l'industrie des cuirs et peaux, finissage des peignes dans l'industrie du peigne, ajustage des samovars, etc.), soit même en achetant « pour son compte » des matières premières, en faisant des pièces détachées et en les vendant aux manufacturiers (chapellerie, carrosserie, accordéons, etc.). Voilà bien un paradoxe : le développement des petites industries (parfois même « indépendantes »), comme expression du développement de la manufacture capitaliste. Et cependant, c'est un fait. « L'indépendance » de tels « koustari » est toute fictive. *En dehors* des autres travaux de détail, des autres parcelles du produit, leur travail ne pourrait avoir lieu, leur produit n'aurait parfois même aucune valeur d'usage. Or, la liaison ne pouvait être établie* et ne l'a été effectivement que par le

* Pourquoi seul le capital *pouvait-il* établir cette liaison ? Parce que la production marchande amène, comme nous l'avons vu, la dispersion des petits producteurs et leur complète décomposition ; parce que les petites industries ont laissé en héritage à la manufacture les ateliers capitalistes et le capital commercial.

grand capital, qui a su dominer de toute façon la masse des ouvriers de détail. Une des erreurs fondamentales de l'économie populiste est qu'elle ignore volontairement ou déguise ce fait que le producteur parcellaire est partie intégrante de la manufacture capitaliste.

En second lieu, ce qu'il importe de souligner particulièrement, c'est la formation par la manufacture d'ouvriers habiles. La grande industrie mécanique n'aurait pas pu se développer avec une telle rapidité, après l'abolition du servage, si elle n'avait eu derrière elle une longue époque de formation des ouvriers par la manufacture. Ainsi les enquêteurs du tissage artisanal du district de Pokrov, province de Vladimir, signalent « l'habileté de métier et l'expérience » remarquables des tisserands du canton de Koudykino (c'est dans ce canton que se trouve le bourg d'Orékhovo et les fameuses fabriques Morozov) : « Nulle part... nous ne rencontrons une intensité pareille... dans le travail... une division du travail rigoureuse est toujours pratiquée ici entre le tisserand et le bobineur... Le travail antérieur... a appris aux gens de Koudykino... des procédés techniques perfectionnés... l'aptitude à s'orienter au milieu des difficultés diverses »*. « On ne peut construire des fabriques dans n'importe quel village en n'importe quelle quantité », lisons-nous à propos du tissage de la soie : « la fabrique doit suivre le tisserand dans les villages où s'est formé grâce à l'émigration industrielle » (ou, ajouterons-nous, grâce au travail à domicile) « un contingent d'ouvriers connaissant le métier »**. Des établissements comme la fabrique de chaussures de Pétersbourg[80]*** n'auraient pu se développer aussi vite, si dans la région de Kimry, par exemple,

---

* *Industries de la province de Vladimir*, t. IV, p. 22.

** *Ibid.*, t. III., p. 63.

*** En 1890, 514 ouvriers, montant de la production 600 000 roubles ; en 1894-1895, 845 ouvriers, production 1 288 000 roubles.

des ouvriers habiles ne s'étaient pas formés au cours des siècles, qui maintenant sont en mal d'émigration, etc. C'est pourquoi, du reste, une très grande importance s'attache à la création par la manufacture de toute une série de vastes régions spécialisées dans une fabrication déterminée et qui ont formé des masses d'ouvriers habiles*.

La division du travail dans la manufacture capitaliste entraîne la déformation et la mutilation de l'ouvrier et aussi du producteur parcellaire. On voit apparaître des virtuoses et des invalides de la division du travail ; les premiers, comme exemplaires rares, qui forcent l'admiration des enquêteurs** ; les seconds formant la masse des koustari, faibles de poitrine, aux bras démesurés, à « gibbosité unilatérale »***, etc., etc.

---

* Le terme « métiers de gros » caractérise fort bien ce phénomène. « Depuis le XVIIe siècle, lisons-nous chez Korsak, l'industrie rurale a commencé à se développer de façon appréciable : des villages entiers, situés notamment autour de Moscou, sur les grandes routes, se sont mis à pratiquer un métier déterminé ; les habitants se sont faits ici corroyeurs, là tisserands, ailleurs teinturiers, carrossiers, forgerons, etc... A la fin du siècle dernier ces *métiers de gros*, comme on les appelle quelquefois, se sont beaucoup répandus en Russie » (*l. c.*, pp 119-121).

** Bornons-nous à deux exemples : le fameux Khvorov, serrurier de Pavlovo, faisait 24 serrures par *zolotnik* ; tels détails avaient à peine la grosseur d'une tête d'épingle (Labzine, *l. c.*, p. 44). Un fabricant de jouets de la province de Moscou, après avoir passé presque toute sa vie à la finition des chevaux d'attelage, était arrivé à en livrer 400 par jour. (*Rec. de renseign. stat. sur la province de Moscou*, t. VI, fasc. II, pp. 38-39.)

*** Voici comment M. Grigoriev caractérise les koustari de Pavlovo. « J'ai rencontré un de ces ouvriers, qui travaille depuis six ans devant le même étau et dont le pied gauche nu avait laissé dans le plancher un creux plus profond que la demi-épaisseur de la planche ; il se plaignait avec ironie amère que son patron allait le mettre à la porte quand il aurait complètement troué la planche » (ouvrage cité, pp. 108-109).

IV. LA DIVISION TERRITORIALE DU TRAVAIL ET LA SEPARATION DE L'AGRICULTURE ET DE L'INDUSTRIE

Comme il a déjà été dit, il y a un rapport étroit entre la division du travail en général et la division territoriale du travail, la spécialisation de régions déterminées dans la confection d'un produit, parfois d'une variété de produit ou même d'une certaine partie de produit. La prédominance de la production manuelle, l'existence d'une masse de petits établissements, la conservation des attaches de l'ouvrier avec la terre, la fixation de l'artisan à une spécialité : tout cela conduit infailliblement à l'isolement de telles ou telles zones industrielles de la manufacture ; parfois cet isolement local les sépare complètement du reste du monde*, auquel seuls les patrons-marchands ont alors affaire.

M. Kharisoménov, dans la tirade ci-dessous, n'apprécie pas à sa valeur la division territoriale du travail : « Les vastes étendues de l'Empire se caractérisent par des conditions naturelles très diverses : telle contrée est plus riche en forêts et en chasses, telle autre en bétail, une troisième en argile ou en mines de fer. Ces propriétés naturelles ont déterminé le caractère de l'industrie. Les grandes distances et les mauvaises communications rendaient impossible ou extrêmement onéreux le transport des matières premières. Aussi, par la force des choses, l'industrie devait-elle se loger là où la matière première était sous la main en abondance. De là le trait caractéristique de notre industrie : la spécialisation de la production des marchandises à l'intérieur de vastes régions d'un seul tenant » (*Iouriditcheski Vestnik, l. c.*, p. 440).

La division territoriale du travail est un trait caractéristique non pas de notre industrie, mais de la manufacture

* L'industrie des petits-gris dans le district de Kargopol, celle des cuillers dans le district de Sémionov.

(en Russie et ailleurs) ; les petites industries n'ont pas créé de régions aussi étendues, la fabrique a troublé leur isolement et facilité le transfert des établissements et des masses ouvrières sur d'autres points. La manufacture ne crée pas seulement des régions d'un seul tenant, mais elle introduit aussi la spécialisation à l'intérieur de ces régions (la division du travail par marchandises). L'existence de la matière première dans une localité donnée n'est nullement obligatoire pour la manufacture ni même une règle pour elle, puisque la manufacture suppose des relations commerciales assez étendues*.

Les traits déjà signalés de la manufacture sont en corrélation avec le fait qu'à ce stade de l'évolution capitaliste correspond une forme particulière de séparation de l'agriculture et de l'industrie. L'industriel le plus typique n'est plus désormais le paysan, mais l'ouvrier spécialisé ne s'occupant pas d'agriculture (à l'autre pôle, le marchand et le propriétaire d'atelier). Dans la plupart des cas (comme nous l'avons vu plus haut) les métiers organisés sur le type de la manufacture ont des centres non agricoles : soit des villes, soit (bien plus souvent) des bourgs dont les habitants ne s'occupent presque pas d'agriculture, et qui doivent être rangés parmi les localités à caractère commercial ou industriel. La séparation de l'industrie et de l'agriculture a ici des raisons profondes, qui prennent leurs racines à la fois dans la technique de la manufacture, dans son régime économique et dans les particularités du genre de vie (ou de la culture). La technique attache l'ouvrier à une spécialité et le rend, par suite, d'un côté, inapte à l'agriculture (manque de forces, etc.) ; d'un autre côté, elle deman-

---

* Les matières premières importées (c'est-à-dire non locales) sont traitées par les tissages, par les industries du cuir de Pavlovo, de Gjel, de Perm, etc. (Cf. *Etudes*, pp. 122-124). (Voir Œuvres, t. 2, pp. 340-342. *N.R.*)

de la pratique prolongée et ininterrompue de son métier. Le régime économique de la manufacture se caractérise par une décomposition infiniment plus profonde des ouvriers que dans les petites industries ; or, nous avons vu que dans ces dernières, parallèlement à la décomposition dans l'industrie, se poursuit la décomposition dans l'agriculture. Etant donné la paupérisation complète de la masse des producteurs, condition et conséquence de la manufacture, son personnel ouvrier ne peut pas se recruter parmi les agriculteurs plus ou moins aisés. Aux particularités culturelles de la manufacture appartiennent : 1. la très longue (parfois séculaire) existence du métier qui laisse une empreinte particulière sur la population ; 2. le niveau de vie plus élevé de la population*. Nous allons parler plus en détail de cette dernière particularité, mais d'abord notons que la manufacture ne sépare pas complètement l'industrie de l'agriculture. Avec la technique manuelle, les grands établissements ne peuvent refouler définitivement les petits, surtout quand les petits producteurs allongent leur journée de travail et abaissent le niveau de leurs besoins : dans ces conditions, la manufacture, comme nous l'avons vu, déve-

* M. V. V. assure dans ses *Esquisses de l'industrie artisanale* que « chez nous ... existent très peu de coins peuplés de koustari ayant complètement abandonné l'agriculture » (p. 36), — nous avons montré plus haut qu'il en existe au contraire un très grand nombre, — et que « les faibles traces de division du travail que nous observons dans notre patrie doivent être attribuées moins à l'énergie du progrès industriel qu'à la fixité des proportions de la propriété terrienne des paysans... » (40). M. V. V. ne remarque pas que ces «coins de koustari » se distinguent par un régime spécifique de la technique, de l'économie et de la culture, qu'ils caractérisent une phase particulière du développement du capitalisme. Ce qui importe, c'est que les « bourgs industriels » ont pour la plupart reçu le «lot minimum » (p. 39) — (en 1861, quand leur vie industrielle datait déjà de dizaines et parfois de centaines d'années !) — et, bien entendu, n'était cette faute des autorités, il n'y aurait pas eu de capitalisme.

loppe même les petites industries. Il est donc naturel de voir se former dans la plupart des cas, autour d'un centre de manufacture non agricole, toute une périphérie d'agglomérations agricoles dont les habitants exercent aussi des industries. Là aussi apparaît donc clairement le caractère transitoire de la manufacture entre la petite production manuelle et la fabrique. Si même en Occident la période manufacturière du capitalisme n'a pu amener la séparation complète des ouvriers industriels de l'agriculture*, cette séparation devait forcément tarder en Russie, où de nombreuses institutions subsistent qui ont pour fonction d'attacher les paysans à la terre. C'est pourquoi, nous le répétons, le type le plus fréquent de la manufacture capitaliste russe est un centre non agricole, qui attire à lui les habitants des villages environnants, mi-agricoles, mi-industriels, et domine ces villages.

Fait particulièrement intéressant, c'est le niveau de culture plus élevé de la population de ces centres non agricoles. Une proportion moins grande d'illettrés, un niveau beaucoup plus élevé de besoins et de vie, le désir de se distinguer nettement de la masse « inculte » des « culs-terreux » ; tels sont d'ordinaire les traits distinctifs des habitants de pareils centres**. On conçoit l'importance énorme

---

* *Das Kapital,* I^2, pp. 779-780[81].

** L'importance de ce fait nous oblige à compléter les données du paragraphe II. Le bourg de Boutourlinovka (district de Bobrov, province de Voronèje) est un des centres de l'industrie du cuir. Il compte 3 681 feux, dont 2 383 ne s'occupent pas d'agriculture, et plus de 21 000 habitants. Les feux où les gens savent lire et écrire se chiffrent par 53% contre 38% dans le district *(Recueil de la statistique des zemstvos sur le district de Bobrov*). Le bourg de Pokrovskaïa et le village de Balakovo (province de Samara) ont chacun plus de 15 000 habitants, dont beaucoup sont venus d'ailleurs. Le nombre de paysans sans exploitation est de 50% et 42%. Le nombre des personnes sachant lire et écrire dépasse la moyenne. La statistique établit que les localités commerciales et industrielles se distinguent *en général* par une

de ce fait qui témoigne nettement du rôle historique progressif du capitalisme et, qui plus est, d'un capitalisme purement « populaire », que même le plus ardent populiste n'aurait sûrement pas le courage de déclarer « artificiel », l'immense majorité de ces centres étant rangée habituellement dans l'industrie artisanale ! Le caractère transitoire de la manufacture se manifeste ici de même, car elle ne fait que commencer la transformation morale de la population, et c'est la grande industrie mécanique qui l'achève.

V. LE REGIME ECONOMIQUE DE LA MANUFACTURE

Dans toutes les industries que nous avons passées en revue et qui sont organisées sur le type de la manufacture, la grande masse des ouvriers n'est pas indépendante, elle est soumise au capital et touche seulement un salaire, ne possédant ni matière première, ni produit fini. Au fond, l'immense majorité des ouvriers de ces « industries » sont des *ouvriers salariés,* quoique cet état de fait n'arrive jamais, dans la manufacture, aux formes pures et achevées

---

moindre proportion d'illettrés et par « l'apparition en masse de feux sans exploitation » (Recueil de la statistique des zemstvos sur les districts de Novoouzensk et de Nikolaïev). Pour le niveau culturel plus élevé des artisans, cf. encore *Travaux de la Commission artisanale*, t. III, p. 42 ; t. VII, p. 914 ; Smirnov, *l. c.*, p. 59 ; Grigoriev, *l. c.*, pp. 106 et suiv. ; Anneski, *l. c.*, p. 61 : *Recueil de Nijni-Novgorod*, t. II, pp. 223-239 ; *Comptes rendus et recherches*, t. II, p. 243 ; III, p. 151. Ensuite, les *Petites industries de la province de Vladimir*, III, p. 109, où l'auteur M. Kharisoménov reproduit en termes vivants la conversation qu'il eut avec son postillon, tisserand de soie. Celui-ci critiquait durement et sans pitié la sombre existence du paysan, le bas niveau de ses besoins, son inculture, etc., et finit par cette exclamation : « Ah, mon Dieu, quand on pense au mal qu'on se donne pour vivre ! » On a remarqué depuis longtemps que le paysan russe est surtout pauvre par la conscience de sa pauvreté. Quant à l'ouvrier de la manufacture capitaliste (sans parler de la fabrique), force est de dire que *sous ce rapport,* c'est un homme relativement riche.

qui sont propres à la fabrique. Dans la manufacture, le capital commercial s'entrelace de la façon la plus variée avec le capital industriel et la dépendance de l'ouvrier par rapport au capitaliste prend une infinité des formes et de nuances, depuis le travail salarié dans l'atelier, en passant par le travail à domicile pour le « patron », jusqu'à la dépendance dans l'achat de la matière première ou la vente du produit. A côté de la masse des ouvriers dépendants subsiste près de la manufacture un nombre plus ou moins important de producteurs *pseudo*-indépendants. Mais toutes ces formes disparates de la dépendance ne font que déguiser ce trait fondamental de la manufacture qui fait que la division entre représentants du travail et du capital s'y manifeste désormais dans toute sa vigueur. Vers l'époque de l'émancipation des paysans, cette division avait déjà été scellée dans les gros centres de notre manufacture par la tradition successive de plusieurs générations. Dans toutes les « industries » considérées plus haut, nous voyons la masse de la population dénuée de tout moyen de subsistance autre que le travail dans la dépendance de la classe possédante, et, de l'autre côté, une petite minorité d'industriels aisés détenant (sous telle ou telle forme) la production presque entière de la région. C'est ce fait essentiel qui imprime à notre manufacture un caractère capitaliste fortement accusé, contrairement à la phase précédente. Là aussi il y avait dépendance envers le capital et le travail salarié, mais ils ne prenaient encore aucune forme définitive, ils n'embrassaient pas encore la masse des industriels et la masse de la population, ils n'entraînaient pas la division entre les différents groupes de participants à la production. La production elle-même conserve encore dans la phase précédente des proportions réduites, la différence entre patrons et ouvriers est relativement peu importante ; on ne voit presque pas de grands capitalistes (qui sont toujours à la tête de la manufacture), non plus que d'ouvriers de détail

attachés à une seule opération et, par suite, attachés au capital qui réunit ces opérations de détail en un seul mécanisme de production.

Le témoignage suivant d'un auteur ancien confirme avec éloquence cette interprétation des données que nous avons relatées plus haut : « A Kimry, comme d'ailleurs dans les autres bourgs réputés riches de Russie, par exemple à Pavlovo, la moitié de la population est composée de miséreux réduits à la mendicité... L'ouvrier qui tombe malade, et à plus forte raison s'il n'a personne, risque de rester la semaine suivante sans un morceau de pain »*.

Ainsi donc, dès après 1860, on a vu se manifester ce trait économique essentiel de notre manufacture : l'opposition entre la « richesse » de toute une série de « bourgs » « renommés » et la prolétarisation intégrale de l'immense majorité des koustari. En même temps — et les deux faits sont directement liés — les ouvriers les plus typiques de la manufacture (c'est-à-dire ceux qui ont rompu entièrement ou presque avec la terre) gravitent déjà vers le stade suivant et non plus vers le stade précédent du capitalisme, se rapprochent davantage de l'ouvrier de la grande industrie mécanique que du paysan. Les chiffres cités sur le niveau culturel des koustari en témoignent avec éloquence. Cependant on ne saurait étendre cette appréciation à l'ensemble du personnel ouvrier de la manufacture. La conservation d'une masse de petits établissements et de petits patrons, la conservation d'attaches avec la terre et le développement très étendu du travail à domicile : tout cela aboutit au fait qu'un très grand nombre de koustari de la manufacture penchent encore du côté de la paysannerie, de la transforma-

---

* N. Ovsiannikov. « La Haute-Volga et la foire de Nijni-Novgorod ». Article du *Recueil de Nijni-Novgorod*, t. II (N.-N. 1869). L'auteur s'appuie sur des chiffres de 1865 relatifs à Kimry. Dans son étude de la foire, cet auteur définit le régime économique et social des industries qui y sont représentées.

tion en petits patrons, du côté du passé et non de l'avenir*, se leurrent encore de toutes sortes d'illusions sur la possibilité (grâce à un travail intense, à l'épargne et à leur adresse) de devenir patrons indépendants**. Voici une appréciation remarquablement juste de ces illusions petites-bourgeoises, faite par l'investigateur des petites industries de la province de Vladimir :

« La victoire définitive de la grande industrie sur la petite, la concentration dans les murs d'une même fabrique de soie des ouvriers disséminés entre de nombreux ateliers familiaux n'est qu'une question de temps, et plus tôt cette victoire viendra, mieux cela vaudra pour les tisserands.

L'organisation actuelle de l'industrie de la soie se caractérise par l'instabilité et l'indétermination des catégories économiques, par la lutte de la grande production contre la petite et contre l'agriculture. Cette lutte entraîne le petit patron et le tisserand dans les flots de l'agitation sans rien leur donner, mais en les détachant de l'agriculture, les accablant de dettes et en pesant sur eux de tout son poids en période de stagnation. La concentration de la production ne diminuera pas le salaire du tisserand, mais elle rendra inutiles les promesses, les soûleries, les avances hors de proportion avec leurs gains annuels, par quoi on cherchait à se les attirer. A mesure que leur concurrence mutuelle s'affaiblira, les fabricants perdront tout intérêt à dépenser des sommes importantes pour empêtrer le tisserand de dettes. De plus, la grande production oppose si nettement les intérêts du fabricant et ceux des ouvriers, la richesse de l'un et la misère des autres, que jamais l'idée ne viendra au tisserand de se faire lui-même fabricant. La petite production ne donne pas au tisserand plus que la grande, mais elle n'a pas le caractère stable de cette dernière et, par suite, elle le corrompt bien davantage. De fausses perspectives d'avenir s'offrent au tisseur, il attend le moment qui lui permettra de faire battre *son métier à lui*. Pour atteindre cet idéal il fait tous ses efforts, s'endette, vole, ment, ses camarades ne sont plus pour lui

* Exactement comme leurs idéologues populistes.

** Pour tels héros solitaires du travail isolé (dans le genre des Doujkine des *Esquisses de Pavlovo* de V. Korolenko) une pareille métamorphose en période manufacturière est encore possible, mais elle ne l'est certainement pas pour la masse des ouvriers de détail ne possédant rien.

des compagnons d'infortune, mais des ennemis, des concurrents dans la conquête de ce même misérable métier qu'il rêve d'avoir dans un lointain avenir. Le petit patron ne se rend pas compte de sa nullité économique, il cherche à se faire bien venir des revendeurs et des fabricants, cache aux camarades les lieux et les conditions d'achat de la matière première et de vente du produit. Et s'imaginant être un patron indépendant, il devient un misérable instrument volontaire, un jouet entre les mains des gros marchands. A peine sorti de la boue, propriétaire de 3 ou 4 métiers à tisser, il parle déjà de la dure situation du patron, de la paresse et de l'ivrognerie des tisserands, de la nécessité d'assurer le fabricant contre le non-remboursement des avances. Le petit patron, c'est le principe ambulant de la servilité industrielle, comme au bon vieux temps le majordome et le porte-clefs étaient la servilité féodale en personne. Quand les instruments de production ne sont pas complètement détachés du producteur et qu'à ce dernier s'offre la possibilité de devenir patron indépendant ; quand l'abîme économique entre le revendeur et le tisserand est comblé par les fabricants, petits patrons et koulaks qui contrôlent et exploitent les catégories économiques inférieures, exploités eux-mêmes par les catégories supérieures, la conscience sociale des travailleurs s'obscurcit, et leur imagination est corrompue par des fictions. Là où il devrait y avoir solidarité, c'est la concurrence qui intervient et l'on voit se coaliser les intérêts de groupes économiques proprement hostiles les uns aux autres. Sans se contenter de la seule exploitation économique, l'organisation moderne de l'industrie de la soie trouve ses agents parmi les exploités qu'elle charge du soin d'obscurcir la conscience et de corrompre le cœur des travailleurs » (*Les petites industries de la province de Vladimir,* fasc. III, pp. 124-126).

VI. LE CAPITAL COMMERCIAL ET INDUSTRIEL DANS LA MANUFACTURE. LE « REVENDEUR » ET LE « FABRICANT »

Des données rapportées plus haut il ressort qu'à côté des grands ateliers capitalistes on rencontre toujours dans cette phase de développement du capitalisme un nombre assez important de petites entreprises qui, numériquement, ont même la prédominance ; elles jouent cependant un rôle subordonné dans l'ensemble de la production. Cette conservation (et même le développement, comme nous l'avons vu

plus haut) des petites entreprises sous le régime de la manufacture est un phénomène bien naturel. Dans la production manuelle les grands établissements n'ont pas l'avantage décisif sur les petits ; la division du travail, en créant des opérations de détail très simples, favorise l'apparition des petits ateliers. C'est pourquoi l'existence d'un petit nombre d'établissements relativement grands à côté d'un grand nombre de petits, est *caractéristique* de la manufacture capitaliste. Y a-t-il un lien quelconque entre les uns et les autres ? Les données ci-dessus analysées ne laissent subsister aucun doute à ce sujet : ce lien est des plus étroits ; les grands établissements naissent précisément des petits ; les petits ne sont parfois que des sections extérieures de la manufacture ; dans l'immense majorité des cas le capital commercial appartenant aux grands propriétaires et qui se soumet les petits, sert de liaison entre les uns et les autres. Le patron d'un grand atelier *doit* faire en grand l'achat de la matière première et la vente des produits ; plus son chiffre d'affaires est grand, et moindres sont (par unité de produit) les frais d'achat et de vente de la marchandise, frais de triage, d'entrepôt, etc., etc. C'est alors qu'apparaissent la revente en détail de la matière première aux petits patrons et l'achat en bloc de leurs produits, que le manufacturier revend comme les siens propres*. Si, comme cela

---

* Ajoutons un exemple de plus à ceux qui précèdent. Dans l'industrie du meuble de la province de Moscou (renseignements de 1876, empruntés au livre de M. Issaïev) les gros industriels sont les Zénine, qui ont introduit la fabrication du meuble de luxe et « éduqué des générations d'habiles artisans ». En 1845 ils ont monté une scierie (en 1894-1895, 12 000 roubles, 14 ouvriers, 1 machine à vapeur). Notons que cette industrie totalisait, estimait-on, 708 établissements, 1 979 ouvriers, dont 846 = 42,7 % salariés et une production de 459 000 roubles. Dès après 1860, les Zénine commencent à acheter la matière première en gros, à Nijni-Novgorod. Ils achètent les planches par wagons à raison de 13 roubles le cent et les revendent aux petits producteurs autonomes à raison de 8 à 20 roubles. Dans 7 villages (comptant 116

arrive souvent, l'asservissement et l'usure viennent s'ajouter à ces opérations de vente de la matière première et d'achat de produits ; si le petit patron prend des matériaux à crédit et livre son produit en paiement de la dette, le grand manufacturier tire de son capital un haut profit tel qu'il n'aurait jamais tiré d'ouvriers salariés. La division du travail donne une nouvelle impulsion au développement de ces rapports de dépendance des petits propriétaires vis-à-vis des grands : ces derniers distribuent la matière première pour être traitée à domicile (ou pour lui faire subir certaines opérations de détail), ou bien achètent aux koustari des pièces détachées, certaines qualités du produit, etc. Bref, la *liaison la plus intime et la plus indissoluble entre le capital commercial et le capital industriel* est une des caractéristiques les plus nettes de la manufacture. Le « revendeur » presque toujours se confond avec le manufacturier (ou avec le « fabricant », suivant l'expression courante, d'ailleurs inexacte, qui voit dans tout atelier plus ou moins important une « fabrique »). C'est pourquoi, dans l'immense majorité des cas, les chiffres sur l'étendue de la production des grands établissements *ne donnent encore aucune idée* de leur rôle véritable dans nos « petites industries »* ; en effet,

---

travailleurs), la plupart vendent leurs meubles à Zénine qui possède à Moscou un dépôt de meubles et de feuilles de placage (fondé en 1874), faisant pour 40 000 roubles. Environ 20 producteurs isolés travaillent pour les Zénine.

* Voici un exemple pour illustrer ce qui est dit dans le texte. Il existe dans le bourg de Néguino du district de Troubtchevsk, province d'Orel, une huilerie avec 8 ouvriers et une production de 2 000 roubles (*Index* pour 1890). Cette petite usine paraîtrait indiquer que le rôle du capital dans l'industrie locale des huiles est très restreint. Mais faible développement du capital industriel veut dire seulement développement intense du capital commercial et usuraire. Le Recueil de la statistique des zemstvos nous apprend que sur les 186 feux de ce village 160 sont complètement asservis par l'usinier de l'endroit qui *acquitte même pour eux tous les impôts,* leur prête *tout le nécessaire* (et cela depuis de longues années) et prend en remboursement le chan-

les propriétaires de ces établissements exploitent non seulement le travail des ouvriers dans leurs ateliers, mais aussi celui d'une masse d'ouvriers à domicile et même *(de facto)* celui d'une masse de petits patrons prétendument indépendants, à l'égard desquels ils font figure de « revendeurs »*. Les données sur la manufacture russe font donc ressortir de façon saisissante la loi établie par l'auteur du *Capital*, d'après laquelle le degré de développement du capital commercial est en raison inverse du degré de développement du capital industriel. En effet, nous pouvons caractériser toutes les petites industries décrites au paragraphe II comme suit : moins on y voit de grands ateliers, et plus la « revente » y prospère, et inversement ; ce qui change, c'est seulement la forme du capital qui domine dans un cas comme dans l'autre, et qui met le koustar « indépendant » dans une situation souvent infiniment pire que celle de l'ouvrier salarié.

L'erreur fondamentale de l'économie populiste est qu'elle ignore volontairement ou déguise les rapports entre les grands et les petits établissements d'une part, entre le capital commercial et le capital industriel, de l'autre. « Le fabricant de Pavlovo n'est autre chose qu'une variété un peu plus compliquée du revendeur », dit M. Grigoriev (*l c.*, p. 119). Cette vérité est valable non pour le seul bourg de Pavlovo, mais pour la plupart des industries organisées sur le type de la manufacture capitaliste ; l'inverse est tout

---

vre à prix réduit. La masse des paysans de la province d'Orel se trouve dans le même état d'asservissement. Peut-on dans ces conditions se réjouir du faible développement du capital industriel ?

* On peut imaginer le tableau de l'organisation économique de ces « petites industries », qui s'obtient en mettant de côté les grands manufacturiers (quand il s'agit d'eux, ce n'est plus l'industrie artisanale, mais la fabrique et l'usine !), et en représentant les « revendeurs » comme un phénomène « au fond tout à fait superflu et dû uniquement à la mauvaise organisation de l'écoulement des produits » (M. V.V. *Esquisses de l'industrie artisanale*, p. 150) !

aussi vrai : le revendeur dans la manufacture est une variété plus compliquée de « fabricant » ; c'est là au reste, l'un des traits essentiels qui permet de distinguer entre le revendeur dans la manufacture et celui dans les petites industries paysannes. Mais voir dans cette connexion entre le « revendeur » et le « fabricant », on ne sait quel argument en faveur de la petite industrie (comme le pensent M. Grigoriev et nombre d'autres populistes), c'est faire une déduction absolument arbitraire et violenter les faits pour l'amour d'une idée préconçue. Une série de données témoignent, comme nous l'avons vu, que joindre le capital commercial au capital industriel aggrave notablement la situation du producteur immédiat, relativement à celle de l'ouvrier salarié, allonge sa journée de travail, diminue son gain et retarde son développement économique et culturel.

VII. LE TRAVAIL A DOMICILE POUR LE CAPITALISTE COMME APPOINT DE LA MANUFACTURE

Le travail à domicile pour le capitaliste, c'est-à-dire le traitement domestique, payable à la pièce, de la matière première fournie par l'entrepreneur, se rencontre aussi, comme il a été indiqué au chapitre précédent, dans les petites industries paysannes. Nous verrons plus loin qu'il se rencontre de même (sur une grande échelle) à côté de la fabrique, c'est-à-dire de la grande industrie mécanique. Ainsi le travail à domicile pour le capitaliste se retrouve à toutes les phases du développement du capitalisme dans l'industrie, mais il est surtout caractéristique de la manufacture. Les petites industries paysannes, aussi bien que la grande industrie mécanique, se dispensent aisément du travail à domicile. Quant à la période manufacturière du capitalisme avec — chose qui lui est propre, — la conservation de l'attachement du travailleur à la terre, et l'abondance des petits établissements autour des grands, il est

difficile, voire impossible de se la représenter sans distribution de travail à domicile*. Et en effet, les données russes témoignent, ainsi qu'on l'a vu, que dans les industries organisées sur le type de la manufacture capitaliste, la distribution de travail à domicile est largement pratiquée. Nous croyons donc très juste d'analyser dans ce chapitre, et non ailleurs, les caractéristiques du travail à domicile pour le capitaliste, encore que certains des exemples que nous rapportons plus loin ne puissent s'appliquer spécialement à la manufacture.

Notons tout d'abord l'abondance des intermédiaires entre le capitaliste et le travailleur à domicile. Le gros entrepreneur ne peut distribuer lui-même la matière première à des centaines et des milliers d'ouvriers dispersés parfois dans différentes localités ; il apparaît nécessairement des intermédiaires (dans certains cas même une hiérarchie d'intermédiaires) qui prennent la matière première en gros et la distribuent en détail. Il en résulte un véritable *sweating system*, système à faire suer sang et eau, système d'exploitation très intense : le « maître-artisan » placé tout près du travailleur (ou l'« ouvrier en chambre » ou la « marchande » dans l'industrie de la dentelle, etc., etc.) sait mettre à profit jusqu'au moindre moment de gêne de l'ouvrier et découvre des procédés d'exploitation qui seraient impossibles dans un grand établissement et qui échappent absolument à tout contrôle, à toute surveillance**.

---

* On sait qu'en Occident aussi la période manufacturière du capitalisme s'est distinguée par un large développement du travail à domicile, par ex., dans le tissage. Il est intéressant de noter que Marx, en décrivant la fabrication des montres, comme un exemple classique de la manufacture, indique que le cadran, le ressort et le boîtier sont rarement fabriqués dans la manufacture même et que, d'une façon générale, l'ouvrier de détail travaille souvent à domicile (*Das Kapital*, I, 2-te Aufl., pp. 353-354)[82].

** C'est une des raisons pour laquelle, entre autres, la fabrique lutte contre ces intermédiaires, par exemple, contre les « tâcherons »,

A côté du sweating system, et comme une de ses formes si l'on veut, il convient de mentionner le truck-system ou le payement en vivres, système proscrit à la fabrique, mais qui continue à régner dans les industries artisanales, notamment quand le travail est distribué à domicile. Ci-dessus, en décrivant les diverses industries, nous avons cité des exemples de cette pratique très répandue.

Poursuivons. Le travail à domicile pour le capitaliste entraîne des conditions de travail extrêmement antihygiéniques. La misère absolue de l'ouvrier, l'impossibilité complète de réglementer de quelque manière les conditions de travail, le même local servant d'atelier et d'habitation : telles sont les conditions qui transforment le logis des ouvriers à domicile en foyers d'abominations sanitaires et de maladies professionnelles. Dans les grandes entreprises la lutte est encore possible contre cet état de choses. Le travail à domicile, lui, est à cet égard la forme la plus « libérale » de l'exploitation capitaliste.

La longueur démesurée de la journée de travail est aussi un des traits caractéristiques du travail à domicile pour le capitaliste et des petites industries en général. Nous avons rapporté plus haut quelques exemples de la longueur comparée de la journée de travail dans les « fabriques » et chez les petits producteurs autonomes.

Les femmes et les enfants dès le plus jeune âge sont presque toujours appelés à concourir à la production domes-

---

ouvriers qui emploient à leur compte des ouvriers auxiliaires. Cf. Kobéliatski : *Mémento des fabricants, etc.* St-Ptb 1897, pp. 24 et suivantes. Toutes les publications relatives aux petites industries abondent en faits témoignant de l'exploitation sans nom des koustari par les intermédiaires lors de la distribution du travail à domicile. A titre d'exemple, signalons l'opinion de M. Korsak, *l. c.*, p. 258, les descriptions du tissage artisanal (citées plus haut), celles d'industries féminines dans la province de Moscou (*Recueil de renseignements statistiques sur la province de Moscou*, t. VI et VII) et beaucoup d'autres.

tique. Voici à titre d'illustration quelques chiffres tirés de la description des industries féminines dans la province de Moscou. 10 004 femmes sont employées au dévidage du fil de coton. Les enfants commencent à travailler à 5-6 ans (!), gain journalier 10 kopecks, gain annuel 17 roubles. La journée dans les industries féminines atteint en général 18 heures. Dans le tricotage on commence à travailler à 6 ans, gain journalier 10 kopecks, annuel 22 roubles. Au total, pour les métiers féminins : 37 514 ouvrières ; elles commencent à travailler à 5-6 ans (dans 6 industries sur 19, ces 6 industries donnent 32 400 ouvrières) ; gain journalier moyen 13 kopecks, annuel 26 roubles 20 kopecks*.

Un des aspects les plus nuisibles du travail à domicile pour le capitaliste est qu'il entraîne l'abaissement du niveau des besoins du travailleur. L'entrepreneur se voit à même de recruter des ouvriers dans des coins perdus où le niveau de vie de la population est particulièrement bas et où l'attachement à la terre permet de travailler à vil prix. Ainsi, le propriétaire d'une entreprise rurale fabriquant des bas, explique qu'à Moscou le loyer est cher et qu'il faut « donner aux ouvrières du pain blanc... Tandis que chez nous elles travaillent dans leurs isbas et mangent du pain noir... Comment Moscou pourrait-elle se mesurer avec nous ? »** Dans l'industrie du dévidage du fil de coton le salaire excessivement bas s'explique par le fait que pour les femmes des paysans, pour leurs filles, etc., ce n'est là qu'un gain accessoire. « Ainsi le système actuel de cette production réduit à un chiffre impossible le salaire de ceux qui en vivent exclusivement ; il abaisse le salaire de ceux

* Mme Gorbounova, qui a décrit les industries féminines, évalue à tort à 18 kopecks et 37 roubles 77 ; elle opère avec les seules données moyennes pour chaque industrie sans tenir compte du nombre des ouvrières, qui varie d'une industrie à l'autre[83].

** *Recueil des renseignements statistiques sur la province de Moscou*, t. VII, fasc. II, p. 104.

qui vivent exclusivement de leur travail à la fabrique, au-dessous du *minimum* des besoins ou du moins empêche ces besoins de grandir. L'un et l'autre de ces résultats créent des conditions vraiment anormales »*. « La fabrique cherche un tisserand à bon marché, dit M. Kharisoménov, et elle le trouve dans son village natal, loin des centres industriels... La diminution des salaires à mesure qu'on s'éloigne des centres de l'industrie vers la périphérie, est un fait certain »**. Les entrepreneurs savent donc profiter parfaitement des conditions qui retiennent artificiellement la population dans les campagnes.

La dispersion des ouvriers à domicile est un aspect non moins nuisible de ce système. En voici une caractéristique frappante, donnée par les revendeurs eux-mêmes : « Les opérations des uns et des autres [c'est-à-dire des petits et des gros revendeurs de clous fabriqués par les forgerons de Tver] reposent sur le même principe : en achetant les clous, on paiera partie en argent partie en fer, et l'on tiendra toujours des forgerons à domicile *pour les rendre plus accommodants**** ». Ces quelques mots permettent de deviner l'énigme simpliste de la « vitalité » de notre industrie artisanale !

La dispersion des ouvriers à domicile et l'abondance des intermédiaires conduit naturellement à faire prospérer la servitude et toutes les formes de dépendance personnelle, qui accompagnent d'ordinaire les rapports « patriarcaux » dans les villages reculés. L'endettement des ouvriers envers les patrons est une chose très répandue dans les petites industries en général et dans le travail à domicile en parti-

---

* *Ibid.*, p. 285.

** *Les petites industries de la province de Vladimir*, t. III, p. 63. Cf. *ibid.*, p. 250.

*** *Comptes rendus et recherches*, t. I, p. 218. Cf. *ibid.*, p. 280 : témoignage du fabricant Irodov, affirmant qu'il a plus d'avantage à distribuer le travail aux tisserands manuels à domicile.

culier*. L'ouvrier est d'ordinaire, non seulement un *Lohnsklave***, mais aussi un *Schuldsklave****. Nous avons cité plus haut quelques exemples de la situation dans laquelle le « caractère patriarcal » des rapports à la campagne place l'ouvrier****.

Passant de la caractéristique du travail à domicile pour le capitaliste aux conditions de son expansion, il convient de noter avant tout le lien qui existe entre ce système et l'attachement des paysans à leur lot. L'absence de liberté de déplacement, l'obligation de subir parfois des pertes d'argent pour se débarrasser de la terre (surtout quand les versements fonciers excèdent le revenu du sol, de sorte que celui qui cède son lot à bail est encore obligé de payer à celui qui le prend), l'isolement de caste de la communauté paysanne, tout cela élargit artificiellement le domaine d'application du travail à domicile pour le capitaliste et attache artificiellement le paysan à ces pires formes d'exploitation. Des institutions surannées et un régime agraire tout pénétré d'esprit de caste, exercent de la sorte l'influence la plus pernicieuse dans l'agriculture comme dans l'industrie, en maintenant les formes de production techniquement

* On trouvera des exemples de cet endettement des ouvriers envers les patrons dans la brosserie de la province de Moscou (*Recueil de renseignements statistiques sur la province de Moscou*, t. VI, fasc. 1., p. 32). dans la fabrication des peignes (*ibid.*, p. 261), dans le jouet (t. VI, fasc. II, p. 44), dans les pierres, etc. Dans la soierie le tisserand est complètement endetté vis-à-vis du fabricant qui paye pour lui les impôts et « loue le tisserand comme on loue la terre », etc. (*Les petites industries de la province de Vladimir*, t. III, pp. 51-55).

** Esclave du salaire. *(N.R.)*

*** Esclave de sa dette. *(N.R.)*

**** « Sans doute, lisons-nous à propos des forgerons de la province de Nijni-Novgorod, ici de même le patron exploite le travail de l'ouvrier, mais dans des proportions moindres (?), et de plus la chose se fait de façon patriarcale, avec l'assentiment général (!), sans malentendu d'aucune sorte ». (*Travaux de la Commission artisanale*, t. IV, p. 199.)

périmées et qui comportent le maximum de servitude et de dépendance personnelle, les conditions les plus dures et les plus désespérées pour les travailleurs*.

D'autre part, il est hors de doute qu'il y a un rapport entre le travail à domicile pour les capitalistes et la décomposition de la paysannerie. Une large extension du travail à domicile implique deux conditions : 1° l'existence d'un nombreux prolétariat rural *contraint* de vendre sa force de travail et, qui plus est, de la vendre à bas prix ; 2° l'existence de paysans *aisés* bien informés des conditions locales et qui pourraient assumer le rôle d'agents dans la distribution du travail. Un commis envoyé par le marchand ne pourra pas toujours s'acquitter de ce rôle (surtout dans les industries plus ou moins compliquées), et il est fort douteux qu'il puisse toujours le faire aussi « artistement » qu'un paysan de l'endroit, « un des siens »**. Les grands entrepreneurs ne pourraient sans doute pas réaliser au moins la moitié de leurs distributions de travail à domicile, s'ils ne disposaient pas de toute une armée de petits entrepreneurs auxquels on peut donner la marchandise à crédit ou en commission et qui saisissent avidement toute occasion pour étendre leurs petites opérations commerciales.

* Sans doute, le prolétariat rural qui consent à exécuter le travail à domicile aux pires conditions, existera toujours dans toute société capitaliste ; mais les institutions surannées agrandissent le champ d'application du travail à domicile et rendent plus difficile la lutte contre ce travail. Déjà en 1861 Korsak indiquait le rapport existant entre l'énorme extension qu'a prise chez nous le travail à domicile et notre régime agraire (*l. c.*, pp. 305-307).

** Nous avons vu déjà que les gros industriels, les revendeurs, les ouvriers en chambre, les maîtres-artisans sont en même temps des agriculteurs aisés. « Le maître-artisan, lisons-nous, par ex., dans la description de la passementerie de la province de Moscou (*Recueil de renseignements statistiques sur la province de Moscou*, t. VI, fasc. II, p. 147), n'est pas moins paysan que son tisserand ; il possède seulement de plus que lui une isba, un cheval, une vache et peut-être le moyen de prendre le thé avec toute sa famille deux fois par jour. »

Enfin, il importe éminemment d'indiquer le rôle que le travail à domicile pour le capitaliste joue dans la théorie de la surpopulation créée par le capitalisme. Nul n'a autant disserté sur « l'émancipation » des ouvriers par le capitalisme russe que MM. V.V., N. —on et autres populistes, et aucun d'entre eux ne s'est pourtant donné la peine d'analyser les formes concrètes de « l'armée de réserve » du travail, formes qui se sont créées et continuent à se créer en Russie depuis l'abolition du servage. Aucun populiste n'a même remarqué ce petit détail que les ouvriers à domicile forment, à peu de chose près, le gros de notre « armée de réserve » du capitalisme*. En distribuant le travail à domicile les entrepreneurs ont la possibilité de porter immédiatement leur production aux dimensions voulues sans dépenser de fonds importants ni beaucoup de temps à construire des ateliers, etc. Or, cette extension immédiate de la production est très souvent imposée par les conditions du marché quand la forte demande est due à une reprise d'activité de quelque branche importante de l'industrie (comme la construction d'un chemin de fer) ou à une conjoncture telle que la guerre, etc.**. Aussi le développement

* Cette erreur des populistes est d'autant plus grave que la plupart d'entre eux veulent rester fidèles à la théorie de Marx qui souligne, dans les termes les plus catégoriques, le caractère capitaliste « du travail à domicile moderne », et a *spécialement indiqué que les ouvriers à domicile représentent une des formes de surpeuplement relatif propre au capitalisme* » (*Das Kapital*, I², pp. 503 et suiv. ; 668 et suiv. ; chap. 23, notamment le § IV[34]).

** Un petit exemple. La confection est très répandue dans la province de Moscou (après 1875 la statistique des zemstvos dénombrait dans la province 1 123 tailleurs locaux et 4 291 venus d'ailleurs), la plupart des tailleurs travaillent pour les marchands de confection de Moscou. Cette industrie a pour centre le canton de Perkhouchkovo, district de Zvénigorod (voir les chiffres à ce sujet à l'annexe I au chapitre V, Industrie n° 36). Les affaires ont surtout été bonnes pendant la guerre de 1877, on confectionnait des tentes militaires sur commande d'entrepreneurs spéciaux, et les maîtres-artisans avaient

énorme qu'a pris depuis l'abolition du servage le travail à domicile pour le capitaliste représente-t-il un second aspect du processus que nous avons défini au chapitre II comme la formation de millions de prolétaires agricoles. « Qu'est donc devenue la main-d'œuvre libérée de l'économie domestique ou naturelle au sens strict du mot qui n'avait en vue que la famille du travailleur et les peu nombreux consommateurs du marché voisin ? Les fabriques, bondées d'ouvriers, l'*extension rapide de la grande production à domicile* donnent une réponse bien claire » (*Les petites industries de la province de Vladimir,* t. III, p. 20. Souligné par nous). Les chiffres que nous rapportons au paragraphe suivant montrent combien doit être élevé actuellement en Russie le nombre des ouvriers occupés à domicile par les entrepreneurs industriels.

VIII. QU'EST-CE QUE L'INDUSTRIE ARTISANALE ?

Dans les deux chapitres précédents nous avons principalement eu affaire à l'industrie qu'il est d'usage chez nous de nommer « artisanale ». Nous pouvons dès maintenant essayer de répondre à la question figurant en tête de ce chapitre.

Commençons par quelques données statistiques afin de pouvoir juger quelles sont celles des formes d'industrie

---

un « profit » journalier de 5 à 6 roubles, avec 3 machines à coudre et 10 ouvrières à la journée. Ces ouvrières touchaient 20 kopecks par jour. « On dit que pendant ces chaudes journées il y avait à Chadrino (principal bourg du canton de Perkhouchkovo) plus de 300 journalières venues de différents villages des environs » (*Recueil de renseignements statistiques sur la province de Moscou*, t. VI, fasc. II, *l. c.*, p. 256). « A cette époque les tailleurs de Perkhouchkovo, ou plutôt les propriétaires d'ateliers avaient si bien gagné qu'ils ont pu presque tous se faire construire de belles maisons » (*ibid.*). Ces centaines de journalières, qui trouvent peut-être une fois en 5-10 ans un travail d'urgence, pressé, doivent toujours se tenir à disposition dans les rangs de l'armée de réserve du prolétariat.

analysées plus haut qui figurent dans la littérature économique dans la masse commune des « industries artisanales ».

Les statisticiens de Moscou, dans la conclusion de leur enquête sur les « industries » paysannes, ont fait le bilan de *toutes* les occupations non agricoles, *quelles qu'elles soient*. Ils ont trouvé dans les industries locales (fabriquant des marchandises) 141 329 personnes (t. VII, fasc. 3). Notons cependant que ce nombre comprend aussi des gens de métier (une partie des cordonniers, des vitriers et beaucoup d'autres), les scieurs de long, et beaucoup d'autres. Sur ce nombre, 87 000 au moins sont (d'après les calculs que nous avons faits pour chaque industrie) des ouvriers à domicile travaillant pour des capitalistes*. Dans les 54 industries pour lesquelles nous avons pu réunir des chiffres, 17 566 sur 29 446, soit 59,65% sont des ouvriers salariés. Pour la province de Vladimir nous avons obtenu les totaux suivants (d'après 5 fascicules des *Petites industries de la province de Vladimir*) : 18 286 personnes occupées dans 31 industries ; sur ce nombre 15 447 dans les industries avec prédominance du travail à domicile pour le capitaliste (y compris 5 504 ouvriers salariés, c'est-à-dire embauchés pour ainsi dire en seconde main). Viennent ensuite 150 hommes de métier ruraux (dont 45 salariés) et 2 689 petits producteurs de marchandises (dont 511 salariés). Au total, le nombre des ouvriers travaillant de façon capitaliste s'élève à (15 447 + 45 + 511 =) 16 003, soit 87,5%**. Dans

* Rappelons que M. Kharisoménov (article cité plus haut) estimait que sur 102 245 travailleurs occupés dans 42 industries de la province de Moscou, 66% le sont dans des industries à prédominance absolue du système domestique de la grande production.

** Malheureusement, nous n'avons pas pu prendre connaissance du travail récent sur l'industrie artisanale de la province de Iaroslavl (*Les petites industries*. Publication du Bureau Statistique du zemstvo de la province de Iaroslavl. Iaroslavl 1904). A en juger par le compte rendu

la province de Kostroma on compte (d'après les tableaux de M. Tillo dans les *Travaux de la Commission artisanale*) 83 633 habitants de l'endroit exerçant des industries, dont 19 701 ouvriers forestiers (des « koustari » eux aussi !) ; 29 564 travaillent à domicile pour des capitalistes ; environ 19 954, dans les industries avec prédominance des petits producteurs de marchandises et environ 14 414 gens de métier ruraux*. Dans 9 districts de la province de Viatka on compte (d'après les mêmes *Travaux*) 60 019 habitants de l'endroit occupés dans les industries, dont 9 672 meuniers et huiliers ; 2 032 artisans du type pur (teinturiers) ; 14 928, partie artisans, partie producteurs de marchandises avec prédominance sensible du travail indépendant ; 14 424 dans des industries partiellement soumises au capital ; 14 875 dans des industries entièrement soumises au capital et 4 088 dans des industries avec prédominance absolue du travail salarié*. Nous avons fait, d'après les données des *Travaux* concernant les autres provinces, un relevé des industries, sur l'organisation desquelles il existe des données plus ou moins détaillées. Il en est résulté 97 industries avec 107 957 personnes occupées et une production de

---

détaillé des *Rousskié Védomosti* (1904, n° 248), c'est une étude de très grande valeur. Le nombre des petits producteurs autonomes de la province s'élève à 18 000 (en 1903 on y comptait 33 898 ouvriers industriels). Les industries dépérissent. 1/5 des entreprises emploient des ouvriers salariés. Les ouvriers salariés forment le quart des petits producteurs indépendants. Les établissements de 5 ouvriers et plus occupent 15% des artisans. 50% exactement des petits producteurs autonomes travaillent pour le compte des patrons avec la matière de ces derniers. L'agriculture est en décadence : 1/6 des petits producteurs autonomes n'ont ni chevaux, ni vaches ; 1/3 engagent des ouvriers pour cultiver leur terre ; 1/5 n'ensemencent pas. Le gain de chaque producteur est de 1 rouble 50 par semaine ! *(Note à la deuxième édition.)*

* Tous ces chiffres sont approximatifs, la source ne fournissant pas de données précises. Au nombre des artisans ruraux on trouve des meuniers, des forgerons, etc., etc.

21 151 000 roubles. Dont : dans les industries avec prédominance du travail salarié et du travail à domicile pour le capitaliste 70 204 travailleurs (18 621 000 roubles) ; dans les industries où les ouvriers salariés et les ouvriers travaillant à domicile pour les capitalistes ne représentent que la minorité : 26 935 trav. (1 706 000 roubles) ; enfin, dans les industries avec prédominance à peu près absolue du travail indépendant, 10 818 trav. (824 000 roubles). D'après les matériaux de la statistique des zemstvos sur 7 industries des districts de Gorbatov et de Sémionov, province de Nijni-Novgorod, le nombre des koustari y est de 16 303, dont 4 614 travaillent pour le marché, 8 520 « pour un patron » et 3 169 comme ouvriers salariés, soit 11 689 ouvriers employés de façon capitaliste. D'après le recensement de l'industrie artisanale de la province de Perm de 1894-1895, sur 26 000 koustari 6 500 (25%) sont des ouvriers salariés et 5 200 (20%) travaillent pour les revendeurs, soit 45% d'ouvriers exploités de façon capitaliste*.

Si fragmentaires que soient ces données (nous n'en avons pas d'autres à notre disposition), elles n'en montrent pas moins que dans l'ensemble *la masse des ouvriers employés de façon capitaliste* rentre dans la catégorie des koustari. Ainsi, le nombre de ceux qui travaillent à domicile pour des capitalistes est estimé à *plus de 200 000 hommes* (d'après les données citées). Cela dans quelque 50 ou 60 districts, dont il s'en faut bien que tous aient été étudiés tant soit peu complètement. Dans toute la Russie le nombre de ces ouvriers doit probablement atteindre environ

---

* Voir *Etudes*, pp. 181-182. Au nombre des « koustari » rentrent aussi les gens de métier (25%). En excluant ces derniers, on obtient 29,3% d'ouvriers salariés et 29,5% d'ouvriers travaillant pour les revendeurs (p. 122), soit 58,8% d'ouvriers employés de façon capitaliste. (Voir Œuvres, t. 2, pp. 404-405 et 340. *N.R.*)

deux millions*. En y ajoutant les ouvriers salariés travaillant chez les koustari — le nombre de ces salariés, à en juger d'après les données citées, n'est pas si petit qu'on le croit parfois chez nous, — nous devrons reconnaître que le chiffre de deux millions d'ouvriers industriels occupés à la façon capitaliste en dehors des « fabriques et usines » est plutôt un minimum**.

A la question : « Qu'est-ce que l'industrie artisanale ? » les données que nous venons de citer dans les deux derniers chapitres nous obligent à répondre : c'est une notion absolument impropre à la recherche scientifique, car on y fait entrer d'ordinaire toutes les formes d'industrie, depuis les industries domestiques et les métiers jusqu'au travail salarié dans de très grosses manufactures***. Cette confu-

---

* Dans l'industrie de la confection, par exemple, le travail à domicile pour le capitaliste est particulièrement développé, et c'est une industrie qui avance à pas rapides. « La demande de vêtements tout faits, article de première nécessité, augmente d'une année à l'autre (*Messager des Finances*, 1897, n° 52, aperçu de la foire de Nijni-Novgorod). Ce n'est que depuis 1880 que cette industrie a pris de vastes proportions. A l'heure actuelle, à Moscou seulement il se fabrique pour au moins 16 millions de roubles de vêtements, l'industrie occupant jusqu'à 20 000 ouvriers. Pour toute la Russie, cette fabrication atteindrait les 100 millions de roubles (*Les progrès de l'industrie russe d'après les travaux des commissions d'experts*. St-Ptb 1897, pp. 136-137). A St-Pétersbourg le recensement de 1890 dénombrait dans la confection (groupe XI, classes 116-118) 39 912 personnes, y compris les familles, dont 19 000 ouvriers et 13 000 personnes travaillent seules avec leurs familles (*St-Ptb, d'après le recensement du 15 décembre 1890*). Le recensement de 1897 dénombre en Russie 1 158 865 personnes occupées à la fabrication des vêtements, plus 1 621 511 membres de leurs familles, soit au total 2 780 376 *(Note à la 2e édition)*.

** Rappelons que le nombre des artisans de Russie est estimé à 4 millions au moins (chiffre de M. Kharisoménov, M. Andréev comptait 7,5 millions, mais il opère trop largement[85]). Les totaux de notre texte embrassent donc environ 1/10 des artisans.

*** Cf. les *Etudes*, pp. 179 et suivantes. (Voir Œuvres, t. 2. pp. 403 et suivantes. *N.R.*)

sion des types les plus disparates de l'organisation économique, confusion qui règne dans une foule de descriptions des « industries artisanales* » a été reprise sans aucune critique et sans aucun sens par les économistes populistes qui ont fait un pas de géant en arrière par rapport à un écrivain comme Korsak par exemple, et ont profité de cette confusion d'idées pour créer les théories les plus curieuses. « L'industrie artisanale » était considérée comme quelque chose d'économiquement homogène, toujours égal à soi-même et *opposé* (*sic*) au « capitalisme » sous lequel on entendait, sans autres circonlocutions, l'industrie des « fabriques et usines ». Prenez, par exemple, M. N. —on. A la page 79 de ses *Esquisses* vous lirez le titre : « La capitalisation (?) des petites industries »**, et ensuite, de

---

* Le désir de conserver le terme de « koustari » pour la définition scientifique de formes d'industrie a abouti, dans notre littérature économique, à des dissertations et à des définitions purement scolastiques. Un savant « entendait » par koustar uniquement des producteurs de marchandises ; un autre y faisait entrer les gens de métier ; l'un pensait que le koustar devait être nécessairement lié à la terre, un autre admettait des exceptions ; l'un excluait le travail salarié, un autre l'admettait jusqu'à seize ouvriers, par exemple, etc., etc. Il va de soi que de telles dissertations (au lieu d'étudier les différentes formes de l'industrie) ne pouvaient rien donner de bon. Notons que la vitalité du terme spécial de « koustari » s'explique surtout par l'organisation de caste de la société russe : l'artisan, c'est un industriel des castes inférieures, qu'on peut prendre en tutelle, dont on peut sans trop se gêner, faire l'objet de projets fantaisistes. La forme d'industrie importe peu. Quant au marchand et au noble (même s'ils sont de petits industriels), on les range rarement parmi les koustari. Les industries artisanales, ce sont généralement toutes les industries *paysannes* et seulement les industries paysannes.

** Le terme de « capitalisation », si cher à M. V.V. et à N. — on, est admissible, en raison de sa brièveté, dans un article de journal, mais il est tout à fait déplacé dans une étude économique qui a pour seul objet d'analyser les différentes formes et phases du capitalisme, leur importance, leurs rapports mutuels, leur marche progressive. Par « capitalisation » on peut entendre n'importe quoi : aussi bien l'em-

plain-pied, sans aucune réserve ni explication, « des données relatives aux fabriques et usines »... c'est, comme vous voyez, d'une simplicité vraiment touchante : « capitalisme » = « industrie des fabriques et usines » et industrie des fabriques et usines = ce qui figure sous cette rubrique dans les publications officielles. Et c'est *en se basant* sur une « analyse » aussi pénétrante qu'on élimine des calculs du capitalisme des multitudes d'ouvriers employés de façon capitaliste, qui vont grossir les statistiques des « koustari » ! C'est *en se basant* sur une telle « analyse » qu'on élude entièrement la question des différentes formes de l'industrie en Russie. C'est *en se basant* sur une telle « analyse » qu'on échafaude un des préjugés, le plus absurde et le plus nuisible de tous, concernant l'opposition de notre industrie « artisanale » et de notre industrie des « fabriques et usines », la séparation de la seconde d'avec la première, le « caractère artificiel » de l'industrie « des fabriques et usines », etc. Ce n'est rien d'autre qu'un préjugé, car jamais personne n'a essayé même d'effleurer les données qui montrent, dans toutes les branches de l'industrie, la liaison la plus intime et la plus indissoluble entre l'industrie « artisanale » et la grande industrie.

L'objet de ce chapitre était précisément de montrer en quoi consiste cette liaison et quels sont les traits particuliers qui distinguent, dans sa technique, son économie et sa culture, la forme d'industrie qui en Russie se situe entre la petite industrie et la grande industrie mécanique.

---

bauchage d'un ouvrier salarié que des achats en gros, une fabrique à vapeur. Allez donc vous débrouiller après cela une fois que tout a été fourré dans le même sac !

CHAPITRE VII

LE DEVELOPPEMENT DE LA GRANDE INDUSTRIE MECANIQUE

1. NOTION SCIENTIFIQUE DE LA FABRIQUE ET VALEUR DE LA STATISTIQUE DES « FABRIQUES ET USINES » [86]

En passant à la grande industrie mécanique (de fabrique) il faut tout d'abord établir que la notion scientifique de ce terme ne correspond aucunement à son sens habituel, courant. Dans notre statistique officielle et dans la littérature économique en général, on entend par fabrique tout établissement industriel plus ou moins important avec un nombre plus ou moins considérable d'ouvriers salariés. Or, la théorie de Marx ne donne le nom de grande industrie mécanique (de fabrique) qu'à un degré déterminé du capitalisme dans l'industrie, à savoir au degré supérieur. Le trait fondamental et le plus essentiel de cette phase consiste dans l'emploi pour la production d'un système de machines*. Le passage de la manufacture à la fabrique marque une révolution technique totale qui renverse l'art manuel acquis pendant des siècles par le maître-ouvrier, cette révolution technique entraîne à sa suite une démolition brutale des rapports sociaux de la production, une scission définitive entre les divers groupes de participants à la production, une rupture totale avec la tradition, l'accentuation et l'extension de tous les côtés sombres du capitalisme et, en même temps, la collectivisation en masse du travail par le capitalisme. La grande industrie mécanique apparaît

* *Das Kapital*, I, chap. 13.

donc comme le dernier mot du capitalisme, le dernier mot de ses facteurs négatifs et de ses « éléments positifs »*.

Il s'ensuit donc que précisément le passage de la manufacture à la fabrique a une importance toute particulière dans la question du développement du capitalisme. Confondre ces deux phases, c'est perdre la faculté de comprendre le rôle progressif et transformateur du capitalisme. C'est cette faute précisément que commettent nos économistes populistes qui, nous l'avons déjà vu, identifient puérilement le capitalisme en général avec l'industrie « des fabriques et usines » et qui pensent résoudre le problème de « la mission du capitalisme » et même de son « rôle unificateur »**, en en appelant simplement aux chiffres de la statistique des « fabriques et usines ». Sans compter que ces auteurs (comme nous le montrerons en détail plus loin) ont fait preuve d'une ignorance étonnante dans les questions de cette statistique, leur faute plus grave encore consiste dans une interprétation excessivement vulgaire et étroite de la théorie de Marx. Premièrement, il est ridicule de ramener la question du développement de la grande industrie mécanique à la seule statistique des fabriques et usines. Ce n'est pas seulement une question de statistique ; il s'agit là aussi des formes et des phases par lesquelles le capitalisme passe dans l'industrie d'un pays donné. C'est seulement après avoir compris la nature de ces formes et leurs caractères distinctifs qu'on peut illustrer utilement le développement de telle ou telle forme à l'aide de statistiques convenablement étudiées. Se borner à la statistique nationale conduirait inévitablement à confondre les formes les plus diverses du capitalisme, ne pas voir la forêt derrière les

---

* *Ibid.*, I[2], S. 499[87].

** M. N. —on dans le *Rousskoïé Bogatstvo* pour 1894, n° 6, pp. 103 et 119. Voir aussi ses *Esquisses* et *Destinées du capitalisme* de M. V.V., *passim.*

arbres. En second lieu, réduire toute la mission du capitalisme à l'augmentation du nombre des ouvriers des « fabriques et usines », c'est révéler la même intelligence approfondie de la théorie que M. Mikhaïlovski, qui s'étonnait de voir les gens discuter de la collectivisation du travail par le capitalisme, alors que toute cette collectivisation se ramène, à l'en croire, à ce que plusieurs centaines ou milliers d'ouvriers scient, hachent, coupent, rabotent, etc., dans le même local*.

Notre tâche maintenant sera double : d'une part, nous analyserons en détail l'état de notre statistique des fabriques et usines et la valeur de ces données. Ce travail, en grande partie négatif, est nécessaire parce que notre littérature économique abuse décidément des chiffres de cette statistique. D'autre part, nous examinerons les données qui témoignent des progrès de la grande industrie mécanique depuis l'abolition du servage.

II. NOTRE STATISTIQUE DES FABRIQUES ET USINES

La statistique des fabriques et usines en Russie puise surtout ses renseignements dans les états annuels que présentent chaque année les fabricants et les usiniers au Département du commerce et des manufactures, conformément aux dispositions d'une loi qui remonte tout au début de ce siècle**. Les dispositions très détaillées de la loi quant à l'obligation pour les fabricants de fournir ces renseignements restent à l'état de pieux désir, et la statistique des

---

* *Otétchestvennyé Zapiski*, 1883, n° 7 ; Lettre à la rédaction de M. Postoronni.

** Voir dans *Les Annales statistiques de l'Empire de Russie*, série II, fasc. 6, St-Pétersb. 1872, la revue détaillée des sources de notre statistique des fabriques et usines. *Matériaux pour la stat. de l'industrie des fabriques et usines dans la Russie d'Europe pour 1868*, présenté par M. Bock. Introduction, pp. I-XXIII.

fabriques et usines garde jusqu'ici son organisation ancienne, celle d'avant l'abolition du servage, n'étant qu'un simple appendice aux comptes rendus des gouverneurs de province. Il n'existe aucune définition précise de la notion « fabrique et usine », ce qui fait que les organes de l'administration des provinces et même des districts appliquent ce terme de toutes les manières. Il n'existe aucun organe central qui veille à ce que les renseignements soient recueillis et contrôlés d'une façon correcte et uniforme. La répartition des établissements industriels entre les différents départements (mines, commerce et manufactures, impôts indirects, etc.) ajoute encore à cette confusion*.

Nous donnons en annexe II sur notre industrie des fabriques et usines après l'abolition du servage, les chiffres qui figurent dans les publications officielles pour les années 1863-1879 et 1885-1891. Ils ne se rapportent qu'aux productions ne payant pas l'accise, et le nombre des productions pour lesquelles des renseignements ont été fournis, varie d'une période à l'autre (les chiffres les plus complets sont ceux de 1864-1865, 1885 et des années suivantes). Aussi avons-nous choisi 34 productions sur lesquelles nous avons des renseignements pour 1864-1879 et 1885-1890, soit pour 22 ans. Pour juger de la valeur de ces données, consultons avant tout les principales publications de notre statistique des fabriques et usines. Commençons par les années 60.

Les auteurs de la statistique des fabriques et usines des années 60 se rendaient fort bien compte de l'extrême insuffisance des données qu'ils avaient à étudier. D'après leur avis unanime, le nombre des ouvriers et les sommes de la production sont sensiblement diminués dans les déclarations des fabricants. « Il n'existe même pas de définition

* Voir dans les *Etudes* l'article « Contribution à l'étude de notre statistique des fabriques et usines » où se trouve analysée en détail la récente publication du Département du commerce et des manufactures, sur notre industrie des fabriques et usines. (Voir Œuvres, t. 4. *N.R.*)

uniforme pour les différentes provinces de ce qu'il faut considérer comme fabrique et usine, puisque beaucoup de provinces mettent par exemple au nombre des fabriques et usines les moulins à vent, les hangars à sécher les briques et les petits établissements industriels, tandis que d'autres n'en tiennent pas compte, de sorte que même la comparaison du nombre total des fabriques et usines dans les diverses provinces perd sa valeur »*. Jugements encore plus sévères chez Buschen, Bock et Timiriazev**, qui signalent en plus que des ouvriers travaillant à domicile sont classés parmi les ouvriers de fabrique ; que certains fabricants ne déclarent que les ouvriers qui logent à la fabrique même, etc. « Il n'existe pas de statistique officielle tenue à jour pour les manufactures et les usines, dit M. Buschen, et il n'en existera pas aussi longtemps que les principes mêmes qui président à la collecte des chiffres initiaux n'auront pas été modifiés »***. « Un grand nombre d'établissements d'artisans et de koustari, dénués de tout caractère de fabrique ou d'usine, ont été compris, sans doute par méprise, dans la liste des fabriques et usines pour beaucoup d'industries »****. Pour cette raison la rédaction de l'*Annuaire* a même renoncé à faire le total des données parues, « ne voulant pas présenter au public des chiffres erronés et manifestement exagérés »****. Pour donner au lecteur une idée exacte de cette exagération manifeste adressons-nous à l'*Annuaire* qui se distingue avantageusement de toutes les autres sources en ce qu'il donne la liste nominative des fabriques et usines produisant pour une somme supérieure

* P. Sémionov dans la préface aux *Annales statist.*, I, 1886, p. XXVII.

** *Atlas stat. des principales branches de l'industrie de fabriques et usines de la Russie d'Europe, avec la liste des fabriques et usines*, 3 fascicules, St-Pétersb. 1869, 1870 et 1873.

*** *Annuaire du Ministère des Finances*, I, p. 140.

**** *Ibid.*, p. 306.

à 1 000 roubles. Actuellement (depuis 1885), les entreprises de moindre production sont exclues du nombre des fabriques. Le dénombrement de ces petites entreprises, d'après l'*Annuaire,* indique qu'il en est entré dans le nombre total des fabriques 2 366 avec 7 327 ouvriers et une production de 987 000 roubles. Quant au nombre total des fabriques, il est d'après l'*Annuaire* de 6 891 avec 342 473 ouvriers et une production de 276 211 000 roubles pour 71 industries. Les petites entreprises représentent donc 34,3% du total des entreprises, 2,1% des ouvriers et 0,3% de la production. Il va de soi qu'il est absurde de considérer comme des fabriques d'aussi petits établissements (en moyenne un peu plus de 3 ouvriers et une production de moins de 500 roubles chacun) et qu'il ne saurait être question pour eux d'un enregistrement complet. Non seulement de tels établissements ont figuré dans notre statistique au nombre des fabriques ; il est même arrivé que des centaines de petits producteurs autonomes aient été groupés arbitrairement et sans aucune raison sous la dénomination de « fabrique ». Ainsi, le même *Annuaire* signale dans l'industrie de la corderie du canton d'Izbyletz, district de Gorbatov, province de Nijni-Novgorod, la fabrique « des paysans du canton d'Izbyletz ; ouvriers 929 ; rouets 308 ; production 100 400 roubles » (p. 149) ; ou dans le village de Vorsma, même district, la fabrique « des paysans temporairement redevables du comte Chérémétev ; forges 100 ; établis (à domicile) 250 ; tours à chevaux 3 ; à bras 20 ; ouvriers 902 ; production 6 610 roubles » (p. 281). On imagine quelle idée de la réalité peut donner une telle statistique !*

* Quant à la diminution du nombre des ouvriers et du montant de la production dans les déclarations des fabricants, les sources mentionnées plus haut permettent de faire deux essais bien intéressants de contrôle. Timiriazev a comparé les chiffres déclarés par plus de cent gros fabricants à la statistique officielle avec les chiffres donnés par ces mêmes fabricants pour l'exposition de 1865. Les derniers chiffres

Parmi les sources de la statistique des fabriques et usines après 1860, le *Recueil de la statistique militaire* occupe une place à part (fasc. IV, Russie, St-Pétersbourg 1871). Il fournit des données sur toutes les usines et fabriques de l'Empire russe, y compris les entreprises minières et celles payant l'accise, et compte en 1866, dans la Russie d'Europe, ni plus ni moins que 70 631 fabriques, 829 573 ouvriers et une production de 583 317 000 roubles ! Ces chiffres étonnants ont été obtenus premièrement parce qu'ils ont été extraits, non des registres du Ministère des Finances, mais de renseignements particuliers du Comité Central de la statistique (ces renseignements n'ont d'ailleurs paru dans aucune publication du Comité, et on ne sait ni quand, ni comment, ni par qui ils ont été recueillis et rédigés)*, en second lieu, parce que les auteurs du *Recueil de la statistique militaire* ne se sont nullement gênés pour classer parmi les fabriques les plus petits établissements (*Recueil de la statistique militaire,* p. 319) et compléter les principaux renseignements par d'autres matériaux : renseignements du Département du commerce et des manufactures, renseignements

dépassaient les premiers de 22% (*l.c.*, I, pp. IV-V). En 1868, le Comité Central de la statistique a effectué, à titre d'essai, une enquête spéciale sur l'industrie des fabriques et usines des provinces de Moscou et de Vladimir (en 1868 près de la moitié des ouvriers et de la production des fabriques et usines de la Russie d'Europe était concentrée dans ces deux provinces). En ne considérant que les industries pour lesquelles nous possédons des données et du Ministère des Finances et du Comité Central de la statistique, nous obtenons les chiffres suivants : d'après le Ministère des Finances 1 749 fabriques, 186 521 ouvriers et une production de 131 568 000 roubles, d'après l'enquête du Comité Central de la statistique 1 704 fabriques, 196 315 ouvriers en atelier plus 33 485 ouvr. à domicile, et une production de 137 758 000 roubles.

* Il est fort possible que ces renseignements aient été purement et simplement tirés des comptes rendus des gouverneurs qui, comme nous le verrons par la suite, grossissent toujours énormément le chiffre des fabriques et des usines.

de l'intendance, renseignements de la direction de l'artillerie et de la marine, enfin renseignements « provenant des sources les plus variées » (*ibid.*, p. XXIII)*. Voilà pourquoi MM. N. —on**, Karychev*** et Kabloukov****, qui se sont servis des données du *Recueil de la statistique militaire* pour les comparer aux chiffres actuels, ont fait preuve d'une ignorance complète des sources fondamentales de notre statistique des fabriques et usines et d'un manque absolu d'esprit critique à l'égard de cette statistique.

Lors des débats de la Société Libre d'Economie au sujet d'une conférence de M. I. Tougan-Baranovski qui avait signalé le caractère absolument erroné des chiffres du *Recueil de la statistique militaire*, quelques personnes ont déclaré que si même il y avait erreur sur le nombre des ouvriers, elle était très petite, 10 à 15%. C'était l'avis de M. V.V., par exemple (voir le compte rendu sténographique, St-Pétersbourg 1898, p. 1). M. V. Pokrovski « s'est rallié » à son avis, se bornant lui aussi à une affirmation gratuite (p. 3). Sans même avoir essayé d'analyser avec esprit critique les différentes sources de notre statistique des fabriques et usines, ces messieurs et leurs partisans se contentèrent de

---

* Il ressort de ce qui suit à quel point le *Recueil de la statistique militaire* a étendu la notion de fabrique : il appelle la statistique de l'*Annuaire* « la statistique de nos *grands* établissements » (p. 319, en italique dans l'original). Comme nous l'avons vu, le tiers de ces «grands» établissements ont une production au-dessous de 1 000 roubles ! ! Nous omettons des preuves plus détaillées du fait qu'il n'est pas permis de se servir des chiffres du *Recueil de la stat. mil.* pour les comparer aux données actuelles de la statistique des fabr. et usines, ce travail ayant déjà été fait par M. Tougan-Baranovski (voir son livre *La fabrique*, etc., pp. 336 et suivantes). Cf. *Etudes*, pp. 271 et 275. (Voir Œuvres, t. 4, pp. 10-11 et 14. *N.R.*)

** Esquisses, p. 125 et *Rousskoïé Bogatstvo*, 1894, n° 6.

*** *Iouriditcheski Vestnik*, 1889, n° 9 et *Matériaux pour l'économie nationale russe.* Moscou 1898.

**** *Cours d'économie rurale.* Moscou 1897, p. 13.

lieux communs sur l'insuffisance de la statistique des fabriques et usines ; sur l'exactitude plus grande que ses chiffres auraient commencé à acquérir ces temps derniers (??), etc. Comme l'a fait observer avec raison P. Strouvé, la question essentielle, relative à l'erreur grossière de MM. N. —on et Karychev était donc bel et bien *escamotée* (p. 11). Voilà pourquoi nous ne jugeons pas inutile de faire le compte des exagérations contenues dans le *Recueil de la statistique militaire* qu'aurait pu facilement et qu'aurait dû remarquer tout homme attentif aux sources. Pour les 71 industries il existe des données parallèles de 1866 du Ministère des Finances (*Annuaire du Ministère des Finances,* t. I) et des données d'origine inconnue (*Recueil de la statistique militaire*). Pour ces industries, en en exceptant les industries métallurgiques, le *Recueil de la statistique militaire* a grossi de *50 000* le chiffre des ouvriers des fabriques et usines de la Russie d'Europe. Ensuite, pour les industries à propos desquelles l'*Annuaire* n'a donné que des chiffres globaux pour tout l'Empire, en renonçant à les détailler vu leur « exagération manifeste » (p. 306 de l'*Annuaire*), le *Recueil de la statistique militaire* compte encore *95 000* ouvriers *en plus.* Pour l'industrie des briques, le nombre des ouvriers a été grossi de *10 000 au minimum ;* pour s'en rendre compte il n'y a qu'à comparer les données par provinces du *Recueil de la statistique militaire* et celles du *Recueil de renseignements et matériaux du Ministère des Finances* 1866, n° 4 et 1867, n° 6. Pour les industries métallurgiques le *Recueil de la statistique militaire* a indiqué *86 000 ouvriers de plus* que l'*Annuaire*, en y comprenant sans doute une partie des ouvriers des mines. Pour les industries payant l'accise, l'exagération du *Recueil de la statistique militaire* atteint, comme nous le montrerons au paragraphe suivant, *40 000 ouvriers environ.* Au total, une exagération de *280 000 ouvriers.* C'est là un chiffre incomplet et *minimum,* car pour contrôler les données du *Recueil de la statistique militaire* dans *toutes* les

industries, nous manquons de matériaux. Ceci permet de juger à quel point sont informés ceux qui affirment que l'erreur de MM. N. —on et Karychev n'est pas très grande !

Pendant la décade 1870-80 on a beaucoup moins fait pour le relevé et la rédaction de la statistique des fabriques et usines que pendant la décade précédente. L'*Annuaire du Ministère des Finances* a publié des renseignements sur 40 industries seulement (ne payant pas d'accise) pour 1867-1879 (facs. VIII, X et XII, voir annexe II). L'exclusion des autres industries est motivée par « l'extrême insuffisance des matériaux » relatifs aux industries « rattachées à la vie agricole ou formant des annexes des industries des artisans et koustari » (fasc. VIII, p. 482 ; *ibid.*, fasc. X, p. 590). La source qui a le plus de valeur pour la décade 1870-80 est l'*Index des fabriques et usines* de M. P. Orlov (1re édition, St-Pétersbourg 1881 ; renseignements pour 1879, tirés des états fournis par les fabricants au Département du commerce et des manufactures). Cette publication donne la liste nominative de tous les établissements dont la production n'est pas inférieure à 2 000 roubles. Les autres établissements, comme trop petits et inséparables des industries artisanales, ne figurent pas dans la liste nominative, *mais sont entrés dans les totaux* donnés par l'*Index*. Comme il n'existe pas de chiffres totaux à part pour les établissements ayant une production de 2 000 roubles et plus, les données générales de l'*Index,* tout comme les publications précédentes, confondent les petits établissements avec les grands ; en outre, le nombre des petits établissements entrant dans la statistique (par hasard, bien entendu) varie d'après les industries et les provinces*. Quant aux industries contiguës à l'agriculture, l'*Index* répète (p. 396) la

* Des exemples seront cités au paragraphe suivant. Ici nous renverrons seulement aux pages 679 et suivantes de l'*Index*. En y jetant un coup d'œil, chacun se rendra compte sans peine de la justesse de ce qui vient d'être dit.

réserve de l'*Annuaire* et renonce à déterminer un « total *même approximatif* » (souligné par l'auteur) vu que les données sont inexactes et incomplètes*. Ce jugement (parfaitement juste, nous le verrons par la suite) n'a cependant pas empêché d'inclure dans les totaux de l'*Index* toutes ces données particulièrement douteuses, qui ont ainsi été mêlées à d'autres relativement dignes de foi. Nous reproduisons ci-dessous les données générales de l'*Index* pour la Russie d'Europe, tout en faisant remarquer que contrairement à celles qui précèdent elles intéressent aussi les industries payant l'accise (la 2e édition de l'*Index,* 1887, fournit des renseignements pour 1884 ; la 3e, 1894, pour 1890) :

Années	Nombre de fabriques et d'usines	Production en milliers de roubles	Nombre d'ouvriers
1879**	27 986	1 148 134	763 152
1884	27 235	1 329 602	826 794
1890	21 124	1 500 871	875 764

Nous montrerons plus loin qu'en réalité le nombre des fabriques n'a nullement diminué, comme l'indiquent ces données ; mais le nombre de petits établissements classés parmi les fabriques était différent à diverses époques. Ainsi en 1884, on trouvait 19 277 entreprises avec une production supérieure à 1 000 roubles, et en 1890, 21 124 établissements ; avec une production de 2 000 roubles et plus : en 1884, 11 509, en 1890, 17 642***.

---

* Dans la 3e édition de l'*Index* (St-Pb 1894) cette réserve a été omise et à tort, car les données sont restées aussi insuffisantes qu'auparavant.

** Quelques données qui manquaient ont été complétées approximativement ; voir l'*Index*, p. 695.

*** Voir le groupement des fabriques suivant la production, dans la 2e et la 3e éditions de l'*Index*.

Le Département du commerce et des manufactures a commencé, depuis 1889, à publier des *Relevés des données sur les fabriques et usines de Russie* (pour les années 1885 et suivantes). Ces données sont basées sur les mêmes matériaux (états fournis par les fabricants) ; mais leur rédaction est loin d'être satisfaisante, le cédant à celle des éditions de la période 1860-1870 citées plus haut. La seule amélioration pourtant, c'est que les petits établissements, c'est-à-dire ceux dont la production est inférieure à 1 000 roubles, sont exclus du nombre des fabriques et des usines, et les renseignements les concernant sont donnés à part, sans répartition par industrie*. Certes, cet indice de la « fabrique » est tout à fait insuffisant : avec les procédés actuels pour recueillir les renseignements, il ne saurait être question d'un enregistrement *complet* des entreprises ayant une production supérieure à 1 000 roubles. La distinction des « fabriques », dans les industries liées à l'agriculture, est tout à fait fortuite : ainsi, les moulins à eau et à vent dans certaines provinces et certaines années sont comptés parmi les « fabriques » ; dans d'autres, non**. L'auteur de l'article *Chiffres généraux pour les fabriques et usines de Russie en 1885-87* (dans le *Relevé* pour ces années) tombe à maintes reprises dans l'erreur, car il perd de vue que les

* Il va de soi que les données relatives à ces petits établissements sont de pur hasard : dans telle province ou pour telle année on les compte par centaines et par milliers, dans d'autres, par dizaines et par unités. Ainsi, dans la province de Bessarabie, on en compte de 1887 à 1890 : 1 479-272-262-1 684 ; dans la province de Penza, de 1885 à 1891 : 4-15-0-1 127-1 135-2 148-2 264 et ainsi de suite.

** Cf. les exemples cités dans les *Etudes*, p. 274. (Voir Œuvres, t. 4, pp. 13-14. *N.R.*) M. Tougan-Baranovski est tombé dans une petite erreur, en affirmant que le nombre des véritables fabriques a diminué de 1885 à 1891 (*La fabrique*, p. 350), en comparant la moyenne des ouvriers par fabrique dans les différentes industries et à différentes époques (*ibid.*, p. 355). Les données du *Relevé* sont trop chaotiques pour permettre, sans mise au point spéciale, pareilles conclusions.

données ne sont ni homogènes ni comparables d'une province à l'autre. Enfin ajoutons, pour compléter la caractéristique des *Relevés,* que, jusqu'en 1891 inclusivement, ils n'ont embrassé que les industries non soumises à l'accise, et depuis 1892, toutes les industries, y compris les mines et les industries soumises à l'accise ; de plus, on n'a pas mis à part les données qui pourraient être comparées avec les anciennes, et on n'a point expliqué selon quel principe les entreprises minières ont été incluses parmi les fabriques et usines (par exemple, la statistique minière et métallurgique n'a jamais indiqué la valeur de la production, mais seulement les quantités produites. Comment les auteurs des *Relevés* ont-ils fait pour calculer la valeur de la production, on l'ignore).

C'est aux années 1880-1890 que se rapporte encore une source de renseignements sur nos fabriques et usines, source digne d'intérêt pour ses qualités négatives et aussi parce qu'elle a été utilisée par M. Karychev*. C'est le *Recueil de renseignements sur la Russie pour 1884-1885.* (St-Pétersbourg 1887, publication du Comité Central de la statistique), qui donne dans un de ses tableaux « la valeur de la production des usines et fabriques en Russie d'Europe, 1885 » (tableau XXXIX) ; le nombre des fabriques et des ouvriers n'est fourni que pour la Russie entière, sans répartition par provinces. Source : « les comptes rendus de MM. les gouverneurs » (p. 311). Les données embrassent toutes les industries, y compris les industries payant l'accise et les mines ; pour chaque industrie, on y trouve le calcul du nombre « moyen » des ouvriers et la valeur de la

* N. Karychev, *Revue statistique de la diffusion des principales branches de l'industrie de transformation en Russie. Iouriditcheski Vestnik*, 1889, n° 9, septembre. De même que le dernier travail de M. Karychev, que nous avons analysé dans les *Etudes,* cet article est un spécimen de la façon dont il ne faut pas manier notre statistique des fabriques et usines.

production par usine dans la Russie d'Europe tout entière. Ce sont ces « moyennes » que M. Karychev a prétendu « analyser ». Pour juger de leur valeur, rapprochons les données du *Recueil* et du *Relevé* (pour ce faire, il faut éliminer des premières les industries métallurgiques, les industries soumises à l'accise, les pêcheries, les « divers » ; il restera 53 industries ; les données se rapportent à la Russie d'Europe) :

Sources	Nombre de fabriques	Nombre de ouvriers	Production en milliers de roubles
Recueil de renseignements sur la Russie	54 179	559 476	569 705
Relevé du Département du commerce et des manufactures	14 761	499 632	672 079
	+39 418	+59 844	— 102 374
	+267%	+11,9%	— 15,2 %

Ainsi, les comptes rendus des gouverneurs ont enregistré parmi les « fabriques » des dizaines de mille petites entreprises agricoles et artisanales. Il est certain que ces entreprises figuraient au nombre des fabriques par pur hasard, selon les industries, les provinces et les districts. Voici des exemples du nombre des usines d'après le *Recueil* et le *Relevé* dans quelques industries : pelleterie, 1 205 et 259 ; cuirs, 4 079 et 2 026 ; nattes et sacs, 562 et 55 ; amidon et mélasse, 1 228 et 184 ; meunerie, 17 765 et 3 940 ; huilerie, 9 341 et 574 ; goudronnerie, 3 366 et 328 ; briqueterie, 5 067 et 1 488 ; poterie et céramique, 2 573 et 147. On peut s'imaginer le genre de « statistique » que cela fera si l'on juge de « l'importance des entreprises »* dans notre industrie

* Paragraphe IV de l'article de M. Karychev. Notons qu'au lieu du *Relevé* on pouvait aussi bien prendre pour le comparer au *Recueil*,

d'après des « moyennes » basées sur un tel dénombrement des « fabriques » ! Or, c'est bien ce que fait M. Karychev, en ne rapportant à la grande industrie que celles des industries dans lesquelles ce « *nombre moyen* » d'ouvriers par usine (dans toute la Russie) *est supérieur à 100*. En employant une méthode aussi phénoménale, on arrive à la conclusion que « la grande industrie en l'entendant dans les dimensions précitées », ne fournit qu'un quart de la production ! ! (p. 47 de l'article cité) *. Nous montrerons plus loin qu'en réalité les fabriques de 100 ouvriers et plus concentrent plus de la moitié de la production de nos fabriques et usines.

Au fait, notons que les données des Comités statistiques provinciaux (qui servent pour les comptes rendus des gouverneurs) se distinguent toujours par le caractère absolument indéterminé de la notion de « fabrique et usine » et par l'enregistrement fortuit des petits établissements. Ainsi, dans la province de Smolensk en 1893-1894 certains districts ont classé des dizaines de petites huileries parmi les fabriques, certains autres pas une ; on trouve dans la province 152 « usines » de goudron (d'après l'*Index* pour 1890, pas une), avec le même enregistrement fortuit suivant

---

l'*Index* de M. Orlov, dont M. Karychev cite de même la 2e édition (pour 1884).

* « Ainsi, les 3/4 de cette dernière [c'est-à-dire de la production annuelle] sont fournis par des entreprises relativement petites. Ce phénomène peut avoir sa racine dans maints éléments essentiels de l'économie nationale russe. Parmi eux, entre autres, le *régime agraire du gros de la population rurale*, la vitalité de la commune (*sic*) qui met, comme elle peut, obstacle au développement chez nous d'une classe professionnelle d'ouvriers de fabrique. A cela se combine (!) *la diffusion de la forme domestique du traitement des produits* justement dans cette même zone (centrale) de la Russie où sont surtout concentrées nos fabriques et nos usines » (*ibid.*, souligné par M. Karychev). Pauvre « commune » ! Elle seule doit répondre de tout, même des erreurs statistiques de ses savants admirateurs !

les districts, etc.* Dans la province de Iaroslavl, la statistique locale comptait vers 1890 : 3 376 fabriques et usines (contre 472, d'après l'*Index* pour 1890), y compris (dans certains districts) des centaines de moulins, forges, petites amidonneries, etc.**

Tout dernièrement, notre statistique des fabriques et usines a subi une réforme qui a changé le plan de rassemblement des informations, de même que la notion de « fabrique et usine » (adjonction de nouveaux indices : moteur mécanique ou au moins 15 ouvriers) ; elle a fait participer l'inspection des fabriques au rassemblement et au contrôle des renseignements. Pour les détails nous renvoyons le lecteur à l'article déjà mentionné de nos *Etudes****, où est analysée en détail la *Liste des fabriques et usines* (St-Pétersbourg 1897) **** dressée selon le nouveau plan et ou l'on voit que, malgré la réforme, notre statistique des fabriques et usines ne s'est *presque pas améliorée ;* que les termes « fabrique et usine » sont restés tout à fait indéterminés ; que les données restent entièrement fortuites comme avant et doivent être maniées avec une prudence extrême*****. Seul

* Données tirées du livre de M. D. Jbankov : *Enquête sanitaire sur les fabriques et les usines de la province de Smolensk* (Smolensk, fasc. I, 1896).

** *Revue de la province de Iaroslavl*, fasc. II, Iarosl. 1896. Cf. aussi le *Mémento de la province de Toula pour 1895* (Toula 1895), section VI, pp. 14-15 : « Etat des fabriques et des usines en 1893 ».

*** Voir Œuvres, t. 4. (*N.R.*)

**** D'après le calcul de M. Karychev, le total de la *Liste* est le suivant pour la Russie d'Europe : 14 578 fabriques avec 885 555 ouvriers et une production de 1 345 346 000 roubles.

***** Dans les relevés des comptes rendus des inspecteurs de fabriques, publiés par le Ministère du Commerce et de l'Industrie (pour les années 1901-1903), on trouve des renseignements sur le nombre des fabriques et des usines, ainsi que de leurs ouvriers (pour 64 provinces de Russie), avec répartition des fabriques et des usines en groupes, d'après le nombre des ouvriers (jusqu'à 20 ; 21 à 50 ; 51 à 100 ; 101 à 500 ; 501 à 1 000 ; plus de 1 000). C'est un grand pas en

un recensement industriel, correct et organisé à l'européenne peut mettre fin à l'état chaotique de notre statistique industrielle*.

De cet aperçu de notre statistique des fabriques et usines il ressort que dans l'immense majorité des cas on ne peut se servir de ses chiffres sans rédaction préalable et que le principal but de cette rédaction doit consister à séparer ce qui est relativement utilisable de ce qui ne l'est pas du tout. De ce point de vue, nous examinerons au paragraphe suivant les chiffres des industries les plus importantes ; pour le moment nous poserons cette question : le nombre des fabriques augmente-t-il ou diminue-t-il en Russie ? La principale difficulté, c'est que la notion de « fabrique » figure dans notre statistique des fabriques et

---

avant de notre statistique des fabriques et usines. Les données sur les grands ateliers (21 ouvriers et plus) sont, probablement, plus ou moins exactes. Quant aux données sur les « fabriques » de moins de 20 ouvriers, elles sont manifestement fortuites et sans aucune valeur. Par exemple, pour 1903, on indique dans la province de Nijni-Novgorod 266 fabriques et moins de 20 ouvriers, avec un total de 1 975 ouvriers, soit en moyenne moins de 8 ; dans la province de Perm, 10 fabriques avec 159 ouvriers ! Chiffres ridicules, bien entendu. Total pour 1903, dans 64 provinces : 15 821 fabriques avec 1 640 406 ouvriers et en éliminant les fabriques et les usines occupant moins de 20 ouvriers, 10 072 fabriques et usines avec 1 576 754 ouvriers. (*Note de la 2e édition.)*

* Cf. le *Messager des Finances*, 1896, n° 35. Comptes rendus des discours et débats au congrès de Nijni-Novgorod. M. Mikhaïlovski a bien mis en relief l'état chaotique de la statistique des fabriques et usines et montré comment la feuille d'enquête voyage « jusqu'au simple agent de police, qui la remet enfin contre signature aux établissements industriels lui paraissant dignes d'attention et plus souvent à ceux à qui il l'a adressée l'année précédente » ; comment cette feuille est remplie soit « comme la dernière fois » (il n'est que de regarder les *Relevés* du Département du commerce et des manufactures pour les diverses industries et les diverses provinces, pour se convaincre de l'exactitude de cette remarque), soit de réponses dénuées absolument de tout sens.

usines de la façon la plus désordonnée ; aussi les réponses négatives données parfois d'après la statistique des fabriques et usines (par exemple, par M. Karychev) ne peuvent avoir aucune valeur. Il faut tout d'abord établir quelque indice déterminé de la notion de « fabrique » ; sans quoi il serait absurde d'illustrer le développement de la grande industrie mécanique par des chiffres d'établissements au nombre desquels on fait figurer à différentes époques un nombre variable de petits moulins, huileries, hangars à briques, etc., etc. Prenons pour indice un personnel d'au moins 16 ouvriers par établissement, et nous verrons qu'en 1866 la Russie d'Europe comptait au maximum 2 500-3 000 de ces établissements industriels, en 1879 environ 4 500, en 1890 environ 6 000, en 1894-1895 environ 6 400 et en 1903 environ 9 000*. Par conséquent, *le nombre des fabriques augmente en Russie après l'abolition du servage et même assez rapidement.*

* Ces données se rapportent à toutes les industries (y compris celles qui paient l'accise), sauf les mines. Pour les années 1879, 1890 et 1894/95, elles ont été calculées par nous d'après l'*Index* et la *Liste.* Des données de la *Liste* nous avons retranché les imprimeries qui auparavant ne figuraient pas dans la statistique des fabriques et usines (voir *Etudes,* p. 273). (Voir Œuvres, t. 4, p. 12. *N.R.*) D'après l'*Annuaire*, sur 71 industries nous dénombrons en 1866, 1 861 établissements de 16 ouvriers et plus sur 6 891. En 1890, ces 71 branches donnaient environ les 4/5 des établissements de 16 ouvriers et au-delà. L'indice que nous avons choisi pour la notion de « fabrique » nous paraît être le plus exact, car l'appartenance des entreprises de 16 ouvriers et plus au nombre des fabriques a toujours été hors de doute dans les programmes les plus divers de notre statistique des fabriques et usines et dans toutes les branches d'industrie. Il est certain que la statistique des fabriques et usines n'a jamais pu et ne peut encore maintenant enregistrer *tous* les établissements de 16 ouvriers et plus (voir les exemples au chap. VI § II), mais nous n'avons aucune raison de croire qu'il y avait plus d'omissions autrefois qu'aujourd'hui. Pour 1903, les données sont tirées du *Recueil des comptes rendus des inspecteurs des fabriques.* Dans les 50 provinces de la Russie d'Europe il y avait 8 856 fabriques et usines occupant plus de 20 ouvriers.

III. ANALYSE DES DONNEES HISTORICO-STATISTIQUES SUR LE DEVELOPPEMENT DE LA GRANDE INDUSTRIE

Nous avons déjà noté plus haut que pour juger du progrès de la grande industrie d'après la statistique des fabriques et usines, il est nécessaire de séparer dans cette statistique les matériaux relativement utilisables de ceux qui ne le sont pas du tout. Examinons à cette fin les principales branches de notre industrie de transformation.

1. Industries textiles

En tête des industries pour le traitement de la laine se trouve la draperie avec, en 1890, plus de 35 000 000 de roubles de production et 45 000 ouvriers. Les données historico-statistiques concernant cette production montrent une diminution sensible du nombre des ouvriers : de 72 638 en 1866 à 46 740 en 1890*. Pour saisir la portée de ce phénomène, il ne faut pas perdre de vue que jusqu'aux années 60 inclusivement, la draperie avait une organisation particulière, originale : elle était concentrée dans des entreprises relativement importantes qui, néanmoins, n'appartenaient point à l'industrie capitaliste de fabrique, mais étaient basées sur le travail des serfs ou des paysans temporairement redevables. Vous trouverez, par conséquent, dans les revues de l'industrie des « fabriques et usines » pour les années 1860-1870, la division des fabriques de drap en 1) fabriques appartenant aux seigneurs terriens ou nobles et 2) fabriques appartenant aux marchands. Les premières fabriquaient surtout le drap d'uniforme, les commandes de

* Dans tous les cas, à moins de réserve spéciale, nous prenons pour 1866 les données de l'*Annuaire*, pour 1879 et 1890 celles des *Index* ; la *Revue historico-statistique* (t. II) fournit des rensignements sur la production de draps par année de 1855 à 1879 ; voici le nombre moyen des ouvriers par périodes de 5 ans, de 1855-1859 à 1875-1879 : 107 433 ; 96 131 ; 92 117 ; 87 960 et 81 458.

l'Etat étant réparties également entre les fabriques d'après le nombre des appareils. Le travail obligatoire était cause d'une technique retardataire et de l'emploi d'un nombre d'ouvriers infiniment supérieur à celui des fabriques des marchands, basées sur le travail salarié*. La plus forte diminution du nombre des ouvriers dans la draperie s'observe précisément dans les provinces à prédominance des domaines seigneuriaux. Ainsi, dans 13 de ces provinces (mentionnées dans la *Revue des manufactures*) le nombre des ouvriers est tombé de 32 921 en 1866 à 14 539 en 1890, et dans les 5 provinces de marchands (Moscou, Grodno, Livonie, Tchernigov et St-Pétersbourg) de 31 291 à 28 257. On voit par là que nous avons affaire ici à deux tendances opposées qui traduisent cependant toutes les deux le développement du capitalisme : d'un côté, la décadence des établissements seigneuriaux à caractère de possession allodiale ; de l'autre, la transformation des entreprises des marchands en fabriques purement capitalistes. Un grand nombre d'ouvriers de la draperie des années 60 n'étaient pas du tout des ouvriers de *fabrique* au sens propre du terme ; c'étaient des paysans dépendants qui travaillaient pour le compte de seigneurs terriens**. La draperie est un exemple

---

* Voir la *Revue des diverses branches de l'industrie manufacturière en Russie*, t. I, St-Pétersbourg 1862, notamment pages 165 et 167. Cf. aussi *Recueil de la statistique militaire*, pp. 357 et suivantes. De nos jours, on rencontre rarement dans les listes des fabricants de drap, les noms fameux de la noblesse qui, après 1860, y formaient l'immense majorité.

** Voici une paire d'exemples tirés de la statistique des zemstvos. Au sujet de la draperie de N. Gladkov, district de Volsk, province de Saratov (306 ouvriers en 1866) nous lisons dans le recueil de la statistique des zemstvos sur ce district (p. 275) que l'on forçait les paysans à travailler à la fabrique du maître. « On travaillait à la fabrique jusqu'au mariage, après quoi on devenait corvéable. » Dans le village de Riassy, district de Ranenbourg, province de Riazan, existait en 1866 une fabrique de drap de 180 ouvriers. Les paysans

de ce phénomène original de l'histoire russe qui consiste dans l'application du travail des serfs à l'industrie. Comme nous nous bornons ici à l'époque qui a suivi l'abolition du servage, nous pouvons nous contenter de ces brèves indications sur le reflet de ce phénomène dans la statistique des fabriques et usines*. Pour juger du développement de la grande industrie mécanique dans cette branche d'industrie, citons encore les chiffres suivants tirés de la statistique des machines à vapeur : en 1875-1878 on comptait dans les filatures de laine et les fabriques de drap de la Russie d'Europe 167 établissements mécaniques avec 209 machines à vapeur d'une puissance de 4 632 chevaux ; en 1890, 197 établissements avec 341 machines à vapeur d'une puissance de 6 602 chevaux. Par conséquent, l'application de la vapeur n'a pas progressé très vite, ce qui s'explique en partie par les traditions des fabriques seigneuriales, en partie par l'éviction du drap par les tissus moins coûteux de laine peignée ou mélangée**. Dans le tissage de la laine il y avait en 1875-1878 7 établissements mécaniques avec 20 machines à vapeur d'une puissance de 303 chevaux, et en

---

faisaient leur corvée à la fabrique, qui fut fermée en 1870 (*Recueil de rens. statist. sur la province de Riazan*, t. II, fasc. 1, Moscou 1882, p. 330).

* Voir Nissélovitch. *Histoire de la législation des fabriques et usines de l'Empire russe.* Parties I et II. St-Pétersbourg 1833-1884. — A. Sémionov. *Etude des renseignements historiques sur le commerce extérieur et l'industrie russes*, St-Pétersbourg 1858-1859, 3 parties. — V. Sémevski. *Les paysans sous le règne de Catherine II*, St-Pétersb. 1881. — *Recueil de rens. stat. sur la province de Moscou.* Sect. de stat. sanitaires, t. IV, Ire partie (relevé général), Moscou 1890, article de A. Pogojev : « Des fabriques de possession allodiale de la prov. de Moscou » — M. Tougan-Baranovski. *La fabrique russe.* Saint-Pétersbourg 1898, t. I.

** Cf. *Les progrès de l'industrie russe d'après les travaux des commissions d'experts.* Saint-Pétersbourg 1897, p. 60.

1890, 28 établissements mécaniques avec 61 machines à vapeur d'une puissance de 1 375 chevaux*.

Notons encore parmi les industries traitant la laine celle du foulage des feutres, qui met particulièrement en relief l'impossibilité de comparer les données de la statistique des fabriques et usines d'une époque à l'autre : en 1866 on comptait 77 fabriques avec 295 ouvriers ; en 1890, 57 avec 1 217 ouvriers. Sur le premier chiffre les petits établissements de moins de 2 000 roubles de production donnent 60 établissements avec 137 ouvriers ; sur le second, 1 établissement avec 4 ouvriers. En 1866, on comptait 39 petits établissements dans le district de Sémionov, province de Nijni-Novgorod, où la foulerie est encore aujourd'hui très répandue, mais considérée comme industrie « artisanale », et non comme une industrie de « fabrique et usine » (voir chapitre VI, § II, 2).

Une place particulièrement importante parmi les industries textiles appartient au traitement du coton : cette branche fait travailler actuellement plus de 200 000 ouvriers. Nous observons ici une des plus grandes erreurs de notre statistique des fabriques et usines : la confusion entre les ouvriers de fabrique et ceux qui sont occupés à domicile à la façon capitaliste. Le développement de la grande industrie mécanique a consisté ici (comme dans beaucoup d'autres cas) à attirer les ouvriers à domicile dans la fabrique. On conçoit combien le tableau de ce processus sera déformé si on range parmi les « fabriques » les comptoirs de distribution et les ateliers familiaux et si les ouvriers à domicile sont confondus avec les ouvriers de fabrique ! Nous avons

* Dans ce cas comme dans ceux qui vont suivre, les données des machines à vapeur sont empruntées aux *Matériaux pour la statistique des machines à vapeur dans l'Empire de Russie*, édition du Comité Central de la statistique. Saint-Pétersbourg 1882 ; pour l'année 1890, du *Relevé des données relatives à l'industrie des fabriques et usines* ; le nombre des établissements mécaniques est tiré de l'*Index*.

compté qu'en 1866 (d'après l'*Annuaire*) il y avait jusqu'à 22 000 ouvriers à domicile, qui figuraient parmi les ouvriers de fabrique (ce chiffre est loin d'être complet, car l'*Annuaire* a omis, par hasard sans doute, les remarques concernant la province de Moscou sur le « travail aux villages », si abondantes pour la province de Vladimir). En 1890 nous n'avons trouvé (d'après l'*Index*) qu'environ 9 000 ouvriers de ce genre. Il est clair que les chiffres de la statistique des fabriques et usines (59 000 ouvriers aux fabriques de cotonnades en 1866 et 75 000 en 1890) *atténuent* le fait de l'augmentation effective du nombre des ouvriers de *fabrique**. Voici les chiffres indiquant les différentes entreprises qui ont été à diverses époques classées parmi les « fabriques » de cotonnades**.

Années	Total des fabriques de cotonnades	Dont: fabriques	comptoirs	ateliers familiaux
1866	436	256	38	142
1879	411	209	66	136
1890	311	283	21	7

* Cf. Tougan-Baranovski, *l. c.*, p. 420. Sémionov estimait qu'en 1859 le nombre total des tisserands manuels occupés par les capitalistes dans les villages s'élevait en 1859 à 385 857 environ (*l. c.*, III, p. 273) ; il y ajoutait encore 200 000 ouvriers, occupés dans les villages « par d'autres productions de fabrique » (p. 302, *ibid.*). Actuellement, comme on l'a vu plus haut, le nombre des ouvriers travaillant à domicile pour les capitalistes est infiniment plus important.

** Est considéré comme atelier familial l'établissement dont la production est inférieure à 2 000 roubles. Les données de l'enquête spéciale sur les fabriques et usines des provinces de Moscou et de Vladimir, faite en 1868 par le Comité Central de la statistique, indiquent plus d'une fois que le total de la production des petits tissages n'est autre chose que le prix payé pour le travail. Parmi les comptoirs on compte les établissements qui distribuent du travail à domicile. Le nombre de ces entreprises indiquées pour 1886 est loin d'être complet, à cause d'omissions évidentes pour la province de Moscou.

Ainsi, la diminution du nombre des « fabriques », donnée par « la statistique » indique en réalité l'éviction des comptoirs et des ateliers familiaux par la fabrique. Illustrons le fait par l'exemple de deux fabriques :

Années	Fabrique I. Térentiev à Chouïa						Fabrique I. Garéline à Ivanovo-Voznessensk					
		métiers à tisser mécaniques	Nombre d'ouvriers			montant de la production en milliers de roubles		métiers à tisser mécaniques	Nombre d'ouvriers			montant de la production en milliers de roubles
			dans la fabrique	au dehors	total				dans la fabrique	au dehors	total	
1866	à main	—	205	670	875	130	comptoir de distribution	—	?	1 917	1 917	158
1879	à vapeur	648	920	—	920	1 346	à vapeur	893	1 274	—	1 274	2 137
1890	»	1 502	1 043	—	1 043	1 244	»	1 141	1 483	—	1 483	2 058
1894/95	»	?	1 160	—	1 160	1 878	»	?	2 134	—	2 134	2 933

Ainsi, pour juger des progrès de la grande industrie mécanique dans la branche en question, le plus commode est de prendre les chiffres concernant le nombre des métiers à tisser mécaniques. En 1860-1870 il y en avait environ 11 000* ; en 1890, environ 87 000. La grande industrie mécanique s'est donc développée avec une extrême rapidité.

* *Recueil de la statistique militaire*, p. 380. *Revue de l'industrie manufacturière,* t. II, St-Pétersb. 1863, p. 451. En 1898 on comptait dans l'industrie des cotonnades 100 630 métiers à tisser mécaniques (dans tout l'Empire, probablement). *Les progrès de l'industrie russe*, p. 33.

En 1875-1878, on comptait dans la filature et le tissage 148 établissements mécaniques avec 481 machines à vapeur d'une puissance de 20 504 chevaux ; en 1890, 168 avec 554 machines d'une puissance de 38 750 chevaux.

Notre statistique commet exactement la même erreur au sujet de l'industrie de la toile, en signalant à tort une diminution du nombre des ouvriers de fabriques et usines (17 171 en 1866 et 15 497 en 1890). En réalité, en 1866, sur les 16 900 métiers appartenant aux fabricants de toile, 4 749 seulement se trouvaient dans leurs ateliers et les 12 151 métiers restants étaient chez les ouvriers en chambre*. Le nombre des ouvriers de fabrique s'est donc trouvé agrandi en 1866 d'environ 12 000 ouvriers à domicile et en 1890 de 3 000 seulement (calcul fait d'après l'*Index*). Quant au nombre des métiers à tisser mécaniques, il a augmenté de 2 263 en 1866 (chiffre établi d'après le *Recueil de la statistique militaire*) à 4 041 en 1890, et celui des broches de 95 495 à 218 012. Dans l'industrie linière, filature et tissage, il y avait en 1875-1878, 28 établissements mécaniques avec 47 machines à vapeur d'une puissance de 1 604 chevaux, et en 1890, 48 avec 83 machines d'une puissance de 5 027 chevaux **.

Enfin, il faut noter encore parmi les industries textiles : la teinturerie, l'impression et l'apprêtage, où la statistique des fabriques et usines confond avec les fabriques les plus petits ateliers occupant 1 à 2 ouvriers et ne produisant que pour quelques centaines de roubles***. On conçoit qu'il en résulte une extrême confusion qui masque les

---

* *Recueil de la statistique militaire,* pp. 367-368. Informations provenant de l'intendance.

** Dans la soierie on comptait en 1879 495 métiers à tisser mécaniques et 5 996 à bras (*Revue historico-statistique*) et en 1890, 2 899 métiers mécaniques et plus de 7 500 métiers à bras.

*** En 1879, par exemple, on comptait dans ces industries 729 fabriques, dont 466 occupaient 977 ouvriers, avec une production de

progrès rapides de la grande industrie mécanique. Voici les chiffres sur ces progrès : dans le lavage, la teinturerie, le blanchissage et l'apprêtage de la laine, il y avait en 1875-1878, 80 établissements mécaniques avec 255 machines à vapeur d'une puissance de 2 634 chevaux ; en 1890, 189 avec 858 machines à vapeur d'une puissance de 9 100 chevaux.

2. Les industries du bois

Ici les données les plus sûres sont celles qui concernent la production des scieries, quoique on y ait aussi fait entrer autrefois de petits établissements*. L'énorme développement de cette industrie après l'abolition du servage (4 millions de roubles en 1866 et 19 millions en 1890), qui s'est accompagné d'une augmentation sensible du nombre des ouvriers (4 000 et 15 000) et des établissements à vapeur (26 et 430) est surtout intéressant parce qu'il atteste de façon saisissante les progrès de l'industrie du bois. La scierie n'est qu'une des opérations de cette industrie, qui accompagne nécessairement les premiers pas de la grande industrie mécanique.

Quant aux autres branches de cette industrie, notamment le meuble, les nattes, la résine et le goudron, elles se distinguent par l'état particulièrement chaotique de la statistique des fabriques et usines. Les petits établissements, si abondants dans ces branches, étaient jadis classés parmi les « fabriques » en nombre arbitraire, et continuent encore parfois à l'être aujourd'hui**.

---

170 000 roubles. On peut trouver aujourd'hui encore beaucoup de ces « fabriques », par exemple dans la description des industries artisanales des provinces de Viatka et de Perm.

* Cf. le *Recueil de la stat. militaire*, p. 389. *Revue de l'ind. manufacturière*, t. I, p. 309.

** Par ex., sur 91 fabriques de nattes, 39 avaient en 1879 une production inférieure à 1 000 roubles (Cf. *Etudes*, p. 155). (Voir Œuvres,

3. Industries chimiques, traitement des produits animaux, céramique

Les données relatives à l'industrie chimique proprement dite sont d'une exactitude relative. Voici les chiffres sur son développement : en 1857 on consommait en Russie pour 14 millions de roubles de produits chimiques (production 3,4 millions et importation 10,6 millions) ; en 1880, 36 ¼ millions (production 7,5 millions et importation 28 ¾ millions) ; en 1890, 42,7 millions (production 16,1 millions, importation 26,6 millions)*. Ces chiffres sont surtout intéressants parce que les industries chimiques ont une très grande importance étant donné qu'elles fabriquent des matériaux auxiliaires pour la grande industrie mécanique, c'est-à-dire des articles de consommation *productive* (et non individuelle). Quant à l'industrie de la potasse et du salpêtre, notons que les chiffres sur le nombre des fabriques sont inexacts, toujours par suite de l'intégration des petits établissements**.

L'industrie des graisses est caractérisée par une décadence manifeste après l'abolition du servage. Ainsi, en 1866-68 la fabrication des bougies et des graisses fondues

---

t. 2, p. 377. *N.R.*) Dans la résinerie-goudronnerie, on comptait en 1890 140 usines, toutes produisant pour plus de 2 000 roubles ! en 1879, 1 033 usines, dont 911 produisaient pour moins de 2 000 roubles ; en 1866, on comptait (dans l'Empire) 669 usines, et même, d'après le *Recueil de la statistique militaire*, 3 164 ! ! (Cf. *Etudes*, pp. 156 et 271.) (Voir Œuvres, t. 2, p. 379 et t. 4, p. 10. *N.R.*)

* *Recueil de la statistique militaire, Revue historico-statistique* et *Les forces productives*, t. IX, p. 16. — Nombre d'ouvriers : en 1866, 5 645 ; en 1890, 25 471 ; en 1875-1878, 38 entreprises mécaniques avec 34 machines à vapeur d'une puissance de 332 chevaux, et en 1890, 141 avec 208 machines d'une puissance de 3 319 chevaux.

** Cf. l'*Index* de 1879 et 1890 sur l'industrie de la potasse. L'industrie du salpêtre est maintenant concentrée dans l'usine de St-Pétersb., tandis qu'entre 1860-1880 on pratiquait encore l'extraction du salpêtre à partir du fumier.

était estimée à 13,6 millions de roubles, et en 1890 à 5 millions*. Cette décadence s'explique par l'emploi croissant des huiles minérales pour l'éclairage, qui ont supplanté les anciennes chandelles.

Dans l'industrie du cuir la statistique confond toujours les usines et les petits établissements (2 308 établ. avec 11 463 ouvriers et une production de 14,6 millions de roubles en 1866 ; 1 621 établ. avec 15 564 ouvriers et une production de 26,7 millions de roubles, en 1890). Le coût relativement élevé de la matière première, qui conditionne la valeur élevée de la production, et le très petit nombre d'ouvriers que demande cette fabrication, rendent particulièrement difficile la distinction entre les entreprises artisanales et les usines. En 1890, 103 entreprises seulement d'une production inférieure à 2 000 roubles sont entrées dans le nombre total des usines (1 621) ; en 1879, 2 008 sur un total de 3 320** ; en 1866, sur 2 308 usines***, 1 042 avaient une production inférieure à 1 000 roubles (ces 1 042 usines occupaient 2 059 ouvriers et produisaient pour une somme de 474 000 roubles). Le nombre des usines était donc en augmentation, bien que la statistique des fabriques et usines indique une diminution. Quant aux petits établissements, il en existe encore beaucoup : par exemple, une publication du Ministère des Finances, l'*Industrie des fabriques et usines et le commerce de la Russie* (St-Pétersb.

* En 1860-1880 une masse de petits établissements figurait aussi parmi les usines.

** En 1875 le prof. Kittary, dans sa « Carte de l'industrie du cuir en Russie », comptait 12 939 établissements avec une production de 47,5 millions de roubles, tandis que la statistique des fabriques et usines en comptait 2 764 avec une production de 26,5 millions de roubles (*Revue hist.-stat.*). Dans une autre branche de cette industrie, la pelleterie, on observe la même confusion des fabriques et des petits établissements : cf. *Ind.* pour 1879 et 1890.

*** *Recueil de la stat. mil.* en compte même 3 890 ! !

1893) estime à 9 500 environ le nombre des usines artisanales, avec 21 000 ouvriers et une production de 12 millions de roubles. Ces entreprises artisanales sont beaucoup plus importantes que celles qu'on classait en 1860-1870 parmi les « fabriques et usines ». Comme le nombre des petites entreprises figurant parmi les « fabriques et usines » varie d'une province à l'autre et d'une année à l'autre, il faut traiter avec une extrême prudence les données statistiques concernant cette industrie. La statistique des machines à vapeur estimait qu'en 1875-1878 il y avait dans cette industrie 28 établissements mécaniques avec 33 machines à vapeur d'une puissance de 488 chevaux ; et en 1890, 66 usines mécaniques avec 82 machines à vapeur d'une puissance de 1 112 chevaux. Ces 66 usines faisaient travailler 5 522 ouvriers (plus du tiers de l'effectif total), avec une production de 12,3 millions de roubles (46% de la production totale). La concentration de la production est donc ici très forte, et la productivité du travail dans les plus grandes entreprises est de beaucoup supérieure à la moyenne*.

Les industries céramiques se divisent en deux groupes d'après les données de la statistique des fabriques et usines : dans certaines on n'observe presque pas de confusion entre la grande production et la petite. Aussi les chiffres de la statistique sont-ils relativement sûrs. Ce sont la verrerie, la faïence et la porcelaine, le plâtre et le ciment. Le développement de cette dernière branche est particulièrement remarquable et témoigne de l'extension de l'industrie du bâtiment : en 1866 sa production était estimée à 530 000

---

* En répartissant les usines mentionnées par l'*Index* de 1890, d'après la date de leur fondation, nous verrons que, sur les 1 506 usines, 97 ont été fondées on ne sait quand ; 331 avant 1850 ; 147 en 1850-1860 ; 239 en 1860-1870 ; 320 en 1870-1880 ; 351 de 1880-1890 et 21 en 1890. Chaque décade enregistre un nombre des fondations supérieur à celui de la décade précédente.

roubles (*Recueil de la statistique militaire*) ; en 1890, à 3 826 000. Les entreprises mécaniques étaient au nombre de 8 en 1875-1878, de 39 en 1890. Au contraire, dans la poterie et la briqueterie, les petites entreprises sont classées parmi les fabriques dans de vastes proportions ; aussi les données de la statistique des fabriques et usines sont-elles ici particulièrement insuffisantes, particulièrement exagérées pour la période de 1860 à 1880. Ainsi, on comptait en 1879 dans la poterie 552 établissements avec 1 900 ouvriers et une production de 538 000 roubles ; en 1890, 158 usines, 1 978 ouvriers et une production de 919 000 roubles. En excluant les petites entreprises (produisant pour moins de 2 000 roubles), on obtient : en 1879, 70 établissements avec 840 ouvriers et une production de 505 000 roubles ; en 1890, 143 établissements avec 1 859 ouvriers et une production de 857 000 roubles. Autrement dit, au lieu de la diminution du nombre des « fabriques » et de la stabilité du nombre des ouvriers indiquées par la statistique, il y a eu en réalité une augmentation sensible de l'un et de l'autre. Pour la briqueterie les chiffres officiels sont : en 1879, 2 627 établissements avec 28 800 ouvriers et une production de 6 963 000 roubles ; en 1890, 1 292 établissements avec 24 334 ouvriers et une production de 7 249 000 roubles et en exceptant les petits établissements (production inférieure à 2 000 roubles) nous aurons les chiffres suivants : en 1879, 518 usines avec 19 057 ouvriers et une production de 5 625 000 roubles ; en 1890, 1 096 établissements avec 23 222 ouvriers et une production de 7 240 000 roubles*.

* A l'heure actuelle, les petites entreprises de ces industries sont classées parmi les industries artisanales. Cf., à titre d'exemple, le tableau des petites industries (annexe I) ou les *Etudes*, pp. 158-159. (Voir Œuvres, t. 2, pp. 380-381, *N.R.*) L'*Annuaire du Minist. des Fin.* (fasc. I) s'est abstenu de faire aucun total pour ces industries à cause de l'exagération manifeste des chiffres. Depuis lors, le progrès de la statistique consiste à se montrer plus hardi et moins scrupuleux quant à la qualité des matériaux.

4. Industries métallurgiques

L'origine des erreurs dans la statistique des industries métallurgiques est que les petits établissements sont compris parmi les fabriques et usines (exclusivement aux années 60 à 80)* ; en second lieu et principalement, que les usines métallurgiques sont du ressort du département des mines et non de celui du commerce et des manufactures. Les renseignements du Ministère des Finances excluent généralement « en principe » les usines minières, mais il n'a jamais été donné jusqu'ici aucune règle uniforme et immuable pour séparer les usines minières des autres usines (et il est même douteux qu'on puisse établir de telles règles). C'est pourquoi les publications du Ministère des Finances relatives à la statistique des fabriques et usines y faisaient toujours entrer, en partie, certaines usines métallurgiques et minières, dont le chiffre variait suivant les provinces et les années**. Nous rapporterons plus loin, en analysant l'industrie minière, les données générales sur l'emploi croissant des machines à vapeur dans la métallurgie.

5. Industries des produits alimentaires

Ces industries méritent une attention spéciale pour la question qui nous préoccupe, car le caractère erroné des

* Par exemple, en 1860-1870 on comptait dans quelques provinces parmi les « usines pour le travail du fer » des dizaines de forges. Voir le *Recueil de rens. et matériaux du Ministère des Finances*, 1866, n° 4, p. 406 ; 1867, n° 6, p. 384. — Les *Annales stat.* Série II, fasc. 6. — Cf. aussi l'exemple cité plus haut (§ II d'enregistrement par l'*Annuaire* de 1866 des koustari de Pavlovo au nombre des « fabricants »).

** Voir des exemples dans les *Etudes*, pp. 269 et 284 (voir Œuvres, t. 4, pp. 7-8 et 24. *N.R.*) — on y trouvera l'analyse de l'erreur dans laquelle est tombé M. Karychev, en ne tenant pas compte de cette circonstance. L'*Index* pour 1879 dénombre, par exemple, les usines métallurgiques de Koulébaki et de Vyksa et leurs filiales (pp. 356 et 374), qui ont été exclues de l'*Index* de 1890.

données de la statistique des fabriques et usines atteint ici son maximum. Or, ces industries tiennent une place marquante dans le bilan général de la production de nos fabriques et usines. Ainsi, d'après l'*Index* pour 1890 sur un total en Russie d'Europe de 21 124 fabriques avec 875 764 ouvriers produisant pour une somme de 1 501 000 000 de roubles, ces industries comptent 7 095 fabriques avec 45 000 ouvriers et une production de 174 millions de roubles. Les principales branches de cette industrie : minoterie, gruaux et semoules, huilerie s'occupent du traitement des produits agricoles. Les petits établissements occupés à ce traitement se chiffrent en Russie par centaines et par milliers dans chaque province, et comme il n'existe aucune règle fixe pour dégager les « fabriques et usines » de l'ensemble de ces entreprises, la statistique détache *tout à fait incidemment* ces petites entreprises. Le nombre des « fabriques et usines » fait ainsi des sauts fantastiques, d'année en année et de province en province. Voici, par exemple, le nombre des usines dans la minoterie au cours de différentes années et d'après différentes sources : en 1865, 857 *(Recueil de rens. et de matériaux du Ministère des Finances*) ; 1866, 2 176 (*Annuaire*) ; 1866, 18 426 (*Recueil de la statistique militaire*) ; 1885, 3 940 (*Relevé*) ; 17 765 (*Recueil de renseignements sur la Russie*) ; 1889, 1890 et 1891, 5 073, 5 605 et 5 201* (*Relevé)* ; 1894-1895, 2 308 *(Liste)*. Sur les 5 041 moulins dénombrés en 1892 *(Relevé)* il y en avait 803 à vapeur, 2 907 à eau, 1 323 à vent et 8 à chevaux ! Certaines provinces ne comptaient que les moulins à vapeur ; d'autres y ajoutaient des moulins à eau (au nombre de 1 à 425) ; d'autres enfin (la minorité) comptaient à la fois les moulins à vent (de 1 à 530) et à chevaux. On peut s'imaginer la valeur que peut avoir une telle statistique et les conclusions basées sur

* Et en plus, 32 957 « petits moulins » qui ne sont pas comptés au nombre des « fabriques et usines ».

l'utilisation confiante de ses chiffres* ! Il est évident que pour juger des progrès de la grande industrie mécanique, il nous faut tout d'abord établir un indice déterminé de la notion de « fabrique ». Nous choisissons à cet effet la présence d'une machine à vapeur : les minoteries à vapeur sont le complément caractéristique de l'époque de la grande industrie mécanique**.

Nous obtenons le tableau suivant du développement de la production *de fabrique* dans cette branche*** :

50 provinces de la Russie d'Europe

Années	Minoteries à vapeur	Ouvriers	Production en milliers de roubles
1866	126	?	?
1879	205	3 621	21 353
1890	649	10 453	67 481
1892	803	11 927	80 559

La statistique de l'huilerie est également insuffisante pour la même raison. Ainsi, en 1879, elle comptait 2 450 usines avec 7 207 ouvriers et une production de 6 486 000 roubles et en 1890, 383 usines avec 4 746 ouvriers et une production de 12 232 000 roubles. Mais cette diminution du

* Voir les exemples de telles conclusions chez M. Karychev, dans l'article cité plus haut des *Etudes*. (Voir Œuvres, t. 4. *N.R.*)

** Les *grandes* minoteries hydrauliques portent elles aussi, bien entendu, un caractère de fabriques, mais nous n'avons aucun moyen de les séparer des petits moulins à eau. D'après l'*Index* pour 1890, nous avons dénombré 250 moulins à eau avec 10 ouvriers et plus. Le nombre des ouvriers qui y travaillaient s'élevait à 6 378.

*** *Recueil de la statistique militaire, Index* et *Relevé*. D'après la *Liste* pour 1894-1895, on compte 1 192 minoteries à vapeur en Russie d'Europe. La statistique des machines à vapeur établissait en 1875-1878 294 minoteries à vapeur en Russie d'Europe.

nombre des usines et des ouvriers n'est qu'apparente. En rendant comparables les chiffres de 1879 et 1890, c'est-à-dire en excluant les établissements avec une production inférieure à 2 000 roubles (non compris dans les listes nominatives) nous obtiendrons en 1879 272 usines avec 2 941 ouvriers et une production de 5 771 000 roubles et en 1890, 379 usines avec 4 741 ouvriers et une production de 12 232 000 roubles. Il ressort, par ex., de la statistique des machines à vapeur que la grande industrie mécanique s'est développée dans cette branche avec non moins de rapidité que dans la minoterie. En effet, en 1875-1878 il y avait 27 usines à vapeur avec 28 machines d'une puissance de 521 chevaux, et en 1890, 113 usines mécaniques avec 116 machines d'une puissance de 1 886 chevaux.

Les autres branches de cette industrie sont relativement peu importantes. Notons que, par ex., dans les industries de la moutarde et des conserves de poisson, la statistique de 1860-1870 comptait par centaines les petits établissements n'ayant rien de commun avec les fabriques et qui actuellement ne sont pas classées comme telles. Ce qui suit montre bien que les données de notre statistique des fabriques et usines pour les différentes années ont besoin d'être corrigées : l'*Index* pour 1879 comptait dans cette industrie, à l'exception de la minoterie, 3 555 usines et 15 313 ouvriers, et en 1890 1 842 usines et 19 159 ouvriers. Pour 7 branches d'industrie*, on enregistre en 1879 2 487 petits établissements (dont la production est inférieure à 2 000 roubles) avec 5 176 ouvriers et une production de 916 000 roubles, et en 1890 sept établissements avec dix ouvriers et une production de deux mille roubles ! Avant de comparer ces chiffres, il faut donc déduire dans un cas cinq mille ouvriers, dans l'autre dix ouvriers !

---

* Industries des huiles, de l'amidon, de la mélasse, du malt, de la confiserie, des conserves et du vinaigre.

6. Industries payant l'accise et autres

Nous observons pour quelques industries payant l'accise une diminution du nombre des ouvriers de fabriques et usines depuis 1860 jusqu'à aujourd'hui, mais cette diminution est loin d'être aussi importante que l'affirme M. N. —on*, qui croit aveuglément à chaque chiffre imprimé. La raison en est que le *Recueil de la statistique militaire* est la seule source de renseignements pour la plupart des industries payant l'accise ; or, nous savons que ce recueil exagère énormément les totaux de la statistique des fabriques et usines. Malheureusement, nous disposons de très peu de matériaux pour contrôler ses chiffres. Ainsi, dans la distillerie, le *Recueil de la statistique militaire* comptait, en 1866, 3 836 usines avec 52 660 ouvriers (en 1890 : 1 620 usines avec 26 102 ouvriers). Ajoutons que le nombre des usines ne correspond pas aux chiffres du Ministère des Finances, qui comptait en 1865-1866, 2 947 usines en service et, en 1866-1867, 3 386**. Ceci porte à croire que le nombre des ouvriers est grossi de 5 à 9 000. Dans la fabrication de l'eau-de-vie, le *Recueil de la statistique militaire* dénombre 4 841 usines avec 8 326 ouvriers (en 1890 : 242 usines avec 5 266 ouvriers), dont 3 207 usines avec 6 873 ouvriers en Bessarabie. L'absurdité de ce chiffre saute aux yeux. En effet, nous savons par les renseignements du Ministère des Finances*** que le nombre réel des fabriques d'eau-de-vie de la province de Bessarabie était de 10 à 12, et celui de toute la Russie d'Europe, de 1 157. Le nombre des ouvriers est donc grossi, *de 6 000 au minimum*. La cause de l'exagération est visiblement que les « statisticiens » de Bessarabie

* *Rousskoïé Bogatstvo*, 1894, nº 6, pp 104 et 105.

** L'*Annuaire du Ministère des Finances*, f. I, pp. 76 et 82. Le nombre total des usines (y compris celles qui n'étaient pas en activité) était de 4 737 et 4 646.

*** *Annuaire*, t. 1, p. 104.

ont classé parmi les usiniers les propriétaires de vignes (voir ci-dessous sur l'industrie du tabac). Dans la brasserie de bière et d'hydromel le *Recueil de la statistique militaire* compte 2 374 usines avec 6 825 ouvriers (en 1890 : 918 usines avec 8 364 ouvriers), tandis que l'*Annuaire du Ministère des Finances* compte en 1866 dans la Russie d'Europe 2 087 usines. Là encore le nombre des ouvriers est exagéré*. Dans l'industrie du sucre et la raffinerie, le *Recueil de la statistique militaire* grossit le nombre des ouvriers de *11 000*, en comptant 92 126 ouvriers contre 80 919, chiffre indiqué par l'*Annuaire du Ministère des Finances* (en 1890 : 77 875 ouvriers). Dans l'industrie du tabac le *Recueil de la statistique militaire* compte 5 327 fabriques (!) avec 26 116 ouvriers (en 1890 : 281 fabriques avec 26 720 ouvriers) ; 4 993 de ces fabriques avec 20 038 ouvriers se trouvent dans la province de Bessarabie. En réalité, le nombre des fabriques de tabac en Russie s'élevait en 1866 à 343 et dans la province de Bessarabie, à 13**. Le grossissement du nombre des ouvriers atteint *environ 20 000*. Les auteurs du *Recueil de la statistique militaire* font observer eux-mêmes que « les fabriques indiquées pour la Bessarabie... ne sont pas autre chose que des plantations de tabac » (p. 414). M. N. —on semble avoir trouvé superflu de jeter un coup d'œil sur le texte du recueil de statistique dont il se sert ; il n'a donc pas remarqué l'erreur et disserte d'un air grave sur une « augmentation insignifiante du nombre des ouvriers...

* Dans la province de Simbirsk, par exemple, le *Recueil de la statistique militaire* compte 218 usines (!) avec 299 ouvr. et une production de 21 600 roubles (d'après l'*Annuaire* il y avait dans cette province 7 usines). Il s'agit, probablement, de petits établissements domestiques ou paysans.

** *Annuaire du Ministère des Finances*, p. 61. Cf. *Revue des indus. manufacturières* (t. II, St-Pétersb. 1863), où l'on trouve des renseignements détaillés pour 1861 : 534 fabriques avec 6 937 ouvriers, et dans la province de Bessarabie 31 fabriques avec 73 ouvr. Le nombre des fabriques de tabac varie beaucoup suivant les années.

aux fabriques de tabac » (article cité, p. 104) ! ! M. N. —on prend tout simplement le total des ouvriers des industries payant l'accise, d'après le *Recueil de la statistique militaire* et l'*Index* de 1890 (186 053 et 144 332) et évalue le taux de la diminution... « Une forte diminution du nombre des ouvriers occupés s'est faite depuis 25 ans ; ce nombre est tombé de 22,4% »... « Ici » (c'est-à-dire dans les industries payant l'accise) « nous voyons qu'il ne saurait être question d'accroissement, le nombre des ouvriers a tout simplement diminué d'un quart » (*ibid.*). En effet, rien de « plus simple » ! On prend le premier chiffre venu et on calcule la proportion ! Quant à ce petit détail que le chiffre du *Recueil de la statistique militaire* est grossi de *quelque quarante mille* ouvriers, on peut ne pas le remarquer.

7. Conclusions

La critique que nous venons de faire dans les deux derniers paragraphes de notre statistique des fabriques et usines, nous amène aux conclusions principales que voici :

1. *Le nombre des fabriques en Russie augmente rapidement depuis la réforme.*

La conclusion inverse qui découle des chiffres de la statistique des fabriques et usines est une erreur. La raison en est que les petites entreprises artisanales, domestiques et agricoles sont classées chez nous parmi les fabriques ; *et plus nous nous éloignons de l'époque actuelle, plus nombreux sont les petits établissements s'intégrant ainsi au nombre des fabriques.*

2. *Notre statistique grossit de même — pour le temps passé — le nombre des ouvriers des fabriques et usines ainsi que le volume de la production de celles-ci.* Cela tient tout d'abord à ce qu'auparavant on intégrait un plus grand nombre d'établissements ; aussi les chiffres les moins dignes

de foi sont-ils ceux des industries contiguës aux petites industries artisanales*. En second lieu, cela tient à ce que, par le passé, on enregistrait parmi les ouvriers des fabriques et usines un nombre plus grand qu'aujourd'hui d'ouvriers travaillant à domicile pour des capitalistes.

3. On croit ordinairement chez nous que les chiffres de la statistique officielle des fabriques et usines doivent être comparables avec les autres chiffres de la même statistique ; qu'ils doivent être considérés comme plus ou moins authentiques, jusqu'à preuve du contraire. Or, de ce que nous avons exposé plus haut, c'est le contraire qui est vrai : toutes les comparaisons entre des chiffres de notre statistique des fabriques et usines pour différentes périodes et différentes provinces doivent être considérées comme non authentiques jusqu'à preuve du contraire.

IV. LE DEVELOPPEMENT DE L'INDUSTRIE METALLURGIQUE ET MINIERE **

Dans la période initiale du développement de la Russie après la réforme l'Oural était le centre principal de la grande métallurgie. Formant une région nettement détachée

---

* Si l'on prend les chiffres globaux de toutes les branches pour des périodes prolongées, l'exagération résultant de la cause indiquée ne sera pas très grande, car les petits établissements donnent une faible proportion du total des ouvriers et de la valeur totale de la production. Il va de soi que les données comparées sont supposées tirées de sources identiques (quant à comparer les renseignements du Ministère des Finances avec ceux des comptes rendus des gouverneurs ou du *Recueil de la statistique militaire*, il ne saurait en être question).

** Sources : Sémionov. *Etude des rens. historiques sur le comm. et l'ind. russes*. T. III, St-Pb 1859, pp. 323-339. *Recueil de la stat. militaire*, section de l'industrie minière. *Annuaire du Min. des Fin.* fasc. 1, St-Pb 1869. *Rec. de rens. stat. sur les mines* pour 1864-1867. St-Pb 1864-1867 (éd. du Comité scient. du corps des ing. des mines). — J. Bogolioubski. *Essai de stat. des mines de l'Empire russe*. St-Pb 1878. — *Revue historico-statistique de l'industrie russe*, St-Pb 1883, t. I (article

jusqu'en ces derniers temps de la Russie centrale, l'Oural possède en même temps une structure industrielle originale. A la base de « l'organisation du travail » était dès longtemps le servage qui, maintenant encore, jusqu'à la fin du XIXe siècle, se fait sentir dans des domaines très importants de la vie ouvrière. Jadis, le servage détermina la haute prospérité de l'Oural et lui fit occuper une situation dominante non seulement en Russie, mais jusqu'à un certain point en Europe aussi. Au XVIIIe siècle, le fer était un des principaux objets d'exportation de la Russie ; on en exportait en 1782 environ 3,8 millions de pouds ; en 1800-1815, 2 à 1 1/2 million ; en 1815-1838 environ 1 1/3 million. Déjà « aux années 1820-1830, la Russie produisait 1 1/2 fois plus de fonte que la France, 4 1/2 fois plus que la Prusse et trois fois plus que la Belgique ». Mais ce même servage qui avait permis à l'Oural de monter si haut à l'époque du développement embryonnaire du capitalisme européen, fut cause de sa décadence à l'époque de l'épanouissement du capitalisme. L'industrie du fer progressait dans l'Oural très lentement. En 1718, la Russie produisait environ 6,5 millions de pouds de fonte ; en 1767, près de 9,5 millions ; en 1806, 12 millions ; en 1830-1840, 9 à 11 millions ; en 1840-1850, 11 à 13 millions ; en 1850-1860, 12 à 16 millions ; en 1860-1870, 13 à 18 millions ; en 1867, 17,5 millions de pouds. En cent ans, l'industrie ne put doubler, et la Russie se trouva loin derrière les autres pays européens,

---

de Keppen). *Rec. de rens. stat. sur l'ind. métallurgique et minière de la Russie en 1890.* St-Pb 1892. *Ibid.*, pour 1901, (St-Pb 1904) et pour 1902 (St-Pb 1905). — K. Skalkovski. *La productivité métallurgique russe en 1877.* St-Pb 1879. — *L'ind. métall. russe,* éd. du Dép-t. des min. pour l'exposition de Chicago. St-Pb 1893 (par Keppen). *Rec. de rens. sur la Russie pour 1890.* Ed. du Com. Central de la stat. St-Pb 1890. — *Ibid.* pour 1896. St-Pb 1897. — *Les forces productives de la Russie,* St-Pb 1896, sect. VII, — *Messager des Finances* pour 1896-97. — *Recueils de rens. stat. des zemstvos pour les distr. d'Ekatérinbourg et de Krasnooufimsk de la prov. de Perm, etc.*

où la grande industrie mécanique avait suscité un développement prodigieux de la métallurgie.

Le servage fut la cause principale de l'état de stagnation de l'Oural. Les maîtres de forges étaient en même temps seigneurs terriens et usiniers ; ils fondaient leur domination non pas sur le capital et la concurrence, mais sur le monopole* et sur leurs droits de propriétaire. Les maîtres de forges de l'Oural comptent aujourd'hui encore parmi les plus gros propriétaires terriens. En 1890, les 262 fonderies de fer de l'Empire possédaient 11,4 millions de déciatines de terre (y compris 8,7 millions de forêts) et sur ce chiffre 10,2 millions appartenaient à 111 usines de l'Oural (dont 7,7 millions de déc. de forêts). En moyenne, par conséquent, chacune des usines de l'Oural possède de vastes latifundia, d'une centaine de mille déciatines de terre. La distribution aux paysans de lots pris sur ces domaines n'est pas encore entièrement achevée. Pour se procurer la main-d'œuvre dans l'Oural on pratique non seulement l'embauchage moyennant salaire, mais aussi contre *redevances en travail.* Ainsi, la statistique des zemstvos pour le district de Krasnooufimsk, province de Perm, compte des milliers d'exploitations paysannes auxquelles les usines fournissent terre, pâturages, forêts, etc., gratuitement ou à prix réduit. Il est certain que cette jouissance gratuite revient en réalité très cher, puisque le salaire est extrêmement diminué en conséquence ; les propriétaires d'usines ont ainsi « leurs propres » ouvriers à bon marché, ouvriers attachés à l'entreprise**. Voici comment M. V. Bélov caractérise cette situation :

* Lors de l'émancipation des paysans, les maîtres de forges de l'Oural réclamèrent et obtinrent le maintien de la loi interdisant l'ouverture, dans le rayon des usines, d'établissements travaillant au feu. Voir quelques détails dans les *Etudes*, pp. 193-194. (Voir Œuvres, t. 2, pp. 418-420. *N.R.*)

** L'ouvrier de l'Oural « est... à moitié cultivateur, de sorte que le travail du fer lui est d'un bon secours dans son ménage, quoique moins rétribué que dans les autres régions métallurgiques et minières » (*Mes-*

« L'Oural est fort, relate M. Bélov, de son ouvrier formé par une histoire « originale ». « L'ouvrier des fabriques et usines de l'étranger ou même de St-Pétersbourg se désintéresse de ces usines : aujourd'hui il est ici, demain il sera ailleurs. La fabrique tourne, il travaille ; quand le profit fait place au déficit, il met sac au dos et s'en va aussi vite, aussi léger qu'il est venu. Lui et le patron de l'usine sont deux ennemis éternels... Tout autre est la situation de l'ouvrier des usines de l'Oural : il est du pays, il a là tout près de l'usine sa terre, son ménage, enfin sa famille. Son bien-être est intimement lié à la prospérité de l'usine. Quand l'usine tourne bien, il s'en trouve bien aussi ; quand elle tourne mal, il s'en ressent, mais il ne peut s'en aller (*sic*) : il ne s'agit pas de prendre son sac (*sic*) ; s'en aller, c'est détruire tout son petit monde, laisser là la terre, le ménage, la famille... Et le voilà prêt à patienter des années, à travailler pour un demi-salaire ou, ce qui revient au même, à rester la moitié du temps sans travail pour permettre à un autre ouvrier de la localité, pareil à lui, de gagner un morceau de pain. En un mot, il est prêt à faire avec son patron toutes sortes de compromis pour rester là, près de l'usine... Il existe donc un lien indissoluble entre l'ouvrier de l'Oural et son usine ; leurs rapports mutuels sont les mêmes qu'autrefois, avant l'émancipation ; seule la forme de ces rapports a changé, pas plus. L'ancien principe du servage a fait place au grand principe de l'avantage mutuel »*.

Ce grand principe de l'avantage mutuel se manifeste avant tout dans un abaissement particulier des salaires. « Dans le Sud... l'ouvrier est payé deux fois et même trois fois plus cher que dans l'Oural », par exemple, 450 roubles

---

sager des Finances, 1897, n° 8). On sait que les conditions de l'affranchissement des paysans de l'Oural ont été adaptées à leur situation à l'usine ; la population minière comprenait des ouvriers qui, dépourvus de terre, devaient travailler toute l'année à l'usine, et des travailleurs ruraux qui, pourvus d'un lot, devaient exécuter des tâches auxiliaires. Il existe un terme bien caractéristique qui s'est conservé jusqu'à ce jour : on dit des ouvriers de l'Oural qu'ils sont « endettés » au travail. Quand on lit, par exemple, dans la statistique des zemstvos « renseignement sur une équipe d'ouvriers travaillant par endettement, dans les ateliers de l'usine d'Artinsk », on regarde involontairement la date sur la couverture : est-ce bien l'année 94, n'est-ce pas plutôt l'année 44 ?[88]

* *Travaux de la Commission d'étude des industries artisanales.* Fasc. XVI, St-Pb 1887, pp. 8-9 et suivantes. Le même auteur parle plus loin de la « saine industrie populaire » !

(par an et par ouvrier) contre 177 roubles d'après des chiffres sur plusieurs milliers d'ouvriers. Dans le Sud, « les ouvriers quittent l'usine ou la mine dès qu'ils entrevoient la possibilité de trouver un gain convenable aux travaux des champs dans leur pays ou ailleurs » (*Messager des Finances,* 1897, n° 17, p. 265). Dans l'Oural, on ne peut même pas songer à trouver un gain convenable.

La technique retardataire de l'Oural est en relation naturelle et étroite avec le bas salaire et l'état d'asservissement de l'ouvrier de l'Oural. La fonte au bois y prédomine avec des hauts fourneaux de construction ancienne, munis de souffleries à vent froid ou faiblement réchauffé. En 1893, sur 110 hauts fourneaux, l'Oural en comptait 37 à vent froid, dans le Sud 3 sur 18. Un haut fourneau au charbon donnait en moyenne 1,4 million de pouds par an ; chauffé au bois, il n'en fournissait que 217 000 pouds. En 1890 M. Keppen écrivait : « Le procédé d'affinage du fer par la forge, se maintient encore aux usines de l'Oural, pendant que dans les autres parties de la Russie il est déjà tout à fait détrôné par le puddlage »[89]. L'emploi des machines à vapeur dans l'Oural est beaucoup moins fréquent que dans le Sud. Enfin, on ne saurait passer sous silence l'isolement de l'Oural, son détachement du centre de la Russie dont il est séparé par d'énormes distances et par l'absence de voies ferrées. Jusqu'à ces tout derniers temps, le transport des produits de l'Oural à Moscou s'opérait surtout par le procédé primitif du « flottage » une fois par an*.

---

* Cf. la description du flottage dans le récit de M. Mamine-Sibiriak *Les Combattants.* L'écrivain retrace vivement la vie particulière de l'Oural, proche de celle d'avant la réforme, avec la même servitude, la même ignorance, la même humilité de la population attachée aux usines, avec la même « débauche consciencieuse et puérile » des « maîtres », avec cette même absence de couche moyenne (roturiers, intellectuels) qui est si caractéristique du développement capitaliste de tous les pays, sans en excepter la Russie.

Ainsi, les vestiges les plus immédiats du régime d'avant la réforme, développement vigoureux du système des redevances, fixation des ouvriers à l'usine, médiocre productivité du travail, technique retardataire, bas salaire, prédominance de la production manuelle, l'exploitation primitive et outrée des richesses naturelles du pays, monopoles, restriction de la concurrence, isolement et repliement sur soi-même vis-à-vis du mouvement commercial et industriel général de l'époque : tel est le tableau d'ensemble que présente l'Oural.

La région minière du Sud* est à bien des égards diamétralement opposée à l'Oural. Autant l'Oural est vieux et son régime « sanctionné par les siècles », autant le Sud est jeune et encore en cours de formation. L'industrie purement capitaliste qui s'est développée ici dans les dernières décades, ne connaît ni traditions, ni distinctions de caste, ni nationalités, ni population isolée du reste du monde. Le Sud de la Russie est devenu et reste encore une région d'immigration en masse pour les capitaux, les ingénieurs et les ouvriers étrangers, et à l'époque de fièvre où nous sommes (1898) on y transporte d'Amérique des usines entières**. Le capital international ne s'est point gêné pour venir s'installer à l'intérieur de la muraille douanière, sur un sol « étranger » : *ubi bene, ibi patria****. Voici les données statistiques sur le refoulement de l'Oural par le Sud[90] :

---

* La statistique des mines entend par « Russie du Sud et du Sud-Ouest » les provinces de Volhynie, Don, Ekatérinoslav, Kiev, Astrakhan, Bessarabie, Podolie, Tauride, Kharkov, Kherson et Tchernigov. C'est à ces provinces que se rapportent les chiffres cités. Tout ce qui sera dit ici pourrait s'appliquer (à quelques changements près) à la Pologne, qui forme une autre région minière très importante depuis la réforme.

** *Messager des Finances*, 1897, n° 16 : la société de Nikopol-Marioupol a commandé en Amérique et transporté en Russie une fabrique de tuyaux.

*** Où l'on est bien, là est la patrie. *(N.R.)*

Années	Production de fonte en milliers de pouds						Houille extraite dans l'Empire. En millions de pouds
	Dans l'Empire entier	%	Dans l'Oural	%	Au Sud	%	
1867	17 028	100	11 084	65,1	56	0,3	26,7
1877	24 579	100	16 157	65,7	1 596	6,5	110,1
1887	37 389	100	23 759	63,5	4 158	11,1	276,8
1897	114 782	100	41 180	35,8	46 349	40,4	683,9
1902	158 618	100	44 775	28,2	84 273	53,1	1 005,21

Ces chiffres nous montrent clairement la révolution technique qui s'accomplit actuellement en Russie et l'immense capacité de développement des forces productives que possède la grande industrie capitaliste. La domination de l'Oural équivalait à la domination du travail servile, de la technique retardataire et de la stagnation*. Par contre, nous voyons maintenant que la grande métallurgie fait en Russie des progrès plus rapides qu'en Europe occidentale, plus rapides même pour une part qu'en Amérique du Nord. En 1870, la Russie produisit les 2,9% de la production mondiale de fonte (22 millions de pouds sur 745), et en 1894, 5,1% (81,3 millions de pouds sur 1 584,2) (*Messager des Finances,* 1897, n° 22). Au cours de ces dix dernières années (1886-1896), la production de fonte en Russie a tri-

* Il est certain que les maîtres de forges de l'Oural présentent les choses un peu autrement. Voyez avec quelle éloquence ils se lamentaient dans les congrès de l'an dernier : « Les services historiques ren-

plé (de 32 500 000 à 96 500 000 de pouds) tandis que pour arriver au même résultat il a fallu à la France 28 ans (1852-1880), aux Etats-Unis 23 ans (1845-1868), à l'Angleterre 22 ans (1824-1846), à l'Allemagne 12 ans (1859-1871, voir le *Messager des Finances*. 1897, n° 50). Dans les pays jeunes le développement du capitalisme est sensiblement *accéléré* par l'exemple et le concours des pays plus anciens. La dernière décade (1888-1898) est assurément une période particulière de fièvre, qui, comme toute prospérité capitaliste, mène infailliblement à une crise ; le capitalisme d'une façon générale ne peut se développer autrement que par bonds.

L'emploi des machines dans l'industrie et l'accroissement numérique des ouvriers ont été bien plus rapides dans le Sud que dans l'Oural* :

---

dus par l'Oural sont universellement connus. Pendant deux cents ans toute la Russie a labouré, moissonné, forgé, bêché et haché avec les outils de ses usines. Elle a porté sur sa poitrine des croix en cuivre de l'Oural, voyagé sur des essieux de l'Oural, tiré avec des fusils en acier de l'Oural, préparé des crêpes sur des poêles à frire de l'Oural, fait sonner dans sa poche les gros sous de l'Oural. L'Oural a pourvu aux besoins de tout le peuple russe... » (qui n'employait presque pas de fer. En 1851, la consommation de la fonte en Russie était estimée à 14 livres environ par habitant ; en 1895, 1,13 poud et en 1897, 1,33 poud) « ... en fabriquant les produits conformément à ses besoins et à son goût. Il a prodigué largement (?) ses richesses naturelles, sans courir après la mode, sans se passionner pour la fabrication des rails, des grilles de cheminée et des monuments. Et c'est pour ces services séculaires qu'il fut un beau jour abandonné et oublié » (*Messager des Finances,* 1897, nº 32 : « Les congrès des maîtres de forges de l'Oural »). En effet, quel mépris pour les fondements « sanctionnés par des siècles ». Et la faute en est toujours à ce malencontreux capitalisme qui a fait régner une pareille « instabilité » dans notre économie nationale. Ce serait bien autre chose si l'on pouvait vivre comme au bon vieux temps, « sans se passionner pour la fabrication des rails » et faire des crêpes sur des poêles à frire de l'Oural !

* M. Bogolioubski estime qu'en 1868 on employait dans l'industrie métallurgique et minière 526 machines à vapeur d'une puissance de 13 575 chevaux.

Années	Machines à vapeur et CV employées dans la grande métallurgie						Nombre de mineurs (sauf ceux qui sont occupés à l'extraction du sel)		
	Total pour la Russie		Oural		Sud		Total pour la Russie	Dans l'Oural	Dans le Sud
	machines à vapeur	CV	machines à vapeur	CV	machines à vapeur	CV			
1877	895	27 880	268	8 070	161	5 129	256 919	145 455	13 865
1893	2 853	115 429	550	21 330	585	30 759	444 646	238 630	54 670

Le nombre des chevaux-vapeur a donc augmenté seulement de 2,5 fois dans l'Oural, et de *six fois* dans le Sud ; le nombre des ouvriers de l'Oural a augmenté de 1 2/3, et dans le Sud de presque *quatre fois**. C'est donc la grande industrie capitaliste qui fait croître rapidement le nombre des ouvriers en même temps qu'elle élève énormément la productivité de leur travail.

En parlant du Sud il faut mentionner également le Caucase qui se caractérise aussi par un développement prodigieux de l'industrie métallurgique et minière après la réforme. La production de pétrole qui, en 1860-1870, n'atteignait pas le million de pouds (557 000 en 1865), était en 1870 de 1,7 million de pouds ; en 1875, de 5,2 millions ; en 1880, de 21,5 millions ; en 1885, de 116 millions ; en 1890, de 242,9 millions ; en 1895, de 384,0 millions ; en 1902, de

* En 1886 le nombre des ouvriers dans la sidérurgie s'élevait dans l'Oural à 145 910 ; en 1893 à 164 126 ; dans le Sud, à 5 956 et 16 467, soit une augmentation de 1/3 (approximat.) et de 2 3/4 fois. Pour 1902, pas de renseignements sur le nombre de machines à vapeur et leur puissance. Quant aux ouvriers mineurs (sauf ceux qui sont occupés à l'extraction du sel) ils étaient en 1902 dans toute la Russie au nombre de 604 972, dont 249 805 dans l'Oural et 145 280 dans le Sud.

637,7 millions de pouds. Presque tout le pétrole est extrait dans la province de Bakou, et la ville du même nom, « de petite ville sans importance est devenue pour la Russie un centre industriel de premier ordre, avec 112 000 habitants »*. Le développement énorme des industries d'extraction et de traitement du pétrole a entraîné en Russie une consommation intensive de ce produit qui a détrôné le produit américain (accroissement de la consommation individuelle depuis que le produit, grâce au traitement industriel, est devenu meilleur marché), et une consommation encore plus grande des résidus pétroliers comme combustible dans les usines, les fabriques et les chemins de fer (accroissement de la consommation productive)**. Le nombre des ouvriers occupés dans l'industrie minière et métallurgique du Caucase s'est également accru avec une extrême rapidité, de 3 431 en 1877 à 17 603 en 1890, c'est-à-dire qu'il a *quintuplé.*

Pour illustrer la structure industrielle du Sud, examinons les chiffres de la production houillère du bassin du Donetz (où les mines sont en moyenne plus petites que dans les autres régions de la Russie). En groupant les mines d'après le nombre d'ouvriers, on obtient le tableau que voici*** :

---

* Le *Messager des Finances,* 1897, n° 21. En 1863, il y avait à Bakou 14 000 habitants ; en 1885, 45 700.

** En 1882, plus de 62% des locomotives étaient chauffées au bois ; en 1895/96, 28,3% au bois, 30% au pétrole, 40,9% au charbon (*Forces productives,* XVII, p. 62). Après avoir conquis le marché intérieur, l'industrie pétrolière se lance à la recherche de marchés extérieurs, et l'exportation du pétrole en Asie augmente très rapidement (*Messager des Finances,* 1897, n° 32), malgré les prophéties a priori de certains économistes russes qui aiment à disserter sur l'absence de marchés extérieurs pour le capitalisme russe.

*** Chiffres empruntés à la liste des mines du *Recueil de rens. sur l'ind. min. et métallurgique en 1890.*

Groupes de mines d'après le nombre des ouvriers	Bassin du Donetz						Par mine				charbon par ouvrier en milliers de pouds
	Nombre de			charbon extrait (en milliers de pouds)	Machines à vapeur		ouvriers	charbon en milliers de pouds	Machines à vapeur		
	mines	puits et galeries	ouvriers		Machines	CV			machines	CV	
I. Mines de moins de 10 ouvriers	27	31	172	178	—	—	6,4	6,6	—	—	1,0
II. Mines de moins de 10 à 25 ouvriers	77	102	1 250	3 489	8	68	16,2	45,3	0,1	0,8	2,8
III. Mines de moins de 25 à 100 ouvriers	119	339	5 750	28 693	62	766	48,3	241,1	0,5	6,4	4,9
IV. Mines de moins de 100 à 500 ouvriers	29	167	6 973	59 130	87	1 704	240,4	2 038,9	3	58,7	8,4
V. Mines de moins de 500 à 1 000 ouvriers	5	67	3 698	23 164	24	756	739,6	4 632,8	4,8	151,2	6,3
VI. Mines de moins de 1 000 ouvr. et plus	3	16	5 021	53 605	29	1 724	1 673,7	17 868,3	9,6	574,6	10,6
Mines dont le nombre d'ouvriers est inconnu	9	40	? (2 296)	15 008	18	808					
Total	269	762	25 167	183 267	228	5 826	93,5	681,3	0,9	21,6	7,3

Ainsi dans ce bassin (et dans ce bassin seulement) il y a des mines paysannes extrêmement petites qui, bien qu'en grand nombre, jouent un rôle absolument insignifiant dans l'ensemble de la production (104 petites mines ne fournissent que 2% de l'extraction houllière) et se distinguent par une productivité infiniment basse. Au contraire, les 37 mines les plus importantes occupent les 3/5 environ des ouvriers et fournissent 70% des extractions. La productivité du travail s'accroît selon l'importance des mines, même indépendamment de l'emploi des machines (cf. par exemple, les groupes V et III d'après la puissance des machines à vapeur et la production par ouvrier). La concentration de la production dans le bassin du Donetz grandit sans cesse : ainsi, en 4 ans, de 1882 à 1886, sur 512 expéditeurs de charbon, 21 exportaient plus de 5 000 wagons chacun (soit 3 millions de pouds), au total 229 700 wagons sur 480 800, soit moins de la moitié. Or, pendant les 4 années 1891-1895 il y a eu 872 expéditeurs, dont 55 ont fait partir plus de 5 000 wagons chacun, au total 925 400 wagons sur 1 178 800, soit plus de 8/10*.

Les chiffres sur le développement de l'industrie minière et métallurgique, cités plus haut, sont particulièrement importants à un double point de vue : d'abord, ils montrent très clairement la nature du changement des rapports économiques et sociaux qui s'opère en Russie dans tous les domaines de l'économie nationale ; en second lieu, ils illustrent la théorie d'après laquelle, dans une société capitaliste en développement, les branches d'industrie qui progressent avec le plus de rapidité sont celles qui produisent des *moyens de production,* c'est-à-dire les objets de consommation productive et non individuelle. Le passage d'un régime d'économie sociale à un autre se fait surtout sentir dans l'industrie minière et métallurgique parce qu'ici les

* Chiffres de N. Avdakov : *Brève revue statistique de l'industrie houillère du Donetz.* Kharkov 1896.

deux régimes ont leurs représentants typiques sous forme de deux régions bien distinctes : dans l'une on peut observer le passé précapitaliste avec sa technique primitive et routinière, avec la dépendance personnelle de la population attachée à l'endroit où elle est fixée, avec la persistance des traditions de castes, des monopoles, etc. ; dans l'autre, la rupture complète avec toute tradition, la révolution technique, les progrès rapides d'une industrie mécanique purement capitaliste*. Cet exemple rend particulièrement évidente l'erreur des économistes populistes. Ils nient le caractère progressif du capitalisme en Russie, sous prétexte que nos entrepreneurs recourent volontiers aux redevances dans l'agriculture, à la distribution du travail à domicile dans l'industrie, à l'attachement de l'ouvrier dans les mines et la métallurgie, à l'interdiction légale de la concurrence des petits établissements, etc., etc. L'illogisme de ces raisonnements et la criante déformation des perspectives historiques sautent aux yeux. Pourquoi cette tendance de nos entrepreneurs à profiter des avantages que présentent les procédés économiques précapitalistes devrait-elle être portée au compte de notre capitalisme, et non à celui de ces vestiges de l'ancien temps qui entravent le développement du capitalisme et qui souvent se maintiennent par la force de la loi ? Faut-il s'étonner que, par exemple, les maîtres de forges du Sud aspirent à la fixation des ouvriers et à l'interdiction légale de la concurrence des petits

* L'Oural lui aussi commence, depuis quelque temps, à se transformer sous l'empire des nouvelles conditions de vie, et cette transformation sera encore plus rapide quand il sera plus étroitement lié à la « Russie » par des voies ferrées. De ce point de vue, la réunion projetée de l'Oural avec le Sud par une ligne de chemin de fer pour l'échange du minerai de l'Oural contre la houille du Donetz, aura une importance toute particulière. Jusqu'ici l'Oural et le Sud ne se font presque pas de concurrence, car ils travaillent pour des marchés différents et vivent principalement des commandes faites par l'Etat. Mais la manne de ces commandes n'est pas éternelle.

établissements, si dans une autre région cette fixation et cette interdiction existent de longue date et aujourd'hui encore ; si dans une autre région les propriétaires d'usines où la technique est inférieure et où l'ouvrier est moins coûteux et plus docile, gagnent sans peine sur la fonte, « rouble pour rouble et même parfois un rouble et demi pour un rouble »*. N'y a-t-il pas lieu de s'étonner, au contraire, qu'il se trouve encore, dans ces conditions, des gens capables d'idéaliser le régime économique précapitaliste de la Russie, et qui ferment les yeux sur la nécessité la plus immédiate et impérieuse d'anéantir toutes les institutions surannées qui entravent le développement du capitalisme** ?

D'un autre côté, les données témoignant des progrès de l'industrie métallurgique et minière ont ceci d'important qu'elles mettent en évidence le fait que le capitalisme et le marché intérieur se développent bien plus grâce à la production des objets de consommation productive que grâce à la production des objets de consommation individuelle. C'est ce qu'ignore volontairement, par exemple, M. N. —on, en affirmant que toute la demande intérieure de produits de l'industrie métallurgique et minière « sera satisfaite probablement très vite » (*Esquisses*, p. 123). La vérité est que dans une société capitaliste la consommation des métaux, de la houille, etc. (par habitant) ne reste ni ne peut rester immuable ; elle doit nécessairement *augmenter*. Chaque nouvelle verste du réseau ferré, chaque nouvel atelier, chaque charrue acquise par un bourgeois rural *accroît* la demande de produits de la métallurgie. Si de 1851 à 1897 la consommation de la fonte, par exemple, est passée en Russie

* Article d'Egounov dans les *Comptes rendus et recherches sur l'ind. artisanale*, t. III, p. 130.

** M. N. —on, par exemple, adresse toutes ses doléances exclusivement au capitalisme (cf. en particulier à propos des maîtres de forges du Sud, pp. 211 et 296 des *Esquisses*), et il fausse ainsi complètement les rapports entre le capitalisme russe et le régime précapitaliste de notre industrie minière et métallurgique.

de 14 livres à 1 1/3 de poud par habitant, elle est appelée à augmenter encore davantage, pour approcher de la demande de fonte des pays avancés (plus de 6 pouds par habitant en Belgique et en Angleterre).

V. LE NOMBRE DES OUVRIERS AUGMENTE-T-IL DANS LES GRANDES ENTREPRISES CAPITALISTES ?

Après avoir examiné les chiffres des fabriques et usines et ceux de l'industrie minière et métallurgique, nous pouvons maintenant essayer de répondre à la question qui a tant préoccupé les économistes populistes et à laquelle ils répondent par la négative (MM. V. V., N. —on, Karychev et Kabloukov affirmaient que le nombre des ouvriers des fabriques et usines s'accroît en Russie — si tant est qu'il s'accroisse — moins vite que la population). Notons tout d'abord que la question doit être ou bien : la population commerciale et industrielle augmente-t-elle aux dépens de la population agricole (nous y reviendrons par la suite), ou bien : y a-t-il augmentation du nombre des ouvriers de la grande industrie mécanique ? On ne saurait affirmer que le nombre des ouvriers des petites entreprises industrielles ou des manufactures doive augmenter dans une société capitaliste en développement, car la fabrique ne cesse de supplanter les formes d'industrie plus primitives. Or, notre statistique des fabriques et usines, ainsi que nous l'avons montré en détail plus haut, ne prend pas toujours la *fabrique* dans le sens scientifique du terme.

Pour analyser les données de la question qui nous intéresse, il nous faut prendre 1) les renseignements sur toutes les industries ; 2) des renseignements se rapportant à un long intervalle de temps. Dans ces conditions seulement, l'on peut garantir plus ou moins la comparabilité des chiffres. Nous prenons les années 1865 et 1890, la période de vingt-cinq ans qui a suivi la réforme. Faisons le bilan des

données statistiques dont nous disposons. La statistique des fabriques et usines fournit pour 1865 les renseignements les plus complets : elle compte en Russie d'Europe 380 638 ouvriers des fabriques et usines dans toutes les branches, à l'exception de la distillerie, de la brasserie, des raffineries de sucre et des fabriques de tabac*. Pour déterminer le nombre des ouvriers dans ces industries, force nous est de nous servir des seules données qui existent à ce sujet, celles du *Recueil de la statistique militaire,* après les corrections dont nous avons montré plus haut la nécessité. En ajoutant à ce chiffre 127 935 ouvriers occupés dans ces branches**, nous obtiendrons au total en Russie d'Europe pour 1865 (industries soumises ou non à l'accise), *508 573* ouvriers des fabriques et usines***. Pour 1890 le chiffre correspondant sera de *839 730*****. Augmentation de 65%, donc supérieure à celle de la population. Il ne faut cependant pas perdre de vue qu'*en réalité l'augmentation a sans doute été plus forte que ne l'indiquent ces chiffres :* plus haut nous avons montré en détail que les chiffres de la statistique des fabriques et usines pour les années 1860-1870 sont exagérés parce qu'on y a fait entrer les petites entreprises artisanales et agricoles, ainsi que les ouvriers

* *Recueil de renseignements et matériaux du Ministère des Finances,* 1867, n° 6. Nous avons déjà montré plus haut que pour comparer avec les données contemporaines, on doit prendre uniquement des chiffres provenant d'une source, c'est-à-dire du Ministère des Finances.

** La brasserie compte 6 825 ouvriers ; ici encore les chiffres sont exagérés, mais point de données permettant de les corriger ; l'industrie du sucre compte 68 334 ouvriers (d'après l'*Annuaire du Ministère des Finances*) ; celle du tabac, 6 116 (après correction) et celle de la distillerie 46 660 (après correction).

*** M. T.-Baranovski cite pour 1866 le chiffre de M. Vechniakov : 493 371 (*La fabrique,* p. 339). Nous ignorons comment ce chiffre a été établi, qui diffère d'ailleurs très peu de celui que nous donnons.

**** D'après l'*Index* pour 1890. Du total de 875 764, il faut retrancher les ouvriers comptés une seconde fois dans la statistique des mines: 291 dans les bitumes, 3 468 dans le sel et 32 275 dans la fabrication des rails.

à domicile. Malheureusement, nous ne pouvons pas corriger entièrement toutes ces exagérations, faute de matériaux ; quant à la correction partielle, nous préférons y renoncer, d'autant plus que nous donnerons par la suite des chiffres plus précis sur le nombre des ouvriers des plus grandes fabriques.

Nous en venons à la statistique de l'industrie minière et métallurgique. En 1865 le nombre des ouvriers n'est fourni que pour l'industrie du cuivre et du fer, ainsi que pour les mines d'or et de platine ; en Russie d'Europe *133 176 ouvriers**. En 1890 les mêmes industries comptaient *274 748 ouvriers**, soit plus du double.* Ce dernier chiffre représente 80,6% des ouvriers de l'industrie minière et métallurgique en Russie d'Europe pour 1890. En estimant qu'en 1865 les industries en question embrassaient aussi 80,6% des ouvriers***, nous obtiendrons pour 1865 un total de *165 203* et pour 1890 *340 912* personnes. Augmentation de 107%.

Poursuivons. Parmi les ouvriers des grandes entreprises capitalistes, il faut également ranger les ouvriers des chemins de fer. En 1890 on en enregistrait en Russie d'Europe, Pologne et Caucase compris, *252 415*****. Le nom-

* Sur le nombre des ouvriers de l'industrie minière et métallurgique en 1860-1870, voir : *Annales statist.*, t. I, 1866. — *Annuaire du Ministère des Finances*, t. I. — *Recueil de renseignements statistiques sur l'industrie minière,* pour les années 1864-1867, St-Pb 1864-1867, édition du Comité scientifique des Mines.

** *Recueil de renseignements statistiques sur l'industrie minière en 1890.* St-Pb 1892. D'après ce recueil la Russie d'Europe compte 342 166 ouvriers, et en retranchant les ouvriers des usines de pétrole (indiqués dans l'*Index*) et après correction de quelques petites erreurs, 340 912 ouvriers.

*** Parmi les autres branches de l'industrie minière on en trouve où le nombre des ouvriers a sans doute augmenté très peu (l'industrie du sel) ; d'autres où le nombre des ouvriers a dû augmenter beaucoup (houille, carrières) ; d'autres enfin qui n'existaient pas du tout en 1860-1870 (par ex., l'extraction du mercure).

**** La *Revue statistique des chemins de fer et des voies fluviales.* St-Pb 1893, p. 22. Edition du Ministère des voies de communication.

bre des ouvriers des chemins de fer en 1865 est inconnu, mais on peut néanmoins l'évaluer avec une approximation suffisante, car le nombre des ouvriers par verste de réseau varie fort peu. En comptant 9 ouvriers par verste, nous obtenons pour 1865, un chiffre de *32 076**.

Faisons le bilan de nos calculs.

Ouvriers des grandes entreprises capitalistes (en milliers)

Années	Fabriques et usines	Industrie minière et métallurgique	Chemins de fer	Total
1865	509	165	32	706
1890	840	340	252	1 432

Ainsi le nombre des ouvriers des grandes entreprises capitalistes a plus que doublé en l'espace de 25 ans, c'est-à-dire qu'il s'est accru non seulement beaucoup plus vite que la population en général, mais même plus vite que la po-

Malheureusement, nous ne disposions pas de données pour mettre à part la Russie d'Europe. Parmi les ouvriers de chemins de fer nous ne comptons pas seulement les permanents, mais aussi le personnel temporaire (10 447) ou ceux qui travaillent à la journée (74 504). L'entretien moyen d'un ouvrier temporaire revient à 192 roubles par an ; celui d'un journalier, à 235 roubles. La moyenne du salaire journalier est de 78 kopecks. Il s'ensuit donc que les ouvriers temporaires et journaliers sont occupés la plus grande partie de l'année, et qu'on a tort de ne pas en tenir compte, comme le fait M. N. —on (*Esquisses*, p. 124).

* En 1886 on comptait 9 ouvriers par verste de réseau ; en 1890, 9,5 ; en 1893, 10,2 ; en 1894, 10,6 ; en 1895, 10,9 ; ce nombre a donc une tendance manifeste à augmenter. Voir *Le recueil de renseignements sur la Russie* pour 1890 et 1896 et le *Messager des Finances,* 1897, n° 39. — Faisons cette réserve que dans ce paragraphe nous nous occupons exclusivement de la comparaison des données de 1865 et 1890. Il est donc absolument indifférent que nous prenions le nombre des ouvriers des chemins de fer dans l'Empire entier ou seulement dans la Russie d'Europe ; que nous comptions 9 ouvriers par verste ou moins ; que nous considérions toutes les branches de l'industrie métallurgique et minière ou seulement celles sur lesquelles nous disposons de données pour 1865.

pulation urbaine*. Il est donc hors de doute que les ouvriers abandonnent de plus en plus l'agriculture et les petites industries** pour les grandes entreprises industrielles. Témoin les chiffres de cette même statistique à laquelle nos populistes avaient si souvent recours et dont ils abusaient tant. Mais le point culminant de l'abus qu'ils ont fait de la statistique est le procédé suivant vraiment phénoménal : on prend le *rapport du nombre des ouvriers des fabriques et usines à celui de la population* (!) et, se basant sur le chiffre obtenu (1% environ), on disserte à perte de vue sur le pourcentage méprisable de cette « poignée »*** d'ouvriers ! M. Kabloukov, par exemple, après avoir repris cette évaluation de la proportion des « ouvriers de fabrique en Russie »**** par rapport à la population, continue comme suit : « En Occident au contraire (! !), le nombre des ouvriers occupés dans l'industrie de transformation. . . » (n'est-il pas évident même pour le premier collégien venu que ce

* En 1863 il y avait en Russie d'Europe 6,1 millions d'habitants des villes et en 1897, 12,0 millions.

** Les données plus récentes sur le nombre des ouvriers des grandes entreprises capitalistes sont les suivantes. Pour 1900 il existe des données sur le nombre des ouvriers des fabriques et usines dans les établissements qui ne payent pas l'accise ; pour 1903, sur les entreprises qui payent l'accise. Pour 1902, nous possédons des chiffres sur les ouvriers des entreprises minières et métallurgiques. Le nombre des ouvriers des chemins de fer peut être établi à raison de 11 ouvriers par verste (renseignements au 1er janvier 1904). Voir *Annuaire de la Russie*, 1906 et *Recueil des renseignements sur l'industrie minière et métallurgique*, 1902.

En totalisant tous ces chiffres, nous trouvons pour les 50 provinces de la Russie d'Europe, pendant la période 1900-1903 : ouvriers des fabriques et usines, 1 261 571 ; mines et métallurgie, 477 025 ; chemins de fer, 468 941. Total : 2 207 537. Pour tout l'Empire de Russie : ouvriers des fabriques et usines, 1 509 516 ; mines et métallurgie, 626 929 ; chemins de fer, 655 929. Total : 2 792 374. Ces chiffres confirment amplement ce qui vient d'être dit dans le texte. (*Note de la 2e édition.*)

*** N. —on, *l. c.*, pp. 326 et autres.

**** *Leçons d'économie rurale*, Moscou 1897, p. 14.

n'est pas du tout la même chose : les « ouvriers de fabrique » ou les « ouvriers occupés dans l'industrie de transformation »)... « est dans un rapport bien différent vis-à-vis de la population », à savoir : de 53% en Angleterre à 23% en France. « Il n'est pas difficile de voir que la différence en ce qui concerne la classe des ouvriers de fabrique (! !), chez nous et chez eux, est tellement grande qu'il ne saurait être question d'identifier le cours de notre développement avec celui de l'Europe occidentale. » Et cela a été écrit par un professeur et statisticien spécialiste ! D'un seul trait de plume il exécute avec une rare audace deux escamotages : 1° aux ouvriers de fabrique il substitue les ouvriers occupés dans l'industrie de transformation ; 2° à ces derniers il substitue la population occupée dans l'industrie de transformation. Expliquons à nos savants statisticiens l'importance de ces distinctions. Il y avait en France, au recensement de 1891, 3,3 millions d'ouvriers occupés dans l'industrie de transformation, soit moins d'un dixième de la population (36,8 millions d'habitants répartis par professions et 1,3 million de non répartis). Ce sont les ouvriers de tous les entreprises et établissements industriels, et non seulement ceux des fabriques. Quant à la population occupée dans l'industrie de transformation, elle était de 9,5 millions (près de 26% de la population) ; au nombre des ouvriers s'ajoutent ici les patrons, etc. (1 million) ; ensuite les employés, 0,2 million ; les *membres de famille,* 4,8 millions et les domestiques, 0,2 million*. Pour illustrer les rapports correspondants en Russie, nous sommes obligés de prendre à titre d'exemple tel ou tel centre, car nous n'avons pas de statistique des occupations de toute la population. Prenons donc un centre urbain et un centre rural. En 1890 la statistique des fabriques et usines comptait à Pétersbourg 51 760 ouvriers des fabriques et usines (d'après

* *The Statesman's Yearbook,* 1897, p. 472.

l'*Index*), et d'après le recensement de St-Pétersbourg (15 décembre 1890) le nombre des personnes occupées dans l'industrie de transformation était de 341 991 (hommes et femmes), ainsi réparties*.

	Hommes et femmes		
	Gagnant leur vie eux-mêmes	Membres de la famille et domestiques	Total
Patrons	13 853	37 109	50 962
Administration (employés)	2 226	4 574	6 800
Ouvriers	148 111	61 098	209 209
Isolés	51 514	23 506	75 020
Total	215 704	126 287	341 991

Autre exemple : d'après l'*Index* de 1890, on compte dans le bourg de Bogorodskoïé, district de Gorbatov, province de Nijni-Novgorod (lequel, ainsi que nous l'avons vu, ne s'occupe pas d'agriculture et n'est « pour ainsi dire qu'une grande tannerie »), *392 ouvriers de fabriques et usines,* tandis que la population exerçant une industrie, d'après le recensement du zemstvo de 1889, s'élève à 8 000 environ (toute la population se chiffre par 9 241 habitants ; plus de 9/10 des familles exercent une industrie). Que MM. N. —on, Kabloukov et Cie réfléchissent à ces chiffres !

Complément à la 2e édition. Actuellement, nous possédons les résultats du recensement général de 1897 sur la statistique des occupations de toute la population. Voici, rédigées par nous, les données pour tout l'Empire de Russie en millions**.

---

* *St-Pétersbourg d'après le recensement de 1890.* St-Pb 1893. Total des groupes de petites industries II-XV. Le nombre de personnes qui y sont occupées s'élève à 551 700, dont 200 748 dans le commerce, les transports, les restaurants-tavernes. — Par « isolés », il faut entendre les petits producteurs travaillant seuls sans ouvriers salariés.

** *Relevé des résultats de l'étude du premier recensement général de la population pour l'Empire, 28 janvier 1897*, Edition du Comité Cen-

Professions	Gagnant leur vie eux-mêmes	Membres de la famille	*Total*
	Hommes et femmes		
a) Fonctionnaires et militaires	1,5	0,7	2,2
b) Clergé et professions libérales	0,7	0,9	1,6
c) Rentiers et pensionnaires	1,3	0,9	2,2
d) Détenus, prostituées, próf. indéterm., professions inconnues	0,6	0,3	0,9
Total de la population improductive . . .	4,1	2,8	6,9
e) Commerce	1,6	3,4	5,0
f) Voies de communication et transports	0,7	1,2	1,9
g) Emplois privés, domestiques, journaliers	3,4	2,4	5,8
Total de la popul. à demi productive . .	5,7	7,0	12,7
h) Agriculture	18,2	75,5	93,7
i) Industrie.	5,2	7,1	12,3
Total de la population productive	23,4	82,6	106,0
Total	33,2	92,4	125,6

Inutile de dire que ces chiffres confirment pleinement ce que nous avons dit plus haut de l'absurdité du procédé des populistes, qui consiste à comparer le nombre des ouvriers de fabriques et usines à la population totale.

Il est intéressant avant tout de grouper ces chiffres sur la répartition de toute la population par professions, pour illustrer la *division du travail social* en tant que base de toute la production marchande et du capitalisme en Russie. De ce point de vue toute la population doit être divisée en

tral de la statistique, t. II, tableau XXI, p. 296. J'ai établi les groupes de professions comme suit : a) 1,2 et 4 ; b) 3 et 5-12 ; c) 14 et 15 ; d) 16 et 63-65 ; e) 46-62 ; f) 41-45 ; g) 13 ; h) 17-21 ; i) 22-40.

trois grandes sections. I. Population agricole. II. Population industrielle et commerciale. III. Population improductive (ou plutôt : ne participant pas à l'activité économique). Un seul des neuf groupes précités (a-i) ne peut être rapporté directement et sans réserve à aucune de ces trois sections fondamentales. C'est le groupe *g* : emplois privés, domestiques, journaliers. Il doit être réparti *approximativement* entre la population industrielle et commerciale et la population agricole. Nous avons rapporté à la première celle des deux parties de ce groupe qui est marquée comme habitant les villes (2,5 millions) et à la seconde celle qui habite les districts (3,3 millions). Cela fait, nous obtenons le tableau suivant de la répartition de toute la population de la Russie :

Population agricole de la Russie	97,0 millions
» industr. et commerciale . . .	21,7 »
» improductive	6,9 »
Total	125,6 millions

De ce tableau il ressort nettement que d'une part la circulation des marchandises et par suite la production marchande a pris solidement pied en Russie. Celle-ci est un pays capitaliste. D'autre part, il apparaît qu'au point de vue de son développement économique, elle est encore très en retard sur les autres pays capitalistes.

Poursuivons. Après l'analyse que nous en avons faite dans cet ouvrage, la statistique des professions de la population entière de la Russie peut et doit être utilisée pour se former une idée *approximative* des catégories *fondamentales* entre lesquelles se partage toute la population de la Russie d'après sa position *de classe,* c'est-à-dire d'après la position qu'elle occupe dans le régime social de la production.

La possibilité d'une telle classification — approximative, bien entendu, — nous est assurée par le fait que nous

connaissons la division générale de la paysannerie en groupes économiques fondamentaux. Or, toute la masse de la population agricole de la Russie peut être considérée comme constituant la paysannerie, le nombre des propriétaires fonciers étant en somme tout à fait minime. De plus, bon nombre de propriétaires fonciers ont été classés comme rentiers, fonctionnaires, hauts dignitaires, etc. Quant à la masse de 97 000 000 de paysans, il faut y distinguer trois groupes essentiels : le groupe inférieur, soit les couches prolétariennes et semi-prolétariennes de la population ; le groupe moyen ou petits propriétaires pauvres et le groupe supérieur ou petits propriétaires aisés. Les principaux indices économiques de ces groupes en tant qu'éléments *de classe* distincts ont été plus haut l'objet d'une analyse détaillée. Le groupe inférieur est formé par la population non possédante qui vit principalement ou pour moitié de la *vente de sa force de travail*. Le groupe moyen est formé par les petits propriétaires pauvres, car le paysan moyen n'arrive guère à joindre les deux bouts que dans les meilleures années, mais le *principal* moyen de subsistance ici est la *petite exploitation* « indépendante » (soi-disant indépendante, bien entendu). Enfin, le groupe supérieur est représenté par les petits propriétaires aisés qui exploitent un nombre plus ou moins important d'ouvriers, de journaliers possédant un lot de terre et, en général, d'ouvriers salariés de toute espèce.

La part approximative de ces groupes est de 50%, 30% et 20% du total. Jusqu'ici nous prenions toujours la proportion des feux ou des exploitations. Voyons maintenant la proportion par rapport à la population. Ce faisant, nous augmentons le groupe inférieur et diminuons le groupe supérieur. Mais c'est assurément ce qui s'est produit en Russie depuis dix ans, comme en témoigne incontestablement la ruine de la paysannerie, la diminution du nombre

des paysans sans chevaux, les progrès de la misère et du chômage dans les campagnes, etc.

La population agricole comprend donc environ 48,5 millions de prolétaires et semi-prolétaires ; environ 29,1 millions de petits propriétaires pauvres avec leurs familles, et environ 19,4 millions de petits propriétaires aisés.

Et voici une autre question : comment répartir la population industrielle et commerciale et la population improductive. Cette dernière renferme des éléments appartenant manifestement à la grande bourgeoisie : tous les rentiers (« qui vivent des revenus de leurs capitaux et de leurs biens immeubles » : la première section du 14e groupe de notre statistique, 0,9 million) ; ensuite une partie des intellectuels bourgeois, les gros fonctionnaires militaires, civils, etc., 1 million 1/2 environ. A l'autre pôle de cette population improductive se trouvent les soldats, matelots, gendarmes, agents de police (environ 1,3 million), les domestiques et de nombreux gens de service (un demi-million au moins), près d'un demi-million de mendiants, vagabonds, etc., etc. On doit ici se borner à une répartition approximative par groupes se rapprochant le plus des types économiques fondamentaux : 2 millions environ seront classés parmi les prolétaires et semi-prolétaires (en partie, lumpenprolétaires), près de 1,9 million parmi les petits propriétaires pauvres et environ 1,5 million parmi les petits propriétaires aisés, en comprenant dans ce dernier nombre la majeure partie des employés, du personnel administratif, intellectuels bourgeois, etc.

Enfin, c'est dans la population industrielle et commerciale qu'on trouve, sans doute, le plus de prolétaires, et c'est là que l'abîme est le plus profond entre ces derniers et la grande bourgeoisie. Mais le recensement ne donne aucune indication sur la division de cette population en patrons, isolés, ouvriers, etc. Il ne nous reste donc qu'à choisir comme échantillon les données citées plus haut

sur la population industrielle de Pétersbourg, répartie d'après le rôle qu'elle tient dans la production. En se basant sur ces chiffres, on peut classer environ 7% parmi la grosse bourgeoisie, 10% parmi la petite bourgeoisie aisée, 22% parmi les petits patrons pauvres et 61% parmi le prolétariat. Dans l'ensemble de la Russie la petite production industrielle est assurément bien plus vitale qu'à Pétersbourg, mais en revanche nous ne rapportons pas à la population semi-prolétarienne une masse d'isolés et de koustari travaillant à domicile pour le compte des patrons. Les rapports que nous prenons ne différeront donc, somme toute, que peu de la réalité. Pour la population industrielle et commerciale, nous avons dénombré environ 1,5 million de gros bourgeois, environ 2,2 millions de petits producteurs aisés, environ 4,8 millions de petits producteurs nécessiteux et près de 13,2 millions de prolétaires et semi-prolétaires.

En mettant ensemble la population agricole, industrielle et commerciale, et la population improductive, nous obtenons la répartition approximative suivante de toute la population de la Russie, d'après sa position de classe.

	Population totale Hommes et femmes
Grosse bourgeoisie, propriétaires fonciers, hauts fonctionnaires, etc.	près de 3,0 millions
Petits propriétaires aisés	» » 23,1 »
Petits propriétaires pauvres	» » 35,8 »
Prolétaires* et semi-prolétaires	» » 63,7 »
Total	environ 125,6 millions

Nous ne doutons pas que nos économistes et politiciens cadets et cadétisants n'élèvent des voix indignées contre

* Ils sont au nombre de 22 millions au moins. Voir ci-dessous.

une représentation aussi « simpliste » de l'économie russe. C'est qu'il est si commode, si avantageux de déguiser dans une analyse détaillée la profondeur des antagonismes économiques et de se plaindre en même temps de la « grossièreté » de la conception socialiste de l'*ensemble* de ces antagonismes. Une telle critique de la conclusion à laquelle nous sommes arrivés n'a certes aucune valeur scientifique.

Il peut y avoir, bien entendu, au sujet du *degré d'approximation* de tels ou tels chiffres, des divergences de détails. De ce point de vue il est intéressant de noter l'ouvrage de M. Lossitski : *Etudes sur la population de la Russie d'après le recensement de 1897* (*Mir Boji,* 1905, n° 8). L'auteur a fait usage des chiffres bruts du recensement sur le nombre des ouvriers et des domestiques. Se basant sur ces données, il a estimé la population prolétarienne de la Russie à 22 millions ; la population paysanne et les propriétaires terriens à 80 millions ; les patrons et les employés du commerce et de l'industrie, à 12 millions environ et la population n'exerçant aucun métier à 12 millions environ.

Le nombre des prolétaires, d'après ces données, se rapproche sensiblement de nos conclusions*. Nier l'existence d'une masse énorme de semi-prolétaires parmi les paysans pauvres vivant d'un « gagne-pain auxiliaire », parmi les koustari, etc., ce serait se moquer de tous les chiffres concernant l'économie de la Russie. Il n'est que de se rappeler les 3 1/4 millions de *feux* sans chevaux de la seule Russie d'Europe, les 3,4 millions de feux à cheval unique, l'ensemble des renseignements de la statistique des zemstvos concernant l'affermage, le « gagne-pain », les budgets, etc., pour ne plus douter de l'effectif énorme de la population

* Il serait déplacé ici d'entrer dans les détails de la statistique des ouvriers et des domestiques, dont s'est servi M. Lossitski. Cette statistique pèche, de toute évidence, par une *diminution* très appréciable du nombre des ouvriers.

semi-prolétarienne. Admettre que la population prolétarienne et semi-prolétarienne forme la moitié de la paysannerie, c'est plutôt diminuer qu'exagérer son importance. Et hors de la population agricole, la proportion des couches prolétariennes et semi-prolétariennes est assurément plus grande encore.

Ensuite, si l'on ne veut pas noyer dans les détails le tableau économique d'ensemble, il faut classer parmi les petits patrons aisés une partie notable du personnel administratif du commerce et de l'industrie, des employés, des intellectuels bourgeois, des fonctionnaires et ainsi de suite. Ici, nous en avons usé peut-être avec beaucoup trop de prudence en évaluant l'effectif de cette population à un chiffre trop élevé : peut-être faudrait-il augmenter le nombre des petits patrons pauvres et diminuer celui des patrons aisés. Du reste, de telles divisions ne prétendent pas à une absolue précision statistique.

La statistique doit illustrer les rapports économiques et sociaux établis par une ample analyse et ne pas se transformer en une fin en soi, comme il arrive trop souvent chez nous. Déguiser l'importance numérique des couches petites-bourgeoises dans la population de la Russie serait purement et simplement falsifier le tableau de notre réalité économique.

VI. LA STATISTIQUE DES MACHINES A VAPEUR

L'emploi des machines à vapeur dans la production est un des indices les plus caractéristiques de la grande industrie mécanique. Il est donc intéressant d'analyser les chiffres se rapportant à cette question. Les *Matériaux pour la statistique des machines à vapeur dans l'Empire de Russie* (St-Pb 1882. Edition du Comité Central de la statistique) fournissent les chiffres pour 1875-1878*. Pour l'année 1892

---

* Des treize groupes d'industries, nous retranchons, pour pouvoir établir la comparaison avec 1892, les groupes I (agriculture), XII (ty-

nous avons les chiffres du *Relevé des données sur l'industrie des fabriques et usines,* embrassant toutes les industries, plus les mines et la métallurgie. En voici le tableau comparatif.

Nombre des machines à vapeur dans l'industrie

	1875-1878			1892		
	Chaudières à vapeur	Machines à vapeur	Puissance totale	Chaudières à vapeur	Machines à vapeur	Puissance totale
Russie d'Europe (50 prov.)	7 224	5 440	98 888	11 272	10 458	256 469
Pologne	1 071	787	14 480	2 328	1 978	81 346
Caucase	115	51	583	514	514	5 283
Sibérie et Turkestan	100	75	1 026	134	135	2 111
Total pour l'Empire	8 510	6 353	114 977	14 248	13 085	345 209

En seize ans, le nombre des machines à vapeur en Russie a augmenté quant à la puissance *du simple au triple,* et dans la Russie d'Europe *de deux fois et demie.* Le nombre des machines à vapeur a augmenté dans des proportions moindres, mais la puissance moyenne d'une machine s'est beaucoup élevée, notamment de 18 à 24 chevaux dans la Russie d'Europe, de 18 à 41 dans le royaume de Pologne. La grande industrie mécanique a donc progressé très rapidement au cours de cette période. Par la puissance des installations en 1875-1878 les provinces suivantes venaient

pographie et lithographie) et XIII («canalisations d'eau», etc.). Les locomobiles sont comptées avec les machines à vapeur.

en tête: St-Pétersbourg (17 808 CV), Moscou (13 668), Kiev (8 363), Perm (7 348), Vladimir (5 684), soit au total pour ces 5 provinces 52 871 CV, autrement dit les 3/5 de toute la puissance exploitée en Russie d'Europe; puis les provinces de Podolie (5 480), Pétrokov (5 071), Varsovie (4 760). En 1892 l'ordre change: Pétrokov (59 063), St-Pétersbourg (43 961), Ekatérinoslav (27 839), Moscou (24 704), Vladimir (15 857), Kiev (14 211), soit 126 572 CV dans les cinq dernières provinces, c'est-à-dire près de la moitié de la puissance exploitée en Russie d'Europe; ensuite la province de Varsovie (11 310) et celle de Perm (11 245). Ces chiffres montrent nettement la formation de deux nouveaux centres industriels: en Pologne et dans le Sud. Dans la province de Pétrokov la puissance des machines à vapeur a augmenté de 11,6 fois, dans les deux provinces d'Ekatérinoslav et du Don, réunies*, de 2 834 à 30 932 CV., c'est-à-dire de 10,9 fois. Ces centres industriels qui ont grandi si vite ont fait reculer les anciens centres industriels pour passer des derniers rangs aux premiers. Notons que ces chiffres également montrent les progrès particulièrement rapides de l'industrie fabriquant des articles de consommation *productive,* notamment de l'industrie minière et métallurgique. En 1875-1878 on y comptait 1 040 machines à vapeur d'une puissance de 22 966 chevaux (en Russie d'Europe), et en 1890, 1 960 machines à vapeur d'une puissance de 74 204 chevaux, soit en 14 ans une augmentation plus grande que celle du nombre total des machines à vapeur dans toute l'industrie en l'espace de 16 ans. L'industrie produisant les moyens de production représente une part de plus en plus grande dans l'ensemble de l'industrie**.

---

* Nous réunissons ces provinces à cause de la modification de leurs limites après 1878.

** A quel point s'est répandu l'emploi des moteurs à vapeur en Russie depuis 1892, c'est ce qu'atteste le fait qu'en 1904 on comptait

VII. LE DEVELOPPEMENT DES GRANDES FABRIQUES

L'insuffisance démontrée plus haut de notre statistique des fabriques et usines nous a fait recourir à des calculs plus compliqués pour nous rendre compte des progrès de la grande industrie mécanique en Russie, après la réforme. Nous avons fait des extraits des données pour 1866, 1879, 1890, 1894-1895, relatives aux plus grandes fabriques, notamment à celles qui occupent dans l'entreprise 100 ouvriers et plus*. Les ouvriers travaillant au dehors ne sont strictement séparés que dans la *Liste* de 1894-1895 ; il est donc possible que pour les années précédentes (notamment pour 1866 et 1879) les chiffres restent cependant un peu exagérés, malgré les corrections dont il est question dans la note.

Voici les données sur ces plus grandes fabriques.

---

dans les fabriques et usines de 64 provinces 27 579 chaudières à vapeur (d'après les comptes rendus des inspecteurs de fabriques), au total 31 887, sans compter celles qui sont employées en agriculture. *(Note de la 2e édition.)*

* Sources : *Annuaire du Ministère des Finances*, t. I (données sur 71 industries seulement) ; *Index,* 1re et 3e éditions : données sur toutes les industries, de même que dans la *Liste ;* mais pour pouvoir comparer les données de la *Liste* et celles de l'*Index,* il faut déduire des industries énumérées dans ce dernier, la fabrication des rails. Les établissements pour lesquels on a compté les ouvriers travaillant à domicile ont été exclus. Parfois ce classement des ouvriers à domicile a été indiqué en notes dans les publications mentionnées ; parfois, il ressort du rapprochement des données pour plusieurs années : cf., par exemple, les chiffres de l'industrie cotonnière de la province de Saratov pour 1879, 1890 et 1894-1895 (Cf., chap. VI, § II, 1). *Sinzheimer* (*Ueber die Grenzen der Weiterbildung des fabrikmässigen Grossbetriebes in Deutschland,* Stuttg. 1893) range parmi les grandes entreprises celles qui occupent 50 ouvriers et plus. Cette norme ne nous semble en aucune façon trop basse, mais vu les difficultés de calcul que présentent les chiffres russes, nous avons dû nous borner aux plus grandes fabriques.

Les grandes fabriques de la Russie d'Europe pour les années:

Groupes de fabriques d'après le nombre des ouvriers	1866				1879				1890				1894/95			
	Nombre de fabriques		Nombre d'ouvriers	Production en milliers de roubles	Nombre de fabriques		Nombre d'ouvriers	Production en milliers de roubles	Nombre de fabriques		Nombre d'ouvriers	Production en milliers de roubles	Nombre de fabriques		Nombre d'ouvriers	Production en milliers de roubles
	Total	Dont: équipées de mach. à vapeur			Total	Dont: équipées de mach. à vapeur			Total	Dont: équipées de mach. à vapeur			Total	Dont: équipées de mach. à vapeur		
A) De 100 à 499 ouvr.	512	204	109 061	99 830	641	354	141 727	201 542	712	455	156 699	186 289				
B) «500 à 999 ouvr.	90	68	59 867	48 359	130	119	91 887	117 830	140	140	94 305	148 546				
C) 1000 ouvriers et plus	42	35	62 801	52 877	81	76	156 760	170 533	99	99	213 333	253 130				
*Total**	644	307	231 729	201 066	852	549	390 374	489 905	951	694	464 337	587 965				
A) De 100 à 499 ouvr.					981	534	219 735	289 006	1 133	769	252 656	355 258				
B) «500 à 999 ouvr.					166	145	115 586	142 648	183	183	121 553	190 265				
C) 1000 ouvriers et plus					91	83	174 322	198 272	115	115	248 937	313 065				
*Total***					1 238	762	509 643	629 926	1 431	1 067	623 146	858 588				
A) De 100 à 499 ouvr.					979	532	219 436	288 759	1 131	767	252 063	352 526	1 136	935	252 676	374 444
B) «500 à 999 ouvr.					164	144	113 936	140 791	182	182	120 936	186 115	215	212	143 453	229 363
C) 1000 ouvriers et plus					86	78	163 044	177 537	108	108	226 207	276 512	117	117	259 541	351 426
*Total****					1 229	754	496 416	607 087	1 421	1 057	599 206	815 153	1 468	1 264	655 670	955 233

* Données pour 1866-1879-1890, se rapportant à 71 branches d'industrie sur lesquelles on a des renseignements pour 1866.

** Données pour 1879-1890 se rapportant à toutes les branches d'industrie soumises ou non à l'accise.

*** Données pour 1879-1890-1894/95 se rapportant à toutes les branches d'industrie, sauf à la fabrication des rails (aciéries).

Analysons ce tableau en commençant par les chiffres de 1866-1879-1890. Voici comment le nombre total des grandes fabriques s'est modifié en ces années : 644-852-951 ou en %% : 100-132-147. En 24 ans le nombre des grandes fabriques a donc augmenté à peu près d'une fois et demie. Si on prend les différents groupes, on verra que plus les fabriques sont grandes, et plus rapide est l'accroissement de leur nombre (A : 512-641-712 fabriques ; B : 90-130-140 ; C : 42-81-99). Ces chiffres indiquent une concentration grandissante de la production.

Le nombre des entreprises mécaniques croît plus vite que le nombre total des fabriques, soit en %% : 100-178-226. Un nombre de plus en plus élevé de grandes entreprises introduisent des machines à vapeur. Plus les fabriques sont grandes, et plus on trouve d'entreprises mécaniques parmi elles. En établissant la part de ces entreprises dans le total des fabriques de chaque groupe, nous obtenons les chiffres suivants : A) 39%-53%-63% ; B) 75%-91%-100% ; C) 83%-94%-100%. L'emploi des machines à vapeur est étroitement lié à l'agrandissement de la production, à l'agrandissement de la coopération dans la production.

Le nombre des ouvriers dans toutes les grandes fabriques s'est modifié en %% comme suit : 100-168-200. En 24 ans, il a doublé, c'est-à-dire qu'il a augmenté plus vite que le nombre total des « ouvriers des fabriques et usines ». La moyenne des ouvriers par grande fabrique est suivant les années : 359-458-488, et suivant les groupes : A) 213-221-220 ; B) 665-706-673 ; C) 1 495-1 935-2 154. Les plus grandes fabriques concentrent donc une part de plus en plus forte d'ouvriers. En 1866, les fabriques de 1 000 ouvriers et plus comptaient 27% des ouvriers des grandes fabriques ; en 1879, 40% ; en 1890, 46%.

Le montant de la production de toutes les grandes fabriques a varié en %%, comme suit : 100-243-292, et suivant les groupes : A) 100-201-187 ; B) 100-245-308 ;

C) 100-323-479. Il a donc presque triplé ; ajoutons que plus les fabriques sont grandes et plus cet accroissement a été rapide. Mais si nous comparons la productivité du travail d'une année à l'autre et suivant les groupes, le tableau sera un peu différent. La moyenne de la production par ouvrier dans toutes les grandes fabriques sera de : 866 roubles-1 250-1 260, et suivant les groupes : A) 901-1 410-11 191 ; B) 800-1 282-1 574 ; C) 841-1 082-1 188. Par conséquent, on n'observe pas pour chaque année une augmentation de la production (par ouvrier) en allant du groupe inférieur au groupe supérieur. Cela vient de ce que chaque groupe comprend une proportion différente de fabrique de diverses branches ; or, d'une branche à l'autre le coût de la matière première, et, par suite, la valeur de la production annuelle par ouvrier, varient*.

Nous jugeons inutile d'analyser avec autant de détails les chiffres pour 1879-1890 et 1879-1890-1894/95, car ce serait répéter au sujet de pourcentages un peu différents tout ce qui a été dit plus haut.

En ces derniers temps le *Relevé des comptes rendus des inspecteurs de fabriques* publie des données sur la répartition des fabriques et usines en groupes, d'après le nombre des ouvriers. Voici ces données pour 1903 :

Groupes de fabriques et usines	Dans 64 provinces de la Russie		Dans 50 provinces de la Russie d'Europe [91]	
	Etablissements	Ouvriers	Etablissements	Ouvriers
Moins de 20 ouvriers	5 749	63 652	4 533	51 728
21-50 ouvriers	5 064	158 602	4 253	134 194
51-100 ouvriers	2 271	156 789	1 897	130 642
101-500 ouvriers	2 095	463 366	1 755	383 000
501-1000 ouvriers	404	276 486	349	240 440
plus de 1 000 ouvriers	238	521 511	210	457 534
Total . .	15 821	1 640 406	12 997	1 397 538

* Par exemple, en 1866 on a enregistré dans le groupe A 17 raffineries de sucre, dans lesquelles la production annuelle par ouvrier est

Ces chiffres ne peuvent être comparés aux précédents que si l'on admet une certaine inexactitude, minime il est vrai. Ils montrent en tout cas que le nombre des grandes fabriques (occupant plus de 99 ou plus de 100 ouvriers), et celui des ouvriers qui y travaillent est en progression rapide. La concentration des ouvriers, et, par suite, celle de la production, augmente également dans les plus importantes de ces grandes fabriques.

En comparant les chiffres sur les grandes fabriques avec les chiffres relatifs à toutes les « fabriques et usines » de notre statistique officielle, nous verrons qu'en 1879 les grandes fabriques formant 4,4% des « fabriques et usines », concentraient 66,8% des ouvriers des fabriques et usines et 54,8% de la production. En 1890, les grandes fabriques formaient 6,7% des « fabriques et usines » et concentraient 71,1% des ouvriers des fabriques et usines et 57,2% de la production. En 1894-1895, les grandes fabriques formaient 10,1% des « fabriques et usines » et concentraient 74% des ouvriers des fabriques et usines et 70,8% de la production. En 1903, les grandes fabriques de plus de 100 ouvriers formaient en Russie d'Europe 17% des fabriques et usines et concentraient 76,6% des ouvriers des fabriques et usines*. De cette façon, les grandes fabriques, notamment les fabriques mues par la force-vapeur, concentrent, malgré leur nombre insignifiant, une part prédominante et sans cesse accrue des ouvriers et de la production de toutes les « fabriques et usines ». Nous avons déjà vu avec quelle rapidité

---

d'environ 6 000 roubles, tandis que dans les fabriques textiles (classées dans les groupes supérieurs) elle est de 500 à 1 500 roubles par ouvrier.

* Les chiffres totaux sur notre industrie des fabriques et usines d'après les *Index* et la *Liste* ont été cités plus haut au § 11. (Cf. *Etudes,* p. 276.) (Voir Œuvres, t. 4, p. 15. *N.R.)* Notons que l'augmentation de la proportion des grandes fabriques par rapport à la totalité des « fabriques et usines » indique avant tout une restriction graduelle de cette dernière notion dans notre statistique.

100 — 201 — 187; B) 100 — 245 — 308; C) 100 — 320 — 477. Слѣд., сумма производства всѣхъ крупныхъ фабрикъ возрасла почти втрое, причемъ чѣмъ крупнѣе фабрики, тѣмъ быстрѣе шло это возрастанiе. Но если мы сравнимъ производительность труда за каждый отдѣльный годъ по различнымъ разрядамъ, то увидимъ нѣсколько иное. Средняя величина суммы производства, приходящаяся на одного рабочаго во всѣхъ крупныхъ фабрикахъ, будетъ: 866 руб.—1.250—1.260, а по разрядамъ: A) 901—1.410—1.191; B) 800—1.282—1.574; C) 841—1.082—1.188. Слѣд., за каждый отдѣльный годъ не наблюдается повышенiя суммы производства (приходящейся на одного рабочаго) отъ низшаго разряда къ высшему. Происходитъ это отъ того, что въ разные разряды попадаютъ въ неравномъ отношенiи фабрики разныхъ производствъ, отличающихся различной стоимостью сырого матерiала, а, слѣдовательно, и различной величиной годового производства на одного рабочаго °).

Разбирать столь же подробно данныя за 1879—1890 гг. и за 1879—1890—1894—5 гг. мы находимъ лишнимъ, такъ какъ это значило бы повторять по поводу нѣсколько иныхъ процентныхъ отношенiй все сказанное выше.

Въ послѣднее время въ „Сводѣ отчетовъ фабричныхъ инспекторовъ" приводятся данныя о распредѣленiи фабрикъ и заводовъ на группы по числу рабочихъ. Вотъ эти данныя за 1903-й годъ.

Въ 1908 г. (66 губ. Росс.) Число завед.	Въ 1908 г. Число рабоч.	Группы ф.-з. заведенiй	Въ 64 губ. Россiи Число заведенiй	Въ 64 губ. Россiи Число рабочихъ	Въ 50 губ. Евр. Росс. Число заведенiй	Въ 50 губ. Евр. Росс. Число рабочихъ
5.403	63957	Менѣе 20 рабоч.	5.749	63.652	4.533	51.728
4.559	152408	21—50 „	5.064	158.062	4.253	134.194
2.112	150.888	51—100 „	2.271	156.789	1.897	130.642
2.159	496.329	101—500 „	2.095	463.366	1.755	383.000
433	280.639	501—1000 „	404	276.486	349	240.440
299	663.891	Свыше 1000 „	238	521.511	210	457.534
14.985	1.808.109	Всего .	15.821	1.640.406	12.997	1.397.538

Данныя эти могутъ быть сравниваемы съ вышеприведенными лишь при допущенiи нѣкоторой невѣрности, правда, ничтожной. Во всякомъ случаѣ эти данныя показываютъ, что число крупныхъ

°) Напр., за 1866 г. въ разрядъ *A* вошло 17 сахарорафинадныхъ заводовъ, въ которыхъ на 1 рабочаго приходится около 6 тыс. руб. годового производства, тогда какъ на текстильныхъ фабрикахъ (вошедшихъ въ высшiе разряды) приходится 500—1.500 р. годового производства на одного рабочаго.

1908 {Завод. и раб., им. 100 и более р-их} 1903
завод р-их — завод р-их
2.901 - 1.440.859 — 2.737 - 1.261.363

Page 405 du livre *Le Développement du capitalisme en Russie*, (édition 1908) avec les notes de V. Lénine. *Réduction*

croissent ces grandes fabriques depuis la réforme. Voici maintenant d'autres chiffres relatifs à des entreprises non moins importantes dans l'industrie minière et métallurgique*.

Les entreprises les plus importantes de la Russie d'Europe en 1890

Groupes de fabriques, usines, mines, etc., d'après le nombre des ouvriers	Dans l'industrie minière et métallurgique			Dans toute la grande industrie (fabriques et usines, plus l'industrie minière et métallurgique)		
	Entreprises		Ouvriers	Entreprises		Ouvriers
	Total	Ayant machine à vapeur		Total	Ayant machine à vapeur	
A) De 100 à 499 ouvr.	236	89	58 249	1 369	858	310 906
B) De 500 à 999 ouvr.	73	38	50 607	256	221	172 160
C) 1000 ouvr. et plus	71	49	149 098	186	164	398 035
Total	380	176	257 954	1 811	1 243	881 101

Pour l'industrie minière et métallurgique la concentration des ouvriers dans les grandes entreprises est encore plus marquée (bien que la part des entreprises employant des machines à vapeur y soit moindre) ; sur 305 000 ouvriers, 258 000 ou 84,5% sont concentrés dans les entreprises occupant 100 ouvriers et plus ; près de la moitié des mineurs et métallurgistes (145 000 sur 305 000) sont occupés dans un

* Ce calcul a été établi d'après le *Recueil de renseignements statistiques sur l'industrie métallurgique et minière en 1890,* à l'exclusion des usines figurant dans l'*Index.* Cette exclusion diminue le total des ouvriers de la Russie d'Europe de 35 000 (340-35=305 000).

petit nombre de grandes usines de 1 000 ouvriers et plus. Les *trois quarts* (74,6%) des ouvriers des fabriques et usines, des mines et de la métallurgie en Russie d'Europe (1 180 000 en 1890) sont concentrés dans les entreprises de 100 ouvriers et plus ; près de la moitié d'entre eux (570 000 sur 1 180 000) le sont dans les entreprises de 500 ouvriers et plus*.

Il ne nous semble pas superflu de toucher ici la question, soulevée par M. N. —on, du « ralentissement » des progrès du capitalisme et de l'accroissement « de la population des fabriques » pendant la période de 1880-1890, comparativement à la période de 1865-1880**. Grâce à la logique qui lui est particulière, M. N. —on a eu l'habileté de tirer de cette découverte remarquable la conclusion que « les faits confirment amplement » la thèse de ses *Esquisses*, d'après laquelle « le capitalisme, parvenu à un certain degré de son développement, restreint son propre marché intérieur ». Premièrement, il est absurde d'inférer du « ralentissement des progrès » à la restriction du marché intérieur. Du moment que le nombre des ouvriers des fabriques et usines croît plus vite que la population (et il en est justement ainsi à en juger par les données de M. N. —on lui-même : accroissement de 1880 à 1890, de 25%), c'est donc que la population se

---

* Le recensement industriel de 1895 a dénombré en Allemagne dans *toute* l'industrie, y compris les constructions minières et métallurgiques, branche qui n'est pas enregistrée en Russie, 248 entreprises de 1 000 ouvriers et plus ; le nombre d'ouvriers occupés dans ces entreprises s'élevait à 430 286. Les plus grandes fabriques russes sont donc plus grandes que celles d'Allemagne.

** *Rousskoïé Bogatstvo,* 1894, n° 6, pp. 101 et suiv. Les chiffres que nous citons sur les grandes fabriques témoignent également d'un pourcentage d'accroissement moindre en 1879-1890 qu'en 1866-1879.

détourne de l'agriculture et que le marché intérieur croît même pour les objets de consommation individuelle (sans parler du marché des moyens de production). En second lieu, « une diminution de la croissance » exprimée en % doit toujours avoir lieu dans un pays capitaliste parvenu à un certain degré de son développement, car les petites quantités croissent toujours plus vite que les grandes en ce qui concerne le pourcentage. Du fait que les premiers progrès du capitalisme sont particulièrement rapides, on ne peut déduire qu'une chose : la tendance d'un pays jeune à rattraper les plus anciens. On a donc tort de considérer le taux d'accroissement de la période initiale comme taux normal des périodes suivantes. Troisièmement, *le fait même d'une « diminution de la croissance » n'est nullement prouvé par la comparaison des périodes de M. N —on.* Le développement de l'industrie capitaliste ne peut se faire autrement que par cycles ; aussi, pour comparer les diverses périodes, il faut se servir de données intéressant toute une série d'années*, afin de mieux faire ressortir les années d'essor particulier, de prospérité et de décadence. Ne l'ayant pas fait, M. N. —on est tombé dans une grave erreur, puisqu'il n'a pas remarqué que l'année 1880 a été une année d'essor particulier. Bien plus : M. N. —on ne s'est pas fait scrupule « d'inventer » même la thèse contraire. « Il faut faire remarquer encore, raisonne-t-il, que l'année 1880 (intermédiaire entre 1865 et 1890) était une année de mauvaise récolte et que, pour cette raison, le nombre des ouvriers enregistrés cette année-là a été inférieur à la normale » ! ! (*Ibid.*, pp. 103-104.) M. N. —on n'aurait eu qu'à jeter un coup d'œil sur le texte de cette même publication, dans laquelle il a cueilli au hasard les chiffres pour 1880 (*Index,* 3e édition), pour se convaincre que l'année

* Ainsi que l'a fait, par exemple, M. T.-Baranovski dans sa *Fabrique,* p. 307 et diagramme. On voit bien, par ce diagramme, que l'année 1879 et plus encore les années 1880 et 1881 ont été des années d'essor particulier.

1880 se distingue par une « pointe » de l'industrie, notamment dans les cuirs et les constructions mécaniques (p. IV), et que cette pointe était due à la forte demande d'après-guerre et aux fortes commandes du gouvernement. Il suffit de feuilleter l'*Index* de 1879 pour se rendre exactement compte de la hauteur de cette pointe*. Mais M. N. —on n'hésite pas à déformer tout bonnement les faits pour l'amour de sa théorie romantique.

VIII. LA REPARTITION TERRITORIALE DE LA GRANDE INDUSTRIE

Outre le problème de la concentration de la production dans les grandes entreprises, ce qui importe pour caractériser la grande industrie mécanique, c'est d'étudier la concentration de la production dans les différents centres de fabriques et usines, ainsi que les différentes catégories de centres industriels. Malheureusement, notre statistique des fabriques et usines ne se contente pas de fournir des matériaux insuffisants et qui ne sont pas comparables entre eux ; elle les présente d'une façon insuffisamment détaillée. Ainsi, dans les publications actuelles, la répartition territoriale de l'industrie n'est indiquée que par provinces entières (et non par villes et districts, comme ce fut le cas dans les meilleures publications de 1860-1870, qui, de plus, illustraient cette répartition moyennant des cartes). Or, pour donner une idée

* Voir, par exemple, l'industrie du drap : fabrication intensive de draps militaires ; dans les cuirs, vive animation ; dans la fabrication des objets en cuir, une grande fabrique exécute à elle seule 2,5 millions de roubles de commandes pour le « Ministère de la guerre » (p. 288). Les usines d'Ijevsk et de Sestroretsk fabriquent pour 7,5 millions de roubles, contre 1,25 million de roubles en 1890, de matériel d'artillerie. Dans le cuivre, c'est la fabrication pour l'armée et les appareils militaires qui attirent l'attention (pp. 388-389) ; les poudreries travaillent à plein rendement, etc.

exacte de la répartition de la grande industrie, il faut prendre les chiffres pour chaque centre en particulier, c'est-à-dire pour les villes, bourgs ou groupes de bourgs industriels situés à proximité les uns des autres ; quant aux provinces ou districts, ce sont des unités territoriales beaucoup trop grandes*. Aussi avons-nous cru nécessaire d'extraire des *Index* pour 1879 et 1890 les chiffres sur la concentration de nos fabriques et usines dans les principaux centres. Le tableau publié en annexe (annexe III) contient les chiffres de 103 centres industriels de la Russie d'Europe, qui concentrent près de la moitié des ouvriers des fabriques et usines**.

Ce tableau nous montre trois types principaux de centres de fabriques en Russie : 1) Les villes. Elles sont au premier

---

* «...Les fabriques et les usines sont réparties sur les territoires des districts (de la province de Moscou) d'une façon très inégale : dans les districts à forte prédominance industrielle à côté des localités qui, par l'agglomération plus ou moins grande de fabriques sur leur sol, pourraient être considérées comme de véritables centres industriels, on trouve des cantons entiers où il n'existe presque pas de fabriques et, inversement, dans les districts, généralement pauvres en fabriques et usines, on rencontre des endroits où telle ou telle industrie s'est plus ou moins développée et où, à côté des isbas de koustari et des ateliers familiaux, sont apparus de plus gros établissements ayant tous les attributs de la fabrique» (*Recueil de renseignements statistiques sur la province de Moscou.* Section de statistique sanitaire, t. IV, partie I, Moscou 1890, p. 141). Cette publication, la meilleure de notre statistique des fabriques et usines, illustre la localisation de la grande industrie moyennant une carte très détaillée. Pour que le tableau de cette localisation soit complet, il ne manque que le groupement des centres d'après le nombre des fabriques et des ouvriers et la valeur de la production.

** Ce tableau ne comprend que les établissements dont la production n'est pas inférieure à 2 000 roubles, et parmi les moulins rien que les moulins à vapeur. Les ouvriers travaillant au dehors ont été exclus partout où il y avait indication qu'ils figuraient au nombre des ouvriers de fabriques ; ces exclusions sont marquées d'un astérisque. L'essor industriel en 1879 n'a pu rester sans répercussion sur ces données.

plan, étant donné que la concentration des ouvriers et des entreprises y atteint le maximum. De ce point de vue se font remarquer surtout les grandes villes. Les capitales concentrent chacune environ 70 000 ouvriers de fabriques et usines (y compris les faubourgs), Riga 16 000, Ivanovo-Voznessensk 15 000, Bogorodsk 10 000 en 1890, les autres villes moins de 10 000. Il suffit d'un coup d'œil rapide sur les chiffres officiels des ouvriers de fabriques et usines de certaines grandes villes (Odessa 8 600 en 1890, Kiev 6 000, Rostov-sur-Don 5 700, etc.), pour se rendre compte que ces chiffres sont ridiculement petits. L'exemple déjà cité de St-Pétersbourg montre combien de fois il faudrait les multiplier pour obtenir le chiffre total des ouvriers industriels de ces centres. A côté des villes, il faut également mentionner les faubourgs qui, dans les grandes villes, sont souvent d'importants centres industriels ; mais les données dont nous disposons ne nous ont permis de mettre à part qu'un seul de ces centres, les faubourgs de St-Pétersbourg dans lesquels on compte en 1890, 18 900 ouvriers. Certaines localités rurales du district de Moscou, incluses dans notre tableau, sont aussi, en somme, des faubourgs*.

Les bourgs industriels forment le second type de centres. Ils sont surtout nombreux dans les provinces de

---

* « ... Le grand bourg de Tcherkisovo, près de Moscou, n'est au dire des habitants qu'une grande fabrique et fait, à proprement parler, suite à Moscou... Tout à côté, au-delà de la porte Sémionovskaïa... s'entasse une multitude de fabriques de toutes sortes... Non loin de là est le bourg d'Izmaïlovo avec ses entreprises textiles et son énorme manufacture. » Cela pour le nord de Moscou. Au sud, « au-delà de la porte Serpoukhovskaïa, c'est tout d'abord l'immense manufacture Danilov, qui forme à elle seule une petite ville... Ensuite, c'est toute une ceinture de grandes briqueteries faiblement espacées », etc. (*Recueil de renseignements statistiques,* t. IV, Ire partie, pp. 143-144). Par conséquent, la concentration des fabriques et usines est en réalité plus considérable que nous n'avons pu la présenter dans notre tableau.

Moscou, de Vladimir et de Kostroma (sur 63 grands centres ruraux figurant dans notre tableau, 42 sont localisés dans ces provinces). En tête vient le bourg d'Orékhovo-Zouévo (Orékhovo et Zouévo figurent séparément dans le tableau, mais c'est un centre unique) ; pour le nombre des ouvriers (26 800 en 1890) ce bourg ne le cède qu'aux capitales*. Dans les trois provinces mentionnées, ainsi que dans celles de Iaroslavl et de Tver, la plupart des centres industriels ruraux comportent de grosses fabriques textiles (filatures et tissages de cotonnades, de toile, de laine, etc.). Auparavant, dans ces bourgs il y avait presque toujours des comptoirs de distribution, c'est-à-dire des centres de manufacture capitaliste qui réduisaient à leur merci la masse des tisserands manuels des environs. Dans les cas où la statistique ne confond pas les ouvriers à domicile et les ouvriers de fabrique, les chiffres du développement de ces centres mettent bien en évidence les progrès de la grande industrie mécanique, qui concentre des milliers de paysans des environs et en fait des ouvriers de fabrique. Ensuite un assez grand nombre de centres industriels ruraux sont formés par la réunion de grandes usines minières et métallurgiques (l'usine de Kolomna dans le bourg de Bobrov, l'usine de Iouzovka, de Briansk, etc.) ; la plupart d'entre elles se rapportant à l'industrie minière, n'ont pas été comprises dans notre tableau. Les raffineries de sucre, localisées dans les bourgs et petites localités des provinces du Sud-Ouest forment également un assez grand nombre de centres industriels ruraux ; à titre d'exemple, nous avons pris l'un des plus grands, celui de Smiela (province de Kiev).

Le troisième type de centres industriels est représenté par les bourgs de koustari, dont les plus grands établissements figurent souvent comme « fabriques et usines ». Dans

* En 1879 on n'y comptait que 10 900 ouvriers. On y appliquait sans doute des procédés différents d'enregistrement.

notre tableau les bourgs de Pavlovo, Vorsma, Bogorodskoïé, Doubovka en sont des exemples. La comparaison du nombre des ouvriers des fabriques et usines de ces centres avec toute la population industrielle, a été établie plus haut, pour Bogorodskoïé.

En groupant les centres compris dans notre tableau d'après le nombre des ouvriers de chacun d'eux et suivant le type de ces centres (villes ou bourgs), on obtient les données suivantes (voir la page 595).

De ce tableau il ressort qu'en 1879 les 103 centres comprenaient 356 000 ouvriers (sur 752 000), et en 1890, 451 000 (sur 876 000). Le nombre des ouvriers a donc augmenté de 26,8%, tandis que dans l'ensemble des grandes fabriques (de 100 ouvriers et plus) l'augmentation a été de 22,2% seulement et le nombre total des ouvriers des fabriques et usines s'est accru pendant la même période, seulement de 16,5%. On observe donc une concentration des ouvriers dans les plus gros centres. En 1879, 11 centres seulement avaient plus de 5 000 ouvriers ; en 1890, il y a déjà 21 centres. Ce qui saute surtout aux yeux, c'est la multiplication des centres de 5 000 à 10 000 ouvriers ; cela, pour 2 raisons : 1) les progrès marquants de l'industrie mécanique dans le Sud (Odessa, Rostov-sur-Don, etc.) ; 2) le développement des bourgs industriels dans les provinces centrales.

La comparaison des centres urbains et ruraux montre que ces derniers embrassaient en 1890 *près d'un tiers* des ouvriers des principaux centres (152 000 sur 451 000). Ce rapport doit être plus élevé pour toute la Russie, c'est-à-dire que plus d'un tiers des ouvriers des fabriques et usines doivent se trouver en dehors des villes. En effet, tous les grands centres urbains figurent dans notre tableau, mais il existe encore un très grand nombre de centres ruraux avec plusieurs centaines d'ouvriers chacun qui ne figurent pas au tableau (villages ayant des verreries, des briqueteries, des distilleries, des raffineries de sucre, etc.). La plu-

Centres principaux de l'industrie des fabriques et usines en Russie d'Europe

Type des centres d'après le nombre des ouvriers et la nature des centres	1879						1890					
	Nombre de centres			Nombre de fabriques et usines	Production en milliers de roubles	Nombre d'ouvriers	Nombre de centres			Nombre de fabriques et usines	Production en milliers de roubles	Nombre d'ouvriers
	Dans les villes	Dans les bourgs et villages	Total				Dans les villes	Dans les bourgs et villages	Total			
Centres de 10 000 ouvriers et plus . .	4	1	5	1 393	279 398	158 670	6	1	7	1 644	361 371	206 862
Centres de 5 000 à 10 000 ouvriers . .	6	—	6	148	65 974	49 340	10	4	14	931	151 029	90 229
Centres de 1000 à 5 000 ouvriers	22	37	59	1 029	174 171	133 712	17	48	65	894	186 422	144 255
Total des centres de 1 000 ouvriers et plus	32	38	70	2 570	519 543	341 722	33	53	86	3 379	698 822	441 346
Centres de moins de 1 000 ouvriers	8	20	28	230	17 144	14 055	6	10	16	259	8 159	9 898
Centres sans ouvriers	—	5	5	1	—	—	1	—	1	—	—	—
Total	40	63	103	2 831	536 687	355 777	40	63	103	3 638	706 981	451 244
Villes (et faubourgs) .	40	—	40	2 574	421 310	257 181	40	—	40	3 327	535 085	298 651
Bourgs et villages . .	—	63	63	257	115 377	98 596	—	63	63	311	171 896	152 593

part des ouvriers des entreprises minières et métallurgiques sont également répartis hors des villes. On peut donc en déduire que sur le total des ouvriers des fabriques et usines et des entreprises minières et métallurgiques de la Russie d'Europe, la moitié au moins (peut-être même davantage) sont répartis hors des villes. Cette déduction a une grande importance, car elle montre que la population *industrielle* de la Russie dépasse de beaucoup la population *urbaine**.

Quant à la rapidité relative du développement des fabriques et usines dans les centres urbains et ruraux, nous voyons que de ce point de vue ces derniers se classent sans contredit au premier rang. Le nombre des centres urbains de 1 000 ouvriers et plus a augmenté fort peu pendant la période envisagée (de 32 à 33), et celui des centres ruraux correspondants très sensiblement (de 38 à 53). Le nombre des ouvriers des 40 centres urbains n'a augmenté que de 16,1% (de 257 000 à 299 000), et celui de 63 centres ruraux, de 54,7% (de 98 500 à 152 500). La moyenne des ouvriers d'un centre urbain s'est élevée seulement de 6 400 à 7 500, et celle d'un centre rural de 1 500 à 2 400. Ainsi la fabrique a donc visiblement tendance à s'étendre particulièrement vite en dehors des villes, à créer de nouveaux centres industriels et à les faire progresser plus vite que ceux des villes ; à pénétrer dans les campagnes les plus reculées qui semblent isolées du monde des grandes entreprises capitalistes. Ce fait éminemment important nous montre, premièrement, la rapidité avec laquelle la grande industrie mécanique transforme les rapports économiques et sociaux. Ce qui autrefois demandait des siècles pour se for-

* Le recensement de la population du 28 janvier 1897 a entièrement confirmé cette déduction. La population urbaine de l'Empire entier a été estimée à 16 828 395 personnes. La population industrielle et commerciale s'élève, comme nous l'avons montré plus haut, à 21,7 millions. *(Note de la 2e édition.)*

mer, se réalise aujourd'hui en quelque dix ans. Il n'est que de comparer, par exemple, la création de centres non agricoles, tels que les « bourgs de koustari » : Bogorodskoïé, Pavlovo, Kimry, Khotéitchi, Vélikoïé, etc., cités au chapitre précédent, avec le processus de création de nouveaux centres par la fabrique contemporaine qui concentre d'emblée des milliers d'habitants des campagnes vers les cités industrielles*. La division sociale du travail reçoit une forte impulsion. Au lieu de l'isolement et de la vie sédentaire d'autrefois, c'est la mobilité de la population qui devient

* « Dans la petite localité de Krivoï Rog, la population s'est accrue entre 1887 et 1896, de 6 000 à 17 000 ; à l'usine de Kamenka de la société du Dniepr, de 2 000 à 18 000 habitants. Près de la station de Droujkovka, où encore en 1892 il n'y avait que la gare et ses dépendances, un bourg de 6 000 habitants s'est formé aujourd'hui ; l'usine de Gdantsevka compte environ 3 500 habitants ; près de la station Konstantinovka, où il existe déjà nombre d'usines, on voit se former un nouveau centre d'habitation ; Iouzovka est devenue une ville de 29 000 habitants... à Nijné-Dniéprovsk, près d'Ekatérinoslav, autrefois un désert de sable, il existe maintenant plusieurs usines et une cité de 6 000 habitants. L'usine de Marioupol attire une nouvelle population de 10 000 âmes, etc. Près des mines de houille se constituent des centres d'habitation » (*Messager des Finances*, 1897, n° 50). D'après les *Rousskié Védomosti* (n° 322, du 21 novembre 1897), l'assemblée du zemstvo du district de Bakhmout a émis le vœu que les localités commerciales de 1 000 habitants soient érigées en bourgs et que celles de 5 000 habitants prennent le nom de villes... « On observe chez nous... une croissance inouïe des localités commerciales et industrielles... On en compte dès maintenant une trentaine qui naissent et grandissent avec une vitesse toute américaine... A Volyntsévo, où se monte et va être mise en activité au début de novembre une immense usine métallurgique avec deux hauts fourneaux — aciérie et laminerie à rails — on compte de 5 000 à 6 000 habitants, qui couvrent de bâtiments une steppe jusque-là à peu près déserte. Avec cet afflux de population ouvrière on observe l'arrivée en masse de commerçants, de gens de métiers et, en général, de petits industriels qui comptent trouver là, parmi la population ouvrière, un prompt et facile débit de toutes sortes de marchandises ».

la condition nécessaire de la vie économique. En second lieu, l'émigration des fabriques vers les villages indique que le capitalisme surmonte les obstacles que lui oppose le milieu fermé de la communauté paysanne, et qu'il sait même en tirer profit. Si l'installation des fabriques dans les villages présente de nombreux inconvénients, elle leur assure, en revanche, des bras à bon marché. On ne laisse pas le moujik aller à la fabrique, c'est la fabrique qui va au moujik*. Le moujik n'a pas la pleine liberté de chercher un meilleur entrepreneur (en raison de la caution solidaire et des obstacles opposés à sa sortie de la commune), tandis que l'entrepreneur sait fort bien trouver l'ouvrier travaillant au plus bas prix. Troisièmement, le nombre important des centres industriels ruraux et leur rapide croissance montre combien est mal fondée l'opinion, selon laquelle la fabrique russe serait détachée de la masse des paysans, et n'exercerait sur elle qu'une faible influence. La répartition territoriale particulière de nos fabriques indique au contraire, que leur influence s'étend très loin, bien au-delà des murs des établissements**. Mais, d'un autre côté, cette répartition particulière de nos fabriques doit forcément contribuer à retarder momentanément l'action transformatrice qu'exerce la grande industrie mécanique sur la population qu'elle occupe. En faisant *d'emblée* du moujik inculte un ouvrier, la fabrique peut s'assurer pour un temps les « bras » les moins chers, les moins cultivés et les moins

---

* « La fabrique cherche un tisserand à bon marché, et elle le trouve dans son village natal... La fabrique doit suivre le tisserand... » (*Les petites industries de la province de Vladimir,* t. III, p. 63.)

** Rappelons le fait cité plus haut (chap. III, paragraphe IV, p. 173, note) de l'influence de l'industrie minière et métallurgique sur le régime agricole du district de Bakhmout, province d'Ekatérinoslav. Non moins caractéristiques sont les plaintes si communes des propriétaires terriens contre les fabriques qui ont une « action néfaste » sur la population.

exigeants. Mais il est évident toutefois, que ce retard ne saurait être de longue durée et qu'il s'achète au prix d'une extension encore plus grande du champ où se fait sentir l'influence de la grande industrie mécanique.

IX. LE DEVELOPPEMENT DE L'INDUSTRIE FORESTIERE ET DE L'INDUSTRIE DU BATIMENT

Le développement de l'industrie du combustible et des matériaux de construction ainsi que de l'industrie du bâtiment est une des conditions indispensables du progrès de la grande industrie mécanique (et compagnon très caractéristique de ce progrès). Commençons par l'industrie forestière.

L'abatage des arbres et leur premier traitement pour les besoins personnels constituent une occupation traditionnelle de la paysannerie, occupation qui figure presque partout dans le cycle des travaux de l'agriculteur. Mais par l'industrie forestière nous entendons exclusivement la préparation du bois *pour la vente.* L'époque d'après la réforme se caractérise par un progrès très marqué de cette industrie : la demande du bois croissait rapidement et comme objet de consommation individuelle (accroissement des villes, accroissement de la population non agricole dans les villages, perte des forêts par les paysans au moment de l'émancipation), et surtout comme objet de consommation productive. Le développement du commerce, de l'industrie, de la vie urbaine, de l'art militaire, des voies ferrées, etc., etc. : tout cela entraînait une augmentation énorme de la demande du bois pour l'usage non des individus, mais du capital. Dans les provinces industrielles, par exemple, les prix du bois de chauffage montaient « non de jour en jour, mais d'heure en heure » : « depuis cinq ans (vers 1881) le prix du bois de chauffage a plus que doublé » *. « Le prix

---

* *Les petites industries de la province de Vladimir,* t. I, p. 61.

du bois augmentait à pas de géant »*. Dans la province de Kostroma, « avec la destruction du bois de chauffage par les fabriques son prix a doublé en 7 ans »**, etc. Les exportations de bois à l'étranger sont passées de 5 947 000 roubles en 1856 à 30 153 000 en 1881, et 39 200 000 roubles en 1894, soit un accroissement dans les proportions de 100 : 507 : 659***. En 1866-1868 on a transporté par les voies fluviales de la Russie d'Europe 156 000 000 de pouds de bois de construction et de chauffage en moyenne par an **** ; la moyenne annuelle pour 1888-1890 a été de 701 000 000 de pouds(*), autrement dit : les transports ont plus que quadruplé. En 1888-1890 les chemins de fer ont transporté 290 millions de pouds en moyenne par an(**) au lieu de 70 millions au plus qu'ils transportaient probablement en 1866-1868(***). Ainsi, tous les transports de bois se chiffraient en 1860-1870 par 226 millions de pouds environ, et en 1888-1890 par 991 millions, soit une augmentation de plus de quatre fois. Le développement énorme de l'industrie forestière depuis la réforme est donc incontestable.

Comment cette industrie est-elle donc organisée ? Sur le mode purement capitaliste. Le bois est acheté aux propriétaires terriens par des entrepreneurs, « marchands de bois », qui engagent des ouvriers pour abattre les arbres,

---

* *Ibid.*, t. IV, p. 80.

** Jbankov. *Influence des métiers auxiliaires sur le mouvement de la population.* Kostroma 1887, p. 25.

*** *Les forces productives.* Le commerce extérieur de la Russie, p. 39. L'exportation des bois en 1902 s'élevait à 55,7 millions de roubles ; en 1903, à 66,3 millions de roubles. (*Note de la deuxième édition.*)

**** *Recueil de la statistique militaire*, pp. 486-487.

(*) *Revue statistique des chemins de fer et des voies fluviales*, St-Pb 1893 (édition du Ministère des voies de communication), p. 40.

(**) *Ibid.*, p. 26.

(***) En admettant que ces transports formaient à peu près le cinquième du total des transports par chemins de fer. (*Recueil de la statistique militaire*, p. 511, cf. pp. 518-519.)

les scier, les flotter, etc. Dans la province de Moscou, par exemple, les statisticiens des zemstvos n'ont compté que 337 marchands de bois sur les 24 000 paysans occupés dans l'exploitation des forêts *. Dans le district de Slobodskoï, province de Viatka, on comptait 123 marchands de bois (« les petits marchands sont pour la plupart les soumissionnaires des gros », ces derniers sont seulement 10) et 18 865 ouvriers occupés à l'exploitation des forêts avec 19,5 roubles de gains moyens**. M. S. Korolenko estimait qu'en Russie d'Europe près de 2 000 000 de paysans sont occupés aux travaux des forêts*** ; ce nombre n'est, à coup sûr, pas exagéré, étant donné que dans les 9 districts de la province de Viatka (sur 11) on comptait environ 56 430 ouvriers forestiers et dans toute la province de Kostroma, près de 47 000****. Ces travaux comptent parmi les plus mal payés ; les conditions d'hygiène y sont exécrables et la santé des ouvriers est minée à l'extrême. Les ouvriers perdus au fond des bois sont privés de toute protection, de sorte que dans cette branche sévissent dans toute leur rigueur la servitude, le truck-system et autres compagnons des industries paysannes « patriarcales ». Rappelons à l'appui de cette caractéristique l'opinion de quelques enquêteurs locaux. Les statisticiens de Moscou mentionnent « les achats obligatoires d'aliments » qui diminuent généralement de beaucoup le gain des bûcherons. Les ouvriers forestiers de Kostroma « vivent dans les bois en artels, dans de petites baraques dressées à la hâte et fort mal, sans poêle et qu'on chauffe en allumant un feu. La mauvaise nourriture

* *Recueil de renseignements statistiques sur la province de Moscou*, t. VII, fasc. I, 2e partie. Dans l'industrie forestière comme dans les autres il arrive souvent chez nous que l'on ne distingue pas strictement entre patrons et ouvriers en donnant à ces derniers aussi le nom de marchands de bois.

** *Tarvaux de la Commission artisanale*, t. XI, p. 397.

*** *Le travail salarié libre.*

**** Calculé d'après les *Travaux de la Commission artisanale.*

constituée de mauvaises denrées et de pain transformé en pierre au bout de huit jours, une atmosphère répugnante... des vêtements toujours humides... tout cela ne peut avoir qu'une action néfaste sur la santé des ouvriers forestiers ». La population des cantons « forestiers » vit dans des « conditions beaucoup plus malpropres »... que dans ceux où les ouvriers viennent offrir leurs bras (c'est-à-dire dans les cantons où prédominent les métiers auxiliaires exercés hors de la commune)*. Sur le district de Tikhvine (province de Novgorod) nous lisons : « L'agriculture... constitue une source accessoire de revenu, bien que toutes les données officielles indiquent que la population s'occupe d'agriculture... Tout ce que le paysan reçoit pour son strict nécessaire, il le gagne à couper et à flotter le bois pour les marchands de bois. Mais la crise est imminente : d'ici 5 ou 10 ans il n'y aura plus de forêts... » « L'ouvrier forestier est plutôt un haleur ; il passe l'hiver dans des camps perdus au fond des forêts... et au printemps, déshabitué des travaux domestiques, il ne pense plus qu'au flottage et au tirage du bois ; seules la moisson et la coupe des foins le ramènent à la vie sédentaire... » Les paysans sont « perpétuellement asservis » par les marchands de bois **. Les enquêteurs de Viatka constatent que l'embauchage pour les travaux forestiers se fait d'ordinaire à l'époque de la levée des impôts ; que l'achat forcé des vivres chez les patrons diminue fortement les

* *L.c.,* pp. 19-20, 39. Cf. un jugement tout à fait analogue dans les *Travaux de la Commission artisanale,* t. XII, p. 265.

** *Travaux de la Commission artisanale,* t. VIII, pp. 1372-1373, 1474. « L'industrie forestière a favorisé dans le district de Tikhvine le développement de la forge, du travail du cuir, de la pelleterie et en partie de la cordonnerie ; la première fournit les gaffes ; les autres, des bottes, des demi-pelisses, des moufles ». Nous voyons ici, entre autres, comment la fabrication des moyens de production (c'est-à-dire le développement de la 1re section dans l'économie capitaliste) impulse la fabrication des objets de consommation (c'est-à-dire la 2e section). Ce n'est pas la production qui suit la consommation, mais inversement

salaires... « Bûcherons et coupeurs de bois de chauffage touchent 17 kopecks environ par journée d'été et environ 33 kopecks s'ils ont un cheval... Un salaire aussi minime est une rémunération insuffisante du travail si l'on tient compte qu'il s'effectue dans les conditions les plus antihygiéniques »*, etc., etc.

Les ouvriers forestiers représentent donc un élément important du prolétariat rural possédant un misérable lopin de terre et obligé de vendre sa force de travail aux conditions les moins favorables. C'est une occupation irrégulière et instable au plus haut degré. Les ouvriers forestiers représentent donc cette forme d'armée de réserve (ou de surpopulation relative en société capitaliste) que la théorie dénomme forme latente** : une certaine partie de la population rurale (assez grande, comme on l'a vu) doit toujours être prête à exécuter un tel travail, doit toujours en avoir besoin. C'est une condition de l'existence et du développement du capitalisme. Au fur et à mesure que les forêts sont détruites par les marchands de bois, parce que soumises à une exploitation outrée (et ce processus se poursuit avec une extrême rapidité), on éprouve de plus en plus la nécessité de substituer la houille au bois. On voit se développer de plus en plus l'industrie houillère, qui seule peut assigner une base solide à la grande industrie mécanique. La fabrique moderne demande un combustible à bon marché, qu'on puisse avoir à tout moment et en quantité voulue à un prix déterminé et variant le moins possible.

---

* *Travaux de la Commission artisanale*; XI, pp. 399-400, 405, 147. Cf. les nombreuses indications du *Recueil des zemstvos* sur le district de Troubtchevsk, province d'Orel, montrant que « l'agriculture a une importance secondaire », et que le rôle principal appartient aux industries, surtout à l'industrie forestière. (*Recueil de renseignements statistiques sur le district de Troubtchevsk,* Orel 1887, surtout les remarques par localité rurale.)

** *Das Kapital,* I², p. 668[92].

L'industrie forestière ne peut satisfaire à cette demande*. C'est pourquoi la prédominance de l'industrie forestière sur celle de la houille, en ce qui concerne les fournitures de combustible, correspond à un faible développement du capitalisme. Quant aux rapports sociaux de production, l'industrie forestière est à l'industrie de la houille à peu près ce que la manufacture capitaliste est à la grande industrie mécanique. L'industrie forestière équivaut à l'état le plus rudimentaire de la technique qui exploite les richesses naturelles par des procédés primitifs ; l'industrie houillère mène à une révolution complète dans la technique et à un emploi étendu des machines. L'industrie forestière laisse le producteur paysan comme devant, l'industrie houillère le transforme en ouvrier de fabrique. L'industrie forestière laisse à peu près intact tout le régime ancien, patriarcal, en enserrant les ouvriers, jetés au fond des forêts, dans les pires formes d'asservissement ; en abusant de leur ignorance, de leur impuissance et de leur dispersion. L'industrie houillère rend la population mobile, elle crée de grands centres industriels et mène inévitablement au contrôle social de la production. Bref, la substitution décrite plus haut joue le même rôle progressif que la substitution de la fabrique à la manufacture**.

---

* En voici une illustration tirée du *Compte rendu des membres de la commission d'enquête sur les fabriques et usines du royaume de Pologne* (St-Ptb 1888, 1re partie). La houille coûte en Pologne deux fois moins qu'à Moscou. La dépense moyenne de combustible par poud de filés est de 16 à 37 kopecks en Pologne et de 50 à 73 kopecks dans la région de Moscou. Dans cette dernière les approvisionnements en combustible se font pour 12 à 20 mois, et en Pologne pour 3 mois au plus, et plus souvent pour 1 à 4 semaines.

** En abordant le problème de la substitution de l'industrie de la houille à l'industrie forestière (*Esquisses*, 211, 243), M. N. —on s'est borné, comme d'habitude, à des doléances. Quant à ce petit détail que derrière l'industrie capitaliste de la houille se trouve une industrie forestière également capitaliste dont les procédés d'exploitation étaient infiniment pires, notre romantique s'arrange pour ne point le remar-

L'art de bâtir lui aussi entrait primitivement dans le cycle des travaux domestiques du paysan, et il continue à en faire partie aujourd'hui encore pour autant que subsiste l'économie paysanne semi-naturelle. Le développement ultérieur change les ouvriers du bâtiment en *artisans* spécialistes qui exécutent les commandes de la clientèle. Dans les villages et les petites villes, pareille organisation de l'industrie du bâtiment est assez développée de nos jours encore ; l'artisan conserve d'ordinaire ses attaches avec la terre et travaille pour un contingent fort restreint de petits consommateurs. Avec le progrès du capitalisme, la conservation de ce régime d'industrie devient impossible. Les progrès du commerce, des fabriques, des villes, des chemins de fer, demandent des constructions d'un tout autre genre, qui ne ressemblent en rien ni par leur architecture, ni par leurs dimensions, aux édifices de l'époque patriarcale. Les nouvelles constructions demandent des matériaux très variés et coûteux, la coopération d'une masse d'ouvriers des spécialités les plus différentes, et un temps assez long pour en achever les travaux ; la répartition de ces nouvelles constructions ne tient nul compte de la répartition traditionnelle de la population : on les élève dans les grandes villes ou les faubourgs, en des endroits non peuplés, le long des voies ferrées en cours de construction, etc. L'artisan local

quer. En revanche, il s'étend beaucoup sur « le nombre des ouvriers » ! Que valent quelque 600 000 mineurs anglais à côté de millions de paysans sans travail ? demande-t-il (p. 211). A cela nous répondrons : la formation par le capitalisme d'une surpopulation relative ne fait aucun doute, mais M. N. —on n'a rien compris au rapport qui existe entre ce phénomène et les besoins de la grande industrie mécanique. Comparer le nombre des paysans occupés, même irrégulièrement et provisoirement, à divers travaux, et le nombre des mineurs spécialisés occupés exclusivement à l'extraction de la houille est un procédé absolument dénué de sens. M. N. —on n'a recours à de tels procédés que pour déguiser un fait qui renverse toute sa théorie — la croissance rapide en Russie du nombre des ouvriers des fabriques et des mines et de toute la population industrielle et commerciale, en général.

devient ouvrier ambulant, qu'embauche un patron-*entre-preneur* qui s'interpose petit à petit entre le consommateur et le producteur et se change en véritable capitaliste. Le développement par bonds de l'économie capitaliste et les périodes de « fièvre constructive » succédant à de longues années mauvaises (telle la fièvre que nous traversons aujourd'hui en 1898), donnent une impulsion vigoureuse au développement en largeur et en profondeur des rapports capitalistes dans l'industrie du bâtiment.

Telle est, d'après les données de la littérature économique russe, l'évolution de l'industrie en question depuis la réforme*. Evolution qui se manifeste tout particulièrement dans la division territoriale du travail, dans la formation de régions étendues où la population ouvrière se spécialise dans tel ou tel genre de travaux de construction **. Une pareille spécialisation suppose déjà la création de grands marchés pour les travaux de construction et, par suite, l'établissement de rapports capitalistes. Citons, à titre d'illustration, les chiffres relatifs à une de ces régions. Le district de Pokrov, province de Vladimir, est depuis longtemps renommé pour ses charpentiers qui dès le commencement du siècle constituaient plus de la moitié de la population.

---

* Comme nous avons déjà eu l'occasion d'observer plus haut, la constatation de cette évolution est d'autant plus malaisée que, dans notre littérature, les ouvriers du bâtiment sont souvent appelés « artisans », catégorie dans laquelle on place à tort les ouvriers salariés, eux aussi. Au sujet d'un développement analogue de l'organisation du bâtiment en Occident voir, par exemple, *Webb, Die Geschichte des britischen Trade Unionismus,* Stuttgart 1895, p. 7.

** Dans la province de Iaroslavl, par exemple, c'est le district de Danilov qui est surtout renommé pour ses poêliers, plâtriers et maçons, chaque canton fournissant sa spécialité. La partie d'au-delà de la Volga, du district de Iaroslavl, fournit surtout les peintres en bâtiment ; les charpentiers viennent de la partie moyenne du district de Mologa, etc. (*Revue de la province de Iaroslavl,* fasc. II, Iaroslavl 1896, pp. 35 et autres.)

Depuis la réforme, ce métier continue à se développer*. « Dans la région des charpentiers l'élément analogue aux maîtres-artisans et fabricants, ce sont les entrepreneurs », qui se recrutent d'ordinaire parmi les membres les plus habiles des artels de charpentier. « Il n'est pas rare de voir un entrepreneur amasser en dix ans de 50 000 à 60 000 roubles et même davantage de bénéfices nets. Certains entrepreneurs font travailler 300 à 500 charpentiers ; ils sont devenus de vrais capitalistes... Ce n'est pas pour rien que les paysans de l'endroit disent « *qu'il n'y a pas plus avantageux que de vendre des charpentiers* »**. Il serait difficile de définir de façon plus lumineuse la nature même de l'organisation contemporaine de la petite industrie ! « La charpenterie a laissé une empreinte profonde sur le régime tout entier de la vie paysanne de cette contrée... Le paysan-charpentier se déshabitue peu à peu de l'agriculture et finit même par l'abandonner tout à fait. » La vie dans les capitales a imprimé au charpentier un cachet de civilisation : il vit beaucoup plus proprement que les paysans des alentours et s'en distingue nettement par son niveau « intellectuel », « par le degré relativement supérieur de son développement intellectuel »***.

---

* Peu avant 1860, l'agglomération d'Argounovo (le canton d'Argounovo est le centre de cette industrie) donnait 10 000 charpentiers environ. Après 1860, sur 548 villages du district de Pokrov, 503 étaient habités par des charpentiers. (*Les petites industries de la province de Vladimir,* t. IV, pp. 161 et suivantes.)

** *Ibid.,* pp. 164-165. C'est nous qui soulignons.

*** *Ibid.,* 165-166. D'autres sources encore donnent une caractéristique analogue. Voir Jbankov: *L'influence des métiers exercés hors de la commune sur le mouvement de la population de la province de Kostroma, 1866-1883.* Kostroma 1887. — *Des métiers auxiliaires que les habitants du district de Soligalitch, province de Kostroma, vont exercer dans les villes. Iouriditcheski Vestnik,* 1890, n° 9. *Le pays des femmes* (*Babia storona*), Kostroma 1891. — *Essai de programme général d'enquête sur les métiers exercés hors de la commune. — Les*

Le nombre total des ouvriers du bâtiment en Russie d'Europe doit être fort important, à en juger par les données fragmentaires dont nous disposons. En 1896, on comptait dans la province de Kalouga 39 860 ouvriers du bâtiment, travaillant sur place ou hors de leur commune. La province de Iaroslavl comptait, en 1894-1895, d'après les chiffres officiels, 20 170 ouvriers travaillant hors de leur commune. Dans la province de Kostroma, environ 39 500 hors de la commune. Dans 9 districts (sur 11) de la province de Viatka (entre 1880-1890) environ 30 500. Dans 4 districts (sur 12) de la province de Tver, 15 585 ouvriers sur place et hors de leur commune. Dans le district de Gorbatov, province de Nijni-Novgorod, 2 221 sur place et hors de leur commune. D'après les chiffres officiels de 1875-1876, 20 000 charpentiers au moins quittaient chaque année la province de Riazan. Dans le district d'Orel, province du même nom, 2 000 ouvriers du bâtiment. Dans 3 districts (sur 15) de la province de Poltava, 1 440. Dans le district de Nikolaïev, province de Samara, 1 339*. A en juger par

métiers exercés hors de la commune dans la province de Smolensk en 1892-1895, Smolensk 1896. — *L'influence des métiers exercés hors de la commune sur le mouvement de la population*, *Vratch*, 1895, n° 25. — Voir aussi *Revue de la province de Iaroslavl, Travaux de la commission artisanale, Revue statistique de la province de Kalouga*, 1896, Kalouga 1897. *Revue agricole de la province de Nijni-Novgorod pour 1896*, Nij.-Novg. 1897 et autres publications statistiques des zemstvos.

* Les recueils des zemstvos sont la source principale parallèlement à celles qui ont été citées dans la note précédente. M. V. V. (*Esquisses de l'industrie artisanale*, 61) rapporte des chiffres sur 13 districts des provinces de Poltava, Koursk et Tambov. Les ouvriers du bâtiment (c'est à tort que M. V. V. les classe tous parmi les « petits industriels ») sont au nombre de 28 644, soit de 2,7 % à 22,1 % de la population mâle adulte des districts. Si on prenait comme taux normal le chiffre moyen (8,8 %), on obtiendrait pour la Russie d'Europe 1 million 1/3 d'ouvriers du bâtiment (en estimant à 15 000 000 le nombre des ouvriers mâles adultes). Or, les provinces en question tiennent le milieu entre les provinces où l'industrie du bâtiment est le plus développée et celles où elle l'est le moins.

ces chiffres, le nombre des ouvriers du bâtiment, dans la Russie d'Europe, doit être évalué à *1 million au moins* *. Ce chiffre doit être plutôt considéré comme un minimum, puisque toutes les sources témoignent de l'accroissement rapide du nombre des ouvriers du bâtiment depuis la réforme**. Les ouvriers du bâtiment constituent un prolétariat industriel en formation dont les attaches avec la terre — très faibles dès maintenant*** — s'affaiblissent d'année en année. Par leur situation les ouvriers du bâtiment se distinguent nettement des forestiers, se rapprochant plutôt des ouvriers de fabrique. Ils travaillent dans les grands centres urbains et industriels qui, comme nous l'avons vu, élèvent sensiblement leur niveau de culture. Si l'industrie forestière déclinante caractérise les formes peu développées d'un capitalisme qui s'accommode encore du régime patriarcal, l'industrie du bâtiment en développement caractérise la phase supérieure du capitalisme, conduit à la formation d'une nouvelle classe d'ouvriers industriels et marque une décomposition profonde de l'ancienne paysannerie.

---

* D'après le recensement du 28 janvier 1897 (*Relevé général,* 1905), la population *active* (c'est-à-dire celle qui gagne sa vie elle-même) de l'Empire entier se chiffre dans l'industrie du bâtiment par 717 000 personnes, plus 469 000 agriculteurs qui y trouvent un gagne-pain accessoire. (*Note de la 2e édition.*)

** Les données sur la valeur des édifices assurés contre l'incendie nous permettent, en partie, de nous faire une idée des proportions de l'industrie du bâtiment. En 1884 cette valeur se montait à 5 968 millions de roubles ; en 1893, à 7 854 millions (*Les forces productives,* t. XII, p. 65). Ce qui représente un accroissement annuel de 188 millions de roubles.

*** Dans la province de Iaroslavl, par exemple, 11 à 20% de la population, c'est-à-dire 30 à 56% d'ouvriers vont chercher du travail hors de la commune ; 68,7% d'entre eux sont absents *toute l'année* (*Revue de la province de Iaroslavl*). Il est évident que ce sont là « des paysans qui n'en portent que la *dénomination officielle* » (p. 117).

X. UN APPENDICE DE LA FABRIQUE

Nous appelons appendice de la fabrique les formes de travail salarié et de petite industrie, dont l'existence est intimement liée à la fabrique. Y sont compris avant tout les ouvriers forestiers et du bâtiment (une partie d'entre eux), dont il a déjà été parlé et qui parfois s'intègrent directement à la population des centres industriels, parfois appartiennent à la population des villages environnants*. Viennent ensuite les ouvriers des tourbières, lesquelles sont parfois exploitées par les propriétaires des fabriques eux-mêmes** ; les camionneurs, les débardeurs, les emballeurs et tous ceux que l'on appelle du nom général de manœuvres, qui représentent toujours une part assez importante de la population des centres de fabriques. A Pétersbourg, par exemple, le recensement du 15 décembre 1890 a enregistré 44 814 hommes et femmes dans le groupe des « journaliers et manœuvres », 51 000 dans les transports, dont 9 500 s'occupent spécialement du transport des fardeaux et colis. Ensuite, des travaux accessoires sont exécutés pour les fabriques par de petits industriels « indépendants » ; dans les centres de fabriques ou leurs alen-

* Ainsi dans la province de Riazan « la seule fabrique de Khloudov » (4 849 ouvriers en 1894-95, 5 millions de roubles de production) « occupe pendant l'hiver au transport du bois près de 7 000 chevaux, dont la plupart appartiennent aux paysans du district d'Egorievsk »[93]. (*Travaux de la Commission artisanale,* VII, pp. 1109-1110.)

** Le chaos règne aussi dans la statistique des tourbières. Cette industrie n'est généralement pas classée parmi les « fabriques et usines » (Cf. Kobéliatski, *Mémento,* p. 15), mais parfois elle y figure cependant. Ainsi, la *Liste* dénombre 12 tourbières avec 2 201 ouvriers dans la province de Vladimir, et seulement dans cette province, bien qu'on extraie la tourbe dans d'autres encore. D'après Svirski (*Les fabriques et les usines de la province de Vladimir*) 6 038 ouvriers étaient occupés en 1890 à extraire la tourbe dans la province de Vladimir. Le nombre total des ouvriers tourbiers en Russie doit être beaucoup plus grand.

tours des industries apparaissent, telles que la fabrication de tonneaux pour les huileries et distilleries*, le tressage de paniers pour l'emballage du verre**, la fabrication de boîtes pour l'emballage de la quincaillerie et des articles de la serrurerie, l'exécution des manches pour les instruments de menuiserie et de serrurerie***, la fabrication d'aiguilles pour la cordonnerie, de tan pour les usines de cuir, etc.****, le tissage de nattes pour l'emballage des produits manufacturés (dans la province de Kostroma et autres), la fabrication de bûchettes pour les allumettes (dans les provinces de Riazan, de Kalouga, etc.), le collage de boîtes de carton pour les fabriques de tabac (dans les environs de Pétersbourg) (*), la fabrication de poudre de bois pour les vinaigreries (**), la préparation par les petites filatures (à Lodz) du couston, industrie qui s'est développée pour répondre aux besoins des grandes fabriques (***), etc., etc. Tous ces petits industriels, ainsi que les ouvriers salariés mentionnés plus haut, appartiennent soit à la population industrielle des centres de fabriques, soit à la population semi-agricole des localités environnantes. De plus, quand la fabrique se borne à produire des articles semi-ouvrés, elle fait naître parfois de petites industries pour le traitement des semi-produits ; ainsi, la filature mécanique a donné une impulsion au tissage artisanal ; autour des usines

* *Travaux de la Commission artisanale,* fasc. VI.

** *Ibid.,* fasc. VIII, dans la province de Novgorod.

*** *Ibid.,* fasc. IX, dans les cantons suburbains du district de Toula.

**** Dans la province de Perm, près de la ville de Koungour, dans celle de Tver, dans le bourg de Kimry, etc.

(*) Voir le *Compte rendu de la direction du zemstvo du district de St-Pétersbourg pour 1889.* Compte rendu de M. Voïnov sur le Ve secteur médical.

(**) *Comptes rendus et recherches,* I, p. 360.

(***) *Comptes rendus de l'enquête sur les fabriques et usines du Royaume de Pologne,* St-Ptb 1888, p. 24.

métallurgiques apparaissent des petits producteurs autonomes qui font des objets de métal, etc. Enfin, le travail à domicile pour les capitalistes est souvent lui aussi un appendice de la fabrique*. L'époque de la grande industrie mécanique se caractérise dans tous les pays par une grande extension du travail à domicile pour les capitalistes, dans des branches d'industrie comme la confection. Nous avons déjà dit plus haut à quel point ce travail est répandu en Russie, quelles sont les conditions qui le distinguent et pourquoi il nous semble plus justifié de le décrire dans le chapitre consacré à la manufacture.

Pour faire une description tant soit peu complète de cet appendice de la fabrique, il faudrait une statistique complète des occupations de la population ou une série de monographies sur toute la vie économique des centres de fabriques et de leurs environs. Mais, même les données fragmentaires dont nous avons dû nous contenter font apparaître combien erronée est l'opinion, si répandue chez nous, d'après laquelle la fabrique serait séparée des autres types d'industrie et la population des fabriques de celle qui ne travaille pas à l'intérieur des fabriques. Le développement des formes d'industrie comme celui de tous les rapports sociaux en général, ne peut se faire autrement que par une lente

* Nous avons trouvé dans la *Liste* 16 fabriques comptant 1 000 ouvriers et plus en ateliers et aussi 7 857 ouvriers travaillant au dehors. 14 fabriques de 500 à 999 ouvriers ont 1 352 ouvriers au dehors. La *Liste* enregistre les travaux au dehors d'une manière tout à fait accidentelle, avec une foule de lacunes. Le *Relevé des comptes rendus des inspecteurs de fabrique* dénombre en 1903 632 comptoirs de distribution avec 65 115 ouvriers. Bien entendu, ces données sont très incomplètes, mais il n'en est pas moins caractéristique que l'énorme majorité de ces comptoirs et des ouvriers qu'ils occupent, revient aux centres de fabriques (région de Moscou : 503 comptoirs avec 49 345 ouvriers. Province de Saratov, cotonnade-sarpinka, 33 comptoirs avec 10 000 ouvriers). (*Note de la 2e édition.*)

progression au milieu d'une masse de formes transitoires entrelacées les unes avec les autres, et de retours apparents au passé. Ainsi, le développement des petites industries peut (comme nous l'avons vu) indiquer un progrès de la manufacture capitaliste ; nous voyons maintenant que la fabrique peut parfois, elle aussi, stimuler le développement des petites industries. Le travail pour le « revendeur » peut de son côté constituer un appendice soit de la manufacture soit de la fabrique. Pour bien apprécier la valeur de ces faits, il faut les envisager en rapport avec la structure entière de l'industrie, à un stade donné de son développement, ainsi qu'avec les tendances fondamentales de ce développement.

XI. LA SEPARATION COMPLETE DE L'INDUSTRIE ET DE L'AGRICULTURE

Seule la grande industrie mécanique amène la séparation complète de l'industrie et de l'agriculture. La statistique russe confirme pleinement cette thèse établie par l'auteur du *Capital* pour les autres pays*, mais généralement ignorée des économistes populistes. M. N. —on dans ses *Esquisses* disserte à propos et hors de propos sur « la séparation de l'industrie et de l'agriculture », sans cependant se donner la peine d'analyser, à l'aide de données exactes, l'évolution de ce processus et les formes diverses qu'il revêt. M. V.V., qui indique les attaches de notre ouvrier industriel à la terre *(dans la manufacture ;* notre auteur ne juge pas nécessaire de distinguer entre les différentes phases du capitalisme, bien qu'il fasse semblant de suivre la théorie de l'auteur du *Capital* !), déclame, à ce propos, sur la « dépendance honteuse » (*sic*) « de *notre* (c'est l'auteur qui souli-

* *Das Kapital*, I², pp. 779-780[94].

gne) production capitaliste » vis-à-vis de l'ouvrier-agriculteur, etc. (*Les destinées du capitalisme,* pp. 114 et autres). M. V.V. n'a assurément pas entendu parler — et s'il en a entendu parler, il a sans doute oublié, — que non seulement « chez nous », mais partout en Occident le capitalisme d'avant la grande industrie mécanique n'a pas été en mesure de rompre définitivement les attaches de l'ouvrier à la terre ! Enfin M. Kabloukov a servi tout dernièrement aux étudiants cette stupéfiante déformation des faits : « Tandis qu'en Occident le travail à la fabrique est pour l'ouvrier le seul moyen d'existence, l'ouvrier de chez nous, *à de rares exceptions près* (*sic*), voit dans le travail à la fabrique une occupation accessoire, *la terre l'attire davantage* *. »

Le problème a été traité de façon concrète dans la statistique sanitaire de Moscou, notamment l'ouvrage de M. Démentiev sur « la liaison des ouvriers de fabrique avec l'agriculture ** ». Les données recueillies systématiquement et embrassant environ 20 000 ouvriers, montrent que 14,1% seulement des ouvriers de fabrique s'en vont aux travaux des champs. Mais ce qui est encore plus important, c'est le fait amplement démontré dans l'ouvrage en question, que *c'est précisément la production mécanique qui détache les ouvriers de la terre.* De toute une série de chiffres à l'appui de cette thèse, nous n'indiquerons que les plus saillants*** :

---

* *Leçons d'économie rurale* (*sic*), publication pour les étudiants. Moscou 1897, p. 13. Peut-être le savant statisticien croit-il possible de rapporter à « de rares exceptions près » les 85% des cas (voir le texte ci-dessous) ?

** *Recueil de renseignements statistiques sur la province de Moscou.* Section de la statistique sanitaire t. IV, IIe partie, Moscou 1893. Réimprimé dans le livre bien connu de Démentiev *La fabrique, etc.*

*** *Recueil de rénseignements stat, l. c.,* p. 292. *La fabrique,* 2e édition, p. 36.

Fabriques et usines	Ouvriers s'en allant aux travaux des champs, en %	
Tissages à bras et teintureries de coton . . .	72,5	Production manuelle
Soieries	63,1	
Porcelaines et faïences	31,0	
Tissages à bras d'indienne imprimée et comptoirs de distribution de chaînes	30,7	
F-ques de drap (fabrication complète)	21,4	
Filatures et tissages de coton	13,8	Production mécanique
Tissage avec impression et finissage	6,2	
Constructions mécaniques	2,7	
Impression et finissage mécanique	2,3	

Nous avons ajouté au tableau de l'auteur la répartition de 8 productions en fabrication à bras et fabrication mécanique. Quant à la 9e branche, celle du drap, nous devons dire qu'elle se fait partie à bras, partie à la machine. Et nous voyons que parmi les tisserands des fabriques à bras près de 63% quittent la fabrique pour aller aux travaux des champs, tandis que parmi les tisserands travaillant sur métiers *personne ne s'en va*. Parmi les ouvriers des fabriques de drap dans les ateliers qui emploient la force mécanique, 3,3% seulement. « Ainsi donc, la cause principale qui fait que les ouvriers de fabrique rompent avec la terre, c'est le passage de la production manuelle à la production mécanique. Bien que le nombre des fabriques travaillant à bras soit encore relativement assez important, le nombre de leurs ouvriers est tout à fait insignifiant par rapport à celui des ouvriers des fabriques travaillant à la machine. C'est pourquoi nous obtenons un pourcentage aussi insignifiant de ceux qui vont se louer pour les travaux des champs : 14,1% des ouvriers adultes et 15,4% des ouvriers adultes appartenant exclusivement à la paysannerie »*. Rappelons que l'enquête sanitaire sur les fabriques de la province de Moscou a produit les chiffres suivants : fabriques avec des moteurs mécaniques, 22,6% de toutes les fabriques

* *Recueil*, pp. 280-282. *La fabrique*, p. 26.

(dont 18,4% avec des moteurs à vapeur) ; ces fabriques concentrent 80,7% du nombre total des ouvriers. Fabriques à bras : 69,2% avec 16,2% seulement des ouvriers. 244 fabriques à moteurs mécaniques occupent 92 302 ouvriers (378 par fabrique) et 747 fabriques à bras, 18 520 ouvriers (25 ouvriers par fabrique)*. Nous avons montré plus haut la forte concentration de tous les ouvriers de fabrique russes dans les plus grandes entreprises, mécaniques pour la plupart, occupant en moyenne 488 ouvriers et plus chacune. M. Démentiev a étudié en détail le rôle que jouent dans la rupture des ouvriers avec la terre le lieu de naissance, les distinctions entre ouvriers originaires du pays et les nouveaux venus, les distinctions de castes (bourgeois et paysans), et il s'est trouvé que toutes ces distinctions s'effacent devant l'influence du facteur principal : le passage de la production manuelle à la production mécanique**. « Quelles que soient les causes qui contribuent à transformer l'ancien agriculteur en ouvrier de fabrique, il reste que ces ouvriers spécialisés existent déjà. Ils s'inscrivent seulement parmi les paysans, mais ils ne sont liés à la campagne que par les impôts qu'ils acquittent en changeant de passeport. En effet, ils n'ont à la campagne ni d'exploita-

* *Recueil*, t. IV, 1re partie, pp. 167, 170, 177.

** Dans son *Enquête sanitaire sur les fabriques et usines de la province de Smolensk* (Smolensk 1894-1896), M. Jbankov estime, par approximation seulement, le nombre des ouvriers se louant aux travaux des champs, à 10-15% pour la seule manufacture de Iartsévo (t. II, pp. 307, 445 ; en 1893-1894 on y comptait 3 106 ouvriers sur les 8 810 ouvriers des fabriques et usines de la province de Smolensk). La proportion des ouvriers non permanents à cette fabrique était de 28% pour les hommes (dans toutes les fabriques, 29%) et de 18,6% pour les femmes (dans toutes les fabriques, 21%. Voir t. II, p. 469). Notons que parmi les ouvriers non permanents on range ici : 1° ceux qui travaillent à la fabrique depuis moins d'un an ; 2° ceux qui s'en vont aux travaux des champs et 3° ceux qui « en général ont quitté le travail pour plusieurs années, pour une raison quelconque » (t. II, p. 445).

tion, ni même assez souvent de maison qui est ordinairement vendue. Même leur droit à la terre, ils ne le conservent pour ainsi dire que juridiquement. Les désordres qui se sont produits dans un grand nombre de fabriques en 1885-1886 ont montré que ces ouvriers se considèrent eux-mêmes comme tout à fait étrangers à la campagne, de même que les paysans des campagnes les considèrent, eux, les descendants de leurs voisins, comme des étrangers. Nous sommes donc en présence d'une classe déjà constituée d'ouvriers n'ayant point de gîte, ni en fait aucune propriété, classe que rien ne lie et qui vit au jour le jour. Et cette classe ne date pas d'hier. Elle possède déjà sa généalogie à la fabrique, et elle en est déjà, pour une bonne part, à sa troisième génération »*. Enfin, la statistique récente des fabriques et usines fournit des matériaux intéressants sur la rupture des fabriques avec l'agriculture. Dans la *Liste des fabriques et usines* (données pour 1894/95) on trouve des renseignements sur le nombre des journées de travail de chaque fabrique dans l'année. M. Kaspérov s'est empressé d'utiliser ces données au profit des théories populistes, en évaluant « qu'en moyenne la fabrique russe travaille 165 jours par an », et que « 35% de nos fabriques travaillent moins de 200 jours par an »**. Il va de soi que, étant donné le caractère bien vague de la notion de « fabrique », ces chiffres globaux n'ont presque aucune valeur dès qu'on n'indique pas combien d'ouvriers travaillent tel ou tel nombre de jours dans l'année. Nous avons totalisé les chiffres correspondants de la *Liste* concernant les grandes fabriques (de 100 ouvriers et plus), qui emploient, ainsi que

* *Recueil*, p. 296. *La fabrique*, pp. 44-46.

** *Statistique du développement industriel de la Russie*. Rapport de M. I. T.-Baranovski, membre de la Société Libre d'Economie, et débats sur ce rapport dans les séances de la IIIe section. St-Pétersbourg 1898, p. 41.

nous l'avons vu plus haut (§ VII), le 3/4 environ des ouvriers des fabriques et usines. Nous avons établi que la moyenne des journées de travail par an est suivant les groupes : A) 242 ; B) 235 ; C) 273*, et 244 pour toutes les grandes fabriques. En évaluant la moyenne des journées de travail par ouvrier, nous trouvons que les ouvriers des grandes fabriques travaillent en moyenne 253 jours dans l'année. Dans une seule des 12 catégories, entre lesquelles la *Liste* répartit les différentes industries, la moyenne des journées de travail est de moins de 200 pour les groupes inférieurs ; notamment dans la catégorie XI (produits alimentaires) : A) 189 ; B) 148 ; C) 280. Les fabriques des groupes A et B de cette catégorie occupent 110 588 ouvriers, soit 16,2% des ouvriers des grandes fabriques (655 670). Notons que cette catégorie embrasse des productions tout à fait dissemblables, par exemple, le sucre et le tabac, la distillerie, la minoterie, etc. Pour les autres catégories la moyenne des journées de travail par fabrique est la suivante : A) 259 ; B) 271 ; C) 272. Ainsi, plus les fabriques sont grandes, et plus de jours elles travaillent dans l'année. Les données générales sur les plus grandes fabriques de la Russie d'Europe confirment, par conséquent, les conclusions de la statistique sanitaire de Moscou et prouvent que la fabrique forme une classe d'ouvriers industriels permanents.

En résumé, la statistique des ouvriers de fabrique russes confirme entièrement la théorie du *Capital*, d'après laquelle c'est la grande industrie mécanique qui accomplit une révolution complète et décisive dans les conditions de vie de la population industrielle, en la détachant de façon définitive de l'agriculture et des traditions séculaires de vie patriarcale qui s'y rattachent. Mais en détruisant les rapports patriarcaux et petits-bourgeois, la grande indus-

---

* Rappelons que le groupe A comprend les fabriques de 100-499 ouvriers ; B, 500-999 et C, 1 000 et plus.

trie mécanique crée, d'autre part, des conditions qui rapprochent les ouvriers salariés de l'agriculture et de l'industrie : premièrement, elle transporte en général dans les campagnes le régime industriel et commercial qui s'est développé d'abord dans les centres non agricoles ; deuxièmement, elle rend la population mobile et crée de grands marchés de louage d'ouvriers ruraux aussi bien qu'industriels ; troisièmement, en introduisant la machine dans l'agriculture, la grande industrie mécanique amène à la campagne d'habiles ouvriers industriels dont le niveau de vie est sensiblement plus élevé.

XII. TROIS PHASES DE DEVELOPPEMENT DU CAPITALISME DANS L'INDUSTRIE RUSSE

Résumons maintenant les conclusions fondamentales auxquelles conduisent les données sur le développement du capitalisme dans notre industrie*.

Ce développement comporte trois phases principales : la petite production marchande (les petites industries, principalement paysannes) ; la manufacture capitaliste ; la fabrique (la grande industrie mécanique). Les faits réfutent entièrement l'opinion accréditée chez nous, selon laquelle l'industrie des « fabriques et usines » serait détachée de l'industrie « artisanale ». Au contraire, leur division est purement artificielle. La liaison et la continuité de ces formes d'industrie sont des plus directes et des plus intimes. Les faits attestent très clairement que la tendance essentielle de la petite production marchande est de développer le capitalisme, de créer notamment la manufacture ; or, la manufacture se transforme sous nos yeux avec une extrême rapidité en grande industrie mécanique. Le fait même que de nombreux

* Nous nous bornons, ainsi que nous l'avons indiqué dans la préface, à l'époque qui a suivi la réforme, en laissant de côté les formes d'industrie qui étaient fondées sur le travail de la population serve.

grands et très grands fabricants ont été eux-mêmes de tout petits industriels et qu'ils ont passé par tous les échelons depuis la « production populaire » jusqu'au « capitalisme », montre peut-être avec le plus d'évidence qu'il existe un lien étroit et direct entre les formes successives de l'industrie. Savva Morosov a été paysan serf (il s'est racheté en 1820), berger, cocher, ouvrier-tisserand, tisserand-petit patron ; il allait à pied à Moscou vendre sa marchandise aux revendeurs, ensuite propriétaire d'une petite entreprise, — d'un comptoir de distribution — et enfin d'une fabrique. Il est mort en 1862, possédant avec ses nombreux fils deux grandes fabriques. En 1890 les 4 fabriques de ses descendants occupaient 39 000 ouvriers qui produisaient pour 35 000 000 de roubles de marchandises*. Dans la province de Vladimir un bon nombre de grands fabricants de soie sont d'anciens ouvriers — tisserands et tisserands-petits patrons**. Les plus gros fabricants d'Ivanovo-Voznessensk (les Kouvaïev, les Fokine, les Zoubkov, les Kokouchkine, les Bobrov et bien d'autres) sont d'anciens koustari***. Les fabriques de brocart de la province de Moscou étaient toutes de petits ateliers familiaux****. Le fabricant Zavialov, de la région de Pavlovo, en 1864 encore « se rappelait fort bien le temps où il était simple compagnon de son maître Khabarov » (*). Le fabricant Varypaïev avait été un petit producteur indépendant (**) ; Kondratov de même, il allait à pied à Pav-

---

* *Les petites industries de la province de Vladimir*, t. IV, pp. 5-7, *Index* pour 1890. — Chichmarev : *Bref aperçu de l'industrie dans la région des chemins de fer de Nijni-Novgorod et Chouïa-Ivanovo.* St-Ptb 1892, pp. 28-32.

** *Les petites industries de la province de Vladimir*, t. III, pp. 7 et suivantes.

*** Chichmarev, pp. 56-62.

**** *Recueil de rens. stat. sur la province de Moscou*, t. VII, fasc. III, Moscou 1883, pp. 27-28.

(*) A. Smirnov. *Pavlovo et Vorsma*, p. 14.

(**) Labzine, *l.c.*, p. 66.

lovo, avec un sac rempli de ses articles*. Le fabricant Asmolov avait été conducteur de chevaux au service de colporteurs, puis petit marchand, propriétaire d'un petit atelier de tabac, et plus tard d'une grande fabrique avec un chiffre d'affaires de plusieurs millions**, etc., etc. Il serait intéressant de voir comment les économistes populistes détermineraient dans ces cas et autres analogues, où commence le capitalisme « artificiel » et où finit la production « populaire » ?

Les trois formes essentielles de l'industrie indiquées ci-dessus se distinguent tout d'abord par le degré d'évolution de la technique. La petite production marchande se caractérise par une technique manuelle tout à fait primitive, qui demeurait inchangée depuis un temps immémorial. Le petit industriel reste un paysan, qui s'assimile par tradition les procédés de traitement de la matière première. La manufacture introduit la division du travail, qui transforme notablement la technique et fait du paysan un compagnon, un « ouvrier de détail ». Mais la production manuelle subsiste, et le progrès des procédés de fabrication se distingue, de ce fait, par une lenteur excessive. La division du travail se forme spontanément et se transmet par tradition comme le travail du paysan. Seule la grande industrie mécanique opère un changement radical, jette par-dessus bord l'art manuel, réorganise la production sur des bases nouvelles, rationnelles, et applique systématiquement les données de la science. Tant que le capitalisme n'a pas organisé en Russie la grande industrie mécanique, — et dans les branches d'industrie où il ne l'a pas encore introduite, — nous constatons une stagnation quasi-complète de la technique, l'emploi du même métier à bras, du même moulin à vent ou à eau que l'on appliquait à la production il y a des siècles. Au contraire, dans les branches d'industrie que la

* Grigoriev, *l.c.*, p. 36.

** *Revue historico-statistique,* t. II, p. 27.

fabrique s'est soumises, nous voyons une révolution technique complète et un progrès extrêmement rapide des procédés de production mécanique.

Suivant le degré d'évolution différent de la technique, nous observons différentes phases de développement du capitalisme. La petite production marchande et la manufacture se caractérisent par une prédominance des petites entreprises, parmi lesquelles se détachent seulement un petit nombre de grandes. La grande industrie mécanique supplante définitivement les petites entreprises. Des rapports capitalistes s'installent aussi dans les petites industries (sous forme d'ateliers avec ouvriers salariés et de capital commercial) ; mais ici, ils sont encore peu développés et ne se cristallisent pas dans des oppositions violentes entre groupes de participants à la production. Il n'y a encore ici ni gros capitaux, ni larges couches de prolétaires. Dans la manufacture nous voyons se former les uns et les autres. L'abîme entre le propriétaire des moyens de production et l'ouvrier atteint déjà des proportions notables. De « riches » bourgs industriels font leur apparition, où le gros des habitants est composé d'ouvriers dépourvus de tout. Un petit nombre de marchands maniant des sommes énormes pour l'achat des matières premières et la vente des produits, et une masse d'ouvriers de détail vivant au jour le jour : tel est le tableau d'ensemble de la manufacture. Cependant l'abondance des petites entreprises, la conservation des liens avec la terre, le maintien des traditions dans le travail et dans le train de vie, tout cela suscite une multitude d'éléments de transition entre les extrêmes de la manufacture et en entrave le développement. Dans la grande industrie mécanique toutes ces entraves tombent ; les antagonismes sociaux atteignent leur maximum. Tous les côtés sombres du capitalisme semblent se concentrer en un seul point : la machine donne, comme on sait, une vigoureuse impulsion à la prolongation démesurée de la journée de tra-

vail ; femmes et enfants sont entraînés dans la production ; il se forme (et, étant donné les conditions de production en fabrique, il doit se former) une armée de réserve de chômeurs, etc. Mais la socialisation du travail effectuée par la fabrique sur une vaste échelle, et le bouleversement qui se produit dans les idées et les sentiments de la population qu'elle occupe (en particulier, la destruction des traditions patriarcales et petites-bourgeoises) amène une réaction : la grande industrie mécanique, contrairement aux phases précédentes, exige instamment la réglementation méthodique et le contrôle social de la production (la législation ouvrière est une des manifestations de cette tendance)*.

Le caractère même du développement de la production varie aux différentes phases du capitalisme. Dans les petites industries, le développement de la production suit celui de l'économie paysanne ; le marché est très restreint, la distance entre le producteur et le consommateur n'est pas grande, l'échelle peu étendue de la production s'adapte aisément à la demande locale qui ne varie guère. Aussi, à cette phase, l'industrie se trouve à son plus haut degré de stabilité. Mais cette stabilité équivaut à la stagnation de la technique et à la conservation des relations sociales patriarcales entortillées dans toutes sortes de survivances de traditions moyenâgeuses. La manufacture travaille pour le grand marché, parfois pour toute la nation, ce qui fait que la production prend ce caractère d'instabilité qui est propre au capitalisme et qui atteint son maximum dans la fabrique. La grande industrie mécanique ne peut se développer autrement que par bonds, par périodes successives de prospérité et de crises. Cette évolution par bonds de la fabrique

* Pour la liaison entre la législation ouvrière et les conditions et rapports créés par la grande industrie mécanique voir le chapitre II de la 2e partie du livre de M. T.-Baranovski *La fabrique russe*, et notamment l'article du *Novoïé Slovo,* juillet 1897.

augmente dans une forte mesure la ruine des petits producteurs ; les ouvriers sont tantôt attirés en masse par la fabrique aux époques de fièvre, tantôt ils en sont rejetés. La formation d'une énorme armée de réserve de chômeurs et d'hommes prêts à accepter n'importe quel travail devient la condition nécessaire de l'existence et du développement de la grande industrie mécanique. Nous avons montré au chapitre II dans quelles couches de la paysannerie se recrute cette armée, et indiqué dans les chapitres suivants les principales catégories d'occupations pour lesquelles le capital tient prêtes ces réserves. L'« instabilité » de la grande industrie mécanique a toujours provoqué et provoque encore les lamentations réactionnaires des gens qui continuent à voir les choses sous l'angle du petit producteur, oubliant que seule cette « instabilité » a mis fin à la stagnation d'autrefois et a conduit à une prompte transformation des procédés de fabrication et de tous les rapports sociaux.

La séparation de l'industrie et de l'agriculture, l'émancipation des rapports sociaux dans l'industrie, enfin libérés des traditions du servage et du régime patriarcal qui pèsent sur l'économie rurale, représentent un des aspects de cette transformation. Dans la petite production marchande l'industriel ne s'est pas encore tout à fait dégagé du paysan , il demeure la plupart du temps agriculteur, et ce lien de la petite industrie et de la petite agriculture est si profond que nous observons une loi intéressante de décomposition parallèle des petits producteurs dans l'industrie et dans l'agriculture. La formation de la petite bourgeoisie et des ouvriers salariés va de pair dans ces deux branches de l'économie nationale, préparant ainsi, aux deux pôles de la décomposition, la rupture de l'industriel avec l'agriculture. Cette rupture est déjà sensible dans la manufacture. On voit se former un bon nombre de centres industriels qui ne pratiquent pas l'agriculture. Ce n'est plus le paysan qui devient le principal représentant de l'industrie, mais le

marchand et le manufacturier d'une part, et l'ouvrier de l'autre. L'industrie et les rapports commerciaux relativement développés avec le reste du monde haussent le niveau de vie et de culture de la population ; déjà l'ouvrier de la manufacture regarde de haut en bas le paysan-agriculteur. La grande industrie mécanique achève cette transformation, détache définitivement l'industrie de l'agriculture et crée, ainsi que nous l'avons vu, une classe particulière de la population absolument étrangère à l'ancienne paysannerie dont elle se distingue par un autre genre de vie, par d'autres rapports familiaux, par un niveau supérieur des besoins, aussi bien matériels que moraux *. Dans les petites industries et dans la manufacture, nous voyons toujours les vestiges des rapports patriarcaux et des formes variées de dépendance personnelle qui, dans le cadre général de l'économie capitaliste, aggravent notablement la situation des travailleurs, les humilient et les démoralisent. La grande industrie mécanique, en concentrant des masses d'ouvriers venant souvent des points les plus opposés du pays, ne s'accommode plus du tout des survivances du régime patriarcal et de la dépendance personnelle, se distinguant par une véritable « attitude de dédain envers le passé ». Et c'est cette rupture avec les traditions surannées qui a été l'une des conditions essentielles qui ont rendu possible et nécessaire de réglementer la production et de la soumettre à un contrôle social. En parlant de la transformation par la fabrique des conditions de vie de la population, il faut noter

* Au sujet du type de « l'ouvrier de fabrique », cf. plus haut, chapitre VI, paragraphe II, 5, p. 454. — Voir aussi le *Recueil de renseignements statistiques sur la province de Moscou,* t. VII, fasc. III, Moscou 1883, p. 58 (l'ouvrier de fabrique est un raisonneur, une « forte tête »). — *Recueil de Nijni-Novg.*, I, pp. 42-43 ; t. IV, p. 335. — *Les petites industries de la province de Vladimir*, III, 113-114 et autres. — *Novoïé Slovo*, 1897, octobre, p. 63. — Cf. aussi les ouvrages cités de M. Jbankov caractérisant les ouvriers qui vont chercher en ville un travail dans l'industrie ou le commerce.

qu'en particulier le recrutement des femmes et des adolescents* pour la production est au fond un phénomène progressif. Il est hors de doute que la fabrique capitaliste place ces groupes de la population ouvrière dans des conditions particulièrement pénibles ; que pour ces groupes la réduction et la réglementation de la journée de travail et la garantie des conditions d'hygiène au travail, etc., sont bien plus nécessaires que pour les autres, mais la tendance à interdire complètement le travail des femmes et des adolescents dans l'industrie, ou à maintenir le régime patriarcal de vie qui exclurait ce travail, serait réactionnaire et utopique. En détruisant l'exclusivisme patriarcal de ces groupes de la population qui, auparavant, ne sortaient pas du cercle étroit des rapports domestiques et familiaux ; en les appelant à prendre une part directe à la production sociale, la grande industrie mécanique stimule leur développement, accroît leur indépendance, c'est-à-dire crée des conditions de vie de beaucoup supérieures à l'immuabilité patriarcale des rapports précapitalistes**.

---

* D'après les données de l'*Index* les fabriques et usines de la Russie d'Europe occupaient en 1890 un total de 875 764 ouvriers, dont 210 207 (24%) femmes, 17 793 (2%) petits garçons et 8 216 (1%) fillettes.

** « La pauvre tisseuse rejoint à la fabrique son père et son mari, où elle travaille à leurs côtés et indépendamment d'eux. Elle nourrit la famille au même titre que l'homme ». « A la fabrique... la femme est un producteur absolument indépendant en dehors de son mari. » Les ouvrières de fabrique apprennent très vite à lire et à écrire (*Les petites industries de la province de Vladimir*, t. III, pp. 113, 118, 112, etc.). La conclusion suivante de M. Kharizoménov est tout à fait juste : l'industrie met fin « à la dépendance économique de la femme à l'égard de la famille... et de l'homme... A la fabrique, la femme devient l'égale de l'homme ; c'est l'égalité du prolétaire... La capitalisation de l'industrie joue un rôle important dans la lutte de la femme pour son indépendance dans la famille ». « L'industrie crée pour la femme une situation nouvelle, absolument indépendante de la famille et du mari » (*Iouriditcheski Vestnik*, 1883, n° 12, pp. 582, 596). Dans le *Rec. de*

Les deux premières phases du développement de l'industrie se caractérisent par la vie sédentaire de la population. Le petit industriel, demeuré paysan, est attaché à son village par son exploitation agricole. L'ouvrier de la manufacture est d'ordinaire confiné dans un petit centre industriel fermé, créé par la manufacture. Le régime même de l'industrie, à la première et à la seconde phases de son développement n'a rien qui puisse troubler cette vie sédentaire et cet état d'isolement du producteur. Les rapports entre les diverses régions industrielles sont rares. Le transfert de l'industrie en d'autres lieux ne se fait que par émigration de quelques petits producteurs qui fondent des petites industries nouvelles aux confins de l'Etat. Au contraire, la grande industrie mécanique rend nécessairement la population mobile ; les relations commerciales entre régions s'étendent considérablement ; les chemins de fer facilitent les déplacements. La demande de main-d'œuvre augmente en général, mais tantôt elle monte aux époques de fièvre, tantôt elle tombe dans les moments de crise, de sorte que

---

rens. stat. sur la prov. de Moscou (t. VII, fasc. II, Moscou 1882, pp. 152, 138-139), les enquêteurs comparent la situation de l'ouvrière dans la fabrication des bas à la main ou à la machine. Le travail à la main est payé environ 8 kopecks par jour, le travail à la machine, 14 à 30 kopecks. La situation de l'ouvrière dans l'industrie mécanique est présentée comme suit : « . . . Nous sommes cette fois en présence d'une jeune fille libre de toute entrave, émancipée de la famille et de tout ce qui constitue les conditions d'existence de la paysanne, une jeune fille qui peut à tout moment changer de place et de patron, se trouver à tout moment sans travail... sans un morceau de pain... Dans la production manuelle, une tricoteuse a un gain minime, qui ne suffirait pas à couvrir ses frais de nourriture, si, comme membre d'une famille pourvue d'un lot de terre, elle ne profitait en partie des produits de cette terre. Dans la production mécanique, l'ouvrière gagne, en plus de la nourriture et du thé, suffisamment... pour vivre hors de la famille et ne pas toucher aux revenus que la terre procure à sa famille... En même temps, le gain de l'ouvrière dans l'industrie mécanique, avec les conditions actuelles, est plus assuré. »

le passage des ouvriers d'une entreprise à une autre, d'un bout du pays à l'autre, devient une nécessité. La grande industrie mécanique crée une série de nouveaux centres industriels qui naissent, avec une rapidité inconnue jusque-là, parfois dans des endroits non peuplés, ce qui serait impossible sans des migrations massives d'ouvriers. Nous parlerons plus loin de l'étendue et de l'importance de ce qu'on appelle les petites industries exercées au dehors. Pour le moment, nous nous bornerons à rappeler sommairement les chiffres de la statistique sanitaire des zemstvos pour la province de Moscou. L'enquête effectuée auprès de 103 175 ouvriers de fabriques et usines établit que le nombre des ouvriers originaires du district où ils travaillent s'élève à 53 238, soit 51,6%. Il s'ensuit donc que près de la moitié des ouvriers ont émigré d'un district dans un autre. Le nombre des ouvriers originaires de la province de Moscou est de 66 038, soit 64%*. Plus d'un tiers sont venus d'autres provinces (principalement des provinces de la zone centrale industrielle, voisines de la province de Moscou). La comparaison entre les districts montre que les districts les plus industriels se distinguent par le pourcentage le plus bas d'ouvriers originaires de ces districts : ainsi, dans ceux de Mojaïsk et de Volokolamsk, où l'industrie est peu développée, 92-93% des ouvriers des fabriques et usines sont originaires du district où ils travaillent. Dans les districts de Moscou, de Kolomna et de Bogorodsk, où l'industrie est très développée, la proportion des ouvriers nés dans le district tombe à 24%-40%-50%. Les investigateurs en concluent que « le développement notable de la fabrique dans le district favo-

* Dans la province moins industrielle de Smolensk, l'enquête auprès de 5 000 ouvriers des fabriques et usines a montré que 80% d'entre eux sont originaires de la province de Smolensk. (Jbankov. *l.c.*, t. II, p. 442.)

rise l'afflux d'éléments étrangers »*. Ces chiffres témoignent également (ajouterons-nous pour notre part) que l'émigration des ouvriers industriels se caractérise par les mêmes traits que nous avons constatés à propos de l'émigration des ouvriers agricoles. En effet, les ouvriers industriels, eux aussi, ne quittent pas seulement les endroits où il y a excédent de bras, mais encore ceux où il y a manque de main-d'œuvre. Par exemple, le district de Bronnitsy attire 1 125 ouvriers des autres districts de la province de Moscou et des autres provinces, et en fournit en même temps 1 246 à des districts plus industriels : Moscou et Bogorodsk. Les ouvriers s'en vont donc, non seulement parce qu'ils ne trouvent pas de « travail local sous la main », mais aussi parce qu'ils veulent s'établir là où on est mieux. Si élémentaire que soit ce fait, il n'est pas inutile de le rappeler une fois de plus aux économistes populistes qui idéalisent les occupations locales et condamnent les métiers exercés hors de la commune, méconnaissant le rôle progressif que joue la mobilité de population créée par le capitalisme.

Les traits caractéristiques exposés plus haut, qui distinguent la grande industrie mécanique des formes précédentes de l'industrie, peuvent être résumés ainsi : socialisation du travail. En effet, la production pour un immense marché national et international, le développement d'étroites relations commerciales avec les différentes régions du pays et les différents pays pour l'achat de matières premières et de matériaux accessoires, l'énorme progrès technique, la concentration de la production et de la population dans des entreprises géantes, la destruction de vétustes traditions du régime patriarcal, la création d'une population mobile, l'élévation du niveau des besoins et de la culture de l'ouvrier : tels sont les éléments de ce processus capitaliste qui

---

* *Recueil de renseignements statistiques sur la province de Moscou,* section de la statistique sanitaire, t. IV, 1re partie. (Moscou 1890), p. 240.

socialise de plus en plus la production du pays et, en même temps, ceux qui y participent *.

Quant à la question des rapports entre la grande industrie mécanique en Russie et le marché intérieur nécessaire

* Les données exposées dans les trois derniers chapitres montrent, à notre avis, que la classification établie par Marx des formes et phases capitalistes de l'industrie, est plus juste et plus substantielle que celle, très répandue de nos jours, qui confond la manufacture avec la fabrique et fait du travail pour le revendeur une forme particulière de l'industrie (Held, Bücher). Confondre la manufacture et la fabrique, c'est mettre à la base la classification des indices purement extérieurs, sans voir les particularités essentielles de la technique, de l'économie et des conditions d'existence qui distinguent la période manufacturière du capitalisme, de sa période des machines. Quant au travail à domicile pour les capitalistes, il joue sans contredit un rôle très important dans le mécanisme de l'industrie capitaliste. Il est hors de doute également que le travail pour le revendeur est particulièrement caractéristique du capitalisme d'avant les machines, mais on le rencontre aussi (en des proportions assez grandes) aux phases les plus différentes du développement du capitalisme. On ne saurait comprendre la signification du travail pour le revendeur, sans mettre ce travail en rapport avec le régime entier de l'industrie, dans une période donnée ou dans une phase donnée de développement du capitalisme. Le paysan qui tresse des corbeilles sur commande du boutiquier du village et l'ouvrier de Pavlovo qui fabrique à domicile des manches de couteaux sur commande de Zavialov, et l'ouvrière qui fait des robes, des chaussures, des gants ou colle des boîtes sur commande de gros fabricants ou marchands : tous travaillent pour le revendeur ; mais le travail à domicile pour le capitaliste a dans tous ces cas, un caractère différent et une signification différente. Certes, nous sommes loin de nier les mérites de Bücher, par exemple, dans l'étude des formes *pré*capitalistes de l'industrie, mais nous estimons que sa classification des formes capitalistes d'industrie est fausse. Nous ne pouvons accepter les vues de M. Strouvé (Voir *Mir Boji*. 1898, n° 4) qui fait sienne (dans la partie indiquée) la théorie de Bücher et l'applique à l'industrie artisanale russe. (Depuis que ces lignes ont été écrites — en 1899 — M. Strouvé a eu le temps d'achever le cycle de son développement scientifique et politique. D'homme oscillant entre Bücher et Marx, entre l'économie libérale et socialiste, il est devenu un bourgeois libéral pur sang. L'auteur de ces lignes s'honore d'avoir contribué, dans la mesure de ses forces, à débarrasser la social-démocratie de semblables éléments. *Note de la 2e édition.*)

au capitalisme, les données exposées plus haut amènent la conclusion suivante : le développement rapide de la fabrique en Russie crée un immense marché sans cesse accru pour les moyens de production (matériaux de construction, combustibles, métaux, etc.), augmente avec une rapidité particulière la part de la population occupée à fabriquer les articles de consommation productive et non de consommation individuelle. Mais le marché des objets de consommation individuelle fait lui aussi des progrès rapides grâce au développement de la grande industrie mécanique, qui détourne une part toujours plus grande de la population de l'agriculture vers le commerce et l'industrie. En ce qui concerne le marché intérieur des produits de la fabrique, le processus de formation de ce marché a été analysé en détail dans les premiers chapitres du présent ouvrage.

CHAPITRE VIII

LA FORMATION DU MARCHE INTERIEUR

Il nous reste maintenant à faire le bilan des données analysées dans les chapitres précédents et à essayer de donner une idée de l'interdépendance des diverses branches de l'économie nationale dans leur développement capitaliste.

I. LES PROGRES DE LA CIRCULATION DES MARCHANDISES

On sait que la circulation des marchandises précède la production marchande et représente une des conditions (non pas la seule) de la naissance de cette dernière. Dans cet ouvrage nous avons borné notre tâche à l'analyse des données relatives à la production marchande et à la production capitaliste. Aussi n'avons-nous pas le dessein de nous arrêter plus longuement à la question importante des progrès de la circulation des marchandises en Russie, depuis la réforme. Pour donner une idée d'ensemble de la rapidité de croissance du marché intérieur, les brèves indications suivantes vont suffire.

Le réseau des chemins de fer russes est passé de 3 819 kilomètres en 1865 à 29 063 km en 1890 *, soit une

---

* *Uebersichten der Weltwirtschaft, l.c.* En 1904, 54 878 kilomètres en Russie d'Europe (y compris le Royaume de Pologne, le Caucase et la Finlande) et 8 351 en Russie d'Asie. (*Note de la 2ᵉ édition.*)

augmentation de plus de 7 fois. Pour en faire autant, l'Angleterre a mis un temps plus long (4 082 km, en 1845 et 26 819 km en 1875, soit une augmentation de 6 fois) ; l'Allemagne, un délai plus court (2 143 km en 1845 et 27 981 km en 1875, soit une augmentation de 12 fois). Le nombre de verstes de chemin de fer construites chaque année a beaucoup varié suivant les périodes : par exemple, en cinq ans, de 1868 à 1872, 8 806 verstes et en cinq ans de 1878 à 1882, 2 221 seulement *. On peut juger d'après ces oscillations quelle immense armée de réserve de chômeurs est nécessaire au capitalisme qui tour à tour augmente et diminue la demande de main-d'œuvre. Le développement des constructions ferroviaires en Russie a connu deux périodes d'ascension vigoureuse : la fin des années 60 (et le début des années 70) ainsi qu'après 1895. De 1865 à 1875, l'accroissement annuel du réseau était de 1500 km ; de 1893 à 1897, de 2 500 km environ.

Les transports de marchandises par chemin de fer ont atteint en 1868, 439 millions de pouds ; en 1873, 1 117 millions ; en 1881, 2 532 millions ; en 1893, 4 846 millions ; en 1896, 6 145 millions ; en 1904, 11 072 millions de pouds. Le trafic des voyageurs n'a pas été moins rapide : en 1868, 10,4 millions de voyageurs ; en 1873, 22,7 ; en 1881, 34,4 ; en 1893, 49,4 ; en 1896, 65,5 ; en 1904, 123,6 **.

Le développement des transports par eau se présente comme suit (chiffre pour toute la Russie) ***.

---

* V. Mikhaïlovski, *Le développement du réseau ferré russe, Travaux de la Société Libre d'Economie*, 1898, n° 2.

** *Recueil de la statistique militaire*, 511. — M. N. —on, *Esquisses*, append. — *Les forces productives*, t. XVII, p. 67. — *Messager des Finances*, 1898, n° 43. — *Annuaire de la Russie*, 1905. St-Ptb 1906.

*** *Rec. de la stat. mil.*, 445. — *Les forces prod.*, t. XVII, p. 42. *Messager des Finances*, 1898, n° 44.

Années	Navires à vapeur		Autres navires	Capacité en millions de pouds			Valeur des bateaux en millions de roubles			Personnel		
	Unités	CV		vapeurs	autres	total	vapeurs	autres	total	vapeurs	autres	total
1868	646	47 313	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
1884	1 246	72 105	20 095	6,1	362	368,1	48,9	32,1	81	18 766	94 099	112 865
1890	1 824	103 206	20 125	9,2	401	410,2	75,6	38,3	113,9	25 814	90 356	116 170
1895	2 539	129 759	20 580	12,3	526,9	539,2	97,9	46,0	143,9	32 689	85 608	118 297

Il a été transporté sur les voies fluviales intérieures en Russie d'Europe en 1881, 899,7 millions de pouds ; en 1893, 1 181,5 millions ; en 1896, 1 553 millions. La valeur de ces cargaisons était respectivement : 186,5 millions de roubles, 257,2 millions, 290 millions de roubles.

La flotte commerciale de la Russie comprenait en 1868 51 vapeurs, d'un tonnage de 14 300 lastes [95], et 700 voiliers d'un tonnage de 41 800 lastes ; en 1896, 522 vapeurs d'un tonnage de 161 600 lastes*.

Le développement de la marine marchande dans tous les ports extérieurs a été celui-ci : pour les cinq années, 1856-1860, le nombre des bâtiments entrés et sortis était en moyenne de 18 901, 3 783 000 tonnes ; de 1886 à 1890, 23 201 bâtiments en moyenne (augmentation de 23%), 13 845 000 tonnes (augmentation de 266%). Le tonnage a

* *Rec. de la stat. mil.*, 758 et *Annuaire du Min. des Fin.*, t. I, p. 363. — *Les forces productives*, t. XVII, p. 30.

donc augmenté de 3 fois 2/3. En 39 ans (de 1856 à 1894), le tonnage s'est multiplié par 5,5 ; et si l'on met à part les bateaux russes et les bateaux étrangers, on constatera que le nombre des premiers s'est accru, dans ces 39 années, de 3,4 fois (de 823 à 2 789) et leur tonnage de 12,1 fois (de 112 800 tonnes à 1 368 000 tonnes), tandis que le nombre des seconds a augmenté de 16% (de 18 284 à 21 160), et leur tonnage de 5,3 fois (de 3 448 000 tonnes à 18 267 000) *. Notons que le tonnage des bateaux entrés et sortis varie de même beaucoup, suivant les années (par exemple en 1878, 13 millions de tonnes ; en 1881, 8,6 millions); ces variations permettent de juger en partie des variations que subit la demande de manœuvres, dockers, etc. Le capitalisme exige ici encore la présence d'une masse d'hommes ayant toujours besoin de travail et prêts, à la première réquisition, à s'y atteler, si irrégulier qu'il soit.

Le développement du commerce extérieur ressort des chiffres suivants ** :

Années	Habitants en Russie, sans la Finlande, en millions	Valeur des marchandises export. et imp. en millions de roubles papier	Valeur de tout le commerce extérieur par habitant, en roubles
1856-1860	69,0	314,0	4,55
1861-1865	73,8	347,0	4,70
1866-1870	79,4	554,2	7,00
1871-1875	86,0	831,1	9,66
1876-1880	93,4	1054,8	11,29
1881-1885	100,6	1 107,1	11,00
1886-1890	108,9	1 000,3	10,02
1897-1901	130,6	1 322,4	10,11

Les chiffres suivants donnent une idée d'ensemble des opérations bancaires et de l'accumulation du capital. Le

* *Les forces prod.* Le commerce ext. de la Russie, pp. 56 et suivantes.

** *Ibid.*, p. 17. *Annuaire de la Russie* pour 1904, St.-Ptb 1905.

montant total des paiements effectués par la Banque d'Etat est passé de 113 millions de roubles en 1860-1863 (170 millions en 1864-1868) à 620 millions de roubles en 1884-1888, tandis que le total des comptes courants passait de 335 millions de roubles en 1864-1868 à 1 495 millions de roubles en 1884-1888 *. Les opérations des sociétés et des caisses de prêt et d'épargne (rurales et industrielles) ont augmenté de 2³/₄ millions de roubles en 1872 (21,8 millions de roubles en 1875) à 82,6 millions en 1892 et 189,6 millions en 1903 **. La dette de la propriété terrienne s'est accrue entre 1889 et 1894 dans les proportions suivantes : la valeur des terres hypothéquées est passée de 1 395 millions de roubles à 1 827 millions de roubles, et le montant des prêts, de 791 millions à 1 044 millions***. Les opérations des caisses d'épargne ont grandi surtout dans les vingt dernières années du siècle. En 1880, on comptait 75 caisses ; en 1897, 4 315 (dont 3 454 relevant des Postes et Télégraphes). En 1880 les dépôts se montaient à 4,4 millions de roubles ; en 1897, à 276,6 millions. Le solde de fin d'année était de 9 millions en 1880 et de 494,3 millions en 1897. L'accroissement annuel du capital se marque surtout dans les années de *famine* de 1891 et 1892 (52,9 et 50,5 millions de roubles) et dans les deux dernières années (1896 : 51,6 millions ; 1897 : 65,5 millions)****.

Les informations récentes attestent un plus grand progrès encore des caisses d'épargne. En 1904, il y en avait dans l'ensemble de la Russie 6 557 avec 5,1 millions de déposants et 1 105,5 millions de roubles de dépôts. Au fait nos anciens populistes et nos nouveaux opportunistes du socialisme ont plus d'une fois énoncé de grosses naïvetés (pour parler poliment) sur le progrès des caisses d'épargne com-

---

* *Recueil de rens. sur la Russie,* 1890, CIX.

** *Recueil de rens. sur la Russie,* 1896, tableau CXXVII.

*** *Ibid.*

**** *Messager des Finances,* 1898, n° 26.

me indice du bien-être « populaire ». Il ne serait peut-être pas inutile, par conséquent, de comparer la répartition des dépôts de ces caisses en Russie (1904) et en France (1900, chiffres du *Bulletin de l'Office du Travail*, 1901, n° 10).

En Russie:

Dépôts	Déposants en milliers	% %	Dépôts en millions de roubles	% %
Moins de 25 roubles	1 870,4	38,7	11,2	1,2
25 à 100 »	967,7	20,0	52,8	5,4
100 à 500 »	1 380,7	28,6	308,0	31,5
Plus de 500 »	615,5	12,7	605,4	61,9
Total	4 834,3	100	977,4	100

En France:

Dépôts	Déposants en milliers	% %	Dépôts en millions de francs	% %
Moins de 100 frs.	5 273,5	50,1	143,6	3,3
100 à 500 »	2 197,4	20,8	493,8	11,4
500 à 1 000 »	1 113,8	10,6	720,4	16,6
Plus de 1 000 »	1 948,3	18,5	2 979,3	68,7
Total	10 533,0	100	4 337,1	100

Que de matériaux pour l'apologétique cadéto-populiste-révisionniste ! Il est intéressant de noter, entre autres, qu'en Russie les dépôts sont en outre répartis en 12 groupes suivant l'occupation et la profession des déposants. Or, il se trouve que la plus grosse part de dépôts, 228,5 millions de roubles — revient à l'agriculture et aux industries rurales, et que ces dépôts croissent très vite. Les campagnes se civilisent, et il devient de plus en plus profitable de spéculer sur la ruine du moujik.

Mais revenons à notre principal sujet. Nous voyons que les chiffres témoignent d'un progrès énorme de la circulation des marchandises et de l'accumulation du capital. Nous

avons montré plus haut comment s'est formé dans toutes les branches de l'économie nationale un champ d'action pour le capital, et comment le capital commercial s'est converti en capital industriel, c'est-à-dire comment il s'est appliqué à la production et a créé des rapports capitalistes entre les participants à la production.

II. ACCROISSEMENT DE LA POPULATION COMMERCIALE ET INDUSTRIELLE

Nous avons déjà dit plus haut que la croissance de la population industrielle aux dépens de la population agricole est un phénomène inévitable dans toute société capitaliste. Nous avons de même examiné comment l'industrie se sépare méthodiquement de l'agriculture. Il ne nous reste plus qu'à faire le bilan dans cette question.

1. Accroissement des villes

L'accroissement des villes est l'expression la plus nette du processus considéré. Voici les chiffres pour la Russie d'Europe (50 provinces) depuis la réforme * :

* Les chiffres de 1863 sont empruntés aux *Annales statistiques* (I, 1866) et au *Recueil de la statistique militaire.* Les chiffres de la population urbaine des provinces d'Orenbourg et d'Oufa ont été corrigés d'après les tableaux des villes. Ainsi, la population urbaine se trouve portée à 6 105 100 au lieu de 6 087 100, comme l'indique le *Recueil de la statistique militaire.* Les données de 1885 sont empruntées au *Recueil de renseignements sur la Russie pour 1884-1885.* Les chiffres de 1897 sont ceux du recensement du 28 janvier 1897. *(Premier recensement général de la population de l'Empire russe de 1897,* édition du Comité Central de la stat. St-Ptb 1897 et 1898, fasc. 1 et 2.) La population permanente des villes, d'après le recensement de 1897, est de 11 830 500, soit 12,55%. Nous avons pris la population effective. Notons que l'homogénéité et la comparabilité parfaites des chiffres de 1863-1885-1897 ne peuvent être garanties. Aussi nous bornons-nous à comparer les rapports les plus généraux, en mettant à part les données relatives aux grandes villes.

Années	Population de la Russie d Europe en milliers			% % de la population urbaine	Nombre de villes ayant			Total des grandes villes	Population des grandes villes (en milliers d'habitants)				Population de 14 villes les plus grandes en 1863
	Total	Dans les villes	Dans les districts		plus de 200 000 habitants	100 000 à 200 000 habitants	50 000 à 100 000 habitants		plus de 200 000 habitants	100 000 à 200 000 habitants	50 000 à 100 000 habitants	Total	
1863	61 420,5	6 105,1	55315,4	40,9	2	1	10	13	891,1	119,0	683,4	1 693,5	1 741,9
1885	81 725,2	9 964,8	71 760,4	12.19	3	7	21	31	1 854,8	998,0	1 302,7	4 155,5	3 103,7
1897	94 215,4	12 027,1	82 188,3	12,76	5	9	30	44	3 238,1	1 177,0	1 982,4	6 397,5	4 266,3

Ainsi le taux de la population urbaine augmente sans cesse, ce qui revient à dire que la population abandonne l'agriculture pour les occupations industrielles et commerciales*. L'accroissement des villes est deux fois plus rapide que celui du reste de la population : de 1863 à 1897, toute la population s'est accrue de 53,3% ; la population rurale, de 48,5% et la population urbaine, de 97%. En l'espace de onze ans (1885-1897) « l'afflux minimum de la population rurale dans les villes » a été estimé par M. V. Mikhaïlovski à 2,5 millions**, soit plus de 200 000 par an.

La population des grands centres industriels et commerciaux croît bien plus vite que celle des villes en général. Le nombre des villes de 50 000 habitants et au-delà a plus que triplé de 1863 à 1897 (13 et 44). En 1863 27% de citadins seulement (1,7 million sur 6,1) étaient concentrés dans ces grands centres ; en 1885, environ 41% (4,1 millions

* « Les agglomérations urbaines à caractère agricole sont très peu nombreuses, le nombre de leurs habitants, par rapport au nombre général des citadins, est absolument insignifiant » (M. Grigoriev dans son livre : *L'influence des bonnes récoltes et des prix du blé,* t. II, p. 126).

** *Novoïé Slovo,* 1897, juin, p. 113.

sur 9,9)*, et en 1897 environ 53% (6,4 millions sur 12 millions) soit plus de la moitié. Si donc en 1860-70 on jugeait du caractère de la population urbaine principalement d'après les villes moyennes, après 1890 les grandes villes ont pris le dessus. La population de 14 villes, les plus grandes en 1863, est passée de 1,7 million à 4,3 millions, soit 153% d'augmentation, tandis que l'ensemble de la population urbaine s'accroissait de 97% seulement. Il s'ensuit donc que l'accroissement énorme des grands centres industriels et la formation d'une série de nouveaux centres sont un des symptômes les plus caractéristiques de l'époque qui a suivi la réforme.

2. L'importance de la colonisation intérieure

Ainsi que nous l'avons indiqué plus haut (au chapitre I, paragraphe II, p. 19), la théorie déduit la loi de l'accroissement de la population industrielle aux dépens de la population agricole du fait que dans l'industrie le capital variable augmente de façon absolue (l'accroissement du capital variable signifie l'accroissement du nombre des ouvriers industriels et celui de la population industrielle et commerciale), tandis que dans l'agriculture « le capital variable nécessaire à l'exploitation d'un lot de terre donné, diminue de façon absolue ». « Par conséquent, ajoute Marx, l'accroissement du capital variable dans l'agriculture n'est possible que là où un nouveau terrain est mis en culture, ce qui suppose un accroissement encore plus grand de la population non agricole ». Il en résulte que l'on ne peut observer le phénomène d'accroissement de la population industrielle à l'état pur que lorsqu'il s'agit d'un territoire déjà peuplé où toutes les terres sont déjà occupées. La population d'un pareil territoire, chassée de l'agriculture par le capitalisme n'a d'autre

* M. Grigoriev donne un tableau (*l.c.*, p. 140) où l'on voit qu'en 1885, 85,6% des villes comptaient moins de 20 000 habitants ; (38% de citadins) ; 12,4% des villes (82 sur 660) avaient moins de 2 000 habit. chacune, avec 1,1% des citadins (110 000 sur 9 962 000).

ressource que d'émigrer soit dans les centres industriels, soit dans d'autres pays. Il en va tout autrement, quand il s'agit d'un territoire dont les terres ne sont pas encore toutes occupées, et qui n'est pas encore entièrement peuplé. La population, chassée de l'agriculture dans la région peuplée, peut se transporter dans les parties du territoire non peuplées et se mettre à « cultiver des terres nouvelles ». Il en résultera un accroissement de la population agricole, lequel peut être (pendant un certain temps) aussi rapide, sinon plus rapide, que celui de la population industrielle. En ce cas, nous sommes en présence de deux processus différents : 1° le développement du capitalisme dans un pays ou une partie de pays peuplé de date ancienne ; 2° le développement du capitalisme sur des « terres nouvelles ». Le premier processus traduit le développement ultérieur des rapports capitalistes déjà établis ; le second, l'établissement de nouveaux rapports capitalistes sur un territoire nouveau. Le premier processus indique le développement du capitalisme en profondeur, le second en largeur. Il est évident que la confusion de ces deux processus doit entraîner nécessairement une fausse appréciation du processus qui fait que la population abandonne l'agriculture pour des occupations industrielles et commerciales.

Nous voyons dans la Russie d'après la réforme se manifester simultanément les deux processus. Au commencement de l'époque qui a suivi la réforme, en 1860-1870, les régions frontières du Sud et de l'Est de la Russie d'Europe étaient en grande partie un territoire non peuplé, vers lequel affluait une masse énorme d'émigrés du centre de la Russie agricole. Cette formation d'une nouvelle population agricole sur des terres nouvelles déguisait jusqu'à un certain point le mouvement parallèle qui portait la population de l'agriculture vers l'industrie. Pour se faire une idée nette de ce trait particulier de la Russie, en se basant sur les chiffres de la population urbaine, il faut diviser les 50 pro-

Provinces de la Russie d'Europe par groupes	Nombre de provinces	Population en milliers: 1863: Total	1863: Campagnes	1863: Villes	1897: Total	1897: Campagnes	1897: Villes	Population urbaine, en % %: 1863	1897	Accroissement de la population de 1863 à 1897, en % %: Total	Campagnes	Villes
I. Provinces des capitales	2	2 738,4	1 680,0	1 058,4	4 541,0	1 989,7	2 551,3	38,6	56,2	65	18	141
II. Provinces industrielles et non agricoles	9	9 890,7	9 165,6	725,1	12 751,8	11 647,8	1 104,0	7,3	8,6	29	26	52
Provinces des capitales, non agricoles et industrielles	11	12 629,1	10 845,6	1 783,5	17 292,8	13 637,5	3 655,3	14,1	21,1	36	25	105
III. Provinces agricoles centrales, de la Petite-Russie et de la Moyenne-Volga	13	20 491,9	18 792,5	1 699,4	28 251,4	25 464,3	2 787,1	8,3	9,8	38	35	63
IV. Provinces de la Nouvelle Russie, de la Basse-Volga et de l'Est	9	9 540,3	8 472,6	1 067,7	18 386,4	15 925,6	2 460,8	11,2	13,3	92	87	130
Total des quatre premiers groupes	33	42 661,3	38 110,7	4 550,6	63 930,6	55 027,4	8 903,2	10,5	13,9	49	44	95,6
V. Prov. Baltiques	3	1 812,3	1 602,6	209,7	2 387,0	1 781,6	605,4	11,5	25,3	31	11	188
VI. » de l'Ouest	6	5 548,5	4 940,3	608,2	10 126,3	8 931,6	1 194,7	10,9	11,8	82	81	96
VII. » du Sud-Ouest	3	5 483,7	4 982,8	500,9	9 605,5	8 693,0	912,5	9,1	9,5	75	74	82
VIII. » de l'Oural	2	4 359,2	4 216,5	142,7	6 086,0	5 794,6	291,4	3,2	4,7	39	37	105
IX. » de l'Extrême-Nord	3	1 555,5	1 462,5	93,0	2 080,0	1 960,0	120,0	5,9	5,8	33	34	29
Total	50	61 420,5	55 315,4	6 105,1	94 215,4	82 188,2	12 027,2	9,94	12,76	53,3	48,5	97,0

Provinces réparties par groupes : I) St-Pb. et Mosc.; II) Vladimir, Kalouga, Kostroma, Nijni-Novgorod, Novgorod, Pskov, Smolensk, Tver et Iaroslavl; III) Voronèje, Kazan, Koursk, Orel, Penza, Poltava, Riazan, Saratov, Simbirsk, Tambov, Toula, Kharkov et Tchernigov; IV) Astrakhan, Bessarabie, Don, Ekatérinosl., Orenbourg, Samara, Tauride, Kherson et Oufa; V) Courlande, Livonie, Estonie; VI) Vilno, Vitebsk, Grodno, Kovno, Minsk et Moguilev ; VII) Volhynie, Podolie, Kiev; VIII) pr. de Viatka et Perm; IX) Arkhangelsk, Vologda et Olonetz.

vinces de la Russie d'Europe en plusieurs groupes. Nous reproduisons ici les chiffres de la population urbaine de 9 régions de la Russie d'Europe en 1863 et 1897 (voir p. 642).

Pour la question qui nous intéresse, les chiffres les plus importants sont ceux des trois régions suivantes : 1° région industrielle non agricole (11 provinces des deux premiers groupes, y compris celles des capitales)*. C'est une région d'où l'émigration vers les autres régions était très faible ; 2° centre agricole (les 13 provinces, 3e groupe). L'émigration très forte de cette région se dirigeait en partie vers la précédente, mais surtout vers la suivante ; 3° régions — frontières agricoles (les 9 provinces du 4e groupe), colonisées à l'époque qui a suivi la réforme. Ainsi que le montre le tableau, le taux de la population urbaine de ces 33 provinces se distingue fort peu de celui de la population urbaine de l'ensemble de la Russie d'Europe.

Dans la première région, non agricole ou industrielle, nous observons une augmentation extrêmement rapide du taux de la population urbaine : de 14,1% à 21,1%. L'accroissement de la population rurale est ici très faible, près de deux fois plus faible que dans toute la Russie en général. Par contre, l'accroissement de la population urbaine est de beaucoup supérieure à la moyenne (105% contre 97%). Si l'on compare la Russie aux pays industriels d'Europe occidentale (ainsi qu'on le fait souvent chez nous), il faut comparer ces pays uniquement avec cette région, car seule cette région se trouve dans des conditions à peu près égales à celles des pays capitalistes industriels.

* Nous avons ajouté aux provinces des capitales les provinces non agricoles. Ce procédé se justifie par le fait que la population des capitales se recrute principalement parmi les originaires de ces provinces. D'après le recensement de Pétersbourg du 15 décembre 1890, il y avait dans cette ville 726 000 paysans et bourgeois, dont 544 000 (c'est-à-dire les 3/4) étaient originaires des 11 provinces qui nous ont servi à former la 1re région.

Dans la seconde région, le centre agricole, le tableau est différent. Là, le taux de la population urbaine est très bas et augmente moins vite que la moyenne. L'accroissement de la population tant urbaine que rurale, de 1863 à 1897, est ici sensiblement inférieur à la moyenne pour la Russie. La raison en est qu'un grand courant d'émigration parti de cette région, se dirigeait vers les provinces frontières. D'après les calculs de M. V. Mikhaïlovski *près de 3 millions d'habitants*, soit plus d'un dixième de la population, ont quitté cette contrée de 1885 à 1897*.

Dans la troisième région, celle des provinces frontières, nous voyons que le taux de la population urbaine a augmenté un peu *moins que la moyenne* (de 11,2% à 13,3%, c'est-à-dire dans la proportion de 100 : 118, la moyenne étant 9,94-12,76, soit 100 : 128). Or l'accroissement de la population urbaine a été ici non inférieur, mais *sensiblement supérieur à la moyenne* (+ 130% contre + 97%). L'abandon par la population de l'agriculture pour l'industrie s'est donc effectué ici d'une façon très intense, mais il restait déguisé par l'énorme accroissement de la population agricole, dû à l'émigration : la population rurale s'y est accrue de 87% contre 48,5%, moyenne pour toute la Russie. Ce processus d'industrialisation de la population, par province, s'est trouvé déguisé de façon encore plus évidente. Ainsi, dans la province de Tauride, le taux de la population urbaine est resté en 1897 ce qu'il était en 1863 (19,6%), et dans la province de Kherson il a même fléchi (de 25,9% à 25,4%), bien que l'accroissement des villes dans ces deux provinces retardât un peu sur celui des capitales (+ 131, + 135% contre + 141% dans les provinces des capitales). La formation d'une nouvelle population agricole sur des terres nouvelles amène donc, à son tour, un accroissement encore plus accentué de la population non agricole.

* *L.c.*, p. 109. « Ce mouvement n'a pas d'égal dans l'histoire moderne de l'Europe Occidentale » (pp. 110-111).

3. La croissance des petites localités et bourgs industriels et commerciaux

Outre les villes, il faut ranger parmi les centres industriels 1) les faubourgs qui ne sont pas toujours compris dans les villes et qui embrassent un rayon de plus en plus étendu dans les environs des grandes villes ; 2) les bourgs et villages industriels. Ces centres * sont particulièrement nombreux dans les provinces industrielles, où le taux de la population urbaine est extrêmement bas**. Le tableau ci-dessus contenant les chiffres de la population urbaine par région, montre que dans les 9 provinces industrielles ce taux était de 7,3% en 1863 et de 8,6% en 1897. La raison en est que la population industrielle et commerciale de ces provinces est concentrée principalement dans les bourgs industriels et non dans les villes. Parmi les « villes » des provinces de Vladimir, Kostroma, Nijni-Novgorod, etc., il s'en trouve qui ont moins de trois, deux ou même un millier d'habitants, tandis que toute une série de « bourgs » comptent uniquement 2-3-5 mille ouvriers de fabriques et usines. Après la réforme, dit avec raison l'auteur de la *Revue de la province de Iaroslavl* (fasc. II, p. 191), « les villes ont commencé a grandir encore plus vite, l'on a vu s'y agréger la croissance d'un type nouveau d'agglomérations humaines tenant le milieu entre la ville et le village, les centres de fabriques et usines ». Nous avons déjà cité plus haut des chiffres sur l'accroissement énorme de ces centres et le nombre des ouvriers des fabriques et usines, qui y sont groupés. Nous avons vu que ces centres ne sont pas rares dans toute la Russie non seulement dans les provinces industrielles, mais aussi dans le Sud. Dans l'Oural, le taux de la population urbaine

---

* Voir plus haut, chap. VII, paragraphe VIII, et annexe III au chap. VII.

** Sur l'importance de ce fait, indiqué déjà par Korsak cf. les justes remarques de M. Volguine (*l.c.*, pp. 215-216).

est le moins élevé : dans les provinces de Viatka et de Perm, 3,2% en 1863 et 4,7 en 1897. Mais voici un exemple de la grandeur relative de la population « urbaine » et de la population industrielle. Dans le district de Krasnooufimsk, province de Perm, la population urbaine était de 6 400 (en 1897), tandis que le recensement des zemstvos de 1888-1891 estime le nombre des habitants de la partie industrielle du district à 84 700, dont 56 000 ne s'occupent pas du tout d'agriculture et dont 5 600 seulement vivent principalement des produits de la terre. Dans le district d'Ekatérinbourg, d'après le recensement des zemstvos, 65 000 âmes n'ont pas de terre et 81 000 n'ont que des prés. Il s'ensuit donc que la population industrielle extra-urbaine de *deux* districts seulement est supérieure en nombre à la population urbaine de toute la province (195 600 en 1897 !).

Enfin, parallèlement aux cités-fabriques, les bourgs industriels et commerciaux qui se trouvent en tête de grandes régions artisanales ou qui se sont rapidement développés depuis la réforme parce que situés sur un cours d'eau, près d'une station de chemin de fer, etc., font également figure de centres industriels. Nous en avons cité plusieurs exemples au chapitre VI, paragraphe II, et nous y avons montré que ces bourgs, tout comme les villes, attirent la population des campagnes et que leurs habitants se distinguent généralement par un plus haut degré d'instruction*. Citons encore, à

* Les chiffres suivants (quoique vieillis) du *Recueil de la statistique militaire* permettent de juger du grand nombre des bourgs constituant en Russie des centres très importants de population : en 1860-1870 on comptait dans 25 provinces de la Russie d'Europe 1 334 localités avec plus de 2 000 habitants. 108 d'entre elles avaient 5 à 10 000 habitants ; 6, de 10 à 15 000 ; 1, de 15 à 20 000 et 1, plus de 20 000 (p. 169). Le développement du capitalisme a entraîné dans tous les pays, et pas seulement en Russie, la formation de nouveaux centres industriels qui, officiellement, ne figurent pas au nombre des villes. « Les contrastes entre la ville et le village s'effacent : près des villes industrielles qui grandissent, cela provient de ce que les entreprises industrielles et les

titre d'exemple, les données concernant la province de Voronèje pour comparer l'importance des centres industriels et commerciaux urbains et non urbains. Le *Recueil récapitulatif* de la province de Voronèje donne un tableau combiné avec le groupement des *localités* de 8 districts de la province. Ces districts comptent 8 villes avec 56 149 habitants (1897). Parmi ces localités il y en a quatre avec 9 376 feux et 53 732 habitants, c'est-à-dire plus grandes que des villes. On y compte 240 entreprises commerciales et 404 établissements industriels. 60% des feux ne cultivent pas la terre ; 21% la cultivent en employant des salariés ou à moitié fruit ; 71% n'ont ni bêtes de travail, ni matériel, 63% achètent du pain toute l'année ; 86% exercent de petites industries. En rapportant tous les habitants de ces centres à la population industrielle et commerciale, nous n'exagérons rien, au contraire nous en diminuons le nombre car les 21 956 exploitations de ces 8 districts ne cultivent pas du tout la terre. Et cependant, dans la province agricole dont nous avons cité l'exemple, la population commerciale et industrielle extra-urbaine n'est pas moins nombreuse que dans les villes.

---

habitations ouvrières sont déplacées dans les faubourgs et les banlieues ; près de petites villes en décadence, cela provient de ce que ces dernières se rapprochent des localités rurales environnantes, et aussi par suite du développement de grandes agglomérations industrielles... Les contrastes entre les localités urbaines et rurales s'effacent par suite de nombreuses formations transitoires. La statistique l'a depuis longtemps reconnu : elle a laissé de côté la notion historico-juridique de ville et lui a substitué la notion statistique distinguant les lieux habités uniquement selon le nombre des habitants » (Bücher. *Die Entstehung der Volkswirtschaft,* Tübingen, 1893, pp. 296-297 et 303-304). Ici encore la statistique russe est très en retard sur la statistique européenne. En Allemagne et en France on considère comme villes les agglomérations de plus de 2 000 habitants (Statesman's Yearbook, pp. 536, 474) ; en Angleterre, les *net urban sanitary districts* (districts sanitaires du type urbain. *N.R.),* c'est-à-dire aussi bourgs industriels, etc. Par conséquent, la statistique russe de la population « urbaine » n'est nullement comparable avec la statistique européenne.

4. Métiers auxiliaires non agricoles exercés hors de la commune

Mais en ajoutant aux villes les localités et bourgs industriels et commerciaux on est loin d'absorber toute la population industrielle de la Russie. L'absence de la liberté de déplacement, l'isolement de castes de la commune paysanne, montrent bien cette particularité remarquable de la Russie que dans ce pays il faut rapporter à la population industrielle une assez grande partie de la population rurale qui gagne sa vie en travaillant dans les centres industriels, où elle passe une partie de l'année. Nous parlons des métiers auxiliaires non agricoles exercés hors de la commune. Du point de vue officiel, ces « industriels » sont des paysans-agriculteurs, qui n'ont que des « gains accessoires », et la plupart des représentants de l'économie populiste ont adopté, sans y entendre finesse, ce point de vue. Après tout ce qui a été dit plus haut, il n'est pas besoin d'insister sur son inconsistance. En tout cas, quelle que soit la façon de voir sur ce point, il est hors de doute qu'il indique l'*abandon par la population de l'agriculture pour les occupations industrielles et commerciales**. L'exemple suivant montre à quel point cela change l'idée qu'on se fait de la population industrielle d'après les villes. Dans la province de Kalouga, le taux de la population urbaine est sensiblement inférieur au taux moyen pour la Russie (8,3% contre 12,8%). Or, la *Revue statistique*

---

* M. N. —on *n'a point remarqué* le processus d'industrialisation de la population en Russie ! M. V. V. a remarqué et reconnu que l'accroissement de l'exode indique l'abandon de l'agriculture par la population (*Destinées du capitalisme*, p. 149) ; cependant, non seulement il n'a pas introduit ce processus dans l'ensemble de ses conceptions sur les « destinées du capitalisme » ; il s'est même efforcé de le masquer en se plaignant qu'« il est des gens qui trouvent tout cela très naturel [pour la société capitaliste ? M. V. V. peut-il se représenter le capitalisme sans ce processus ?] et presque souhaitable » (*ibid.*). Souhaitable sans le moindre « presque », M. V. V. !

de cette province pour 1896 évalue, d'après le chiffre des passeports, le nombre total des mois d'absence des ouvriers qui vont offrir leurs bras ailleurs. Il se trouve que ce nombre est de 1 491 600 mois ; en divisant par 12 on obtient 124 300 individus absents, soit « *environ 11% de la population totale* » (*l.c.*, p. 46) ! Ajoutez cette population à celle des villes (97 900 en 1897), et le taux de la population industrielle apparaîtra fort appréciable.

Sans doute, une certaine partie des ouvriers non agricoles allant offrir leurs bras au dehors figure parmi la population effective des villes, et fait également partie des centres industriels extra-urbains, dont il a déjà été question. Mais une partie seulement, car étant donné le nomadisme de cette population, celle-ci ne se prête pas aisément au recensement dans un centre déterminé. D'autre part, les recensements se font ordinairement l'hiver, alors que la plupart des ouvriers quittent leur foyer au printemps. Voici les chiffres pour quelques-unes des provinces principales de l'exode non agricole*.

* *Permis de séjour délivrés à la population paysanne de la province de Moscou en 1880 et 1885.* — *Annuaire statistique de la province de Tver pour 1897.* — Jbankov : *Les petites industries extra-rurales de la province de Smolensk.* Smolensk 1896. Du même auteur : *L'influence des gagne-pain auxiliaires, etc.* Kostroma 1887. — *Les petites industries de la population rurale de la province de Pskov.* Pskov 1898. — Les erreurs d'évaluation des pourcentages pour la province de Moscou n'ont pu être corrigées, faute de chiffres absolus. Pour la province de Kostroma il n'existe que des données par districts et en pourcentages seulement : force nous a donc été de prendre la moyenne des chiffres par district, ce qui fait que nous consacrons une rubrique spéciale à cette province. Pour la province de Iaroslavl, on estime que 68,7% des paysans allant offrir leurs bras au dehors s'absentent pour toute l'année ; 12,6% pour l'automne et l'hiver ; 18,7% pour le printemps et l'été. Notons que les chiffres de la province de Iaroslavl (*Revue de la province de Iaroslavl.* Fasc. II, Iaroslavl 1896) ne sont pas comparables avec les données précédentes, étant basés sur les témoignages des prêtres, etc., et non sur les passeports.

Saisons	Permis de séjour délivrés, en %								
	Province de Moscou (1885)		Province de Tver (1897)	Province de Smolensk (1895)	Province de Pskov (1895) passeports		Province de Kostroma (1880)		
							Hommes		Passeports et permis de départ pour femmes
	Hommes	Femmes	Hommes et femmes		Hommes	Femmes	Passeports	Permis de départ	
Hiver	19,3	18,6	22,3	22,4	20,4	19,3	16,2	16,2	17,3
Printemps	*32,4*	*32,7*	*38,0*	*34,8*	*30,3*	*27,8*	*43,8*	*40,6*	*39,4*
Eté	20,6	21,2	19,1	19,3	22,6	23,2	15,4	20,4	25,4
Automne	27,8	27,4	20,6	23,5	26,7	29,7	24,6	22,8	17,9
Total	100,1	99,9	100	100	100	100	100	100	100

Le maximum des passeports délivrés tombe partout au printemps. Ainsi donc la plupart des ouvriers temporairement absents ne figurent pas dans les recensements des villes *. Mais ces citadins temporaires peuvent être rapportés plutôt à la population urbaine qu'à la population rurale : « La famille qui tire ses moyens de subsistance pendant toute l'année ou une plus grande partie de l'année, des métiers exercés en ville, a beaucoup plus de raison de considérer comme lieu de résidence, la ville qui lui assure son existence, que le village où elle n'a que des liens de famille ou de fiscalité »**. Pour se faire une idée de l'énorme impor-

* On sait que dans les banlieues de St-Pétersbourg, par exemple, la population augmente notablement en été.

** *Revue statistique de la province de Kalouga pour 1896,* Kalouga 1897, p. 18 de la section II.

tance qui s'attache jusqu'à présent à ces liens fiscaux, il suffit, par exemple, de tenir compte du fait que parmi les habitants de la province de Kostroma qui vont chercher des gains au dehors « les propriétaires reçoivent rarement en échange (de la terre) une petite partie des impôts ; ils la louent d'ordinaire à la condition que le preneur plante tout autour des jardins ; quant aux impôts, c'est le propriétaire lui-même qui les paye » (D. Jbankov : *Le pays des femmes.* Kostroma 1891, p. 21). Dans la *Revue de la province de Iaroslavl* aussi (fasc. II, Iaroslavl 1896) nous relevons de même nombre d'indications sur la nécessité pour les ouvriers exerçant une industrie au dehors, de se racheter de leur village et de leur lot de terre (pp. 28, 48, 149, 150, 166 et autres)*.

* « Les industries extra-rurales... sont une des formes qui masquent l'accroissement ininterrompu des villes... La possession communale du sol et les diverses particularités de la vie financière et administrative de la Russie ne permettent pas aux paysans de devenir citadins avec la même facilité qu'en Occident... Des fils juridiques continuent à le rattacher (l'émigrant) au village, mais au fond, par ses occupations, ses habitudes et ses goûts, il s'est parfaitement adapté à la ville et considère souvent ces attaches comme un fardeau » (*Rousskaïa Mysl,* 1896, n° 11, p. 227). Cela est très juste, mais pas assez pour un publiciste. Pourquoi l'auteur ne s'est-il pas prononcé nettement pour la liberté complète de déplacement, pour la liberté de sortir de la commune paysanne ? Nos libéraux craignent encore nos populistes. Ils ont tort.

Voici, à titre de comparaison, un raisonnement de M. Jbankov qui sympathise avec le populisme : « L'exode dans les villes est, pour ainsi dire, un paratonnerre *(sic)* contre l'accroissement excessif de nos capitales et de nos grandes villes, contre l'augmentation du prolétariat urbain et sans terre. Cette influence du gagne-pain extra-rural doit être considérée comme utile tant au point de vue sanitaire qu'au point de vue économique et social : aussi longtemps que la masse populaire n'est pas tout à fait détachée de la terre, qui offre aux ouvriers émigrants une certaine garantie » (« garantie » dont ils se rachètent à prix d'argent !) « ces ouvriers ne peuvent devenir un instrument aveugle de la production capitaliste ; en même temps l'espoir se conserve de voir s'organiser des communes industrielles et agri-

Quel est donc le nombre de ces ouvriers émigrants non agricoles ? Le nombre des ouvriers qui exercent toutes sortes de métiers auxiliaires est de *5-6 millions* au moins. En effet, en 1884, 4 670 000 passeports et permis de départ* ont été délivrés en Russie d'Europe, et le revenu de la taxe correspondante a augmenté, de 1884 à 1894, de plus d'un tiers (de 3 300 000 roubles à 4 500 000). En 1897 il a été délivré pour toute la Russie 9 495 700 passeports et permis de départ, (9 333 200 dans les 50 provinces de la Russie d'Europe). En 1898, 8 259 900 (dont 7 809 600 pour la Russie d'Europe)**. M. S. Korolenko a estimé l'excédent des ouvriers de la Russie d'Europe (par rapport à la demande locale) à 6 300 000. Nous avons vu plus haut (chap. III, paragraphe IX, p. 256) que le nombre de passeports délivrés dans 11 provinces agricoles se trouve dépasser l'estimation de M. S. Korolenko (2 millions contre 1,7 million). Nous pouvons maintenant ajouter les chiffres de 6 provinces non agricoles : M. Korolenko y compte 1 287 800 ouvriers en surnombre et la quantité des passeports délivrés s'élève à 1 298 600***. M. Korolenko estimait donc dans 17 provinces

coles » (*Iouriditcheski Vestnik,* 1890, n° 9, p. 145). La conservation des espoirs petits-bourgeois, n'est-ce pas en effet un avantage ? Quant à l'« instrument *aveugle* », l'expérience de l'Europe et tous les faits observés en Russie montrent que ce qualificatif s'applique infiniment mieux au travailleur qui a gardé ses liens avec la terre et les relations patriarcales, qu'à celui qui les a rompus. Les chiffres et les données de M. Jbankov lui-même montrent que le paysan émigré à Pétersbourg est plus instruit, plus cultivé et plus développé que le sédentaire de Kostroma dans un quelconque district « forestier ».

* L. Vessine, *L'importance des métiers exercés au dehors,* etc., *Diélo,* 1886, n° 7 et 1887, n° 2.

** *La statistique des industries payant l'accise, etc.,* pour 1897-1898, St-Pétersbourg 1900. Edition de la Direction centrale des contributions indirectes.

*** Provinces de Moscou (1885, chiffres vieillis), Tver (1896), Kostroma (1892), Smolensk (1895), Kalouga (1895) et Pskov (1896). Les sources ont été indiquées plus haut. Les chiffres se rapportent à toutes les formes de permis de déplacement pour hommes et femmes.

de la Russie d'Europe (11 à tchernoziom et 6 sans tchernoziom) un excédent de 3 millions d'ouvriers (contre la demande locale). Or en 1890-1900 on délivrait dans ces 17 provinces 3,3 millions de passeports et permis de départ. En 1891, ces 17 provinces fournissaient 52,2% des taxes sur les passeports. Par conséquent, *le nombre d'ouvriers émigrants, selon toute vraisemblance, dépasse 6 000 000.* Enfin, les données de la statistique des zemstvos (pour la plupart de date ancienne) ont amené M. Ouvarov à conclure que le chiffre de M. S. Korolenko n'est pas loin de la vérité, et que celui des 5 millions d'ouvriers émigrants « est extrêmement vraisemblable »*.

Il reste maintenant à savoir quel est le nombre des ouvriers non agricoles et celui des ouvriers agricoles qui travaillent au dehors. M. N. —on affirme avec beaucoup de hardiesse et tout à fait gratuitement que « l'immense majorité des métiers exercés par les émigrants sont agricoles » (*Esquisses*, p. 16). Tchaslavski, à qui se réfère M. N. —on, s'exprime en termes beaucoup plus prudents, sans produire aucun chiffre et se bornant à des considérations d'ordre général sur l'étendue des régions qui laissent partir tels ou tels ouvriers. Quant aux chiffres de M. N. —on sur le mouvement des voyageurs par chemins de fer, ils ne prouvent absolument rien, puisque les ouvriers non agricoles quittent eux aussi leur domicile de préférence au printemps et font usage du chemin de fer bien plus que les ouvriers agricoles**. Nous pensons au contraire, que la majorité (non cependant l'« immense » majorité) des ouvriers émigrants est sans doute formée d'ouvriers non agricoles. Cette opinion repose premièrement sur les chiffres de la répartition du revenu des passe-

* *Messager de l'hygiène sociale, de la médecine légale et pratique,* 1896, juillet. M. Ouvarov : *De l'influence des petites industries exercées au dehors sur l'état sanitaire de la Russie.* M. Ouvarov a groupé les chiffres de 126 districts de 20 provinces.

** Cf. plus haut, p. 256, note.

ports et, en second lieu, sur les données fournies par M. Vessine. Déjà Flerovski, se basant sur les chiffres de 1862-1863, relatifs à la répartition du revenu provenant « des droits de toutes dénominations » (dont plus d'un tiers provient des taxes sur les passeports) est arrivé à cette conclusion que le plus fort mouvement des paysans émigrants vient des provinces des capitales et des provinces non agricoles*. Si nous prenons les 11 provinces non agricoles que nous avons réunies plus haut en une seule région (point 2 de ce paragraphe), et d'où part l'énorme majorité des ouvriers non agricoles, nous verrons que ces provinces comptaient en 1885, 18,7% seulement de la population de la Russie d'Europe (en 1897—18,3%), tandis que les taxes sur les passeports prélevées dans ces provinces s'élevaient à 42,9% en 1885 (en 1891, 40,7%)**. Un très grand nombre d'autres provinces fournissent également des ouvriers non agricoles, ce qui nous fait croire que les ouvriers agricoles forment moins de la moitié des émigrants. M. Vessine répartit 38 provinces de la Russie d'Europe (qui donnent 90% des permis de déplacement) en groupes suivant la prédominance de telle ou telle forme d'émigration, et fournit les chiffres suivants *** :

---

* *La situation de la classe ouvrière en Russie.* St-Ptb 1869, pp 400 et suivantes.

** Les chiffres sur le revenu des passeports sont empruntés au *Recueil de renseignements sur la Russie,* 1884-85 et 1896. En 1885, le revenu des passeports en Russie d'Europe était de 37 roubles par 1 000 habitants ; de 86 roubles par 1 000 habitants dans 11 provinces non agricoles.

*** Les deux dernières colonnes du tableau ont été ajoutées par nous. Le 1er groupe comprend les provinces d'Arkhangelsk, Vladimir, Vologda, Viatka, Kalouga, Kostroma, Moscou, Novgorod, Perm, St-Ptb, Tver et Iaroslavl ; le IIe : les provinces de Kazan, Nijni-Novgorod, Riazan, Toula et Smolensk ; le IIIe : les provinces de Bessarabie, Volhynie, Voronèje, Ekatérinoslav, Don, Kiev, Koursk, Orenb., Orel, Penza, Podolie, Poltava, Samara, Saratov, Simbirsk, Tauride, Tambov, Oufa, Kharkov, Kherson et Tchernigov. — Notons que dans ce groupement il y a des

Groupes de provinces	Permis de déplacement en 1884 (en milliers)			Population en 1885, en milliers	Permis de déplacement par 1 000 habitants
	Permis de départ	Certificats	Total		
I. 12 provinces où prédomine l'émigration non agricole	967,8	794,5	1 762,3	18 643,8	94
II. 5 provinces intermédiaires	423,9	299,5	723,4	8 007,2	90
III. 21 provinces où prédomine l'émigration agricole	700,4	1 046,1	1 746,5	42 518,5	41
38 provinces	2 092,1	2 140,1	4 232,2	69 169,5	61

« Ces chiffres attestent que les petites industries extra-rurales sont davantage exercées dans le premier groupe que dans le dernier... Ensuite, les chiffres montrent que la durée d'absence varie suivant les groupes. Là où domine l'émigration non agricole, l'absence est beaucoup plus prolongée » (*Diélo*, 1886, n° 7, p. 134).

erreurs qui exagèrent la valeur de l'exode agricole. Les provinces de Smolensk, de Nijni-Novgorod et de Toula doivent faire partie du 1er groupe (cf. *Revue agricole de la province de Nijni-Novgorod pour 1896*, chap. XI). — *Agenda de la province de Toula pour 1895*, section VI, p. 10: le nombre des paysans émigrants est évalué à 188 000, dont 107 000 tombent sur les 6 districts séptentrionaux sans tchernoziom, — et M. S. Korolenko n'estimait qu'à 50 000 les ouvriers en excédent ! La province de Koursk doit figurer dans le IIe groupe (S. Korolenko, *l. c.* : les départs de 7 districts se font surtout pour les métiers d'industrie ; des 8 autres districts seulement pour les travaux agricoles). Malheureusement, M. Vessine n'indique pas le chiffre des permis de déplacement par province.

Enfin, la statistique mentionnée plus haut des industries payant l'accise, etc., nous permet de répartir le nombre des permis de déplacement pour toutes les 50 provinces de la Russie d'Europe. En rectifiant comme il a été indiqué le groupement de M. Vessine et en répartissant entre ces trois groupes les 12 provinces qui manquaient en 1884 (celles d'Olonetz et de Pskov dans le groupe I ; les provinces baltiques et du Nord-Ouest, c'est-à-dire 9 provinces, dans le groupe II ; la province d'Astrakhan dans le groupe III), nous obtenons le tableau suivant :

Groupes de provinces	Total des permis de déplacement	
	1897	*1898**
I. 17 prov. où domine l'émigration non agricole	4 437 392	3 369 597
II. 12 provinces intermédiaires	1 886 733	1 674 231
III. 21 provinces où domine l'émigration agricole	3 009 070	2 765 762
Total pour les 50 provinces	9 333 195	7 809 590

D'après ces chiffres les petites industries extra-rurales sont beaucoup plus exercées dans le 1er groupe que dans le IIIe.

Ainsi, il ne fait pas de doute que la population de la zone non agricole de la Russie est infiniment plus mobile que celle de la zone agricole. L'émigration non agricole doit être supérieure à l'émigration agricole, et se chiffrer par *trois millions d'hommes au moins*.

* Au fait. L'auteur de la revue de ces données (*l. c.*, chap. VI, p. 639) explique la diminution du nombre des passeports délivrés en 1898 par la quantité moindre des départs d'été à destination des provinces méridionales par suite de la mauvaise récolte et de l'expansion des machines agricoles. Cette explication ne vaut absolument rien, car le nombre des permis délivrés a le moins diminué dans le groupe III, le plus dans le groupe I. Les procédés d'enregistrement en 1897 et 1898 sont-ils comparables ? (*Note de la deuxième édition.*)

Toutes les sources témoignent d'un fort accroissement sans cesse grandissant de l'émigration. Le revenu des passeports de 2,1 millions de roubles en 1868 (1,75 million en 1866) est passé à 4,5 millions en 1893-1894, soit une augmentation de plus du double. Le nombre des passeports et permis de départ délivrés dans la province de Moscou s'est accru, entre 1877 et 1885, de 20% (pour les hommes) et de 53% (pour les femmes) ; dans la province de Tver, entre 1893 à 1896, de 5,6% ; dans la province de Kalouga, entre 1885 à 1895, de 23% (et le nombre des mois d'absence, de 26%) ; dans la province de Smolensk de 100 000 en 1875 à 117 000 en 1885 et 140 000 en 1895 ; dans la province de Pskov, de 11 716 en 1865-1875 à 14 944 en 1876 et 43 765 en 1896 (pour les hommes). Dans la province de Kostroma, on délivrait en 1868 23,8 passeports et permis de départ par 100 hommes, 0,85 par 100 femmes ; en 1880, 33,1 et 2,2. Et ainsi de suite.

De même que l'abandon de l'agriculture pour les villes, l'exode non agricole à la recherche d'un gagne-pain constitue un *fait progressif*. Il extirpe la population de ses recoins perdus, arriérés, oubliés par l'histoire, et l'entraîne dans le tourbillon de la vie sociale moderne. Il élève le degré de culture* et de conscience** de la population, lui inculque

---

* Jbankov : *L'influence des petites industries exercées au dehors*, etc., pp. 36 et suiv. La proportion des hommes sachant lire et écrire est de 55,9% dans les districts d'émigration de la province de Kostroma, elle est de 34,9% dans les districts de fabriques ; de 25,8% dans les districts sédentaires (forestiers) ; la proportion des femmes : 3,5% — 2,0% — 1,3% ; celle des enfants fréquentant l'école : 1,44% — 1,43% — 1,07%. Dans les districts d'émigration il y a également des enfants qui vont à l'école à St-Pétersbourg.

** « Ceux qui vont à Pétersbourg et qui savent lire et écrire, se soignent positivement mieux et de façon plus consciente » (*ibid.*, 34), de sorte que les maladies infectieuses font parmi eux moins de ravages que dans les cantons « *peu civilisés* ». (Souligné par l'auteur.)

des habitudes et des besoins civilisés*. Ce qui attire les paysans dans les villes, ce sont des « motifs d'ordre supérieur », c'est-à-dire : apparence de haute culture et mise recherchée du Pétersbourgeois. Ils vont où « l'on est mieux ». « Le travail et la vie à Pétersbourg sont considérés comme plus faciles qu'au village »**. « Tous les villageois sont traités de *rustres* et, chose étrange, ils ne s'en formalisent pas et se traitent eux-mêmes ainsi ; ils en accusent leurs parents qui ne les ont pas envoyés en apprentissage à Pétersbourg. Il faut cependant faire cette réserve que ces *rustres* le sont beaucoup moins que les habitants des localités purement agricoles : ils copient involontairement l'extérieur et les manières des Pétersbourgeois, la capitale projette indirectement sa lumière sur eux »***. Dans la province de Iaroslavl (outre que les exemples d'enrichissement) « il est encore une raison qui chasse les gens de chez eux. C'est l'opinion publique qui attache à jamais le sobriquet de berger à celui qui n'a pas vécu à Pétersbourg ou ailleurs et s'occupe d'agriculture ou d'un autre métier. Ceux-là ont du mal à se trouver une fiancée » (*Revue de la province de Iaroslavl*, II, p. 118). L'exode dans les villes élève la dignité civique du paysan,

---

* « La vie dans les districts fournissant des ouvriers dépasse beaucoup en bien-être les régions agricoles et forestières... Les vêtements de ceux qui ont vécu à Pétersbourg sont beaucoup plus propres, plus élégants et plus hygiéniques... Les enfants sont plus propres, ce qui fait qu'ils sont plus rarement atteints par la gale et les autres maladies de peau » (*ibid.*, 39. Cf. *Les petites industries extra-rurales de la province de Smolensk*, p. 8). « Les villages d'émigration se distinguent nettement des villages sédentaires : habitations, vêtements, habitudes, réjouissances rappellent plutôt la vie urbaine que la vie paysanne » (*Les petites industries extra-rurales de la province de Smolensk*, p. 3). « Dans la moitié des maisons » (les cantons d'émigration de la province de Kostroma) « vous trouverez du papier, de l'encre, des crayons et des plumes. » (*Le pays des femmes*, pp. 67-68.)

** *Le pays des femmes*, pp. 26-27, 15.

*** *Ibid.*, p. 27.

en le libérant d'une foule de ces rapports patriarcaux et personnels de dépendance et de caste, qui sont si tenaces dans les campagnes*... « Un facteur de première importance qui favorise l'exode, est le progrès de la conscience individuelle dans le peuple. L'émancipation du servage, le contact dès longtemps établi entre la partie la plus énergique de la population rurale et la vie urbaine, ont depuis longtemps éveillé chez le paysan de Iaroslavl la volonté de sauvegarder son « moi », de se tirer de la situation misérable et dépendante, à laquelle le vouaient les conditions de la vie des campagnes et d'arriver à une situation aisée, indépendante et honorable... Le paysan qui gagne son pain loin de son village se sent plus libre, et aussi plus égal en droits avec les personnes des autres couches de la population, et à bien d'autres égards. Aussi la jeunesse villageoise aspire-t-elle de plus en plus à gagner la ville » (*Revue de la province de Iaroslavl*, t. II, 189-190).

L'exode dans les villes affaiblit la vieille famille patriarcale et met la femme dans une situation plus indépendante, plus égale à celle de l'homme. « Comparée aux régions où la population est sédentaire, la famille de Soligalitch et de Tchoukhloma » (district de la province de Kostroma qui se distingue par la plus grande émigration) « est beaucoup moins solide non seulement en ce qui concerne l'autorité patriarcale de l'ancien, mais même pour les relations entre parents et enfants, mari et femme. On ne peut, bien entendu, demander à des enfants qu'on envoie dès l'âge de 12 ans à Pétersbourg beaucoup d'affection pour leurs parents, ni d'attachement à la maison paternelle ; ils deviennent malgré eux cosmopolites : « où l'on est bien, là est la patrie »**. « La

* Ce qui pousse les paysans de Kostroma, par exemple, à se faire inscrire citadin, c'est entre autres la crainte du « châtiment corporel » qui « est encore plus effrayant pour un Pétersbourgeois de mise élégante que pour un rustre » (*ibid.*, 58).

** *Ibid.*, 88.

femme de Soligalitch, habituée à se passer de l'aide et du pouvoir de l'homme, ne ressemble nullement à la paysanne accablée de la zone agricole : elle est indépendante et se suffit à elle-même... Les femmes ici ne sont que rarement battues et martyrisées... En général, l'égalité de la femme et de l'homme s'affirme presque partout et en toutes choses »*.

Enfin — last but not least** — l'exode de l'élément non agricole augmente les salaires non seulement des ouvriers qui s'en vont, *mais aussi de ceux qui restent.*

Ceci ressort surtout de ce fait général que les provinces non agricoles où les salaires sont plus élevés que dans les provinces agricoles, attirent de ces dernières les ouvriers ruraux***. Voici des chiffres intéressants sur la province de Kalouga :

Groupes de districts suivant l'importance de l'exode	Proportion des ouvriers émigrants mâles par rapport à la population masculine	Gain mensuel en roubles	
		de l'industriel quittant le village	de l'ouvrier agricole à l'année
I.	38,7	9	5,9
II.	36,3	8,8	5,3
III.	32,7	8,4	4,9

« Ces chiffres expliquent fort bien... les faits suivants : 1° que les petites industries exercées au dehors contribuent à augmenter les salaires dans l'agriculture et 2° qu'elles détournent l'élite de la population »****. Ce n'est pas seulement le salaire en argent qui augmente, mais aussi le salaire réel. Dans les districts où sur 100 ouvriers il y a au moins 60 émigrants, le salaire moyen du manouvrier agricole à l'an-

* *Iouriditcheski Vestnik*, 1890, n° 9, p. 142.

** Dernier en compte, mais non en importance. (*N.R.*)

*** Cf. chap. IV, § IV, p. 294.

**** *Revue statistique de la province de Kalouga pour 1896*, section II, p. 48.

née est de 69 roubles ou 123 pouds de seigle ; dans les districts avec 40 à 60% d'ouvriers émigrants, il est de 64 roubles ou 125 pouds de seigle ; dans ceux avec moins de 40% d'émigrants, il est de 59 roubles ou 116 pouds de seigle*. Le pourcentage des correspondances qui se plaignent du manque de bras tombe régulièrement, suivant les mêmes groupes de districts : 58%-42%-35%. Le salaire est plus élevé dans l'industrie de transformation que dans l'agriculture, et les « petites industries, selon l'avis d'un très grand nombre de correspondants, contribuent à faire naître chez les paysans de nouveaux besoins (thé, indienne, bottes, montres, etc.), relèvent leur niveau et influent ainsi sur l'augmentation des salaires »**. Voici une appréciation type d'un correspondant : « Le manque (d'ouvriers) est toujours absolu, la cause en est que la population suburbaine est trop gâtée ; elle travaille dans les ateliers ferroviaires comme ouvriers ou comme employés. La proximité de Kalouga et ses marchés rassemblent toujours les habitants des environs pour la vente des œufs, du lait, etc., et puis, c'est la saoulerie dans les auberges ; la cause en est que toute la population ne pense qu'à ne rien faire et à gagner davantage. Le métier d'ouvrier rural est considéré comme une *honte*, et tous se précipitent à la ville pour former le prolétariat et le lumpenprolétariat, tandis que la campagne souffre du manque d'ouvriers habiles et bien portants »***. Cette appréciation de l'émigration nous pouvons de plein droit la qualifier de *populiste*. M. Jbankov, par exemple, en affirmant que ce ne sont pas les ouvriers en surnombre qui émigrent, mais les « indispensables », lesquels sont remplacés par des agriculteurs venus d'ailleurs, — trouve que « ces substitutions mutuelles

* *Ibid.*, section I, p. 27.
** *Ibid.*, p. 41.
*** *Ibid.*, p. 40. Souligné par l'auteur.

sont assurément très désavantageuses »*. Pour qui donc, ô M. Jbankov ? « La vie dans les capitales inocule maintes *habitudes culturelles d'ordre inférieur* et le penchant au luxe et à l'élégance, ce qui engloutit inutilement (*sic*) beaucoup d'argent »**. Ces frais d'élégance, etc., sont la plupart du temps « improductifs » (!!)***. M. Hertzenstein crie simplement à une « civilisation de façade », à ces « orgies sans frein », à ces « noces à tout casser », à ces « beuveries sauvages, à ce bas dévergondage », etc.****. De l'exode en masse les statisticiens de Moscou concluent simplement à la nécessité de « mesures à prendre pour diminuer le besoin d'un gagne-pain au dehors(*). Voici comment M. Karychev juge le travail au dehors : « Seule l'augmentation de la jouissance foncière des paysans dans une mesure suffisante pour

---

* *Le pays des femmes*, 39 et 8. « Ces véritables agriculteurs (venus d'ailleurs) n'auront-ils pas, par l'exemple de leur vie aisée, une action dégrisante sur les gens du pays qui voient la base de leur existence non dans la terre, mais dans le travail à la ville ? » (p. 40). Et l'auteur de s'attrister : « D'ailleurs, nous avons cité plus haut un exemple d'influence contraire ». Le voici : Des gens de Vologda avaient acheté un terrain et vivaient « très confortablement ». « Quand je demandai à un paysan de Griasovetz pourquoi, avec sa fortune, il laissait partir son fils pour Pétersbourg, je reçus cette réponse : « C'est vrai que nous ne sommes pas pauvres, mais la vie ici est plutôt grisâtre, il a donc voulu, à l'exemple des autres, s'instruire ; déjà chez nous il avait reçu de l'instruction » (p. 25). Pauvres populistes ! Comment ne pas s'affliger quand l'exemple même des cultivateurs aisés achetant de la terre aux paysans laboureurs ne peut « dégriser » la jeunesse qui, désireuse de « s'instruire », déserte « le lot qui leur garantit la vie » !

** *Influence des gagne-pain auxiliaires, etc.*, p. 33, souligné par l'auteur.

*** *Iouriditcheski Vestnik*, 1890, n° 9, p. 138.

**** *Rousskaïa Mysl* (non le *Russki Vestnik* mais la *Rousskaïa Mysl*), 1887, n° 9, p. 163.

(*) *Permis de séjour, etc.*, p. 7.

satisfaire aux besoins essentiels (!) de la famille, résoudra ce problème très grave de notre économie nationale »*.

Et il ne vient à l'idée d'aucun de ces messieurs si bien intentionnés qu'avant de parler de « résoudre de très graves problèmes », il faut songer à la pleine liberté de déplacement pour les paysans, à la liberté d'abandonner la terre et de quitter la commune, à la liberté de s'établir (sans « rachat ») dans n'importe quelle commune, urbaine ou rurale, du pays !

Donc, l'abandon de l'agriculture se traduit en Russie par l'agrandissement des villes (en partie déguisé par la colonisation intérieure), des faubourgs, des bourgs et localités, industriels et commerciaux, ainsi que par l'exode non agricole. Tous ces processus qui se sont développés et se développent rapidement en étendue et en profondeur depuis la réforme, sont partie intégrante et indispensable de l'évolution capitaliste et jouent un rôle essentiellement progressif à l'égard des formes anciennes d'existence.

III. L'EMPLOI ACCRU DU TRAVAIL SALARIE

Le degré de diffusion du travail salarié est peut-être ce qui a la plus grande importance dans la question du développement du capitalisme. Le capitalisme est la phase de développement de la production marchande, où la force de travail elle-même devient marchandise. La tendance fondamentale du capitalisme consiste en ce que toutes les forces de travail de l'économie nationale ne soient appliquées à la production qu'après la vente et l'achat effectués par les

* *Rousskoïé Bogatstvo*, 1896, nº 7, p. 18. Ainsi, c'est le lot qui doit pourvoir aux besoins « principaux », tandis qu'aux autres besoins doivent assurément suppléer les « gains locaux » que fournit le « village » qui « souffre du manque d'ouvriers habiles et bien portants »!

entrepreneurs. Nous avons essayé d'analyser en détail comment cette tendance s'est manifestée en Russie depuis la réforme, et il ne nous reste maintenant qu'à faire le bilan de cette question. Nous établirons d'abord le total des chiffres indiqués aux chapitres précédents sur le nombre des vendeurs de force de travail, et puis (dans le paragraphe suivant), nous donnerons le contingent des acheteurs de force de travail.

Les vendeurs de force de travail se recrutent parmi la population ouvrière du pays, qui participe à la production des valeurs matérielles. On évalue cette population à près de 15 millions 1/2 d'ouvriers adultes*. Nous avons montré au chapitre II que le groupe inférieur de la paysannerie n'est autre chose qu'un prolétariat rural ; et nous avons rappelé (p. 185, note) que les formes que revêt la vente de sa force de travail par ce prolétariat, seront analysées ultérieurement. Faisons maintenant le bilan des groupes d'ouvriers salariés énumérés dans notre exposé : 1° les ouvriers salariés agricoles. Ils sont au nombre de 3 millions 1/2 environ (pour la Russie d'Europe) ; 2° les ouvriers des fabriques et usines, des mines et de la métallurgie, des chemins de fer, près de 1 million 1/2. Au total, cinq millions d'ouvriers salariés professionnels. Viennent ensuite 3° les ouvriers du bâtiment, près de 1 million. 4° Les ouvriers occupés dans l'industrie forestière (abattage des arbres et dégrossissage, flottage, etc.), aux travaux de terrassement, à la construction des chemins de fer, au chargement et déchargement des marchandises et, d'une façon générale, à toutes sortes de gros travaux dans les centres industriels. Ils sont au nombre de 2 millions

* Le chiffre au *Recueil des matériaux statistiques...* (édition de la chancellerie du Comité des ministres, 1894) est de 15 546 618. Il a été obtenu comme suit. On admet que la population urbaine est égale à celle qui ne prend pas part à la production des valeurs matérielles. La population paysanne masculine adulte a été diminuée de 7% (4,5% au service militaire et 2,5% au service des communes).

environ*. 5° Les ouvriers occupés à domicile par des capitalistes de même que les ouvriers salariés de l'industrie de transformation qui ne figure pas dans la statistique des « fabriques et usines ». Ils sont au nombre de 2 millions environ.

Au total, *près de dix millions d'ouvriers salariés*. Nous en exceptons à peu près un quart de femmes et d'enfants**, il reste donc *7 millions 1/2 d'ouvriers salariés adultes mâles*, soit *près de la moitié* de la population adulte mâle du pays, prenant part à la production des valeurs matérielles***. Une partie de cette masse énorme d'ouvriers salariés a complètement rompu avec la terre et vit exclusivement de la vente de sa force de travail. A cette catégorie appartient l'immense majorité des ouvriers des fabriques et usines (sans doute aussi les ouvriers des mines et de la métallurgie, ainsi que des chemins de fer), ensuite une certaine partie des ouvriers du bâtiment, des mariniers et des manœuvres ; enfin, une bonne part des ouvriers de la manufacture capitaliste et ceux des habitants des centres non agricoles qui travaillent à domicile pour les capitalistes. L'autre partie, plus nombreuse,

* On a vu plus haut que le nombre des seuls ouvriers forestiers est estimé à deux millions. Le nombre des ouvriers occupés aux deux dernières catégories de travaux que nous avons indiquées, doit être supérieur au total de l'émigration non agricole, puisqu'une partie des ouvriers du bâtiment, des manœuvres et surtout des ouvriers forestiers sont des ouvriers locaux et non émigrants. Or, on a vu que l'émigration non agricole se monte à 3 millions au moins.

** Les femmes et les enfants occupés dans les fabriques et usines forment, ainsi que nous l'avons vu, un peu plus du quart des ouvriers. Dans l'industrie minière et métallurgique, le bâtiment, les forêts, etc., les femmes et les enfants sont très peu nombreux. Au contraire, dans le travail à domicile pour les capitalistes leur part est probablement plus grande que celle des hommes.

*** Pour éviter tout malentendu, faisons cette réserve que nous ne prétendons en aucune façon que ces chiffres soient statistiquement exacts et probants ; nous voulons seulement montrer la diversité des formes du travail salarié et le grand nombre de ses représentants.

n'a pas encore rompu avec la terre, couvre partiellement ses frais avec les produits de son exploitation agricole sur une infime parcelle de terre et forme, par conséquent, ce type d'ouvriers salariés pourvu d'un lot que nous nous sommes attachés à décrire en détail au chapitre II. Nous avons déjà montré précédemment que toute cette masse énorme d'ouvriers salariés s'est formée, principalement, depuis la réforme et qu'elle continue à se multiplier rapidement.

Il importe d'indiquer la valeur de notre conclusion quant à la surpopulation relative (ou à l'effectif de l'armée de réserve des chômeurs) créée par le capitalisme. Les données concernant le nombre total des ouvriers salariés de toutes les branches de l'économie nationale, mettent en évidence l'erreur fondamentale de la théorie économique populiste en cette matière. Ainsi que nous avons déjà eu l'occasion de l'indiquer ailleurs (*Etudes*, pp. 38-42 *), cette erreur consiste en ce que les économistes populistes (M. V. V., N. —on, etc.), qui parlent beaucoup de l'« émancipation » des ouvriers par le capitalisme, n'ont pas même songé à analyser les formes concrètes de la surpopulation capitaliste en Russie, et qu'ils n'ont absolument pas compris que la masse énorme d'ouvriers de réserve est indispensable à l'existence même et au développement de notre capitalisme. A l'aide de phrases pitoyables et de singuliers calculs sur le nombre des ouvriers de fabriques et usines**, ils ont fait d'une des conditions

* Voir Œuvres, t. 2, pp. 158-163. *(N.R.)*

** Rappelons les raisonnements de M. N. —on sur la « poignée » d'ouvriers, ainsi que le calcul suivant, classique en vérité, de M. V.V. (*Esquisses d'économie théorique,* p. 131). Dans les 50 provinces de la Russie d'Europe on compte 15 547 000 ouvriers adultes mâles appartenant à la paysannerie, 1 020 000 d'entre eux sont « groupés par le capital » (863 000 dans les fabriques et usines, plus 160 000 ouvriers des chemins de fer) ; les autres forment « la population agricole ». En cas de « capitalisation complète de l'industrie de transformation » « les fabriques et usines capitalistes » occuperont deux fois plus de bras (13,3% au lieu de 7,6% ; les autres 86,7% de la population « resteront

essentielles du développement du capitalisme une preuve de l'impossibilité, de la fausseté, de l'inconsistance du capitalisme, etc. En réalité, le capitalisme russe n'aurait jamais pu atteindre la hauteur où il se trouve actuellement, ni n'aurait pu durer même une année, si l'expropriation des petits producteurs n'avait créé des millions d'ouvriers salariés prêts, au premier appel, à répondre à la demande maxima des entrepreneurs dans l'agriculture, l'industrie forestière, le bâtiment, le commerce, l'industrie de transformation, les mines et la métallurgie, les transports, etc. Nous disons : la demande maxima, parce que le capitalisme ne peut se développer que par bonds et que, par conséquent, le nombre des producteurs cherchant à vendre leur force de travail doit toujours être supérieur à la demande moyenne du capitalisme en main-d'œuvre. Si nous avons établi l'effectif des différents groupes d'ouvriers salariés, nous n'avons nullement voulu dire par là que le capitalisme soit en mesure de toujours occuper tous. Une telle régularité d'emploi n'existe ni ne peut exister dans la société capitaliste, quel que soit le groupe d'ouvriers salariés que nous envisageons. Sur les millions d'ouvriers errants et sédentaires, il en reste toujours une certaine partie dans la réserve des chômeurs, laquelle tantôt prend des proportions énormes, dans les années de crises ou aux époques de décadence de telle ou telle industrie dans telle ou telle région, ou encore lorsque l'extension de la production mécanique devenue particulièrement rapide, jette les ouvriers à la rue ; tantôt elle s'abaisse au minimum, amenant même cette « pénurie » de bras dont se plaignent souvent les entrepreneurs de certaines branches d'industrie, certaines années, dans certaines régions. Il est impossible d'évaluer, même approximativement, le nombre de chômeurs

---

à la terre et ne feront rien six mois sur 12 »). Les commentaires ne peuvent assurément qu'affaiblir l'impression produite par ce remarquable échantillon de science économique et de statistique économique,

dans une année moyenne, faute de données statistiques un peu sérieuses. Il n'est cependant pas douteux que ce nombre doit être très grand : témoin les fortes oscillations de l'industrie, du commerce et de l'agriculture capitalistes, que nous avons maintes fois indiquées plus haut, et les déficits habituels dans les budgets des paysans des groupes inférieurs que constate la statistique des zemstvos. L'augmentation du nombre des paysans jetés dans les rangs du prolétariat industriel et rural, et celle de la demande de travail salarié, sont les deux faces d'une même médaille. Quant aux formes du travail salarié, elles sont extrêmement variées dans la société capitaliste, encore enveloppée de toutes parts des vestiges et institutions du régime précapitaliste. Ce serait une grave erreur de méconnaître cette diversité de formes, et c'est dans cette erreur que tombent ceux qui pensent avec M. V. V., que le capitalisme « s'est réservé un petit domaine d'un million, un million et demi d'ouvriers où il reste cantonné » *. Au lieu du capitalisme, ce n'est plus désormais que la grande industrie mécanique. Mais avec combien d'artifice et d'arbitraire on isole ce million et demi d'ouvriers dans un « petit domaine » spécial, qui n'a guère, nous dit-on, aucun rapport avec les autres domaines du travail salarié ! Or, ce rapport est en réalité très intime et, pour le caractériser, il suffit de se référer à deux traits essentiels du régime économique moderne. C'est d'abord que ce régime est basé sur l'économie monétaire. Le « pouvoir de l'argent » se manifeste dans toute sa vigueur dans l'industrie et l'agriculture, à la ville comme à la campagne ; mais c'est seulement dans la grande industrie mécanique qu'il atteint son plein développement, efface complètement les survivances de l'économie patriarcale, se concentre dans un petit nombre d'établissements gigantesques (banques), se lie directement à la grande production sociale. En second lieu, le régime écono-

---

* *Novoïé Slovo*, 1896, n° 6, p. 21.

mique moderne est basé sur l'achat et la vente de la force de travail. A ne prendre que les plus petits producteurs agricoles ou industriels, vous verrez que ceux-là forment exception qui ne se louent pas eux-mêmes ou ne louent pas quelqu'un. Mais ces rapports, répétons-le, n'arrivent à leur plein développement et ne se séparent complètement des formes économiques précédentes que dans la grande industrie mécanique. Aussi, ce « petit domaine » qui semble si insignifiant à tel populiste, forme en réalité la quintessence des rapports sociaux modernes, et la population de ce « petit domaine », c'est-à-dire le prolétariat, n'est, au sens littéral du mot, que la première rangée, l'avant-garde de toute la masse des travailleurs et des exploités *. Il faut donc considérer l'ensemble du régime économique actuel sous l'angle des rapports qui se sont établis dans ce « petit domaine », pour pouvoir démêler les rapports fondamentaux existant entre les divers groupes de participants à la production et, par suite, dégager l'axe principal du développement de ce régime. Au contraire, quiconque tourne le dos à ce « petit domaine » et étudie les faits économiques sous l'angle de la petite production patriarcale, est condamné, par la marche même de l'histoire, au rôle de rêveur innocent ou d'idéologue de la petite bourgeoisie et des agrariens.

---

* En ce qui concerne les rapports entre les ouvriers salariés de la grande industrie mécanique et les autres salariés, on pourrait dire — mutatis mutandis — ce que disent les époux Webb des rapports entre les trade-unionistes d'Angleterre et les non-unionistes. « Les membres des trade-unions représentent environ 4% de la population... Les trade-unions comptent dans leurs rangs environ 20% d'ouvriers adultes mâles vivant de leur travail physique. » Mais « Die Gewerkschaftler... zählen... in der Regel die Elite des Gewerbes in ihren Reihen. Der moralische und geistige Einfluss, den sie auf die Masse ihrer Berufsgenossen ausüben, steht deshalb ausser jedem Verhältniss zu ihrer numerischen Stärke » (S. & B. Webb : *Die Geschichte des britischen Trade Unionismus*, Stuttgart, Dietz 1895, pp. 363, 365, 381).

IV. FORMATION DU MARCHE INTERIEUR DE LA MAIN-D'ŒUVRE

Pour résumer les données fournies plus haut en cette matière, nous nous bornerons à un exposé des migrations des ouvriers en Russie d'Europe. Exposé que nous empruntons à une publication du Département de l'Agriculture*, basée sur les témoignages des propriétaires. Le tableau des migrations ouvrières donnera une idée d'ensemble de la façon justement dont se forme le marché intérieur de la main-d'œuvre ; en nous servant des matériaux de cette publication, nous nous sommes attachés seulement à distinguer entre les migrations des ouvriers agricoles et celles des ouvriers non agricoles, quoique cette distinction fasse défaut sur la carte annexée à l'édition citée et illustrant le déplacement des ouvriers.

Les principales migrations des ouvriers *non agricoles* sont les suivantes : 1° A partir des provinces agricoles centrales vers les régions frontières méridionales et orientales. 2° A partir des provinces septentrionales à tchernoziom dans les provinces méridionales à tchernoziom, d'où partent à leur tour des ouvriers pour les régions frontières. (Cf. chap. III, paragraphe IX, p. 254, et paragraphe X, pp. 259-260.) 3° A partir des provinces centrales agricoles vers les provinces industrielles. (Cf. chap. IV, paragraphe IV, p. 294.) 4° A partir des provinces agricoles centrales et du Sud-Ouest vers la zone des plantations de betteraves (où des ouvriers viennent même de Galicie).

---

* *Renseignements agricoles et statistiques d'après les matériaux fournis par les propriétaires.* Fasc. V. *Le travail salarié libre chez les propriétaires privés et le déplacement des ouvriers en conjonction avec une revue statistique et économique de la Russie d'Europe au point de vue agricole et industriel.* Par S. Korolenko. Edition du Département de l'Agriculture et de l'Industrie rurale. St-Pb 1892.

Principaux courants migratoires des *ouvriers non agricoles* sont : 1° Vers les capitales et les grandes villes, à partir surtout des provinces non agricoles, mais aussi notablement des provinces agricoles. 2° Des mêmes localités vers la région industrielle, aux fabriques des provinces de Vladimir, Iaroslavl et autres. 3° Vers les nouveaux centres de l'industrie et ses nouvelles branches, vers les centres de l'industrie autre que celle des fabriques, etc. Ces courants mènent a) aux raffineries de sucre du Sud-Ouest ; b) au bassin minier et métallurgique du Sud ; c) aux travaux des ports (Odessa, Rostov-sur-Don, Riga, etc.) ; d) aux tourbières de la province de Vladimir et autres ; e) au bassin minier et métallurgique de l'Oural ; f) aux pêcheries (Astrakhan, mer Noire, mer d'Azov, etc.) ; g) aux transports par eau, à la navigation, à l'abattage, au flottage du bois, etc. ; h) aux chemins de fer, etc.

Telles sont les principales migrations d'ouvriers, qui, à en croire les correspondants-entrepreneurs, exercent une influence plus ou moins notable sur les conditions d'embauchage dans les différentes localités. Pour mieux nous rendre compte de l'importance de ces migrations, confrontons-les avec les salaires dans les différentes régions de départ et d'arrivée des ouvriers. Nous prenons seulement 28 provinces de la Russie d'Europe, que nous partageons en 6 groupes suivant la nature des déplacements, et nous obtenons les chiffres suivants * :

* Nous excluons les autres provinces, pour ne pas compliquer l'exposé par des données qui n'apportent rien de nouveau sur ce point ; du reste, les autres provinces ou bien se trouvent à l'écart des principaux mouvements migratoires des ouvriers (Oural, Nord), ou bien se distinguent par des particularités ethnographiques, administratives et juridiques (provinces baltiques, provinces comprises dans la zone de résidence israélite, provinces de la Russie-Blanche, etc.). Les chiffres sont empruntés à la publication précitée. Les chiffres des salaires représentent la moyenne des salaires par provinces ; le salaire d'été du journalier est la moyenne des trois périodes : semailles, fenaison et

Provinces par régions d'après le caractère de la migration ouvrière	Salaires moyens pour 10 ans (1881—1891)					Migration ouvrière			
	Travailleur à l'année		Salaire-argent en °/₀ °/₀ par rapport au salaire total	Travailleurs pour la saison d'été	Journaliers en été sans nourriture	Agricole		Non agricole	
	Sans nourriture	Nourriture comprise				Arrivée	Départ	Départ	Arrivée
	Roubles	Roubles		Roubles	Kop.				
1. Très grande arrivée agricole	93,00	143,50	64,8	55,67	82	Environ 1 million d'ouvriers	—	—	Considérable dans la région minière et métallurgique
2. Très grande arrivée agricole; départ insignifiant	69,80	111,40	62,6	47,30	63	Environ 1 million d'ouvriers	Nombre insignifiant	—	
3. Considérable départ agricole; arrivée faible	58,67	100,67	58,2	41,50	53	Nombre insignifiant	Plus de 300 000 ouvriers	Nombre insignifiant	Nombre insignifiant
4. Très grand départ, en majeure partie agricole, mais aussi non agricole	51,50	92,95	55,4	35,64	47	—	Plus de 1 million $^1/_2$ d'ouvriers		—
5. Très grand départ non agricole; arrivée agricole faible	63,43	112,43	56,4	44,00	55	Nombre insignifiant	Nombre extrêmement insignifiant	A peu près 1 millions $^1/_4$ d'ouvriers	—
6. Très grande arrivée non agricole; arrivée agricole assez considérable également	79,80	135,80	58,7	53,00	64	Nombre assez considérable	—	(Dans les capitales)	Très grand nombre

Ce tableau nous montre à l'évidence la base du procès qui crée le marché intérieur de la main-d'œuvre et, par suite, le marché intérieur du capitalisme. Deux régions principales *les plus* développées du point de vue capitaliste, attirent les masses ouvrières : la région du capitalisme agricole (provinces frontières du Sud et de l'Est) et celui du capitalisme industriel (provinces des deux métropoles et industrielles). Les salaires sont les plus bas dans la région de départ, dans les provinces agricoles du Centre où le capitalisme est le moins développé dans l'agriculture comme dans l'industrie *. Au contraire, dans les régions d'arrivée le salaire augmente pour les travaux de toute nature, de même que la part du salaire en argent, c'est-à-dire que l'économie monétaire s'accroît aux dépens de l'économie naturelle. Les régions intermédiaires, entre celles de l'immigration la plus grande (et du plus haut salaire) et celle de l'émigration (et du plus bas salaire), indiquent cette interchangeabilité qui a été signalée plus haut : les ouvriers émigrent si nombreux qu'aux lieux de départ il se forme un déficit de bras qui attire les arrivants des autres provinces « meilleur marché ».

---

moisson. Les régions (1-6) comprennent les provinces suivantes : 1° Tauride, Bessarabie et Don ; 2° Kherson, Ekatérinbourg, Samara, Saratov et Orenbourg ; 3° Simbirsk, Voronèje et Kharkov ; 4° Kazan, Penza, Tambov, Riazan, Toula, Orel et Koursk ; 5° Pskov, Novgorod, Kalouga, Kostroma, Tver et Nijni-Novgorod ; 6° St-Pétersbourg, Moscou, Iaroslavl et Vladimir.

* Ainsi, les paysans abandonnent en masse les localités où les rapports économiques sont les plus patriarcaux, où le système des redevances en travail et les formes primitives d'industrie se sont le mieux conservés, pour les localités où la décomposition des « traditions » est complète. Ils abandonnent la « production populaire », sans faire attention aux coups de voix que « la société » lance à leur poursuite. Dans ce chœur on distingue nettement deux voix : celle de Sobakévitch[96], l'homme des bandes noires, qui rugit menaçant : « Ils ne sont pas assez attachés » et celle du cadet Manilov qui corrige poliment : « Ils ne sont pas pourvus d'un lot suffisant ».

Au fond, le double processus figurant dans notre tableau — abandon de l'agriculture pour l'industrie (industrialisation de la population) et développement de l'agriculture industrielle et commerciale, de l'agriculture capitaliste (industrialisation de l'agriculture) résume ce qui a été exposé plus haut en ce qui concerne la formation du marché intérieur pour la société capitaliste. La création du marché intérieur du capitalisme est due justement au développement parallèle du capitalisme dans l'agriculture et dans l'industrie *, à la formation d'une classe d'entrepreneurs ruraux et industriels d'un côté, et d'ouvriers salariés ruraux et industriels de l'autre. Les principaux courants de migration des ouvriers indiquent les formes essentielles de ce processus, mais non pas toutes ses formes, loin de là. Dans l'exposé qui vient d'être fait, nous avons montré que les formes de ce processus sont différentes dans l'économie paysanne et dans celle des propriétaires fonciers, différentes d'une région d'agriculture commerciale à l'autre, différentes aux différents stades du développement capitaliste de l'industrie, etc.

Le paragraphe VI de la deuxième section des *Esquisses* de M. N. —on qui porte ce titre significatif : « L'influence de la redistribution des forces productives sociales sur la situation économique de la population agricole », montre à quel point les tenants de notre économie populiste ont déformé et embrouillé ce processus. Voici comment M. N. —on se représente cette « redistribution » : « . . . Dans

* L'économie théorique a établi de longue date cette simple vérité. Sans parler de Marx, qui a signalé tout net que le développement du capitalisme dans l'agriculture est un processus créant « le marché intérieur du capital industriel » (*Das Kapital*, I², p. 776, chap. 24, paragraphe 5)[97] nous nous référerons à Adam Smith qui, dans les chapitres XI du livre I et IV du livre III de sa *Richesse des nations*, indique les traits les plus caractéristiques du développement de l'agriculture capitaliste et note le parallélisme de ce processus avec celui de la croissance des villes et du développement de l'industrie.

la société... capitaliste... toute augmentation de la force productive du travail « libère » un nombre correspondant d'ouvriers, obligés de chercher quelque autre gagne-pain ; et comme il en est ainsi dans toutes les branches de production, et que cette « libération » a lieu dans toute l'étendue de la société capitaliste, ils n'ont d'autre ressource que de s'adresser à l'instrument de production dont ils ne sont pas encore privés pour le moment, c'est-à-dire à la terre » (p. 126)... « Nos paysans ne sont pas privés de la terre, et c'est pourquoi ils portent leurs forces de ce côté. Perdant le travail à la fabrique ou forcés d'abandonner leurs occupations domestiques auxiliaires, ils ne voient d'autre moyen que de s'atteler à une exploitation renforcée de la terre. Tous les recueils de la statistique des zemstvos constatent le fait de l'extension des emblavures... » (128).

Comme vous voyez, M. N. —on connaît un capitalisme tout particulier qui n'a jamais existé nulle part et que nul économiste-théoricien n'a pu se représenter. Le capitalisme de M. N. —on ne détourne pas la population de l'agriculture au profit de l'industrie et ne divise pas les agriculteurs en classes opposées. Bien au contraire. Il « libère » les ouvriers de l'industrie, et il ne « leur » reste plus qu'à se remettre au travail de la terre, puisque « nos paysans n'en sont pas privés » !! Cette « théorie » qui fait une « redistribution » si originale, dans son désordre poétique, de tous les processus du développement capitaliste, repose sur les artifices simplistes communs à tous les populistes que nous avons analysés en détail plus haut : confusion de la bourgeoisie paysanne et du prolétariat rural, ignorance voulue des progrès de l'agriculture commerciale, légende de l'indépendance des « industries artisanales » « populaires » à l'égard de l'industrie « capitaliste » des « fabriques et usines », en lieu et place d'une analyse des formes successives et des diverses manifestations du capitalisme dans l'industrie.

V. LE ROLE DES PROVINCES FRONTIERES MARCHE INTERIEUR OU MARCHE EXTERIEUR ?

Nous avons montré, dans le premier chapitre, la fausseté de la théorie qui rattache la question du marché extérieur du capitalisme à celle de la réalisation du produit (pp. 48-49 et suivantes). La nécessité d'un marché extérieur pour le capitalisme ne s'explique nullement par l'impossibilité de réaliser le produit sur le marché intérieur, mais par le fait que le capitalisme n'est pas à même de renouveler toujours les mêmes processus de production dans des proportions identiques et dans des conditions immuables (comme c'était le cas sous les régimes précapitalistes) ; qu'il mène infailliblement à un développement illimité de la production qui dépasse les anciens cadres étroits des anciennes unités économiques. Avec le développement inégal propre au capitalisme, une branche d'industrie devance les autres et tend à sortir des limites de l'ancienne région des rapports économiques. Prenons, par exemple, l'industrie textile dans les premiers temps qui ont suivi la réforme. Etant assez développée au point de vue capitaliste (manufacture qui commençait à se transformer en fabrique), elle avait parfaitement conquis le marché de la Russie centrale. Mais les grandes fabriques qui avaient si vite progressé, ne pouvaient plus se contenter des proportions anciennes du marché ; elles se mirent à la recherche de marchés plus éloignés parmi cette nouvelle population qui colonisait la Nouvelle Russie, le Sud-Est des régions transvolgiennes, le Caucase du Nord, puis la Sibérie, etc. La tendance des grandes fabriques à sortir des limites des anciens marchés est incontestable. Est-ce à dire que dans les régions qui auparavant servaient de marchés, une plus grande quantité de produits de l'industrie textile ne pouvait pas en général être consommée ? est-ce à dire que, par exemple, les pro-

vinces industrielles et les provinces agricoles du centre ne sont plus à même, d'une manière générale, d'absorber une plus grande quantité de produits fabriqués ? Non. Nous savons que la décomposition de la paysannerie, les progrès de l'agriculture commerciale et l'accroissement de la population industrielle continuaient et continuent encore à étendre le marché intérieur de cette ancienne région également. Cette extension du marché intérieur est cependant retardée par maintes circonstances (principalement par la conservation d'établissements périmés qui entravent le développement du capitalisme agraire). Bien entendu, les fabricants, eux, n'attendront pas que les autres branches de l'industrie nationale aient rattrapé, dans leur développement capitaliste, l'industrie textile. Les fabricants ont besoin d'un marché immédiatement, et si le retard des autres branches de l'économie nationale rétrécit le marché dans l'ancienne région, ils iront chercher un marché dans une autre région ou dans d'autres pays ou dans les colonies de l'ancien pays.

Mais qu'est-ce qu'une colonie au point de vue de l'économie politique ? Il a déjà été indiqué plus haut que, d'après Marx, les indices fondamentaux caractérisant cette notion sont les suivants : 1° l'existence de terres libres, vacantes, d'accès facile pour les colons ; 2° l'existence d'une division mondiale du travail constituée, d'un marché universel grâce auquel les colonies peuvent se spécialiser dans la production en masse des produits agricoles en recevant en échange des produits industriels finis « que dans d'autres conditions elles seraient obligées de confectionner elles-mêmes ». (Voir plus haut, p. 279, note, chap. IV, paragraphe II). Pour ce qui est des provinces frontières du Sud et de l'Est de la Russie d'Europe, peuplées depuis la réforme, nous avons déjà dit en son temps et lieu, qu'elles se distinguent justement par les traits indiqués et représentent, au point de vue économi-

que, des colonies du centre de la Russie d'Europe*. Cette notion de colonie s'applique encore mieux aux autres provinces frontières, le Caucase, par exemple. La « conquête » économique du Caucase par la Russie a eu lieu beaucoup plus tard que sa conquête politique, et elle n'est pas encore entièrement achevée aujourd'hui. Après la réforme, on observa, d'une part, une forte colonisation du Caucase**, une mise en culture étendue de la terre (surtout dans le Caucase du Nord) par les colons qui produisaient pour la vente le froment, le tabac, etc., attirant une masse de salariés agricoles de Russie. D'autre part, on assista à l'éviction des industries artisanales indigènes séculaires qui tombaient en décadence devant la concurrence des produits importés de Moscou. L'ancienne fabrication des armes tombait de même devant la concurrence des articles importés de Toula et de Belgique, le fer forgé par les koustari cédait à la concurrence du produit venu de Russie, ainsi que le travail artisanal du cuivre, de l'or et de l'argent, de la terre glaise, du suif et de la soude, du cuir, etc.***. Tous ces produits revenaient à meilleur compte dans les fabriques russes qui envoyaient au Caucase leur production. Ainsi tomba en décadence la fabrication des coupes de corne, par suite du dé-

* « ... C'est grâce uniquement à elles, grâce à ces formes populaires de production, et se basant sur ces formes, que toute la Russie méridionale s'est colonisée et peuplée. » (M. N. —on, *Esquisses*, p. 284.) Combien cette notion — « les formes populaires de production » — est remarquablement vaste et substantielle ! Elle embrasse tout ce que l'on veut : l'agriculture paysanne patriarcale, les prestations de travail, le métier primitif, la petite production marchande et ces rapports capitalistes typiques que nous avons vus plus haut, au sein de la commune paysanne, dans les données concernant les provinces de Tauride et de Samara (chap. II), etc., etc.

** Cf. les articles de M. P. Sémionov au *Messager des Finances*, 1897, n° 21, et de V. Mikhaïlovski dans le *Novoïé Slovo*, juin 1897.

*** Voir les articles de K. Khatissov, t. II des *Comptes rendus et recherches sur l'industrie artisanale* et de P. Ostriakov, fasc. V des *Travaux de la Commission artisanale*.

clin du régime féodal en Géorgie avec ses festins historiques ; ainsi tomba la fabrication des bonnets, par suite de la substitution du costume européen au costume asiatique, de même la production des outres et des cruches pour le vin du cru qui commença à être mis en vente (d'où le développement de la tonnellerie) et à conquérir le marché russe. Le capitalisme russe entraînait de la sorte le Caucase dans les échanges mondiaux, nivelait ses particularités locales — vestiges de l'isolement patriarcal d'ancienne date, — *se créait des débouchés* pour ses fabriques. Le pays, faiblement peuplé à l'époque qui suivit de près l'abolition du servage, ou peuplé de montagnards placés à l'écart de l'économie mondiale et même de l'histoire, devenait le pays des industriels du pétrole, des négociants en vin, des fabricants de blé et de tabac, et M. Coupon [98] dépouillait sans merci le fier montagnard de son poétique costume national pour lui imposer la livrée de valet européen (Gleb Ouspenski [99]). Parallèlement au processus de colonisation intense du Caucase et d'accroissement rapide de sa population agricole s'en effectuait un autre (masqué par cet accroissement) qui détournait la population de l'agriculture vers l'industrie. La population urbaine du Caucase passa de 350 000 en 1863 à 900 000 environ en 1897 (toute la population du Caucase s'est accrue entre 1851 et 1897 de 95%). Point n'est besoin d'ajouter qu'il en a été et qu'il en est de même pour l'Asie Centrale, la Sibérie, etc.

Une question vient ainsi tout naturellement à l'esprit : où est donc la frontière entre le marché intérieur et le marché extérieur ? Prendre la frontière politique de l'Etat serait une solution trop mécanique, et encore serait-ce une solution ? Si l'Asie Centrale est un marché intérieur et la Perse un marché extérieur, où voulez-vous mettre Khiva et Boukhara ? Si la Sibérie est un marché intérieur et la Chine un marché extérieur, où voulez-vous mettre la Mandchourie ? Ce sont là des questions sans grande importance. Ce

qui importe c'est que le capitalisme ne peut exister et se développer sans étendre constamment la sphère de sa domination, sans coloniser de nouveaux pays et entraîner les vieux pays non capitalistes dans le tourbillon de l'économie mondiale. Et ce trait du capitalisme s'est manifesté et continue à se manifester avec une force immense en Russie depuis la réforme.

Le processus de formation d'un marché pour le capitalisme comporte donc deux aspects, à savoir : le développement du capitalisme en profondeur, c'est-à-dire la croissance persistante de l'agriculture capitaliste et de l'industrie capitaliste dans un territoire donné, bien délimité et fermé, et son développement en largeur, c'est-à-dire l'extension de la sphère de domination du capitalisme sur de nouveaux territoires. En suivant le plan de ce travail, nous nous sommes bornés presque exclusivement au premier de ces aspects ; il nous paraît donc particulièrement nécessaire de souligner ici que l'autre aspect a aussi une très grande importance. Une étude un peu complète du processus de colonisation des provinces frontières et d'extension du territoire russe, au point de vue du développement du capitalisme, demanderait un ouvrage spécial. Qu'il nous suffise de noter ici que la Russie se trouve, par rapport aux autres pays capitalistes, dans des conditions particulièrement favorables, en raison de l'abondance des terres libres et accessibles à la colonisation dans ses provinces frontières*. Sans parler de

---

* La circonstance mentionnée dans le texte a aussi un autre aspect. Le développement du capitalisme en profondeur, dans un territoire ancien, peuplé de longue date, est retardé par la colonisation des provinces frontières. La solution des contradictions propres au capitalisme qui les engendre est temporairement ajournée du fait que le capitalisme peut aisément progresser en largeur. Par exemple, l'existence simultanée des formes d'industrie les plus avancées et des formes semi-moyenâgeuses d'agriculture, est sans doute une contradiction. Si le capitalisme russe n'avait pas où s'étendre au-delà du territoire déjà occupé au début de la période qui a suivi la réforme, cette contradiction entre

la Russie asiatique, il existe de même en Russie d'Europe des provinces frontières qui, par suite des distances énormes et des mauvaises voies de communication, sont encore très faiblement liées économiquement au centre de la Russie. Ainsi « l'Extrême-Nord », la province d'Arkhangelsk ; les espaces de terre infinis et leurs richesses naturelles sont encore très peu exploités. Un des principaux produits de cette région, le bois, était expédié jusqu'à ces derniers temps principalement en Angleterre. De ce point de vue, par conséquent, cette région de la Russie d'Europe était un marché extérieur pour l'Angleterre, sans être un marché intérieur pour la Russie. Les entrepreneurs russes enviaient, bien entendu, les entrepreneurs britanniques, et maintenant qu'on a prolongé le chemin de fer jusqu'à Arkhangelsk, ils exultent prévoyant « une poussée d'enthousiasme et un redoublement d'activité dans les différentes branches d'industrie de la région »*.

VI. LA « MISSION » DU CAPITALISME

Pour terminer, il nous reste à faire le point d'une question, connue dans la littérature sous le nom de « mission » du capitalisme, c'est-à-dire de son rôle historique dans le développement économique de la Russie. Admettre le caractère progressif de ce rôle est parfaitement compatible

---

la grande industrie capitaliste et les institutions archaïques de la vie rurale (fixation des paysans à la terre, etc.) devrait conduire rapidement à l'abolition complète de ces institutions, au complet déblaiement de la voie pour le capitalisme agraire en Russie. Mais la possibilité (pour le fabricant) de chercher un marché dans les provinces frontières en voie de colonisation, et d'y trouver la possibilité (pour le paysan) d'aller s'établir sur des terres nouvelles, émousse l'acuité de cette contradiction et en retarde la solution. Il va de soi qu'un *tel* retard du développement du capitalisme lui prépare une croissance encore plus forte et plus étendue dans un proche avenir.

* *Les forces prod.*, XX, 12.

(ainsi que nous avons essayé de le démontrer en détail tout au long de notre exposé) avec l'admission absolue des côtés négatifs et sombres du capitalisme, avec l'admission absolue des vastes et profondes contradictions sociales inhérentes au capitalisme et révélant le caractère historiquement transitoire de ce régime économique. Précisément les populistes, qui s'appliquent de toutes leurs forces à faire croire qu'admettre le caractère historiquement progressif du capitalisme, c'est se faire son apologiste ; précisément les populistes commettent la faute de sous-estimer et parfois même de passer sous silence les contradictions les plus profondes du capitalisme russe en déguisant la décomposition de la paysannerie, le caractère capitaliste de l'évolution de notre agriculture, la formation d'une classe d'ouvriers salariés, ruraux et industriels, pourvus d'un lot de terre, en déguisant la prédominance absolue des plus basses et des pires formes du capitalisme dans la fameuse industrie artisanale.

Le rôle historiquement progressif du capitalisme peut être résumé en deux courtes thèses : augmentation des forces productives du travail social et sa collectivisation. Mais ces deux faits apparaissent sous des formes très variées dans les diverses branches de l'économie nationale.

Le développement des forces productives du travail social n'apparaît dans toute son ampleur qu'à l'époque de la grande industrie mécanique. Avant cette phase supérieure du capitalisme, c'était encore la production manuelle et la technique primitive qui progressait d'une façon purement spontanée et avec une extrême lenteur. L'époque d'après la réforme se distingue nettement, sous ce rapport, des époques antérieures de l'histoire russe. La Russie de l'araire et du fléau, du moulin à eau et du métier à tisser à bras a commencé à devenir bien vite la Russie de la charrue et de la batteuse, de la minoterie à vapeur et du métier mécanique. Il n'existe pas une seule branche de l'économie natio-

nale soumise à la production capitaliste, où l'on n'observe une transformation tout aussi complète de la technique. Ce processus de transformation ne peut, par la nature même du capitalisme, se réaliser qu'à travers inégalités et disproportions. Aux périodes de prospérité succèdent des périodes de crise, le développement d'une branche d'industrie entraîne la décadence d'une autre, le progrès de l'agriculture touche dans une région un aspect de l'économie rurale, dans une autre, un autre aspect. Les progrès du commerce et de l'industrie devancent ceux de l'agriculture, etc. Toute une série d'erreurs des auteurs populistes proviennent de leurs efforts pour prouver que ce développement disproportionné, qui se fait aléatoire, par bonds, n'est pas un développement *.

Une autre particularité du développement des forces productives sociales par le capitalisme, c'est que l'accroissement des moyens de production (consommation productive)

---

* « Voyons ce que peut nous apporter le développement ultérieur du capitalisme même si nous réussissions à plonger l'Angleterre dans la mer pour nous mettre à sa place » (M. N. —on, *Esquisses*, p. 210). L'industrie du coton de l'Angleterre et de l'Amérique, qui satisfait les 2/3 de la consommation mondiale, n'occupe guère plus de 600 000 ouvriers. « Ainsi donc même dans le cas où nous ferions la conquête de la plus grande partie du marché mondial... le capitalisme ne serait cependant pas en mesure d'exploiter toute la masse de bras qu'il prive actuellement sans cesse de travail. Que signifie en effet quelque 600 000 ouvriers anglais et américains, auprès des millions de paysans qui restent de longs mois sans aucun travail ? » (p. 211).

« L'histoire existait jusqu'ici, mais à présent elle n'est plus. » Jusqu'ici chaque progrès du capitalisme dans l'industrie textile s'est accompagné de la décomposition de la paysannerie, de la croissance de l'agriculture commerciale et du capitalisme agraire, de l'abandon de l'agriculture pour l'industrie, de l'embauchage de « millions de paysans » dans le bâtiment, dans les exploitations forestières et dans toutes sortes de travaux salariés non agricoles ; de l'émigration de masses populaires dans les provinces frontières et de la transformation de ces provinces en un marché pour le capitalisme. Tout cela était jusqu'ici et maintenant il ne se produit plus rien de semblable !

devance de loin celui de la consommation individuelle : nous avons maintes fois indiqué comment ce fait se manifeste dans l'agriculture et dans l'industrie. Cette particularité, dérivée des lois générales de la réalisation du produit en société capitaliste, est en plein accord avec la nature antagonique de cette société *.

La collectivisation du travail par le capitalisme se manifeste dans les processus suivants. Premièrement, le développement même de la production marchande met fin au fractionnement — propre à l'économie naturelle — des petites unités économiques et rassemble les petits marchés locaux en un seul grand marché national et puis mondial. La production pour soi se transforme en production pour toute la société, et plus le capitalisme est développé, plus s'accentue la contradiction entre ce caractère collectif de la production et le caractère individuel de l'appropriation. En second

* Une ignorance volontaire du rôle des moyens de production et une aveugle confiance dans la « statistique » ont amené M. N. —on à formuler cette assertion qui ne résiste pas à la moindre critique : « ... toute (!) la production capitaliste dans le domaine de l'industrie de transformation crée, dans le meilleur des cas, de nouvelles valeurs pour 400 à 500 millions de roubles au plus ». (*Esquisses*, p. 328.) M. N. —on fonde ce calcul sur la statistique du droit 3% et de la surtaxe sans trop se soucier si ces chiffres embrassent « toute la production capitaliste dans le domaine de l'industrie de transformation ». Bien plus, il prend des données qui n'embrassent pas (il le dit lui-même) l'industrie minière et métallurgique, ce qui ne l'empêche pas de rapporter aux « valeurs nouvelles » exclusivement la plus-value et le capital variable. Notre théoricien oublie que le capital constant, lui aussi, dans les branches de l'industrie produisant des objets de consommation individuelle, représente *pour la société* une valeur nouvelle, en tant qu'il est échangé contre le capital variable et la plus-value des branches d'industrie produisant des moyens de production (mines et métallurgie, forêts, bâtiment, construction de chemins de fer, etc.). Si M. N —on ne confondait pas le nombre des ouvriers de « fabriques et usines » avec l'effectif total des ouvriers, occupés à la façon capitaliste dans l'industrie de transformation, il verrait tout de suite que ses calculs sont faux.

lieu le capitalisme crée, à la place de l'ancien fractionnement, une concentration sans précédent de la production, aussi bien dans l'agriculture que dans l'industrie. C'est la plus éclatante, la plus saisissante, mais nullement la seule manifestation de cette particularité du capitalisme. Troisièmement, le capitalisme refoule les formes de dépendance personnelle, inhérentes aux anciens systèmes d'économie. A cet égard, le rôle progressif du capitalisme apparaît particulièrement net en Russie, car la dépendance personnelle du producteur existait chez nous (et, en partie, existe encore) non seulement dans l'agriculture, mais aussi dans l'industrie de transformation (« fabrique » à travail servile), dans les mines et la métallurgie, dans la pêcherie *, etc. Comparé au travail du paysan dépendant ou asservi, celui de l'ouvrier salarié libre constitue dans toutes les branches de l'économie nationale un phénomène progressif. Quatrièmement, le capitalisme crée nécessairement cette mobilité de la population dont les anciens systèmes d'économie sociale n'avaient pas besoin et qui ne pouvait alors exister dans une mesure plus ou moins large. Cinquièmement, le capitalisme diminue constamment la part de la population se livrant à l'agriculture (où dominent toujours les formes les plus retardataires des rapports économiques et sociaux), et augmente le nombre des gros centres industriels.

* Par exemple, dans un des centres principaux de l'industrie poissonnière russe, sur la côte mourmane, la forme « traditionnelle », véritablement « consacrée par les siècles », des rapports économiques, était le *pokrout,* qui s'est définitivement établi dès le XVIIe siècle et n'a guère changé jusqu'à ces tout derniers temps. « Les rapports entre ouvriers liés par le pokrout et leurs patrons ne se limitent pas au temps de la pêche. Au contraire, ils embrassent toute la vie des ouvriers qui se trouvent dans une perpétuelle dépendance économique vis-à-vis de leurs patrons » (*Recueil des matériaux sur les artels en Russie.* Fasc. 2, St-Ptb 1874, p. 33). Heureusement le capitalisme dans cette branche d'industrie aussi visiblement « méprise son propre passé historique ». « Au monopole succède l'organisation capitaliste de l'industrie avec ouvriers salariés libres » (*Les forces prod.*, V, pp. 2-4).

Sixièmement, la société capitaliste accroît chez la population le besoin d'association, d'union et imprime à ces associations un caractère particulier différent de celles des époques antérieures. En détruisant les unions corporatives, locales et restreintes, de la société moyenâgeuse, en créant une concurrence acharnée, le capitalisme scinde en même temps la société en grands groupes d'individus occupant dans la production une situation différente, et donne une vigoureuse impulsion à l'association au sein de chacun de ces groupes *. Septièmement, tous les changements que le capitalisme fait subir à l'ancien régime économique aboutissent inévitablement à changer la physionomie morale de la population. Le développement économique par bonds, la transformation rapide des modes de production et la concentration énorme, la disparition de toutes les formes de dépendance personnelle et des rapports patriarcaux, la mobilité de la population, l'influence des grands centres industriels, etc., tout cela ne peut qu'entraîner un changement profond dans le caractère même des producteurs ; nous avons déjà eu l'occasion de signaler les observations correspondantes des investigateurs russes.

Revenant aux économistes populistes, avec qui nous avions constamment polémisé, nous pouvons résumer les causes de nos désaccords. Force nous est tout d'abord de reconnaître comme absolument fausse la conception même qu'ils ont du processus du développement capitaliste et du régime économique qui a précédé le capitalisme en Russie. Et ce qui nous paraît être particulièrement grave, c'est qu'ils ignorent volontairement les contradictions capitalistes dans le régime de l'économie paysanne (aussi bien agricole qu'industrielle). Ensuite, pour ce qui est de la lenteur ou de la rapidité du développement du capitalisme en Russie, tout dépend du point de comparaison.

---

* Cf. *Etudes*, p. 91, note 85, p. 198. (Voir Œuvres, t. 2, pp. 219 et 424-425. *N. R.)*

En effet, si l'on compare l'époque précapitaliste en Russie avec l'époque capitaliste (et c'est bien la comparaison qu'il faut faire pour répondre sans erreur à la question), il faudra reconnaître qu'en régime capitaliste le développement de l'économie sociale est extrêmement rapide. Mais si l'on compare la rapidité actuelle du développement du capitalisme à celle qui serait possible étant donné le niveau contemporain de la technique et de la culture, force sera de reconnaître qu'en effet ce développement s'opère lentement. Et il ne peut en être autrement, car aucun pays capitaliste n'a conservé une telle abondance d'institutions du temps passé, incompatibles avec le capitalisme dont elles retardent le développement et qui aggravent infiniment la situation des producteurs « affligés et par le développement de la production capitaliste, et aussi par le manque de ce développement »[100]. Enfin, la cause la plus profonde, peut-être, de notre désaccord avec les populistes, réside dans la différence des idées fondamentales sur les processus économiques et sociaux. En étudiant ces processus, le populiste en tire d'ordinaire telles ou telles déductions moralisantes. Il ne regarde pas les divers groupes d'individus participant à la production comme des créateurs de telles ou telles formes d'existence ; il ne se propose pas de présenter l'ensemble des rapports économiques et sociaux comme le résultat des rapports entre ces groupes dont les intérêts diffèrent, ainsi que les rôles historiques qu'ils jouent... Si l'auteur de ces lignes a réussi à porter une certaine documentation pour éclaircir ces questions, il peut estimer n'avoir pas perdu sa peine.

ries
ıvriers
—
72 385
90 222
10 918
13 759
29 219
41 425
54 063
72 608
00 325
05 050
99 376
12 291
00 749
05 799
32 728
66 515
36 775
42 241
72 575
05 157
81 527
93 407
—

ANNEXE *I* (*au chapitre V, p. 383*)

TABLEAU D'ENSEMBLE DES DONNEES STATISTIQUES SUR LES PETITES INDUSTRIES PAYSANNES DE LA PROVINCE DE MOSCOU

1) Les tirets équivalent à 0. Les places vides signifient: «absence de renseignements».
2) Les industries sont disposées suivant le nombre croissant des ouvriers (familiaux et salariés réunis) par entreprise, comme moyenne pour toute la branche d'industrie.
3) Pour les industries nos 31 et 33, on donne la valeur des matières premières traitées, représentant 50-57% de la valeur des produits, c'est-à-dire du montant de la production.
4) Le nombre moyen des chevaux par propriétaire, suivant les chiffres de 19 industries, est de 1,4 et, par groupe: I) 1,1; II) 1,5; III) 2,0.
5) La proportion des propriétaires faisant travailler la terre par ouvrier salarié est de 12% D'après les chiffres de 16 industries et par groupe: I) 4,5%; II) 16,7%; III) 27,3%.

n°	Industries	Etablissements				Ouvriers				Production en roubles				Etablissements avec ouvriers salariés				Ouvriers salariés				Nombre moyen de chevaux par propriétaires				Propriétaires faisant travailler la terre par ouvrier salarié en %				Etablissements faisant partie de chaque groupe:			n° de l'industrie
		Total	Groupes I	II	III	Total	Groupes I	II	III	Total	Groupes I	I	III	Total	Groupes I	II	III	Total	Groupes I	II	III	Total	Groupes I	II	III	Total	Groupes I	II	III	I	II	III	
1	Carrosserie	76	40	25	11	127	40	50	37	30 100	9 500	10 500	10 100	4	—	1	3	7	—	1	6	1,2	0,9	1,3	1,9	1	—	—	9	avec un ouvrier	avec 2 ouvriers	avec 3 ouvr. et plus	1
2	Jouets (au tour)	47	22	17	8	83	22	34	27	13 500	2 900	5 300	5 300	7	—	4	3	10	—	4	6	1,2	0,8	1,3	2,0	—	—	—	—		*idem* n° 1		2
3	Lunetterie	27	12	8	7	49	12	16	21	11 550	3 000	4 300	4 250	1	—	—	1	2	—	—	2										*idem* n° 1		3
4	Meubles	274	196	66	12	576	277	213	86	96 800	48 650	33 850	14 300	16	—	5	11	48	—	7	41									avec 1-2 ouvriers	avec 3-4 ouvriers	avec 5 ouvr. et plus	4
5	Paniers	121	35	52	34	265	35	104	126	40 860	4 100	16 250	20 510	—	—	—	—	—	—	—	—	0,9	1	0,8	1	—	—	—	—		*idem* n° 1		5
6	Guitares	29	9	12	8	61	9	24	28	16 000	2 025	5 900	8 075	—	—	—	—	—	—	—	—	1,1	1,1	1,1	1,1	—	—	—	—		*idem* n° 1		6
7	Jouets (à Serguievski Possad)	41	28	8	5	95	48	24	23	27 330	13 130	8 000	6 200	5	—	3	2	9	—	4	5	0,7	0,6	0,5	1,4	—	—	—	—	avec 1-2 ouvriers	avec 3 ouvriers	avec 4-5 ouvriers	7
8	Glaces et miroirs	142	99	27	16	332	134	89	109	67 350	19 170	18 180	30 000	32	3	13	16	84	3	20	61	1,4	1,1	1,5	2,5	9,9	—	7,4	75		*idem* n° 4		8
9	Serres	74	29	36	9	188	50	100	38	54 400	11 900	30 090	12 410	34	5	21	8	42	6	23	13	2,2	1,7	2,5	2,7					avec 1-3 poêles	avec 4-6 poêles	avec 7-12 poêles	9
	Total pour les 9 industries (nos 1-9)	*831*	*470*	*251*	*110*	*1 776*	*627*	*654*	*495*	*357 890*	*114 375*	*132 370*	*111 145*	*99*	*8*	*47*	*44*	*202*	*9*	*59*	*134*												
10	Peaux (corroyées)	10	4	3	3	27	9	9	9	29 890	2 450	6 040	21 400	8	2	3	3	13	2	6	5									traitant 50-150 peaux	traitant 300-600 peaux	traitant 1 000 peaux	10
11	Cuirs (grandes peaux)	22	7	11	4	63	10	31	22	78 911	6 942	34 135	37 834	6	—	3	3	16	—	8	8									traitant 60-200 peaux	traitant 250-800 peaux	traitant 1200-1700 peaux	11
12	Passementerie	15	8	4	3	42	16	12	14	19 700	7 000	6 600	6 100	1	—	1	—	2	—	2	—	0,8	0,7	1,2	0,6	—	—	—	—	avec 2 ouvriers	avec 3 ouvriers	avec 4-6 ouvriers	12
13	Forge	42	9	24	9	133	18	72	43	25 700	3 100	13 900	8 700	28	3	17	8	32	3	17	12										*idem* n° 12		13
14	Laquage	40	22	9	9	130	44	25	61	37 400	7 400	5 100	24 900	13	3	1	9	43	3	2	38	1,2	0,8	1,0	2,3	—	—	—	—	peinture et ripage	articles de boutique	articles de magasin	14
15	Poterie	121	72	33	16	452	174	144	134	224 800	81 500	71 800	71 500	60	28	16	16	149	33	29	87									avec 1-3 ouvriers	avec 4-5 ouvriers	avec 6 ouvriers et plus	15
16	Pelleterie	28	14	8	6	105	37	32	36	9 167	3 261	2 821	3 085	—	—	—	—	—	—	—	—	1,2	1,2	0,9	1,6	—	—	—	—	avec 2-3 ouvriers	avec 4 ouvriers	avec 5 ouvriers et plus	16
17	Casquettes	25	8	10	7	92	13	35	44	40 450	7 500	14 750	18 200	4	—	1	3	9	—	2	7									avec 1-2 ouvriers	avec 3-4 ouvriers	avec 5 ouvriers et plus	17
18	Crochets	45	22	16	7	198	54	77	67	50 250	12 150	19 200	18 900	22	6	9	7	70	7	24	39	1,1	0,9	1,0	2,1	27,9	9,1	31,2	71,4	avec 2-3 ouvriers	avec 4-7 ouvriers	avec 8-12 ouvriers	18
	Total pour les 9 industries (nos 10-18)	*348*	*166*	*118*	*64*	*1 242*	*375*	*437*	*430*	*516 268*	*131 303*	*174 346*	*210 619*	*142*	*42*	*51*	*49*	*334*	*48*	*90*	*196*												
19	Cuivre	139	70	58	11	716	138	348	230	441 700	44 500	219 200	178 000	86	19	56	11	428	22	204	202									avec 1-3 ouvriers	avec 4-11 ouvriers	avec 12 ouvriers et plus	19
20	Brosserie	150	81	59	10	835	264	426	145	233 000	63 300	122 400	48 300	94	32	52	10	343	47	188	108	1,2	1	1,5	1,8	39	20	54	91		*idem* n° 19		20
21	Cordonnerie	64	39	14	11	362	116	99	147	291 490	87 740	82 990	120 760	41	16	14	11	217	47	68	102	1,5	1,3	1,6	2,1	12	8	21	19	avec 1-5 ouvriers	avec 6-10 ouvriers	avec 11 ouvriers et plus	21
22	Briques	233	167	43	23	1 402	476	317	609	357 000	119 500	79 000	158 500	105	43	39	23	835	92	186	557										*idem* n° 21		22
23	Bourrellerie	32	17	10	5	194	49	57	88	70 300	16 200	18 600	35 500	26	11	10	5	135	19	36	80									avec 2-4 ouvriers	avec 5-7 ouvriers	avec 13 ouvriers et plus	23
24	Amidonnerie	68	15	42	11	429	75	261	93	129 808	12 636	55 890	61 282	68	15	42	11	277	45	165	67	3,4	2,7	3,2	5,3					trav. à 1-2 tamis	trav. à 3 tamis	trav. à 4 tamis et un tambour	24
25	Cuirs (petites peaux)	11	2	5	4	75	4	25	46	77 570	800	28 450	48 320	9	—	5	4	69	—	23	46									prépar. 500 peaux	prépar. 5000-10000 peaux	prépar. 18 000-23 000 peaux	25
26	Jouets (en métal)	16	6	5	5	117	10	38	69	56 400	3 800	18 600	34 000	13	3	5	5	91	3	32	59	1,2	0,6	2	1,2	25	—	20	60	avec 1-2 ouvriers	avec 6-9 ouvriers	avec 11-18 ouvriers	26
27	Chapellerie	54	16	20	18	450	35	113	302	127 650	8 950	32 500	86 200	45	7	20	18	372	9	83	280									avec 1-3 ouvriers	avec 4-9 ouvriers	avec 10 ouvriers et plus	27
28	Peinture	37	12	14	11	313	53	111	149	229 000	39 500	81 500	108 000	32	7	14	11	220	21	74	125									avec 1-5 ouvriers	avec 6-9 ouvriers	avec 10 ouvriers et plus	28
	Total pour les 10 industries (nos 19-28)	*804*	*425*	*270*	*109*	*4 893*	*1 220*	*1 795*	*1 878*	*2 013 918*	*395 926*	*739 130*	*878 862*	*519*	*153*	*257*	*109*	*2 990*	*305*	*1 059*	*1 626*												
29	Cribles	10	5	3	2	115	26	28	61	69 300	7 300	15 000	47 000	7	2	3	2	58	3	12	43	1,8	1	2,3	3	60	20	100	100	trav. cribles tressés	trav. cribles tressés et tissés	*idem*, en plus grand	29
30	Plateaux	29	7	12	10	340	15	67	258	102 530	4 130	22 400	76 000	23	2	11	10	284	2	44	238									avec 1-3 ouvriers	avec 4-8 ouvriers	avec 9 et plus	30
31	Cornes (distr. de Dmitrov)	22	12	5	5	345	52	76	217	201 400	24 400	44 000	133 000	15	5	5	5	302	31	66	205									avec 5-11 ouvriers	avec 12-19 ouvriers	avec 20 et plus	31
32	Epingles	10	6	3	1	163	53	35	75	54 800	16 900	9 900	28 000	10	6	3	1	134	35	26	73									avec 7-10 ouvriers	avec 11-13 ouvriers	plus de 13	32
33	Cornes (distr. de Bogorodsk)	31	9	11	11	553	80	164	309	149 900	22 100	43 100	84 700	31	9	11	11	518	66	150	302										*idem* n° 31		33
	Total pour les 5 industries (nos 29-33)	*102*	*39*	*34*	*29*	*1 516*	*226*	*370*	*920*	*577 930*	*74 830*	*134 400*	*368 700*	*86*	*24*	*33*	*29*	*1 296*	*137*	*298*	*861*												
	Total pour les industries	*2 085*	*1 100*	*673*	*312*	*9 427*	*2 448*	*3 256*	*3 723*	*3 466 006*	*716 434*	*1 180 246*	*1 569 326*	*846*	*227*	*388*	*231*	*4 822*	*499*	*1 506*	*2 817*												
34	Bouliers	91	55	29	7	171 (?)	82	42	38	46 670	13 750	16 470	16 450	?				9				1,1	0,9	1,1	2,8	2,2	—	—	28	tourneurs	menuisiers	mouleurs	34
35	Crépine	29	16	15	8	88	16	34	38	?				14	—	8	6	30	—	8	22	1,2	1,2	1,1	1,2					avec 1 métier	avec 2-3 métiers	avec 4 métiers et plus	35
36	Tailleurs	43	18	17	8	286	62	123	101	?				34	9	17	8	191	20	89	82	1,3	1	1,2	2	28	5,5	29,4	75	avec 2,5 ouvriers	avec 6-9 ouvriers	avec 10-16 ouvriers	36
37	Porcelaine	20	6	9	5	1 861	108	621	1 132	1 399 000	69 000	435 000	895 000	20	6	9	5	1 817	96	601	1 120									empl. jusqu'à 30 ouvr.	empl. 31-104 ouvr.	empl. 120 et plus	37

ANNEXE *II* (*au chapitre VII, p. 515*)
Relevé des données statistiques sur l'industrie de fabriques et usines de la Russie d'Europe.

Années	Industries sur lesquelles il existe des renseignements pour diverses époques			Données sur 34 industries		
	Fabriques et usines	Production en milliers de roubles	Ouvriers	Fabriques et usines	Production en milliers de roubles	Ouvriers
1863	11 810	247 614	357 835	—	—	—
1864	11 984	274 519	353 969	5 782	201 458	272 385
1865	13 686	286 842	380 638	6 175	210 825	290 222
1866	6 891	276 211	342 473	5 775	239 453	310 918
1867	7 082	239 350	315 759	6 934	235 757	313 759
1868	7 238	253 229	331 027	7 091	249 310	329 219
1869	7 488	287 565	343 308	7 325	283 452	341 425
1870	7 853	318 525	356 184	7 691	313 517	354 063
1871	8 149	334 605	374 769	8 005	329 051	372 608
1872	8 194	357 145	402 365	8 047	352 087	400 325
1873	8 245	351 530	406 964	8 103	346 434	405 050
1874	7 612	357 699	411 057	7 465	352 036	399 376
1875	7 555	369 767	424 131	7 408	362 931	412 291
1876	7 419	361 616	412 181	7 270	354 376	400 749
1877	7 671	379 451	419 414	7 523	371 077	405 799
1878	8 261	461 558	447 858	8 122	450 520	432 728
1879	8 628	541 602	482 276	8 471	530 287	466 515
1885	17 014	864 736	615 598	6 232	479 028	436 775
1886	16 590	866 804	634 822	6 088	464 103	442 241
1887	16 723	910 472	656 932	6 103	514 498	472 575
1888	17 156	999 109	706 820	6 089	580 451	505 157
1889	17 382	1 025 056	716 396	6 148	574 471	481 527
1890	17 946	1 033 293	719 634	5 969	577 861	493 407
1891	16 770	1 108 770	738 146	—	—	—

Notes

1. Ici sont rassemblés les chiffres relatifs à l'industrie des fabriques et usines de la Russie d'Europe après la réforme, que nous avons pu recueillir dans les publications officielles, telles que: *Annuaire statistique de l'Empire russe.* St-Ptb 1866. I. *Recueil de renseignements et materiaux du Ministère des Finances.* 1866, n° 4, avril, et 1867, n° 6, juin. *Annuaire du Ministère des Finances.* Fasc. I, VIII, X et XII. *Relevé des chiffres sur l'industrie des fabriques et usines en Russie*, édition du Département du commerce et des manufactures pour 1885-1891. Tous ces chiffres ont été empruntés à une même source : les états fournis au Ministère des Finances par les fabricants et les usiniers. L'importance et la valeur de ces données ont été examinées en détail dans le texte de l'ouvrage.

2. Les 34 industries sur lesquelles ont été recueillis des renseignements pour 1864-1879 et 1885-1890, sont les suivantes : filature de coton ; tissage de coton ; filature de lin ; impression des indiennes ; filature de chanvre et corderie ; filature de laine ; draperie ; tissage de laine; tissage de soie et rubanerie ; brocart ; passementerie ; cannetille d'or, peluche ; bonneterie ; teinturerie; finissage; toile cirée et laquage; papeterie; papiers peints ; caoutchouc ; produits chimiques et colorants; cosmétiques; vinaigre ; eaux minérales ; allumettes ; cire à cacheter et vernis ; cuirs, chamois et maroquin ; colle ; stéarine ; savon et chandelles ; bougies de cire ; verre, cristal et glaces ; faïence et porcelaine ; constructions mécaniques ; fonderie de fonte ; cuivre et bronze; fil de fer, clouterie et quincaillerie.

ANNEXE III (au chapitre VII, p. 590)

Principaux centres de l'industrie des fabriques et usines en Russie d'Europe

Province de	District (ou ville)	Localité rurale	1879			1890			Habitants d'après le recensement de 1897
			Fabriques et usines	Production en milliers de roubles	Ouvriers	Fabr. et usines	Production en milliers de roubles	Ouvriers	
Moscou	Ville de	Moscou	618	95 403	61 931	806	114 788	67 213	1 035 664
	Moscou	Danilovskaïa	3	2 502	1 837	6	10 370	3 910	3 958
		Tcherkizovo	1	53	125	12	449	322	?
		Izmaïlovo	—	—	—	1	1 604	1 104	3 416
		Pouchkino	2	3 060	1 281	1	620	1 076	3 151
		Balachikha	1	1 050	905	1	3 045	2 687	?
		Réoutovo	1	2 900	2 235	1	2 180	2 134	3 256
	Véréïa	Naro-Fominskoïé	3	2 690	1 955	3	2 445	1 133	?
	Bronnitsy	Troïtsko-Ramenskoïé	1	3 573	2 893	1	4 773	5 098	6 865
	Kline	Solnetchnaïa Gora	1	60	304	2	1 384	1 073	?
		Nekrassina	1	1 300	538	1	3 212	2 794	?
	Kolomna	Oziory	4	214	1 163	5	4 950	5 574	11 166
		Sadki	3	1 775	1 865	1	1 598	1 850	?
		Bobrovo	1	4 558	2 556	1	4 608	3 396	5 116
	Ville de	Dmitrov et environs	2	3 600	3 462	3	4 167	3 565	
	Dmitrov	Mouromtsévo	1	1 774	2 371	1	2 076	1 816	?
	Ville de	Serpoukhov et environs	21	18 537	9 780	23	11 265	5 885	?
	Serpoukhov	Néfédova	—	—	—	1	2 735	2 000	?
	Ville de Bogorodsk	Bogorodsk et village de Gloukhovo	16	3 870	9 548	16	8 880	10 405	9 309
		Pavlovski-Possad	15	2 623	2 751	13	1 760	2 071	9 891
		Istomkino	1	2 006	1 426	1	2 007	1 651	2 085
		Krestovozdvijenskoïé	4	740	935	5	1 415	1 670	?
		Zouévo	10	3 216	2 059	9	5 876	2 054	9 908
	Total pour la province sans la ville de Moscou		92	60 101	49 989	108	81 419	63 268	—

Note: Total «pour la province» signifie total pour les centres énumérés de la province.

Note de la deuxième édition. Nous ajoutons pour la comparaison le nombre des habitants d'après le recensement de 1897. Il est à regretter que la publication du Comité central de la statistique «Villes et localités rurales de 2 000 habitants et plus» ne donne aucun détail.

Province de	District (ou ville)	Localité rurale	1879 Fabriques et usines	1879 Production en milliers de roubles	1879 Ouvriers	1890 Fabriques et usines	1890 Production en milliers de roubles	1890 Ouvriers	Habitants d'après le recensement de 1897
Tver	Ville de	Tver et environs . .	23	6 440	8 404	26	8 720	6 875	53 477
	Ville de	Vychni-Volotchek et environs	1	1 780	1 221	2	3 584	2 393	16 722
	Vychni-Volotchek	Zavarovo	1	1 130	2 003	1	1 020	2 186	?
	Kortchéva	Kouznétsovo	1	400	861	1	500	1 220	2 503
	Ville de	Rjev.	15	1 894	3 533	6	411	765	21 397
Pour la province			41	11 644	16 022	36	14 235	13 459	—
Riazan	Ville d'	Egorievsk	20	4 126	3 532	15	5 593	5 697	19 241
Nijni-Novgorod	Ville d'	Arzamas	24	394	380	18	255	366	10 591
	Gorbatov	Bogorodskoïé	41	315	219	58	547	392	12 342
		Pavlovo	21	235	272	26	240	589	12 431
		Vorsma	3	116	303	4	181	894	4 674
	Balakhna	Sormovo	1	2 890	1 911	1	1 500	1 000	2 963
Pour la province			90	3 950	3 085	107	2 723	3 241	—
Grodno	Ville de	Biélostok	59	2 122	1 619	98	2 734	3 072	63 927
	Biélostok	Souprasl	7	938	354	5	447	585	2 459
Kazan	Ville de	Kazan	66	8 083	3 967	78	7 663	4 787	131 508
Tambov	Tambov	Rasskazovo	19	1 067	2 128	13	940	2 058	8 283
Tchernigov	Souraj	Bourg de Klintsy . .	15	1 892	2 456	27	1 548	1 836	12 166
Smolensk	Doukhovchtchina	Iartsévo	1	2 731	2 523	1	4 000	3 106	5 761

Province de	District (ou ville)	Localité rurale	1879 Fabriques et usines	1879 Production en milliers de roubles	1879 Ouvriers	1890 Fabriques et usines	1890 Production en milliers de roubles	1890 Ouvriers	Habitants d'après le recensement de 1897
Kalouga	Jizdra	Lioudinovo	1	2 488	3 118	1	529	1 050	7 784
	Médyne	Troïtskoïé et Kondrovo .	1	1 047	1 019	1	1 330	1 285	?
Orel	Briansk	Près station Béjetskaïa . .	1	6 970	3 265	1	8 485	4 500	19 054
		Serguiévo-Raditskoïé . . .	1	1 000	1 012	1	257	400	2 808
Toula	Ville de	Toula	95	3 671	3 661	248	8 648	6 418	111 048
Vladimir	Pokrov	Nikolskoïé (st. Orékhovo)	2	7 316	10 946	3	22 160	26 852	25 233 / 7 219
		Doulévo	1	425	1 100	1	600	1 400	3 412
		Likina	1	317	389	2	1 184	1 155	?
		Ville de Kirjatch	11	1 025	1 437	9	628	825	?
	Ville de	Chouïa	38	5 161	4 879*	32	6 857	5 473	4 799
	Chouïa	Ville d'Ivanovo-Voznessensk	49	20 867	9 943*	52	26 403	15 387	53 949
		Téïkovo	4	5 913	3 524*	4	4 642	3 581	5 780
		Kokhma	9	3 232	2 413	6	2 769	1 666*	3 337
	Ville de	Mélenki	16	1 597	2 769	15	2 509	2 498	8 904
	Mélenki	Gous	2	2 284	3 438	2	3 748	5 241	12 007
	Ville de	Viazniki et Iartsévo (village voisin)	8	2 879	3 017	6	3 012	3 331	7 398
	Viazniki	Iouja	1	—	—	1	2 390	1 961	3 378
	Alexandrov	Karabanovo	1	5 530	4 248	1	5 000	3 879	?
		Strounino	2	3 522	1 688	1	4 950	2 771	
	Ville de	Péréjaslavl	8	2 671	2 154	6	2 703	2 157	8 662
	Ville de	Kovrov et environs . . .	4	1 760	1 723	5	1 940	2 032	14 570
	Kovrov	Gorki	1	1 350	838	1	1 632	1 332	?
		Kolobovo	1	676	575	2	895	885	?
	Vladimir	Sobino	1	2 200	1 819	1	—	2 000	5 486
		Stavrovo	3	1 834	1 335	2	567	571	?
	Ville de	Mourom	26	1 406	1 407*	27	943	1 274*	12 589
	Ville d'	Iouriev-Polski	12	1 062	1 133*	7	1 183	1 126*	5 637
		Pour la province	201	73 027	60 780	186	96 715	87 727	—

Note: L'astérisque indique que les ouvriers travaillant au dehors sont retranchés du nombre des ouvriers des fabriques et usines.

Province de	District (ou	ville) Localité rurale	1879 Fabriques et usines	1879 Production en milliers de roubles	1879 Ouvriers	1890 Fabriques et usines	1890 Production en milliers de roubles	1890 Ouvriers	Habitants d'après le recensement de 1897
St-Pétersbourg	Ville de	St-Pétersbourg	533	117 500	48 888	490	126 645	51 760	} 1 267 023
	Banlieues de	St-Pétersbourg	84	40 085	24 943	51	35 927	18 939	
	Ville de	Narva et environs* . .	7	12 361	6 484	6	15 288	7 566	16 577
	Tsarskoïé Sélo	Kolpino	1	3 148	1 872	1	2 906	1 930	12 241
Pour la province			630	173 094	82 187	548	180 766	80 195	—
Kiev	Ville de	Kiev	76	3 279	1 858	125	16 186	5 901	247 432
	Tchrekassy	Sméla	9	4 070	1 434	8	4 715	1 238	15 187
Kostroma	Ville de	Kostroma	32	3 899	5 181	24	5 220	4 907	41 268
	Ville de	Kinechma et environs	4	421	157	9	1 737	1 748	7 564
	Kinechma	Tézino	3	768	950	3	1 866	2 420	?
		Bonlaichki	3	1 865	2 365	3	1 331	1 495	3 158
		Navoloki	—	—	—	1	1 314	1 305	?
		Vitchouga	1	940	800	2	684	1 138	?
		N. Goltchikha	4	339	265	4	260	686*	?
	Ville de	Nérekhta	1	883	1 204	—	—	—	3 002
	Nérekhta	Kissélevo	2	1 189	1 196	3	2 855	2 363	?
		Iakovlevskoïé	5	1 041	1 095*	5	1 378	2 177*	?
		Pistsovo	4	1 634	417	5	923	1 773	2 668
		Frolovka	1	1 700	1 300	1	1 750	1 530	?
	Ville de	Iouriévetz	2	383	569	1	750	830	4 778
	Iouriévetz	Rodniki	4	1 154	776	3	2 188	2 792	3 225
Pour la province			66	16 266	16 275	64	22 256	25 169	—

* Y compris en partie la province d'Estonie (Manufacture de Krenholm).

Province de	District (ou ville)	Localité rurale (ou ville)	1879 Fabriques et usines	1879 Production en milliers de roubles	1879 Ouvriers	1890 Fabriques et usines	1890 Production en milliers de roubles	1890 Ouvriers	Habitants d'après le recensement de 1897
Livonie	Ville de	Riga . . .	151	19 094	11 962	226	26 568	16 306	256 197
Iaroslavl	Ville de Iaroslavl	Iaroslavl et environs	49	5 245	4 206	47	12 996	9 779	70 610
		Norski Possad	1	2 500	2 301	2	1 980	1 639	2 134
		Canton de Vélikoïé Sélo . . .	1	910	956	6	2 109	2 992	4 534
Pour la province			51	8 655	7 466	55	17 145	14 410	—
Kharkov	Ville de	Kharkov . .	102	4 225	2 171	122	5 494	3 406	174 846
Saratov	Ville de	Saratov . . .	103	4 495	1 983	89	7 447	2 224	137 109
	Ville de	Tsaritsyne .	25	272	218	57	1 036	751	55 967
	Tsaritsyne	Doubovka .	21	157	110	26	221	270	16 255
Pour la province . . .			149	4 924	2 311	172	8 754	3 245	—
Samara	Ville de	Samara . . .	(?) 1	18	10	48	4 560	1 377	91 672
Kherson	Ville d'	Odessa . . .	159	13 750	3 763	306	29 407	8 634	405 041
Don	Ville de	Nakhitchévan	34	873	732	45	3 472	3 098	29 312
	Ville de	Novotcherkassk . . .	15	278	128	28	965	467	52 005
	Ville de	Rostov-sur-Don	26	4 898	2 750	92	13 605	5 756	119 886
Ekatérinoslav	Ville de	Ekatérinoslav	33	1 003	469	63	4 841	3 628	121 216
	Bakhmout	Iouzovka .	1	2 000	1 300	3	8 988	6 332	28 076
	Ekatérinoslav	Kamenskoïé .	—	—	—	1	7 200	2 400	16 878
Pour les deux provinces . . .			109	9 052	5 379	232	39 071	21 681	—
Total pour les 103 centres cités . . .			2 831	536 687	355 777	3 638	706 981	451 244	—

UNE CRITIQUE ACRITIQUE

(A PROPOS DE L'ARTICLE DE M. P. SKVORTSOV « LE FETICHISME DES MARCHANDISES », *NAOUTCHNOÏE OBOZRENIE*, n° 12, 1899)

Ecrit en mars 1900.

Publié dans la revue « Naoutchnoïé Obozrénié » 1900, mai-juin[101].

Signé : Vladimir Iline

Conforme au texte de la revue « Naoutchnoïé Obozrénié »

« Jupiter se fâche »... On sait de longue date que pareil spectacle est très plaisant, et qu'en réalité le courroux redoutable du dieu de la foudre et du tonnerre ne prête qu'à rire. M. P. Skvortsov a fourni une preuve de plus de cette antique vérité, en accablant sous une avalanche de phrases bien choisies et « courroucées » mon livre sur le processus de formation du marché intérieur pour le capitalisme russe.

I

M. Skvortsov me fait la leçon sentencieusement : « Pour représenter le processus dans son ensemble, il faut exposer la compréhension du mode de production capitaliste ; se borner à rappeler la théorie de la réalisation est absolument inutile ». Pourquoi serait-il « inutile » dans un livre consacré à l'analyse des données sur le marché intérieur, d'en rappeler la théorie, c'est un secret de notre redoutable Jupiter qui, par « l'exposé de sa compréhension », « comprend » ... des extraits faits du *Capital* n'ayant pour une bonne part aucun rapport à la question. « On peut reprocher à l'auteur de cette contradiction *dialectique* » (échantillon du bel esprit de M. Skvortsov !) « que, s'étant proposé d'examiner la question » (de la façon dont se forme le marché *intérieur* du capitalisme russe), « il arrive enfin, *après avoir consulté la théorie,* à conclure que pareille question n'existe pas ». M. Skvortsov est si satisfait de son observation qu'il la

répète plusieurs fois, sans remarquer ou sans vouloir remarquer qu'elle est due à une grave erreur. J'ai dit à la fin du premier chapitre que « la question du marché intérieur n'existe point *en tant que question distincte, indépendante de celle qui concerne le degré de développement du capitalisme* » (54)[102]. Eh bien, le critique n'est-il pas d'accord ? Mais si, il est d'accord, puisque à la page précédente, il dit que mon affirmation est « juste ». Mais alors, pourquoi faire tout ce tapage et vouloir rejeter de ma déduction sa partie la plus essentielle ? C'est encore un secret. A la fin de mon chapitre théorique d'introduction, j'indique nettement le sujet qui m'intéresse : « la question de savoir comment se forme le marché intérieur pour le capitalisme russe, se ramène à celle-ci : comment et dans quel sens se développent les divers aspects de l'économie nationale russe ? En quoi consistent la liaison et l'interdépendance de ces divers aspects ? » (47). Le critique estime-t-il que ces questions ne valent pas la peine d'être examinées ? Non, il préfère éluder la question du sujet que je me suis assigné et m'en suggérer *d'autres,* dont j'aurais dû, de par les décrets de Jupiter, m'occuper. Il aurait fallu, à son avis, « décrire la reproduction et la circulation de la partie du produit que l'on obtient d'une façon capitaliste dans l'agriculture et dans l'industrie, aussi bien que de celle qui est obtenue par les paysans producteurs indépendants... montrer les rapports existant entre elles, c'est-à-dire la grandeur relative du capital constant, du capital variable et de la plus-value dans chacune de ces divisions du travail social » (2278). Mais ce ne sont là que des phrases claironnantes et absolument vides de contenu ! Avant d'essayer de décrire la reproduction et la circulation du produit que l'on obtient dans l'agriculture d'une façon capitaliste, il faut commencer par analyser *comment* et *dans quelle mesure* l'agriculture devient capitaliste, chez les paysans ou chez les propriétaires

fonciers, dans une région ou dans une autre, etc... A défaut de cette analyse (dont je me suis justement occupé dans mon livre) la description prônée par M. Skvortsov restera une succession de lieux communs. Avant de parler de la partie du produit que l'on obtient dans l'industrie d'une façon capitaliste, il faut examiner quelle industrie devient capitaliste en Russie et dans quelle mesure. C'est précisément ce que j'ai essayé de faire en dépouillant, par exemple, les chiffres de la statistique de l'industrie artisanale. Tout cela notre redoutable critique le passe sous silence et me convie très sérieusement à piétiner sur place et à m'en tirer par des lieux communs dénués de sens sur l'industrie capitaliste ! La question de savoir quels paysans russes sont des « producteurs indépendants », demande aussi à être étudiée dans les faits, effort que j'ai également tenté dans mon livre. Si M. Skvortsov avait un peu réfléchi à cette question, il n'aurait pas dit de ces choses insensées comme, par exemple, que les catégories de capital constant, de capital variable et de plus-value pouvaient être appliquées, sans autre forme de procès, aux « paysans-producteurs indépendants ». Bref, le sujet proposé par M. Skvortsov ne peut être traité qu'*après* avoir élucidé les problèmes indiqués par moi. Sous couleur d'amender ma façon de poser la question, le redoutable critique fait marche arrière, de l'analyse de la réalité concrète et historiquement originale au simple copiage d'extraits de Marx.

D'ailleurs on ne saurait passer sous silence la sortie suivante de M. P. Skvortsov, qui caractérise fort bien les procédés de ce critique. Le professeur Sombart (dit M. P. Skvortsov) montre que les exportations de l'Allemagne retardent sur le développement de son industrie. « Ces données, explique M. P. Skvortsov, confirment justement ma façon de concevoir les marchés. » Délicieux, n'est-il pas vrai ? Les raisonnements de M. Skvortsov pourraient servir d'illustration à la fameuse sentence : « J'ai des mûres

dans mon jardin et un oncle à Kiev ». On discute sur la théorie de la réalisation, et l'on vient vous raconter que le capitalisme, comme le servage, vit du surtravail. Si l'on ajoute à ces ineffables trouvailles quelques apostrophes menaçantes, vous aurez une idée de ce qu'est la « critique » de M. Skvortsov.

Mais que le lecteur en juge : aux pages 2279 et 2280, M. P. Skvortsov, pour montrer mon « incompréhension », cite des passages tirés de divers endroits du premier chapitre, détache tels mots de telles phrases et s'exclame : « *Découverte, échange,* théorie du *marché intérieur, découverte d'un remplacement* et enfin *compensation* ! Je ne crois pas qu'une pareille précision dans les définitions témoigne chez M. Iline d'une claire compréhension de la « remarquable » théorie de la réalisation de Marx !? » Voilà, certes, une « critique » qui ressemble fort à celle que raillait autrefois Tchernychevski : on prend en main *Les aventures de Tchitchikov,* et de « critiquer » : « Tchi-tchi-kov, tchkhi-tchkhi... Ah, comme c'est drôle ! Découverte, échange... Je ne pense pas que ce soit clair... »[103]. Ah, quelle critique foudroyante !

A la page 33 de mon livre je dis que la division du produit d'après sa forme naturelle n'était pas nécessaire dans l'analyse de la production du capital individuel, mais qu'elle est absolument nécessaire dans l'analyse de la reproduction du capital social, car dans ce dernier cas (et seulement dans ce dernier cas) il est justement question de compensation de la forme naturelle du produit. M. Skvortsov affirme que « je n'ai pas compris » Marx, m'inflige un blâme sévère pour ma « traduction libre », trouve « nécessaire de citer le *Capital* d'une façon détaillée » (du reste, les citations disent exactement, ce que j'ai exposé) et attaque violemment les termes suivants dont je me suis servi : « Maintenant » (c'est-à-dire dans l'analyse de la reproduction du capital social, et non du capital individuel), « il s'agit juste-

ment de savoir où les ouvriers et les capitalistes prendront les objets de leur consommation, où les capitalistes prendront les moyens de production, comment le produit fabriqué satisfera à toutes ces demandes et permettra d'élargir la production ». En soulignant ce passage, M. Skvortsov écrit : « Effectivement, les passages soulignés par moi renferment la théorie de la réalisation de M. Iline, et non celle de Marx, théorie qui n'a rien de commun avec aucune théorie de Marx » (p. 2282). Voilà qui est énergique ! Mais voyons les preuves. Les preuves consistent naturellement en citations de Marx, entre autres la suivante : « La question telle qu'elle se présente directement (*sic*) * est la suivante : comment le capital dépensé à la production est-il remplacé en valeur à partir du produit annuel et comment le mouvement de ce remplacement se combine-t-il avec la consommation de la plus-value

* Au fait, quelques mots au sujet des traductions. M. Skvortsov cite la phrase suivante de mon livre : « ... comme si celles-ci (les forces productives) ne connaissaient d'autres limites que la capacité absolue de consommation de la société » (p. 40) et m'adresse cette sévère remontrance : « M. Iline... ne s'est pas aperçu de la lourdeur de sa traduction, alors que l'original dit en termes simples et clairs : « als ob nur die absolute Konsumptionsfähigkeit der Gesellschaft ihre Grenze bilde » (2286). En quoi cette traduction (absolument exacte) est-elle défectueuse, le critique ne l'explique pas. Mais pour caractériser sa sévérité, il suffirait de citer un ou deux échantillons de *ses* traductions *à lui*. P. 2284 : « Mais si la reproduction annuelle normale se représente dans les proportions données, cela représente du même coup... » (l'original porte : ist damit auch unterstellt) ; 2285 : « Il s'agit avant tout d'une reproduction simple On représentera plus loin » (l'original porte : Ferner wird unterstellt) « non seulement que les produits s'échangent d'après leur valeur », etc. Ainsi ce bon M. Skvortsov est sans doute fermement convaincu que « unterstellen » veut dire représenter, et que « wird unterstellt » est le futur.

Je ne parle pas du style du redoutable critique, qui nous sert des phrases comme celle-ci : « maintenant le mode capitaliste de production est égal à l'industrie agraire » (2293).

par les capitalistes, et du salaire par les ouvriers ? » Conclusion : « Je crois avoir assez démontré que la théorie de la réalisation que M. Iline présente pour la théorie de Marx n'a rien de commun avec l'analyse de Marx », etc. Il me reste seulement à demander encore une fois : Délicieux, n'est-il pas vrai ? Quelle est la différence entre ce que je dis et ce qu'il est dit dans les passages de Marx, c'est encore un secret du redoutable critique. Une chose est claire, c'est que mon péché mortel réside dans ma « traduction libre » ou — sans doute — dans le fait que j'expose Marx « avec mes mots à moi », ainsi que s'exprime M. Skvortsov dans un autre passage de son article (2287). Pensez donc ! Il expose Marx « avec ses mots à lui » ! Le « vrai » marxisme est d'apprendre le *Capital* par cœur et de le citer à propos et hors de propos... à la M. Nikolaï —on.

Et voici une illustration à l'appui de cette dernière remarque. J'ai dit que le capitalisme « n'apparaît que comme le résultat d'une circulation des marchandises largement développée », et dans un autre endroit que « le capitalisme est la phase de développement de la production marchande où la force de travail elle-même devient marchandise ». Le redoutable Jupiter jette feu et flamme : « Dans quelles conditions apparaît le capitalisme... tout lecteur un peu lettré » (*sic*) « le sait » ; « l'horizon bourgeois de M. Iline » et autres perles qui ornent la polémique du courroucé M. Skvortsov. Suivent les citations de Marx : la première porte exactement ce que j'ai dit (l'achat et la vente de la force de travail sont une condition fondamentale de la production capitaliste) ; la seconde porte que le mode de circulation procède du caractère social de la production, et non l'inverse. (*Das Kapital,* II, B., p. 93). M. Skvortsov s'imagine qu'avec cette dernière citation il a définitivement réfuté son contradicteur. En réalité, il n'a fait que substituer une autre question à celle que j'ai posée, et prouver son aptitude à citer hors de propos. Que disais-je dans le passage incriminé ?

Que le capitalisme est le résultat de la circulation des marchandises, c'est-à-dire que je parlais du rapport historique entre la production capitaliste et la circulation des marchandises. Et de quoi est-il question dans le passage cité du livre II du *Capital* (livre consacré à la circulation du capital) ? Du rapport entre la production capitaliste et la circulation capitaliste ; dans ce passage (p. 92. II.B.) Marx combat les économistes qui opposaient l'économie naturelle, l'économie monétaire et l'économie de crédit, comme trois formes économiques caractéristiques du mouvement de la production sociale. Marx dit que cela est faux, parce que l'économie monétaire et l'économie de crédit ne traduisent que les modes de circulation propres à différents stades du développement de la production capitaliste, et conclut par une remarque sur « l'horizon bourgeois » de *ces économistes*. M. Skvortsov pense que le « vrai » marxisme consiste à attraper au vol le dernier mot de Marx et à le répéter, même quand il s'agit d'un contradicteur qui n'a pas même songé à parler des rapports entre économie naturelle, économie monétaire et économie de crédit. Au lecteur de juger de quel côté se trouve ici « l'incompréhension » et à quelle espèce de littérature appartiennent les algarades de ce genre. A la faveur d'apostrophes menaçantes M. Skvortsov n'a pas seulement mis en jeu le « procédé de la substitution », il a aussi complètement tourné la question des rapports entre production capitaliste et circulation des marchandises. C'est une question très importante, sur laquelle je reviens maintes fois dans mon livre, pour faire ressortir le rôle historique du capital commercial comme prédécesseur de la production capitaliste. M. Skvortsov semble n'avoir rien à objecter là-dessus (puisqu'il passe cela sous silence). Dès lors, quel sens peut avoir le bruit qu'il fait à propos de ma phrase que le capitalisme est le résultat de la circulation des marchandises ? Est-ce que le capital commercial n'est pas une expression du développement du

commerce, c'est-à-dire de la circulation des marchandises sans la production capitaliste ? Ces questions, encore et encore, restent le secret de notre Jupiter en courroux.

Pour en finir avec la « critique » dirigée par M. Skvortsov contre la partie théorique de mon ouvrage, il me reste à examiner encore quelques-unes des apostrophes menaçantes et des erreurs grossières qui pullulent dans l'article « Le fétichisme des marchandises ».

Il est dit dans mon livre :

« Ce qui détermine pour un pays capitaliste la nécessité d'avoir un marché extérieur... c'est que le capitalisme n'apparaît que comme le résultat d'une *circulation* des marchandises largement développée, qui s'étend au-delà des frontières de l'Etat. Aussi est-il impossible de se représenter une nation capitaliste sans commerce extérieur, et, du reste, pareille nation n'existe pas. Comme le voit le lecteur, cette cause est d'ordre historique » (49-50). Et le redoutable Jupiter de « critiquer » : « Comme lecteur, je ne vois pas que cette cause soit d'ordre historique. Affirmation absolument gratuite » (2284), etc... Si la circulation des marchandises est le prélude historique nécessaire du capitalisme, est-il vraiment besoin d'expliquer encore pourquoi cette « cause est d'ordre historique ? »

Pour la théorie abstraite du capitalisme, il n'existe qu'un capitalisme développé et parfaitement constitué ; quant à la question de son origine, il n'en est pas tenu compte.

« M. Iline... pour la réalisation du produit dans la société capitaliste... fait appel au marché extérieur » (2286). Au lecteur qui connaît mes *Etudes* et le *Développement du capitalisme en Russie,* j'ai à peine besoin d'expliquer que c'est encore là un tour de passe-passe exécuté par le même moyen que les précédents. Citation de Marx : «... le commerce extérieur ne fait que remplacer par des articles de forme d'usage ou de forme naturelle différente, des articles indigènes... » Conclusion :

« Toute personne sachant lire et écrire, à l'exclusion des personnalités à esprit critique, comprendra que Marx dit exactement le contraire de la théorie de M. Iline, que sur le marché extérieur il n'y a pas à chercher « l'équivalent de la partie vendable du produit », « l'autre partie du produit capitaliste capable de remplacer la première » (2284).

Oh, l'admirable M. Skvortsov !

« M. Iline... faisant abstraction des traits essentiels de la société capitaliste et la transformant ainsi en production méthodique, — la proportionnalité dans le développement des diverses branches indique sans aucun doute le caractère méthodique de la production, — en arrive enfin à réaliser heureusement la même quantité de produits à l'intérieur du pays » (2286). Ce nouveau procédé du « critique » tend à glisser dans mon esprit l'idée que le capitalisme garantit soi-disant une constante proportionnalité. Une proportionnalité constante et entretenue à bon escient indiquerait en effet un certain système, mais il n'en est pas de même de la proportionnalité qui « ne s'établit que comme la moyenne d'une série d'oscillations perpétuelles » (c'est bien là ce que j'ai indiqué dans le passage cité par M. Skvortsov). Je dis explicitement que la proportionnalité (ou la correspondance) est « *supposée* » par la théorie, mais que, dans la réalité, elle est « *constamment rompue* », que pour remplacer cette répartition du capital par une autre de façon d'obtenir une proportionnalité, « *une crise est nécessaire* » (tous les mots soulignés se trouvent à la même page 50 citée par M. Skvortsov). Une question se pose : que penser d'un critique qui attribue à son adversaire la transformation du capitalisme en production méthodique, en se référant à la même page et au même paragraphe où cet adversaire affirme qu'*une crise est nécessaire* au capitalisme pour obtenir une proportionnalité *constamment rompue* ??

II

Passons à la deuxième partie de l'article de M. Skvortsov, consacrée à la critique des données concrètes citées et analysées dans mon livre. Ne trouverons-nous pas, ici du moins, une critique un peu sérieuse, dans un domaine dont s'occupe spécialement M. Skvortsov ?

La division sociale du travail est la base de l'économie marchande et le processus fondamental de la formation du marché intérieur, dit M. Skvortsov en me citant, « tandis que la « division du travail » tout court, où il faut croire qu'il ne s'agit plus du travail social, est la base de la manufacture. . . » Par cette « prétention à l'ironie », le critique manifeste son incompréhension de la différence élémentaire qu'il y a entre la division du travail dans la société et dans la manufacture : la première crée (dans le cadre de l'économie marchande, condition que j'indique expressément dans mon texte, de sorte qu'en se référant à la division du travail dans la commune indienne, M. Skvortsov succombe simplement à sa triste manie de citer des passages de Marx n'ayant rien à faire avec la question) des producteurs isolés, fabriquant chacun pour son compte et indépendamment l'un de l'autre des produits divers qui entrent dans l'échange ; la seconde ne modifie pas le rapport entre les producteurs et la société, en transformant seulement leur situation dans l'atelier. C'est pour cette raison, pour autant que je puisse en juger, que Marx parle parfois de « division sociale du travail*, parfois de division du travail tout court.

---

* Le chapitre XII — du livre I du *Capital,* — consacré à la question de la manufacture, contient tout un paragraphe intitulé : « La division du travail dans la manufacture et dans la société ». Au commencement de ce paragraphe Marx dit : « Examinons maintenant le rapport entre la division manufacturière de travail et sa division sociale laquelle forme la base générale de toute la production marchande (*Das Kapital*, I², p. 362)[101]. N'est-ce pas qu'il est instructif de confronter avec ce texte la sortie de notre Jupiter courroucé ?

Si M. Skvortsov pense autrement, il devrait exposer et expliquer son opinion, au lieu de lancer des remarques menaçantes, mais dénuées de tout sens.

« La division du travail n'est nullement un signe caractéristique de la manufacture, car dans la fabrique aussi la division du travail existe. »

Très bien, M. Skvortsov ! Mais est-ce chez moi le seul indice qui distingue la manufacture de la fabrique ? Si le critique voulait examiner un peu sérieusement, si je comprends bien « les signes caractéristiques de la manufacture » (question très intéressante et qui est loin d'être aussi simple qu'on le croirait à première vue), pourrait-il paraître ignorer que dans le même paragraphe dont il est question je dis littéralement : « Nous avons eu l'occasion d'énumérer ailleurs les indices essentiels de la notion de manufacture, d'après Marx (*Etudes*, p. 179*) » (p. 430, note 1) ? Dans les *Etudes* la division du travail ne figure que comme *un* indice parmi tant d'autres. Le lecteur de l'article de M. Skvortsov pourrait donc concevoir une idée absolument fausse de mes opinions et ne pourrait en concevoir absolument aucune de celles du critique.

Poursuivons. La présentation dans mon livre d'une série d'industries dites artisanales, en tant que phase manufacturière du capitalisme russe, est, si je ne me trompe, la *première* tentative de ce genre qui ait été faite, et je suis, certes, loin de croire le problème définitivement résolu (d'autant plus que je l'ai pris à un certain point de vue spécial). Je m'attendais donc d'avance à ce que ma façon de voir soit critiquée, je m'y attendais avec d'autant plus de raison et d'autant plus d'intérêt que certains marxistes russes avaient déjà émis des opinions quelque peu différentes (voir la note à la page 630 de ce livre). Quelle a donc été l'attitude de M. P. Skvortsov ? Sa « critique » se ramène

* Voir Œuvres, t. 2, pp. 402-403. *(N.R.)*

tout entière à un avertissement, magnifique dans sa concision sévère : ne pas me borner à une « énumération mécanique des ouvriers salariés à la valeur de la production de telle ou telle année, dans telle ou telle branche » (2278). Si cet avertissement ne se rapporte pas à la partie de mon livre qui est consacrée à la statistique des fabriques et usines (M. Skvortsov n'en dit pas un mot), elle doit se rapporter précisément au chapitre de la manufacture, dont la plus grande partie est remplie de données concrètes. Comment aurait-il été possible de s'en passer, c'est là un secret que le redoutable critique ne dévoile pas, et je persiste à croire qu'il vaut mieux s'exposer à être taxé de sécheresse que de donner lieu au lecteur de penser que ma conception est basée sur des « citations » du *Capital,* et non sur l'étude de la documentation russe. Si M. Skvortsov trouve mon énumération « mécanique », il doit logiquement tenir pour fausses les conclusions que j'ai tirées de cette documentation dans la seconde moitié du chapitre VI et répétées au chapitre VII, paragraphe XII ? Il ne doit donc pas convenir que ces données indiquent une structure particulière de l'industrie, caractérisée par un régime spécifique : 1° de la technique, 2° de l'économie et 3° de la culture ? Le redoutable Jupiter n'en a pas soufflé mot dans sa « critique » où, si l'on fait abstraction des apostrophes courroucées, il ne reste absolument aucun contenu. C'est peu, très honorable M. Skvortsov !

Passons au rôle des impôts paysans dans le développement de l'économie marchande. J'ai affirmé que les impôts furent jadis un facteur important du progrès des échanges, mais qu'actuellement l'économie marchande a si bien pris pied que ce rôle des impôts « passe tout à fait au second plan ». M. Skvortsov foudroie ce passage d'une avalanche de mots pitoyables et terribles, tels que « fétichisme des marchandises », vouloir tout réunir, « toute-puissance », puissance de la production marchande, etc... Mais, hélas,

ces paroles violentes ne servent qu'à masquer l'impuissance du redoutable critique à réfuter ma conclusion. « Même M. Kautsky, écrit M. Skvortsov, avec qui M. Iline a beaucoup de traits de ressemblance... (pauvre « M. Kautsky », qui a des « traits de ressemblance » avec le « fétichiste de la marchandise », manifeste une incompréhension absolue du *Capital* et s'accorde avec l'« horizon bourgeois » comprimé de M. Iline ! Se relèvera-t-il du coup que lui porte un « vrai » marxiste ?)... « même M. Kautsky dit que la conversion des redevances en nature paysannes en redevances en argent accroît le besoin d'argent chez les paysans » (2288). Fort bien, M. le redoutable critique ! Mais cela n'a absolument rien à faire avec le rôle que jouent les impôts dans *la dépense en argent des paysans* par rapport aux dépenses nécessitées par leurs autres besoins. *Cette* question Kautsky *ne l'effleure même pas,* et M. Skvortsov manifeste ici une fois de plus son remarquable talent de faire des citations mal placées. Et M. Skvortsov formule sa seconde objection : « La question essentielle, qui n'est pas expliquée même par les chiffres des budgets, se ramène à ceci : où le paysan sans cheval prendra-t-il 25 roubles pour payer les impôts ? » (M. Skvortsov convertit les 25 *pour 100* de dépenses en argent, les 25 roubles sur 100 roubles, en 25 roubles tout court !) « et le paysan ayant un cheval, 10 roubles ? et non point à ceci : quelle part du revenu (?) est représentée par les impôts dans toutes les dépenses en argent des paysans » (2290). Je recommande à M. Skvortsov de prendre un brevet pour cette remarquable découverte : le procédé le plus moderne et le plus facile de « critique scientifique », anéantissant à fond l'adversaire. Votre adversaire, dans une page de son livre qui en compte plusieurs centaines, pose entre autres la question de la part des impôts dans la dépense du paysan en argent. Vous n'avez qu'à citer ce passage, à attribuer à votre adversaire une *autre* question, et vous aurez prouvé brillamment que

votre adversaire est un « fétichiste de la marchandise » qui — ah, le monstre ! — ne se demande même pas où le pauvre paysan sans cheval prendra ces 25 roubles ! Quant aux autres pages du livre, où il est question du rapport entre impôts et revenu, de la nature et de la source des revenus, vous pouvez les laisser tomber, en prouvant encore là « l'horizon bourgeois » de votre adversaire. Vraiment, M. Skvortsov, prenez un brevet !

Voici encore un échantillon de la manière dont M. Skvortsov exploite cette invention. Je demande au lecteur un peu d'attention : de telles perles de « critique scientifique » sont uniques en leur genre.

Il s'agit toujours de cette même page 159, où il est question des données budgétaires sur les impôts paysans. Après avoir marqué le rôle des impôts dans la dépense des paysans en argent, je continue : « Si donc, au lieu de parler du rôle des impôts dans le développement des échanges, nous examinons la part qu'ils représentent par rapport aux revenus, nous verrons que cette part est excessivement élevée. A quel point les traditions d'avant l'abolition du servage pèsent sur le paysan de nos jours, c'est ce qui ressort avec le plus de relief des impôts qui absorbent la septième partie des dépenses brutes du petit cultivateur, ou même du salarié agricole doté d'un lot de terre. En outre, la répartition des impôts au sein de la commune apparaît d'une étonnante inégalité : plus le paysan est riche, moins est grande la part des impôts dans ses dépenses. Le paysan sans cheval paie, relativement à son revenu, près de trois fois plus que le paysan à plusieurs chevaux (v. plus haut la table de la répartition des dépenses)... » Une question surgit naturellement chez le lecteur qui prête tant soit peu d'attention à ce qu'il lit : pourquoi l'auteur parle-t-il de la répartition des impôts au sein de la commune, quand les budgets se rapportent aux exploitations paysannes non seulement de différentes communes, mais même de différents

districts ? Peut-être l'inégalité de la répartition est-elle ici accidentelle, peut-être dépend-elle de l'imposition différente de la déciatine de terre paysanne selon les districts ou les communes, où les exploitations ont été prises pour servir à l'établissement des budgets-type ? Et pour écarter cette objection inévitable, je fais suivre aussitôt les lignes citées d'un commentaire : « ... *Nous parlons de la répartition des impôts au sein de la commune, parce que si nous faisions le compte des impôts et redevances par déciatines de lot, nous obtiendrions une quasi-égalité*... » Si le critique avait voulu contrôler ces mots, il n'aurait eu qu'à confronter le tableau de la page 153 (impôts et redevances par exploitation) avec le tableau de la page 161 (terre paysanne par feu), et il se serait convaincu sans peine qu'en effet, à en juger par les données budgétaires, malgré l'appartenance des exploitations qui les ont fournies à différentes communes et même à différents districts, les impôts et redevances par déciatine de terre paysanne sont *quasi*-égaux.

Et maintenant admirez par *quels procédés* M. le critique démolit son adversaire. Il détache les mots soulignés par moi sur l'impôt par déciatine de terre paysanne ; *il ne remarque pas* (*sic*) qu'ils se rapportent *exclusivement aux données budgétaires* ; il leur prête cette signification que les impôts par déciatine de terre paysanne sont presque égaux dans toute la paysannerie russe en général ; et pour cette dernière « conclusion », victorieusement il me reproche d'ignorer les publications statistiques des zemstvos et cite deux tableaux à l'appui du fait (bien connu) que l'impôt par déciatine de terre paysanne est loin d'être le même dans les divers communes, cantons et districts. Ce tour d'adresse accompli, le critique ajoute encore : « En effet, à l'intérieur de la commune où *les lots sont de même étendue,* les impôts sont non pas presque, mais sûrement égaux. La raison en est que M. Iline ne sait pas de quelle commune il parle. Pour en finir avec l'abus que M. Iline fait de la

statistique des zemstvos », etc... (2292). Je serais très curieux de savoir s'il est possible de trouver dans la littérature scientifique un autre exemple d'une critique pareille.

Après avoir pris connaissance des procédés à l'aide desquels M. Skvortsov a « prouvé » le caractère complètement « inutilisable » des données budgetaires que j'ai utilisées, nous pouvons, semble-t-il, passer outre aux expressions puissantes (et impuissantes) par lesquelles le critique manifeste son mécontentement de l'emploi même de ces données. En réclamant des données *de masse* sur les budgets, M. Skvortsov parle encore, vraisemblablement, de choses qui n'ont rien à voir ici, car les descriptions d'exploitations *concrètes,* dont je me suis servi, *ne sont jamais des données de masse et ne peuvent l'être.* J'ai indiqué la littérature sur les budgets des exploitations concrètes au commencement du paragraphe critiqué, et je ne pourrais certes avoir que de la reconnaissance pour le critique s'il avait complété ou corrigé mes indications. Mais M. Skvortsov sait « critiquer » sans toucher à l'essentiel ! La tentative de démontrer le caractère typique des budgets par la comparaison du chiffre moyen de membres de famille, de surface emblavée, de terre louée, de bétail par feu sans cheval et par feu avec cheval unique, d'après les données budgétaires et d'après les « chiffres de masse » (p. 162 de mon ouvrage), cette tentative, notre redoutable critique la traite simplement de « bizarre ». Pour quelle raison, on n'en sait rien. Peut-être pour la même raison qui faisait trouver ridicule à un certain « critique » le mot de « Tchitchikov » ? Les budgets « ne sont pas typiques... pour cette seule raison déjà que la vente... de blé... en automne et l'achat au printemps... ont été chose très rare dans la province de Voronèje, tandis que pour toute la Russie » ce phénomène aurait été prouvé par M. N. —on (2291). On a bien raison de dire

que *les beaux esprits se rencontrent** : le « véritable » marxiste M. Pavel Skvortsov, rencontrant une contradiction entre les affirmations du « véritable » marxiste M. N. —on et les données statistiques des zemstvos, règle la question sans hésiter en ce sens que ces données ne sont pas typiques, et non point que les affirmations de M. N. —on sont inexactes ou par trop générales. Et puis : quel rapport a la question de la vente de blé en automne et de l'achat au printemps avec la discussion sur la valeur typique de ces budgets dont je n'ai point usé pour analyser cette question ?

III

Après cet effort ingrat pour relever les imputations gratuites, il est agréable de trouver enfin une objection quant au fond, fût-elle formulée avec des apostrophes menaçantes (« fétichisme », « incompréhension absolue »), que M. Skvortsov considère sans doute comme extrêmement convaincantes et même s'il faut plutôt deviner les propres opinions du critique que les voir nettement exposées par lui. M. Skvortsov a absolument raison en disant que ma façon de voir « traverse l'ouvrage tout entier comme une traînée de lumière ».

Pour faire ressortir encore davantage le désaccord qui nous sépare, je vais confronter les deux expressions extrêmes des opinions en présence : M. Skvortsov pense probablement (du moins cela découle de ses objections) que moins les paysans auraient reçu de terre au moment de l'affranchissement, et plus cher ils l'auraient payée, plus le développement du capitalisme en Russie aurait été rapide. Je pense au contraire : *plus les paysans auraient reçu de terre au moment de l'affranchissement et moins cher ils*

---

* En français dans le texte. *(N.R.)*

l'auraient payée, plus rapide, plus large et plus libre aurait été le développement du capitalisme en Russie, plus le niveau de vie de la population se serait élevé, plus le marché intérieur se serait élargi, plus rapide serait l'application des machines à la production, plus, en un mot, le développement économique de la Russie ressemblerait à celui de l'Amérique. Je me bornerai à indiquer deux circonstances qui confirment, à mon avis, la justesse de cette dernière opinion : 1° la pénurie de terre et les lourds impôts ont développé chez nous, dans un rayon très vaste, l'exploitation des domaines privés par prestations de travail, c'est-à-dire survivance directe du servage *, et non point capitalisme ; 2° précisément dans nos provinces frontières, où le servage était entièrement inconnu ou bien plus faible que partout ailleurs, où les paysans souffrent le moins de la pénurie de terre, des redevances et des lourds impôts, là précisément le capitalisme s'est le plus développé dans l'agriculture. Cette mise en parallèle est nécessaire pour analyser les conditions « du passage d'une formation sociale à une autre », que M. Skvortsov me reproche si âprement et si gratuitement d'ignorer.

La vulgarité extrême des idées de M. Skvortsov sur les processus économiques dont notre économie paysanne est le théâtre, se manifeste aussi dans ses remarques sur les

---

* Au fait, cette dernière thèse (que les prestations de travail sont une survivance du servage) est énoncée expressément dans mon livre. M. Skvortsov n'en dit rien, mais s'attaque à une remarque où je dis que les prestations existent, au fond, depuis la *Rousskaïa Pravda*, et il fulmine à ce propos. On y trouvera de tout : une citation de Kliou-tchevski, les marchés intérieurs au XIIe siècle, le fétichisme des marchandises, l'assertion que pour moi « la production marchande est un principe miraculeux expliquant tout dans l'histoire (*sic*), à partir de la *Rousskaïa Pravda* (*sic*). C'est, on le voit, toujours la même critique du type « tchkhi-tchkhi », dont je me suis déjà trop occupé, je crois, au début de cet article.

migrations et sur la destruction par le capitalisme des cloisons moyenâgeuses. N'avais-je pas raison de comparer M. Pavel Skvortsov avec M. Nikolaï —on ? Tous les deux « tranchent » le problème des migrations à l'aide d'une observation extrêmement simpliste et uniquement négative contre les opinions qui « attachent de l'importance » aux migrations. Mais une pareille conclusion n'est bonne que pour un marxisme des plus primitifs... pardon, pour un « véritable » marxisme qui se contente de... lieux communs tout à fait abstraits. Qu'est-ce que cela signifie : « attacher de l'importance » aux migrations ? Si l'on prend ces mots à la lettre, y aurait-il un seul économiste sain de corps et d'esprit qui puisse *ne pas attacher d'importance* aux migrations annuelles ? Si l'on prend ces mots au sens spécial du *capitalisme,* alors, premièrement, M. Skvortsov altère ma pensée, car je dis précisément tout le contraire dans le passage qu'il cite. Deuxièmement, un économiste dont le but est d'étudier les particularités du régime et du développement économiques de la Russie (et non pas seulement de citer Marx abondamment, souvent mal à propos) doit nécessairement se demander : quelle sorte d'influence exercent les migrations en Russie ? Sans m'occuper spécialement de cette question, j'ai indiqué dans le passage cité par M. Skvortsov que mes conclusions sur la décomposition de la paysannerie sont en parfait accord avec celles de M. Gourwich*. De plus, je reviens maintes fois, dans d'autres passages de mon livre, à la question des migrations. Peut-être ma façon de voir est-elle fausse ? Mais M. Skvortsov ne donne absolument rien pour la corriger ou la compléter, et le fond de la question disparaît sous ses apostrophes menaçantes. Ensuite, mes remarques incitent

* A propos de M. Gourwich. Par son mépris hautain et non motivé des « conclusions » de cet écrivain, connu dans la littérature marxiste comme auteur de deux livres et collaborateur de revues, M. Skvortsov ne fait que trahir sa présomption.

M. Skvortsov à conclure que « le fétichiste de la marchandise croit à la puissance miraculeuse de son fétiche aujourd'hui » (*sic*). En vérité, me voilà « démoli » ! Mais, très honorable critique, niez-vous mes raisons ? Pourquoi ne pas faire part au public de vos raisons *concrètes* et ne pas analyser les données *d'un district tout au moins* ? Ce serait pourtant si naturel de la part d'une personne qui s'occupe spécialement de la statistique des zemstvos ! Et je me permets de garder cette opinion, malgré les mots terribles qu'emploie M. Skvortsov (fétichisme, puissance miraculeuse) et qui — est-il question d'en douter ? — sont de nature à effrayer n'importe qui.*

* J'ai écrit : « Avant le capitalisme l'agriculture en Russie était affaire de maître, fantaisie de grand seigneur pour les uns, obligation, corvée pour les autres » (p. 345). Or, selon M. Skvortsov, « il paraît que toute une formation sociale, le mode de production, basée sur le servage n'aurait été qu'une fantaisie de grand seigneur ». Non, M. Skvortsov, il n'y « paraît » rien du tout, car j ai indiqué en son lieu que « l'exploitation féodale formait en quelque mesure un système régulier et achevé » (p. 198), et ici je n'ai défini *qu'un seul* des traits distinctifs de ce système. Que l'exploitation seigneuriale contenait un élément de « fantaisie de grand seigneur », c'est ce que verra sans peine quiconque se rappellera les types fameux des « Oblomov de l'époque du servage ou de la servitude » (p. 230). — C'est ce qu'indiquent aussi les statisticiens des zemstvos, à qui appartient l'expression : « fantaisie de grand seigneur » (p. 225). — C'est ce qu'attestent encore les données relatives à une période déterminée du développement du machinisme agricole en Russie : la tentative des seigneurs terriens pour faire venir tout bonnement de l'étranger ouvriers et machines (pp. 200 et 232) n'était qu'une « fantaisie de grand seigneur ». — « Quand et où s'est opérée la transformation par le capitalisme du seigneur féodal » (M. P. S. a tort de croire que cette catégorie n'est applicable qu'à l'époque « qui a précédé le servage » ; elle est applicable aussi à l'époque de servage) « et du paysan dépendant en industriels, M. Iline, malheureusement ne le dit pas » (2293). J'en parle de même dans les chapitres II et III et surtout IV du livre, où il est justement question de transformer l'agriculture en une entreprise *industrielle et commerciale*. Il se peut très bien que mes indications relatives à ce processus demandent à être complétées et rectifiées ; je

Enfin, une dernière question dont *on puisse* parler avec M. Skvortsov quant au fond est celle du groupement des chiffres de la statistique des zemstvos sur la paysannerie. M. Skvortsov s'est spécialement occupé et, si je ne me trompe, continue à s'occuper de la statistique des zemstvos : il était donc permis d'attendre de lui des indications basées sur des faits et élucidant cette question controversée et d'un si haut intérêt : « Nous rejetons *a limine,* ai-je écrit, la classification d'après le lot concédé et usons exclusivement de la classification d'après la consistance économique (d'après les bêtes de travail, la surface ensemencée) ». J'ai indiqué ensuite que le groupement d'après le lot infiniment plus répandu dans notre statistique des zemstvos, est tout à fait inapplicable du fait que la vie détruit l'égalitarisme (à l'intérieur de la commune) basé sur la possession communautaire du sol ; il n'y aurait qu'à rappeler des faits généralement connus et que personne ne conteste, comme la cession à bail des lots, leur délaissement, l'achat et la location de la terre, l'adjonction à l'agriculture d'entreprises industrielles et commerciales et du travail salarié. « La statistique économique doit nécessairement fonder ses groupements sur *l'étendue et les types de l'exploitation* » (96). La « critique » de M. Skvortsov consiste en ceci : « M. Iline n'est pas satisfait du groupement des statistiques sur la paysannerie d'après les lots. Il existe deux (*sic*) modes de groupement de données statistiques. L'un est historique, il réunit ensemble les communes (!), ayant une même étendue de terre paysanne par âme revisée ; l'autre est réel, il réunit ensemble les exploitations paysannes ayant un lot égal, quelle que soit la commune à laquelle elles appartiennent. Le groupement historique a le mérite de mettre en relief les

---

ne doute pas que tout critique sérieux et compétent n'ait pu le faire, mais M. Skvortsov, malheureusement, a complètement masqué le fond de la question sous de simples apostrophes menaçantes. Avouez que ce n'est pas assez !

conditions sous lesquelles s'est effectué le passage de la paysannerie, de la société féodale à la société capitaliste...» et ainsi de suite, sur ce thème qui a déjà été examiné plus haut... «Le groupement proposé par M. Iline... achèvera de brouiller la compréhension historique des conditions du passage de notre paysannerie, d'une formation sociale à l'autre. La proposition de M. Iline se rapporte plutôt à un recensement des métiers (*sic*), tel qu'il se pratique en Allemagne» (2289). Voilà un échantillon de la critique de M. Skvortsov dans le domaine de sa spécialité et dans une question où il est impossible, malgré le désir qu'on a, de «citer» Marx. Mais alors, à quoi servent ces réflexions sur le groupement «historique» des *communes,* quand je parle du groupement des données *par feu ?* Par quels moyens miraculeux le groupement des données modernes par feu peut-il «achever de brouiller» les données historiques depuis longtemps établies sur les communes ? Car enfin, M. Skvortsov n'a le droit d'employer dans cette question le mot «historique» que parce qu'il *tourne le dos à l'histoire :* si le groupement des communes d'après l'étendue du lot par âme revisée se rapporte à l'histoire de ce qui s'est passé il y a 40 ans, ce qui se passe avec une rapidité de plus en plus grande sous nos yeux est aussi de l'histoire. Ensuite, il est tout à fait inexplicable qu'un homme qui s'occupe de la statistique des zemstvos et qui ne parle de toutes choses que sur un ton de prophète, puisse écrire qu'«il existe deux modes de groupement» (des communes d'après le lot et des feux d'après le lot), quand chacun sait qu'*il existe un très grand nombre de groupements :* d'après la surface ensemencée, d'après les bêtes de travail, d'après le nombre des bras, d'après celui des ouvriers salariés, d'après la possession d'une maison, etc. ? Comment M. Skvortsov peut-il ainsi, sans appel et *sans l'ombre d'un motif,* déclarer «conforme aux faits» le seul groupement par lots, quand la question controversée est justement de savoir *si ce groupe-*

ment est conforme aux faits ? Je montre par l'exemple d'une série de districts que la répartition de la terre paysanne entre les familles est encore aujourd'hui relativement très « égalitaire » (20% de feux aisés, représentant 26% à 30% de la population, ont, selon les districts ou les groupes de districts, 29 à 36% de la terre paysanne), tandis que la répartition des indices économiques *réels,* bêtes de travail, surface ensemencée, instruments perfectionnés, etc., est partout et toujours, sans exception, *infiniment moins* égalitaire. M. Skvortsov trouve moyen de critiquer — et même de battre en brèche mes thèses, sans dire un mot sur le fond des choses.

Il va de soi que n'étant pas statisticien de profession, je n'ai aucunement prétendu résoudre le problème du groupement. Mais je pense que pour parler des questions fondamentales de la statistique des zemstvos (or la question des modes de groupement des renseignements par feu est précisément une question fondamentale, comme je le montre dans le passage cité par M. Skvortsov), point n'est besoin d'être statisticien des zemstvos ; c'est le droit et même le devoir de tous les économistes. On ne saurait se représenter un économiste étudiant la réalité économique de la Russie, qui puisse se passer des données de la statistique des zemstvos, et si la statistique des zemstvos va d'un côté et le travail des économistes de l'autre, aucun des deux ne pourra obtenir des résultats satisfaisants. Que le groupement d'après le lot de terre paysanne *ne soit pas* un groupement réel satisfaisant, la chose a été reconnue en partie par les statisticiens des zemstvos eux-mêmes, qui ont fourni une série de groupements d'après les bêtes de travail et la surface ensemencée, dont je me suis servi dans mon livre. C'est aujourd'hui justement, alors que l'importance de la question est soulignée par presque tous les marxistes et n'est pas niée par les économistes des autres écoles, qu'il serait nécessaire de réviser cette question. Mais au lieu de

critiquer, M. Skvortsov nous sert des phrases imposantes, mais absolument vides dans le genre de celle-ci : « Il nous faut un relevé des recueils des zemstvos, avec indication de tous les détails de la production et de la reproduction de l'exploitation paysanne, de sorte que chacun puisse prendre le livre en main et contrôler les « conclusions » de MM. Iline, Postnikov et Gourwich » (2292). Assurément, « il nous faut un relevé », mais pour que ces mots ne restent pas vides de sens, et pour que ce relevé puisse vraiment donner une réponse aux principaux problèmes posés par le régime économique de la Russie moderne et par l'évolution de ce régime, il faut formuler et examiner sous toutes ses faces la question fondamentale des procédés par lesquels le relevé sera établi, la discuter dans la presse générale, et non pas seulement parmi les statisticiens des zemstvos et, à plus forte raison, entre les quatre murs de tel ou tel bureau de statistique. Cette question, je l'ai posée dans mon livre et j'ai essayé d'en amorcer la solution. Ce n'est certes pas à moi de juger de l'exactitude de cette solution, mais je suis en droit de faire cette conclusion que M. Skvortsov, avec toutes ses foudres, n'a absolument rien dit de la question, mais est intervenu, sans aucun motif, comme défenseur de la routine, défenseur d'un point de vue qui était déjà vieux en 1885 (voir la note à la p. 94 du *Développement du capitalisme*, où je cite l'article de M. V.V. « Un nouveau type des travaux de statistique des zemstvos », notamment son aveu qu'« il faut appliquer les données numériques non pas à un conglomérat des groupes économiques les plus différents, comme le bourg ou la commune, mais à ces groupes eux-mêmes », et où je demande pourquoi M. V.V. lui-même ne s'est pas servi une seule fois des données sur ces groupes les plus divers).

Pour terminer, quelques mots sur « l'orthodoxie », qui ne seront pas superflus puisque l'intervention de M. P. Skvor-

tsov en qualité de « véritable » marxiste nous fait un devoir impérieux de déterminer d'une façon aussi précise que possible notre propre position, s'il est permis de m'exprimer ainsi. Sans vouloir nullement mettre M. B. Avilov sur le même plan que M. Skvortsov, je tiens cependant à m'arrêter un instant sur un passage d'un de ses articles, publié dans le même fascicule du *Naoutchnoïé Obozrénié*. A la fin du post-scriptum M. B. Avilov dit : « M. Iline est pour « l'orthodoxie ». Mais il me semble que pour « l'orthodoxie », *c'est-à-dire pour commenter simplement Marx,* le champ est encore large... » (2308). Je pense que les mots soulignés par moi doivent être un lapsus, car j'ai dit très clairement que *par orthodoxie je n'entends nullement commenter simplement Marx.* Dans l'article même auquel M. B. Avilov fait allusion, après les mots : « Non, restons-en plutôt sous le signe de l'orthodoxie », il est dit : « Nous ne croirons pas que l'orthodoxie permette d'accepter quoi que ce soit de confiance ; que l'orthodoxie exclue l'application critique et le développement ultérieur ; qu'elle permette de masquer les problèmes historiques par des schémas abstraits. S'il y a des disciples orthodoxes coupables de ces péchés véritablement graves, la faute en est exclusivement à eux et non à l'orthodoxie, qui se distingue par des qualités diamétralement opposées » (*Naoutchnoïé Obozrénié,* 1899, n° 8, p. 1579 *) [105]. J'ai donc dit explicitement que — accepter quoi que ce soit de confiance, exclure l'application critique et le développement, est un péché grave ; or, pour appliquer et développer, il ne suffit certes pas de « commenter simplement ». Le désaccord entre les marxistes partisans de la tendance dite « nouveau courant critique » et ceux qui sont pour « l'othodoxie » consiste en ce que les uns et les autres veulent appliquer et développer le marxisme *en des sens différents* : les uns veulent rester marxistes consé-

* Voir Œuvres, t. 4, p. 77. *(N.R.)*

quents, en développant les thèses fondamentales du marxisme conformément aux conditions changeantes et aux particularités locales des différents pays et en continuant à perfectionner la théorie du matérialisme dialectique et la doctrine politico-économique de Marx ; les autres rejettent certains aspects plus ou moins essentiels de la doctrine de Marx et se placent, en philosophie, par exemple, non du côté du matérialisme dialectique, mais du côté des néo-kantiens, en économie politique — du côté de ceux qui attribuent certaines thèses de Marx à un « esprit tendancieux », etc. Pour cela, les premiers taxent les seconds d'éclectisme et, à mon avis, ils ont parfaitement raison. Les seconds traitent les premiers d'« orthodoxes », et, en employant ce terme, il ne faut jamais oublier qu'il a été donné par des adversaires en polémique, que les « orthodoxes » rejettent non la critique en général, mais seulement la « critique » des éclectiques (qui n'auraient le droit de s'appeler partisans de la « critique » qu'au sens où, dans l'histoire de la philosophie la doctrine de Kant et de ses disciples est qualifiée de « criticisme », de « philosophie critique »). Dans le même article, j'ai nommé aussi les auteurs (1569, note, et 1570, note *), qui, à mon avis, représentent le développement logique et intégral, et non éclectique, du marxisme et qui ont fait pour ce développement — dans le domaine de la philosophie, dans celui de l'économie politique, de l'histoire et de la politique — infiniment plus que, par exemple, Sombart ou Stammler**, avec leurs conceptions éclectiques dont la simple répétition est considérée aujourd'hui par nombre de personnes comme un grand pas en avant. J'ai à peine

---

* Voir Œuvres, t. 4, pp. 65 et 66. *(N.R.)*

** Cf. contre Stammler les observations très justes de G. Kunov. Une partie de son article a été traduite dans le *Naoutchnoïé Obozrénié* de 1899. Puis celle de B. Lvov : « La loi sociale » *(ibid.)* et la traduction de l'article de M. Sadi Günther promise par le *Naoutchnoïé Obozrénié* pour 1900.

besoin d'ajouter que les tenants de la tendance éclectique se sont groupés ces derniers temps autour d'Ed. Bernstein. Je me bornerai à ces brèves observations au sujet de mon « orthodoxie », parce que d'un côté cela n'a pas de rapport direct avec l'objet de mon article et que, d'autre part, il ne m'est pas possible d'exposer dans tout le détail voulu les conceptions des premiers, et dois renvoyer ceux qui s'y intéressent aux publications allemandes. Les discussions russes à ce sujet ne sont que l'écho des discussions allemandes, et si on ne connaît pas ces dernières on ne peut se faire une idée tout à fait exacte des choses discutées *.

---

* C'est précisément à un tel éclectisme que se réduit, à mon sens, la « nouvelle » tendance « critique » qui « commence à se dessiner » chez nous ces derniers temps (cf. les articles de Strouvé dans la *Jizn* 1899, n° 10, et 1900, n° 2 ; de Tougan-Baranovski dans le *Naoutchnoïé Obozrénié*, 1899, n° 5, 1900, n° 3). Le premier de ces auteurs a commencé à « dessiner » son penchant à l'éclectisme il y a plus de cinq ans, dans ses *Remarques critiques,* et aussitôt après leur parution il a été fait une tentative (comme M. Strouvé veut bien se le rappeler) pour « ouvrir les yeux » au public sur la confusion du marxisme et de la science bourgeoise qui régnait dans ses conceptions. Aussi est-il étrange d'entendre dans la bouche de Strouvé une phrase comme celle-ci : « Fermer simplement les yeux sur la critique dite « bourgeoise » (sans doute *dite* à tort? *V. I.*) de la doctrine de Marx, la répéter et la paraphraser a toujours été jusqu'ici une chose non seulement inutile, mais nuisible » *(Jizn,* n° 2, p. 305). « Fermer simplement les yeux » non seulement sur la science bourgeoise, mais même sur les doctrines les plus absurdes, jusqu'à l'extrême obscurantisme inclusivement, est évidemment nuisible ; c'est un lieu commun banal. Mais une chose est de ne pas fermer les yeux sur la science bourgeoise, de se tenir au courant, de la mettre à profit, tout en la *critiquant* et sans rien abandonner de l'unité et de la netteté de sa philosophie ; autre chose est de s'effacer devant la science bourgeoise et de répéter, par exemple, ces phrases sur l'esprit « tendancieux » de Marx et autres du même genre, qui ont un sens et une portée bien déterminés. Et puis, si l'on parle de « répéter et paraphraser », la répétition et la paraphrase de Bœhm-Ba-

werk et de Wieser, de Sombart et de Stammler mériteraient-elles vraiment *a priori* plus d'attention que la répétition et la paraphrase de Marx ? Est-il possible que Strouvé, qui déjà dans la littérature russe, notez-le bien, s'est ingénié à trouver « nuisible » *(sic)* de répéter Marx. n'ait pas aperçu et n'aperçoive pas ce qu'il y a de nuisible à répéter sans critique les amendements à la mode formulés par la « science » bourgeoise à la mode ? Combien il faut s'être éloigné du marxisme pour en arriver à penser ainsi et à « fermer les yeux » d'aussi impardonnable façon sur « le flottement actuel de la pensée » ! A la fin de son article Strouvé exprime tout spécialement le vœu que je me prononce sur les questions soulevées par la « critique ». Je ferai observer que ce qui m'occupe surtout maintenant, c'est la tendance éclectique actuelle en philosophie et en économie politique, et que je n'ai pas encore perdu l'espoir de présenter avec le temps une analyse systématique de cette tendance. Quant à faire la chasse à chaque « erreur fondamentale » ou « antinomie fondamentale »... de l'éclectisme, la chose me paraît (que les honorables « critiques » me le pardonnent !) tout simplement dénuée d'intérêt. En attendant, je me bornerai donc à ce contre-vœu : que la nouvelle « tendance critique » se dessine en toute clarté et n'en reste pas aux allusions. Plus vite cela viendra, et mieux cela vaudra, car il y aura d'autant moins de confusion et le public se rendra d'autant mieux compte de la différence qu'il y a entre le marxisme et la nouvelle « tendance » de la critique bourgeoise de Marx.

NOTES

1. L'ouvrage *Le Développement du capitalisme en Russie* est le résultat d'un immense travail de recherche. Lénine y consacra plus de trois ans. Il avait commencé ce travail en prison, en janvier 1896, peu après son arrestation, inculpé dans l'affaire de « l'Union de lutte pour la libération de la classe ouvrière ». Dès sa première lettre de prison, le 2 (14) janvier, Lénine écrivait :

« J'ai un plan qui me préoccupe beaucoup depuis mon arrestation et plus cela va, plus il m'absorbe. Je m'occupais depuis longtemps d'une question économique (relative à l'écoulement des produits de l'industrie de transformation à l'intérieur du pays), j'ai dressé une liste bibliographique et un plan de travail, j'ai même déjà écrit quelque peu, pensant éditer mon ouvrage sous forme d'un livre au cas où il dépasserait les dimensions d'un article de revue ». Dans cette même lettre Lénine demande qu'on lui fasse parvenir des livres conformément à la liste qu'il avait dressée, et fait part du plan de son travail.

« La liste des livres, écrit Lénine, comporte deux parties, de même que mon ouvrage. *A*. Partie générale, théorique. Elle demande moins de livres, de sorte que j'espère bien pouvoir l'écrire en tout état de cause, — mais plus de travail préparatoire. *B*. Application des thèses théoriques aux conditions russes. Cette partie demande un très grand nombre de livres. La principale difficulté sera de trouver : 1) les publications des zemstvos. D'ailleurs, j'en ai quelques-unes ; d'autres (les petites monographies) pourront être commandées, d'autres encore, on pourrait les avoir par l'intermédiaire des statisticiens de notre connaissance ; 2) les publications officielles : travaux des commissions, comptes rendus et procès-verbaux des congrès, etc. C'est une chose importante ; il sera plus difficile de les avoir. Quelques-uns d'entre eux se trouvent à la bibliothèque de la Société Libre d'Economie, la plupart même, je crois. »

Dans les lettres qu'il adresse à sa famille, Lénine communique la liste des livres, fait savoir où l'on peut se les procurer et comment organiser convenablement et régulièrement leur échange. Déjà en prison, Lénine avait réuni une abondante documentation, mettant à profit les bibliothèques de Pétersbourg (Académie des sciences, Société Libre d'Economie et autres organisations et établissements scientifiques). Même en route pour la Sibérie il poursuit son effort de rassemblement des matériaux.

Pendant une halte à Krasnoïarsk (en route pour le village de Chouchenskoïé) il étudie livres et journaux qu'il a trouvés dans la riche bibliothèque particulière du marchand G. Ioudine, ainsi qu'à une bibliothèque municipale.

En déportation, Lénine recevait des livres et des matériaux de toutes parts. A sa demande M. Oulianova fit de nombreux extraits de divers livres de la bibliothèque Roumiantsev de Moscou ; Lénine les reçut à la fin de mai 1897. Les nouvelles publications lui sont adressées par sa famille ou à titre d'honoraires par les rédactions de journaux où il collaborait. C'est sa famille et ses amis qui se chargèrent de passer les livres des bibliothèques de Pétersbourg et de Moscou. Lénine fait venir certaines publications statistiques des zemstvos en échange de son recueil *Etudes et articles économiques,* dont les exemplaires numérotés lui parvinrent à la fin de 1898.

Au printemps de 1898 N. Kroupskaïa lui apporte un grand nombre de livres. La bibliothèque personnelle de Lénine que sa famille lui avait envoyée à Chouchenskoïé sur sa demande, voyagea toute une année à travers le pays et ne lui parvint qu'en juin.

Lénine réussit ainsi, en dépit de toutes les difficultés, à rassembler et à mettre à profit pour ses recherches toute la documentation nécessaire. Une partie des matériaux préparatoires pour le livre *Le Développement du capitalisme en Russie,* qui caractérisent le volume et les méthodes du travail d'investigation de Lénine au cours de la préparation de cet ouvrage, fait partie du *Recueil Lénine XXXIII.*

C'est en août que le livre *Le Développement du capitalisme en Russie* a été achevé dans ses grandes lignes. La mise au point définitive a demandé encore beaucoup de travail et de temps. « Depuis quelque temps, écrivait N. Kroupskaïa le 14 (26) octobre en parlant de Lénine, il se donne tout entier à ses marchés et écrit du matin au soir. » En novembre et décembre il s'est également fort occupé de son livre. Comme nous le dit N. Kroupskaïa dans sa lettre du 22 novembre (4 décembre), il « s'est complètement et définitivement plongé dans son étude des marchés »...

A la mi-novembre il avait terminé les deux premiers chapitres. Ils furent recopiés au net par N. Kroupskaïa dans des cahiers d'écolier et expédiés à la famille pour être remis à une maison d'éditions.

Le 30 janvier (11 février) 1899 Lénine terminait les deux derniers chapitres, ainsi que les annexes : cette partie du manuscrit fut expédiée à la maison d'éditions le 3 (15) février 1899.

Les social-démocrates en déportation à l'époque dans l'arrondissement de Minoussinsk, lisaient et discutaient chaque chapitre du manuscrit. « Je fais figure de « lectrice incompréhensive », écrivait N. Kroupskaïa le 14 (26) octobre 1898, et je dois juger si l'exposé des « marchés » est assez lumineux, je m'efforce d'être le moins « compréhensive » possible, mais je ne trouve rien à quoi m'accrocher. »

Lénine adressait son ouvrage sur le développement du capitalisme, non point à des savants spécialistes, mais aux larges milieux d'intellectuels révolutionnaires. Aussi exigeait-il que son livre fût édité de façon à en faciliter l'étude aux masses. Dans les lettres qu'il adresse à sa famille il donne des indications détaillées sur le format, les caractères d'imprimerie et l'impression du livre, sur la disposition des tableaux et la correction des épreuves.

Le livre parut entre le 26 et le 31 mars 1899 (vieux style) sous le pseudonyme « Vladimir Iline ». La parution du livre fut annoncée dans le journal *Rousskié Védomosti* du 15 (27) avril. L'édition — tirée à 2 400 exemplaires — fut très vite épuisée. Le livre se vendit surtout parmi les intellectuels social-démocrates et la jeunesse des écoles. Dans les cercles ouvriers il fut diffusé par l'intermédiaire des propagandistes qui dirigeaient les études.

La presse bourgeoise essaie de garder le silence sur l'ouvrage de Lénine. En automne 1899 seulement paraissent les premiers comptes rendus qui portent un caractère d'hostilité. A l'une de ces critiques Lénine donne une réponse foudroyante dans un article intitulé « Une critique acritique », publié dans la revue *Naoutchnoïé Obozrénié* de mai-juin 1900 (v. le présent volume, pp. 696-726).

En 1908 paraissait la seconde édition du *Développement du capitalisme en Russie* (v. note 6).

La présente édition est conforme à la seconde édition (1908), revue et complétée par Lénine ; compte a été tenu de toutes les indications de l'auteur, concernant la première édition de 1899. — P. 5.

2. V.V., pseudonyme de Vorontsov.

N. —on ou Nikolaï —on, pseudonyme de N. Danielson.

Vorontsov et Danielson, idéologues en vue du populisme libéral des années 80 et 90. — P. 5.

3. En mars 1899 Lénine reçoit en déportation la *Question agraire* de Kautsky, qui était encore marxiste à l'époque. A ce moment la plus grande partie du *Développement du capitalisme en Russie* avait déjà été composée à l'imprimerie, et Lénine décide, dans sa préface, de se référer à l'ouvrage de Kautsky. Le 17 (29) mars Lénine envoie un post-scriptum pour faire suite à la préface.

« S'il n'est pas encore trop tard, écrivait-il, je souhaiterais le voir imprimer... Peut-être même si la préface est déjà composée, serait-il possible d'imprimer aussi le post-scriptum ? » Le post-scriptum tombe entre les mains de la censure qui y apporte des corrections. Lénine en fait part dans sa lettre du 27 avril (9 mai). « Il m'est revenu que le P.-S. faisant suite à la préface est arrivé en retard, qu'il est passé par la censure et en a, paraît-il, « souffert ». — P. 7.

4. Dans la seconde édition du *Développement du capitalisme en Russie* (1908) le numérotage des paragraphes a changé, Lénine ayant fait au livre quelques additions. Le passage auquel Lénine renvoie le lecteur, se trouve au chap. II, paragraphe XII, C, pp. 173-175 de cette édition. — P. 8.

5. A la Société pour l'encouragement de l'industrie et du commerce russes, un rapport a été fait le 17 février 1899 sur ce sujet : « Ne serait-il pas possible de concilier le populisme avec le marxisme ». Prirent part à la discussion les représentants du populisme libéral et les « marxistes légaux ». V. Vorontsov (V.V.) déclare que les marxistes occidentaux sont plus près du populisme russe que des marxistes russes. Un court compte rendu de la séance est publié le 19 février (3 mars) 1899 dans le journal réactionnaire de Pétersbourg *Novoïé Vrémia*. — P. 9.

6. La seconde édition du livre *Le Développement du capitalisme en Russie* paraît en 1908. Sa parution est annoncée en mars dans la *Chronique des livres*, n° 10.

Pour la seconde édition Lénine a revu entièrement le texte, supprimé les fautes d'impression et fait de nombreuses additions ; il a également écrit une nouvelle préface qui porte la date de juillet 1907. Dans la seconde édition du *Développement du capitalisme en Russie*, Lénine a substitué aux termes adaptés à la censure : « disciples », « partisans des travailleurs », les dénominations directes : marxistes, socialistes. Les rappels concernant la « nouvelle théorie » ont fait place à des références à Marx et au marxisme.

Lénine a fait dans son livre d'importantes additions sur la base de statistiques plus récentes. A l'analyse des recensements des che-

vaux par l'Administration militaire en 1896-1900, un nouveau paragraphe (XI) a été consacré dans le deuxième chapitre. Lénine cite des faits nouveaux à l'appui de ses conclusions antérieures sur le développement du capitalisme en Russie, en particulier des matériaux plus récents de la statistique des fabriques et usines ; il soumet à l'examen les résultats du recensement général de la population en 1897, examen qui fait apparaître plus clairement la structure de classe de la Russie (voir chapitre VII, paragraphe V, pp. 570-577. « Complément à la seconde édition »).

La seconde édition dresse également le bilan de la lutte contre les « marxistes légaux » en ce qui concerne les questions fondamentales traitées dans le *Développement du capitalisme en Russie.* L'expérience de la première révolution russe de 1905-1907 a donné pleinement raison à la caractéristique que fait Lénine des « marxistes légaux », en tant que libéraux bourgeois qui, déguisés en marxistes, ont cherché à utiliser le mouvement ouvrier dans l'intérêt de la bourgeoisie.

Lénine a introduit dans la seconde édition de son ouvrage 24 nouvelles remarques au bas des pages (pp. 7, 25, 40, 160, 163, 168, 191, 216, 235, 298, 306-308, 435, 507-508, 510, 528-529, 568, 579-580, 596, 600, 609, 612, 630, 632, 656), 2 nouveaux paragraphes (pp. 147-150 et 570-577), un nouveau tableau (p. 583) ; il a écrit 8 alinéas d'un nouveau texte et fait 3 grandes additions aux alinéas précédents (pp. 329-333, 236-238, 239-240, 320-322), et près de 75 petits compléments et rectifications.

Lénine continue à travailler au *Développement du capitalisme en Russie*, même après la parution de la seconde édition (1908). Témoin les additions faites par l'auteur en 1910 ou 1911 à la page 405 de la seconde édition, sur la répartition des fabriques et usines en groupes d'après le nombre des ouvriers en 1908 (voir page 585 du présent volume et la note 91).

Dans la préface à la seconde édition, Lénine parle d'un remaniement éventuel de son œuvre, déclarant qu'alors il lui faudrait diviser l'ouvrage en deux volumes : le premier serait consacré à l'analyse de l'économie de la Russie d'avant la révolution ; le second, à l'étude du bilan et des résultats de la révolution.

A cette étude du bilan et des résultats de la révolution de 1905-1907 sont consacrés plusieurs écrits ultérieurs de Lénine, dont *Le programme agraire de la social-démocratie dans la première révolution russe de 1905-1907,* datant de la fin de 1907. — P. 10.

7. Marx cite l'expression de Heine sur les thuriféraires : « J'ai semé des dents de dragon, et j'ai récolté des puces », dans son

travail *Karl Grün. « Le mouvement social en France et en Belgique » (Darmstadt, 1845), ou l'historiographie du socialisme authentique.* (Marx-Engels, *Gesamtausgabe.* Erste Abteilung. B. 5, S. 495.) — P. 12.

8. *Cadets* (parti constitutionnel-démocrate), principal parti bourgeois en Russie, parti de la bourgeoisie monarchiste libérale, constitué en octobre 1905. Sous le dehors d'un faux démocratisme et se donnant pour un parti « de la liberté du peuple », les cadets s'efforcent de gagner la paysannerie à leurs côtés. Ils s'attachent à conserver le tsarisme sous la forme de monarchie constitutionnelle. Après la victoire de la Révolution socialiste d'Octobre, ils fomentent des complots contre-révolutionnaires et des soulèvements contre la république des Soviets. — P. 12.

9. *Le parti des octobristes* (ou « Ligue du 17 octobre ») représentait les intérêts du gros capital industriel et des gros propriétaires fonciers qui exploitaient leurs domaines d'une façon capitaliste. Reconnaissant en paroles le manifeste du 17 octobre 1905, dans lequel le tsar, effrayé par la révolution, promettait au peuple les droits civils, les octobristes en réalité ne songeaient même pas à limiter le tsarisme. Ils soutenaient sans réserve la politique intérieure et extérieure du gouvernement du tsar. — P. 13.

10. Le 3 juin 1907, la IIe Douma est dissoute et une nouvelle loi est promulguée sur les élections à la IIIe Douma, qui assurait la majorité aux propriétaires fonciers et aux capitalistes. Le gouvernement du tsar trahit son propre manifeste du 17 octobre 1905, abroge les droits constitutionnels, livre aux tribunaux et envoie au bagne la fraction social-démocrate de la IIe Douma. Le coup d'Etat du 3 juin marque une victoire temporaire de la contre-révolution. — P. 13.

11. Dans la première édition du *Développement du capitalisme en Russie* (1899), ce chapitre portait le nom de « Références à la théorie ». — P. 15.

12. Tout au long de son livre Lénine, en se référant au *Capital* de Marx, se sert de l'édition allemande (tome I, deuxième édition de 1872 ; tome II, édition de 1885 ; tome III, édition de 1894), et traduit lui-même toutes les citations. — P. 16.

13. K. Marx. *Le Capital,* livre I, tome III. Bureau d'Editions, Paris, p. 205. — P. 21.

14. Ici et plus loin la remarque « Note de la deuxième édition » appartient à Lénine. Ces notes ont été rédigées lors de la préparation de la seconde édition du livre (1908). — P. 25.

15. K. Marx. *Le Capital,* livre I, t. III, Bureau d'Editions, Paris, p. 34. — P. 29.

16. Voir K. Marx. *Le Capital,* livre I, t. I, Bureau d'Editions, Paris, pp. 214-216. — P. 30.

17. La brochure de Bernstein *Les prémisses du socialisme et les tâches de la social-démocratie,* qui revisait le marxisme révolutionnaire, paraît en 1899 ; elle est reçue par Lénine en déportation, après la parution de la première édition du *Développement du capitalisme en Russie.* Aussi les remarques de Lénine sur les thèses de Bernstein n'avaient pu être introduites que dans la seconde édition de l'ouvrage de Lénine.

Lénine dit de Bernstein qu'il est « fameux à la façon d'Erostrate ». Erostrate, Ephésien qui vivait au IVe siècle avant notre ère. D'après la légende, pour immortaliser son nom, il incendia le temple d'Artémis à Ephèse. On appelle un Erostrate quiconque, pour se rendre célèbre, ne recule pas devant un crime. — P. 40.

18. Les remarques de Lénine concernant les erreurs de traduction du *Capital* se rapportent à la traduction de N. —on (Danielson), 1896. — P. 43.

19. *Volguine,* pseudonyme de G. Plékhanov. L'ouvrage cité fait partie du t. IX de ses Œuvres. — P. 49.

20. Pour étudier le processus de décomposition de la paysannerie en bourgeoisie rurale et en prolétariat, Lénine a fait appel aux nombreuses publications sur la commune rurale et l'économie paysanne, notamment aux matériaux de la statistique des zemstvos. Les organismes statistiques des zemstvos près les directions de province et de district (instituées après la réforme de 1861), entreprirent des recherches statistiques (recensements des exploitations paysannes par feu, étude des budgets paysans, etc.) et firent paraître nombre de revues et recueils statistiques par district et par province, qui contenaient une riche documentation concrète. Mais les statisticiens des zemstvos, parmi lesquels prévalaient les populistes, rédigeaient souvent tendancieusement et groupaient de façon erronée les statistiques, ce qui

avait pour effet d'en diminuer sensiblement la valeur. Les colonnes de chiffres moyens masquaient les distinctions et caractéristiques essentielles des différents groupes qui s'étaient formés dans la paysannerie au cours du développement du capitalisme. Lénine étudie sous tous les aspects, vérifie minutieusement et analyse les données des statistiques des zemstvos. Il effectue ses calculs, dresse des relevés et des tableaux, donne une analyse marxiste des données recueillies sur les exploitations paysannes et procède à leur groupement scientifique. Mettant à profit la riche documentation de la statistique des zemstvos, il trace un tableau authentique du développement économique de la Russie. Les matériaux de la statistique des zemstvos, une fois dégrossis, Lénine les utilise largement aussi dans la lutte contre les populistes. — P. 55.

21. Le livre de V. Postnikov *L'économie paysanne de la Russie méridionale* a été analysé en détails par Lénine dans un de ses premiers écrits *Les nouveaux mouvements économiques dans la vie paysanne* (voir *Œuvres,* t. I). — P. 55.

22. Le titre entier de cette source est : *Recueil de renseignements statistiques sur la province de Tauride. Tableaux statistiques sur la situation économique des localités rurales du district de Mélitopol. Annexe au premier tome du recueil.* Simféropol 1885. — P. 60.

23. *Ames de révision,* population mâle de la Russie du servage, soumise à l'impôt de capitation (principalement paysans et bourgeois des villes), dénombrée à cet effet par des recensements spéciaux (dits « révision »). Ces « révisions » furent pratiquées en Russie à partir de 1718 ; en 1858, il y eut une dernière, la dixième, « révision ». C'est d'après le nombre des âmes révisées que dans certaines régions, la terre fut partagée à l'intérieur des communes rurales. — P. 93.

24. Remarques faites par Lénine sur les marges de ces recueils et contenant des calculs provisoires, voir *Recueil Lénine XXXIII,* pp. 144-150. — P. 122.

25. Voir A. Engelhardt. *Onze lettres de la campagne. 1872-1882.* St-Pétersbourg 1885. En 1937 le livre est réédité aux Editions Economiques et Sociales. — P. 134.

26. *Les recensements des chevaux par l'Administration militaire.* Dénombrement des chevaux pouvant être utilisés par l'armée en cas de mobilisation. En règle générale on y procédait dans la Russie du

tsar tous les six ans. Le premier recensement eut lieu dans 33 provinces de la zone Ouest en 1876. Le deuxième recensement, en 1882, dans toute la Russie d'Europe. Ses résultats furent publiés en 1884 sous le titre « Recensement des chevaux de 1882 ». En 1888, le recensement est opéré dans 41 provinces et en 1891 dans les autres 18 provinces et au Caucase. Les chiffres recueillis sont dépouillés par le Comité Central de la Statistique, qui les publie dans les recueils *Statistique de l'Empire russe. XX. Le recensement des chevaux par l'Administration militaire en 1888 (St-Pétersbourg* 1891) et *Statistique de l'Empire russe. XXXI. Le recensement militaire des chevaux par l'Administration militaire en 1891* (St-Pétersbourg 1894). Le recensement suivant eut lieu en 1893-1894 dans 38 provinces de la Russie d'Europe ; les résultats en furent publiés sous le titre *Statistique de l'Empire russe. XXXVII. Le recensement des chevaux par l'Administration militaire en 1893 et 1894* (St-Pétersbourg 1896). Les données du recensement des chevaux par l'Administration militaire en 1899-1901 dans 43 provinces de la Russie d'Europe, une province du Caucase et la steppe des Kalmouks de la province d'Astrakhan, formaient le tome LV de la *Statistique de l'Empire russe* (St-Pétersbourg 1902). — P. 141.

27. L'analyse détaillée des matériaux du recueil de Blagovéchtchenski a été faite par Lénine dans un cahier spécial et dans les notes marginales du recueil, publiées dans le *Recueil Lénine XXXIII,* pp. 89-99. — P. 142.

28. Titre d'un des écrits du populiste libéral V. Vorontsov (V.V.), paru en 1892. — P. 146.

29. Les *Travaux de la Commission d'enquête sur l'industrie artisanale en Russie,* mentionnés ici et par la suite, forment la publication de 16 volumes ayant paru par fascicules de 1879 à 1887. La Commission d'enquête sur l'industrie artisanale en Russie (en abrégé « Commission artisanale ») a été fondée en 1874 auprès du Conseil du Commerce et des Manufactures, à la demande du premier congrès des f bricants et usiniers de Russie, qui se tint en 1870. Y étaient représentés les ministères des Finances, de l'Intérieur, des Biens Publics, la Société de Géographie russe, la Société Libre d'Economie, la Société d'Economie rurale de Moscou, la Société de technologie russe et la Société pour l'encouragement de l'industrie et du commerce russes. La riche documentation publiée par la « Commission artisanale » dans ses *Travaux,* a été recueillie principalement par des collaborateurs locaux, souvent peu connus. Lénine, qui a étudié en dé-

tails les *Travaux* de la commission, en a tiré de nombreux faits et données, qui démontrent le développement des rapports capitalistes dans l'industrie artisanale de Russie. — P. 151.

30. Lénine introduit dans cette colonne aussi les revenus du jardinage et de l'élevage. — P. 154.

31. En mars 1897, dans la Société Libre d'Economie, on discute le rapport du professeur A. Tchouprov sur les prix du blé.

Ainsi que l'indiquent les statuts, la *Société Libre d'Economie,* société savante privilégiée, a été instituée en 1765 afin de « répandre dans le pays des renseignements utiles pour l'agriculture et l'industrie ». La S.L.E. groupait des savants issus de la noblesse libérale et de la bourgeoisie ; elle faisait des enquêtes, des expéditions pour l'étude des diverses branches de l'économie nationale et régions du pays ; elle éditait périodiquement les *Travaux de la Société Libre d'Economie,* avec les résultats des enquêtes, les comptes rendus sténographiques des rapports et débats dans les sections de la société. Les *Travaux de la S.L.E.* sont maintes fois mentionnés par Lénine dans ses ouvrages. — P. 158.

32. Afin de créer un appui solide dans les campagnes, en la personne des koulaks, le gouvernement du tsar lance, le 9 (22) novembre 1906, ce qu'on est convenu d'appeler la *loi agraire de Stolypine* sur la séparation des paysans et de la commune et leur installation dans des fermes isolées. Cette loi abolissait la jouissance communale de la terre ; on offrait à chaque paysan de prendre en possession propre son lot de terre, de quitter la commune. Le paysan pouvait vendre son lot, ce qui était interdit auparavant. La société était tenue d'attribuer de la terre aux paysans qui quittaient la commune, en un point déterminé (khoutor, otroub). Lénine fait la caractéristique de la réforme stolypinienne dans plusieurs de ses écrits, en particulier dans le *Programme agraire de la social-démocratie dans la première révolution russe de 1905-1907.* — P. 160.

33. Lénine analyse les données de Drechsler dans son ouvrage *La Question agraire et les « critiques » de Marx* (ch. XI, « L'élevage dans les petites et les grandes exploitations »). — P. 163.

34. Les expressions « un quart de cheval », « fraction ambulante » appartiennent à l'écrivain Gleb Ouspenski : voir ses « Chiffres vivants » dans le recueil *Œuvres choisies,* édition de 1938. — P. 164.

35. Voir J. Ianson. *Statistique comparée de la Russie et des Etats d'Europe occidentale,* tome II, Industrie et Commerce. Section I. Statistique de l'économie rurale. St-Pétersbourg 1880, pp. 422-423, 326 et autres. — P. 167.

36. Dans un article intitulé « Le socialisme en Allemagne », publié dans *l'Almanach du parti ouvrier pour 1892,* Engels parle de la famine qui en 1891 frappait la Russie, ainsi que du rôle qu'elle devait jouer dans le progrès rapide de la décomposition de la paysannerie et, par suite, dans la création du marché intérieur pour le développement du capitalisme.

Engels a abordé aussi ce thème dans les lettres à Nikolaï —on en date du 29 octobre 1891, 15 mars et 18 juin 1892. — P. 171.

37. Les remarques de Lénine sur l'article de F. Chtcherbina sont entrées dans le *Recueil Lénine XXXIII,* pp. 70-84. — P. 176.

38. K. Marx. *Le Capital,* livre I, t. II, Bureau d'Editions, Paris, pp. 198-199. — P. 180.

39. *Commission Valouïev.* « Commission d'enquête sur la situation de l'économie rurale en Russie », que présidait le ministre tsariste P. Valouïev. En 1872-1873, la Commission recueillit une documentation abondante sur l'état de l'économie rurale en Russie, après la réforme : comptes rendus des gouverneurs, déclarations et témoignages des propriétaires fonciers, des maréchaux de la noblesse, des diverses directions de zemstvos, comités de canton, négociants en blé, prêtres de campagne, koulaks, sociétés statistiques et agricoles et autres établissements rattachés à l'agriculture. Toute cette documentation fit partie des *Comptes rendus de la Commission d'enquête sur la situation de l'économie rurale en Russie,* Pétersbourg 1873. — P. 180.

40. La remarque de Lénine sur la traduction défectueuse du terme *Arbeitsrente* par l'expression « rente du travail », se rapporte à la traduction de Nikolaï —on (Danielson) de 1896. — P. 181.

41. *Paysans à jouissance gratuite,* une partie des anciens serfs seigneuriaux qui, lors de la réforme 1861, ont reçu de leurs propriétaires à titre gratuit (sans rachat) un lot misérable, ce qu'on appelait le quart du maximum légal, établi pour la localité. Pour ce qui est du reste des anciens lots paysans, le propriétaire s'en emparait, réduisant ses paysans « à jouissance gratuite », dépouillés de leur terre, à un état de servitude même après l'abolition du servage.

Trekhdnevniki, catégorie d'ouvriers agricoles salariés, ayant un lot de terre et une exploitation pauvre. C'étaient des journaliers obligés à des conditions asservissantes, pour un morceau de pain ou pour 20 à 30 roubles en argent, de travailler durant tout l'été, trois jours par semaine sur la terre du koulak ou du propriétaire foncier. Cette catégorie d'ouvrier rural, pourvu d'un lot, était particulièrement répandue dans les provinces nord-ouest de la Russie tsariste. — P. 187.

42. K. Marx. *Le Capital,* livre I, t. I, Bureau d'Editions, Paris, pp. 179-180. — P. 192.

43. Déjà dans son ouvrage *Ce que sont les « amis du peuple » et comment ils luttent contre les social-démocrates,* Lénine critique la théorie des populistes sur la « production populaire ». Voir Œuvres, t. I, troisième fascicule du livre. — P. 193.

44. Les six premiers paragraphes de ce chapitre paraissent d'abord sous la forme d'un article dans la revue *Natchalo,* n° 3, mars 1899 (pp. 96-117), sous le titre « Eviction du système de la corvée par le système d'économie capitaliste dans l'agriculture russe contemporaine ». L'article portait la note suivante de la rédaction : « Cet article a été tiré d'un grand ouvrage de l'auteur sur le développement du capitalisme en Russie ». — P. 197.

45. Parcelles enlevées par les propriétaires fonciers aux paysans, lors de l'abolition du servage en Russie. — P. 200.

46. *Paysans temporairement redevables,* ex-paysans serfs qui, même après l'abolition du servage en 1861, devaient au seigneur l'obrok ou la corvée, jusqu'au début du rachat de leur terre.

La *caution solidaire.* Responsabilité collective qui imposait aux paysans de chaque commune rurale le paiement à temps de toutes les sommes dues et l'exécution de toutes sortes de prestations au profit de l'Etat et des propriétaires fonciers (impôts, rachat, conscriptions, etc.). Cette forme d'asservissement du paysan, qui subsista même après l'abolition du servage en Russie, n'a été abolie qu'en 1906. — P. 201.

47. Le recueil *L'influence des récoltes et des prix du blé sur certains côtés de la vie économique russe* (deux volumes), Lénine le reçut en 1897 au village de Chouchenskoïé où il l'étudia minutieusement en travaillant au *Développement du capitalisme en Russie.* Les nombreuses remarques faites par Lénine sur les marges du recueil en sont la preuve. Tout en dénonçant la falsification de la vérité à l'aide de

« chiffres » moyens, qui escamotent la différenciation des paysans, méthode qu'affectionnent les populistes, Lénine vérifie scrupuleusement et utilise les matériaux concrets du recueil. Ainsi, à la page 153 du tome I, Lénine fait un relevé des divers systèmes d'exploitation économique (capitaliste, système de prestations de travail et mixte), répandus dans certaines provinces de la Russie. Ces matériaux, avec quelques adjonctions empruntées à d'autres sources, figurent dans ce tableau. — P. 203.

48. *Skopchtchina.* C'est ainsi qu'on appelait, dans certaines contrées de la Russie tsariste, l'asservissant fermage en nature, le locataire payant le loyer du sol « à tant de gerbes », soit la moitié de la récolte, quelquefois davantage ; il donnait aussi une partie de son travail sous forme de prestations diverses. — P. 210.

49. *Rousskaïa Pravda,* le premier code écrit des lois et dispositions du grand-prince de la Russie de Kiev au XIe et XIIe siècles. A l'époque de la *Rousskaïa Pravda,* les princes et les boyards asservissaient les paysans-laboureurs ou vilains, s'emparaient de leurs terres et les obligeaient à travailler sur leurs domaines. Les vilains étaient également asservis par les monastères, possesseurs d'immenses biens-fonds. — P. 214.

50. Compte rendu sténographique des débats du 1er-2 mars 1897, imprimé dans les *Travaux de la Société Libre d'Economie,* 1897, n° 4. — P. 224.

51. *Oblomov,* personnage d'un roman du même nom, de I. Gontcharov, p. 182. — P. 230.

52. *Pindare,* poète lyrique de la Grèce ancienne. De ses œuvres nombreuses nous sont parvenus quatre volumes de chants qui exaltent les vainqueurs aux jeux. On donne couramment le nom de Pindare à tous les dispensateurs de louanges immodérées.

Dans le premier livre du *Capital* Marx donne le nom de « Pindare de la fabrique capitaliste » à l'apologiste du capitalisme, le docteur Ure. — P. 249.

53. La *Commission de Zvéguintsev* a été formée en 1894 à la section du zemstvo près le Ministère de l'Intérieur en vue d'arrêter les mesures nécessaires pour « réglementer les petites industries exercées au dehors, ainsi que le mouvement des ouvriers agricoles ». — P. 260.

54. Dans la première édition du *Développement du capitalisme en Russie* (1899), ce tableau se présentait comme suit : — P. 272.

50 provinces de la

Périodes	Population				Emblavures / Céréales plus pommes de terre				Tchetverts / Récolte nette			
	en milliers	en °/₀°/₀				en °/₀°/₀				en °/₀°/₀		
1864-66	61 400	100			72 225	100			152 851	100		
1870-79	69 853	114	100		75 620	104	100		211 325	138	100	
1883-87	81 725	132	117	100	80 293	111	106	100	255 178	166	120	100
1885-94	86 282	140	123	105	92 616	128	122	115	265 254	173	126	104

55. Les remarques de Lénine au sujet de ce recueil et les calculs provisoires font partie du *Recueil Lénine XXXIII*, pp. 165-175. — P. 273.

56. « Res fungibilis », vieux terme juridique, c'est-à-dire « choses interchangeables », celles dont la quantité est déterminée dans les contrats, par une simple mesure (« tant de pouds de seigle », « tant de briques »). On en distingue les « choses non interchangeables », celles qui ont une individualité propre (« telle chose », « telle chose portant tel numéro »). — P. 292.

57. Voir E. Démentiev. *La fabrique. Ce qu'elle donne à la population et ce qu'elle lui prend.* Moscou 1893, pp. 88-97. — P. 325.

58. K. Marx. *Misère de la philosophie.* Bureau d'Editions, Paris 1937, p. 147. — P. 346.

59. K. Marx. *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte* (Editions Sociales Internationales, Paris 1928, pp. 131-132). — P. 348.

60. K. Marx. *Le Capital,* livre I, t. III, Bureau d'Editions, Paris, pp. 117-118. — P. 354.

61. K. Marx. *Le Capital,* livre I, t. III, Bureau d'Editions, Paris, pp. 147 et 94. — P. 355.

62. Il s'agit de l'article d'Engels « La Question paysanne en France et en Allemagne », paru au n° 10 de la revue social-démocrate allemande *Die Neue Zeit,* 1894-1895. Les « disciples » français, nom donné aux marxistes pour échapper à la censure (ou aux « socialis-

Russie d'Europe

en milliers Emblavures pommes de terre				Récolte nette				Tchetverts de récolte nette par tête d'habitant		
	en $^0/_0{}^0/_0$				en $^0/_0{}^0/_0$			Céréales	Pommes de terre	Total
6 918	100			16 996	100			2,21	0,27	2,48
8 757	126	100		30 379	178	100		2,59	0,43	3,02
10 847	156	123	100	36 164	212	119	100	2,68	0,44	3,12
16 552	239	187	152	44 348	260	146	123	2,57	0,50	3,07

tes français d'orientation marxiste », comme les appelle Engels dans l'article mentionné). — P. 361.

63. En 1894-1895, le comte Kanitz, en sa qualité de représentant des agrariens, avait déposé au Reichstag allemand une proposition (« Antrag Kanitz »), dans laquelle il recommandait au gouvernement de prendre en mains propres les achats de tout le blé importé et de le revendre lui-même aux prix moyens. Cette proposition fut repoussée aussi bien par le Conseil d'Etat de Prusse et le gouvernement que par le Reichstag. — P. 364.

64. Lénine donne une appréciation de l'étude faite par Bücher, de sa classification par stades et par formes de développement de l'industrie, au chapitre VII du *Développement du capitalisme en Russie,* note au bas de la page 630. La partie la plus importante de l'écrit de Bücher, consacrée à l'origine de l'économie nationale, a été traduite en russe par Lénine, vraisemblablement en déportation, à Chouchenskoïé. La traduction de Lénine n'a pas été publiée. — P. 367.

65. *Manilov.* Personnage des *Ames mortes* de N. Gogol. — P. 394.

66. K. Marx. *Le Capital,* livre I, t. II, Bureau d'Editions, Paris, p. 17. — P. 396.

67. K. Marx. *Le Capital,* livre I, t. II, Bureau d'Editions, Paris, p. 18. — P. 396.

68. K. Marx. *Le Capital,* livre I, t. II, Bureau d'Editions, Paris, pp. 29-30. — P. 399.

69. *Les petites industries de la province de Vladimir*, t. III, enquête de S. Kharizoménov. Moscou 1882, pp. 20-21. — P. 418.

70. *Les paysans d'Etat avec quart de possession* appartenaient, dans la Russie tsariste, à la catégorie des ex-paysans de l'Etat, descendants des serviteurs de l'Etat installés aux XVe-XVIIe siècles sur les confins de la Moscovie. Pour la garde des frontières, les colons (cosaques, streltzy, soldats) recevaient en jouissance temporaire ou héréditaire de petits terrains qui se mesuraient par tchetverts (la demi-déciatine). A partir de 1719, les colons de la couronne portèrent le nom de *odnodvortsy*. Ces derniers bénéficiaient autrefois de divers privilèges, avaient le droit de posséder des paysans. Au cours du XIXe siècle, les odnodvortsy furent peu à peu assimilés dans leurs droits à ceux des paysans. D'après le règlement de 1866, la terre des odnodvortsy (qui se mesurait par quart de lot) fut reconnue comme leur propriété privée et passait, à titre d'héritage, aux membres de la famille des anciens odnodvortsy (paysans avec quart de possession). — P. 426.

71. Les laboureurs libres, catégories de paysans libérés du servage par la loi du 20 février 1803. Cette loi autorisait les seigneurs terriens à affranchir les paysans avec de la terre, aux conditions établies par les propriétaires fonciers. — P. 426.

72. K. Marx. *Misère de la philosophie.* Bureau d'Editions, Paris, 1937, p. 125. — P. 430.

73. K. Marx. Le *Capital,* livre I, t. II, Bureau d'Editions, Paris, p. 63. — P. 430.

74. *Annuaire statistique de l'Empire de Russie.* II. Fascicule trois. Matériaux pour l'étude de l'industrie artisanale et du travail manuel en Russie. Première partie. Editions du Comité Central de la statistique du Ministère de l'Intérieur. St-Pétersbourg 1872. — P. 433.

75. K. Marx. *Le Capital*, livre I, t. II, Bureau d'Editions, Paris, pp. 37-45. — P. 444.

76. K. Marx. *Le Capital,* livre I, t. II, Bureau d'Editions, Paris, pp. 37-45. — P. 445.

77. La *loi du 2 juin 1897* fixait la journée de travail pour les entreprises industrielles et les ateliers de chemins de fer à 11½ heures.

Avant cette loi la journée de travail en Russie n'était pas limitée et atteignait 14-15 heures et plus. Sous la pression du mouvement ouvrier guidé par l'« Union de lutte pour la libération de la classe ouvrière », organisée par Lénine, le gouvernement tsariste fut contraint de promulguer cette loi. Lénine en fait une analyse détaillée et la critique dans sa brochure : *La nouvelle loi sur les fabriques* (voir *Œuvres*, t. 2). — P. 469.

78. Le tableau qui suit a été dressé sur la base d'un tableau identique, mais plus détaillé, paru dans le *Messager des Finances*, 1898, n° 42. — P. 476.

79. Avant 1864 les ouvriers des manufactures d'armes de Toula étaient des serfs appartenant à l'Etat ; ils habitaient des faubourgs particuliers (celui des forgerons d'Etat, etc.). Ils se divisaient en ateliers : canon de fusil, monture, culasse mobile, garnitures, etc. Pour exécuter les travaux accessoires on avait affecté aux usines de Toula des serfs de plusieurs villages. Ces paysans préparaient le charbon de bois, faisaient la garde de la forêt rattachée aux entreprises, travaillaient dans les cours des usines. A l'époque de l'abolition du servage, on comptait à Toula près de 4 000 ouvriers armuriers, dont 1 276 travaillaient aux usines et 2 362 à domicile. Avec leurs familles les armuriers étaient au nombre de plus de 20 000. — P. 477.

80. Il s'agit de la fabrique dite *Société pour la fabrication mécanique des chaussures de St-Pétersbourg* (fondée en 1878). En 1894-1895, elle occupait 845 ouvriers, sa production atteignait la valeur de 1 287 912 roubles (chiffres de la *Liste des fabriques et usines*. St-Ptb 1897, n° 13450, pp. 548-549). — P. 484.

81. K. Marx. *Le Capital*, livre I, t. III, Bureau d'Editions, Paris, pp. 207-209. — P. 489.

82. K. Marx. *Le Capital*, livre I, t. II, Bureau d'Editions, Paris, pp. 37-38. — P. 499.

83. M. Gorbounova. *Les industries féminines de la province de Moscou*, fasc. IV. *(Recueil de renseignements statistiques sur la province de Moscou. Section de la statistique économique*, t. VII, fasc. II, Moscou 1882.) Introduction, p. IX. — P. 501.

84. Voir K. Marx. *Le Capital*, livre I, t. II, pp. 173 et suivantes Livre I, t. III, pp. 95 et suivantes. — P. 505.

85. Il s'agit de l'ouvrage de E. Andréev *L'industrie artisanale en Russie d'après la Commission d'enquête sur l'industrie artisanale russe et autres sources*. St-Pétersbourg 1885 (le nombre de personnes exerçant des « métiers auxiliaires » est de 7½ millions, voir pp. 84-85 de ce livre), — et de la brochure du même auteur *L'industrie artisanale en Russie*. St-Pétersbourg 1882, p. 12. — P. 510.

86. Pour caractériser le développement de la grande industrie de la Russie tsariste depuis la réforme, Lénine a dépouillé des matériaux empruntés à des sources nombreuses de la statistique des fabriques et usines de ce temps (recueils, monographies et enquêtes, ouvrages de référence officiels, différents comptes rendus de revues et de journaux, rapports, etc.). Ce qui caractérise l'effort de l'auteur quant à la vérification, l'étude, le relevé et le groupement scientifique des données statistiques, ce sont les remarques faites par lui dans les livres et les autres matériaux publiés dans la section II du *Recueil Lénine XXXIII*. Voir également l'appréciation qu'il donna des sources principales de la statistique des fabriques et usines dans son article intitulé « Contribution à notre statistique des fabriques et usines » (*Œuvres*, t. 4). — P. 513.

87. K. Marx. *Le Capital*, livre I, t. II, Bureau d'Editions, Paris, p. 169. — P. 514.

88. Il s'agit des *Matériaux pour la statistique du district de Krasnooufimsk, province de Perm*, fasc. V, 1re partie (Région des usines), Kazan 1894. Voir à la page 65 de ce livre un tableau intitulé « Renseignements sur une équipe d'ouvriers ayant contracté des dettes dans les ateliers de l'usine d'Artinsk, en 1892 ». — P. 553.

89. La citation est tirée du livre *L'industrie minière et métallurgique de Russie*. Edition du Département des mines. Exposition universelle Christophe Colomb à Chicago, en 1893. St-Pétersbourg 1893, p. 52. — P. 554.

90. La première édition du *Développement du capitalisme en Russie* contient des données pour les années 1890 et 1896, qui ont été omises dans la seconde édition. En outre, les renseignements de la première édition pour 1897 se distinguent quelque peu de ceux de la

même année, reproduits dans la seconde édition. La partie correspondante du tableau dans la première édition se présente ainsi :

1890	56 560	100	28 174	49,7	13 418	23,7	367,2
1896	98 414	100	35 457	36,6	39 169	39,7	547,2
1897	113 982	100	40 850	35,8	46 350	40,6	—

Pour les renseignements de 1897, la première édition donne cette note, également omise dans la seconde édition : « En 1898, la production de fonte dans l'Empire s'élevait à 133 millions de pouds, dont 60 millions de pouds dans le Sud et 43 millions dans l'Oural (*Rousskié Védomosti,* 1899, n° 1) ». — P. 555.

91. Ce tableau a été complété plus tard par des données correspondantes pour 1908 (voir l'illustration, p. 585). Les renseignements contenus dans l'addition faite par Lénine ont été tirés du *Relevé des comptes rendus des inspecteurs de fabriques pour 1908* (pp. 50-51), qui n'a paru qu'en 1910. L'addition en question aurait donc été faite en 1910 ou 1911. — P. 583.

92. K. Marx. *Le Capital,* livre I, t. III, Bureau d'Editions, Paris, p. 95. — P. 603.

93. La « fabrique Khloudov », *Société de filature de coton des frères Khloudov.* La fabrique se trouvait à Egorievsk, province de Riazan. Les chiffres mis entre parenthèses dans la note de Lénine sur le nombre d'ouvriers et le montant de la production ont été tirés de la *Liste des fabriques et usines,* St-Pétersbourg 1897, n° 763. — P. 610.

94. K. Marx. *Le Capital,* livre I, t. III, Bureau d'Editions, Paris, pp. 207-210. — P. 613.

95. Mesure de capacité appliquée sur les bateaux marchands russes, égale à 2 tonnes. — P. 634.

96. *Sobakévitch.* Personnage des *Ames mortes* de N. Gogol. — P. 673.

97. K. Marx. *Le Capital,* livre I, t. III, Bureau d'Editions, Paris, p. 205. — P. 674.

98. *Monsieur Coupon,* expression imagée, adoptée dans les publications des années 80 et 90 pour désigner le *Capital* et les *capitalistes.* C'est l'écrivain Gleb Ouspenski qui a lancé l'expression dans ses esquisses « Péchés mortels » (imprimées pour la première fois dans la revue *Rousskaïa Mysl,* 1888, livraison 12). — P. 679.

99. Voir l'esquisse de Gleb Ouspenski « Au Caucase », Œuvres complètes, t. II, 1918. — P. 679.

100. K. Marx, *Le Capital,* livre I, t. I, Bureau d'Editions, Paris, p. 19. — P. 687.

101. L'article de Lénine « Une critique acritique » rédigé en mars 1900, a paru dans la revue *Naoutchnoïé Obozrénié* de mai-juin 1900. C'est une réponse à la critique malveillante d'un des « marxistes légaux », P. Skvortsov, dirigée contre le livre de Lénine *Le Développement du capitalisme en Russie.* La « Critique acritique » est le dernier article que Lénine ait rédigé et fait publier dans la presse légale avant son départ pour l'étranger. — P. 697.

102. Dans les références de Lénine au *Développement du capitalisme en Russie,* les pages de l'édition 1899 ont été remplacées par celles de la présente édition. — P. 700.

103. Les mots entre guillemets (« Tchi-tchi-kov. . . », etc.) est une paraphrase du passage suivant du livre de N. Tchernychevski : *Esquisses de la période de Gogol dans la littérature russe :* « . . . L'analyse spirituelle des *Ames mortes* aurait pu être faite de la façon suivante. Après avoir transcrit le titre du livre : *Les aventures de Tchitchikov ou les âmes mortes,* commencer tout d'un coup : « Les avant-froidures... Tchkhi-tchkhi-kov, n'allez pas croire, lecteur, que j'ai éternué... et ainsi de suite. Il y a quelque vingt ans il y avait encore des lecteurs qui trouvaient cela spirituel » (Voir N. Tchernychevski. *Esquisses de la période de Gogol dans la littérature russe.* St-Pétersbourg 1892, p. 64.). — P. 702.

104. K. Marx. *Le Capital,* livre I, t. II. Bureau d'Editions, Paris, p. 45. — P. 708.

105. Article de Lénine « Encore une fois à propos de la théorie de la réalisation », paru sous la signature de « V. Iline » dans la revue *Naoutchnoïé Obozrénié* n° 8, août 1899 (voir Œuvres, t. 4). — P. 723.

TABLE DES MATIERES

В. И. ЛЕНИН

РАЗВИТИЕ КАПИТАЛИЗМА В РОССИИ

44

33

